






Boulogne major del. ad viuum.
Picart Rom.^us Sculp. 1693
Franciscus Mauriceau
Artium Magister, et antiquus Magistrorum
Chirurgorum Parisiensium Societati
Præpositus.

TRAITE DES MALADIES DES FEMMES GROSSES, ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES,

Enseignant la bonne & veritable methode pour bien aider les Femmes en leurs accouchemens naturels, & les moyens de remedier à tous ceux qui sont contre nature, & aux indispositions des enfans nouveau-nés :

Avec une description tres-exacte de toutes les parties de la Femme qui servent à la generation ; Le tout accompagné de plusieurs Figures convenables au sujet.

Par FRANÇOIS MAURICEAU, *Maître és Arts, ancien Prevôt des Maîtres Chirurgiens Jurez de la Ville de Paris.*

CINQUIÉME EDITION.

corrigée par l'Auteur, & augmentée de plusieurs nouvelles Figures, & de beaucoup d'Observations tres-considerables, avec des Aphorismes qui contiennent tous les principaux preceptes de l'Art.

TOME I.



A PARIS,
Chez HILAIRE FOUCAULT, ruë S. Jacques, à la vieille Poste, au fonds de la cour.

MDCCXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

COMME vous ſçavez que la cinquiéme Edition d'un Livre & la traduction que les Etrangers en font en leur langue vulgaire, ſont des marques ordinaires de l'eſtime qu'on en fait; je crois qu'il ne me ſera pas difficile de vous perſuader que celuy-cy que je fis imprimer la premiere fois en l'année 1668. la ſeconde fois en l'année 1675. & la troiſiéme en l'année 1681. a été aſſez bien reçu du Public; puiſque le grand nombre des exemplaires que j'en avois fait tirer dans ces trois précedentes Editions, a été entierement diſtribué il y a déja du temps, & que Monſieur *Chamberlen*, Medecin du Roy d'Angleterre, le plus renommé qu'il y ait en la ville de Londres dans l'Art des accouchemens, l'a jugé digne de la peine qu'il a priſe luy-même de le traduire en Anglois, & de le faire imprimer dés l'année 1672. comme ont encore fait la plûpart des autres étrangers qui l'ont auſſi fait imprimer en leur langue. C'eſt ce qui m'a obligé de travailler à vous donner une quatriéme & une cinquiéme Edition, qui étant plus ample & incomparablement plus achevée que les trois premieres, doit aſſurément vous ſatisfaire, ſi vous la liſez entierement dans le ſeul deſſein de vous inſtruire. Vous pourrez vous fier au chemin que je vous montre; puiſque pour vous y conduire, je vous fais un fidel recit de tout ce que j'ay remarqué de plus particulier avec un aſſez heureux ſuccés, depuis plus de trente-cinq ans, dans la pratique des accouchemens; avant quoy je vous donne pour guide, une exacte deſcription & repreſentation de toutes les parties de la femme qui ſervent à la génération; afin que vous puiſſiez mieux rechercher la cauſe des maladies des femmes groſſes & accouchées, juſques dans leur ſource, pour en obtenir enſuite plus facilement la gueriſon: & quoyque ſelon le dire d'Hypocrate

au livre *des Articles*, il ſoit tres-difficile d'écrire parfaitement la curation qu'on fait par la main ; mais qu'il la faut imaginer de ce qui eſt écrit ; je crois neanmoins avoir ſi exactement enſeigné par écrit tout ce qui concerne la bonne pratique de ces operations, que vous pourrez avec aſſez de facilité mettre en uſage les preceptes que je vous donne pour les bien faire. C'eſt pour ce ſujet que je vous communique gratuitement, ſans aucune reſerve, en cette derniere Edition, tous les ſecrets les plus cachez de l'Art.* Et j'oſe même vous aſſûrer ſans trop de préſomption, que ſi tous ceux qui ont exercé depuis le temps d'Hypocrate quelque partie de la Médecine, comme j'ay pratiqué celle des accouchemens & de la curation des Maladies des femmes, avoient pris autant de peine que moy à ſe rendre capables en leur Art, & à le bien enſeigner aux autres ; il eſt certain qu'il y auroit long-temps que l'on pourroit dire que tout l'Art de Medecine ne ſeroit pas ſi long qu'Hypocrate l'a dit dans le premier de ſes Aphoriſmes. Le preſent Livre & celuy de mes Obſervations marqueront aſſez, ce me ſemble, à la poſterité, que je n'ay pas peu contribué à perfectionner cette partie de la Medecine, dont je fais depuis un ſi long-temps une profeſſion particuliere, avec une reputation qui pourroit me tenir lieu de recompenſe, ſi la ſeule conſideration de l'utilité qu'on a déja reçuë de mon travail, & de celle que je préjuge qu'on en doit recevoir à l'avenir, ne me donnoit encore une plus grande ſatisfaction interieure, qui me fait croire, que s'il me reſte quelque penſée des choſes humaines en quittant ce monde paſſager, quand il plaira à Dieu m'en retirer ; celle d'avoir fait mon devoir en ma profeſſion, me ſervira pour lors d'une eſpece de conſolation. Lecteurs, je vous invite chacun dans la vôtre, à imiter la bonne intention que j'ay eûë de rendre ſervice au public.

* *Ego vero cupio in te omnia quæ ſcio transfundere, & in hoc gaudeo aliquid diſcere, ut doceam.* Senec. ad Lucil. ep. 6.

Mortali juvare mortalem, hæc eſt ad æternam gloriam via.
Plinius hiſt. nat. lib. 2. cap. 7.

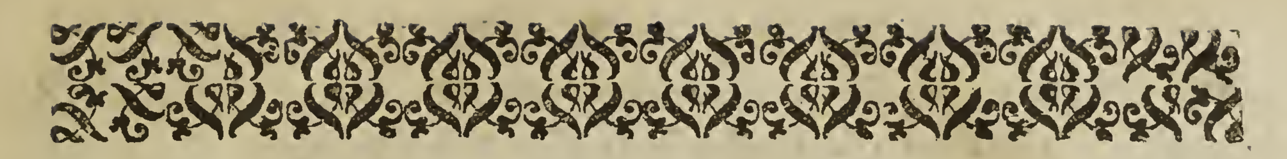


TABLE
DES LIVRES ET DES CHAPITRES.

DESCRIPTION ANATOMIQUE
des parties de la femme qui ſervent à la generation, *pag.* 1

CHAP. I. *Des vaiſſeaux ſpermatiques, appellez Préparans,* 7
II. *Des teſticules,* 9
III. *Des vaiſſeaux deferens, autrement dits éjaculatoires,* 11
IV. *De la Matrice,* 17
V. *De l'entrée exterieure de la Matrice, appellée ordinairement la partie honteuſe,* 28
VI. *Du* vagina*, ou col de la Matrice,* 35
VII. *De l'orifice interne de la Matrice.* 39
VIII. *Du propre corps & du fond de la Matrice,* 40
IX. *De la ſemence,* 42
X. *Du ſang menſtruel,* 46

LIVRE PREMIER.
Des Maladies, & des differentes diſpoſitions des femmes groſſes, depuis le moment de la conception juſqu'au terme de l'accouchement, 51.

CHAP. I. *Des ſignes de la fécondité, & de la ſterilité des femmes,* 52
II. *De la conception, & des conditions qui y ſont neceſſaires,* 62
III. *Des ſignes de la conception,* 67
IV. *De la generation, & des conditions qui y ſont requiſes,* 75
V. *Des differentes proportions du corps de l'enfant ſelon les differens temps de la groſſeſſe,* 85

VI. *De la grossesse, & de ses differences, avec les signes de la veritable, & ceux de la fausse,* 91
VII. *Le moyen de connoître les differens temps de la grossesse,* 95
VIII. *Sçavoir, si on peut connoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, & les signes qui dénotent qu'elle est grosse de plusieurs enfans,* 98
IX. *De la superfetation,* 105
X. *De la mole, & du faux-germe,* 109
XI. *De quelle façon la femme se doit gouverner pendant tout le cours de sa grossesse, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens considerables, pour tâcher d'éviter ceux qui luy pourroient arriver,* 117
XII. *Du vomissement de la femme grosse,* 128
XIII. *Des douleurs des lombes, des reins, & des aînes,* 134
XIV. *De la douleur des mamelles,* 137
XV. *De l'incontinence & de la difficulté d'uriner,* 138
XVI. *De la toux, & de la difficulté de respirer,* 141
XVII. *De l'enflure variqueuse, & de la douleur des cuisses, & des jambes,* 144
XVIII. *Des hemorrhoïdes,* 147
XIX. *Du flux de ventre de la femme grosse,* 149
XX. *Du flux menstruel qui arrive quelquefois à la femme grosse,* 155
XXI. *De la perte de sang qui arrive à la femme grosse,* 158
XXII. *De la pesanteur & de la descente ou relaxation de Matrice de la femme grosse,* 172
XXIII. *De l'hydropisie de Matrice,* 175
XXIV. *De l'enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse,* 179
XXV. *De la maladie Venerienne des femmes grosses,* 181
XXVI. *De l'avortement, & de ses causes,* 186
XXVII. *Ce qu'il faut que la femme grosse fasse quand elle est à terme,* 197

LIVRE SECOND.

De l'accouchement naturel, & de ceux qui sont contre nature, avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres, 200.

CHAP. I. *Ce que c'est qu'accouchement, ses differences, & ses differens termes,* 201

II. *Les signes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel,* 211

III. *Des membranes de l'enfant, & de ses eaux,* 215

IV. *Du* Placenta, *& des vaisseaux umbilicaux de l'enfant,* 224

V. *Des differentes situations naturelles de l'enfant au ventre de sa mere, selon les differens temps de la grossesse,* 232

VI. *Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'être en travail,* 237

VII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel quand il y a un ou plusieurs enfans,* 243

VIII. *La maniere de délivrer la femme en l'accouchement naturel,* 248

IX. *De la maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice aprés que le cordon est rompu,* 251

X. *Des accouchemens laborieux & difficiles; & de ceux qui sont contre nature; de leurs causes, de leurs differences; & le moyen d'y remedier,* 259

XI. *Des accouchemens contre nature ausquels la main du Chirurgien est absolument requise, & les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre,* 267

XII. *Les signes qui font connoître que l'enfant est vivant, ou mort dans la Matrice,* 274

XIII. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers.* 280

XIV. *Le moyen de tirer la tête de l'enfant separée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice,* 285

XV. *Le moyen d'aider la femme dans son accouchement, quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en dehors,* 289

XVI. *Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorsque venant la tête la premiere, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment,* 292

XVII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le côté de la tête, comme aussi en celuy où il vient la face la premiere,* 297

XVIII. *Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, aprés que la tête est entierement sortie,* 302

XIX. *Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant*

presente une ou deux mains avec la tête , 307

XX. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant presente une ou deux mains seules ,* 309

XXI. *Le moyen de tirer l'enfant , quand il presente les pieds & les mains ensemble ,* 313

XXII. *La maniere de tirer l'enfant quand il presente les genoux,* 316

XXIII. *De l'accouchement auquel l'enfant presente l'épaule , ou le dos , ou le cul ,* 318

XXIV. *De l'accouchement auquel l'enfant presente le ventre , ou la poitrine , ou le côté ,* 321

XXV. *De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble dans les differentes postures cy-devant dites ,* 324

XXVI. *De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic sort avant l'enfant ,* 328

XXVII. *De l'accouchement auquel l'arrierefaix se presente le premier , ou est tout-à fait sorti devant l'enfant ,* 331

XXVIII. *De l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang ou de convulsion ,* 334

XXIX. *Le moyen d'accoucher la femme , quand l'enfant est hydropique ou monstrueux ,* 339

XXX. *De l'extraction de l'enfant mort ,* 342

XXXI. *De l'extraction de la mole , & du faux-germe ,* 347

XXXII. *De l'operation Cesarienne ,* 352

XXXIII. *Des instrumens de Chirurgie qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur ,* 368.

LIVRE TROISIE'ME.

Du traitement des femmes accouchées ; Des maladies & symptomes qui leur arrivent durant toutes leurs couches ; Du traitement des enfans nouveau-nés ; De leurs maladies les plus ordinaires , & des conditions necessaires au choix des Nourrices , 371.

CHAP. I. *Ce qu'il faut faire à la femme , aussi-tôt qu'elle est accouchée & délivrée naturellement ,* 372

II.

II. *Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mamelles de la nouvelle accouchée,* 374

III. *Du regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le temps de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens,* 378

IV. *Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices,* 382

V. *De la perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée,* 384

VI. *De la descente & chûte de la Matrice & du siege, & de la douleur des hemorrhoides de la femme nouvellement accouchée,* 390

VII. *Des contusions & des déchiremens des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement,* 399

VIII. *Des tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes,* 404

IX. *Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la femme; d'où elles viennent, & les signes des bonnes & des mauvaises,* 410

X. *De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause,* 416

XI. *De l'inflammation qui survient à la Matrice aprés l'accouchement,* 419

XII. *Du scyrrhe de la Matrice,* 423

XIII. *Du* cancer *de la Matrice,* 426

XIV. *Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée,* 430

XV. *Des tumeurs du ventre appellées hernies ventrales,* 431

XVI. *De l'inflammation des mamelles de la femme accouchée,* 434

XVII. *Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite* le poil, 437

XVIII. *Des apostemes des mamelles de la femme accouchée,* 439

XIX. *Des bouts des mamelles écorchez & emportez,* 443

XX. *De l'enflure des jambes & des cuisses de la femme accouchée,* 446

XXI. *De la passion hysterique appellée vulgairement suffocation de Matrice,* 447

XXII. *Des fleurs blanches des femmes,* 457

XXIII. *Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de luy lier, couper, & bander l'umbilic,* 464

XXIV. *De quelle façon l'enfant nouveau-né doit être nettoyé de ses excrémens, comme aussi la maniere de le bien emmaillotter,* 468

XXV. *Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né,* 473

XXVI. *Des indispositions des petits enfans, & premierement de la foiblesse des nouveau-nés,* 480

XXVII. *Des contusions & meurtrissures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né,* 484

XXVIII. *De la fontaine de la tête des enfans nouveau-nés, & des sutures trop ouvertes,* 487

XXIX. *Du fondement clos des enfans nouveau-nés,* 489

XXX. *Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans,* 491

XXXI. *Des tranchées & douleurs de ventre des petits enfans,* 493

XXXII. *De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés,* 495

XXXIII. *De la cuisson, rougeur, & inflammation des aînes, des fesses & des cuisses des petits enfans,* 498

XXXIV. *Des ulceres de la bouche des petits enfans,* 499

XXXV. *De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, & de la convulsion,* 501

XXXVI. *Du flux de ventre des petits enfans,* 504

XXXVII. *Du vomissement des petits enfans,* 506

XXXVIII. *Des hernies ou descentes des petits enfans,* 507

XXXIX. *Des galles qui viennent ordinairement à la tête & à la face des petits enfans,* 510

XL. *De la petite verole & de la rougeole des enfans,* 512

XLI. *De la curation de la maladie Venerienne des petits enfans,* 518

XLII. *Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, bossus, ou boiteux,* 520

XLIII. *Les conditions requises au choix d'une bonne Nourrice,* 524

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien amé FRANÇOIS MAURICEAU Maître és Arts & ancien Prevôt des Maîtres Chirurgiens Jurez de nôtre bonne ville de Paris, nous a tres-humblement remontré qu'il a cy-devant composé & fait imprimer avec nos Lettres de permission, un Ouvrage tres-instructif touchant l'Art des accouchemens, accompagné de figures convenables, intitulé, *Traité des maladies des femmes grosses & de celles qui sont accouchées, ensemble un grand nombre d'Observations sur la grossesse & l'accouchement des femmes, sur leurs maladies & sur celles des enfans nouveaux nez*: lequel Livre ayant paru tres-utile au Public, il desireroit faire reimprimer, augmenté de nouvelles & dernieres Observations qu'il a faites sur les maladies des femmes grosses & accouchées: mais parce que le Privilege s'en trouve expiré, & que l'Exposant est obligé à des frais & dépenses qu'il luy convient faire à ce sujet, il nous a fait supplier de luy accorder de nouveau nos Lettres sur ce necessaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter ledit Exposant & luy donner moyen de joüir des fruits de son travail, nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, ledit *Traité des maladies des femmes grosses & de celles qui sont accouchées*, ensemble un grand nombre d'*Observations sur la grossesse & l'accouchement des femmes, sur leurs maladies, & sur celles des enfans nouveau-nés*, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & debiter dans tous les lieux de nôtre Royaume, Pays, Terres & Seigneuries de nôtre obéïssance, pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour de la date des Presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de contrefaire l'impression dudit Livre, & d'en introduire, vendre & debiter dans nôtre Royaume d'autre impression que de celle qui aura été faite par l'ordre dudit Exposant en vertu des Presentes, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & en bons caracteres, suivant les Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque, un dans celle de nôtre château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur PHELYPEAUX Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original: Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le quatriéme jour de Decembre, l'an de grace mil sept cens six, & de nôtre Regne le soixante-quatriéme. Par le Roy en son Conseil, CARPOT.

Registré sur le Registre n. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 150. n. 331. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce treiziéme jour de Decembre 1706. GUERIN, Syndic.

Le present Privilege a été cedé pour toûjours aux sieurs CLOUZIER, & DAVID fils, Libraires à Paris, de laquelle cession ils ont fait part aux Sieurs MICHEL DAVID pere, HILAIRE FOUCAULT, JEAN GEOFFROY NION, & NICOLAS GOSSELIN, Libraires à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

Registrée la presente Cession sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, conformément aux Reglemens. A Paris le 6. Juillet 1711. Signé, DELAUNAY, Syndic.

APPROBATION

de Monsieur BOURDELOT, *Conseiller Medecin ordinaire du Roy, & de Monseigneur le Chancelier, & Docteur de la Faculté de Medecine de Paris.*

J'AY vû & lû le *Traité des Maladies des femmes grosses & accouchées*, composé par Monsieur MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré à Paris, qu'il a augmenté de beaucoup d'Observations considerables, d'Aphorismes, & de plusieurs figures pour une cinquiéme Edition, qui sera tres-utile au Public. A Paris le 10 Juillet *1693*.

BOURDELOT.

APPROBATION

de Monsieur FELIX, *premier Chirurgien du Roy.*

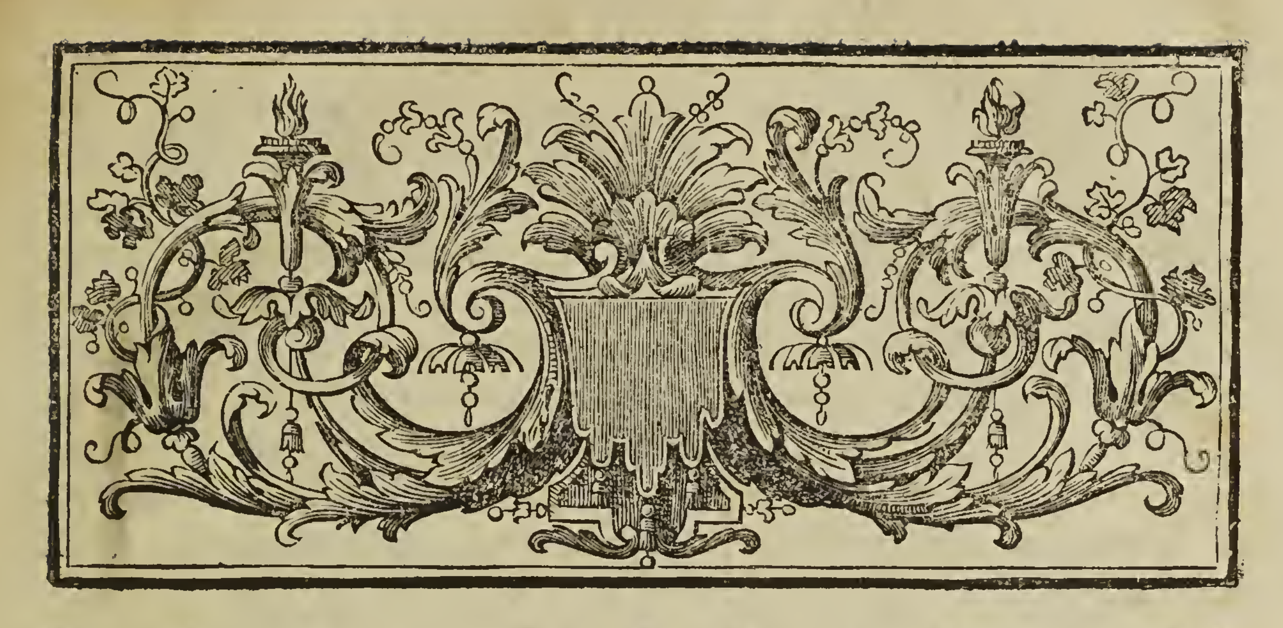
NOUS premier Chirurgien du Roy, certifions avoir lû le *Traité des Maladies des femmes grosses & accouchées*, composé par Monsieur MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré à Paris, que nous croyons tres-utile & tres-digne d'être donné au Public. Fait à Versailles le 18. Aoust *1693*.

FELIX.

In laudem FRANCISCI MAURICEAU, *utilissimum de Mulierum partu Librum scribentis.*

LUCINAM auxiliis inopem jam absistite, Matres,
Partubus ut præsit, voce vocare DEAM:
Nam vos, ô Gravidæ, meliùs Liber iste juvabit;
Et proli, & vobis, hoc duce parta salus.

FRANC. DELAURENS.



DESCRIPTION ANATOMIQUE DES PARTIES DE LA FEMME, qui servent à la Génération.



PUIS qu'il est tres-certain, comme *Hipocrate* a fort bien observé, que la Matrice est cause de la plûpart des maladies des femmes, j'ay crû qu'ayant dessein de traiter de celles des femmes grosses & accouchées, & de montrer la veritable méthode de les bien aider & secourir en leurs accouchemens, il étoit, pour ce sujet, tres-utile & necessaire que je fisse avant cela une description de la Matrice, & de toutes les autres Parties de la femme qui servent à la Génération. C'est pourquoy, à l'exemple de *Fernel*, qui défend la lecture de ses œuvres aux ignorans de l'Anatomie, je dirai qu'il est impossible de bien concevoir toutes les choses que je prétens enseigner cy-aprés, si on ne connoît parfaitement ces parties. J'en parlerai le plus succintement que je pourrai, afin que les Sagefemmes en puissent plus facilement profiter; ne les voulant pas rebuter par quantité de controverses anatomiques, que j'obmettrai à leur consideration, parce qu'elles leur sont entierement inutiles: Neanmoins la description que j'en ferai, quoy-que courte, sera si exacte, qu'étant jointe aux figures que j'en ai fait representer, elle ne laissera pas de leur en donner une suffisante connoissance, pour se bien comporter dans l'art des accouchemens.

On appelle ordinairement les Parties de la femme, auſſi-bien que celles de l'homme, *Parties honteuſes :* Mais diſons avec *Tertullien*, que nous ne devons pas avoir honte de l'explication neceſſaire de ces Parties naturelles, qui méritent nôtre admiration, ni de l'expoſition de leurs figures; & même que les perſonnes les plus chaſtes & les plus ſcrupuleuſes, les peuvent conſiderer auſſi-bien que nous, ſans rougir, pourvû que ce ſoit à deſſein d'en faire un bon uſage, puiſque ſans connoître ces Parties, nous ne pouvons pas remedier aux malidies qui leur arrivent. *Ne itaque pudeat neceſſariæ interpretationis. Natura veneranda eſt, non erubeſcenda. Concubitum libido, non conditio fœdavit, &c. Tertull. lib. de Anim. cap.* 13.

Ces Parties ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, tant les préparans, que les déferans ou éjaculatoires; les teſticules, & la Matrice, avec pluſieurs autres parties qui en dépendent. Examinons-les chacune en particulier, & parlons premierement des vaiſſeaux ſpermatiques, appellez *préparans.*

EXPLICATION DE LA PREMIERE FIGURE, qui montre l'origine & la diſtribution des vaiſſeaux ſpermatiques.

A. A. A. A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine, qui ſont renverſez en dehors, pour faire voir les parties qui ſuivent.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. La groſſe artere.

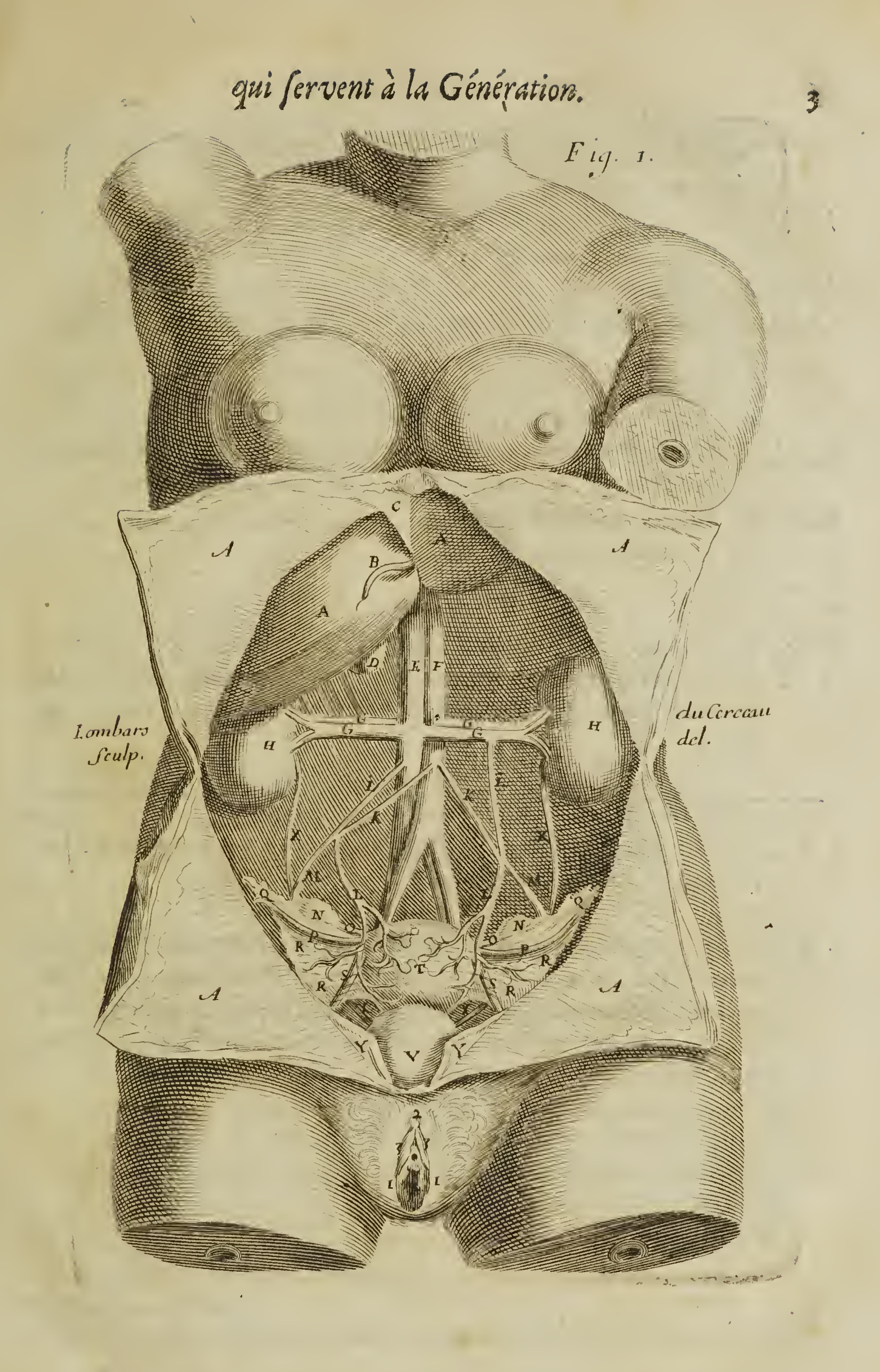
G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins.*

I. I *Les veines ſpermatiques, dont la droite naît du tronc de la veine cave, & la gauche vient de l'émulgente.*

K. K *Les deux arteres ſpermatiques, qui prennent origine de la groſſe artere, & ſe vont joindre avec les veines de chaque côté.*

L. L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent vers les côtez de la Matrice; où étant, chacune ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fonds de la Matrice,*


Fig. 1.
A
B
C
D
E
F
G
H
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
V
X
Y
Lombars sculp.
du Cerceau del.

le second se distribuë par tout le ligament large, & le troisiéme est conduit le long du côté de la Matrice, & vient se terminer vers son col, proche de l'orifice interne.

M. M. *Les veines & les arteres spermatiques, qui étant jointes ensemble, vont aux testicules.*

N. N. *Les testicules.*

O. O. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la Matrice.*

P. P. *Les vasseaux qu'on croit ordinairement être les veritables éjaculatoires, ausquels* Fallope *a donné le nom de* Trompes.

Q. Q. *Le morceau déchiré qui n'est autre chose qu'une production du ligament large, qui paroît déchiquetée en son extremité.*

R. R. R. R *Les ligamens larges.*

S. S. *Les ligamens ronds.*

T. *La Matrice.*

V. *La vessie.*

X. X. X. X. *Les urteres, qui viennent s'inserer derriere la vessie.*

Y. Y. *Les os pubis qui sont separez & écartez l'un de l'autre, pour mieux faire voir la situation de la vessie qui est posée sur la Matrice.*

---

1. 1. *Les deux grandes lévres de la partie honteuse, qui sont un peu écartées l'une de l'autre.*

2. *Le clitoris.*

3. 3. *Les deux nymphes, entre lesquelles paroît le conduit de l'urine, & plus bas on voit quelques formes de caruncules, qui sont autour de l'entrée du* vagina; *toutes lesquelles parties sont tres-bien representées cy-aprés en la ciuquiéme figure & dans la suivante.*

EXPLICATION DE LA SECONDE FIGURE, qui repreſente les mêmes parties que la premiere; mais en cette ſeconde, ces parties ſont plus groſſes, & entiérement ſeparées du corps, afin d'être mieux conſiderées : elles ſont auſſi accompagnées de toute la Matrice, & de ſes ligamens, afin qu'on y remarque plus exactement la diſtribution des Vaiſſeaux.

A.A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine qui ſont renverſez en haut.

A. A *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Une petite portion du ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La groſſe artere.*

G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins d'où l'on voit ſortir & deſcendre les urteres qui ſont coupez.*

I. I. *Les veines ſpermatiques, dont la droite vient du tronc de la veine cave, & la gauche naît de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres ſpermatiques, qui toutes deux prennent origine du tronc de la groſſe artere, & ſe vont joindre au milieu de leur progrez, avec les veines de chaque côté.*

L. L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent vers les côtez de la Matrice, où étant, chacune ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fond de la Matrice, le ſecond ſe diſtribuë par tout le ligament large, & le troiſiéme eſt conduit le long des côtez de la Matrice, juſques vers ſon col, où il vient ſe terminer proche l'orifice interne.*

M. M. *Les veines & les arteres ſpermatiques, qui étant jointes enſemble vont aux teſticules.*

N. N. *Les teſticules.*

O. O. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la Matrice.*

P. P. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement être les véritables éja-*

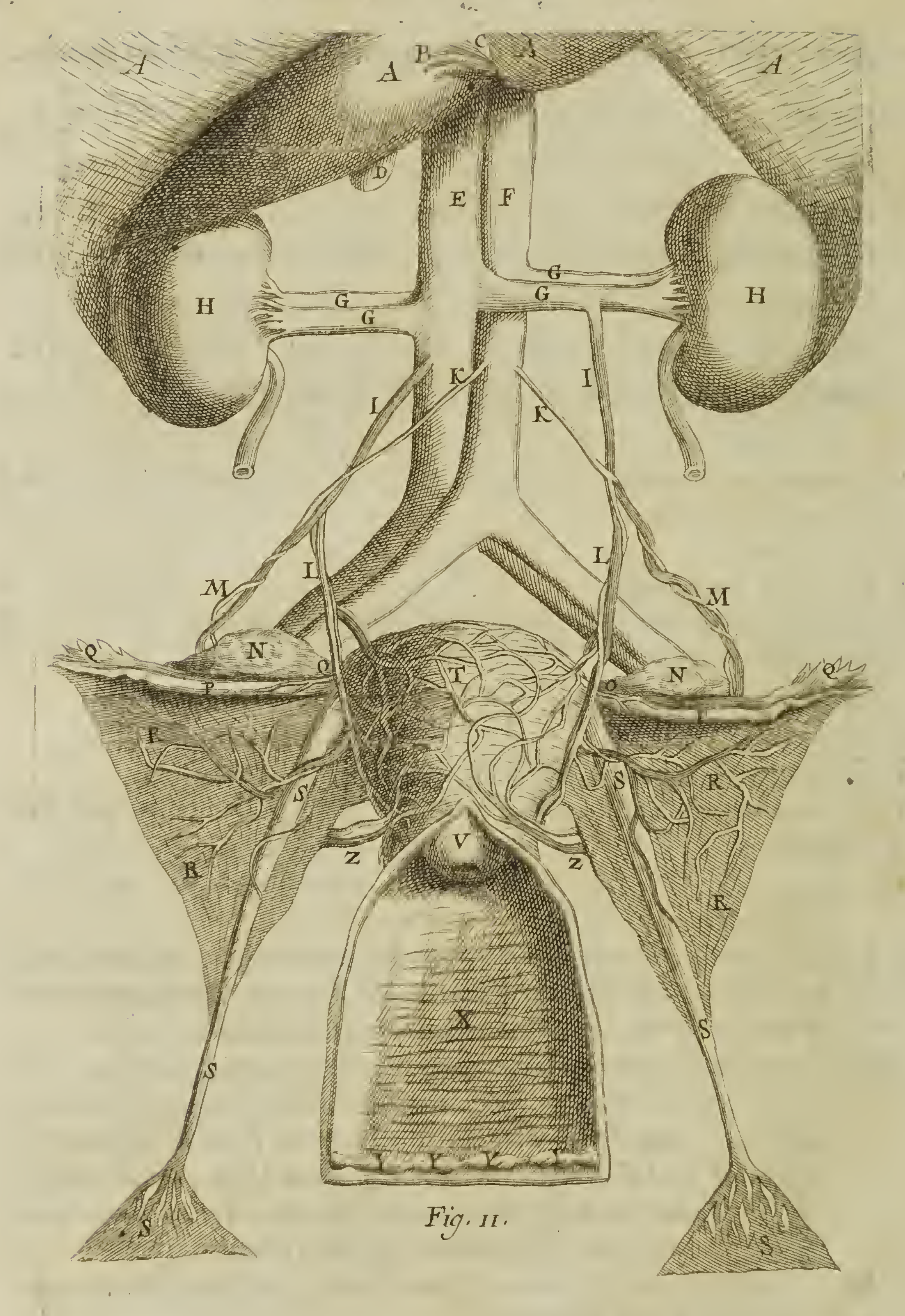


Fig. II.

culatoires, qui ſe vont rendre aux cornes de la Matrice. Fallope *a donné à ſes vaiſſeaux le nom de* Trompes.

Q. Q. *Le morceau déchiré, qui n'eſt ſeulement qu'une production du ligament large, qui paroît ainſi déchiquetée en ſon extremité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. S. S. S. S. *Les ligamens ronds, qui ſe continuënt depuis les cornes de la Matrice juſques aux aiſnes, & à la partie ſuperieure des cuiſſes, où ils viennent s'attacher par une production membraneuſe.*

T. *Le propre corps de la Matrice.*

V. *L'orifice interne de la Matrice.*

X. *Le* vagina, *ou col de la Matrice ouvert en toute ſa longueur.*

Y. Y. Y. Y. *Les quatre caruncules myrtiformes, ſituées à l'entrée du* vagina *prés de l'extérieur.*

Z. Z. *Deux rameaux de veines & d'arteres, qui naiſſent des hypogaſtriques, & vont montant de bas en haut, ſe terminer à la rencontre des rameaux des ſpermatiques qui deſcendent, avec leſquels ils ont communication.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Vaiſſeaux ſpermatiques appellez Préparans.

LEs Vaiſſeaux ſpermatiques, qui ſont appellez *préparans*, parce qu'ils apportent & préparent aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, ne ſont point differens aux femmes, en nombre, en origine & en office de ceux des hommes; mais bien en inſertion, & en la maniere de leur diſtribution; car elles ont, comme eux, deux veines & deux arteres, qui naiſſent des mêmes endroits & font les mêmes fonctions.

Ces vaiſſeaux ſont deux de chaque côté; ſçavoir une veine, & une artere. La veine du côté droit ſort du tronc de la veine cave; & celle du côté gauche vient toûjours de l'émulgente; mais les deux arteres naiſſent de la groſſe artere, au deſſous des émulgentes. La veine & l'artere étant aſſez diſtantes l'une de l'autre dans leur commencement, viennent ſe joindre vers le milieu de leur progrés, pour ſe porter enſemble au teſticule; mais avant que d'y arriver, elles produiſent un rameau aſſez conſiderable, qui deſcend du côté de la Matrice; où étant, il ſe ſepare en trois branches,

dont la premiere eſt conduite vers ſon fond, pour l'évacuation des menſtruës lorſque la femme n'eſt pas groſſe, & pour la nourriture de l'enfant pendant qu'il eſt dans la Matrice; la ſeconde ſe diſtribuë par toutes les membranes du ligament large, donnant auſſi quelques petits ſions au ligament rond; & la troiſiéme branche ſe gliſſe le long du côté de la Matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, pour ſervir à la décharge des mois quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle en ait beſoin, par une trop grande répletion de ſang. L'autre portion des vaiſſeaux ſpermatiques va toute entiere aux teſticules; & s'approchant d'eux, la veine & l'artere ſont tellement jointes, qu'il ſemble que ce ne ſoit plus qu'un ſeul vaiſſeau, & paroiſſent pour lors ſi confuſes entr'elles, qu'on ne peut preſque les ſeparer l'une de l'autre ſans les rompre; ce qui a été fait (ſi nous en croyons l'opinion commune) afin que le ſang reçût plus facilement dans ce paſſage labyrintique, quelque diſpoſition à être converti en ſemence par le teſticule, avant que d'y arriver. Mais ſi nous examinons de bien prés cette union prétenduë de la veine & de l'artere ſpermatique, nous trouverons que ce n'eſt ſeulement qu'une jonction par proximité, laquelle ſe fait par le moyen de quelques petites membranes qui les lient enſemble; & nous reconnoîtrons qu'il ne ſe fait point de mélange, ny aucune confuſion du ſang qu'elle contiennent. C'eſt ce qui ſe peut aiſément remarquer par l'ouverture du corps d'une femme recemment morte: car pour lors, ces vaiſſeaux qui ne ſont pas deſſechez (comme il arrive quelque temps enſuite) ſont beaucoup plus évidens: mais ils paroiſſent encore bien plus diſtinctement, ſi on les fait enfler, ſoufflant dedans avec un petit canal propre à cela; ce qui ſe fait aprés avoir introduit une des extremitez du canal dans les veines ſpermatiques, ou bien dans les hypograſtiques, leſquelles ne ſont pas plûtôt pleines d'air, ou de quelque liqueur pouſſée dans leur capacité, qu'elles font en même temps enfler les veines ſpermatiques, avec leſquelles elles font pluſieurs anaſtomoſes, & ont une communication reciproque, ſemblable à celle que les arteres ſpermatiques ont pareillement avec les arteres hypograſtriques, & font paroître par ce moyen pluſieurs rameaux, & tous ces détours labyrintiques, qui ſe remarquent aux veines ſpermatiques, & non pas aux arteres, qui ſe conduiſent juſques au teſticule par un ſimple canal, qui ſeul y porte le ſang deſtiné à la génération de la ſemence; le ſuperflu duquel eſt enſuite reporté par les veines ſpermatiques, pour circuler & retourner au cœur, de

là

la même maniere qu'il se fait par toutes les autres veines du corps.

On doit observer que non seulement ces vaisseaux spermatiques, mais aussi tous ceux de la matrice, qui viennent tant de ceux-cy que des hypogastriques, sont beaucoup plus gros lors que les femmes ont leurs menstruës, ou qu'elles sont sur le point de les avoir; mais principalement durant la grossesse, auquel tems tous ces vaisseaux grossissent à proportion que la grossesse s'avance; en sorte que vers les derniers mois ils sont trois ou quatre fois plus amples qu'à l'ordinaire, à cause de l'abondance du sang dont ils sont remplis.

CHAPITRE II.

Des Testicules.

TOUTES les femmes ont aussi-bien que les hommes deux testicules, qui ont pareillement le même usage, qui est de convertir en semence le sang qui leur est apporté par les vaisseaux préparans (nous entendons les artéres) dont nous venons de parler; mais ils différent de ceux des hommes, en situation, en figure, en grosseur, en substance, en temperature, & en composition.

Les testicules des femmes sont situez au dedans du ventre, vers chaque côté de la Matrice, distans de ses cornes de la largeur d'un pouce ou environ. Ils ont eu cette situation intérieure, afin que leur chaleur en fût augmentée; & ils y sont tenus sujets par le moyen des ligamens larges de la Matrice, aux membranes desquels ils sont fortement attachez du côté qu'ils reçoivent les vaisseaux préparans. Leur figure nous montre qu'ils ne sont pas si ronds que ceux des hommes, ni si gros; car ils paroissent assez petits, & plats en quelque façon, par devant & par derriere; & la superficie des testicules des femmes est plus inégale que celle des testicules des hommes. Leur substance ne paroît pas si molle; mais c'est seulement à cause de la dureté de leur membrane; & comme le temperament des femmes est plus froid & plus humide que celuy des hommes, aussi la chaleur de leurs testicules est plus débile. Leur composition est encore bien differente; car ils n'ont aucun épididyme, & ne sont revêtus que d'une seule membrane: leur corps est composé de plusieurs petites glandes, & de petites vessies jointes les unes aux autres, lesquelles paroissent pleines d'une semence

qui eſt bien plus aqueuſe que celle des hommes. Ces petites veſſies, dont la ſubſtance des teſticules des femmes eſt preſque entiérement composée, ont donné lieu à quelques Modernes d'avancer depuis peu une opinion tout-à-fait extraordinaire ; qui eſt que les femmes ont des œufs auſſi-bien que les animaux volatils, & que l'enfant en eſt engendré, de la même maniére que l'eſt un poulet de l'œuf dont il eſt formé ; ſoûtenans avec opiniâtreté, par de prétenduës expériences, & par des autoritez, que ces petites Veſſies ne ſont autre choſe que des œufs ſans coquille, couverts d'une ſimple membrane, leſquels ſe détachans de la propre ſubſtance des teſticules, quelques jours enſuite du coït (par lequel ils ont été rendus féconds) viennent à ſe gliſſer, & à tomber dans la Matrice, par les vaiſſeaux appellez *déferans éjaculatoires*, dont nous parlerons au chapitre ſuivant. *Van-Horne, Kerkring, Graaf, Suumerdam*, & quelques autres ſont de ce ſentiment, qui ne doit pas (ſi je ne me trompe) être aucunement ſuivi par les gens connoiſſans, pour pluſieurs raiſons qu'ils ſçavent auſſi-bien que moi, & que je n'alleguerai pas en ce lieu, afin de ne point paſſer les bornes que je me ſuis propoſées : Mais je dirai ſeulement en paſſant, que ſi on demandoit à ces Meſſieurs le ſujet pour lequel ils ont tâché d'appuyer une opinion ſi extraordinaire ; je croy que s'ils vouloient avoüer la verité d'auſſi bonne foy que fit *Pythagore*, métamorphoſé en ce Coq que *Lucien* fait parler dans ſes Dialogues, chacun d'eux feroit la même réponſe que le Coq fit à ſon Maître *Mycille*, qui luy demandoit étant en conférence familiere avec luy, la raiſon pour laquelle il avoit inventé ſa *Metempſycoſe* extravagante : *Je n'en eus jamais aucune bonne ni valable*, luy dit-il ingenument ; *mais comme je ſçavois bien, que ſi je n'euſſe enſeigné que ce que les autres hommes avoient accoûtumé d'enſeigner, on ne feroit pas grand cas de moy ; & qu'au contraire, plus mes propoſitions ſeroient étranges & inconnuës, leur nouveauté me rendroit d'autant plus admirable. Ce fut pour ce ſujet que je formai le deſſein d'inventer quelque choſe d'extraordinaire, qui pût étonner tout le monde par ſa nouveauté.*

Les teſticules ſont donc naturellement diſpoſez comme nous avons dit : mais il arrive quelquefois qu'ils ſe groſſiſſent ſi extraordinairement par pluſieurs indiſpoſitions auſquelles les femmes ſont ſujettes ; telles que ſont les ſuppreſſions des menſtruës, les ſuffocations de Matrice, & autres paſſions hyſteriques, qu'on en voit exceder la groſſeur du poing, & être ſchyrreux, & pleins de pluſieurs

matieres étranges, semblables à du pus, à du plâtre, & à du suif, avec des especes *d'hydatides* de differente grosseur, lesquelles sont quelquefois pendantes, & d'autres fois jointes & attachées à la substance des testicules. *Schenkius* en rapporte plusieurs exemples, au quatriéme livre de ses Observations ; & *Vesale* parle d'un autre exemple encore bien plus remarquable, qui est d'une femme morte ensuite d'une prodigieuse hydropisie de Matrice, dont les glandes du testicule droit étoient si grosses, qu'elles ressembloient à neuf ou dix œufs d'oye, qui auroient été enfermez en une membrane, & étoient pleines d'une humeur semblable en quelque façon à du blanc d'œuf, mais qui étoit un peu plus épaisse : & j'ay moy-même trouvé, en faisant l'ouverture du corps d'une femme âgée de vingt ans, aprés sa mort, ses deux testicules d'une si prodigieuse grosseur, que le gauche excedoit la grosseur de la tête d'un homme, & pesoit plus de quinze livres, étant d'une substance toute compacte, semblable à celle d'un scyrrhe graisseux ; & le droit étoit de pareille substance ; mais il n'excedoit pas la grosseur des deux poings, & contenoit en son milieu gros comme une noix de glaires semblables au blanc d'un œuf ; la Matrice paroissant au reste assez saine, mais petite & toute émaciée.

Ces vices de conformation des testicules sont si communs aux femmes, à cause de l'abondance des humeurs qui regorgent vers ces parties dans le déreglement & la suppression de leurs menstruës, que souvent on trouve par l'ouverture de leurs corps aprés leur mort, quelque disposition extraordinaire de quelqu'un de leurs testicules, & quelquefois même de tous deux, d'où procédoient plusieurs incommoditez qu'elles ressentoient durant leur vie. Or la semence des femmes ayant été élaborée & perfectionnée dans leurs testicules, & y ayant reçû sa vertu prolifique, elle est portée dans les vaisseaux éjaculatoires de la façon que nous allons décrire.

CHAPITRE III.

Des Vaisseaux déferans, autrement dits éjaculatoires.

CES Vaisseaux sont deux qui sont attachez dans toute leur étenduë par une appendice membraneuse au ligament large de la Matrice. Ils ne naissent pas des testicules comme font ceux

des hommes ; mais ils en ſont éloignez de la largeur d'un bon travers de doigt ; ce qui fait qu'ils n'en ſuccent & n'en reçoivent la ſemence que par de petits conduits preſque imperceptibles, qui étant diſpoſez en maniere de veines meſaraïques lactées, ſe traînent le long de cette diſtance membraneuſe, qui eſt entre ces vaiſſeaux déferans & les teſticules. Leur ſubſtance eſt comme nerveuſe & médiocrement dure : ils ſont ronds, caves, & un peu plus larges en leur extremité qui aboutit à la corne de la Matrice. *Fallope* veut toutefois qu'ils ſoient plus larges vers leur extremité qui regarde le teſticule, & qu'ils ſoient greſles, & s'étreciſſent à meſure qu'ils approchent de la Matrice. C'eſt ainſi que quelques Modernes nous les ont décrits & repreſentez par des figures, comme ont fait depuis peu *Graaf* & *Summerdam* : mais dans les diſpoſitions naturelles cela ne ſe rencontre pas de la ſorte ; parce qu'ils reſſemblent en quelque façon à une trompette droite, avec laquelle on dépeint ordinairement la Renommée ; car d'une extremité étroite, ils vont peu à peu en s'élargiſſant, juſques à ce qu'ils s'inſerent au côté de la Matrice ; où étant, *Dulaurens* nous aſſure avoir remarqué par pluſieurs fois, qu'il ſe ſéparent en deux conduits, dont l'un plus gros & plus court, vient s'ouvrir dans le côté du fond de la Matrice, & l'autre (que quelques-uns contraires à ſon opinion veulent être ſeulement quelque artere) étant plus étroit & plus long, va ſe terminer au commencement de ſon col, prés de ſon orifice interne. Il dit que les femmes déchargent leur ſemence par le premier au fond de la Matrice, lorſqu'elles ne ſont pas groſſes ; ce qu'elles ne peuvent faire que par le ſecond, quand elles ſont enceintes ; d'autant qu'aprés la conception, l'orifice interne eſt étroitement fermé ; à quoy on peut ajoûter que ce paſſage eſt exactement bouché dans la ſuite par le *placenta* de l'enfant ; de la vient que, ſelon ſon ſentiment, les femmes groſſes reçoivent plus de plaiſir dans l'action du coït que les autres ; à cauſe que la ſemence fait pour lors un plus long chemin pour être déchargée, mais pluſieurs ne ſont pas de ce ſentiment : c'eſt pourquoy chacun peut (ſi bon luy ſemble) conſulter les femmes ſur ce ſujet, pour en connoître la verité par leur bouche.

L'autre extrémité de ces Vaiſſeaux déferans n'eſt pas viſiblement cave ; & reſſemblant preſque à l'appendice de l'inteſtin *cæcum*, elle n'eſt attachée à aucune partie ; mais elle eſt vague & flotante de côté & d'autre : Elle eſt plus ondoyante & plus tortueuſe que l'autre ; afin que par ces petits contours, la brieveté du che-

min soit récompensée. On voit en ce lieu quatre ou cinq petites appendices membraneuses, flotantes pareillement deça & delà, qui paroissent déchiquetées, comme si elles avoient été rongées de vers, lesquelles servent en se repliant & se joignant l'une à l'autre (à ce que prétendent ces Modernes dont nous avons parlé au précedent Chapitre) à faciliter le passage, & à conduire les petits œufs des testicules de la femme dans l'extremité de ces vaisseaux éjaculatoires ; mais cet usage n'est fondé que sur une imagination chimerique (au moins à ce que je croy) laissant à un chacun la liberté d'en juger comme il luy plaira.

Voilà ce qu'on peut dire de ces vaisseaux déferans, que quelques Auteurs assûrent être destinez à un usage tout particulier ; qui est de servir comme d'une espece de cheminée, pour l'expiration, & pour le passage de quelques vapeurs de la Matrice, qui s'élevent (si je ne me trompe) tant par la fermentation des semences de l'homme & de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la grossesse ; auquel temps son orifice interne doit être exactement fermé : mais ils servent seulement (selon l'opinion commune) de reservoirs à la semence de la femme, & de conduits pour la décharger au temps du coït dans la Matrice. Neanmoins leur origine me fait un peu douter de cet usage ; d'autant qu'ils ne la prennent point du testicule, auquel ils ne touchent en aucune maniere. C'est ce qui fait que je croi bien plus volontiers, que les femmes déchargent par un autre vaisseau, qui du testicule va directement aboutir au côté de la Matrice prés de sa corne, lequel plusieurs soûtiennent être seulement un ligament, d'autant qu'il ne paroît pas manifestement cave, quoy-qu'il soit assez gros ; mais il n'est pas necessaire qu'il ait une cavité sensible ; car la semence, qui est toute pleine d'esprits tres-subtils, peut fort facilement passer à travers sa substance poreuse. Venons maintenant à la description de la Matrice, & de toutes les parties qui en dépendent.



Fig III.

Lombars sculp.

du Cerceau del.

EXPLICATION DE LA TROISIÉME FIGURE, qui represente la situation naturelle de la Matrice.

A. A. A. A. montrent les muscles du ventre, & le péritoine qui sont renversez en dehors.
A. A. *Le foye.*
B. *La veine umbilicale.*
C. *Le ligament suspensoire du foye.*
D. *La vessie du fiel.*
E. *Le pancreas.*
F. *Une portion de la rate.*
G. G. *Les reins.*
H. *Le lieu où le mésentere étoit attaché.*
I. *L'intestin* rectum.
L. L. *Les testicules.*
M. M. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la Matrice.*
N. N. *Les vaisseaux qu'on croit ordinairement être les vrais éjaculatoires.*
O. O. *Une production du ligament large, qui paroît déchiquetée.*
P. P. P. P. *Les ligamens larges.*
Q. Q. *Les ligamens ronds.*
R. *La Matrice.*
S. *La vessie.*
T. *L'ouraque.*
V. V. *Les arteres umbilicales.*
X. *L'umbilic, où sont attachées les deux artéres umbilicales & l'ouraque, qui avec la veine umbilicale servent seulement aprés la naissance, de suspensoires de la vessie & du foye.*
Y. Y. *Les deux grandes lévres de la partie honteuse, entre lesquelles on voit la grande fente.*

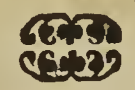
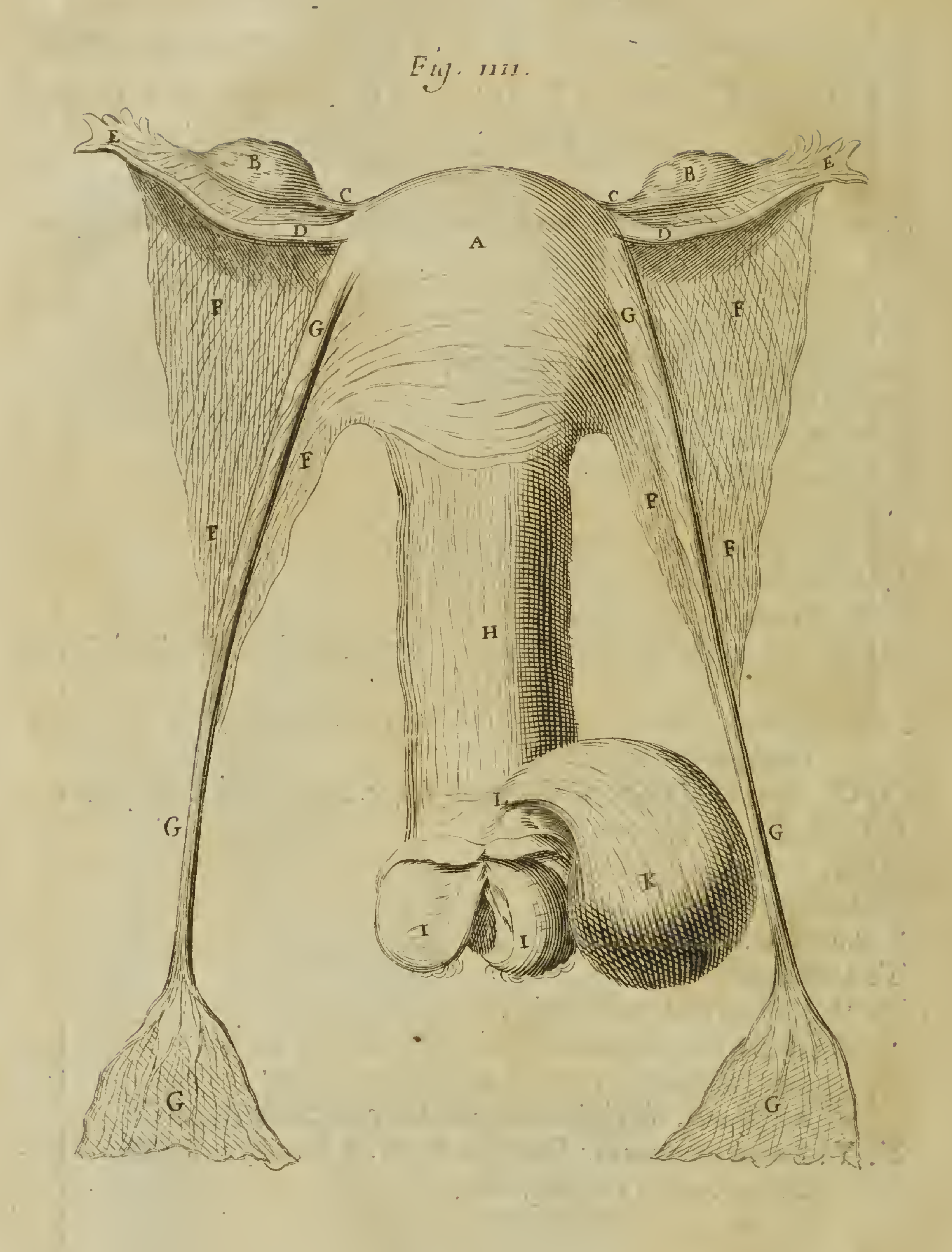


Fig. IIII.



EXPLICATION

EXPLICATION DE LA QUATRIEME FIGURE, qui represente les mêmes parties que la troisiéme; mais en cette quatriéme, la Matrice est montrée toute entiere & separée du corps, avec ses quatre ligamens, & la vessie.

A. *Montre le corps de la Matrice.*
B. B. *Les testicules.*
C. C. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la Matrice.*
D. D. *Les vaisseaux que plusieurs estiment être les seuls & veritables éjaculatoires, décrits par* Fallope *sous le nom de* Trompes.
E. E. *Le morceau déchiré, qui n'est autre chose qu'une production du ligament large, qui paroît déchiquetée en son extrémité, comme si elle étoit rongée de vers.*
F. F. F. F. F. F. *Les ligamens larges.*
G. G. G. G. G. G. *Les ligamens ronds, qui se continuënt depuis les cornes de la Matrice, jusques aux aisnes, & à la partie superieure des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.*
H. *Le* Vagina, *ou col de la Matrice.*
I. I. *Les deux lévres de la partie honteuse.*
K. *La vessie, qui étant vuide paroît petite & ridée, comme elle est dépeinte en cette figure.*
L. *Le col de la vessie, qui étant fort court aux femmes, vient s'attacher & aboutir au dessus de l'entrée du col de la Matrice.*

CHAPITRE IV.

De la Matrice.

Les vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes, dont nous avons parlé, n'ont été faits que pour la Matrice, qui est le lieu propre, & comme la terre destinée à recevoir la semence qu'ils luy préparent & perfectionnent, laquelle y étant reçuë avec celle de l'homme, sert à la génération de l'enfant. Nous comparons avec juste raison la Matrice à une terre fertile; car comme

nous voyons que les ſemences des plantes ne produiſent aucun fruit, & même qu'elles ne peuvent germer, ſi elles ne ſont miſes en une terre propre à exciter & réveiller leur vertu vegetative, qui eſt aſſoupie & comme enſevelie dans la matiere; de même les ſemences de l'homme & de la femme, qui contiennent par puiſſance en elles la forme & l'idée de toutes les parties de l'enfant qui en doit être engendré, ne produiroient jamais un ſi admirable effet, ſi elles n'étoient verſées dans ce champ fertile de la nature, c'eſt-à-dire dans la Matrice; laquelle les ayant reçuës toutes deux, les embraſſe étroitement, & par ſa chaleur, qui a une proprieté particuliere (ſe ſervant des eſprits, dont ces ſemences ſont remplies, leſquels recevant dans ce même inſtant un mouvement divin, deviennent les veritables ouvriers de la generation) elle en débroüille auſſi-tôt le chaos; aprés quoy elle en ébauche en même temps, & trace toutes les parties du corps de l'enfant, qu'elle perfectionne enſuite, nourrit, & conſerve juſques au temps de l'accouchement.

C'eſt pour ce ſujet que l'Auteur de la naturea ſitué la Matrice dans le ventre de la femme, afin que ſa chaleur fût continuellement entretenuë par celle de toutes les parties dont elle eſt entourée. Elle a été placée au milieu de *l'hypogaſtre*, entre la veſſie & le *rectum*, qui luy ſervent comme de couſſinets, ſur leſquels elle eſt mollement appuyée, afin qu'elle ne fût point bleſſée par la dureté des os qui forment la cavité de *l'hypogaſtre*. Ces os, outre cela, luy ſervent de fermes remparts pour la défendre des injures exterieures. Elle eſt ainſi ſituée dans la partie inferieure du ventre, pour la commodité du coït, & afin que le *fœtus* pût plus facilement être mis dehors au temps de l'accouchement. Dans cette ſituation elle a une entiere liberté de s'étendre durant toute la groſſeſſe; & elle n'en eſt aucunement empêchéeepar le ventre, qui étant tout charnu, prête &obéït autant qu'il eſt neceſſaire à la diſtention de la Matrice.

Elle eſt d'une figure ronde un peu oblongue, ſemblable en quelque façon à celle d'une groſſe poire; card'une baze large, qui eſt ſon fond, elle vient peu à peu ſe terminer en pointe à ſon orifice interne, qui eſt étroit. Sa rondeur eſt neanmoins un peu applatie par devant & par derriere; ce qui a été fait, afin qu'elle ne vacillât pas ſi facilement de côté & d'autre, & qu'elle fût plus ſtable dans ſa ſituation. Quand nous diſons que la Matrice eſt d'une telle figure, cela ſe doit entendre de ſa principale partie, qui eſt ſon

propre corps seul, sans y comprendre son col, autrement dit le *vagina*. On y remarque aussi aux parties laterales de ce fond deux petites éminences, appellées *les cornes de la Matrice*; à cause qu'elles ressemblent en quelque maniere aux petites cornes qui commencent à pousser aux veaux; auquel lieu les vaisseaux éjaculatoires viennent se terminer.

La longueur, la largeur & l'épaisseur de la Matrice sont differentes selon l'âge, & selon la disposition du corps; car les filles qui n'ont pas atteint l'âge de maturité, l'ont fort petite en toutes ses dimensions; & les femmes qui ont leurs menstruës en abondance, & celles qui usent ordinairement du coït, l'ont bien plus grosse que celles qui en ont moderément; & que celles qui sont vierges: Celles qui ont eû des enfans l'ont encore plus grosse que les autres, & principalement lorsqu'elles sont nouvellemeut accouchées; car en ce temps elle est abreuvée de quantité d'humeurs: mais aux femmes de bonne taille, & qui sont bien formées, sa longueur depuis l'entrée de la Partie honteuse jusqu'à son fond, est ordinairement de huit pouces ou environ, & non de onze (comme la plûpart des Anatomistes l'ont écrit aprés *Galien*) & celle de son propre corps est de trois pouces, & à peu prés de pareille largeur vers son fond, & d'un petit travers de doigt d'épaisseur, quand la femme n'est pas grosse. Ce fond pour lors ne monte pas plus haut que l'os *sacrum*; mais quand la femme est enceinte, la Matrice s'étend, & devient d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle remplit dans les derniers mois de la grossesse, la plus grande partie du bas ventre.

Presque tous les fameux Anatomistes, & une infinité d'autres Auteurs, nous asseurent que la Matrice (par un miracle de la nature, qui est admirable par dessus tous les autres) devient d'autant plus épaisse qu'elle s'étend, & se dilate, depuis le jour de la conception jusques au tems de l'accouchement: Mais je m'étonne que *Dulaurens*, *Riolan*, & *Bartholin*, ces précieux flambeaux de l'Anatomie, ayent eux-mêmes eu si peu de lumiere en cette occasion, que de n'avoir pas reconnu une si grande fausseté, qu'ils nous ont debitée à l'exemple de plusieurs autres qui les ont précedé. Tous ceux qui prendront la peine d'examiner la chose comme j'ay fait, quand l'occasion s'en presentera, remarqueront aisément le contraire; car il est tres-certain, que plus la Matrice se dilate dans la grossesse, plus elle devient mince & déliée, parce que (comme dit fort bien *Galien* en termes exprés, au huitiéme

chapitre du livre de la diffection de la Matrice) son épaisseur en ce temps est consumée par la grande extention ; ce qui fait qu'elle est tres-foible pour lors. Voici ses paroles : *Jam verò vulva in principio conceptus, crassa : quum propè tempus pariendi accedit, major quidem, sed tenuis evadit ; crassitudo enim in longitudinem extensa absumitur : in reliquo intercedente tempore pro ratione magnitudinis crassitudinem habet.* & au 14. chap. du 14. livre de l'usage des Parties, il repete encore la même chose en ces termes : *tenuissimæ enim omninò Matrices sunt, quo tempore gerunt ; nempe quòd profunditas in longitudinem sit absumpta, eoque imbecillimæ.* La Matrice, dit-il, est épaisse dans le commencement de la conception, mais lors que le temps de l'accouchement approche, elle est à la verité plus grande, mais elle est bien plus mince, & beaucoup plus foible ; car son épaisseur est consumée par son extention ; & entre ces deux temps cette épaisseur diminuë à proportion qu'elle s'étend, & qu'elle devient plus grande. Avicene *lib.* 3. *fol.* 21 *tract.* 2. *cap.* 1. dit encore la même chose. *Matrix attenuatur cum magnitudine embrionis ; & ejus dilatatio est secundùm dilatationem corporis embrionis.* Aëtius *tetr.* 4. *serm.* 4. *c.* 1. est du même sentiment, & compare la distention de la Matrice en la grossesse, à celle de la vessie. *Ubi verò fœtus adolevit, ac jam pariendi tempus adest, tenuissimus evadit uterus : attenuatur autem velut vesicæ flatu repletæ solent, crassitudine in longitudinem abeunte.* Vesale, & Charles Etienne, ont aussi été avec juste raison de cette opinion, puisqu'elle est veritable : Car il arrive ainsi que nous le voyons à la vessie de l'urine, qui bien qu'elle nous paroisse avoir l'épaisseur d'un demi-travers de doigt lorsqu'elle est tout-a-fait vuide, devient moins épaisse à mesure qu'elle s'étend pour contenir l'urine qui y affluë, ou l'air qu'on peut souffler dedans ; en telle sorte qu'étant entierement pleine & étenduë ; elle est si mince, qu'elle est presque transparente ; puis ensuite venant à se vuider, elle devient derechef plus épaisse à proportion en se contractant & se ramassant en soy. De même, la Matrice qui est fort épaisse étant vuide, perd peu à peu cette épaisseur à mesure qu'elle s'emplit, & qu'elle s'étend dans la grossesse ; & elle devient si mince dans toute sa circonference, & principalement dans sa partie anterieure, que vers les derniers mois, elle l'est presque autant que la vessie étenduë, excepté seulement le lieu où l'arriere-faix luy est attaché ; auquel endroit elle est à la verité un peu plus épaisse & plus spongieuse ; mais incontinent aprés l'accouchement elle reprend sa premiere

épaisseur ; en contractant & ramassant en elle ses membranes, qui étoient grandement étenduës dans la grossesse ; & elle paroît même plus épaisse en ce temps qu'en d'autres ; d'autant que pour lors elle est abreuvée (comme j'ay dit) de quantité d'humiditez, qui s'écoulent peu à peu par les vuidanges, aprés quoi elle demeure dans son épaisseur ordinaire.

Ce sentiment que je viens d'avancer, touchant la disposition de la substance de la Matrice durant la grossesse (comme j'ay déja fait dés l'année 1668. en la premiere impression de ce present Livre) a fait connoître à plusieurs personnes depuis ce tems là, l'erreur dans laquelle ils étoient, aprés avoir eux-mêmes examiné la chose, & en avoir vû des experiences qu'ils ont trouvées conformes à ce que je viens de dire, ainsi que m'ont témoigné M. *Rassicod*, M. *Passerat*, & plusieurs autres de mes Confreres. Mais comme quelques autres demeurent encore dans leur opiniâtreté, je veux bien pour les desabuser, leur apporter quelques raisons, afin de les convaincre de cette verité, en attendant qu'ils ayent les occasions de la connoître par experience.

Deux choses ont à mon avis trompé tous les Auteurs qui nous ont dit que plus la Matrice se dilatoit dans la grossesse, plus sa substance devenoit épaisse. La premiere est, qu'ils se sont fiez à ce que tous les autres en disoient, sans examiner eux mêmes la chose. La seconde est, qu'ils se sont fondez sur ce que par l'ouverture des femmes mortes incontinent aprés leur accouchement, ils ont toûjours effectivement vû sa substance épaisse, d'un ou de deux travers de doigt, ou environ ; & que par l'ouverture de quelques autres femmes, qui avoient encore leur enfant enfermé dans la Matrice, ils ont reconnu qu'elle étoit fort épaisse, sans s'informer ni considerer quelle en pouvoit être la cause. Mais quoyque la Matrice soit épaisse de la sorte incontinent aprés l'accouchement, il ne faut pas inferer de là, qu'elle avoit la même épaisseur lorsque l'enfant & ses eaux qui étoient contenuës en elle avec le *placenta*, en faisoient une grande distention : car elle n'acquiert cette épaisseur que par la contraction de la vaste étenduë de sa substance, qui vient à s'épaissir aussi-tôt, & à proportion qu'elle se réünit en soi-même ; ce qui arrive immediatement aprés l'accouchement.

Mais afin de conjecturer plus facilement quelle pouvoit être son épaisseur avant l'accouchement, nous n'avons qu'à prendre une masse de cire, ou d'autre matiere capable d'extention, qui

ſoit proportionnée en groſſeur & en figure à celle dont la Matrice nous paroît incontinent aprés l'accouchement (qui eſt environ égale à la groſſeur du poing, ou un peu davantage) & étendre cette matiere en telle ſorte, que nous la rendions ſuffiſante pour environner & contenir l'enfant, le *place..ta*, & les eaux qui étoient en la Matrice; apres quoy nous jugerons bien facilement par l'épaiſſeur de cette matiere ainſi étenduë en une grande circonference, quelle pouvoit être celle de la Matrice avant l'accouchement.

On ne doit pas auſſi conclure que la ſubſtance de la Matrice ſoit tres-épaiſſe en toutes les femmes durant la groſſeſſe, à cauſe qu'on l'a quelquefois trouvée de la ſorte, en faiſant l'ouverture de quelques-unes aprés leur mort, qui avoient encore leur enfant dans le ventre; parce que *rara non ſunt artis*; pour lors cette diſpoſition n'eſt pas naturelle; car ainſi que nous enſeigne tres-bien *Ariſtote* au premier livre de la génération des animaux. *Quæ magna ex parte ſiunt, ea maximè ſecundùm naturam ſunt.* Ce qui eſt naturel arrive le plus ſouvent; & non pas rarement, comme cette diſpoſition qui ne ſe rencontre jamais telle que par maladie, comme par inflammation & fluxion d'humeurs ſur cette partie; procedant auſſi tres-ſouvent du détachement de quelque partie de l'arriere-faix, ou des douleurs de l'agitation d'un mauvais travail durant pluſieurs jours; toutes leſquelles choſes font groſſir la ſubſtance de la Matrice ſi extraordinairement, que je l'ay quelquefois vûë exceder l'épaiſſeur de quatre travers de doigt, & principalement vers ſon fond; à cauſe de l'abondance des vaiſſeaux qui ſont en cet endroit. Mais pour bien examiner la choſe, il eſt neceſſaire que ce ſoit par l'ouverture d'une femme groſſe à terme, & morte ſans avoir ſouffert aucune alteration en cette partie, & que les eaux de l'enfant ne ſoient point écoulées de la Matrice: Car ſi elles étoient évacuées, pour lors on trouveroit ſa ſubſtance un peu plus épaiſſe; à cauſe qu'elle ſe ſeroit contractée aprés leur évacuation: & comme on trouve rarement des occaſions de femmes mortes de la ſorte, on peut en attendant, faire d'autres experiences par l'ouverture du corps des animaux vivans; comme par exmple d'une brebis, ou de tel autre animal qu'on voudra choiſir: Car ſi on ouvre le ventre d'une brebis qui ſoit pleine, & dans le temps qu'elle eſt bien-tôt prête à faire ſon petit, on reconnoîtra d'abord que la Matrice eſt ſi mince, qu'on voit en quelque façon le petit qu'elle contient à travers ſa ſubſtance; ce qui eſt à peu prés de même

en la femme, dont la substance de la Matrice est ordinairement si mince & si foible vers les derniers mois de la grossesse, qu'il s'en est vû ausquelles on a trouvé aprés la mort, leur enfant être tombé dans la capacité du ventre, au milieu des intestins, & être entierement sorti de la Matrice, qui s'étoit crevée tout d'un coup, à cause de sa trop grande distention. Guillemeau *en son 2. livre de l'accouchement;* Schenkius *au 4. livre de ses Observat.* & Fabricius Hildanus *en la 64. & 65. Observat. de sa 1. Cent.* rapportent des exemples tres-considerables de cette nature: J'en ai vû aussi moy-même quelques-uns à Paris de la sorte, dont j'en ai rapporté un semblable en l'obs. CCLI. de mon livre d'Observations.

Je prévois bien qu'on me peut objecter qu'il n'est pas de même de la femme que des autres animaux, ausquels la chose peut se rencontrer comme je le dis: Mais que ceux qui en doutent se donnent la peine de consulter toutes les femmes grosses sur ce sujet; lesquelles voyant la maniere dont elles sentent mouvoir manifestement leur enfant dans leur ventre, en mettant la main dessus durant les derniers mois de leur grossesse, les assûreront que la Matrice est certainement tres-mince en ce temps; puisque nonobstant l'interposition de tous les tegumens & des muscles du ventre, elles sentent fort prés, & distinguent même souvent les membres de leurs enfans, dans les mouvemens differens qu'il fait; ce qu'elles ne pourroient pas faire, si elle avoit pour lors deux ou trois travers de doigt d'épaisseur, comme plusieurs se le sont imaginé contre la verité. Qu'on se desabuse donc de cette vieille erreur, dont presque tout le monde est infatué; & qu'on ne croïe pas que la Matrice soit épaisse de deux grands travers de doigt, dans les derniers mois de la grossesse; puisqu'il est tres-veritable qu'elle n'est jamais si mince qu'en ce temps, & principalement en toute sa partie anterieure, où elle l'est extrémement, ainsi que j'ay expliqué pour appuyer le sentiment de *Galien*, qui a bien connu cette verité.

Or la Matrice a été faite d'une substance membraneuse, afin qu'elle pût plus facilement s'ouvrir dans le temps, & se fermer incontinent aprés pour la conception, s'étendre & se dilater pour l'accroissement du *fœtus*, & se contracter & resserer pour le faire sortir & l'arriere-faix, dans le temps de l'accouchement, & pour se retirer & se remettre aprés cela en son premier état; comme aussi pour expulser les corps étrangers, qui peuvent quelquefois être contenus en elle.

Sa composition est de plusieurs parties similaires; qui sont ses

menbranes, ses veines, ses arteres, & ses nerfs. Ses membranes sont deux, qui composent la principale partie de son corps, l'exterieure desquelles est la commune, qui naît du péritoine; elle est tres-mince, & fort polie par dehors, & inégale par dedans, pour mieux adhérer à l'autre, qu'on appelle la membrane propre de la Matrice, qui est comme charnuë, & la plus épaisse de toutes celles qui se rencontrent au reste du corps, lorsque la femme n'est pas grosse, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Elle est entretissuë de toute sorte de fibres; afin qu'elle puisse (sans être en danger de se crever) souffrir l'extention que l'enfant & ses eaux luy causent pendant la grossesse; & afin qu'elle puisse aussi se resserrer plus facilement de tous côtez aprés l'accouchement.

Ses veines & ses arteres viennent en partie des vaisseaux spermatiques, & en partie des hypogastriques. Ces vaisseaux vont tous s'inserer & aboutir dans la propre membrane de la Matrice. Les arteres y portent le sang pour sa nourriture, lequel y étant en trop grande abondance, transsude au travers de sa substance, & distille en maniere de rosée dans la vacuité de son fond, d'où procedent les menstruës dans le temps que la femme n'est pas grosse, & le sang qui sert de nourriture au *fœtus* durant toute la grossesse. Je dis que les arteres y portent ce sang, d'autant que le mouvement circulaire qu'il fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous montre qu'elles seules sont capables de le faire; ce que ne peuvent pas les veines, qui servent seulement à reconduire au cœur celuy qui n'a pas été évacué de la sorte par la Matrice, ni consumé, tant pour sa propre nourriture, que pour celle du *fœtus*, quand la femme est grosse. Les rameaux qui naissent des spermatiques, s'inserent de chaque côté au fond de la Matrice, & sont bien plus petits que ceux qui viennent des hypogastriques, lesquels vont arroser toute sa substance. Il s'y rencontre encore de petits vaisseaux, qui naissans des uns & des autres, se conduisent jusques à l'orifice interne; par lesquels les femmes grosses se purgent quelquefois de la superfluité de leurs menstruës, quand il arrive qu'elles ont plus de sang que leur enfant n'en peut consumer pour sa nourriture; ce que la nature sage & prudente a fait, afin que la Matrice ne fût pas obligée de s'ouvrir pendant la grossesse, pour laisser passer ces excrétions, qui autrement causeroient fort souvent l'avortement.

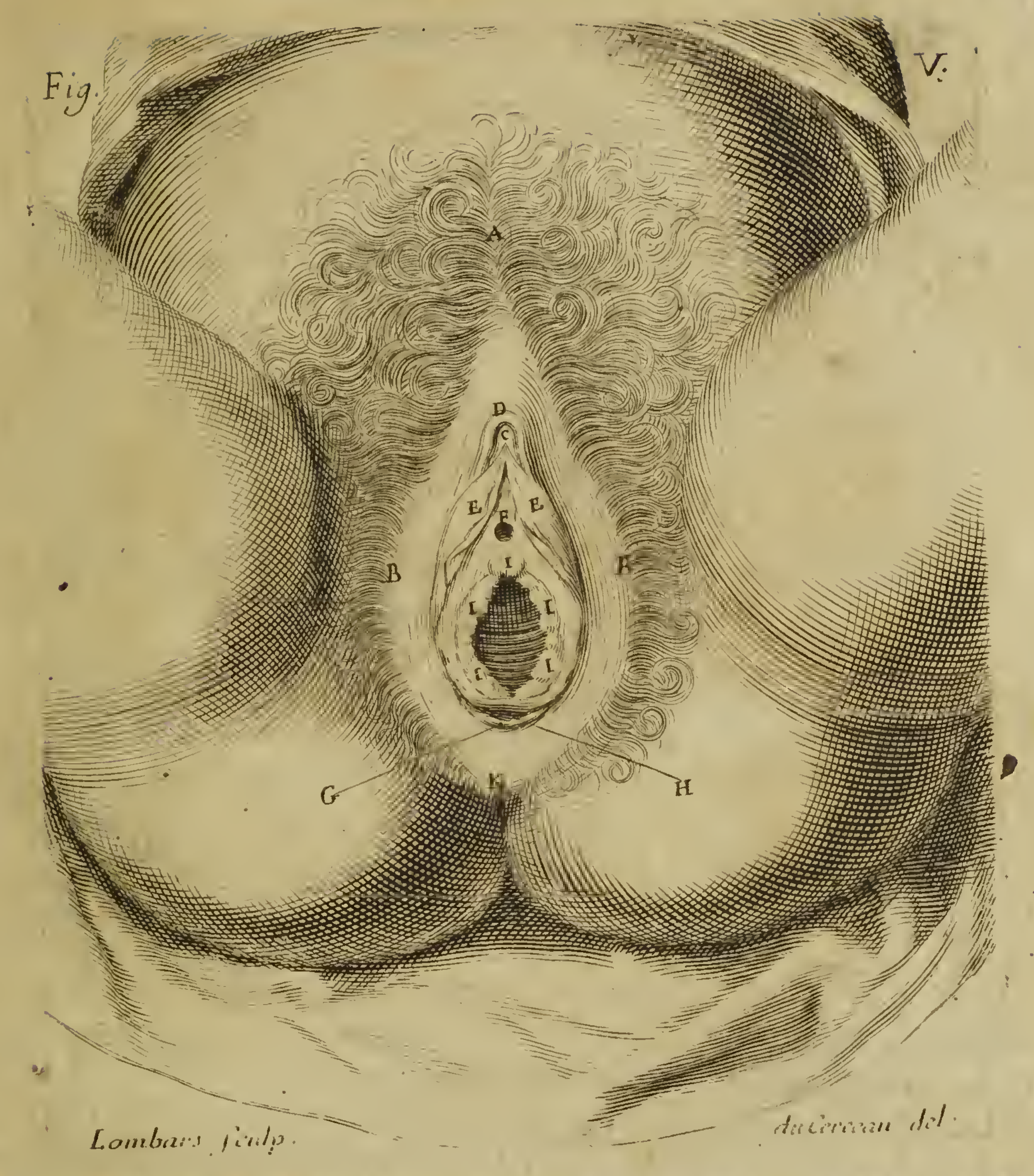
Ses nerfs viennent de la sixiéme paire du cerveau, laquelle en fournit à toutes les parties internes du bas ventre; c'est d'où vient qu'elle

qu'elle a une si grande sympathie avec l'estomac (qui en reçoit aussi de tres considerables de cette même sixiéme paire) qu'elle ne peut être affligée d'aucune douleur, qu'il ne s'en ressente aussi-tôt ; ce qui se remarque par les nausées & par les frequens vomissemens qui luy arrivent pour lors. Elle en a encore quelques autres qui naissent de la medulle spinale, vers les lombes & l'os *sacrum ;* ce qui fait que la Matrice est doüée d'un sentiment tres-exquis, qui incitant la femme au desir du coït, luy cause dans son action un tressaillement voluptueux de tout son corps : C'est ce qui a fait dire à *Platon* en son *Timée*, que la Matrice étoit si furieusement avide de ce desir, qu'elle étoit comme un animal sans raison, qui ne cesse jamais de tourmenter la femme par toutes sortes de maladies, jusques à ce que ce champ de la nature ait été cultivé par l'homme, & que les semences y ayent été répanduës pour la génération de l'enfant. *Hipocrate* étoit aussi de ce sentiment ; car au livre intitulé *De genitura*, il dit que les femmes qui usent du coït, sont beaucoup plus saines que celles qui n'en usent pas, dont il allegue plusieurs raisons. *Mulieres si cum viris coëant, magis sanæ sunt; si non, minus.*

Outre toutes ces parties qui entrent en la composition de la Matrice, elle a encore quatre ligamens, qui servent à la tenir en état dans sa situation, & qui empêchent qu'elle ne soit perpetuellement agitée par le mouvement continuel des intestins dont elle est entourée. Deux de ces ligamens sont superieurs ; & les deux autres sont inferieurs. Les superieurs sont appellez *ligamens larges*, à cause de leur structure large & membraneuse : ce n'est autre chose que des productions du péritoine, qui naissant à côté des lombes vers les reins, vont s'inserer aux parties laterales de la Matrice ; afin d'empêcher que son corps ne s'affaisse sur son col, & qu'il ne s'en fasse une descente, ou une précipitation, comme il arrive lors que ces ligamens sont trop relâchez, lesquels servent encore à contenir les testicules, & à conduire sûrement, tant les vaisseaux spermatiques préparans, que les éjaculatoires, qui se vont rendre à la Matrice. Les deux inferieurs qu'on appelle *ligamens ronds*, prennent leur origine du côté de la Matrice, prés de ses cornes, depuis lequel lieu ils montent jusques aux aisnes, en passant avec la production du péritoine qui les accompagne, au travers des anneaux, ou trous des muscles obliques & transverses du ventre ; où étant, ils s'élargissent en forme de patte d'oye, & se divisent en plusieurs petites branches, dont quelques-unes s'inserent aux os *pubis*, & aux *clitoris*, & les autres vont se perdre & se confondre avec les

membranes, qui revêtent la partie ſuperieure & anterieure de la cuiſſe. C'eſt de là que procedent quelquefois les ſtupeurs & les douleurs que les femmes reſſentent aux cuiſſes durant la groſſeſſe. Ces deux ligamens ſont longs, ronds, nerveux, & aſſez gros dans leur commencement proche de la Matrice. *Columbus* & *Riolan* diſent même avoir remarqué, qu'ils ſont caves en leur ſortie, & par tout le chemin qu'ils font juſques aux os *pubis;* auquel endroit ils ſont un peu plus petits, & s'applatiſſent pour s'inſerer, comme nous venons de dire: Ce ſont eux qui empêchent la Matrice de monter trop haut. Or quoy-qu'elle ſoit tenuë en état dans ſa ſituation naturelle, par le moyen de ces quatre ligamens, elle a néanmoins la liberté de s'étendre ſuffiſamment dans la groſſeſſe, à cauſe qu'ils ſont tres-lâches; pour lequel ſujet ils prêtent & obeïſſent facilement à ſa diſtention. Outre ces ligamens, qui tiennent la Matrice ainſi bridée en haut & en bas, elle eſt encore attachée pour plus grande ſûreté par ſon col à la veſſie & au *rectum*, entre leſquels elle eſt ſituée; c'eſt d'où vient que quand il luy ſurvient quelque inflammation, elle la communique auſſi-tôt à ces parties voiſines.

Son action propre conſiſte à recevoir & à retenir les ſemences de l'homme & de la femme, & à les reduire de puiſſance en acte par ſa chaleur, pour la génération de l'enfant: C'eſt pourquoy elle eſt abſolument neceſſaire pour la conſervation de l'eſpece. Elle ſert encore outre cela par accident, pour recevoir & pour expulſer enſuite les impuretez de tout le corps, comme il arrive aux femmes qui vuident quantité de fleurs blanches, & pour purger de temps en temps la ſuperfluité du ſang, ainſi qu'il ſe fait ordinairement tous les mois, par l'évacuation des menſtruës, quand la femme n'eſt pas groſſe. Or comme par le nom de *Matrice* en general, nous entendons tout ce qui eſt compris depuis la partie honteuſe juſques à ſon fond, qui eſt le lieu où ſe fait la conception, ce n'eſt pas aſſez que nous ayons fait connoître toutes les parties ſimilaires de la Matrice, & que nous l'ayons examinée au dehors; car il eſt neceſſaire, pour en donner une parfaite connoiſſance, de faire la deſcription de ſes parties diſſimilaires, qui ſont quatre; ſçavoir ſon fond, ſon orifice interne, ſon col, & ſon orifice externe, vulgairement dit la *partie honteuſe*. C'eſt ce qu'il faut à preſent examiner, commençant par cette partie honteuſe, à cauſe que c'eſt l'entrée qui nous doit conduire au dedans de ces autres parties, afin d'en bien conſiderer l'amirable ſtructure.



EXPLICATION DE LA CINQUIÉME FIGURE, qui repreſente la Partie honteuſe

Cette figure paroîtra peut-être aux yeux chaſtes en une poſture indecente ; mais ils la doivent ſouffrir, puiſqu'elle eſt auſſi neceſſaire qu'elle eſt commode, pour faire voir pluſieurs particules qui ſont cachées ſous cette Partie honteuſe. *Ne itaque pudeat neceſſariæ demonſtrationis.*

A. *montre le pubis, qui eſt tout garni de poil.*

B. B. *Les deux grandes lévres écartées l'une de l'autre, leſquelles ſont pareillement revêtuës de poils en dehors, mais en leur partie interne elles ſont ſans aucun poil.*

C. *Le clitoris.*
D. *La couverture du clitoris; qui ressemble à une espece de prépuce.*
E. E. *Les deux nymphes.*
F. *Le conduit de l'urine.*
G. *La fourchette.*
H. *La fosse naviculaire.*
I. I. I. I. *Les caruncules myrthiformes, entre lesquelles on voit l'entrée du* vagina.
K. *L'*anus.

CHAPITRE V.

De l'entrée exterieure de la Matrice appellée ordinairement la Partie honteuse.

POUR bien connoître cette partie, il faut que nous en considerions plusieurs autres qui s'y rencontrent; dont les unes paroissent d'elles-mêmes à l'exterieur, & les autres sont cachées sous ces premieres, & ne se peuvent voir qu'en écartant les deux grandes lévres l'une de l'autre, & en ouvrant un peu l'entrée de la Partie honteuse. Celles qui se montrent d'elles-mêmes sont le pénil, la motte, les deux grandes lévres, & la grande fente qui est au milieu. Celles qui sont cachées dessous & qui sont entre celles-là, sont le *clitoris*, le conduit de l'urine, les deux nymphes, & les quatre caruncules myrthiformes.

Le pénil est la partie superieure de la Partie honteuse, situé en la partie anterieure des os *pubis*. Et la motte est cette partie charnuë qui paroît élevée comme une petite colline au dessus des grandes lévres; qui pour cela est appellée le Mont de *Venus*. Ce pénil & la motte sont tout revêtus de poils frisez, qui commencent ordinairement à naître aux femmes, aussi-bien qu'aux hommes, dés l'âge de quatorze ans.

Les deux grandes lévres ne sont autre chose que deux portions de la peau redoublée, qui de chaque côté s'approchant & se joignant l'une contre l'autre; forment la grande fente. Ces lévres sont pareillement revêtës de poils, & garnies de beaucoup de graisse, qui les rend fort épaisses & spongieuses. Elles sont assez fermes aux jeunes filles & aux vierges; mais elles sont mollasses & pendantes à celles qui usent tres-souvent du coït, & encore plus à

celles qui ont eu des enfans; à cause de la grande distention qu'elles reçoivent en l'accouchement. Elles servent à garantir des injures externes toutes les autres parties du dedans.

La jonction de ces deux lévres (comme on peut voir cy-devant en la troisiéme figure) fait ce qu'on appelle la grande fente, parce qu'elle est beaucoup plus étenduë que l'entrée du col de la matrice qui reçoit le membre viril, qu'on nomme la *petite fente*, la comparant à celle-cy. Or faisant un peu éloigner les cuisses de la femme l'une de l'autre, en écartant les deux lévres de la vulve, on voit les autres parties qui en étoient cachées. On remarque en sa partie la plus élevée, justement au dessus du conduit de l'urine une petite partie rondelette, appellée par Fallope, *clitoris;* laquelle est couverte d'une petite portion de la peau redoublée, semblable à une espece de prépuce. *Columbus* nomme ce *clitoris* (dont il s'attribuë la premiere découverte) *amor, vel dulcedo Veneris,* l'amour, ou la douceur de *Venus;* parce que c'est-là (comme il dit fort bien) le principal siege du plaisir & de l'appetit Vénerien aux femmes; car elles y sentent une si grande volupté, que si on leur chatouïlle doucement cette petite partie, lorsqu'elles ont été long-temps sans user du coït, elles en sont aisément excitées à décharger leur semence; ce que les plus luxurieuses se font souvent elles-mêmes, ou réciproquement l'une à l'autre, pour se soulager un peu de la rage d'amour. Avicenne *lib.* 3. *fen.* 21. *tract.* 4. Paul Æginet *lib.* 6. *cap.* 70. & plusieurs autres ont parlé de cette partie avant *Columbus*, qui se glorifie mal à propos de l'avoir découverte le premier, & nous ont aussi enseigné les moyens de la retrancher, quand il arrive quelquefois que par sa longueur excessive elle est difforme, & incommode la femme en l'usage du coït. *Hipocrate* même, au livre des maladies des femmes, en a parlé avant tous, sous le nom de *Columella*.

Ce *clitoris* ne paroît presque point aux femmes mortes; parce qu'il est fort petit; mais il est plus gros à celles qui sont vivantes; & il s'enfle & devient dur à mesure qu'elles entrent en appetit du coït; ce qui se fait par le moyen du sang & des esprits, dont il se remplit dans cette action, comme il arrive à la verge de l'homme dans l'érection. C'est pour cela que quelques-uns l'ont appellé *la verge feminine*, voulant qu'il luy ressemble en quelque façon, tant par sa figure, que par sa composition. Il y a des femmes qui ont ce clitoris extrémement long; & jusques-là même qu'on dit, qu'il s'en trouve qui en abusent avec d'autres femmes, ainsi que

faisoit cette *Bassa Tribade*, dont parle *Martial au* 1. *livre de ses Epig.* à laquelle il dit,

Esse videbaris, fateor, Lucretia nobis :
At tu prô facinus! Bassa, fututor eras.
Inter se geminos audes committere cunnos,
Mentiturque virum prodigiosa Venus.

Au dessous du *clitoris*, ou voit paroître le trou du conduit de l'urine, qui est beaucoup plus large aux femmes que celuy des hommes ; ce qui fait qu'elles pissent fort gros. On voit aussi en même temps aux côtez de ce conduit de l'urine, deux petites appendices membraneuses, appellées *les nymphes*, un peu plus larges en haut qu'en bas, & assez longuettes, qui naissent de la *partie* interne des grandes lévres, immediatement au dessous du *clitoris*, & qui ressemblent en quelque façon à ces crestes que les poules ont sous la gorge. Elles servent à couvrir le trou de l'urine, pour preserver la vessie de l'air froid ; & lorsque la femme pisse, elles se contractent de telle sorte, en s'approchant l'une de l'autre, qu'elles conduisent l'urine, sans qu'elle se répande le long de la Partie honteuse, & souvent même sans qu'elle en mouïlle seulement les lévres : C'est pour ce sujet qu'on appelle ces petites aisles membraneuses *les nymphes* ; à cause qu'elles président aux eaux de la femme, c'est-à-dire, à l'urine. Il y en a qui les ont si grandes & si allongées, qu'elles sont obligées de s'en faire retrancher la partie qui excede hors des grandes lévres. Je fis il y a quelques années cette opération à une Demoiselle qui m'en requit fortement, tant parce qu'étant obligée, à ce qu'elle me dit, d'aller souvent à cheval, l'allongement de ses nymphes, qu'elle avoit tres-grandes, luy causoit par leur froissement une douloureuse cuisson, que parce que cette indécence luy déplaisoit extrémement aussi bien qu'à son mary. J'en ai rapporté l'histoire en l'Obs. CLXXIV. du livre de mes Observations. Ces nymphes sont fort rouges aux vierges, & elles se soûtiennent assez aisément ; mais elles sont livides & beaucoup plus molasses & pendantes en celles qui usent du coït, & aux femmes qui ont eu des enfans.

Aprés avoir consideré toutes ces parties, il faut regarder à la partie inferieure de la grande fente, où on voit paroître (en écartant les grandes lévres) une fosse, appellée *la fosse naviculaire*, qui est formée, par la jonction de ces lévres, qui fait comme une espece de fourchette, surquoy s'appuye la verge de l'homme, quand elle est introduite dans le col de la Matrice, lequel commence en ce lieu.

Ensuite de cela, on voit à l'entrée de ce col quatre petites éminences charnuës disposées en rond, qu'on appelle ordinairement *caruncules myrthiformes*; outre lesquelles on en remarque une autre petite en la partie superieure, justement au dessous du conduit de l'urine. Elles sont rougeâtres & relevées aux vierges, & se joignent l'une à l'autre en leurs parties laterales, par le moyen de quelques petites menbranes, qui les tenant ainsi sujettes, les font ressembler en quelque façon à un bouton de rose à demy épanoüi. Une telle disposition de ces caruncules est la plus veritable marque de la virginité (car ce seroit inutilement qu'on la voudroit chercher plus loin, ou s'en informer d'autre maniere) & c'est de là que venant à être froissées, & ces petites membranes qui les joignent l'une à l'autre étant forcées, & rompuës dans le premier coït, il se fait quelquefois effusion de sang (ce qui n'arrive pas aussi toûjours) aprés quoy elles restent separées, sans pouvoir plus jamais reprendre leur premiere figure, qui se perd ensuite, d'autant plus que les femmes usent souvent du coït, & s'applatit & s'efface presque tout-à-fait en celles qui ont eu des enfans, à cause de la grande distention que ces parties reçoivent en l'accouchement. Elles servent à rendre l'entrée du col de la Matrice plus étroite, pour empêcher que l'air froid ne la puisse incommoder; comme aussi pour augmenter le plaisir mutuel dans l'action du coït; car ces caruncules étant dans ce temps fort grossies, & remplies de sang & d'esprits, serrent agréablement la verge de l'homme, de laquelle la femme est aussi bien mieux chatoüillée par ce moyen.

J'ay dit qu'il n'arrivoit pas toûjours, que dans le premier coït il se fit un épanchement de sang qui procede ordinairement de l'effort que souffrent ces caruncules par l'introduction de la verge; d'autant que cela dépend entierement de la disposition & de la proportion des parties de l'homme & de celles de la femme; comme fait aussi la facilité ou la difficulté de cette premiere introduction: Car il y a des gens si sots, qu'ils ne croyroient pas avoir eu le pucelage de leur femme sans cette marque, qu'ils estiment être certaine, fondez peut-être sur ce passage de l'Ecriture au *Deuter. chap.* 22. qui fait mention d'une coûtume que le pere & la mere de la mariée doivent avoir; qui étoit de montrer aux Anciens de la ville les vêtemens de leur fille, où étoient (à ce qu'ils s'imaginoient) imprimées les marques de sa virginité, pour la justifier contre la fausse accusation que son mari luy pouvoit im-

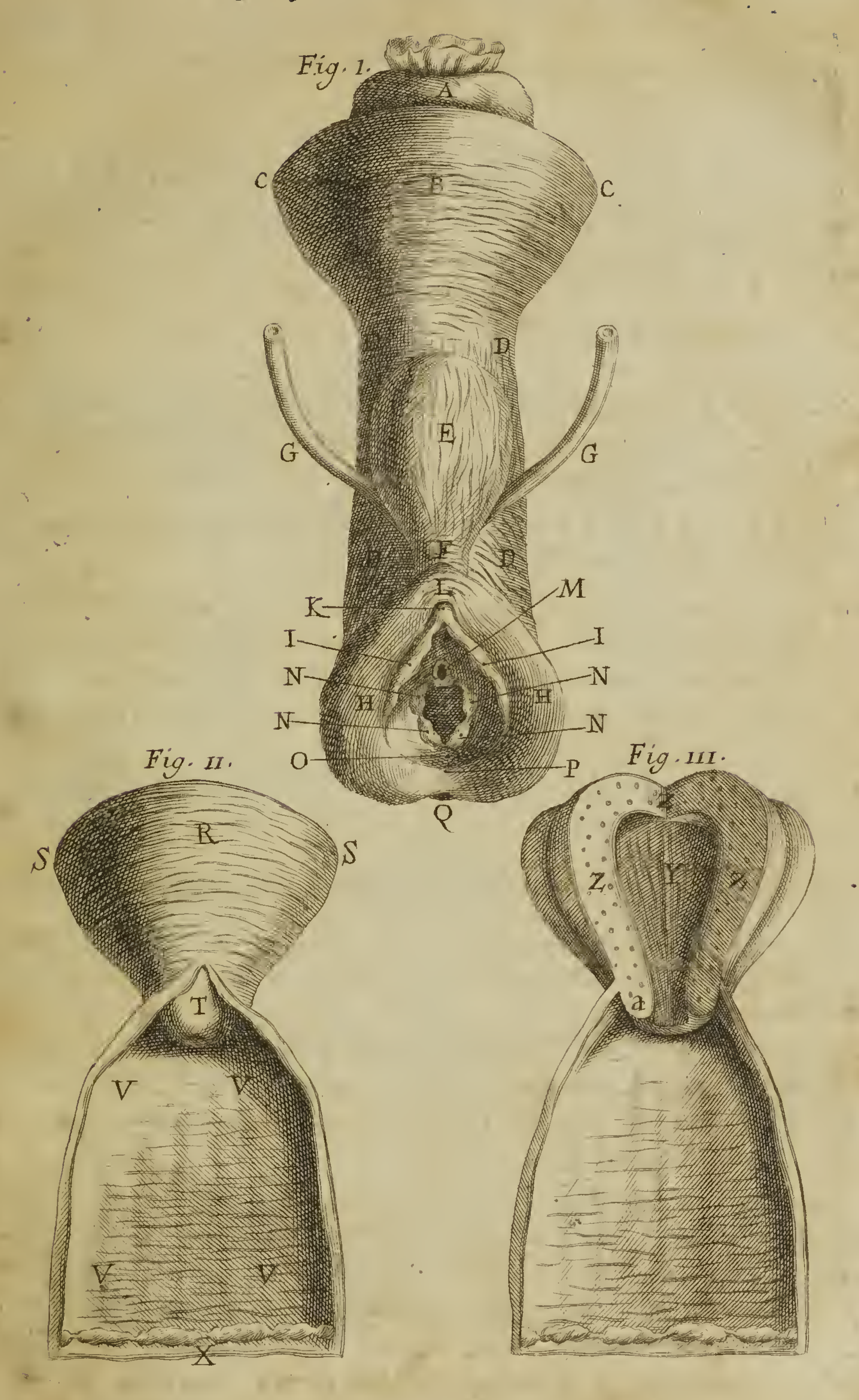
poser; prétextant, pour avoir lieu de la repudier, qu'elle n'étoit pas vierge quand il l'avoit épousée. Cette coûtume s'observe encore presentement parmy quelques Nations, qui le lendemain des nôces, montrent à tous les conviez la chemise de la mariée, tachée du sang de son pucelage : Mais ceux qui sont de ce sentiment meritent bien d'être trompez par les femmes, de la maniere qu'on sçait assez qu'elles peuvent faire. C'est à peu prés tout ce qu'on peut dire touchant cette Partie honteuse, & les autres qui s'y rencontrent : Mais si on desire en avoir une plus particuliere connoissance, les plus curieux pourront (si bon leur semble) conferer la copie que je leur en ai donné sur l'original vivant; puisque ce sont des parties qui se peuvent facilement voir sans dissection. Montrons maintenant ce que c'est que le col de la Matrice, appellé ordinairement le *Vagina*.

EXPLICATION DES TROIS FIGURES, suivantes.

La PREMIERE FIGURE montre toute la partie honteuse, & la Matrice entiere, située entre l'intestin *rectum* & la vessie.

A. *montre l'intestin* rectum, *sur lequel le corps de la Matrice est situé.*
B. *Le propre corps de la Matrice.*
C. C. *Deux petites éminences, qui sont à chaque côté du fond de la Matrice, appellées les* cornes. *C'est où les vaisseaux éjaculatoires vont aboutir, & où les ligamens ronds viennent s'attacher.*
D.D.D.D. *Toute l'étenduë exterieure du* vagina, *ou col de la Matrice.*
E. *La vessie, située sur le* vagina, *laquelle paroît ainsi contractée en petit volume, lorsqu'elle est vuide.*
F. *Le col de la vessie, qui est fort court aux femmes.*
G. G. *Les deux ureteres, qui s'inserent en la vessie, prés son col.*
H.H. *Les deux grandes lévres de la Partie honteuse.*
I. I. *Les deux nymphes.*
K. *Le* clitoris.
L. *Une espece de prépuce, qui couvre le* clitoris.
M. *Le conduit de l'urine, au dessous duquel on voit une petite caruncule, qui sert à le boucher aprés que la femme a uriné.*
N. N. N. N. *Les quatre caruncules myrthiformes, qui bordent toute l'entrée du* vagina, *que l'on voit entre ces caruncules.*

O. *La*


Fig. I.
A
C
B
C
D
E
G
G
F
D
D
L
K
M
I
I
N
N
H
H
N
N
O
P
Q
Fig. II.
R
S
S
T
V
V
V
V
X
Fig. III.
Z
Y
a

O. *La fosse naviculaire, qui paroît au bas de la Partie honteuse.*

P. *La fourchette, formée par la jonction des deux grandes lévres en leur partie inferieure.*

Q. *L'*anus

La SECONDE FIGURE represente encore le propre corps de la Matrice en sa partie exterieure, & le *vagina* ouvert en toute la longueur jusques à l'orifice interne.

R. *montre le corps de la Matrice.*

S. S. *Les cornes de la Matrice.*

T. *L'orifice interne.*

V. V. V. V. *Le* vagina *ouvert en toute sa longueur, pour voir les rides de sa partie interne, & les quatre caruncules myrthiformes.*

X. *Une chair graisseuse coupée tout proche le* vagina.

La TROISIE'ME FIGURE montre la même chose pour le *vagina*, mais elle represente la Matrice entierement ouverte.

Y. *montre la cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voit une simple petite ligne selon sa longueur, & quelques petits pores, à travers lesquels transudent & distillent les menstruës dans le tems, comme aussi le sang qui afluë dans le* placenta *pour la nourriture de l'enfant durant la grossesse.*

Z. Z. Z. *La propre substance de la Matrice qui est fort épaisse.*

a. *L'orifice interne.*

Les quatre figures suivantes representent des Matrices de plusieurs differens animaux, pour faire voir comme leur structure est bien differente de celle de la femme.

La PREMIERE est celle d'une chienne.

A. A. *montrent les deux côtez de la Matrice, qui ressemblent presque à un intestin. Ces deux parties vont s'attacher par leur extrémité au dessous des reins.*

B. *Une portion du* vagina *fendu vers le bas.*

La SECONDE est celle d'une Lapine.

C. C. *montrent les deux côtez de la Matrice, qui vont pareillement s'attacher par leur extrémité vers les reins. On voit à chacun de ces côtez quelque trace de cellules où se logent les petits.*

D. *Une portion du* vagina *ouvert vers le bas.*

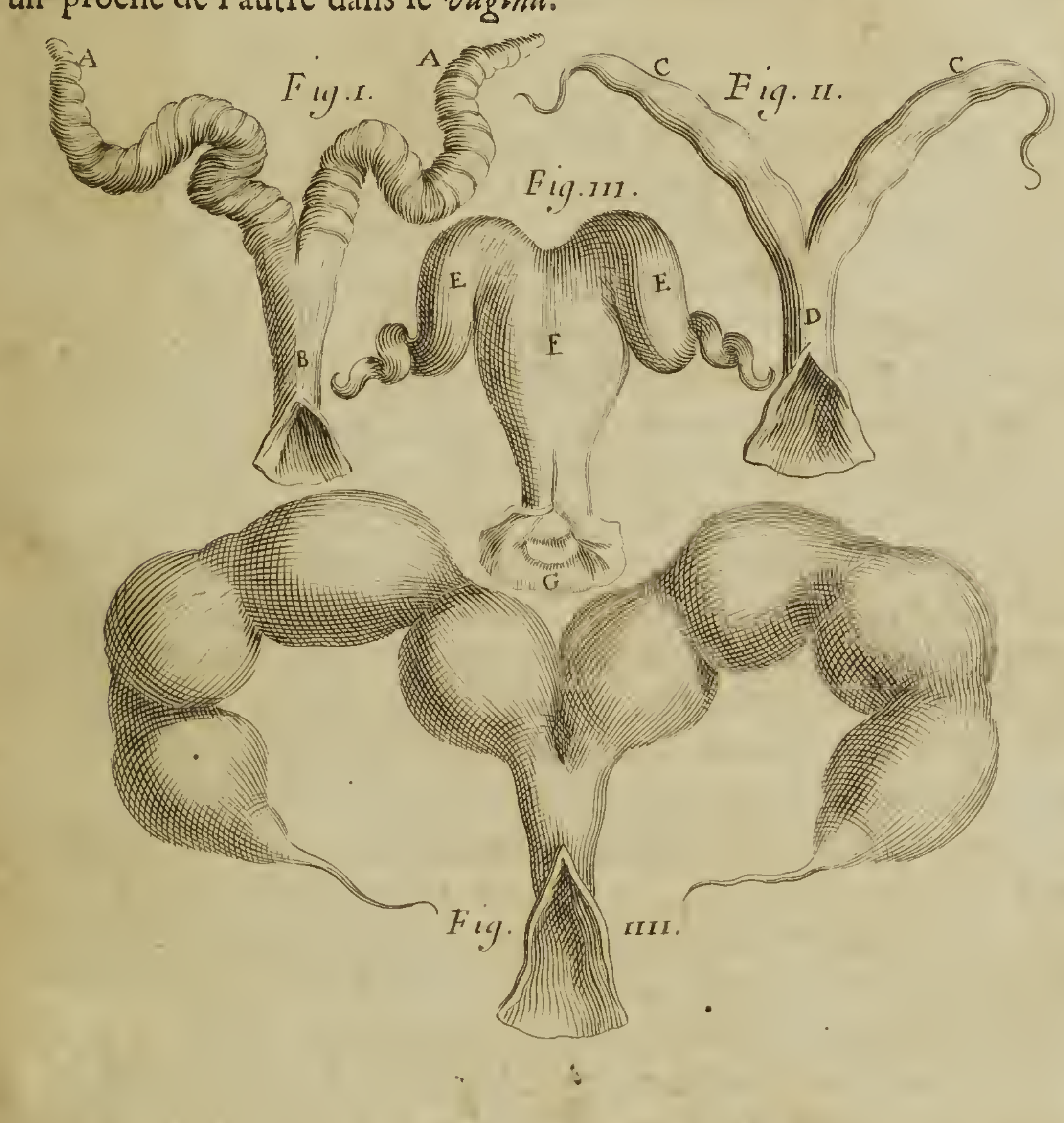
La TROISIE'ME figure est celle d'une brebis.

E. E. *Les deux côtez, qui representent fort bien la figure des cornes d'un bellier.*

F. *Le corps de la Matrice.*

G. *Une petite portion du* vagina *ouvert, où aboutit l'orifice interne qui paroît.*

La QUATRIE'ME figure represente la Matrice d'une lapine pleine de huit petits, chacun desquels a sa cellule particuliere, dans laquelle il est logé. J'ay remarqué une chose particuliere dans la Matrice de ces lapines, qui est qu'elles y ont deux orifices internes bien figurez, qui aboutissent tous deux l'un proche de l'autre dans le *vagina*.



CHAPITRE VI.

Du Vagina, *ou col de la Matrice.*

SOus le col de la Matrice, nous comprenons tout ce long & large espace membraneux qui est couché au devant d'elle, depuis les quatre caruncules que nous avons décrites, jusques à l'orifice interne, & qui dans l'action du coït lui sert à loger la

verge de l'homme, comme dans un fourreau, qui la conduit jusques à cet orifice interne, afin qu'elle y puisse éjaculer la semence; c'est pourquoy on l'appelle communément du nom de *vagina*, qui veut dire une guaîne.

Ce col est d'une substance membraneuse; afin qu'il se puisse étendre suffisamment pour donner passage à l'enfant dans l'accouchement. Il est composé de deux membranes, dont l'interne est blanche, nerveuse, & ridée en travers, comme un palais de bœuf; ce qui a été fait, afin qu'il pût se dilater ou se resserrer, & s'allonger ou s'accoursir, selon qu'il est necessaire, pour se proportionner toûjours justement à la grosseur & à la longueur de la verge de l'homme; & afin que par la collision qui s'en fait dans l'action du coït, le plaisir en fût mutuellement augmenté : Mais sa membrane exterieure est rouge, & charnuë du côté de la partie honteuse, comme un *sphincter*, qui entoure la premiere, afin que la verge en soit encore mieux serrée: C'est par ce moyen, que ce col adhere fortement au col de la vessie, & au *rectum*, avec lesquels, & principalement avec le *rectum*, il semble ne composer qu'une membrane commune à tous deux; ce qui fait, que si l'un d'eux vient à être déchiré ou percé dans l'operation de quelque violent accouchement, ou corrodé dans la suite par quelque ulcere, les excrémens passent facilement de l'un à l'autre, sans que la femme les puisse retenir. Sa membrane interne est assez molle & doüillette aux jeunes filles; mais elle devient plus ferme aux femmes qui usent souvent du coït; & elle se rend si dure, qu'à force de servir à ce métier, les vieilles l'ont presque cartilagineuse.

Il est à remarquer qu'il y a en tout ce col plusieurs petits pores, dont les plus considerables sont du côté de la partie honteuse, auquel endroit la substance de ce col est plus épaisse & plus spongieuse, & principalement vers le col de la vessie, aux environs du conduit de l'urine, par lesquelles une espece de pituite sereuse suinte continuellement, qui sert à humecter toute la partie interieure de ce col, afin d'entretenir toûjours son passage libre, & qui est exprimée, & s'écoule en si grande abondance dans l'action du coït, par la contraction de cette partie, qu'on la prend ordinairement pour la semence de la femme, quoique ce n'en soit pas effectivement. C'est l'abondance de cette humidité (qui s'écoule toûjours au dehors dans le tems du coït, ou du moins incontinent aprés) qui a fait qu'*Aristote* a crû que la femme ne fournissoit aucune semence pour la génération; mais seulement le sang

menstruel, qui étoit vivifié par la propre vertu de la semence de l'homme; & c'est aussi, sans doute, cette même humidité qui a fait croire à *Herophile*, & à plusieurs autres, que les vaisseaux spermatiques de la femme alloient s'inserer au col de la vessie, aussi-bien que ceux de l'homme, & qu'elle déchargeoit sa semence par cet endroit, laquelle étoit ensuite succée par la Matrice avec celle de l'homme: mais *Galien* fait bien voir l'erreur de cette opinion, au 2. *livre de la semence*. Neanmoins ce qui est de particulier est, que je croi que cette humidité que nous voyons continuellement couler en abondance aux femmes dans les gonorhées, tant simples que veneriennes (ausquelles elles sont sujettes aussi-bien que les hommes) procede certainement, non pas du propre corps de la Matrice, comme on croit ordinairement; mais des parties voisines du col de la vessie, & de cette substance spongieuse du *vagina*, laquelle sert aux femmes en quelque façon, comme les glandes prostates font aux hommes. C'est ce qui fait que les femmes ressentent pour lors une plus grande incommodité en ce lieu, qu'au propre corps de la Matrice, d'où procedent bien les fleurs blanches, & non point ces especes de gonorrhées; ce qui se peut facilement prouver par le signe qui fait precisément distinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre; qui est, que la matiere des gonorrhées ne laisse pas de couler dans le temps que la femme a ses menstruës; ce que ne font point les fleurs blanches, qui ne paroissent pas pour lors; à cause qu'elles procedent seulement du suintement des humiditez qui s'écoulent des mêmes vaisseaux qui dégorgent les menstruës, & qui resudent de la propre substance de la Matrice; ce qui fait bien connoître que ces deux maladies differentes ont leur siege en différentes parties.

Aux femmes qui n'ont pas encore eû d'enfans, ce col de la Matrice n'a pas ordinairement plus de quatre travers de pouce de longueur (puis qu'au travers de luy, on peut presque toûjours toucher du doigt l'orifice interne de la Matrice, où il va finir) & un pouce & demi de largeur où environ; mais en celles qui ont une fois accouché, il est beaucoup plus large, comme aussi plus court; c'est ce qui fait qu'on leur touche bien plus aisément avec le doigt l'orifice interne. Neanmoins il est composé d'une substance si commode aux usages ausquels il est destiné, qu'il se proportionne de soy-même, & s'accommode facilement à toutes les especes de verges, de quelque petitesse ou grosseur, & de quelque longueur & figure qu'elles puissent être; en telle sorte qu'il attire & fait ap-

procher le corps de la Matrice au devant de la petite; il s'étend pour ceder à la longue; il se dilate pour recevoir la grosse, & se contracte pour embrasser étroitement la petite, servant par ce moyen, s'il faut ainsi dire, de chaussure à tous pieds.

Sa largeur est presque égale depuis un bout jusques à l'autre, à l'exception de son entrée exterieure, qui est un peu plus resserrée à l'endroit des caruncules Myrthiformes; & on ne trouve aucun *hymen* en son milieu, comme ont voulu plusieurs Auteurs, qui disent qu'il s'y rencontre une membrane située en travers, & percée seulement d'un petit trou, pour laisser écouler les mois, & les autres superfluitez, laquelle reste ainsi tenduë jusques à ce que par le coït, ou autrement, elle vienne à être forcée & déchirée; à quoy on peut reconnoître que la femme est vierge, ou qu'elle ne l'est pas: Mais c'est un pur abus; & si (comme dit fort bien *Dulaurens*) cette membrane se trouve en quelques femmes, il est tres-certain que c'est contre le dessein de nature, puisqu'elle ne se rencontre pas même aux *fœtus* feminins (ce que je puis bien assûrer pour en avoir dissequé un grand nombre) ni à toutes les filles ou femmes de quelque âge qu'elles soient; lesquelles n'ont aucune marque, par laquelle on puisse conjecturer de leur virginité, que la disposition de ces caruncules myrthiformes, que nous avons fait connoître ci-devant, qui étant situées à l'entrée du col de la Matrice, rendent le passage de ce col plus étroit. Je dis seulement conjecturer, & non pas connoître; car souvent la trace & la voye du membre viril est aussi difficile à reconnoître en la femme, que celle de ces trois choses dont il est parlé dans l'Ecriture, au 30. *chap. du livre des Proverbes*, qui sont; *Via aquilæ in cœlo, via colubri super petram, via navis in medio mari*, la voye d'un Aigle en l'air, la voye d'une couleuvre sur une pierre, la voye d'un navire au milieu de la mer. C'est pourquoy il est dit ensuite, *talis est & via mulieris adulteræ*: telle est aussi la voye de la femme adultere. J'ay pourtant vû il y a quelques années deux filles, dont l'une qui étoit âgée de dix-sept ans, n'étoit aucunement perforée en la partie exterieure de la vulve, & l'autre âgée de quatre ans seulement, n'y avoit qu'un petit trou, de la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon. J'en ay rapporté les histoires ci-aprés, au premier chapitre du premier livre en parlant de la sterilité des femmes; mais ces dispositions procedoient d'un défaut de nature qui arrive tres-rarement. Voyons à present quelle est la structure de l'orifice interne.

CHAPITRE VII.

De l'orifice interne de la Matrice.

L'Orifice interne n'eſt autre choſe que l'aboutiſſement du corps de la Matrice au fond du *vagina*, reſſemblant au muſeau d'un petit chien nouveau né, au milieu de quoy on voit un conduit fort étroit, qui s'ouvrant, ſert à donner entrée à ce qui doit être reçu dans la Matrice, ou à laiſſer ſortir ce qui en doit être expulſé. Il eſt apellé *orifice interne*, pour le diſtinguer de l'entrée exterieure du col de la Matrice, qu'on nomme *l'orifice externe*. Les Sagefemmes l'appellent *le couronnement*; parce que dans le temps de l'accouchement, il ceint la teſte de l'enfant, & l'entoure comme une couronne, quand il ſe preſente pour ſortir naturellement.

Cet orifice eſt ordinairement fendu en travers en ſa partie exterieure; il eſt aſſez petit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans; mais celle qui en ont eu, l'ont plus gros, & d'une figure ronde un peu inégale : il eſt preſque toûjours fermé; car il ne s'ouvre que dans le temps du coït, pour donner paſſage à la ſemence de l'homme, qui par ce moyen eſt dardée juſques au fond de la Matrice, & pour donner iſſuë aux menſtruës, dont elle ſe purge tous les mois, comme auſſi pour l'expulſion des faux germes, & des corps étranges qui peuvent s'y engendrer : Mais quoiqu'il ſoit tres-exactement fermé aprés la conception, & durant la groſſeſſe, il s'ouvre neanmoins ſi extraordinairement à l'heure de l'accouchement, que l'enfant paſſe à travers pour ſortir de la Matrice; auquel temps cet orifice diſparoît, & la Matrice ſemble alors n'avoir qu'une grande cavité, également large, comme celle d'un ſac, depuis ſon fond juſques à l'entrée de ſon col. C'eſt ce qui a fait dire à *Galien au* 15. *liv. de l'uſage des parties;* que nous pouvons bien admirer cette merveilleuſe operation de la nature, mais non pas concevoir comment elle ſe fait.

Quand la femme n'eſt pas groſſe, il eſt un peu plus longuet, & d'une ſubſtance un peu dure, & reſſerrée; mais dans le temps de la groſſeſſe il s'amolit & groſſit peu à peu juſques au ſixiéme mois, ou environ. Aprés cela il s'accourcit ordinairement, & ſon épaiſſeur commence à diminuer à proportion de la diſtention de la Matrice; de ſorte que dans le dernier mois de la groſſeſſe cet orifice

paroît presque tout applani, & comme confus avec le globe de la Matrice, & non pas allongé, ainsi qu'il étoit quand la femme n'étoit pas grosse, & dans les premiers mois de la conception.

Vers le dernier mois de la grossesse, il est enduit d'une humeur glaireuse & visqueuse, semblable à de la morve; laquelle provient des humiditez, qui transudant au travers des membranes de l'enfant, acquierent cette consistance visqueuse par la chaleur du lieu, & par le sejour qu'elles y font; & suintent ensuite, & découlent de cet orifice, qui pour lors commence peu à peu à s'entrouvrir, & à s'amolir par ces glaires; ce qui est un signe assûré que l'enfantement arrivera bien-tôt.

L'action par laquelle l'orifice interne s'ouvre & se ferme, suivant les différentes necessitez, est entierement naturelle, & nullement volontaire; ce qui a été fait fort à propos; car si le mouvement de cet orifice dépendoit de la volonté des femmes, il y en a beaucoup, qui par ce moyen s'empêcheroient de concevoir, en usant du coït; & plusieurs seroient assez méchantes pour expulser & rejetter, quand elles voudroient, la semence qu'elles auroient conçuë, afin de s'exempter des incommoditez de la grossesse, & d'être toûjours en état de satisfaire avec volupté au desir insatiable de cette partie, dont il est parlé en l'Ecriture au 30. chap. du Livre des Proverbes. *Tria sunt insaturabilia .... infernus, & os vulvæ & terra.*

Chapitre. VIII.

Du propre corps, & du fond de la Matrice.

Aprés avoir cy-devant fait connoître toutes les parties qui dépendent de la Matrice, il ne nous reste plus rien à considerer particulierement, que ce que nous appellons son *propre corps*, qui est cette partie principale, la plus large & la plus élevée, dans laquelle se fait la conception. Ce corps s'étend en s'élargissant toûjours, depuis l'orifice interne jusques au fond de la Matrice: Il est couché sous le fond de la vessie, & appuyé sur le *rectum*, sans être attaché ni à l'un ni à l'autre; mais il est libre par devant & par derrierre; afin de pouvoir s'étendre & se resserrer quand il est necessaire. Il est neanmoins tenu sujet en quelque façon, par le moyen des ligamens de la Matrice, qui viennent s'y attacher de chaque côté.

Le corps de la Matrice ressemble, comme nous avons déja dit cidevant,

devant, à une grosse poire. Il est rond, mais un peu applati par devant & par derriere ; afin qu'il soit plus stable dans sa situation. Toute la partie exterieure de son fond est fort unie & polie, si ce n'est aux deux côtez, où l'on remarque deux petites éminences, qu'on appelle *les cornes de la Matrice*, où les vaisseaux éjaculatoires viennent aboutir de chaque côté, auquel lieu les ligamens ronds vont aussi s'attacher. Il est d'une substance membraneuse, épaisse d'un bon travers de doigt, ce qui fait que sa capacité interieure est assez petite ; afin qu'elle puisse embrasser étroitement, & toucher de toutes parts la semence aprés la conception. Ce corps de la Matrice est composé de deux membranes ; l'une exterieure, appellée *la membrane commune*, qui vient du *peritoine*. Elle est tres-mince, & paroît lice & polie par dehors ; mais elle est inégale du côté qu'elle adhere à l'autre m'embrane de la Matrice, nommée *la propre ;* Celle-ci est tres-épaisse, & d'une substance spongieuse, entretissuë de toutes sortes de fibres, laquelle selon *Aëtius* se peut encore separer en deux, à cause de son épaisseur fongueuse. C'est elle qui compose proprement ce que nous appellons *le corps de la Matrice.*

La plûpart des autres animaux (comme on peut voir dans les differentes figures que j'en ai fait representer ci-devant en la page 35.) ont leur matrice partagée en deux parties ; l'une droite & l'autre gauche ; dans chacune desquelles ils ont encore autant de cellules qu'ils peuvent porter de petits d'une même ventrée; chacun desquels y a aussi ses eaux & ses vaisseaux separément, & y est enveloppé de ses membranes particulieres : Mais celle de la femme, bien qu'elle porte quelquefois plusieurs enfans ensemble, n'est pas ainsi disposée ; car il ne s'y rencontre jamais qu'une seule & même cavité, au milieu de laquelle on voit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans une petite ligne tres-legere, semblable à celle qu'on remarque au dessous du *scrotum* de l'homme ; ce qui fait qu'*Hipocrate* divise ordinairement cette cavité en partie droite & en partie gauche, voulant outre cela, que les mâles soient plûtôt engendrez en cette partie droite, & les femelles au contraire en la gauche ; c'est ce qu'il nous veut faire croire par l'aphorisme 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur.* Mais à vrai dire, la cause de la difference du sexe ne procede pas de la Matrice, mais bien de la semence, qui tant en l'homme qu'en la femme, est ou masculine, ou feminine, comme a remarqué le même *Hipocrate* au livre intitulé *de Ge-*

nitura. Voici ſes paroles : *Et eſt tum in viro fœmineum itemque maſculum ſemen; tum itidem in muliere*. Il repete encore la même choſe au Livre *de la Diette* ; c'eſt ce que fait auſſi *Galien au Livre de la ſemence*. Ne croyons donc pas que cela dépende aucunement de la Matrice, qui ne peut pas changer l'eſſence des ſemences qu'elle reçoit, & qui n'a qu'une ſeule cavité, dans le milieu de laquelle, tant les mâles que les femelles, ſont toûjours naturellement ſituez. On n'y voit pas auſſi ces petites éminences qu'il appelle *cotiledons* ; leſquels ne ſe trouvent ordinairement que dans la Matrice des bêtes à cornes ; car celle de la femme eſt aſſez unie interieurement, ou au moins fort peu inégale ; dans la cavité de laquelle on ne remarque autre choſe que cette petite ligne que nous venous de dire, & quelques petits pores, qui paroiſſent être les extrémitez des orifices des vaiſſeaux qui viennent y aboutir, pour l'écoulement des menſtruës, quand la femme n'eſt pas groſſe, & contre leſquels l'arriere-faix eſt attaché pendant la groſſeſſe, afin qu'il en puiſſe recevoir le ſang de la mere ; lequel (par une admirable providence de la nature) y affluë continuellement, pour ſervir enſuite à la nourriture & à l'accroiſſement de l'enfant, durant tout le temps qu'il ſéjourne dans la Matrice.

Or ayant juſques ici ſuffiſamment fait remarquer tout ce qu'on peut conſiderer aux parties de la femme qui ſervent à la génération, pour en avoir une parfaite connoiſſance, laquelle nous doit ſervir de guide & de flambeau, pour nous conduire & nous éclairer aux difficultez qui ſe rencontrent dans la connoiſſance & dans la curation des maladies des femmes groſſes & accouchées, il ſeroit temps d'entrer en matiere pour examiner quelles ſont ces maladies, & de montrer les moyens de ſe bien comporter dans leur curation ; mais avant que de le faire, ajoûtons encore deux Chapitres à ce petit Traité, pour parler des deux principes materiels de la génération, qui ſont la ſemence, & le ſang menſtruel.

CHAPITRE IX.

De la Semence.

LA ſemence & le ſang menſtruel ſont reconnus de tout le monde pour les deux principes de la génération de l'homme; mais bien différemment ; car *Ariſtote* ſoûtient, qu'il n'y a que l'homme qui fourniſſe de la ſemence pour la génération ; & outre cela,

qu'elle ne sert que de principe agissant ; assûrant que la femme n'y contribuë autre chose que le sang menstruel, qui en est (à ce qu'il croit) le seul principe materiel. Mais cette opinion n'est pas suivie des plus éclairez, qui sçavent bien que la femme a effectivement de la semence aussi-bien que l'homme, & que sans elle la génération ne se pourroit jamais faire. *Galien au 2. livre de la semence*, refute assez amplement cette opinion d'*Aristote*, & prouve tres-bien que la femme doit avoir de la semence ; puisqu'elle a des vaisseaux spermatiques, & des testicules, qui sans doute sont destinez aux mêmes usages que ceux des hommes ; à quoy il ajoûte encore plusieurs autres raisons tres-convaincantes.

La semence n'est autre chose qu'une matiere humide, qui procede d'une portion du plus pur sang arteriel de tout le corps, converti dans la substance des testicules par leur chaleur, en une humeur blanche & visqueuse, écumeuse, & pleine de quantité d'esprits, pour servir à la génération : ou bien pour mieux parler à la façon des modernes, nous dirons que la semence est une assemblage confus de quantité de petits atomes, qui ont une idée naturelle de toutes les parties du corps dont ils ont été extraits, lesquels sont separez du reste de la masse du sang arteriel en passant dans la substance des testicules, pour servir ensuite à la génération, qui n'est proprement qu'un parfait arrangement de tous ces petits differens atomes, au lieu où ils doivent être.

Il suffira d'expliquer cette premiere définition pour rendre la seconde encore plus intelligible, & pour donner une suffisante connoissance de la semence. Je dis donc que la cause materielle de la semence est un extrait du plus pur sang arteriel ; car le mouvement circulaire que le sang fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous fait assez connoître qu'il n'y a que les arteres qui soient capables de conduire ce sang aux testicules ; & il paroît bien qu'il est une portion du plus pur de tout le corps, par l'usage auquel il est destiné, qui est la génération, laquelle ne pourroit pas se faire naturellement, s'il ne portoit avec lui la vertu, & (s'il faut ainsi dire) une espece de quintessence de toutes les parties du corps, dans lesquelles il a circulé plusieurs fois, avant que d'être separé pour être envoyé aux testicules.

Cette explication que je fais ainsi, peut servir à nous faire concevoir facilement la pensée d'*Hipocrate*, qui dit, *lib. de aër. aq. & loc. Semen genitale ab omnibus corporis membris procedit, à sanis quidem sanum, à morbidis morbosum, fitque ut ex calvis calvi gignantur,*

&c. La ſemence procede de tous les membres du corps ; c'eſt d'où vient que les ſains engendrent des ſains ; les malades, des malades ; & les chauves, des chauves, &c. Ce que nous devons entendre de ce ſang plein d'eſprits, qui en eſt la matiere future, & non pas de la ſemence déja faite, qui ne procede que des teſticules ; dont la propre chaleur, qui a une vertu toute particuliere pour la converſion de ce ſang en ſemence, lui ſert de cauſe efficiente. Sa cauſe formelle dépend de quantité d'eſprits prolifiques dont elle eſt animée ; & ſon uſage eſt de ſervir (comme nous avons dit) à la parfaite génération de l'animal.

Il n'eſt pas bien difficile, ce me ſemble, aprés l'explication que je viens de faire de ce paſſage d'*Hipocrate*, de trouver la raiſon pour laquelle les boiteux engendrent aſſez ſouvent des enfans boiteux, ainſi qu'avoit fait entre autres un certain Maître d'Ecole, nommé Monſieur *Dufays*, chez qui j'étois en penſion en la ville d'*Orleans* dans le temps de ma jeuneſſe ; lequel étoit tres-connu de toutes les perſonnes de la ville, à cauſe que trois grands fils qu'il avoit ſeulement, étoient tous trois boiteux de naiſſance auſſi-bien que lui, & qu'une ſeule fille qu'il avoit auſſi, qui étoit tres-bien faite pour lors, reſſembloit à ſa femme qui n'étoit point boiteuſe non plus que cette fille ; parce que la ſemence de ſa mere avoit apparemment dominé celle de ſon pere, dans le temps qu'elle en avoit éte engendrée : Mais la difficulté conſiſte à ſçavoir comment une homme & une femme qui ſeroient tous deux boiteux d'une même jambe, comme par exemple de la droite, pourroient engendrer des enfans parfaits, & bien formez de cette partie, ainſi qu'il s'eſt ſouvent vû ; auquel cas il ſembleroit que la matiére de la ſemence, qui eſt ce ſang arteriel, ne contiendroit pas en ſoi, comme nous avons dit, la forme & l'idée de toutes les parties du corps ; puis qu'étant ainſi, les boiteux devroient toûjours engendrer des boiteux, & les aveugles des aveugles. Néanmoins je répondray à cela avec diſtinction ; car ſi l'homme & la femme étoient tous deux boiteux naturellement, & dés leur premiere formation dans la Matrice, je croi qu'ils ne pourroient engendrer que des boiteux, comme avoit fait ce Monſieur *Dufays*, dont je viens de parler ; mais s'ils ne l'étoient que par accident, ils pourroient facilement faire des enfans, qui ne participeroient aucunement à leur défaut ; à cauſe que tout leur ſang ne laiſſe pas de renfermer en puiſſance dans la moindre de ſes gouttes cette vertu formelle, & une entiere idée de toutes les parties du corps, qui ne s'efface pas toû-

jours aussi-tôt par le defaut accidentel de quelques-unes, ni même par leur total retranchement, quand elle y a été une fois bien imprimée; laquelle se peut aussi perpétuer durant tout le cours de la vie, en se communiquant au nouveau sang qui s'engendre tous les jours, de la même maniere que fait la lumiére d'un flambeau, qui se peut communiquer à une infinité d'autres, sans se diminuer. Mais n'entrons pas plus avant dans cette matiere, de crainte que nous ne fassions, comme on dit ordinairement, de la glose *d'Orleans;* qui seroit plus obscure que nôtre texte.

Aristote au l. 3. ch. 22. de l'hist. des anim. dit, que l'homme, à proportion de son corps, jette plus de semence que les autres animaux; & que celle de ceux qui ont du poil est plus visqueuse que celle des autres (aussi la femme qui a moins de poil que l'homme, a-t-elle sa semence plus aqueuse) Il dit outre cela, que sa couleur naturelle est blanche en tous; par raison de quoi il refute la ridicule opinion d'*Herodote*, qui croyoit que la semence des *Ethiopiens* étoit noire.

Plusieurs qui suivent le sentiment du même *Aristote au* 19. *ch. du* 1. *l. de la gener. des anim.* veulent que la semence ne soit qu'un excrement, procedant du reste du sang qui a été apporté aux testicules pour leur nourriture; & disent pour adoucir cette pensée, qui semble être contre le bon sens, que c'est une espece d'excrement utile : Mais c'est une absurdité de croire que cette noble humeur, qui est absolument necessaire pour la propagation de l'espece (qui doit prevaloir la conservation de l'individu) doive être plûtôt qualifiée du nom d'*excrement*, que le sang, qu'on pourroit dire par la même raison, être un excrement procedant aussi du reste de la nourriture du cœur. C'est pourquoi *Pythagore*, au rapport de *Diogene Laërce*, répondit fort bien à celui qui lui demandoit, en quel temps on devoit user du coït avec la femme. *Cùm tu voles, inquit, te ipso fieri deterior.* C'est, dit-il, dans le tems que tu voudras devenir plus foible, & pire que tu n'es pas; faisant bien voir par cette belle réponse, que c'étoit une partie de la plus noble substance du corps qui s'écouloit en cette action. Mais ne nous arrêtons pas davantage à ces sortes de controverses, & ne disputons pas des mots, pourvû que la chose soit bien comprise. Pour ce sujet demeurons seulement d'accord, que la semence ne doit être qualifiée du nom d'*excrement*, que lors qu'elle est déchûë de sa disposition naturelle, & que la même chose peut être dite du sang & de toutes les autres humeurs du corps. Passons maintenans à

l'explication du ſecond principe de la génération, qui eſt le ſang menſtruel.

CHAPITRE X.

Du Sang menſtruel.

LE ſang menſtruel eſt ainſi appellé, à cauſe qu'il s'évacuë périodiquement tous les mois, ſi la femme n'eſt pas groſſe, où nourrice, & qu'elle ſoit d'âge convenable & en bonne ſanté. Les menſtruës ſont encore appellées les purgations de la femme, par ce que toute l'habitude de ſon corps eſt purgée par leur moyen, de la ſuperfluité du ſang. Elles ſe nomment auſſi *les fleurs des femmes;* à cauſe qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits, s'ils ne ſont précedez de fleurs, la femme ordinairement ne devient pas groſſe d'enfant devant que d'avoir eu ſes fleurs. Ne nous arrêtons pas davantage à leur nom, qui eſt aſſez connu de tout le monde; mais tâchons ſeulement de faire connoître la choſe. *Ariſtote au liv. 7. de l'hiſt. des anim,* dit que la femme entre tous les animaux a cette ſorte de purgation en plus grande abondance; & *Pline au liv. 7. ch. 15. de ſon hiſtoire nat.* aſſure que de tous les animaux il n'y a que la femme qui ait des menſtruës; mais il en faut excepter certaines Guenons. L'évacuation periodique du ſang menſtruel eſt une choſe ſi commune & ſi ordinaire aux femmes, qu'il n'y a perſonne qui l'ignore; mais tout le monde ne demeure pas d'accord touchant la nature de ce ſang, & touchant les voyes par leſquelles il ſe purge, & les cauſes de ſon évacuation périodique: C'eſt ce que nous allons examiner.

Pour la nature de ce ſang, pluſieurs Auteurs qui ont ſuivi le ſentiment de *Pline*, diſent aprés lui, qu'il n'y a rien de plus monſtreux que ce ſang; puis que par ſa vapeur, ou par ſon ſeul attouchement, *les vins nouveaux s'aigriſſent, les ſemences deviennent ſteriles, les greffes des arbres meurent, & les fruits en tombent tout deſſechez, les jeunes plantes en ſont brûlées, la glace des miroirs ſe ternit à leur ſeul aſpect, le tranchant du fer en eſt émouſſé, la beauté de l'yvoire effacée, les abeilles en meurent, le cuivre & le fer s'enroüillent auſſi-tôt, l'air en eſt infecté, & les chiens qui en goûtent, enragent, &c.* Si tout cela étoit vrai, les hommes fuïroient aſſûrement plus qu'ils ne font la compagnie des femmes; & à conſiderer ce recit, je me

figure voir les excrétions de la matrice d'une impudique verolée au dernier degré. Mais on peut facilement refuter cette opinion de *Pline* par une simple distinction ; qui est que le sang menstruel de la femme peut bien avoir quelques-unes de ses mauvaises qualitez, quand il est décheu de son état naturel ; mais non pas autrement ; car il ne differe ordinairement en aucune maniere de celuy qui est au reste du corps de la femme, hors duquel il n'est rejetté que parce qu'il est simplement superflu ; & si on remarque quelque altération en sa substance, & en sa couleur, cela ne procede que du mélange de quelques excrétions de la matrice, lesquelles il entraîne avec soy, & de quelque séjour qu'il peut faire dans la cavité de cette partie, à cause de la situation du corps de la femme qui l'empêche quelquefois de s'écouler aussi-tôt qu'il est sorti de ses vaisseaux. C'est pourquoy suivons plûtôt en cela le sentiment d'*Hipocrate*, qui au Livre premier des maladies des femmes, nous a tres-bien déclaré les conditions que doit avoir naturellement le sang menstruel aux femmes saines. *Procedit autem sanguis velut à victimâ, cito congelatur, si sana fuerit mulier.* Ce sang, dit-il, est semblable à celuy d'une victime, & se caille promptement, si la femme est saine. Or on sçait que c'est la marque d'un bon sang, de se cailler promptement, & que celuy des victimes étoit tres-beau; parce qu'on ne choisissoit que les animaux les plus sains, pour servir aux sacrifices que les Anciens faisoient.

Les voyes par lesquelles ce sang se purge, sont encore contestées : Car les uns veulent, comme *Columbus* & *Primerose*, que ce soit toûjours par les vaisseaux qui se terminent au col de la Matrice; ce que *Columbus* dit avoir remarqué devant plusieurs personnes, en l'anatomie d'une femme nommée *Sainte*, qui avoit ses menstruës dans le temps qu'elle fut penduë, pour avoit défait son enfant ; ayant trouvé les vaisseaux qui se terminent en cet endroit, tout remplis de sang, & beaucoup plus gros que ceux qui aboutissent au fond de la Matrice. Et les autres soûtiennent au contraire avec bien plus de raison, que ce sang vient ordinairement, quand la femme n'est pas grosse, des vaisseaux qui se distribuënt au fond de la Matrice ; & seulement de ceux qui sont au col, quand la femme est grosse, s'il arrive qu'elle ait ses menstruës. C'est ce que j'ay remarqué plusieurs fois, & fait observer devant plusieurs de mes Confreres, le 12. Janvier 1672. ayant l'honneur pour lors d'être Prévôt de la celebre Compagnie des Maîtres Chirurgiens Jurez de cette Ville de Paris. Ce fut en la dissection d'une femme

qui avoit aussi été penduë pour un pareil crime, dans le temps qu'elle avoit actuellement ses menstruës, sur le cadavre de laquelle M. *Devaux* le fils faisoit son chef-d'œuvre anatomique. On voyoit manifestement en cette femme le contraire de ce que disent *Primerose au* 1. *livre des maladies des femmes*, & *Columbus au* 6. *liv. de son Anat.* car toute la cavité du fond de sa Matrice étoit enduite de petits grumeaux de sang caillé; & ses vaisseaux étoient beaucoup plus gros que ceux du col, & même tout pleins de sang caillé, vers les orifices qui se dégorgent dans le fond de la Matrice. Je ne veux pourtant pas nier que les menstruës ne s'écoulent aussi quelquefois par ce col en même temps que par le fond de la Matrice, quand la femme n'est pas grosse; mais je soûtiens seulement que l'opinion de *Columbus*, fondée sur une simple experience, n'est pas veritable ordinairement. Car, comme dit *Aristote*, *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè secundùm naturam sunt:* les choses qui sont naturelles se font le plus souvent. Or est-il qu'il est naturel pour cette raison, que les menstruës procedent du fond de la Matrice.

La dispute n'est pas moindre touchant la cause de l'évacuation periodique des menstruës, que touchant la nature de ce sang & les voyes par lesquelles il s'écoule, que nous avons expliquées. Les uns avec *Aristote* l'attribuënt à la Lune, qui a grande domination sur tous les corps humides, comme est celuy de la femme, que l'on dit en raillant être Lunatique à cause de cela. C'est ce qui a fait donner credit à ce vers.

Luna vetus vetulas, juvenes nova Luna repurgat.

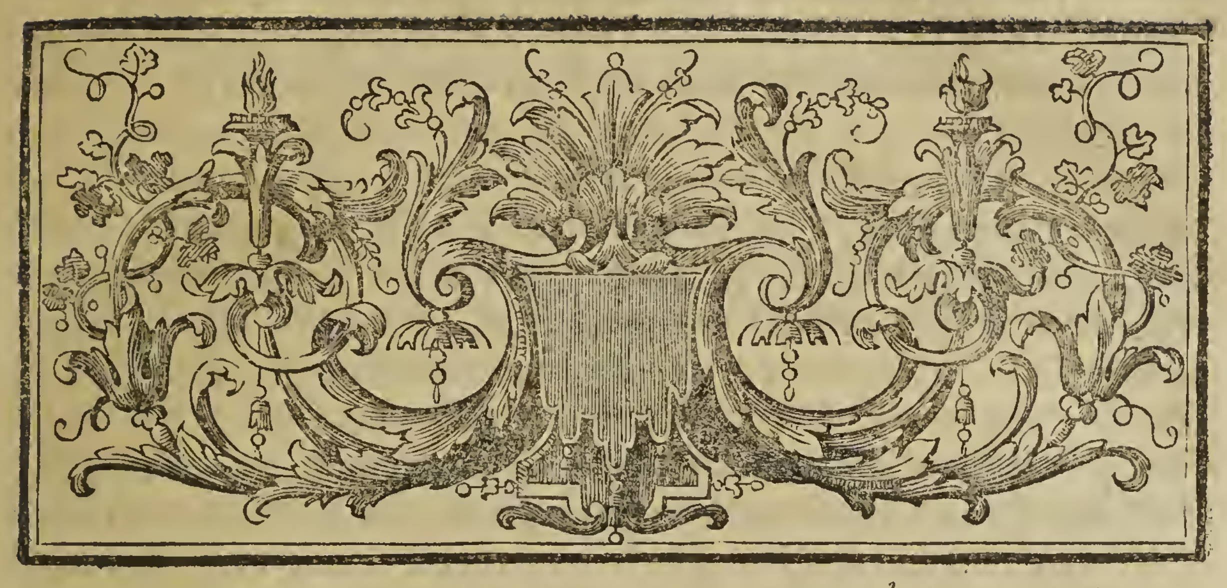
D'autres qui sont du sentiment de *Galien, au* 2. *liv. de la Semence, au* 14. *de l'usage des parties*, rapportent cela au temperamment froid, & à la vie sedentaire de la femme, laquelle ne pouvant consumer pour sa nourriture tout le sang qu'elle engendre, il arrive qu'étant en trop grande abondance, la nature s'en d'écharge de temps en temps sur les parties genitales de la femme, qui sont les parties les plus foibles de son corps: Et d'autres (avec assez de raison, ce me semble) veulent que la principale cause de cette évacuation soit une certaine fermentation qui se fait dans toute la masse du sang, laquelle jointe à son abondance, le fait sortir par les voyes les plus disposées à le laisser écouler, comme sont celles de la Matrice; ainsi que nous voyons que fait le vin nouveau, qui dans le temps de sa fermentation, vient à se faire passage & à sortir par les plus foibles endroits du tonneau qui le contient.

Les femmes n'ont pas pour l'ordinaire ce flux menstruel devant l'âge

l'âge de treize ans, non plus qu'aprés celuy de quarante cinq ans: Toutefois quelques-unes l'ont devant & aprés ces deux âges; mais cela est rare. *Schenckius au 4. Liv. de ses Observ.* rapporte plusieurs exemples de l'une & de l'autre sorte, & entr'autres d'une femme qui avoit ses menstruës à l'âge de 103. ans; mais ces sortes d'évacuations ne doivent pas être qualifiées du nom de menstruës aux femmes qui ont passé l'âge de 55. ans, car pour l'ordinaire, ce sont plûtôt des pertes du sang qui leur viennent par maladie sans aucune regle, & qui sont pour lors presque toûjours symptomatiques, aussi-bien que sont celles qui continuënt durant plusieurs mois, & même durant plusieurs années sans aucune interruption, comme étoit le flux de sang de cette femme, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, laquelle aprés douze années de cette fâcheuse maladie, fut guerie miraculeusement par JESUS-CHRIST. Cette évacuation, pour être naturelle, doit durer au moins trois ou quatre jours, ou tout au plus cinq ou six, & s'augmenter depuis l'heure qu'elle commence jusques à la moitié de ce temps, & diminuer à proportion jusques à ce qu'elle cesse entierement. Les femmes qui l'ont moins de trois jours, ou plus de six, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres. La quantité de cette évacuation, si nous en croyons *Hipocrate au liv. des maladies des femmes*, doit être en tout de deux *hémines*, ou environ, quand la femme se porte bien: *L'hemine* étoit une mesure des Anciens, qui tenoit environ neuf ou dix onces: Mais la quantité, ni le temps auquel les menstruës arrivent, ne peuvent pas être justement déterminez; car cela dépend entierement de l'âge, du temperament, de l'habitude du corps, de region, de la saison, du regime de vivre, de l'exercice & de plusieurs autres choses qui contribuent beaucoup plus que ne fait pas la lune, à la quantité plus ou moins grande de leur évacuation, laquelle est souvent retardée, ou avancée, selon ces différentes dispositions. Pour ce qui est de l'intervalle du temps d'une évacuation jusques à l'autre; il est, comme chacun sçait, d'un mois pour l'ordinaire, ou de quelques jours de moins, y comprenant ceux de l'évacuation. Ces menstruës sont principalement destinées de la nature pour servir de matiere à la génération de l'enfant, & à sa nourriture, durant qu'il est au ventre de la mere; & par accident, à repurger toute l'habitude du corps de la femme de la superfluité du sang en d'autres temps; car les femmes ne sont ordinairement en parfaite santé durant leur jeunesse, que lorsqu'elles sont bien reglées en cette évacuation naturelle; & j'ay même remarqué que

quand elles sont parvenuës à l'âge de quarante-cinq ans, ou environ, qui est le temps le plus ordinaire auquel elles commencent à être privées pour toûjours de leurs menstruës, elles sont presque toutes fort valetudinaires durant plusieurs années, jusques à ce que la nature, qui auparavant avoit coûtume d'être soulagée par cette évacuation menstruelle, soit enfin tout-à-fait habituée à ce changement de disposition, qui est cause qu'on voit beaucoup plus de femmes mourir depuis quarante-cinq ans jusques à cinquante-cinq ans, ou environ, & donner en ce temps plus de pratique & d'occupation aux Medecins, qu'en aucun autre âge de leur vie: Neanmoins celles qui passent ce terme, aprés avoir resisté par leur forte complexion à toutes les incommoditez qui ont coûtume de leur arriver ensuite de l'entiere privation de cette purgation menstruelle, parviennent ordinairement jusques à l'extréme vieillesse. Mais sans nous arrêter davantage sur une chose qui est si commune, que toutes les femmes en peuvent faire des leçons aux Philosophes, finissons nôtre Description des Parties de la Femme, qui servent à la génération, pour examiner les Maladies des femmes grosses & accouchées, & pour enseigner les moyens d'y remedier.





TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

LIVRE PREMIER.

DES MALADIES ET DES DIFFERENTES DISPOSITIONS des Femmes grosses, depuis le moment de la conception, jusqu'au terme de l'Accouchement.



L peut arriver aux femmes beaucoup d'indiſpoſitions depuis le moment de la conception juſqu'au terme de l'accouchement ; à cauſe que pour lors elles ſont ſujettes, non ſeulement à celles qui ſont cauſées par la groſſeſſe, mais auſſi à celles qui leur viennent en d'autres temps. C'eſt de là que nous pouvons bien connoître que la condition des femmes eſt tres-malheureuſe, puis qu'elles ne ſont pas ſeulement ſujettes à toutes les indiſpoſitions des hommes ; mais encore à une infinité d'autres, dont les hommes ſont exempts. Mon deſſein n'étant pas de m'étendre aſſez amplement pour les examiner toutes, je ne m'arrêterai qu'aux principales & aux plus ordinaires maladies qui accompa-

gnent souvent la grossesse, & qui ont durant son cours, quelques indications particulieres pour leur curation. Car pour ce qui est de celles qui n'ont que les indications generales, & qui peuvent arriver à la femme indifferemment en tout temps, on peut facilement les connoître, & y remedier par les voyes communes; pourvû que cependant on ait toûjours égard à la disposition de la grossesse; parce que comme *Hipocrate* a tres-bien observé *au* 1. *liv. des maladies des femmes*, la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes; c'est ce qui fait que les Medecins qui traitent les unes comme les autres, sans s'informer exactement de leur cause, font une grande faute, dont il dit avoir vû plusieurs exemples; c'est pourquoy nous devons à plus forte raison user d'une bien plus grande précaution en traitant les maladies des femmes grosses.

Il seroit assez à propos, pour bien considerer, suivant nôtre intention, toutes les circonstances de la grossesse, de commencer par l'explication de la conception dont elle doit être précedée; mais comme elle ne se peut faire que par la femme feconde, je veux avant que d'en parler; afin de connoître la chose dés son origine, faire quelques observations des plus considerables sur la fecondité, & sur la sterilité des femmes; car la sterilité procede tres-souvent de leur part, plûtôt que du côté des hommes; parce qu'il se remarque en elles beaucoup de conditions, dont n'ont pas besoin les hommes, qui ne doivent fournir que quelque peu de leur semence, & une seule fois pour la génération; mais les femmes, outre la leur, doivent avoir un lieu propre pour les recevoir & les conserver toutes deux, tel qu'est la Matrice bien disposée; de plus, une matiere destinée à la nourriture de l'enfant, durant tout le temps qu'il y séjourne, comme est le sang menstruel: C'est ce qui fait que pour un homme impuissant, il se rencontre ordinairement plus de trente femmes steriles. Voyons donc avant toutes choses quelles sont les marques de la fecondité & de la sterilité des femmes.

CHAPITRE PREMIER.

Des signes de la fecondité & de la sterilité des Femmes.

PAR la fecondité de la femme, j'entens une disposition naturelle de son corps, & principalement de la Matrice, au moyen

de laquelle, avec l'aide de l'homme, elle peut engendrer son semblable ; & par la sterilité qui en est le contraire, j'en conçois l'impuissance, qui provient des défauts & des vices qui se rencontrent en tout son corps, ou en quelques-unes de ses parties. Faisons quelque recherche des signes les plus notables de l'une & de l'autre, & principalement de ceux qui nous paroissent à la vûë, & au toucher; par lesquels nous en jugerons beaucoup mieux que par quantité d'autres, qui le plus souvent ne sont pas trop certains : Car ceux qui se tirent des differens temperamens, nous peuvent facilement tromper; d'autant qu'il se rencontre quelquefois des femmes tres-mal habituées & cacochymes, qui ne laissent pas d'engendrer ; & d'autres qui bien qu'elles ayent une santé tres-parfaite, sont neanmoins steriles, & tiennent en cela quelque chose de la nature des mules, qui le sont toutes pour l'ordinaire. Je dis pour l'ordinaire, car on a vû quelquefois des mules qui ont engendré, comme *Aristote* nous le témoigne au 21. *ch. du* 6. *liv. de l'hist. des animaux*, où il fait mention d'une, qui fit même deux petits en une seule fois, & au 24. chapitre du même Livre, il dit qu'en Syrie elles engendrent toutes. *Pline* nous certifie aussi la même chose au 44. *ch. du* 8. *liv. de l'hist. nat.* mais cela est tres-rare en ce païs-cy.

Nous dirons donc premierement que la Matrice est absolument necessaire pour la fecondité, & qu'elle est la principale partie qu'on doit examiner pour en bien juger : Mais comme nous voyons que toute sorte de terre n'est pas propre à rapporter, & qu'il y en a de tres-ingrates qui ne produisent rien ; aussi n'est-ce pas assez que la femme ait une Matrice pour être capable de concevoir ; car il s'en rencontre beaucoup qui sont steriles. Nous avons cy-devant montré fort exactemennt quelle doit être sa composition & sa structure naturelle, pour pouvoir servir à une si admirable fin qu'est la génération ; c'est pourquoy nous n'ajoûterons rien à ce que nous en avons dit au Traité des parties de la femme qui servent à la génération, auquel on aura recours pour en avoir connoissance.

On doit donc sçavoir en general, que les signes de la fecondité de la femme sont, qu'elle ait sa matrice bien disposée, qu'elle soit d'âge au moins de treize à quatorze ans, & au plus de quarante-cinq à cinquante pour l'ordinaire, quoy-qu'aucunes (toutefois rarement) conçoivent plûtôt ou plus tard, selon leur differente nature & disposition ; qu'elle soit de bon temperament, &

mediocrement sanguin ; qu'elle ait pendant ce temps ses purgations d'un sang bon & loüable en couleur, quantité, qualité & consistance, & reglement de mois en mois, à une seule fois sans interruption, depuis qu'elles commencent à couler, jusques à ce que l'évacuation soit parfaite. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver, ainsi qu'*Aristote* a tres-bien remarqué *au 2. ch. du 7. liv. de l'hist. des anim.* que des femmes conçoivent sans avoir jamais eu leurs menstruës, comme font celles qui bien qu'elles n'ayent pas une si grande abondance de sang que la nature en fasse une évacuation sensible au dehors, elles en ont toutefois autant qu'il en reste ordinairement aprés l'évacuation des menstruës à celles qui les ont. *Schenckius au 4. liv. de ses Obser.* rapporte beaucoup d'exemples de la sorte & j'en ay aussi vû quelques unes de cette nature. J'en ay rapporté un exemple en l'Obs. CCCXIII. du Livre de mes Observations.

Nous disons que ces purgations doivent être d'un sang bon & loüable, parce qu'aux femmes qui ne sont pas grosses, & qui sont d'âge à le pouvoir devenir, ce n'est qu'un regorgement & une évacuation naturelle de celui qui est seulement superflu, lequel n'a en soy aucune malignité, comme plusieurs s'imaginent faussement ; car aux femmes bien saines, il ne doit presque pas differer en couleur, en consistance, & en qualité, de celuy qui reste dans les vaisseaux, sinon par le peu d'alteration que lui cause la chaleur des lieux d'où il sort, & par le mélange de quelques humiditez dont la matrice est toûjours abreuvée. Cette évacuation se doit faire, pour le mieux, tous les mois une seule fois, quoique quelques femmes l'ayent tous les quinze jours, ou au bout des trois semaines, selon qu'elles sont plus ou moins sanguines, ou bilieuses, & qu'elles ont le sang échauffé : Elle se doit faire pendant deux ou trois jours consecutifs au moins, ou pendant cinq ou six au plus, & peu à peu sans interruption ; & encore plus ou moins, selon la difference des temperamens particuliers. Si la femme en a moins, comme quand elle vient sur l'âge avancé, elle devient sterile ; d'autant que ce sang doit servir de nourriture à l'enfant, quand il est au ventre de la mere ; & pareillement si elle en a plus ; parce que la femme en reste trop debile, & sa Matrice en est refroidie. Il y a neanmoins quelques femmes qui en vuident plus en deux ou trois jours, que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu à peu, sans interruption, & non tout à coup ; car les grandes & subites évacuations font grande dissipation des esprits, qui sont necessaires en quantité pour la génération ; & l'interruption de cette

évacuation nous signifie quelque empêchement à la nature, ou quelque vice & mauvaise disposition de la Matrice.

Si tous ces signes se rencontrent, nous pourrons vraysemblablement dire que la femme est féconde. Je dis vraysemblablement ; car il y a beaucoup de femmes ausquelles ils se trouvent, qui n'engendrent pas, quoi qu'elles fassent leur possible, & qu'elles usent du coït avec des hommes tres-féconds, & observent pour cela toutes les conditions requises & necessaires, comme nous dirons ci-aprés: On en voit aussi quelques-unes, qui bien qu'elles n'ayent pas toutes ces conditions, ne laissent pas pourtant d'être fécondes. Mais si toutes les choses susdites se remarquent en une femme, sans qu'elle puisse concevoir, & qu'on desire être éclairci plus à fond, & reconnoître plus certainement si elle en est capable, *Hipocrate* nous enseigne un moyen de le sçavoir, auquel je n'ajoûte pas grande foi; parce que les raisons en sont fort obscures. C'est dans l'aphorisme 59. du 5. Livre, où il dit, *Si mulier non concipiat, & scire placet an sit conceptura, vestibus undique obvolutam subter suffito ; ac si odor corpus pervadere videatur ad nares & os usque, non suâ culpâ sterilem esse scito.* Si la femme ne conçoit pas, & que vous desiriez sçavoir si elle doit concevoir ou non, il la faut envelopper de tous côtez des linges ou couvertures, & mettre sous elle un parfum; & si vous voyez que son odeur penetrant le corps se communique jusques au nez & à la bouche, soyez certain, (dit-il,) qu'elle n'est pas sterile d'elle-même. *Aristote* *cau h. 5. du liv. 2. de la gener. des anim.* nous donne, outre l'épreuve du parfum de la sorte, un moyen de reconnoître la fécondité & la sterilité de la semence. Il dit que celle qui est féconde est épaisse, à cause qu'elle est bien cuite ; & que la versant dans l'eau, elle descend au fond, mais que celle qui est sterile, est aqueuse, & se disperse aussi-tôt, & nage au dessus. Mais cette experience ne se pouvant pas faire en la semence de la femme, comme en celle de l'homme, nous ne nous y arrêterons point.

La fécondité étoit anciennement si estimée de nos premiers peres, qu'ils croyoient que la sterilité étoit une marque de reprobation, pour raison de quoi la servante féconde méprisoit sa maîtresse sterile, ainsi que nous lisons au ch. 16. de la *Genese*, où il est fait mention de *Sara* femme d'*Abraham*, laquelle n'ayant point d'enfans, & voyant qu'elle étoit hors d'âge d'en pouvoir esperer, & que son mary en étoit tout déplaisant, elle luy dit de prendre sa servante Egyptienne, nommée *Agar*, pour coucher avec luy ; afin que par son moyen elle pût luy donner lignée ; ce que le bon pere

Abraham fit aussi-tôt, & eut d'elle ensuite un fils, qui fut nommé *Ismaël* : Mais dés que cette servante eût conçu, elle n'eut plus que du mépris pour sa maîtresse *Sara*, qui étoit sterile pour lors. Les femmes de nôtre temps ne font pas neanmoins tant de cas d'avoir lignée de cette façon, & il s'en voit tres-peu qui veueillent souffrir que leur mari caresse la servante, bien loin de l'y exciter charitablement à cet exemple, dont la coûtume est abolie parmi nous. C'est ce qu'*Ovenne* à tres-bien exprimé par ces deux Vers.

Quæ velit ancillam concedere nupta marito,
Res est hoc nostro tempore rara, Sara.

J'admire aussi à ce sujet la forte passion qui se remarque en plusieurs personnes, qui n'ont point de plus grand regret que de se voir mourir sans enfans, & sans mâles principalement. Pour moy je croy que ceux qui sont de la lignée des Cesars, ou de celle des Bourbons, peuvent bien avec quelque raison, se laisser aller à cette superstitieuse & commune inclination pour la conservation de leur espece, & être travaillez de ces sortes d'inquietudes, qui ne sont point convenables aux gens du commun, mais qui sont excusables & permises aux grands Monarques, & aux Hommes illustres.

Lorsque nous avons une parfaite connoissance des dispositions naturelles, il nous est aisé de discerner celles qui sont contre nature : C'est pourquoi les signes de la fecondité que nous avons dits, nous font facilement connoître ceux de la sterilité. Les causes de la sterilité procedent ou de l'âge ou de la mauvaise temperature, & de la vicieuse conformation de la Matrice, & des parties qui en sont dépendantes, ou de l'indisposition & de l'intemperie de toute l'habitude du corps de la femme. La mauvaise conformation de la Matrice rend les femmes steriles ; comme quand son col appellé *vagina*, est si étroit, qu'il ne peut pas donner entrée au membre viril, & lorsqu'il est tout-à-fait bouché, ou en partie, par quelque menbrane externe, ou interne (au cas qu'il s'y en trouve, ce qui est tres-rare) ou par quelque tumeur, ou par une callosité, ou par quelque cicatrice qui empêche que la femme ne puisse user librement du coït.

Mais ce n'est pas assez que la verge de l'homme soit logée dans le *vagina* qui est comme l'antichambre de la Matrice ; car venant en l'action du coït à frapper à sa porte, qui est l'orifice interne, si elle ne luy est ouverte, c'est peine perduë, ou un plaisir inutile. Cet orifice est pareillement empêché de s'ouvrir par quelque callosité, provenant de l'abondance des mauvaises humeurs, qui s'écoulent ordi-

nairement de la Matrice, ou par quelque tumeur qui luy survient, ou bien par quelque partie qui le comprime de telle façon, qu'il ne se peut dilater pour recevoir la semence, comme fait l'épiploon ; ce qui arrive aux femmes grasses, au sentiment d'*Hpocrate*, au Livre intitulé *De sterilibus*, & en l'Aphorisme 46. du 5. Livre, où il dit, *Quæ præter naturam crassæ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur, & priusquàm extenuentur, non concipiunt :* Les femmes grasses outre nature ne peuvent concevoir, à cause que l'épiploon comprime l'orifice de leur Matrice, & elles ne conçoivent pas avantqu'elles soient devenuës maigres. Mais je n'admets pas bien volontiers entre les causes de la sterilité cette compression de l'orifice interne par l'épiploon; d'autant que le fameux *Aretin* y pourroit bien remedier par quelqu'une des postures du coït qu'il a inventées, en telle sorte que cet orifice ne seroit pas ainsi comprimé dans l'action.

Le sujet le plus frequent pour lequel cet orifice ne s'ouvre pas en cette action, pour recevoir la semence de l'homme, est l'insensibilité de quelques femmes, qui ne prennent aucun plaisir au coït ; mais lorsqu'elles y trouvent du goût, la Matrice desireuse & avide de cette semence s'entrouvre, & se rend comme béante pour la recevoir, & s'en delecter dans cet instant. Neanmoins quoique la femme reçoive le membre viril dans le *vagina*, ou le col de la Matrice, & que son orifice interne s'ouvre pour donner passage à la semence, elle ne laisse pas assez souvent d'être sterile, à cause de la mauvaise situation de cet orifice, qui n'étant pas quelquefois placé directement, regarde en dessous vers l'intestin *rectum* ou vers les parties laterales, ce qui empêche l'homme d'y pouvoir bien jetter sa semence, & par consequent la femme de concevoir ; à cause que la semence s'écoule aussi-tôt au dehors, ou est entierement refroidie, n'étant pas reçuë au même moment dans la matrice.

Hipocrate semble nous avoir marqué toutes les causes de la sterilité qui procede de la mauvaise temperature de la Matrice, en l'Aphorisme 62. du 5. Livre, où il dit, *Quæ frigidos & densos habent uteros, & quæ præhumidos uteros habent, non concipiunt; extinguitur enim in ipsis genitura: & quæ plus æquo siccos & adurentes; nam alimenti defectu semen corrumpitur: Quæ verò ex utrisque moderatam nactæ sunt temperiem, eæ fœcundæ evadunt :* Les femmes qui ont la Matrice froide & épaisse, & celles qui l'ont trop humide, ne conçoivent point, car la semence s'éteint en elles : comme aussi celles qui l'ont trop seche & trop chaude ; car par défaut d'aliment la semence se corrompt : mais celles qui sont de mediocre temperature sont fe-

condes, De toutes ces choses que recite *Hipocrate* en cet Aphorisme, la plus commune, à mon avis, qui rend les femmes steriles, est cette continuelle humidité de Matrice entretenuë par une grande quantité de fleurs blanches, dont plusieurs femmes sont fort incommodées, provenant de la superfluité des humeurs de tout le corps, qui s'accoûtume à prendre leur cours par cette partie, lequel on ne peut que tres-difficilement détourner, quand il est inveteré; & la Matrice étant abreuvée de ces humiditez vicieuses, se trouve interieurement si onctueuse & si glissante, que la semence (quoique de consistance visqueuse) n'y peut adherer, & y être retenuë; ce qui fait qu'elle s'écoule aussi-tôt, ou peu aprés qu'elle y a été reçuë; ou bien y demeurant, elle en est entierement corrompuë & mortifiée. *Galien* au Commentaire de cet Aphorisme, dit que la semence est éteinte par ces humiditez dans la Matrice, comme est le bled dans les terres marécageuses; lequel ne produit aussi aucune chose au défaut d'aliment, s'il est jetté en des terres sablonneuses & pierreuses; non plus que s'il est semé durant les grandes chaleurs de l'Esté, dans le temps de la Canicule.

La sterilité vient aussi de toute l'habitude du corps, comme quand la femme est trop vieille, ou trop jeune; car la semence des jeunes n'est pas encore prolifique, & elles n'ont point de sang menstruel, qui sont deux choses requises à la fécondité; & celles des vieilles est en petite quantité, & trop refroidie; & le sang menstruel leur manque aussi: Mais quoyque la femme soit d'un âge convenable, l'intemperature universelle de son corps la rend neanmoins sterile, comme il arrive quand elle est étique, hydropique, febricitante, & valetudinaire, & principalement d'autant plus que les parties nobles sont déchûës de leur temperature & constitution naturelle; car pour l'ordinaire les femmes steriles sont bien plus valetudinaires que les autres. On voit toutefois plusieurs femmes qui nous paroissent steriles pendant un long-temps pour quelqu'une des causes susdites, & jusques à l'âge de trente-cinq & quarante ans, même quelquefois plus long-temps, qui ne laissent pas à la fin d'engendrer, étant gueries des indispositions qui les en empêchoient, ou ayant changé par l'âge de temperament, dont nous avons vû un exemple bien remarquable en la personne de nôtre illustre Reine Anne d'Autriche, laquelle a été plus de vingt-deux ans aprés son Mariage sans avoir aucun enfant, ensuite de quoi elle eut au grand desir & contentement de toute la France, nôtre invincible Monarque Louis XIV. à present regnant, à qui Dieu veuïlle don-

ner une longue & heureuse vie, pour l'entier accomplissement de toutes ses grandes & glorieuses entreprises.

On peut quelquefois remedier à quelques-unes de ces sterilitez en ôtant leur cause, & procurant les dispositions que nous avons dit être necessaires à la fecondité; & même à celle qui provient de l'intemperature universelle en reduisant par un regime convenable le corps à un bon temperament, suivant ses differentes indispositions. C'est pourquoy si la femme a naturellement le *vagina* trop étroit, sans que ce soit pour quelques-unes des causes que que nous avons dites, elle doit être associée avec un homme qui ait le membre viril proportionné, si faire se peut; & si elle l'a si étroit que les plus petits n'y puissent entrer (ce qui se rencontre rarement) elle doit tâcher de le relâcher, & dilater avec axonges & huiles émolientes. Si le col de sa Matrice est comprimé par quelque tumeur, il faudra la resoudre ou faire suppurer, selon sa nature, & selon sa situation, ayant toûjours égard à empêcher la corruption de ces parties, lesquelles étant chaudes & humides y sont fort sujettes; ce qui arrive assez facilement, parce que la Matrice sert comme d'égoût, par lequel toutes les mauvaises humeurs du corps se purgent; de sorte qu'il faut bien prendre garde que ces tumeurs ne se convertissent en *cancer*, qui est une maladie tres-fâcheuse, qui fait languir miserablement les pauvres femmes qui en sont affligées, & qui aprés beaucoup d'insupportables douleurs, les conduit toûjours à une mort inévitable.

Lors que le *vagina* n'est pas libre en sa capacité, à cause de quelque cicatrice survenuë aprés quelque déchirement, provenant de ce que la femme auroit été forcée & violée, ou d'un fâcheux accouchement, ou bien ensuite de quelque ulcere, qui en auroit fait aglutiner les deux côtez, soit interieurement ou exterieurement, on les separera le plus adroitement que faire se pourra, avec le bistory ou autre instrument, selon que le cas le requiert, empêchant par des linges interposez qu'ils ne puissent se rejoindre. Avenzoar, 2. *Theïsir. tract.* 5. *c.* 1. dit, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remedier à la sterilité naturelle, & que l'homme ne le peut pas naturellement. Neanmoins il est tres-certain que si le défaut naturel est petit, & qu'il ne soit pas bien considerable, on y peut assez souvent remedier.

C'est pourquoy s'il se trouve (ce qui est tres-rare) des femmes qui n'ayent pas naturellement la vulve, ou l'entrée exterieure de la Matrice percée, il leur faudra ouvrir d'une incision longitudi-

nale. *Fabrice* dit qu'il a vu ce défaut à une jeune fille de treize ans, qui en pensa mourir, ses menstruës ne pouvant fluer, à cause qu'elle n'étoit pas perforée; pour lequel sujet il luy fit une pareille operation, qui luy réüssit fort bien, & la rendit par ce moyen capable de génération. J'ai aussi fait moi-même cette operation le 24. Septembre 1678. en presence de Monsieur *Aubert*, mon confrere, à une fille âgée de dix-sept ans, qui m'avoit été addressée par des personnes qui croyoient qu'elle eût une descente de Matrice, à cause d'une tumeur plus grosse que le poing, qui lui sortoit hors de l'endroit où devoit être l'entrée de la vulve; laquelle tumeur grossissoit de temps en temps, lors que la nature faisoit ses efforts pour se décharger du sang menstruel; qui remplissant avec grande abondance tout le col de la matrice, & n'en pouvant avoir aucune issuë, poussoit ainsi en dehors depuis deux ans entiers, une membrane charnuë assez épaisse, dont la vulve de cette fille étoit entierement recouverte, & nullement perforée que du seul conduit de l'urine, qui étoit dans la situation ordinaire. Ayant fait une simple ouverture longitudinale au milieu de cette tumeur, à l'endroit où la nature avoit manqué d'ouvrir la partie exterieure du col de la Matrice, il en sortit aussi-tôt prés de trois livres de sang grossier, noirâtre & verdâtre. Aprés quoy je mis dans cette ouverture une tente de plomb, cannulée, de la grosseur du doigt, laquelle j'y laissay durant huit ou dix jours; au bout duquel temps, cette fille fut entierement guerie, & delivrée de beaucoup d'accidens fâcheux, que ce sang retenu depuis un si long-temps lui causoit; & par cette operation, qui la rétablit en parfaite santé, lui faisant un passage capable de donner une libre issuë à ses menstruës, je la rendis en même temps propre au mariage & à la génération. J'ay encore fait une semblable operation à une femme mariée, dont j'ay rapporté l'histoire en l'obs. CDXCV. du livre de mes Observations: Et il y a quelques années, qu'une honnête femme me fit voir chez elle, une sienne petite fille, âgée seulement de quatre ans, qui n'avoit l'exterieur de la vulve perforé que d'un simple petit trou, égal à la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon: Mais comme l'âge peu avancé de la fille ne rendoit pas encore necessaire l'operation qui convenoit à ce vice de conformation, je conseillay à la mere de la differer jusques à ce que sa fille eût huit ou dix ans; afin qu'étant dans un âge plus raisonnable, & ayant le corps plus formé, on pût pour lors plus facilement faire l'incision qui seroit convenable, & la proportionner plus justement aux

parties de l'enfant, pour lui faciliter par ce moyen une libre évacuation de ses menstruës, & pour la rendre capable du mariage lors qu'il en seroit temps.

Si l'orifice interne de la Matrice est situé & regarde en dessous, ou à côté, on y pourra en quelque façon remedier, en faisant observer à la femme dans l'action du coït, une situation par laquelle la semence de l'homme puisse être éjaculée vers cet orifice; & si les fleurs blanches, & autres impuretez de la matrice rendent la femme sterile, comme elles viennent presque toûjours d'une décharge de toute l'habitude sur cette partie, on y remediera par évacutions, par purgations, par usage des eaux minerales, & par un regime de vivre; selon leurs differentes causes, & selon la qualité de ces mauvaises humeurs, qui ne cessent jamais de fluer sur la Matrice jusques à ce que leur source soit entierement tarie. C'est pourquoy il faut toûjours user de remedes généraux avant que de venir à l'application des particuliers en cette partie, qui pourroit même causer quelque plus grande maladie, si on ne se servoit de cette précaution. Mais si nous ne reconnoissons en la femme (comme il arrive quelquefois) aucune de toutes les causes de sterilité que nous avons marquées cy-dessus, & que neanmoins elle ne puisse pas concevoir, *Aëtius* conseille en ce cas de la purger avec du lait d'ânesse, & de lui fomenter & parfumer les parties genitales de drogues aromatiques, & propres à faire ouvrir la matrice, & de la faire abstenir du coït durant deux ou trois mois. *Hipocrate* recommande aussi la même chose au Livre de la Nature de la femme, où il dit, qu'il faut purger la femme & sa Matrice, si on veut qu'elle devienne grosse. *Si prægnantem facere voles mulierem, ipsam & uteros purgato.*

Aprés avoir parlé des moyens de remedier à la sterilité de la femme, suivant les differentes causes, il ne reste plus qu'à faire connoître le temps le plus propre à l'usage du coït pour la conception. Quelques-uns veulent que ce soit lors que les menstruës commencent à fluer, non en si grande abondance que la semence en soit éteinte, & qu'elle soit contrainte de s'écouler avec le sang; ou bien quand elles cessent, fluant toutefois encore un peu; à cause qu'elle est plus facilement reçuë dans la Matrice, qui est ouverte en ce temps pour l'écoulement des menstruës, & fermée (à ce qu'ils disent) en tout autre temps. Mais il est tres-certain, que le temps le plus propre est celui qui suit immediatement aprés l'entiere évacuation des mois, ou à tout le moins quand elle finit; car pour

lors la Matrice étant parfaitement purgée de ces excrétions, retient bien plus facilement les semences. C'est pour cela que nous lisons dans l'Ecriture Sainte, au 15. *Chap. du Levit.* qu'il étoit ordonné que la femme fût separée de l'homme durant sept jours dans le temps de ses menstruës, & qu'il étoit pour lors defendu à l'homme d'user du coït avec elle. Il est aussi tres-à propos d'observer que ce soit plûtôt le matin que le soir; à cause que dans ce temps la digestion des alimens étant faite, la semence est mieux cuite, & bien plus parfaite, & pour plusieurs autres raisons qu'on peut voir au 5. Ch. du 2. liv. des erreurs populaires de *Joubert*. Ayant fait connoître les plus certains signes de la fecondité, & les marques de la sterilité, il faut maintenant, afin de suivre l'ordre que je me suis proposé, parler de la conception.

CHAPITRE II.

De la Conception & des conditions qui y sont necessaires.

LA conception n'est autre chose qu'une action propre & particuliere de la Matrice, par laquelle les semences prolifiques de l'homme & de la femme y sont reçuës & retenuës, afin que l'enfant en soit engendré & formé. Il y a deux sortes de conception; l'une vraye, qui est selon la nature, à laquelle succede la génération de l'enfant dans la Matrice; & l'autre fausse, que nous pouvons dire être tout-à-fait contre nature, ensuite de quoi les semences se convertissent en eau, faux germes, moles, ou autres matieres étranges.

Plusieurs sont en contestation pour déterminer precisément le temps de la conception: Car les uns veulent qu'elles ne sont faites qu'au septiéme jour de la reception & la retention de la semence dans la matrice, se fondans sur une prétenduë autorité d'*Aristote* au 3. Chap. du 7. liv. de l'hist. des anim. qui dit, *Si semen in septimum diem intus permanserit, conceptum jam esse certum est.* Si la semence demeure dans la Matrice jusques au septiéme jour, la conception est pour lors certaine. *Rodericus à Castro, cap.* 14. *l.* 3. *de nat. mul.* abrege beaucoup plus ce temps, disant qu'on doit croire que la femme a conçu, quand la semence, aprés avoir été reçuë, est conservée par la chaleur de la Matrice, & qu'elle ne s'en écoule pas dans l'espace de sept heures, ensuite de quoy la formation du *fœtus* est commencée. Et d'autres soûtiennent avec bien

plus de raiſon que la conception ſe fait dans le même moment de la retention des ſemences prolifiques en la Matrice. Mais ceux qui prolongent ainſi le temps de la conception juſques au ſeptiéme jour, expliquent mal ce paſſage d'*Ariſtote*, qui n'a pas été de ce ſentiment; car quoi-qu'il ait dit que la conception étoit certaine quand la ſemence a demeuré ſept jours dans la Matrice, il ne faut pas conclure de là qu'elle ne ſoit faite qu'en ce temps; mais ſeulement que la conception de la ſemence qui s'eſt conſervée juſqu'au ſeptiéme jour eſt bien plus certaine; à cauſe que cette ſemence commençant pour lors à être enveloppée de membranes, qui ſont déja formées en ce temps, n'eſt pas tant en danger de s'écouler, comme elle étoit durant les premiers jours de la conception: C'eſt ce qu'il nous ſignifie bien par ces paroles qu'il ajoûte enſuite, *Nam quæ effluctiones vocantur, intra tot numero dies fieri ſolent*. C'eſt ce qui ſe peut encore plus facilement prouver par le commencement de ce même Chapitre d'*Ariſtote*: Voici ce qu'il dit: *Indicium mulierem jam concepiſſe, cum ſtatim à coïtu locus ſicceſſit*: Une marque que la femme a déja conçu, eſt, quand incontinent aprés le coït, le lieu devient ſec (c'eſt-à-dire la matrice) Mais il parle encore plus preciſément de la conception au 20. Ch. du 1. Liv. de la générat. des anim. *Conceptum appello primam ex mare ac fœminâ mixturam*. J'appelle (dit-il) conception le premier mélange de la matiére de l'homme avec celle de la femme.

La mauvaiſe explication de ce premier paſſage d'*Ariſtote*, eſt ce qui a fait que *Federic Bonaventure*, au 51. Chap. de ſon 9. Liv. de l'Accouch. à huit mois, & *Alphonſe à Caranza* au 1. Ch. de la concept. (étendans la conception juſqu'au ſeptiéme jour) nous ont aſſûré qu'une femme pouvoit concevoir aprés la mort de ſon mary, quand il arrivoit qu'il mouroit incontinent aprés le coït, ou peu de jours enſuite, ſoit qu'il fût tué, ou qu'il mourût naturellement, comme il ſe voit quelquefois. Mais cette opinion me ſemble entierement ridicule; parce que la conception ſe fait toûjours dans le même moment de la reception & retention des ſemences, comme le mot nous le ſignifie ſuffiſamment. C'eſt pourquoi ſans diſputer davantage ſur cette matiere, arrêtons-nous à la définition de la conception que j'ay décrite ci-deſſus, laquelle eſt à peu prés conforme à celle qu'en donne le docte *Fernel* au 8. Chap. du 7. Liv. de ſa Phiſiologie.

Les conditions requiſes à la femme pour la conception qui eſt ſelon nature, ſont qu'elle reçoive & retienne en ſa Matrice la ſe-

mence prolifique de l'homme, & la sienne, sans quoi elle ne se peut faire: Car il n'est pas vrai, comme dit *Aristote* au 1. Liv. de la génér. des anim. & quelques autres qui l'ont voulu suivre, que les femmes n'ont, ni ne jettent aucune semence; & c'est une grande absurdité que de le croire ainsi. On reconnoîtra facilement le contraire, en voyant les vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes fecondes, qui sont destinez à cet usage, lesquels sont tout remplis de cette semence, qu'elles rendent, aussi-bien que les hommes dans l'action du coït. Ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour reconnoître une verité si claire, doivent faire reflexion sur la grande ressemblance des enfans à leur mere, laquelle ne vient que de ce que sa semence avoit dominé celle de leur pere, quand il les fit; ce qui arrive de même maniere, lorsque celle du pere a plus de force & de vertu. Or cela fait bien voir, que la semence de la femme contribuë aussi-bien que celle de l'homme à la formation de l'enfant. S'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une chose si commune, qu'ils considerent encore la génération de certains animaux, qui participent de la nature du mâle & de la femelle dont ils ont été engendrez (quoi-que de differente espece) ainsi que nous voyons tous les jours les asnes & les cavales faire par leur accouplement des mulets, qui sont des animaux qui tiennent un milieu de nature & de ressemblance à l'un & à l'autre qui les ont produits. Nous connoissons donc par là, que les deux semences sont necessaires pour la véritable conception; mais il faut encore qu'elles soient prolifiques, c'est-à-dire, qu'elles contiennent en elles l'idée & la forme de toutes les parties du corps. Cela étant ainsi, la Matrice qui en est desireuse s'en delecte; & les retient facilement quand elle les a reçuës, autrement elle les laisse écouler bien-tôt aprés.

Beaucoup de personnes s'imaginent qu'une femme ne peut pas concevoir sans souffrir l'introduction du membre viril; mais j'ay vu plusieurs filles qui abusées de cette fausse opinion, croyant seulement badiner avec des garçons dont elles étoient amoureuses, en ont été engrossées, à leur grand étonnement, quoi-qu'elles ne leur eussent permis aucune introduction effective de leur membre viril: Car dans le temps de la passion amoureuse, la matrice s'approchant de l'entrée exterieure de la vulve, & l'homme dans ces larcins d'amour, dardant sa semence avec plus d'impetuosité qu'à l'ordinaire, elle peut bien être reçuë par la Matrice, pourvû que la décharge s'en fasse au droit de son entrée exterieure, à laquelle corres-

corresponde justement l'orifice interne qui s'en est approché. J'en ai rapporté trois histoires tres-considerables dans les Observ. CCLXXXVI. CDLXXXIX. DLXXXIII. du Livre de mes Observations.

Ce n'est pas une necessité absoluë que les deux semences soient reçuës & retenuës toutes entieres sans qu'il s'en échape aucune chose ; car il suffit qu'il y en ait médiocrement : C'est pourquoi il ne faut pas s'imaginer qu'une portion des semences n'étant pas reçuë dans la Matrice, soit cause que l'enfant qui en sera formé, manque de quelque partie, comme d'un bras, d'une jambe, ou d'un autre membre, pour n'avoir pas eu assez de matiere ; d'autant que la faculté formatrice est toute en toutes les parties de la semence, dont la plus petite goute contient en soi, par puissance, l'idée & la forme de toutes les parties, comme nous venons de dire ; ce qui nous est manifestement prouvé par les jumeaux, qui sont engendrez d'un même coït par l'abondance de la semence, dont chaque partie, quoique divisée, forme un corps aussi parfait, que s'il ne s'en étoit engendré qu'un seul enfant. Mais à la verité, si ces semences ne sont retenuës qu'en petite quantité, l'enfant pourra bien être plus petit & plus foible ; & si l'une seulement, ou toutes les deux, n'ont pas les qualitez requises, ou quoiqu'assez bien conditionnées, s'il arrive que la Matrice soit abreuvée de mauvaises humeurs, comme de menstruës, fleurs blanches, & autres immondices, ou qu'il y ait quelque vice en elle ; pour lors s'il se fait quelque conception, elle sera contre nature, & il s'engendrera des faux germes & des Moles, ou des hydropisies de Matrice mêlées de quelques autres corps étranges, qui incommoderont la femme, jusques à ce qu'elle les ait vuidez.

C'est aussi bien à tort qu'on blâme quantité de femmes, de ce que leurs enfans viennent au monde marquez de taches rouges & livides, qui défigurent extrémement le visage de quelques-uns. On dit ordinairement (toutesfois sans raison) que cela vient de l'envie qu'ont eu leurs meres de boire du vin : Mais bien que par cas fortuit quelques-unes assûrent avoir été en effet travaillées de ces desirs passionnez durant leur grossesse, neanmoins il ne faut pas croire superstitieusement, comme on fait, que ces taches viennent de là ; mais bien d'une autre cause, qu'il nous faut chercher ailleurs. Ce qui fait bien voir qu'elles n'en peuvent pas proceder, est que presque par toute l'Italie, où on ne boit que des vins blancs, comme aussi dans l'Anjou en France, j'y ai vû quantité de

personnes marquées de ces taches rouges: Or si cela venoit de l'envie que leurs meres auroient eûë de boire du vin, elles devroient être de couleur blanche, ou de couleur d'ambre, qui sont les couleurs des vins de ces païs : C'est pourquoi il me semble qu'il y a plûtôt lieu de croire que cela se fait par quelque peu de sang sorti de son lieu ordinaire, dans le temps que l'enfant est formé; lequel demeurant ensuite fortement insinué dans la propre substance de la partie où il s'arrête, & faisant par ce moyen une confusion de la substance du cuir encore fort tendre, avec celle de la chair qui est située dessous, le tache ainsi, & le colore en quelque partie qu'il se rencontre de la sorte, ne plus ne moins que nous le voyons marquer par la poudre à canon, ou par quelques eaux qui produisent un semblable effet, lorsqu'il en est imbu & abreuvé. Je ne veux pas pourtant nier que l'imagination n'ait quelque force d'imprimer au corps de l'enfant des marques de cette nature; mais cela ne peut arriver que dans les commencemens de la grossesse seulement, & principalement dans le moment de la conception; car lorsque l'enfant est tout-à-fait formé, l'imagination ne luy peut aucunement changer sa premiere figure, & les femmes se doivent défaire de ces vaines apprehensions, qu'elles témoignent avoir de telle chose à chaque moment, qui servent à quelques-unes de prétexte pour favoriser leurs appetits étranges, & pour couvrir leur friandise.

Puisque mon discours est tombé sur le sujet des marques, dont le corps des enfans est quelquefois taché en naissant, & qui viennent, à ce qu'on croit le plus souvent, de l'imagination de leur mere, il me semble qu'il ne sera pas tout-à-fait hors de propos, que je fasse le recit d'une circonstance bien particuliere, qui se rencontra en moy lorsque je vins au monde, comme mon pere & ma mere me l'ont plusieurs fois racontée; qui est que ma mere étant grosse de moy, & sur le terme d'en accoucher bien-tôt, comme elle fit, l'aîné de trois fils qu'elle avoit pour lors, qui étoit son premier enfant, âgé de six ans, qu'elle aimoit avec une tendresse & une passion toute extraordinaire, mourut en sept jours de la petite verole; pendant lesquels elle demeura continuellement jour & nuit auprés de son lit, à le solliciter en toutes ses necessitez, ne le voulant pas permettre à aucun autre, pour quelque priere qu'on luy pût faire, de ne point tant se fatiguer & affliger comme elle faisoit de la maladie de son enfant; luy remontrant que dans l'état present de sa grossesse, elle devoit un peu songer à elle, & prendre

garde à ne pas causer la mort à celuy qu'elle portoit en son ventre : Enfin son fils étant decédé au bout de sept jours de cette maladie, elle accoucha le lendemain de moy, qui apportay en naissant cinq ou six grains effectifs de petite verole. Or il est certain, que ce seroit fort mal raisonner, si on disoit que j'eusse pour lors contracté au ventre de ma mere cette petite verole, par sa forte imagination. Et si on me demande d'où cela pouvoit provenir ? Je répondray que l'air contagieux qu'elle avoit respiré sans discontinuation, pendant toute la maladie de son fils décedé, avoit tellement infecté la masse de son sang, duquel j'étois nourri en ce temps, que j'en reçûs facilement, à cause de la tendresse de mon corps, & bien-plûtôt qu'elle, l'impression de cette contagion. Disons donc, que l'imagination ne peut produire aucun des effets cy-dessus, que dans le moment de la conception, ou tres-peu de jours aprés, & qu'il faut souvent (si on la veut veritablement connoître) rechercher autre part la cause de plusieurs taches, marques, & seings avec lesquels plusieurs enfans naissent.

CHAPITRE III.

Des signes de la Conception.

COMME il est bien difficile, & qu'il n'appartient qu'aux Jardiniers experts, de connoître les plantes lors qu'elles commencent à sortir de la terre, il n'y a aussi que les Chirurgiens experts, qui puissent donner des assûrances bien certaines de la conception de la femme dés son commencement : Neanmoins queques-uns de ses signes ayant ressemblance avec ceux de la suppression des menstruës, & de quelques autres maladies des femmes, font que plusieurs y sont souvent trompez.

Je ne m'arrêteray pas à faire le recit d'un grand nombre de signes de la conception, qui sont entierement incertains, tels que sont ceux qui se tirent des differences du poux & des urines, & de quelques autres qui tendent plûtôt à la superstition, qu'à une verité effective ; mais je rapporteray seulement ceux qui sont les plus essentiels & les plus ordinaires, par lesquels le Chirurgien la pourra connoître, dont les unes se montrent d'abord, & les autres ne paroissent qu'ensuite. Il examinera premierement, & s'informera si la femme a tous les signes de fecondité, que nous avons dits en parlant d'elle, ou la plus grande partie ; sinon il les faudroit rapporter

à quelqu'autre cause ; & supposant qu'elle soit féconde, on connoîtra qu'elle a conçû, si les deux semences ont été reçûës dans sa Matrice ; & toutes deux déchargées ensemble, ou tres-peu de temps l'une aprés l'autre, & si l'homme & la femme ont ressenti pour lors un plaisir plus grand qu'à l'ordinaire ; ce qui arrive à l'homme, par ce que dans ce tems le *vagina* serre davantage sa verge, à cause que la Matrice qui s'ouvre pour recevoir la semence, succe (pour ainsi dire) se resserrant ensuite, le bout du membre viril, qui pour être doué d'un sentiment tres-exquis, en est fort agréablement chatoüillé ; & venant elle-même à recevoir les deux semences, dont elle est friande, & principalement de celle de l'homme, elle cause à la femme un tressaillement voluptueux & extraordinaire de toutes les parties de son corps, la resolution mutuelle augmentant le plaisir de l'un & de l'autre, ainsi qu'*Ovide* nous exprime tres-bien par ces deux Vers.

Ad metam properate simul, tunc plena voluptas ;
Cùm pariter victi fœmina virque jacent.

C'est ce qui luy a encore fait dire, *Odi concubitus qui non utrinque resolvunt.* Je haï le coït (qui étoit tout son plus grand plaisir) où l'un & l'autre ne déchargent pas leur semence. Néanmoins j'ay vû beaucoup de femmes grosses, qui m'ont assûré avoir conçû, sans s'en être apperçûës par les sentimens de volupté qui arrivent ordinairement dans l'émission de la semence.

La femme n'a pas une entiere certitude d'avoir conçû, quoyqu'elle ait reçû dans sa Matrice la semence de l'homme avec la sienne ; il faut encore qu'elle se ferme à l'instant, & qu'elle les retienne. Elle connoîtra avoir retenu les semences, si aprés le coït elle ne sent rien s'écouler de sa Matrice, laquelle se resserre aussitôt ; & si la verge de l'homme en est retirée moins baveuse & plus seche qu'à l'ordinaire. La femme ressent aussi quelques momens aprés, une petite douleur au tour du nombril, & quelque broüillement du bas-ventre, provenant de ce que la Matrice se reserrant pour retenir les semences, se contracte en soi-même, afin de n'y laisser aucun vuide, & de les mieux contenir & embrasser plus exament. Cette legere douleur du nombril, vient de ce que la vessie de l'urine (du fond de laquelle naît *l'ouraque*, qui va s'attacher au nombril) est un peu agitée par la contraction, & par cette espece de mouvement qui arrive à la Matrice, quand elle se resserre pour retenir les semences ; & ce petit broüillement du ventre procede aussi de cette même agitation ; à cause que la Matrice est située en-

tre la vessie & l'intestin *rectum*, ausquels elle est fermement adherente en toute la longueur de son col, autrement dit le *vagina*.

Ce sont-là les signes de conception qui se reconnoissent au moment qu'elle arrive; & on le sçait encore plus certainement, si quelque temps aprés mettant le doigt dans le col de la Matrice, on sent que l'orifice interne est exactement fermé sans aucune dureté, & dans une bonne situation; observant neanmoins que les femmes grosses qui ont déja eu des enfans n'ont pas ordinairement la partie exterieure de l'orifice interne si exactement fermée, que celles qui sont grosses de leur premier enfant, & qu'elles ont aussi cét orifice bien plus gros & plus inégal que les autres.

Outre ces signes de conception il y en a d'autres qui ne se reconnoissent qu'avec le temps; comme si la femme ensuite de cela devient dégoûtée, sans avoir autre maladie; si elle perd l'apetit des viandes qu'elle aimoit; & s'il luy vient envie de manger des choses étranges, & qu'elle n'avoit pas accoutumée; ce qui arrive selon la qualité des humeurs qui dominent en elle, & dont son estomac est abreuvé. Elle a aussi souvent des nausées & des vomissemens, qui continuënt long-tems; elle devient plus paresseuse, plus assoupie, plus chagrine, & de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire; le coït ne lui plaît plus tant; elle sent quelquefois des douleurs de dents, à quoy elle n'étoit point sujette, & crache beaucoup plus qu'à l'ordinaire; ses mois s'arrêtent sans qu'il en paroisse autre cause, leur évacuation ayant été toûjours bien reglée jusques alors, ses mamelles s'enflent, se durcissent, & luy font douleur, parce que le sang & les humeurs y affluënt, ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire; les bouts en deviennent plus gros, plus fermes, & plus relevez; il s'y éleve plusieurs petits boutons qui les font paroître fraisez, & leur cercle d'autour devient plus grand, & plus brun qu'à l'ordinaire; son nombril paroît élevé, ses paupieres sont molasses, & ont de la peine à se soûtenir, elles sont fort obscures, & il se voit tout au tour un cercle d'un jaune livide; elle a les yeux battus, enfoncez, leur blanc est trouble, & leur regard est languissant; & le sang de la femme qui a conçû il y a desja quelque temps, est toûjours mauvais; d'autant que n'étant pas pour lors repurgé de ses superfluitez, comme il avoit accoûtumé, il est alteré & corrompu par leur melange. De plus, il y a un signe que toutes les femmes tiennent dans ce doute pour veritable, qui est *qu'en ventre plat enfant y a* (disent-elles) A la verité il y a de la rime en ce proverbe, & aussi quelque sorte de raison; non pas comme elles

s'imaginent, que la Matrice se resserrant ensuite de la conception, retire en quelque façon le ventre & l'applatit; ce qui ne se peut faire, parce que son fond est libre & vague, sans être attaché au devant du ventre pour le pouvoir ainsi retirer; mais bien à cause que les femmes par les indispositions de la grossesse maigrissent & deviennent plus gresles & menuës, non seulement du ventre, mais aussi de tout le corps, comme il se reconnoît pendant les deux premiers mois de grossesse; auquel temps ce qui est contenu dans la Matrice est encore fort petit; mais quand le sang de la femme commence d'y affluer en quantité, alors le ventre lui grossit toûjours de-là ensuite, jusques au terme de l'accouchement.

Tous ces accidens se rencontrant en la femme qui aura usé du coït, ou la plûpart ensemble, & successivement selon les temps, nous feront préjuger qu'elle aura conçu, quoique beaucoup arrivent à cause de la suppression des menstruës, qui en produit presque de semblables: Car chacun sçait qu'elle cause pareillement aux vierges des dégoûts, des nausées, & des vomissemens (mais non pas si frequens) des enflures, des duretez, & des douleurs aux mammelles & au ventre, comme aussi des appetits des choses étranges, lividité des yeux, & autres, à quoy il faut bien prendre garde. La Matrice peut encore être exactement fermée, sans que la femme ait conçu. Il s'en rencontre même, à qui elle ne s'ouvre presque jamais, sinon tres-peu pour laisser couler les menstruës; ce qui arrive à quelques-unes naturellement, & à d'autres par accident; comme par quelque callosité qui aura été précedée de quelque ulcere, ou de quelque autre maladie; car comme *Galien* remarque tres-bien au commentaire sur les Aphorismes 51. & 54. du 5. Liv. la clôture de l'orifice interne de la Matrice est un signe commun aux tumeurs contre nature qui arrivent en cette partie, & à la conception de la femme; ce qu'il faut distinguer par sa dureté; parce qu'aux femmes grosses il est mollet, & dans une disposition naturelle; mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, telle que peut être un phlegmon, ou une tumeur schyrreuse. *Os uteri gravidis enim molle est, & secundùm naturam: durum autem, in quibus est tumor præter naturam, sive sit inflammatio, sive tumor durus.*

Si tous ces signes de conception, qui ne laissent pas quelquefois de nous tromper (quoique rarement, s'ils se rencontrent tous ensemble) ne nous en donnent une certitude assez grande, & si nous

la voulons avoir toute entiere ; *Hipocrate* nous enseigne un moyen de la reconnoître, que je ne croi pas plus assûré que les autres : C'est en l'Aphorisme 41. du 5. Livre, où il parle ainsi : *Si velis noscere an conceperit mulier, dormituræ aquam mulsam bibendam dato; & si ventris tormina patiatur, concepit; sin minus, non concepit.* Quand vous voudrez connoître si une femme a conçu, ou non, lorsqu'elle ira dormir, donnez-luy à boire de l'hydromel ; & si ce breuvage luy fait ressentir des douleurs de ventre, causées par ventositez, c'est un signe qu'elle a conçu, sinon elle n'a (dit-il) pas conçû. Il se fonde (à ce que je croi) sur ce que ce breuvage d'hydromel engendre des vents, qui ne peuvent pas facilement sortir par bas ; dautant que la matrice étant pleine, comprime par sa grosseur, ou par sa contraction en la conception, l'intestin *rectum*, sur lequel elle est située ; ce qui fait bruire ces vents, qui sont contraints de retourner dans les autres intestins.

S'il y a occasion où les Medecins & les Chirurgiens doivent être plus prudens, & faire plus de reflexion à leur prognostic, c'est en ce qui concerne leur jugement touchant la conception & la grossesse des femmes, pour éviter les grands accidens, & les malheurs que causent ceux qui s'y precipitent sans avoir une connoissance assûrée. Les fautes que la crainte nous y fait pour lors commettre, sont en quelque façon excusables & pardonnables ; mais non pas celles qui sont causées par la témerité, lesquelles sont incomparablement plus grandes. Il ne s'est que trop vû de pauvres femmes qu'on a fait avorter en les medecinant & seignant, ne les ayant pas crûës grosses d'enfant : ce sont autant d'homicides que font ceux qui en sont cause par leur ignorance, ou par leur témerité. Outre la mort qu'ils donnent souvent à ces petites créatures innocentes, ils les privent de la felicité éternelle, en les faisant mourir au ventre de leur mere sans recevoir le Baptême, qui leur auroit procuré un si grand bien ; sans y comprendre encore le danger où ils mettent les meres qui sont en cet état. Riolan *au 2. Ch. du 6. Liv. de son Anthropog.* rapporte l'histoire d'une femme, nommée *Geneviéve Supplice*, qui aprés avoir été penduë pour ses insignes larcins, fut publiquement dissequée par luy dans les Ecoles de Medecine, & fut trouvée grosse d'un enfant de cinq mois, contre le sentiment des Chirurgiens & des Sagefemmes ; qui l'ayant visitée avant sa mort ne l'avoient pas jugée grosse, à cause qu'elle étoit d'une habitude fort grasse & replete. Nous avons vû à Paris en l'année 1666. un miserable exemple de cette nature en une femme qui fut

aussi penduë & dissequée ensuite publiquement vers la court des cuisines du Louvre; laquelle on trouva grosse d'un enfant de quatre mois, nonobstant le rapport des personnes qui l'avoient visitée par l'ordonnance du Juge, avant qu'elle fût executée à mort, qui assûrerent contre la verité, qu'elle ne l'étoit pas. Ce qui les trompa, fut que cette femme avoit effectivement (quoi que grosse) quelques menstruës. C'est à quoi on doit bien prendre garde d'autant qu'il y en a beaucoup qui ne laissent pas d'avoir leurs menstruës, encore qu'elles soient enceintes; & j'en connois plusieurs qui les ont euës dans toutes leurs grossesses jusques au cinquiéme mois; ce qui arrive selon que quelques femmes sont plus ou moins sanguines, quoique la plûpart ne les ayent pas ordinairement; mais comme chacun sçait; il y a tres-peu de regles generales qui n'ayent quelquefois des exeptions. Cette affaire fit tant de bruit dans Paris, qu'elle fut aussi-tôt à la connoissance du Roy & de toute sa Cour; de quoi furent grandement blâmées les personnes qui par leur ignorance avoient été cause de l'execution précipitée de cette pauvre malheureuse, avec laquelle avoit peri son enfant, qui étoit innocent des crimes de sa mere.

Il ne faut pas neanmoins que le Chirurgien se fie tant à ce que luy peuvent dire ces sortes de femmes, qui ont peur d'être condamnées pour quelque délit qu'elles ont commis; d'autant que pour avoir quelque delay de leur punition, elles disent presque toutes qu'elles sont grosses; c'est le sujet pourquoy il est tres-à-propos que ceux qu'on commet pour cette visite, y soient bien entendus. Il se trouve encore d'autres femmes, qui aprés avoir été maltraitées en leur personne, envoyent querir le Chirurgien à dessein qu'il leur donne un rapport; & pour se vanger mieux de leur partie adverse, & obtenir des provisions d'autant plus facilement, elles se disent pareillement être grosses, & avoir reçu des coups sur le ventre, feignant y sentir de grandes douleurs; & si par cas fortuit il arrive que ce soit au temps de leurs mois, elles tâchent de faire croire que c'est une perte de sang, qu'elles simulent encore d'autre maniere; en quoi il ne faut pas se laisser tromper. Mais pour ne pas se faire estimer ignorant, & de peur de tomber dans de pareilles fautes, quand il y a quelque doute, il vaux mieux patienter un peu, que de précipiter son prognostic à la volée; car comme il y a des femmes qui veulent supposer être grosses, quoy qu'elles ne le soient pas, aussi en voit-on qui nient le fait jusques à ce qu'elles soient accouchées, comme fit celle dont je vais faire

le recit. Environ l'an 1654. étant en la Ville de *Saumur*, il y eut proche du logis où je demeurois, la fille d'un Bourgeois, jeune & tres-belle, qui fut traitée pendant cinq mois entiers, par un Medecin & un Apoticaire, comme hydropique qu'elle se disoit être; à la fin duquel temps, aprés avoir pris beaucoup de remedes violens qu'ils luy ordonnerent, elle guerit tout d'un coup en accouchant d'un enfant à terme, nonobstant tout ce qu'ils luy avoient donné; ce qui étonna grandement le Medecin & l'Apoticaire, qui s'étoient ainsi lourdement trompez, en se fiant au dire de cette fille, qui contrefit si bien l'hydropique, qu'ils ne reconnurent jamais la verité que lorsqu'elle fut accouchée. Quelques femmes aussi ne s'apperçoivent pas elles-mêmes de leur grossesse, comme il est arrivé à la femme d'un Conseiller de la Cour, laquelle aprés avoir encore été traitée & medecinée six ou sept mois entiers comme hydropique par un celebre Medecin, est enfin accouchée d'un enfant, aussi bien que plusieurs autres femmes que je connois, qui ont été traitées de la même maniere. J'en ai rapporté beaucoup d'histoires tres-veritables, qu'on peut voir dans le livre de mes Observations. Mais qui ne pourra pas être quelquefois trompé (me peut-on dire) puisqu'*AvanZoar*, tout fameux Medecin qu'il étoit, nous dit l'avoir été luy-même en sa propre femme, laquelle il purgea par plusieurs fois tres-fortement, ne la croyant pas grosse, quoi qu'elle le fût de plus de quatre mois?

On voit outre cela des femmes, qui bien qu'elles soient effectivement hydropiques, ne laissent pas d'avoir des enfans; pour témoignage de quoi j'allegueray l'exemple de la femme de M. *Duvieux* mon Confrere, laquelle étant devenuë hydropique ensuite d'une couche, fut traitée durant plusieurs mois, avec tous les remedes convenables à cette maladie, dont elle ne reçut aucun soulagement: aprés quoi, sans en avoir eu aucun soupçon auparavant, elle s'apperçut enfin qu'elle étoit grosse d'enfant, nonobstant l'extrême hydropisie de son ventre, qui bien loin de diminuer aprés qu'elle fut accouchée, comme on esperoit, s'augmenta davantage & demeura ainsi durant neuf ans entiers: Et ce qui est plus admirable, est qu'elle a encore fait depuis ce temps-là trois autres enfans, l'un desquels est une fille qui à l'âge de cinq ans & demi, étoit si forte & si robuste pour son âge, qu'elle paroissoit avoir plus de sept ans, & un autre de ces enfans est un garçon, qui se porte aussi tres-bien, dont je l'ay accouchée il y a environ vingt-deux ans. On a beau feüilleter tous les Livres de Medecine, on n'y trouvera ja-

mais un exemple si rare que celuy de cette femme, dont le ventre étoit d'une grosseur si prodigieuse, que je croi qu'elle y avoit plus de trente pintes d'eau dedans; ce qui luy a enfin causé la mort aprés une chute de tres-grande hauteur qu'elle fit malheureusement trois semaines auparavant, dans l'escalier d'un logis où elle étoit, laquelle luy ayant fait une grande commotion de tout le corps, à cause de l'excessive grosseur & pesanteur de son ventre, contribua beaucoup à avancer la fin de ses jours La rareté du fait n'est pas de voir une femme hydropique, car c'est une chose assez commune; mais c'est de voir une femme l'être jusques à un tel excés durant neuf ans entiers, & nonobstant cette maladie, accouher heureusement de quatre enfans vivans. Lorsque je l'eûs accouchée de ce dernier enfant, son ventre ne me parut pas plus diminué en grosseur, que s'il n'en fût sorti qu'un œuf de poulle. *Schenckiu.* au 4. liv. de ses Observ. rapporte l'histoire d'une femme, qui ayant été hydropique durant sept ans, ne laissa pas de faire aussi un enfant dans le temps de cette maladie; mais celle-ci est incomparablement plus extraordinaire, comme est encore une autre bien plus admirable que j'ay rapportée dans l'observ. CCXLIX. du susdit Livre de mes Observations.

Il y a encore d'autres femmes, qui croyant être effectivement grosses d'enfant, n'ont que des hydropisies de Matrice, comme il est arrivé à une Marchande de bois quarré à Paris, que j'ay bien connuë; laquelle n'a jamais eû d'enfans, quoy qu'elle en ait eu des passions étranges, jusques au point d'en esperer à l'âge de cinquante-cinq ans, à cause qu elle avoit encore pour lors quelque peu de menstruës. On persuada une fois à cette femme, sur le recit des signes qu'elle disoit avoir, durant l'espace de dix mois entiers, qu'elle étoit grosse, de quoy sa Sagefemme, & plusieurs autres l'assûroient (aussi le croyoit-elle bien elle-même; car il n'est pas difficile d'être persuadé de ce qu'une forte passion nous fait esperer) à cause qu'elle avoit effectivement le ventre enflé, & disoit même sentir mouvoir son enfant, & le croyoit si bien, qu'un jour se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, aprés avoir fait préparer une tres-belle cassette pour l'enfant qu'elle s'imaginoit avoir, elle envoya querir sa Sagefemme, qui étant venuë, luy dit, que c'étoit effectivement pour accoucher; mais un jour ou deux aprés, ayant toûjours esperé un enfant jusques alors, elle vuida seulement des eaux, & quelques vents qu'elle rendit par la Matrice; sans autre chose; aprés quoy il fallut replier la belle toilette qu'on avoit apprêtée.

Ces exemples nous font donc voir, qu'il ne fautpas si facilement ajoûter foy aux choses que la femme nous dit, s'il n'y a de la raison ; ce que nous pourrons reconnoître, en examinant les signes de la conception que nous avons declarez ci-dessus.

Mais aprés tout ce que je viens de rapporter touchant la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître non seulement la conception, mais même la grossesse des femmes, qui n'admirera l'incomparable science de *Démocrite*, qui au rapport de *Diogene Laërce*, sçut si bien connoître la conception d'une fille qui étoit en la compagnie d'*Hipocrate*, lorsqu'il le vint voir, saluant cette fille le premier jour comme vierge, & le lendemain comme femme, qui avoit été effectivement corrompuë en cette même nuit ? Neanmoins je croi qu'il est bien plus vray semblable que c'étoit plûtôt par quelque conjecture qu'il avoit dit la verité, que par une science tout-à-fait certaine. Or comme immediatement aprés la conception, dont nous venons de parler, la génération se fait, il faut examiner ce que c'est, & de quelle façon elle se fait.

CHAPITRE IV.

De la Génération, & des conditions qui y sont requises.

C'Est une verité tres-grande & reconnuë de chacun de nous, que tout ce qui est en ce bas monde est sujet à la corruption, & enfin contraint de souffrir la mort. C'est ce qui a obligé la nature providente & soigneuse de sa conservation, de donner à toutes choses un certain desir de s'éterniser ; ce que ne pouvant faire en l'invidu, d'autant qu'il est mortel, par une necessité indispensable, elle le fait par la propagation des especes. Elle vient à bout de son intention, à l'égard des animaux, par le monen de la génération successivement reïterée : C'est ainsi qu'ils semblent tous se rendre aucunement éternels en engendrant leurs semblables ; & que les hommes, comme dit *Platon*, au 4. dial. de son liv. des Loix, se rendent en quelque façon immortels, en laissant des enfans de leurs enfans aprés eux. C'est pour cela qu'il dit, que celui qui neglige de prendre femme en mariage, & d'avoir des enfans, commet un crime ; parce qu'ainsi faisant, il se prive volontairement du bien de l'immortalité, qui est preferable à tout autre.

Par *Génération* nous entendons en général avec *Aristote* un acheminement ou mouvement de ce qui n'est pas à ce qui est : Mais cet-

te définition est un peu trop ample & trop obscure, pour venir à la connoissance que nous desirons avoir de la génération des animaux parfaits, & principalement de celle de l'homme ; c'est pourquoi, afin de faire plus facilement concevoir la chose, il en faut donner quelqu'autre, ou plûtôt une description, qui nous la represente plus precisément. Pour ce sujet nous dirons que par la génération de l'homme nous entendons une action propre & particuliere de la Matrice, qui par sa chaleur mettant en mouvement toutes les particules des deux semences qui y sont retenuës, elle en forme & figure un corps, composé de quantité de parties, qu'elle dispose avec ordre, pour être avec le temps l'organe de l'ame qui y doit être infuse. Il y a plusieurs conditions requises à la génération parfaite, sans lesquelles elle seroit entierement impossible : On les met pour l'ordinaire au nombre de trois principales ; sçavoir, la diversité des sexes, leur attouchement, & le mélange des deux semences : C'est ce qu'il faut un peu examiner en particulier.

Bien que la femme soit definie par *Aristote*, un animal qui engendre en soi, & que cela soit vrai ; toutefois il est tres-certain qu'elle ne le peut faire qu'avec l'aide de l'homme, qui lui aura déchargé sa semence dans la Matrice ; & si nous voyons journellement les poules & les autres volailles faire des œufs sans avoir aucun masle avec elles, neanmoins ces œufs ne produisent jamais des poulets ; d'autant que le masle ne leur a pas imprimé & donné cette vertu prolifique, ou ce premier mobile, qui est absolument necessaire pour ce sujet ; ce qui nous prouve que la diversité des sexes est necessairement requise aussi bien en ces animaux qu'aux autres qui sont plus parfaits, comme est l'homme.

La diversité des sexes seroit inutile, s'ils ne venoient immediatement à l'attouchement ; quoique quelques rusées, pour couvrir leur impudicité, ayent voulu faire croire qu'elles n'avoient jamais été touchées par aucun homme qui les eût pû engrosser, comme celle dont parle *Averroës*, qui conçut dans un bain où un homme s'étoit lavé auparavant, lequel y avoit éjaculé sa semence, qui avoit été attirée (à ce qu'il dit) & succée par la Matrice de cette femme ; mais c'est un conte qu'il faut faire à de petits enfans pour les amuser.

Or afin que ces differens sexes fussent obligez de venir à cet attouchement que nous appellons *coït*, outre le desir de produire son semblable, qui les y attire naturellement, les parties de l'homme & de la femme qui servent à la génération, ont été doüées d'une

chatoüilleuse, delectable, & mutuelle demangeaison, pour les exciter à cette action; sans laquelle il auroit été impossible à l'homme, cet animal divin, né pour la contemplation des choses celestes, de se joindre à la femme. Car en verité n'en auroit-il pas été détourné par la saleté, & par la mauvaise odeur de cette partie, qui est le receptacle de toutes les immondices du corps de la femme? Pourroit-il s'y resoudre, s'il consideroit qu'il lui faut loger ce membre qu'il cherit tant, à un doigt prés d'un si puant retrait, qu'est l'*anus*? Pour ce qui est de l'homme, il faut avoüer qu'il a l'avantage de n'avoir rien de dégoûtant en toutes ses parties: Et de l'autre côté; si la femme songeoit bien aussi à mille peines & incommoditez que lui cause la grossesse, aux douleurs qu'elle ressent, & au danger de la vie où elle est en l'accouchement; à quoi on peut ajoûter la perte de sa beauté, qui est le don le plus précieux qu'elle ait, & qui la fait toûjours cherir d'un chacun, quand elle le possede; certainement elle en seroit bien détournée: Mais l'un & l'autre ne font toutes ces reflexions qu'aprés l'action faite, & ne considerent rien devant, que le plaisir mutuel qu'ils y reçoivent. C'est d'où vient que *post coïtum omne animal triste*, tout animal paroît triste ensuite du coït. C'est donc par ce chatoüillement voluptueux, & par le desir d'engendrer leur semblable, que la nature a obligé les deux sexes à cet attouchement.

Pour ce qui est du mélange des deux semences, il est certain que la diversité des sexes & leur attouchement, ne sont requis que pour ce sujet, sans quoi la génération ne se pourroit faire, encore bien que quelques uns veulent que celle de la femme ne serve de rien, & même qu'elle n'en ait point, comme a dit *Aristote* au 1. Liv. de la génér. des anim. Mais nous avons montré la preuve du contraire dans le chapitre de la conception, par l'exemple des experiences journalieres.

Toutes ces trois conditions, sçavoir la diversité des sexes, leur attouchement, & le mélange de leurs semences, doivent donc, comme nous avons dit, préceder la conception, à laquelle succede la géneration, qui se fait de cette façon. Aussi-tôt que la femme a conçu, c'est-à-dire, reçu & retenu en sa Matrice les deux semences prolifiques, dont la matiere & la vertu s'unissent en ce même moment, de telle sorte que des deux il ne se fait plus qu'un seul & même corps, & qu'une même vertu, la Matrice se comprime de toutes parts pour les embrasser étroitement, & se ferme si exactement, que la pointe d'une éguille n'y pourroit qas être in-

troduite sans violence; aprés quoy elle reduit de puissance en acte par sa chaleur les diverses facultez qui sont dans les semences qu'elle contient; dont elle débroüille peu à peu le chaos, se servant des esprits dont ces semences écumeuses & boüillantes sont toutes remplies; lesquels ayant reçû un mouvement divin dans le premier moment de la conception, sont comme les instrumens avec quoi elle commence à tracer les premiers lineamens de toutes les parties, ausquelles ensuite (se servant du sang menstruel qui y afflüe) elle donne avec le temps l'accroissement & la derniere perfection; non pas en agissant seulement au dehors de la matiere, comme fait un Sculpteur qui travaille sur une statuë; mais en formant divinement, tant au dedans qu'au dehors, & figurant tres-exactement toutes les parties du corps. Et pour expliquer encore mieux la chose, disons qu'il arrive de même (s'il faut ainsi parler) à la semence dans la Matrice aprés la conception, qu'il arriva en la création du monde; car la lumiere qui étoit pour lors universellement répanduë, & confuse avec la matrice du chaos, fut separée pour en former le Soleil & les autres Astres qui regissent par leurs influences tous les autres corps: Ainsi la vertu qui agit dans toute la semence, qu'on peut comparer à une espece de chaos, est toute ramassée pour en former le cœur, qui, comme *Aristote* a tres-bien remarqué, est l'unique principe & l'astre de la vie qu'il distribuë à toutes les autres parties, qui se forment aussi par l'union des differentes parties de cette semence, chacune desquelles étant separée l'une de l'autre, se vient joindre par la même operation à celle qui lui est semblable, & par l'assemblage bien ordonné de toutes, le corps de l'enfant est entierement formé.

La génération se peut diviser en trois differens temps, qui sont son commencement, son milieu, & sa fin. Pour le commencement, c'est celui auquel il n'y a aucune autre matiere dans la Matrice que les seules semences, qui dure jusques au sixiéme jour, selon ce qu'*Hipocrate* dit avoir remarqué: Il appelle pour lors ces semences *geniture*, c'est à dire la matiere dont la génération se doit faire. Il en parle au Livre de la nature de l'enfant, où il dit, que par l'experience qu'il en apporte, on peut juger des autres temps. Il recite l'histoire d'une femme, qui au bout de six jours, jetta tout d'un coup avec bruit par la Matrice, les semences qu'elle avoit conçûës, qui ressembloient à un œuf, auquel on auroit ôté la coquille, & laissé la pellicule qui est audessous, ou à ces œufs avortifs qui n'en ont point; laquelle pellicule étoit à l'exterieur quelque peu

colorée de ſang, & enveloppoit cette ſemence, qui étoit de figure ronde : On voyoit en la partie interne,des fibres blancs & rougeâtres,avec une humeur épaiſſe dans le milieu de quoy il y avoit quelque choſe qui paroiſſoit ſemblable à l'umbilic. Durant ce premier temps de la génération, on ne peut preſque rien remarquer de figuré ni de diſtinct dans cette *geniture ;* mais on y voit ſeulement quelque commencement de diſpoſition à recevoir la forme des parties ; enſuite de quoy vient le ſecond temps, qui dure juſques au trentiéme jour, qui eſt le temps auquel le même *Hipocrate* aſſure que les mâles ſont tout-à-fait formez, & au quarante-deuxiéme les femelles tout au plus tard. Aprés que ces ſix premiers jours ſont paſſez, & que la Matrice a préparé, de la façon que nous avons expliqué, les ſemences qui y ſont pour lors ſans aucun mélange de ſang (parce que ne ſe faiſant pas encore d'évaporation ni de diſſipation conſiderable de leur ſubſtance, elles n'ont pas beſoin en ce temps d'aliment pour la reſtaurer) elle les diſpoſe à le recevoir, & il y eſt porté aux unes plûtôt, & aux autres plus tard,ſelon que les femmes étoient plus ou moins éloignées du terme auquel elles devoient avoir leurs menſtruës quand elles ont conçu ; ce qui produit des effets ſuivant ces differentes diſpoſitions : Car s'il y affluë trop tôt, & en trop grande abondance, comme il arrive à celles qui conçoivent ſur le point qu'elles doivent avoir leurs purgations, les ſemences en ſont noyées & corrompuës ; ce qui en cauſe ſouvent l'effluxion, ou bien la génération d'un faux germe ; mais ſi elles en ſont éloignées, la conception en eſt d'autant plus ſtable. Or ce ſang abordant peu à peu à la Matrice de la femme qui a conçu il y a quelques jours, elle s'en ſert comme de matiere propre à former & figurer toutes les parties de l'enfant, qu'elle avoit ſeulement tracées avec la ſemence,de même que fait un Peintre, qui, aprés avoir fait quelques ſimples traits avec un crayon ſur une toile d'attente, vient enſuite, y appliquant couleurs ſur couleurs, à figurer petit à petit toutes les parties de la perſonne qu'il veut repreſenter. C'eſt quelque peu aprés le commencement du ſecond temps de la génération, qu'on vient à reconnoître comme la figure de trois ampoules, ou plûtôt de trois petites maſſes de cette matiere, qui repreſentent groſſierement les trois parties qu'on nomme *principales;* la premiere deſquelles compoſe la tête, celle du milieu le cœur,& l'autre le foye: On y voit auſſi le *Placenta*,& les vaiſſeaux umbilicaux qui y ſont attachez,& les membranes qui enveloppent le tout;aprés quoy de jour à autre toutes les autres parties du corps ſont figu-

rées : en telle sorte, que selon *Hypocrate*, les mâles sont tout-à-fait formez au trentieme jour, & les femelles au quarante-deuxiéme, qui est environ le temps auquel on croit ordinairement que le *fœtus* commence à être animé, quoy-que pour lors il n'ait pas encore un mouvement bien sensible.

Hipocrate veut que le mâle ait plûtôt vie que la femelle; à cause, dit-il, de sa chaleur qui est plus grande. Mais pour moy, je ne pense pas que le mâle soit plûtôt formé que la femelle : car si cela étoit ainsi, il devroit pareillement être à terme plûtôt qu'elle, par la même proportion du temps que l'un & l'autre auroient été animez ; mais nous voyons le contraire, en ce que les femmes accouchent au terme ordinaire de neuf mois, de filles ou de garçons indifferemment. Disons donc, que vers le trentiéme jour, & encore même bien plûtôt, tant aux mâles qu'aux femelles, toutes les parties du corps de l'enfant, (quoyque petites & tres-moles) sont entierement formées & figurées; auquel temps il n'est pas plus grand, ni plus gros que la moitié du petit doigt, & de là ensuite, le sang affluant toûjours de plus en plus à la Matrice (non par intervales, comme quand les mois coulent, mais continuellement il) acquiert accroissement de jour en jour, & se fortifie jusques à la fin du neuviéme mois, qui est le terme de l'accouchement le plus ordinaire. J'ay neanmoins remarqué dans les fausses couches de beaucoup de femmes, que le petit *fœtus* dont elles avortoient n'étoit pas quelquefois plus gros qu'une mouche à miel, bien qu'elles crussent pour lors être déja grosses de prés de trois mois; auquel temps l'enfant auroit dû être plus grand que le plus long doigt de la main : Mais ayant examiné quelles pouvoient être les causes de cette extraordinaire petitesse du *fœtus*, j'ay trouvé que, ou les femmes avoient pû s'être trompées au compte qu'elles faisoient du temps de leur grossesse, ou que les indispositions qu'elles avoient senti durant un long-temps avant leur fausse couche, ayant extrémement affoibli, ou bien fait périr le petit *fœtus*, avoient ensuite fait fletrir son corps, comme on voit que le défaut de nourriture & de vie fait flétrir un fruit mort à l'arbre où il est attaché; ce qui faisoit qu'il paroissoit beaucoup plus petit qu'il ne devoit pas être en ce temps.

Quoy-qu'il semble que j'aye suffisamment expliqué la maniere en laquelle la conception & la génération sont faites, pour en donner une idée grossiere qui puisse representer passablement la chose; neanmoins je sçay bien que tout ce que j'en ai dit ne satisfait pas les

les curieux, qui desirent sçavoir precisément quelles parties du corps s'engendrent les premieres, & en quel temps le *fœtus* est entierement formé, comme aussi en quel temps, & comment l'ame y est introduite.

Aristote au 4. Chap. du 2. Livre de la génér. des anim. veut que le cœur soit engendré devant toutes les autres parties du corps ; c'est pour cela qu'il dit qu'il est le premier vivant & le dernier mourant. *Galien* au Livre de la formation du *fœtus*, dit que ce sont les vaisseaux & le foye. Mais *Hipocrate* veut avec plus de raison, ce me semble, que toutes les parties soient engendrées en même temps, sans que l'une le soit plûtôt que l'autre; mais que les plus grandes nous apparoissent les premieres, quoique toutes fois elles ne soient pas engendrées devant les autres ; c'est ce qu'il nous enseigne au Livre premier de la diete, où il dit; *Discriminantur autem partes, & augescunt simul omnes, & neque prius alteræ alteris, neque posterius: Verum majores natura priores apparent minoribus, quum non priores existant.* Il declare encore assez precisément la même chose par ces paroles au commencement du Livre des lieux en l'homme. *Mihi quidem videtur principium corporis nullum esse, sed omnia similiter principium, & omnia finis : Circulo enim scripto principium non reperitur.* Il n'y a, dit *Hipocrate*, aucun commencement au corps, mais tout est commencement, & tout est fin, de la même maniere qu'en un cercle où l'on ne trouve aucun commencement.

La difficulté est encore plus grande pour sçavoir en quel temps le corps de l'enfant est tout-à-fait formé. *Hipocrate* au Livre de la nature de l'enfant, dit que le mâle n'est pas entierement formé devant le trentiéme jour, & la femelle devant le quarante-deuxiéme. *Galien* est aussi de ce sentiment ; mais le même *Hipocrate* se contredit manifestement au commencement du Livre *de l'âge*, nous assûrant que la semence qui a demeuré sept jours dans la Matrice, a tout ce que le corps doit avoir ; ce qu'il dit avoir vû plusieurs fois par le moyen des Courtisanes publiques qui se font avorter ; nous faisant observer que si on met dans l'eau la caruncule qu'elles vuident, on y peut remarquer manifestement toutes les parties du corps, jusques aux doigts des mains & des pieds, & même jusques aux parties honteuses. *Aristote*, au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. dit, que le mâle n'est formé qu'au quarantiéme jour, auquel temps il n'est pas plus grand qu'une grosse fourmi, & qu'on ne le peut bien voir qu'en le mettant dans l'eau ; parce qu'autrement il se dissout & disparoît aussi-tôt : Il dit aussi que la femelle n'est pas

encore tout-à-fait formée au troisiéme mois, mais, bien au quatriéme seulement. *Pline* au 4. Ch. du 7. Liv. de son hist. nat. assûre le contraire; car il soûtient que la femelle est plûtôt formée que le mâle. Mais qui est celuy qui ne s'étonnera pas aprés avoir suivi le sentiment d'*Aristote* touchant la longueur du temps qu'il prescrit pour la formation du *fœtus*, & aprés avoir été préoccupé de l'opinion d'*Harveus*, qui en son Traité de la génération, nous assûre qu'il ne se rencontre pas même aucune semence en la Matrice des animaux, durant tous les quinze premiers jours qui suivent la conception, comme il dit avoir remarqué par l'ouverture de plusieurs biches, quand il entendra parler d'un autre côté *Kerckring*, qui dans un petit Traité de la génération du *fœtus*, qu'il a mis au jour depuis peu, nous assûre avoir trouvé en la Matrice d'une femme morte subitement, trois ou quatre jours aprés ses purgations menstruelles, un petit *fœtus*, duquel la tête avec toutes ses parties paroissoit distinctement formée & separée du reste du corps, qui n'étoit encore que grossierement tracé, dont il a fait graver la figure, comme aussi celle d'un autre *fœtus* de quatorze jours, qui étoit entierement formé. *Severin Pineau*, nous a pareillement fait representer la figure d'un *fœtus* de vingt jours, qui étoit encore plus parfaitement accompli en toutes ses parties; c'est ce qui fait que je croy, que le sentiment le plus veritable touchant le temps auquel le *fœtus* est formé, est celui que j'ay rapporté d'*Hipocrate*, au commencement du Livre de l'*âge*, qui est que toutes les parties du corps de l'enfant sont entierement formées & figurés au septiéme jour, & même encore plûtôt; & ce qui fait que j'y ajoûte plus de foy, est un petit *fœtus* mâle, de vingt-cinq ou trente jours, qui n'est pas plus grand que l'ongle du pouce, lequel je conserve par rareté en mon cabinet dans une petite phiole pleine d'esprit de vin, à cause que toutes les parties de son corps sont si parfaitement formées & figurées, qu'on les voit aussi distinctement que si c'étoit un *fœtus* de six mois. J'en ay encore un autre de sexe feminin environ de même terme, qui quoique plus petit, est aussi bien figuré que ce premier. Mais l'on peut tres-facilement voir au Chapitre suivant, toutes les proportions du corps de l'enfant selon les differens temps de la grossesse, jusques à la fin du troisiéme mois, lesquelles j'ay fait representer comme je les ay souvent vûës de mes propres yeux.

Ce que nous avons dit, doit suffire pour sçavoir, ou plûtôt pour conjecturer quelles parties du corps sont engendrées les premie-

res, & en quel temps il eſt tout-à-fait formé : Mais c'eſt un nœud Gordien des plus difficiles à développer, que de connoître en quel temps & comment l'ame eſt introduite au corps de l'enfant. Pluſieurs croyent que c'eſt dés le commencement de la génération, & qu'elle eſt même dans les ſemences conçuës ; toute-fois avec cette diſtinction, qui eſt qu'elle n'eſt encore qu'en puiſſance dans les ſemences, & ſeulement en effet quand le corps de l'enfant eſt entierement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit réellement & actuellement dans les ſemences, & qu'elle étoit elle-même l'architecte de ſon domicile qu'elle formoit dans la génération. *Hipocrate* a été de ce dernier ſentiment, ainſi qu'il le declare au Livre de la diette, par ces paroles, *Si quis non credat animam animæ miſceri, demens eſt.* Tertullien *au* 13. *ch. de l'ame*, eſt auſſi de l'opinion d'*Hipocrate* ; car il dit que la ſemence vient de toutes les parties du corps, & que dés le commencement elle contient en ſoy une humeur qui procede tres-certainement de la ſubſtance corporelle, & une chaleur qui vient de celle de l'ame, qui bien qu'elle ſoit immortelle, eſt néanmoins engendrée auſſi-bien que le corps dans le même moment. Et d'autres ont bien oſé paſſer plus avant, & dire que l'ame étoit même dans la ſemence lorſqu'elle étoit encore dans les teſticules : Mais toutes ces opinions ſont condamnées comme contraires à la Foy ; parce qu'on ne les pourroit pas admettre, ſans croire que l'ame de l'homme fût corporelle auſſi-bien que celle des brutes. Neanmoins je croy que dés le premier jour de la conception des ſemences, l'ame eſt introduite au corps du petit *fœtus*, qui ſuivant mon opinion, eſt entierement formé dés ce temps, immediatement aprés que toutes les particules des deux ſemences conçues ayant eſté agitées par un mouvement divin, les plus nobles ſe ſont aſſemblées & concentrées au milieu de leur maſſe liquide, pour en former, comme dans un point, le petit *embrion*, qui pour lors n'étant pas plus gros qu'un grain de millet, eſt preſque inperceptible pour ſa petiteſſe : Et je ſuis tres perſuadé que ma croyance ne répugne point aux myſteres de nôtre foi, & que bien loin qu'elle ſoit d'une dangereuſe conſequence, au contraire il ſeroit tres-utile au public, que tout le monde en fût auſſi perſuadé que moy. Si cela étoit, beaucoup de femmes auroient horreur de ſe faire avorter, comme elles font ſans ſcrupule, dés le premier mois de leur groſſeſſe, dans la penſée qu'elles ont de ne pas faire pour lors un grand mal, s'imaginant ſe procurer ſeulement un écoulement des ſimples ſemences conçuës, & non pas l'avor-

tement d'un enfant, qu'elles font ainsi miserablement perir par des artifices damnables, & par certains breuvages, & par autres mauvais remedes qu'on ne doit pas enseigner pour en éviter le dangereux abus.

Galien au Livre de la formation du *fœtus*, avouë franchement, qu'il ne connoît aucunement la cause efficiente du *fœtus* non plus que l'ame, & que tous les plus grands Philosophes qu'il a consultez sur cette matiere, ne luy en ont jamais pû donner la moindre raison demonstrative; mais que tout ce qu'il en peut assûrer est qu'il y a en cette cause efficiente une souveraine sagesse; & qu'aprés que le corps de l'enfant est entierement formé, il est gouverné durant tout le cours de la vie par les mouvemens de trois principes, qui sont le cerveau, le cœur & le foye. *Fernel* au 6. & au 7. Chap. du 1. Liv. *de abdit. rer. caus.* discourt amplement pour sçavoir si l'ame est en effet dés le commencement dans les semences, ou si elle n'y est pour lors qu'en puissance seulement; mais aprés avoir bien agité la question, il paroît assez par la conclusion du 7. Chap. qu'il étoit peut-être du premier sentiment, qu'il n'a pas voulu soûtenir ouvertement, s'étant contenté d'en faire alleguer les raisons en la conference de *Brutus*, qui bien que vaincu, ce semble, par celles de son adversaire *Eudoxus*, dit à la fin de sa dispute, qu'il n'y a que Dieu seul qui sçache quelle des deux opinions est la veritable, & que les hommes connoissent seulement ce qui leur paroît plus vray-semblable. Il ne faut pas neanmois juger de cela par ce qui peut paroître plus vray-semblable à nos sens; mais il s'en faut rapporter entierement à ce que l'Egise nous oblige de croire; qui est que l'ame de l'homme est une substance entierement spirituelle & toute divine, qui ne procede aucunement du pere ni de la mere, comme veut *Tertullien*; mais qui vient de dehors, & est infuse au corps de l'enfant, au moment qu'il est entierement formé, de la maniere que j'ay cy-devant expliquée, qui, comme j'ay dit, ne repugne point aux mysteres de nôtre foy. Mais sans faire une plus grande digression, laissons cette matiere aux gens plus éclairez que nous, & retournons à la nôtre, pour parler de la grossesse & de ses differences; avant quoy neanmoins je trouve assez à propos de faire voir toutes les differentes proportions du corps de l'enfant selon les differens temps de la grossesse, qui sont bien representées dans la planche suivante, & de faire ensuite le recit d'un Histoire tres-considerable touchant un enfant que quelques-uns ont prétendu avoir été engendré dans le vaisseau éjaculatoire appellé *tuba uteri*.

CHAPITRE V.

Des differentes proportions du corps de l'enfant selon les differens temps de la grossesse.

JE peux facilement prouver par démonstation, que les differentes proportions des enfans que l'on voit en cette planche, touchant les differens temps de la grossesse, sont tres-justes, comme les experiences journalieres nous le font tres-bien connoître. Car si l'on considere toutes les proportions du corps d'un fort enfant du terme de neuf mois complets, par rapport à la proportion d'un *fœtus* qui n'est que de trois mois, on trouvera que celuy de neuf mois pese ordinairement environ douze livres de seize onces chacune ; j'en ay même vû peser jusques à quatorze livres. Mais le *fœtus* de trois mois ne pesera pas au plus trois onces ; c'est à-dire qu'il pesera soixante - quatre fois moins qu'un enfant de neuf mois qui pese douze livres. Or comme le terme de trois mois n'est que le tiers de celuy de neuf mois, & que celuy d'un mois est aussi le tiers de celuy de trois mois, nous trouverons pareillement que la proportion du corps des *fœtus* de ces deux termes prématurez, répondant à cette premiere demonstration, le *fœtus* d'un mois ne pesera pas une demi drachme. C'est-à-dire qu'il pesera en-



core soixante quatre fois moins que ne pese un *fœtus* de trois mois. Et comme le terme de dix jours n'est aussi que le tiers de celuy d'un mois, un *fœtus* de dix jours ne doit pas peser qu'un demi-grain, ou environ. Ce sont des faits que l'experience m'a montrez une infinité de fois, dans les differens avortemens des femmes où j'ay été appellé pour les secourir. C'est ce qui m'a fait connoître manifestement, en continuant cette égale division des temps de la grossesse, que tout le corps du *fœtus* dans le premier jour de sa conception, n'est pas plus gros qu'un tres-petit grain de millet.

Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés sa mort un petit fœtus *de trois mois ou environ, avec une grande abondance de sang caillé; laquelle merite bien d'être examinée, pour sçavoir si cet enfant avoit été engendré dans le vaisseau éjaculatoire; appellé* Tuba uteri, *comme plusieurs personnes le croyent.*

LE sixiéme jour de Janvier de l'année 1669. j'ay vû au milieu de la ruë de la Tannerie, chez un Chirurgien nommé *Benoît Vassal*, une Matrice dont la figure est representée à la fin de ce chapitre, laquelle il avoit recemment tirée du corps d'une femme âgée de 32. ans, qui étoit morte aprés avoir senti de cruelles douleurs dans le ventre durant trois jours entiers, qui luy avoient causé de frequentes syncopes, & des convulsions tres-violentes. Cette femme qui étoit de sa profession Garde d'accouchée, paroissoit durant sa vie d'une santé tres-parfaite, & avoit déja eu en differentes grossesses onze enfans; sçavoir sept garçons & quatre filles, dont elle étoit toûjours accouchée fort heureusement au terme de neuf mois: Mais étant devenuë grosse pour la douziéme fois, & sa Matrice ne s'étant dilatée que vers sa corne droite, cette partie devint enfin si mince & si foible, que ne pouvant souffrir seule une extension suffisante pour contenir plus long-temps l'enfant, elle se creva entierement au troisiéme mois de sa grossesse ou environ; ce qui en fit sortir l'enfant, qui fut trouvé mort entre les intestins de sa mere, avec une grande abondance de sang caillé, qui s'étoit épanché dans tout le bas ventre. Une infinité de personnes, qui furent aussi-bien que moy chez ce Chirurgien pour voir cette Matrice, qu'il montroit à tout le monde comme un prodige, leur persuadant que la génération de cet enfant s'étoit

faite dans le vaisseau éjaculatoire, que *Fallope* appelle *tuba uteri*, crûrent d'abord, sans examiner davantage la chose, qu'elle étoit ainsi que le Chirurgien la leur disoit, & que cet exemple confirmoit plusieurs histoires de semblable nature que *Riolan* rapporte au 35. Chap. du 2. Liv. de son Anthropographie. Mais lors que j'eus bien examiné & consideré toutes les parties de cette Matrice, je reconnus que ceux qui étoient de ce sentiment se trompoient aussi bien que ce Chirurgien. C'est ce qui m'obligea d'en dessiner à l'heure même la figure dans la veritable disposition où je la vis pour lors; laquelle est incomparablement plus fidelle & plus correcte, que celle que ce Chirurgien fit graver un mois aprés, dans le temps qu'elle n'avoit presque plus rien de sa premiere figure, qui avoit été toute corrompuë par le maniement de plus de mille personnes, qui l'avoient vûë, touchée, remuée, & retournée de tous les côtez, pour la considerer à leur mode.

Je sçay que je pourrois paroître bien opiniâtre, en ne voulant pas demeurer d'accord que cet enfant ait été engendré dans le *tuba uteri*, aprés l'aveu de tant de Medecins & de Chirurgiens, qui le croyent comme une verité tres-constante, si je ne faisois connoître les raisons qui m'obligent à n'être pas de ce sentiment. C'est ce que je prétens faire, pour desabuser tous ceux qui ont cette opinion, en faisant voir manifestement par la simple démonstration de la veritable figure de cette Matrice, que j'ay dessinée exprés de ma propre main sur l'original même, que cet enfant n'avoit point été engendré dans le *tuba*; mais dans une partie du propre corps de la Matrice, qui s'étoit étenduë & poussée vers sa corne, en maniere de hergne, dans laquelle l'enfant étoit contenu, qui venant à croître, avoit causé la ruption de cette partie.

J'ay, ce me semble, assez de raison de comparer le vice de conformation de cette Matrice à une espece de hergne, & de dire que cet enfant avoit été engendré en une partie de la Matrice, qui s'étoit ainsi allongée peu à peu dans la suite; car les intestins ne laissent pas d'être contenus dans la membrane du peritoine, quoiqu'ils soient quelquefois poussez par le moyen de sa production ou de son allongement, jusques dans le *scrotum*, ainsi qu'il arrive aux hergnes de cette partie. Et voici comme je prouve tres-bien que cette même partie, en laquelle étoit contenu l'enfant, avant qu'il en fût sorti par la rupture qui s'y fit, étoit une portion du propre corps de la Matrice, & non pas le *tuba uteri*: C'est, qu'il

est constant que le ligament rond s'attache immediatement à la partie laterale du propre corps de la Matrice, appellée *la corne*, ce ligament confondant en ce lieu sa substance avec celle de la Matrice. Or cela étant de la sorte, il est certain que la partie où le ligament rond aboutissoit, & à laquelle il étoit fortement attaché du côté droit, où étoit le vice de conformation de cette Matrice, étoit une portion de la substance même de la Matrice, aussi-bien que l'endroit où l'autre ligament rond s'attachoit du côté gauche, qui étoit sain, & d'une disposition naturelle, & que par consequent cet enfant avoit été engendré dans une partie de la Matrice qui s'étoit ainsi allongée. C'est ce qui se peut manifestement connoître par la seule inspection de la figure que j'en ay fait representer; en laquelle le propre corps de la Matrice paroît beaucoup diminué de ce même côté droit, à cause que cette extension particuliere avoit consumé, & emporté par cet allongement une partie de sa substance, qui s'étoit trouvée seulement en cette derniere grossesse plus debile à cet endroit qu'aux autres; à quoi toutes les autres frequentes grossesses que cette femme avoit eûës auparavant, avoient peu-être beaucoup contribué; ou bien quelqu'autre accident qui lui pouvoit être survenu en cette derniere, qui avoit empêché que tout le propre corps de la Matrice ne se dilatât également, comme il avoit fait dans toutes les autres grossesses.

Plusieurs personnes se sont servi depuis peu de cet exemple, pour nous prouver que les testicules des femmes sont pleins de petits œufs, qui se détachans du propre corps des testicules, dans le temps du coït, sont conduits par le *tuba* dans la Matrice, pour servir ensuite à la génération de l'enfant; & qu'un de ces prétendus œufs étant resté fortuitement dans le *tuba* de cette femme, sans tomber dans sa Matrice, avoit été cause de sa mort. *Graaf* entr'autres est de ce sentiment, & a donné au public, pour l'autoriser, la figure de cette Matrice, qu'il a copiée sur celle que ce Chirurgien dont j'ay parlé avoit fait graver, comme on peut voir en son Livre intitulé. *De mulierum organis generationi inservientibus*. Mais ceux qui se donneront la peine d'examiner sans aucune préoccupation celle qui suit, qui est tres-fidelle & correcte, aussi-bien que mes raisons, connoîtront bien qu'il faut nous donner d'autres demonstrations, pour nous faire croire cette opinion veritable.

EXPLICATION

EXPLICATION DE LA FIGURE SUIVANTE, en laquelle la Matrice & toutes les autres parties qui en dépendent, sont presentées plus petites d'un grand tiers qu'elles n'étoient.

A. A. *montrent le propre corps de la Matrice, ouvert dans toute sa longueur, & l'épaisseur de sa substance spongieuse, parsemée de plusieurs vaisseaux tres-considerables, qui paroissent dans toute cette substance.*

B. *La cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voyoit plusieurs petits grumeaux de substance fongueuse, semblable à celle de l'arriere-faix.*

C. *L'orifice interne de la Matrice, qui étoit d'une figure inégale, comme il est ordinairement à la plûpart des femmes qui ont eu plusieurs enfans.*

D. *Le* vagina *au col de la Matrice, ouvert en sa longueur.*

E. E. *Le ligament rond du côté gauche.*

F. *Le testicule gauche.*

G. *Le vaisseau éjaculatoire gauche, qui va du testicule à la corne de la Matrice.*

H. *Le vaisseau éjaculatoire gauche appellé par Fallope,* tuba uteri.

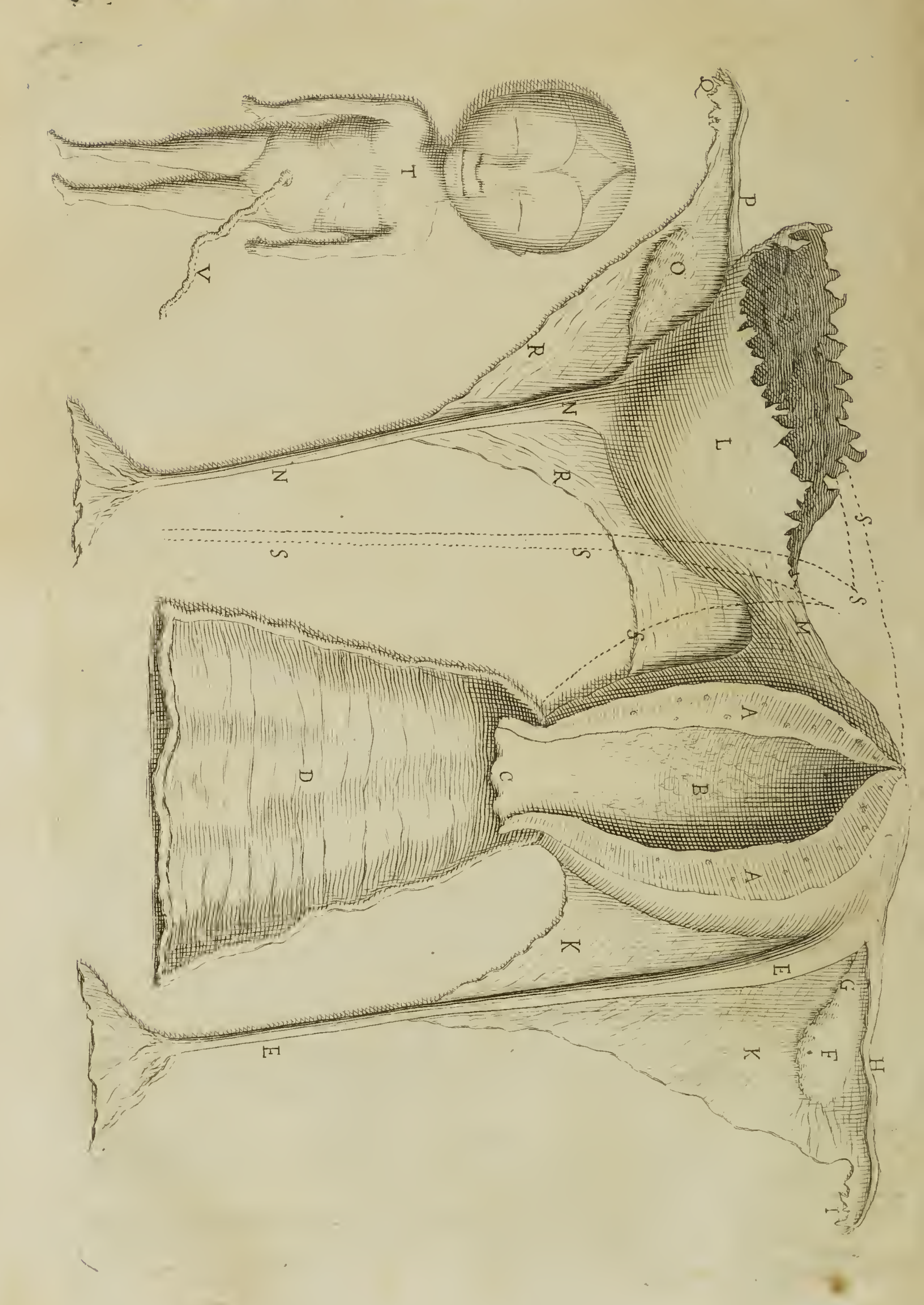
I. *Le morceau déchiré du côté gauche, qui n'est qu'une production du ligament large, qui paroît ainsi déchiquetée vers l'extrêmité du vaisseau éjaculatoire.*

L. *Une espece de poche membraneuse, dans quoi l'enfant étoit contenu, avant qu'elle se fût rompuë & crevée de la maniere qu'elle paroît; & comme cette poche n'étoit qu'une portion de la propre substance de la Matrice, allongée à ce côté en maniere de hergne, elle s'étoit contractée de même que fait la Matrice, aussi-tôt que l'enfant en fut sorti par cette grande rupture qui s'y fit, ne restant rien de contenu en sa capacité que plusieurs cailliots de sang, & quelques parties de l'arriere-faix, qui s'y trouverent aprés la mort de la femme.*

M. *Un étrecissement de même substance, qui étoit entre cette poche & le propre corps de la Matrice.*

N. N. *Le ligament rond de la Matrice, qui étoit attaché de ce côté droit à cette poche.*

O. *Le testicule droit.*



Q
P
T
V
O
R
N
L
S
M
A
B
C
D
K
E
G
F
H
I

P. *Le* tuba uteri, *ou vaisseau éjaculatoire droit.*

Q. *Le morceau déchiré du côté droit.*

R. R. *Le ligament large du côté droit.*

S. S. S. S. S *Tous ces endroits marquez de point au côté droit, montrent l'étenduë que la Matrice devoit avoir en ce côté, & la situation en laquelle devoient aussi être le ligament rond & le* tuba uteri, *pour être proportionné au côté gauche, où les parties paroissent dans une disposition naturelle.*

T. *L'enfant, qui est plus petit d'un tiers qu'il n'étoit, la grandeur & la grosseur en ayant été diminuées dans la presente figure, à proportion de la Matrice, & de toutes les autres parties qui en dépendent.*

V. *Une partie du cordon de l'umbilic de l'enfant.*

CHAPITRE VI.

De la grossesse, & de ses differences, avec les signes de la veritable, & ceux de la fausse.

LA grossesse de la femme proprement prise, est une tumeur du ventre, causée par l'enfant situé dans la Matrice. Il y a une grossesse selon la nature, qui est celle où il se rencontre un enfant vivant que nous appellons *veritable*; & une autre contre nature, en laquelle au lieu d'un enfant, il n'y a que des corps étranges, qui se sont engendrez dans la Matrice, comme des ventositez mêlées de quelques eaux, qu'on nomme *hydropisie de Matrice*; ou bien des faux germes, des moles, ou quelques membranes pleines de sang & de semences corrompuës; & pour cette raison elle est appellée *fausse grossesse*. Nous avons déja parlé en traitant de la conception & de la génération, des causes & des signes de la grossesse dans son commencement; neanmoins nous en repeterons encore les plus certains & les plus ordinaires; qui sont nausées, vomissemens, dégoût pour les choses que la femme avoit accoûtumé de manger & de trouver bonnes, desir des étranges & mauvaises, suppression des menstruës sans fiévre ni frisson, ou autre cause, douleur & enflure des mammelles, toutes lesquelles choses arrivent aussi aux vierges, par la retention des mois; mais le plus assûré est, que si on met le doigt dans le *vagina*, on sent l'orifice interne exactement fermé, sans aucune dureté, & dans une bonne situation, comme aussi la distension du corps de la Matrice considerable, selon que la femme

est plus ou moins grosse ; & l'enfant remuant dans la Matrice nous en donne des preuves indubitables.

Il faut toutefois bien prendre garde à n'être pas trompé à ce que l'on sent remuer dans la Matrice, d'autant que l'enfant a de soi un mouvement de totalité & de partialité ; de totalité, quand il remuë tout son corps, & de partialité quand il ne remuë qu'une partie à la fois, comme la tête, un bras, ou une jambe, le reste de son corps demeurant stable ; mais la Matrice gonflée en la suffocation, & même quelques Moles, ont par accident quelque espece de mouvement de totalité, & non point celui de partialité: Celui de la suffocation est convulsif, & celui de la Mole n'est qu'un simple mouvement de décidence : Car la femme qui a une Mole de grosseur considerable dans la Matrice, de quelque côté qu'elle se puisse mettre ou tourner, son ventre suit incontinent la même voye, & y tombe comme une boule pesante. Vers le temps que l'enfant se meut manifestement, si la femme est effectivement grosse, les humeurs qui se sont portées aux mammelles, par la retention des mois, se convertissent en lait ; & alors ce signe nous est ordinairement un témoignage assûré de grossesse, quoiqu'il se soit vû des femmes avoir du lait (toutefois bien rarement) sans être grosses, ou sans avoir jamais eu d'enfans, ce qui nous est confirmé par *Hipocrate*, en l'Aph. 39. du 5. Liv. qui dit, *Si mulier quæ nec prægnans, nec puerpera est, lac habet, ei menstrua defecerunt.* Si une femme a du lait aux mammelles, sans être grosse, ou sans être accouchée, cela vient de ce que ses menstruës sont retenuës. Mais ce sont plûtôt des serositez que du lait ; lequel en ce cas, n'a pas de consistence, ni une couleur blanche, comme celui de celle qui est accouchée : & même celui de la femme grosse est encore tout aqueux, & ne s'épaissit & blanchit que lors qu'aprés être accouchée elle vient à nourrir son enfant.

L'enfant se remuë manifestement vers le quatriéme mois, & plûtôt ou plus tard, selon qu'il est plus ou moins fort : Quelques femmes le sentent dés le deuxiéme mois, & même encore plûtôt, & d'autres vers le troisiéme seulement, ou plus tard. Au commencement ces premiers mouvemens sont fort petits, & assez semblables à ceux que fait un petit moineau lors qu'il vient d'éclorre ; aprés quoi ils deviennent plus grands, à proportion que l'enfant grandit & se fortifie ; & ils sont à la fin si violens, qu'ils obligent la Matrice à se décharger de son fardeau, comme elle fait par l'accouchement. L'opinion commune est, que les mâles ont plûtôt mouvement

que les femelles, à cause de leur chaleur qui est plus grande; mais cela est à peû prés bien égal; car il y a des femmes qui sentent plûtôt leurs filles, & d'autres leurs garçons; ce qui arrive indifferemment, tant aux mâles qu'aux femelles, selon qu'il y a eu une disposition plus ou moins vigoureuse en leur génération.

Les femmes qui usent journellement du coït sont assez souvent sujettes à se tromper; car elles croyent ordinairement être grosses, si leurs mois sont retenus, & qu'elles ayent avec cela quelque mal de cœur qui les provoque à vomir; ce qui n'est pas toûjours vrai; parce que la fausse grossesse cause presque les mêmes accidens que la veritable; ce qu'on ne reconnoît le plus souvent que par la suite. Les femmes qui ont une fausse grossesse ont ordinairement le ventre également tendu de tous côtez; & celles qui sont grosses d'enfant l'ont toûjours beaucoup plus éminent vers le devant, & le nombril bien plus élevé que les autres; de sorte que dans les soupçons douteux de grossesse avancée de quatre ou cinq mois, ou plus, si l'on trouve que le nombril de la femme soit enfoncé, & l'orifice interne de sa Matrice petit & duret, l'on peut-être assûré par ces deux signes, qui sont des plus remarquables en cette occasion, que la femme n'est pas ordinairement grosse d'enfant: Car dans la veritable grossesse avancée au terme que je viens de dire, le nombril paroît toûjours plus élevé, & l'orifice interne plus tumefié, & d'une substance plus souple & molasse, que dans la fausse grossesse, qui est, comme nous avons dit, quelquefois causée par des vents, qui enflent & font distension de la Matrice; par laquelle certaines femmes les rendent avec aussi grand bruit que si c'étoit du fondement, comme faisoit cette *Galla*, dont parle *Martial* au 7. liv. de ses Epigr. à laquelle il dit, *Offendor cunni garrulitate tui, &c.* J'en ay rapporté des exemples dans les Obs. cv. & cx. du livre de mes observations. D'autres fois ce ne sont que des eaux, qui s'y amassent en telle quantité, qu'il s'est vû des femmes en jetter plein un sceau, sans aucun enfant, quoiqu'elles crussent en avoir effectivement, comme fit un jour cette Marchande de bois, dont j'ay cy-devant rapporté l'histoire à la fin du troisiéme Chapitre de ce premier Livre; laquelle ne vuida des eaux de la sorte qu'à la fin du dixiéme mois; jusques auquel temps elle avoit toûjours eu opinion d'être grosse. Il y en a d'autres qui n'engendrent que des faux germes & des Moles; ce qu'on connoît, en ce que l'enfant a ses mouvemens differens, comme j'ay dit, & que la Mole reste quelquefois dans la Matrice, aprés le terme

ordinaire de l'accouchement ; ce qui est neanmoins tres-rare.

Les Moles procedent toûjours de quelques faux germes, qui restans en la Matrice, s'y accroissent à cause du sang qui y affluë, par l'accumulation duquel ils sont peu à peu augmentez. Si la Matrice s'en décharge avant le deuxiéme, ou le troisiéme mois au plus, on leur donne le nom de *faux germes* ; & les uns ne sont quasi que les semences enveloppées d'une membrane, comme étoit cette geniture, que vuida au bout de six jours, cette femme dont parle *Hypocrate* au Livre *de la nature de l'enfant* ; les autres sont un peu plus solides, & comme charnus, ressemblans en quelque façon au gésier d'une volaille, & sont gros plus ou moins, selon le temps qu'ils ont demeuré dans la Matrice, & aussi selon la quantité du sang dont ils y ont été abreuvez. Les femmes vuident ces faux germes plûtôt ou plus tard, selon qu'ils sont adherens à la Matrice, ce qu'elles font presque toûjours avec grande perte de sang, avant la fin du troisiéme mois.

Il est de tres-grande importance de bien connoître distinctement la veritable grossesse d'entre la fausse ; car les fautes qui se commettent au mauvais jugement qu'on en fait, sont toûjours tres-considerables ; d'autant qu'en la veritable grossesse l'enfant doit demeurer dans la Matrice, jusques à ce que la nature l'en fasse sortir elle-même par un accouchement naturel ; mais au contraire, la fausse grossesse nous indique de procurer, le plûtôt que faire se peut, l'expulsion de ce qu'elle contient. C'est pourquoy aux occasions où les signes équivoques rendent la chose douteuse, il ne faut pas en faire avec precipitation un prognostic entierement décisif, comme font ordinairement les ignorants & les charlatans ; car les plus fins peuvent quelquefois être trompez en cette matiere, s'ils n'usent d'une tres-grande précaution : Pour témoignage de quoy, je pourrois citer plus de deux cens exemples de differentes femmes qui m'ont consulté plusieurs fois pour des soupçons de grossesse qu'elles avoient, à cause de l'extrême grosseur de leur ventre, & d'autres signes qui leur faisoient croire durant des années entieres qu'elles étoient grosses d'enfant, quoiqu'elles ne le fussent pas effectivement. Mais pour ne pas faire un si long discours, contentons-nous seulement de rapporter un exemple connu de tout Paris, qui est celui de Madame la Présidente de Nesmond, qui en l'année 1668. fut jugée être grosse d'enfant durant plus d'un an, par plusieurs Medecins, Chirurgiens, & Sagefemmes, qui étoient tous de ce sentiment contre

la verité, s'étant fondez sur la grosseur de son ventre, & sur quelques autres signes équivoques de grossesse qu'elle avoit ; mais enfin aprés avoir été l'espace d'une année & demie en cet état, la montagne des fausses esperances qu'on lui avoit données, n'enfanta qu'une souris ; c'est à dire, que la tumeur de son ventre disparut, sans vuider autre chose que quelques eaux, & autres corps étranges, dont la nature ne se déchargea qu'au bout de tout ce temps. On peut encore voir beaucoup d'autres exemples de fausses grossesses que j'ay rapportées dans le Livre de mes Observations.

Ces fausses grossesses arrivent ordinairement aux femmes qui ne sont pas tout-à-fait bien reglées en l'évacuation de leurs menstruës, soit pour leur quantité, soit pour leur qualité, ou pour le temps auquel elles doivent fluer ; mais principalement aux femmes de 35. à 40. ans, à cause que cette évacuation commence en cet âge à n'être plus si bien ordonnée qu'elle étoit auparavant : C'est pourquoi dans tous ces soupçons de grossesse, il faut avant toutes choses s'informer particulierement de la maniere que les femmes avoient coûtume d'avoir leurs menstruës, aussi-bien que de toutes les dispositions qui ont précedé l'enflure du ventre, & de celles qui l'accompagnent ; observant sur toutes choses les deux plus notables circonstances que j'ay marquées cy-dessus touchant la disposition du nombril, & de celle de l'orifice interne de la Matrice.

Il arrive quelquefois que ces fausses grossesses sont bonnes comme cause ; car aprés qu'elles sont terminées, il se fait un changement de la disposition de la Matrice, qui est cause que dans la suite les femmes deviennent effectivement grosses d'enfant, pourvû qu'il n'y ait pas d'autre empêchement. C'est ce qu'*Hypocrate* nous enseigne tres-bien par ces paroles du 2. Liv. des Predictions. *Postquam ventris tumiditas exsoluta fuerit, ac molles factæ fuerint, in utero concipient, si non aliud quoddam impedimentum ipsis fiat : nam hæc affectio bona est ad mutationem in utero faciendam, ut post hoc tempus in utero concipiant.*

CHAPITRE VII.

Le moyen de connoître les differens temps de la grossesse.

SI les Medecins, les Chirurgiens, & les Sagefemmes ont besoin d'une grande prudence, pour assûrer qu'une femme est grosse, ou qu'elle ne l'est pas, & d'une veritable ou d'une fausse grossesse,

elle ne leur est pas moins requise, pour juger de combien elle la peut-être ; afin qu'ils puissent être assuré si l'enfant a vie, ou s'il ne l'a pas encore, ce qui est de tres-grande consideration : Car si la femme grosse avorte pour avoir été blessée, celui qui l'a frapée merite la mort, si son enfant étoit certainement vivant, sinon il doit être seulement condamné à une amende pecuniaire. Il faut aussi que les Sagefemmes prennent bien garde à n'être pas elles mêmes cause de la mort des enfans, & quelquefois aussi de celle de leurs meres, en les mettant en travail devant qu'il soit temps, comme font celles qui ne se connoissant aucunement en leur art, s'imaginent toûjours, quand la femme grosse se plaint de grandes douleurs de ventre & de reins, que ce sont celles de l'enfantement ; ce qui fait, qu'au lieu de tâcher à les faire cesser, au contraire, elles les excitent, & la font ainsi accoucher tres-malheureusement avant terme. Je connois une femme, qui étant grosse de six mois ou environ, fut surprise de grandes douleurs qu'elle sentoit dans le ventre, à peu prés comme si elles eussent été celles de l'accouchement ; ce qui l'obligea de mander sa Sagefemme, qui étant venuë, & connoissant la chose à sa mode, fit tout son possible pour la faire accoucher, en lui excitant un redoublement de ses douleurs par lavemens acres, & la faisant promener par la Chambre, ainsi que si elle eût été à terme : Mais cette femme voyant que nonobstant ces continuelles douleurs qu'elle eût durant deux jours, elle n'accouchoit point, elle m'envoya querir, pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre. Je fus incontinent chez elle, où l'ayant trouvée en cet état, je sentis en la touchant par bas, l'orifice interne de sa Matrice dilaté à y mettre l'extremité du petit doigt en sa partie interne, & encore plus ouvert vers l'exterieure : Mais considerant qu'elle n'avoit aucun autre accident que ces douleurs, je la fis aussi-tôt mettre au lit, où elle demeura huit ou neuf jours ; pendant lesquels toutes ses douleurs cesserent, & sa Matrice se referma exactement, ainsi que je le connus, l'ayant touchée quelques jours ensuite ; & elle ne laissa pas de porter encore son enfant trois mois entiers & accoucha à terme d'une fille forte & robuste, que j'ay vûë vivante jusqu'à l'âge de cinq ans. Or si j'eusse fait continuer comme on avoit commencé, cette femme seroit indubitablement accouchée à six mois ; ce qui auroit causé la mort à son enfant en son ventre, ou peu de temps aprés son avortement. Il se faut gouverner de la maniere en pareille occasion, pourvû que ces douleurs ne soient pas accompagnées d'accidens, qui mettroient

la mere en danger de la vie, si on ne la faisoit accoucher promptement, comme de frequentes convulsions, ou de quelque perte de sang considerable, ainsi que nous dirons en son lieu.

Pour bien connoître les differens temps de la grossesse, on se peut servir du propre témoignage de la femme, à quoy neanmoins il ne faut pas toûjours se fier : car il ne nous doit servir que de conjecture; d'autant que plusieurs se trompent elles-mêmes, s'imaginant être grosses depuis le temps qu'elles ont retention de leurs mois; ou elles se reglent par celuy auquel elles ont senti mouvoir leur enfant; ce qui n'est pas toûjours une chose certaine. Nous en jugeons le plus ordinairement par la grosseur du ventre; mais bien plus assûrément, en touchant l'orifice interne de la Matrice. Au commencement de la grossesse, nous ne la reconnoissons que par les signes de la conception; d'autant que ce qui est pour lors dans la Matrice, n'est pas de grosseur assez considerable pour tuméfier le ventre; qui bien au contraire devient plus plat en ce temps, pour les raisons que nous en avons dites en un autre lieu cy devant; mais aprés le deuxiéme mois, le ventre vient à s'élever peu à peu, & de là ensuite jusques au neuviéme. Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le sent exactement fermé & un peu allongé, ressemblant au museau d'un petit chien nouveau né; mais de là ensuite il grossit & s'amollit peu à peu, jusques au sixiéme mois, ou environ; aprés quoy il commence ordinairement à diminuer en toutes ses dimensions, à proportion que la Matricé s'étend; tellement que quand la femme approche de son terme, il est tout applani, & presque confus avec le globe de la Matrice, ne faisant pour lors qu'un petit bourlet, ou cercle un peu épais à son entrée, dont le couronnement est fait au temps de l'accouchement. Neanmoins il se trouve quelquefois des femmes qui ont encore cet orifice plus gros qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de la grossesse, à cause des humiditez glaireuses dont il commence d'être abreuvé en ce temps; mais alors il est beaucoup plus laxe & plus molasse, & non pas si compacte & si fermé qu'il a coûtume d'être dans les premiers mois.

Il ne faut pas aussi juger toûjours du temps de la grossesse par la grande tumeur du ventre; d'autant qu'il y a des femmes qui sont plus grosses à demi terme, que d'autre ne le sont étant prêtes d'accoucher; car cela dépend de la grosseur de leurs enfans comme aussi de leur nombre, & encore de la quantité des eaux qui sont contenuës avec eux dans la Matrice : Mais il en faut plûtôt

juger par cet orifice interne, qui devient ordinairement moins épais, & d'autant plus racourci & applani, que les femmes sont proches de leur terme; ce qui arrive ainsi que nous voyons diminuer l'épaisseur d'un cuire molasse à mesure que nous l'étendons; de même cet orifice devient moins épais, par l'extension qu'en fait la tête de l'enfant, qui donne & pese ordinairement contre luy dans les derniers mois. On se sert fort de cette remarque pour la reception des femmes grosses, qui viennent faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu de Paris, laquelle j'ay tres-souvent observée, y pratiquant les accouchemens en l'année 1660. par la permission que m'en fit donner pour lors Monseigneur le premier President, n'y ayant point de lieu plus propre à se perfectionner en peu de temps, dans la pratique d'une operation si necessaire; à cause du grand nombre qu'on y en fait journellement, & de toutes sortes. La regle est, que toutes les femmes grosses y sont reçues charitablement, quinze jours ou environ, avant leur terme; & pour ce sujet on les visite devant que de les y admettre; à cause qu'on en voit quantité, qui étant bien aises d'être nourries à ne rien faire, s'y presentent deux ou trois mois plûtôt qu'elles ne doivent, se disant & assûrant être prêtes d'accoucher: Mais par les considerations que j'ay dites cy-dessus, on peut facilement juger, & sçavoir à fort peu prés, celles qui y sont recevables, & celles qui ne le sont pas; c'est-à-dire, quand elles sont sur le point de leur temps, & par ce moyen, connoître aussi quand il est besoin de procurer l'accouchement, ou au contraire le retarder autant qu'il est necessaire & possible, lorsque la femme n'est pas encore à terme.

CHAPITRE VIII.

Sçavoir, si on peut connoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle; & les signes qui dénotent qu'elle est grosse de plusieurs enfans.

ON peut bien contenter la curiosité des femmes qui desirent sçavoir si elles sont grosses ou non; mais il s'en trouve beaucoup qui veulent qu'on passe outre, & qu'on leur dise, si c'est d'un garçon ou d'une fille; ce qui est absolument impossible; quoy-qu'il n'y ait presque point de Sagefemme qui ne se vante de le deviner; (en effet c'est bien deviner que d'y rencontrer) car quand cela ar-

rive, c'est assûrément plûtôt par hazard, que par aucune science, ou raison qu'elles ayent eûë pour le pouvoir prédire. Mais on est quelquefois si fort pressé & importuné d'en dire son sentiment, principalement par les femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, & même par leurs maris qui n'en sont pas moins curieux, qu'on est obligé de les satisfaire au mieux qu'il est possible sur ce sujet, par l'examen de quelques signes tres-incertains.

Il y a beaucoup de signes, sur lesquels cette connoissance est fondée, (si tant est qu'on la puisse avoir, ce que je ne crois pas) dont les deux principaux sont tirez d'*Hipocrate*. Le premier est en l'Aphor. 42. du 5. Liv. où il dit, *Mulier gravida si marem gerit, benè colorata est; si verò fœminam, malè colorata*. La femme grosse d'enfant mâle a bonne couleur; mais si c'est d'une fille, elle a mauvaise couleur. Et l'autre est en l'Aphor. 48. du même Liv. *Fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur*. Le plus souvent les enfant mâles sont situez au côté droit, & les femelles au côté gauche. De plus, on dit que la femme grosse d'un fils, est plus gaillarde & plus réjouïe, qu'elle se porte beaucoup mieux qu'elle n'est pas si dégoutée, qu'elle le sent remuër plûtôt, qu'elle a le poulx de la main droite plus élevé, plus fort, & plus frequent que celuy de la main gauche, que sa mammelle droite grossit devant la gauche, & est aussi plus ferme, que le bout de toutes deux est relevé, & regarde vers le haut, que le lait en est plus épais, & enfin que toutes les parties droites de son corps sont plus robustes & plus promptes à tous mouvemens ; comme par exemple, si elle est assise, ou à genoux, ou debout, qu'elle commencera sa premiere démarche avec le pied droit ; mais si c'est une fille, elle a des signes tout contraires à ceux que je viens de dire. Il y a des personnes qui pretendent le connoître par les urines en les voyant ; mais ce dernier signe n'est pas plus assûré ; car il se rencontre tous les jours des femmes bien colorées, & qui ont tous ces signes d'être grosses d'enfant mâle, qui accouchent d'une fille ; contre toute l'esperance qu'on leur avoit donnée du contraire ; & d'autres, qui bien qu'elles ayent des signes tout-à-fait opposez, font des garçons.

Quelques uns croyent si mieux connoître que tous les autres, par la consideration du temps de la conception ; car ils disent, que si la femme a conçu pendant que la Lune étoit en son croissant, elle doit avoir un garçon, & au contraire que ce doit être une fille si elle étoit en son declin : Mais ils n'y rencontrent pas mieux, comme il est aisé de le connoître par la remarque que j'en ai faite

à l'Hôtel Dieu de Paris, & qu'on y peut faire tous les jours aussi-bien que moy ; qui est que j'y accouchay une fois en un seul & même jour de l'année 1660. onze femmes qui étoient toutes à terme, dont cinq eurent des garçons, & les six autres firent des filles. Or il est à préjuger qu'elles avoient toutes conçu à peu prés en même temps ; puis qu'elles accoucherent toutes à terme en même jour : c'est pourquoy elles auroient dû, si cela y faisoit quelque chose, avoir été regies par la domination de cet Astre, & avoir fait toutes des garçons, ou toutes des filles ; & non les unes des garçons, & les autres des filles, ainsi qu'il arriva, & qu'il arrive encore tous les jours au même lieu, où on voit naître, comme par tout ailleurs, des mâles & des femelles indifferemment : c'est ce que prouvent bien aussi les Registres de tous les enfans nouveau-nez qu'on porte journellement baptiser dans toutes les Paroisses de cette ville de Paris, lesquels on peut aisément consulter pour la confirmation de cette verité ; mais particulierement ceux des Paroisses de saint Eustache, & saint Sulpice ; en chacune desquelles on baptise ordinairement plus de 160. enfans par mois. Mais ce qui doit encore mieux confirmer que l'influence de la Lune ne contribuë en rien à déterminer le sexe de l'enfant, c'est que nous voyons souvent des femmes accoucher d'enfans jumeaux qui sont de different sexe, quoy qu'ils ayent été engendrez dans le même temps : de sorte que l'on peut bien connoître par là ; que les femmes qui sont lunatiques, ne le sont ordinairement que par la tête, & non point par la partie qui sert à la conception.

Il y en a d'autres qui croyent que les mâles sont plûtôt engendrez de la semence qui vient du testicule droit, que de celle qui procede du gauche, l'estimant être plus chaude & moins sereuse, à cause que la veine spermatique droite vient du tronc de la veine cave, & que celle du côté gauche prend son origine de l'émulgente ; mais s'ils connoissoient de quelle maniere se fait la circulation du sang, ils sçauroient que le sang de la veine émulgente n'est pas plus sereux que celuy qui est dans la veine cave ; d'autant qu'il a été purgé par le rein de sa serosité superfluë, avant que d'entrer dans cette émulgente, & que la semence des deux testicules est toute semblable ; parce qu'elle est faite d'un même sang, qui leur est apporté, non point par les veines, mais seulement par les deux arteres, qui naissent du tronc de l'*Aorte*, autrement dite *la grosse artere* ; pour lequel sujet le gauche est aussi disposé à produire des mâles que des femelles. C'est pourquoy ces Pastres s'abusent en liant l'un

ou l'autre testicule de leurs taureaux, selon qu'ils souhaitent avoir des mâles ou des femelles. *Hypocrate* au Livre de la Superfetation, recommande à l'homme de faire la même chose dans l'action du coït ; mais cette ligature luy seroit fort incommode & tres-douloureuse ; outre qu'elle luy seroit entierement inutile, pour la raison que j'ay dite, comme les deux exemples qui suivent le peuvent assez justifier.

J'ay connu autrefois à Rome un Italien qui n'avoit que le testicule gauche (ayant perdu le droit en quelque bonne occasion) lequel depuis cet accident, ne laissa pas aprés s'être marié, de faire deux enfans, que j'ay vû vivans & fort sains, l'un desquels étoit un garçon, & l'autre une fille, sans tous ceux qu'il peut avoir eus depuis ce temps-là, auquel il n'avoit aucun soupçon que sa femme eût été aidée en sa besogne par quelqu'autre, comme il arrive assez souvent en ce païs. Je connois encore presentement un autre homme, qui est un Maître Armurier de cette ville de Paris, qui n'a aussi que le testicule gauche, le droit luy ayant été amputé dans sa jeunesse pour le guerir d'une hergne qu'il avoit, duquel la femme est accouchée d'un garçon pour la premiere fois, & de deux filles ensuite. Mais ce qui prouve manifestement que tous les signes sur lesquels on prétend fonder la préconnoissance qu'on peut avoir du sexe de l'enfant, qui est au ventre de sa mere, sont tout-à fait incertains ; c'est que les enfans Jumeaux qui ont été engendrez d'un seul & même coït, sont assez souvent, comme j'ay dit, tous deux de different sexe. On voit donc bien par tout ce que nous venons d'alleguer, que l'on ne peut pas avoir aucune connoissance certaine du sexe de l'enfant qui est dans le ventre de sa mere, ni sçavoir les veritables moyens d'engendrer plûtôt un garçon qu'une fille ; Dieu ayant exprés caché cette préconnoissance à l'homme pour éviter qu'il n'en abusât, au préjudice de la propagation de l'espece ; parce que la plûpart desirant des garçons, il arriveroit qu'il y auroit manque de filles.

Les personnes qui se vantent de pouvoir prédire quel doit être l'enfant qui n'est pas encore né, adherent pour l'ordinaire, par complaisance, au souhait que les femmes grosses & leurs maris font touchant ce sujet ; car si la Sagefemme sçait qu'on desire un garçon, elle assûrera que ce doit être un garçon, & qu'elle en jureroit ; & si c'est une fille qu'on demande (comme cela arrive aussi à des femmes qui aiment mieux les filles) elle dira de même, & qu'elle gageroit que ce doit être une fille. Si cela réüssit à la bon-

ne heure suivant son pronostic, elle ne manquera pas de dire qu'elle le sçavoit bien; mais quand la chance tourne au contraire de la prédiction, elle se fait reputer pour ignorante & presomptueuse.

Pour moi je voudrois agir tout autrement, & reconnoître avant que d'en rien dire, l'inclination des personnes, & donner toûjours en une chose si douteuse, mon avis contraire au souhait qu'on fait; car s'il arrive que par cette voye la Sagefemme rencontre bien (quoique ce soit par hazard) on dira que c'est une habile femme, & qu'elle l'avoit bien dit, & s'il vient d'autre façon (ce qui de deux fois arrive une) la femme & son mari ayant ce qu'ils ont souhaité, n'y prendront pas de si prés garde; d'autant qu'on reçoit toûjours de bon cœur le bien qui arrive, quoiqu'on ne l'ait pas esperé. Je dirai neanmoins ce que l'experience m'a fait connoître de plus vraisemblable dans cette incertitude, qui est, que les femmes qui ont déja eu plusieurs enfans, peuvent mieux que tout autre deviner de quel sexe est l'enfant dont elles sont grosses, en conférant les dispositions où elles se trouvent, avec celles de leurs precedentes grossesses; car souvent ces dispositions sont presque semblables toutes les fois qu'elles sont grosses de garçons, & changent ordinairement & se trouvent differentes lors qu'elles sont grosses de filles.

Ayant montré qu'il n'est pas possible de sçavoir precisément de quel enfant la femme grosse doit accoucher, à cause de l'incertitude des signes sur lesquels on se fonde pour en juger, nous dirons qu'il n'en est pas de même de la connoissance qu'on peut avoir si la femme est grosse de plusieurs enfans. Beaucoup d'Auteurs ont crû, que la femme ne doit porter que deux enfans à la fois, à cause qu'elle n'a que deux mammelles; comme aussi parce qu'elle n'a que deux cavitez dans la Matrice, à la difference de beaucoup d'autres animaux, qui y ont plusieurs cellules, le nombre desquelles correspond ordinairement à celui de leurs mammelles; ce qui fait qu'ils portent un plus grand nombre de petits, lequel est souvent égal à celui des cellules de leur Matrice. Cela est bien vrai à l'égard de ces autres animaux; mais la Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, dans laquelle il y a seulement une simple petite ligne longitudinale, qui s'y trouve sans autre separation.

Nous voyons tous les jours des femmes accoucher de deux enfans d'une même portée, & quelquefois de trois, mais tres-rarement de quatre. j'ay connu neanmoins autrefois un nommé M. *Hebert*, Couvreur des bâtimens du Roy, qui étoit si bon Cou-

vreur, que sa femme accoucha, il y a environ quarante-trois ans, de quatre enfans tous vivans en une seule fois; ce que sçachant Monseigneur le Duc d'Orleans défunt, auprés duquel il étoit assez bien venu pour son humeur joviale, il luy demanda en presence de quantité de personnes de qualité, s'il étoit vray qu'il fût si bon compagnon, que d'avoir fait à sa femme ces quatre enfans tout d'un coup; il répondit tout froidement qu'ouy, & qu'assurément il lui en eût fait une demi-douzaine, si le pied ne lui eut point glissé, ce qui fit rire un chacun de la bonne façon. *Aristote* au 4. Ch. du 7. liv. de l'hist. des anim. parle d'une femme qui en quatre fois accoucha de 20. enfans, en ayant fait cinq à chaque fois, dont la plûpart ont pû être nourris jusques à l'âge d'adolescence. *Pline* au 3. Ch. du 7. Liv. de l'hist. nat. rapporte encore cette même histoire, ou une autre toute semblable, qu'il ajoûte à l'exemple qu'il donne des trois *Horaces*, & des trois *Curiaces*, & à celle d'une femme nommée *Fausta*, qui du temps d'*Auguste*, en la ville d'*Ostie*, fit quatre enfans en une fois, sçavoir deux mâles & deux femelles; disant outre cela, qu'au rapport de *Trogus*, il y a des femmes en Egypte qui en font jusques à sept, & au 11. Ch. il parle d'une autre femme qui avorta de douze en une seule fois; & *Albucasis* au 75. Ch. du 2. Liv. de sa meth. dit qu'il se forme quelquefois quatre, cinq, six, sept, & même plus de dix enfans ensemble dans la Matrice; & qu'il a connu une certaine femme qui avorta de sept, & une autre de quinze, qui étoient tous bien formez. Mais j'estime pour miracle, ou pour fable, l'histoire ou le conte de cette Dame Marguerite, Comtesse d'Hollande, qui en l'an 1276. accoucha de trois cens soixante & cinq enfans, en une seule & même fois, qui reçurent tous le baptême, & moururent le même jour aussi-bien que leur mere; ce qui lui arriva (dit-on) par l'imprécation que lui fit une pauvre femme, qui souhaita qu'elle en put faire autant qu'il y a de jours en l'an; à cause que lui demandant l'aumône, en lui representant sa misere, & celle de deux enfans jumeaux qu'elle portoit entre ses bras, cette Dame luy répondit, que si elle en souffroit de l'incommodité, elle avoit eu du plaisir à les faire, lui reprochant aussi, qu'elle ne pouvoit pas avoir conçu ces deux enfans d'un seul homme. *Schinkius* au 4. Liv. de ses Observat. a transcrit tout au long l'Epitaphe qui contient l'histoire de cette Comtesse, laquelle il dit être gravée sur un marbre. dans un Bourg appellé *Lausdun*, qui n'est pas éloigné de la ville de *Leide* en Hollande.

Il ne m'est pas encore arrivé, depuis trente-six ans que je pratique les accouchemens, d'exemple plus remarquable pour le nombre des enfans, que celuy de la femme d'un Peintre, nommé *M. Pierret*, demeurant en la ruë S. Martin; laquelle j'ay accouchée le 6. Novembre 1675. de trois enfans assez gros, au terme de huit mois de sa grossesse, sçavoir deux garçons & une fille : mais ce qui est le plus extraordinaire, est que le mary de cette femme étoit paralytique de la moitié du corps depuis deux ans entiers; nonobstant quoy il n'avoit pas laissé de faire tout d'un coup ces trois enfans à sa femme, qu'il croyoit exempte de tout soupçon d'avoir commis en leur génération aucune infidelité envers luy. Cet exemple confirme assez, ce me semble, le dire de nos bonnes gens, qui soûtiennent qu'un homme est capable de génération, tant qu'il a la force de soulever un boisseau de son. Mais comme le plus souvent le nombre de deux, est celuy qu'ont les femmes, qui font plusieurs enfans à la fois, nous en dirons les signes, qui ne paroissent pas neanmoins toûjours dans les premiers mois, & qui même se remarquent fort peu jusques à ce que les enfans ayent un mouvement manifeste. Il y en aura quelque apparence, si la femme est extraordinairement grosse, sans qu'il y ait en elle aucun soupçon d'hydropisie; & bien plus, si on voit une éminence à chaque côté de son ventre, & qu'il ait en sa longueur comme une ligne un peu déprimée, ou moins relevée vers le milieu; & la chose sera presque certaine, si en un même instant on sent plusieurs & differens mouvemens aux deux côtez, & si ces mouvemens sont beaucoup plus frequens qu'à l'ordinaire; ce qui se fait à cause que les enfans étant pressez, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à se mouvoir de la façon, quoy qu'ils soient separez par les membranes, & contenus dans des eaux differentes. Outre cela, j'ay souvent observé, que les femmes qui ont plusieurs enfans, sont beaucoup plus incommodées durant tout le cours de leur grossesse, qu'elles ont aussi le ventre de tous côtez bien plus tendu en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que les autres qui n'en ont qu'un; & que vers les derniers mois elles ont toûjours les jambes & les cuisses fort enflées, & même quelquefois les deux levres de la vulve, & tout le pubis. Si tout cela est ainsi, pour lors on peut être assuré que la femme est tres-certainement grosse de plusieurs enfans.

Plusieurs Auteurs sont de l'opinion d'*Aristote* & de *Pline*, qui disent que les jumeaux de tous les autres animaux vivent facilement, quoy qu'ils soient de different sexe; mais qu'au contraire, tres-peu

de

de ceux de la femme peuvent être élevez, estant tres-difficile que la nature se puisse bien regler à conserver ces enfans de different sexe, dans la Matrice, durant tout le temps qui seroit necessaire; à cause que le mâle & la femelle recevant (à ce qu'on prétend) leur perfection plus promptement l'un que l'autre, il arrive presque toûjours que l'un vient à en sortir devant le temps; mais nous voyons tous les jours le contraire; car les jumeaux tant d'un même, que de differens sexes, vivent indifferemment aussi-bien d'une façon que de l'autre. *Rodericus à Castro* au 13. Ch. du 3. Liv. *de la nature des femmes*, confirme tres-bien cette verité par l'exemple qu'il apporte de son propre frere & de sa sœur, tous deux jumeaux, âgez de prés de 40. ans, qui étoient en tres-parfaite santé, & tous deux remarquables, non seulement pour les forces du corps, mais aussi pour toutes les perfections de l'esprit. Mais à quoy bon citer des autoritez, pour prouver une chose que l'experience nous fait connoître journellement? C'est pourquoy finissons ce discours pour parler de la superfétation.

CHAPITRE IX.

De la superfétation.

LA superfétation est une conception reïterée, qui se fait lorsque la femme qui est déja grosse vient à concevoir pour une seconde fois: Mais il y a beaucoup de contestation, pour sçavoir si la femme qui accouche de deux enfans, ou d'un plus grand nombre, les a tous conçus d'un même coït, ou de plusieurs. *Seneque* au 1. ch. du 7. Liv. *des biens-faits*, met cette chose au rang de celles qui sont les plus difficiles à connoître, aussi-bien que la cause du flux & reflux de la Mer Océane. Nous voyons à la verité tous les jours les chiennes, les chattes, les truyes, & les lapines faire plusieurs petits, pour avoir été couvertes une seule fois; ce qui peut bien faire préjuger que cela arrive à la femme de la même maniere, comme il est bien justifié *au* 38. *ch. de la Genese*, par l'exemple des deux enfans que *Thamar* conçut tout d'un coup de son beau-pere *Juda*, qui ne l'avoit connuë qu'une seule fois. Il y en a d'autres qui veulent que cela se fasse par superfetation; mais il y a des signes qui nous en font connoître la difference, par le moyen desquels on sçaura si les deux enfans ont été engendrez ensemble d'un seul coup, ou bien successivement l'un aprés l'autre.

Ce qui fait croire à plusieurs que la superfetation ne peut arriver, c'est à cause qu'aussi-tôt que la femme a conçu, sa Matrice se comprime, & se ferme tres-exactement ; aprés quoy la semence de l'homme, qui est absolument necessaire à la conception, n'y trouvant pas de place ni d'entrée, ne peut (à ce qu'ils disent) y être reçuë ni contenuë, pour faire cette seconde conception ; joint à cela, que la femme grosse décharge sa semence, qui n'y est pas moins requise que celle de l'homme, par un vaisseau qui aboutit à l'extrémité de l'orifice interne, laquelle se répand par ce moyen dans le *vagine*, & non dans la Matrice, ainsi qu'il seroit necessaire pour la superfetation. Neanmoins on répond à ces objections qui sont tres-fortes, qu'il est bien vray que la Matrice est pour l'ordinaire exactement fermée & resserrée quand la femme a conçu ; & outre cela que la femme jette pour lors sa semence par un autre conduit ; mais que cette regle generale a quelques exceptions ; & que la Matrice ainsi fermée s'entrouve quelquefois, pour laisser passer quelques excremens sereux & glaireux, qui par leur sejour l'incommodent ; ou principalement lorsque la femme est animée d'un extraordinaire desir du coït, & que venant aux prises amoureuses, dans la chaleur de cette action, elle décharge quelquefois par le conduit qui aboutit au fond de sa Matrice, lequel est dilaté & ouvert derechef, par l'impetueux effort de sa semence agitée & échauffée plus que de coûtume ; & cet orifice s'ouvrant ainsi quelque peu dans ce temps, si la semence de l'homme y est dardée en ce moment, on croit que la femme peut concevoir une deuxiéme fois, qu'on appelle *superfetation* : ce qui est confirmé par l'histoire que *Pline* rapporte au 11. Ch. du 7. Liv. de l'hist. nat. d'une servante, laquelle ayant exercé le coït en un même jour avec deux differentes personnes, fit deux enfans, l'un ressemblant à son Maître, & l'autre à son Procureur ; comme aussi de cette autre femme qui en eut encore deux, l'un semblable à son mari, & l'autre à son adultere ; faisant encore mention en ce même lieu d'une autre histoire fabuleuse, d'une femme qui ayant vuidé au septiéme mois un enfant mort, accoucha outre cela de deux jumeaux, deux mois ensuite de ce premier ; tous lesquels exemples il a tiré mot à mot d'*Aristote* au 4. Ch. du 7. Liv. *de l'hist. des anim.*

Cette seconde conception est effectivement une chose aussi rare, que nous en voyons la decision incertaine ; c'est pourquoy il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois que les femmes ont plusieurs enfans d'une même portée, il y ait eu superfetation ; car ils sont

presque toûjours faits d'un même coït, par l'abondance des deux semences, lesquelles sont quelquefois partagées en la Matrice, à cause que l'éjaculation ne s'en fait pas tout d'un coup, mais en differentes reprises. Il ne faut pas croire aussi que la superfetation se puisse faire en tous les temps de la grossesse; car si elle se fait, elle ne peut avoir lieu dans le premier, ni dans le second jour de la conception; d'autant que d'autre semence venant à être reçuë dans la Matrice, il s'én feroit un mêlange & une confusion avec la premiere, qui pour lors n'est pas encore revêtuë de cette pellicule qui l'en pourroit separer; laquelle n'est entierement formée qu'au sixiéme ou au septiéme jour, comme *Hipocrate* vit à cette femme, dont il parle au Livre *de la nature de l'enfant*, qui jetta cette geniture vers ce temps-là; outre que la Matrice se rouvrant de nouveau, il se feroit un écoulement de la premiere semence, qui ne seroit pas enveloppée de cette petite membrane qui la pourroit conserver. C'est ce qui fait que je ne crois pas que cette servante dont parle *Pline*, eût accouché de deux enfans, qui ressembloient à leurs differens peres, pour la raison qu'il en allegue; qui est qu'elle avoit exercé en un même jour le coït avec ces deux differentes personnes; parce que le dernier auroit certainement causé cette confusion de semence, comme j'ai dit, & auroit ainsi détruit l'ouvrage commencé: Mais je crois, que si cette superfetation se fait quelquefois, elle ne se peut faire seulement, que depuis le sixiéme jour de la conception, ou environ, jusqu'au trentiéme tout au plus; parce que pour lors les semences sont revêtuës de membranes, & le *fœtus* qui est contenu dans la Matrice est encore tres petit; mais aprés ce temps, cela est impossible, ou tout au moins tres-difficile, à cause que la Matrice s'emplissant de plus en plus par l'accroissement de l'enfant, auroit d'autant plus de peine à recevoir une nouvelle semence, & ne pourroit pas aussi la retenir, & empêcher qu'elle ne regorgeât dehors par sa plenitude, l'ayant reçuë en cet état; & ce qui me fait croire d'autant plus volontiers qu'il est tres-difficile que la superfetation se puisse même jamais faire, est que la Matrice embrasse toûjours si étroitement tout ce qu'elle contient, qu'elle ne laisse aucun vuide en sa capacité, quand même ce seroit un corps étrange qui y seroit retenu.

Hypocrate au Livre de la superfetation, nous donne (à ce qu'il croit) un moyen de reconnoître si deux enfans sont jumeaux; c'est-à-dire, s'ils ont été tous deux faits d'un même coït, ou s'ils sont engendrez l'un aprés l'autre par superfetation; disant que

comme la femme conçoit les jumeaux en un même jour, elle en accouche aussi en un même jour : *Quæ gemellos gestat, eadem die parit, velut concipit*. Mais cela n'est pas toûjours vray; neanmoins on connoît les jumeaux, en ce qu'ils sont tous deux à peu prés d'égale grosseur & grandeur, & qu'ils n'ont assez ordinairement qu'un seul & commun arriérefaix, & ne sont separez l'un de l'autre que par leurs membranes, qui les enveloppent chacun en particulier avec leurs eaux ; car ils ne sont pas tous deux dans une même membrane & en mêmes eaux, comme quelques uns croyent contre la verité. Mais s'il y a plusieurs enfans, & qu'il y ait eû superfetation, ils seront pareillement separez par leurs membranes, neanmoins ils n'auront pas leur délivre commun ; mais chaque enfant aura le sien particulier, & ils ne seront pas aussi d'égale grandeur ; d'autant que celuy qui aura été fait par superfetation, sera beaucoup plus petit & plus foible que celuy qui aura été engendré le premier ; qui à cause de sa force & vigueur, aura pris pour luy la plus grande & la meilleur portion de la nourriture, ainsi que nous le connoissons aux fruits fort gros & beaux, qui en ont quelquefois proche d'eux de tres-petits, qui sont comme des avortons ; ce qui vient de ce que celuy qui est premierement noüé & affermi à l'arbre, emporte toute la nourriture de son voisin provenu de la fleur qui s'est épanoüie, lors que le premier avoit déja acquis quelque grosseur. Il se voit aussi quelquefois que les jumeaux ne sont pas toûjours de pareille grandeur; ce qui arrive selon qu'ils ont plus ou moins de vigueur l'un que l'autre, pour attirer à eux en plus grande abondance la meilleure partie de la nourriture commune.

Il y a environ douze ans que j'accouchay une femme qui étoit a terme, à laquelle je tiray par les pieds une fort grosse fille vivante, qui s'étoit presentée en cette mauvaise posture; aprés quoy la voulant délivrer, j'amenay avec l'arrierefaix un autre enfant, qui étoit un garçon mort, & deux fois plus petit que cette premiere fille ; lequel ne paroissoit pas à sa grandeur & à sa grosseur avoir plus de quatre à cinq mois, quoy-que ces deux enfans eussent été engendrez ensemble en un seul & même coït, comme il se reconnoissoit, en ce qu'ils n'avoient pour tous deux qu'un seul & même délivre ; ce qui en est la véritable marque, ainsi que nous avons dit; & ce deuxiéme enfant étoit si petit, que je le tiray tout d'un coup avec l'arriérefaix, & encore enveloppé de ses membranes que j'ouvris au-ssitôt pour voir s'il étoit vivant ; mais il étoit

mort il y avoit bien long-temps, ainsi qu'il me parut par sa corruption.

Ne voulant pas tout-à-fait soûtenir que la superfetation ne se fasse quelquefois, je diray seulement qu'elle arrive tres-rarement; & qu'aux femmes qui accouchent de deux enfans, qui n'ont qu'un seul délivre commun à tous deux, c'est un signe tres certain qu'il n'y a point eû de superfetation, & qui est beaucoup plus seur que les indices qui se tirent de la grandeur & de la force des enfans, qui ne nous doivent servir que de conjecture; joint à cela que les jumeaux peuvent encore avoir chacun leur délivre entierement separé l'un de l'autre, aussi-bien que leurs corps le sont; c'est pourquoy ce signe, qui est équivoque, ne nous peut pas bien prouver la chose. Pour conclure cette dispute, je diray qu'il est toûjours au pouvoir de la femme d'éviter la superfetation, si elle s'abstient du coït durant les premiers mois aprés qu'elle aura conçu; mais il n'en est pas de même de la génération des jumeaux; car elle ne dépend point d'elle en aucune façon.

CHAPITRE X.

De la Mole & du Faux-germe.

DE toutes les especes de grossesse de la femme, il nous reste à examiner celle qui est causée par la Mole, de laquelle il faut toûjours procurer l'expulsion aussi-tôt qu'elle est reconnuë; parce qu'elle est tout à-fait contre nature. La Mole n'est autre chose qu'une masse charnuë, sans os, sans articulation, & sans distinction des membres, qui n'a aucune veritable forme ni figure reguliere & determinée, engendrée contre nature dans la Matrice ensuite du coït, des semences corrompuës de l'homme & de la femme.

Il est tres-certain que les femmes n'engendrent pas de Moles, ni de faux-germes, si elles n'ont usé du coït; parce que les deux semences y sont aussi-bien requises que pour la vraye génération. On en voit, à la verité, quelques-unes qui n'ayant eû aucune habitation avec l'homme, vuident aprés des pertes de sang, quelques corps étranges, qui semblent étre charnus en apparence; mais si on y prend garde de bien prés, on trouvera que ce ne sont que des grumeaux de sang caillé, qui n'ont aucune consistance ni tissure charnuë ou membraneuse, comme ont toûjours les Moles

& les faux germes. Il y a même quelques femmes qui vuident aussi tous les mois dans le temps de leurs menstruës des petits corps, qui paroissent comme membraneux, & en quelque façon charnus: Mais ce n'est qu'un sang glacé & une pituite visqueuse, qui se condense par la chaleur du lieu tout autour des parties internes de la Matrice, d'où venant ensuite à se détacher par l'affluence du sang, elle est expulsée avec les menstruës.

Quelques Auteurs font plusieurs differences de Moles; & disent que les unes sont aqueuses & venteuses, & les autres membraneuses & charnuës; dont quelques-unes sont sans forme ni figure determinée, & d'autres ont quelque espece de figure humaine grossiere, & même quelque sentiment & mouvement: Mais suivant la definition que nous en avons donnée, nous n'admettons pour veritables Moles, que ces corps étranges charnus, contenus en la capacité de la Matrice, qui sont entierement separez de sa propre substance, à laquelle ils adherent seulement par quelques endroits, d'où ils tirent leur nourriture. C'est pour cela que nous ne suivons pas la definition qu'*Aetius* au 80. ch. du 16. liv. & *Paul Æginete* au 69. ch. du 3. liv. nous donnent de la Mole: Car ils disent que ce n'est autre chose qu'une tumeur endurcie de la Matrice, causée, selon *Aetius*, ou par quelque inflammation qui a precedé, ou par quelque ulcere, auquel une excroissance de chair est survenuë, laquelle tumeur on appelle *Mole*, à cause de sa grande pesanteur: Mais cette définition convient plûtôt au schyrre de la Matrice, & à l'ulcere avec chair superfluë, qu'à la veritable Mole; & les eaux & les vents se doivent rapporter aux hydropisies de Matrice; & si ce qui est contenu en sa capacité, a de soy quelque sentiment & mouvement animal, en ce cas, c'est un monstre, & non une Mole.

Les Moles s'engendrent ordinairement lors que la semence de l'homme, ou celle de la femme, ou toutes les deux ensemble sont debiles ou corrompuës originairement, ou par accident (car la Matrice ne travaille à la véritable génération, que par le moyen des esprits, dont les semences doivent être toutes remplies mais d'autant plus facilement, que le peu, qui s'y en trouve est éteint, & comme étouffé, ou noyé par la quantité de sang menstruel grossier & corrompu, qui quelquefois y affluë peu de temps aprés la conception; lequel ne donne pas le loisir à la nature d'achever ce qu'elle commençoit à grand'peine; & troublant ainsi son ouvrage, en y mettant la confusion & le desordre, il se fait des se-

mences, & de ce ſang une eſpece de *chaos*, que nous appellons *Mole*; laquelle ne s'engendre que dans la Matrice de la femme, & ne ſe rencontre jamais,ou tres-rarement,dans celle de tous les autres animaux; parce qu'ils n'ont pas de ſang menſtruel comme elle; joint à cela que ſouvent les deux ſemences, tant celle de l'homme, que celle de la femme, ne ſont pas fecondes; à cauſe qu'ils exercent trop frequemment le coït; ce que ne font pas la plûpart des autres animaux, qui n'en uſent que tres-rarement, & ſeulement en certain temps, lors que leurs teſticules & leurs vaiſſeaux ſpermatiques en regorgent de plenitude: car comme *Galien* dit tres-bien à la fin du 10. Ch. du 11. Liv. de l'uſage des parties, & *Charron* au 14. Ch. du 3. Liv. de la ſageſſe, les hommes ne ſongent ordinairement qu'à la volupté en uſant du coït, & à rien moins qu'à faire des enfans beaux & parfaits; ce qui fait que ſouvent ils y réüſſiſſent mal.

La Mole n'a point d'arrierefaix ni de cordon qui luy ſoit attaché, comme l'enfant a toûjours, d'autant qu'elle même eſt adherente à la Matrice, au moyen dequoy elle reçoit ſa nourriture de ſes vaiſſeaux; elle eſt auſſi quelquefois enduite d'une eſpece de membrane, au dedans de laquelle il ſe trouve une chair confuſément entrelaſſée de quantité de vaiſſeaux; & elle groſſit & durcit plus ou moins, ſelon l'abondance du ſang qu'elle reçoit, & ſelon ſa diſpoſition, comme auſſi ſelon la temperature de la Matrice & le temps qu'elle y ſéjourne: car plus elle y demeure, plus elle durcit & devient ſcyrrheuſe, & difficile à être rejettée, à cauſe de ſa groſſeur. La Mole eſt pour l'ordinaire ſeule; neanmoins il s'en rencontre quelquefois pluſieurs, & les unes ſont fort adherentes à la Matrice, & d'autres le ſont tres-peu; elles y ſéjourné ordinairement plus ou moins de temps qu'elles y ſont plus ou moins adherentes. Quand les femmes les vuident avant le deuxiéme ou le troiſiéme mois, on les nomme *faux germes*; lors qu'elles les gardent plus long-temps,& que ces corps étrangers viennent à groſſir, on les appelle *Moles*. Les faux germes ſont plus menbraneux, & ſont ordinairement remplis d'eaux ou de ſemence corrompuës; mais les Moles ſont tout-à-fait charnuës.

Ayant ſouvent examiné des faux germes que des femmes avoient vuidé, j'ay preſque toûjours trouvé leur ſurface exterieure, par laquelle ils avoient été adherens à la Matrice, un peu plus rouge, & plus charnuë que leur partie interne, qui paroît ordinairement noirâtre & livide, à cauſe du ſang, qui ne pouvant plus li-

brement circuler, quand les faux-germes ont commencé à se détacher d'avec la Matrice, se coagule dans leurs vaisseaux, & qui s'insinuant peu-à-peu dans les espaces vuides de la propre substance des faux-germes, augmente de beaucoup la grosseur de ces corps étranges, qui dans leur état naturel étoient bien plus étendus, & plus membraneux, qu'ils ne paroissent ordinairement quand les femmes les vuident; car la Matrice contribuë beaucoup par sa contraction, à leur donner la figure d'une matiere compacte & rassemblée, semblable au gésier d'une volaille, aprés que les eaux & les semences corrompuës, qui étoient contenuës dans les faux-germes, sont entierement écoulées: Et je puis même assûrer que l'experience m'a tres-souvent fait connoître que tous ces prétendus faux-germes ont été des vrais germes dans les premiers jours de la conception; & que ce sont effectivement de petits arrierefaix, dont les membranes sont farcies du sang caillé, qui en augmente la grosseur, & qui, aprés que les eaux qu'elles contenoient en sont écoulées, étant, comme je viens de dire, ramassées toutes en un globe par la contraction de la Matrice, & étant comme moulées dans sa cavité, avec la substance charnuë de ces petits arrierefaix, & avec les caillots du sang qui est extravasé, en prennent pour lors la figure; ce qui fait ressembler toute cette masse confuse au gésier de quelque volaille: Et comme assez souvent dans ces sortes de fausses couches des femmes on ne s'apperçoit pas d'aucun *fœtus*, tant à cause de leur extrême petitesse (s'étant fletris de même que font les fleurs & les fruits avortons d'un arbre, dés le moment que le principe de vie a été détruit en eux, ce qui arrive quelquefois dés les premiers jours aprés la conception) que à causse de l'extrême mollesse de leur petit corps, dont la figure se corrompt & s'efface, & la matiere se confond avec la substance des caillots de sang que les femmes vuident dans ces accidens; & aussi parce qu'on ne leur voit vuider ensuite que ces sortes de corps étranges, on les prend ordinairement pour de simples faux germes, quoy qu'en effet ce soient de vrais arrierefaix. Plusieurs femmes vuident d'elles-mêmes ces sortes de faux-germes sans beaucoup de peine, & sans aucun accident considerable; mais il s'en rencontre quelques autres qui coureroient risque de la vie, si elles n'étoient aidées de l'art, comme j'enseigneray cy-aprés en son lieu.

On remarque en la femme qui a une Mole, presque tous les signes de conception & de grossesse d'enfant; mais elle en a aussi quelques-uns qui sont differens des autres; Car son ventre est bien

plus

plus dur & plus douloureux, & paroît plus également tendu de tous côtez, & non pas si en pointe vers le devant ; & il se tumefie aussi plus promptement dans le commencement, que si elle étoit grosse d'un enfant ; & comme la Mole est tout-à-fait contre nature, & qu'elle n'a point de veritable vie, ni de mouvement animal, & qu'elle n'est point environnée d'eaux, comme est l'enfant, la femme en est extrémement incommodée, & a beaucoup plus de peine à la porter qu'un enfant; parce que de quelque côté qu'elle se tourne, la Mole y tombe, quand elle est un peu grosse, comme si c'étoit une boule pesante: elle a une grande lassitude aux cuisses & aux jambes, des difficultez d'uriner, & elle ressent une grande pesanteur au bas du ventre, d'autant que cette masse de chair par son poids, entraîne la Matrice en bas, laquelle comprime la vessie de l'urine ; la femme outre cela n'a pas ordinairement les mamelles si enflées, & elle n'y a point de lait ; (nous entendons de veritable lait) car on voit quelquefois des femmes qui sont grosses de Moles, ou d'autres fausses grossesses, faire sortir du bout de leurs mamelles certaines serositez, qu'on ne doit pas qualifier du nom de lait. On le connoît encore plus facilement, quand avec tous ces signes on ne sent rien mouvoir dans la Matrice, aprés les quatre ou cinq premiers mois de la grossesse; & certainement, quand le terme de l'accouchement est passé, & que tous les signes susdits restent & continuent de la façon. Ce n'est pas que la femme qui a une Mole dans la Matrice, ne sente quelquefois une espece de mouvement, comme je l'ay vû arriver à plusieurs femmes ; mais ces sortes de mouvemens sont bien différens de ceux d'un enfant, ainsi que j'ay déja expliqué cy-devant au 6. chap. car l'enfant a de soy un mouvement volontaire de totalité & de partialité : mais la Mole n'en a aucun, si ce n'est par accident; & si la femme qui a une Mole sent remuer quelque chose d'extraordinaire dans son ventre, ce sont des tressaillemens ou especes de mouvemens convulsifs de la Matrice, qui sont causez par l'irritation du corps étrange qu'elle contient. J'ay vû des femmes en avoir de si violens, qu'on eut dit qu'elles auroient eû effectivement plusieurs animaux enfermez dans leur ventre. *Fabricius Hildanus* en l'Obs. 55. de sa 2. cent. fait recit de l'histoire d'une femme qui avoit porté une Mole beaucoup plus grosse que la tête durant plus de deux années, qui la fit enfin mourir; durant tout lequel temps elle avoit plusieurs fois conjuré les Medecins & les Chirurgiens de luy vouloir ouvrir le ventre, pour luy tirer de tres-horribles & cruelles bêtes, qu'elle croyoit y

avoir. On voit même quelquefois des femmes, qui sans avoir aucune Mole dans la Matrice, ont aussi de ces especes de mouvemens convulsifs, qui sont excitez par quelques humeurs étranges, qui se fermentant dans sa cavité, ou dans sa propre substance, aussi-bien que dans celle du mésentere, causent de violens tressaillemens de ces parties, par l'irritation qu'elles y font. Monsieur *Rodier* mon Confrere amena en l'année 1666. en nôtre Chambre d'Assemblée de saint Cosme, une femme âgée pour lors de quarante ans, laquelle il me fit voir, & à plus de trente autres de nos Confreres, pour sçavoir quelle pouvoit être la cause des grands & tres-frequens mouvemens douloureux qu'elle sentoit dans le ventre depuis plus d'un an & demi, lesquels étoient si manifestes, qu'on voyoit souvent son ventre être aussi fortement agité en plusieurs differens endroits, que si elle eût eû deux ou trois enfans dedans, & elle l'avoit même aussi gros, & le sein, que si elle eût été prête d'accoucher; ce qui luy a toûjours duré de la sorte depuis ce tems-là jusques au mois de Juin de l'année 1674. que je vis encore cette femme dans toutes les mêmes dispositions ausquelles je l'avois veuë il y avoit prés de huit ans, faisant au reste assez passablement bien toutes ses fonctions, & n'ayant aucune autre notable incommodité que la douleur que luy causoient ces violens & frequens mouvemens qu'elle sentoit ou plûtôt qu'elle feignoit sentir dans son ventre, qui étoit toûjours tres-gros: Mais je découvris pour lors, qu'elle faisoit volontairement tous ces mouvemens par une pure affectation de faire admirer en elle une chose qui paroissoit si extraordinaire aux yeux de tous ceux qui la voyent.

Les Moles sont nourries, comme il est dit, dans la Matrice, à laquelle elles adherent presque toûjours par quelque endroit, & sont entretenuës du sang dont elles sont abreuvées, ainsi que les plantes le sont par l'humidité de la terre. Il se rencontre quelquefois un enfant avec la Mole, duquel elle est quelquefois separée, si nous en croyons *Hipocrate*, comme étoit cette caruncule que la femme de *Gorgias* vuida quarante jours aprés être accouchée au neuviéme mois, d'une fille vivante, dont il fait mention au 5. Liv. *des Malad. pop.* & d'autres fois aussi elle se trouve adherente à son corps; ce qui le fait devenir contrefait & monstreux, comme étoient ceux dont je vais parler.

En l'année 1665. étant chez M. *Bourdelot*, tres-renommé Docteur en Medecine, de la Faculté de Paris, chez qui on faisoit publiquement tous les Lundis des Conférences Academiques, com-

me on fut tombé sur le discours de la circulation du sang, que j'expliquois pour lors selon mon sentiment, on y apporta l'enfant d'une femme nouvellement accouchée à terme, auquel manquoit toute la partie superieure de la tête, n'ayant aucun crane ni cerveau; ni même aucun cuir chevelu; mais il avoit seulement, au lieu de toutes ces parties, une Mole ou masse charnuë plate & fort rouge de l'épaisseur & de la largeur d'un arriere-faix, recouverte d'une simple membrane assez forte: cet enfant avoit, nonobstant cela, toutes les autres parties du corps bien saines, & bien composées & figurées. Cette disposition monstreuse luy causa la mort aussi-tôt qu'il fut né; & encore étoit-il bien admirable & étonnant tout ensemble, de voir comment il avoit pû vivre ainsi sans cerveau, comme aussi bien difficile de connoître si cette masse charnuë en avoit pû faire la fonction pendant qu'il étoit au ventre de sa mere. Elle étoit entretissuë de quantité de vaisseaux, comme une espece de *placenta*, toutefois de substance bien plus ferme. M. *le Clerc* & M. *Tuillet* mes Confreres & bons amis, étoient au même lieu pour lors, où ils virent tous deux ce prodige aussi bien que moy.

J'ay encore vû depuis ce temps là deux autres enfans qui étoient presque semblables en figure à ce premier. L'un étoit un enfant qu'un Ministre de santé avoit fait à une fille, lequel étoit aussi monstreux que ce premier. Ce fut le 11. Decembre 1671. que je fus requis de me transporter conjointement avec Monsieur *Lamy* mon confrere, au logis d'une Sagefemme du Fauxbourg saint Germain, chez laquelle cette fille étoit accouchée le jour précedent, pour faire nôtre rapport de ce qui pouvoit avoir causé la mort à cet enfant; la mere voulant éviter qu'on la pût accuser de l'avoir elle-même défait, à cause qu'elle étoit en grand procés contre celuy qui luy avoit fait l'enfant, qu'elle poursuivoit en Justice pour l'obliger à l'épouser; aprés avoir bien examiné cet enfant mort, qui étoit de sexe feminin, nous reconnûmes par la grandeur de son corps, qu'il étoit vraysemblablement venu au terme de sept mois, & que la mort luy étoit tres-assûrément arrivée par la disposition monstreuse de sa tête, qui n'étoit recouverte en toute sa partie superieure que d'une simple substance fongueuse, rouge comme du sang, tant interieurement qu'exterieurement, épaisse d'un demy travers de doigt, & large de quatre doigts, n'ayant point de cerveau, ni aucun cuir chevelu par dessus, ni même aucun de tous les os du crasne, sinon la seule partie anterieure & inferieure du coro-

nal, & quelque petite portion de l'occipital, qui étoit recourbée en dedans, & de figure tout-à-fait irreguliere, aussi bien que de substance extraordinaire. Toute cette partie superieure & principale de la tête de cet enfant étoit entierement applatie sur sa face, qui étoit jointe immediatement & fermement attachée sur le haut de la poitrine & sur les épaules, sans aucun col qui en fît la separation; mais toutes les autres parties de son corps étoient assez bien conformées. Or aprés avoir interrogé la mere sur tout ce qui nous pouvoit faire connoître la cause de la disposition monstrueuse de son enfant, & qu'elle nous eût declaré que lors qu'elle n'étoit grosse que d'un mois ou environ, elle avoit eu une extrême & subite frayeur, en voyant tomber son Amant du haut de la fenêtre d'un second étage du logis où elle étoit avec luy, sur le pavé de la ruë, croyant effectivement qu'il se fût brisé toute la tête; nous certifiâmes par nôtre rapport, que cette disposition monstrueuse de son enfant procedoit indubitablement de cette extrême frayeur, qui ayant en cet instant fait une subite & violente agitation de tout son corps, aussi-bien que de son imagination, qui luy figuroit un homme ayant la tête cassée & tout en sang, avoit causé par analogie de semblable substance, la même impression à la tête de l'enfant dont elle étoit grosse; qui pour n'avoir alors qu'un mois tout au plus, en avoit été facilement offensé en cette partie, qui est en ce temps d'une substance tres-molle.

Le 29. May 1672. Monsieur *Auguy* mon Confrere, me mena chez une femme vers le Cloître de Nôtre-Dame, pour me faire voir un enfant mort, dont elle étoit recemment accouchée à sept mois, lequel avoit encore la tête d'une figure monstrueuse, semblable aux deux exemples dont je viens de parler, ayant outre cela les bras & les jambes tout contrefaits; ce qui étoit aussi arrivé à cette femme par une grande fâcherie, accompagnée de frayeur subite, qu'elle nous dit avoir euë dans le commencement de sa grossesse.

La femme qui porte une Mole est bien plus incommodée en toutes manieres, que celle qui est grosse d'enfant; & si elle la garde long-temps, elle ne vit pas cependant sans danger de la vie. Il y en a qui les portent (à ce que disent quelques Auteurs) durant trois ou quatre années entieres, & quelquefois même durant tout le reste de leur vie, comme *Aristote* à remarqué au 7. *Ch. de la gener. des anim.* & comme il arriva à la femme de ce Potier d'étain, de laquelle *Ambroise Paré* fait mention en son Livre de la Génération, qui en porta une 17. ans, dont à la fin elle mourut. Mais ce qui est

tres-digne d'observation, c'est que si la substance de la Mole est confuse avec celle de la Matrice, en telle sorte qu'il ne s'en fasse que comme un même corps (ce qui est plûtôt une excroissance de chair carcinomateuse, qui succede à quelque ulcere, qu'une veritable Mole) pour lors il est impossible que la femme en réchappe: car elle ne peut être en aucune façon expulsée ni tirée; ce qui fait qu'elle augmente toûjours, jusques à ce qu'elle fasse enfin mourir la femme. C'est ce que nous enseigne *Hypocrate* au 1. Liv. des maladies des femmes. *Siquidem una caro fiat, mulier perit: neque enim fieri potest ut superstes maneat.* Nous declarons les remedes qui sont convenables à la veritable Mole, en parlant de son extraction au 31. ch. du 2. Livre. Cependant il est bon d'être averti que nous n'admettons pas pour veritables Moles ces grosses tumeurs schirreuses & carcinomateuses de la Matrice, qui aprés avoir fait languir, durant plusieurs années, les pauvres femmes qui les portent, les font enfin mourir; & que les Moles que nous croyons seulement vrayes, procedent toûjours originairement d'un faux-germe qui restant plus long-temps qu'à l'ordinaire dans la Matrice, sans en être expulsé; y grossit de telle sorte, qu'il passe alors pour Mole. Je n'ay jamais vû de ces sortes de veritables Moles rester plus de sept ou huit mois dans la Matrice sans en être expulsées.

CHAPITRE XI.

De quelle façon la femme se doit gouverner durant tout le cours de sa grossesse, lors qu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens considerables, pour tâcher d'éviter ceux qui luy pourroient arriver.

QUOY-QUE la femme grosse se porte bien, neanmoins elle doit en quelque façon être considerée comme malade, à cause de l'état neutre où elle est (aussi appelle-t-on vulgairement la grossesse, *une maladie de neuf mois*) parce que pour lors elle est sujette à plusieurs incommoditez, que la grossesse cause ordinairement à celles qui ne se gouvernent pas bien. *Aristote* au 6. ch. du 4. Livre *de la gener. des anim.* dit, que les femmes different beaucoup en cela des autres animaux; car les animaux se portent presque toûjours bien durant qu'ils ont leurs petits dans le ventre: mais au contraire les femmes sont le plus souvent malades quand

elles sont grosses ; tant à cause de leur vie oisive & sedentaire, qu'à cause de la suppression de leurs menstruës. C'est pourquoy comme le bon Pilote qui est embarqué sur une mer orageuse & pleine d'écueils, en évite le peril, s'il s'y conduit avec prudence ; mais autrement ce n'est que par hazard s'il n'y fait pas n'aufrage ; de même la femme grosse se met souvent en danger de la vie, si elle ne fait son possible, pour éviter & prévoir quantité d'accidens ausquels elle est sujette en ce temps ; pendant quoy il faut toûjours avoir égard à deux, c'est à-dire, à elle & à l'enfant qu'elle porte en son ventre ; car d'une seule faute il en resulte un double mal ; d'autant que la mere ne peut pas être incommodée, sans que son enfant ne s'en ressente. C'est ce qu'*Hypocrate* nous enseigne au Livre de la nature de l'enfant. *Puer vivit de matre in utero, & quali mater sanitate prædita est, talem etiam puer habet.* Or afin qu'elle se puisse maintenir en bonne santé autant qu'il est possible en cet état neutre, il faut sur toutes choses, qu'elle observe un bon regime de vivre, qui soit convenable à son temperament, à sa coûtume, & à sa condition & qualité ; ce qu'elle fera par un bon usage de toutes les choses suivantes.

L'air auquel elle fera sa residence ordinaire, sera bien temperé en toutes ses qualitez ; s'il n'est pas ainsi naturellement, on le corrigera autant que faire se pourra, en le rectifiant par differens moyens ; elle évitera celuy qui est trop chaud ; d'autant que faisant grande dissipation des humeurs & des esprits, il cause souvent des foiblesses aux femmes grosses ; & particulierement aussi celuy qui est trop froid & plein de brouïllards ; parce que causant de grands rhumes & des distilations sur la poitrine, il excite la toux, qui par son subit & impetueux mouvement, faisant de puissans efforts qui poussent en bas, peut causer l'avortement à la femme. Elle doit aussi éviter de faire sa demeure dans ces ruës étroites, pleines d'immondices, comme encore de se tenir proche des égouts de la Ville, ou des retraits de la maison ; car il y a des femmes si delicates, que l'odeur d'une chandelle mal éteinte, est capable de les faire accoucher avant terme, ainsi que *Pline* nous enseigne au 7. ch. du 7. Livre de l'hist. natur. & que *Liebaut* nous assûre avoir vû luy même. C'est ce que peut bien pareillement, & encore plûtôt, causer la fumée du charbon, comme j'ay vû une fois en une Blanchisseuse, qui avorta au quatriéme mois, pour en avoir été entêtée, laquelle par trop grande hâte qu'elle avoit de rendre du linge dont on la pressoit, n'ayant pas la patience de faire allumer

ſon charbon dans la cheminée, le mit tout noir ſous ſa platine, la vapeur duquel ſe portant à ſon cerveau, luy cauſa cét avortement la nuit du même jour, dont elle penſa mourir. Mais comme nous diſons que la femme groſſe doit fuir le mauvais air, & toutes ſortes de mauvaiſes ſenteurs, auſſi doit-elle éviter les parfums, & toutes les odeurs trop ſuaves, principalement ſi elle eſt ſujette à des ſuffocations de Matrice; C'eſt pourquoy elle tâchera de reſider en un air exempt de toutes ces choſes, autant que ſa commodité le pourra permettre.

La plus grande partie des femmes ſont tellement dégoûtées, & ont tant de differentes envies, & de ſi fortes paſſions pour pluſieurs choſes étranges quand elles ſont groſſes, qu'il eſt bien difficile de leur preſcrire préciſement les alimens dont elles doivent uſer: Mais je leur conſeille de ſuivre en cette occaſion le ſentiment d'*Hipocrate* en l'Aphoriſme 38. du 2. Livre, où il dit, *Paulò deterior & potus & cibus, ſuavior tamen, melioribus quidem, ſed inſuavioribus, præferendus.* Le boire & le manger eſt préferable & plus convenable, ſi on le trouve bon & agréable au goût & à l'appetit, encore qu'il ſoit un peu plus mauvais, que celuy qui (quoique meilleur) n'eſt pas ſi agréable. C'eſt à mon avis la regle & la meſure qu'elles y doivent garder, pourveu que les choſes dont elles ont envie, ſoient viande de commun uſage à la nourriture, & non tout-à-fait étranges & extraordinaires, évitant toutefois leur excez.

Si la femme groſſe n'eſt pas travaillée de ces dégoûts ordinaires, elle uſera de viandes qui ſoient d'un bon ſuc, en telle quantité qu'elles ſuffiſent pour ſa nourriture & celle de ſon enfant; & ſon appetit luy ſervira de regle pour la quantité. Elle doit en ce temps ſe diſpenſer d'abſtinences & de jeûnes; parce qu'échauffant le ſang de la mere, ils l'empêchent d'étre propre pour la nourriture de l'enfant, laquelle doit être douce & benigne, & le rendent par ce moyen tres fluet & debile, ou le contraignent de ſortir avant le temps, pour en chercher autre part; elle ne s'emplira point auſſi de trop de viandes à la fois; & principalement le ſoir; d'autant que la Matrice occupant par ſon étenduë une grande partie du ventre vers les derniers mois de ſa groſſeſſe, empêche que l'eſtomac n'en puiſſe contenir beaucoup; ce qui luy cauſe ſouvent des rapports aigres à la bouche, à cauſe de la mauvaiſe digeſtion des alimens, & une grande difficulté de reſpirer, à cauſe de la compreſſion qu'en reçoit le diaphragme, qui n'a pas pour lors une entiere liberté de ſe

mouvoir. C'est pourquoy elle mangera plûtôt peu & souvent; son pain sera de pur froment, bien cuit & blanc, comme est à *Paris* celuy de *Gonesse*, ou autre semblable, & non ces gros pains bis, ou de ces pains chalans, qui se gonflent dans l'estomac, ou d'autres de pareille nature, qui sont fort étouffans. Elle mangera aussi de bonnes viandes bien nourrissantes, comme sont celles des plus tendres endroits de bœuf, & celles de veau, de mouton, d'agneau, & de volailles, telles que sont bonnes poules grasses, chapons, pigeons & perdrix, & cela rôti, ou boüilli, selon qu'elle desirera. Les œufs frais lui sont encore fort bons; & comme les femmes grosses n'ont jamais de bon sang, elle usera dans ses potages d'herbes qui le purifient, telles que sont l'ozeille, la laituë, la chicorée & la bourroche. Elle ne doit point manger de toutes ces pâtisseries de haut goût, & principalement de leur croûte; d'autant qu'étant fort indigeste, elle charge beaucoup l'estomac; si elle desire manger du poisson, qu'il soit frais & non salé, & de celuy qui se nourrit aux rivieres & aux eaux courantes; d'autant que celuy des étangs sent la bourbe, & est d'un mauvais suc.

Mais si les femmes grosses ne peuvent absolument refrener leurs envies étranges, il vaut mieux, comme nous avons dit, leur permettre de biaiser un peu dans leur regime de vivre (pourveu que ce soit moderément) que de s'obstiner à tant contrarier leurs appetits. Elles pourront boire à leurs repas un peu de bon vin vieux, bien temperé d'eau, plûtôt rouge que blanc, lequel leur servira à faire bonne digestion, & à conforter leur estomac, qui est toûjours debile pendant la grossesse; & si elles n'en buvoient point auparavant, elles tâcheront de s'y accoûtumer petit à petit, elles doivent aussi prendre garde à ne pas boire à la glace, ni trop frais; de peur qu'il ne leur arrive le même accident, qu'on nous a dit être arrivé au mois de Juillet 1677. à l'Imperatrice, qui avorta au troisiéme mois & demie de sa grossesse par une grande colique, dont elle fut surprise tout d'un coup, pour avoir mangé des fraises & bû à la glace; & tant au boire qu'au manger, elles doivent éviter toutes choses échauffantes, salées, acres, ameres, aperitives & diuretiques; d'autant que provoquant les menstruës, elles peuvent facilement causer l'effluxion des semences dans le commencement, ou l'avortement dans la suite: Et comme beaucoup de femmes sont assez souvent sujettes aux aigreurs de l'estomac, celles qui s'en voudront preserver, doivent s'abstenir de manger des fruits, de la salade, du sucre, & même de boire du vin: car le

le vin contribuë fort à faire aigrir ces sortes d'alimens dans leur estomac, lesquels y font aussi reciproquement aigrire le vin qu'elles boivent ; & elles doivent toûjours tenir leur ventre assez libre.

C'est par le moyen du dormir moderé, que toutes les fonctions naturelles de la femme seront fortifiées, & particulierement la coction des alimens dans l'estomac, qui est pour lors tres-sujet aux dégoûts, aux nausées, & aux vomissemens ; c'est aussi par son moyen que l'enfant s'affermit dans la Matrice. Nous disons qu'il doit être moderé ; car comme les veilles excessives dissipent les esprits, le trop dormir les étouffe. La regle sera aux femmes grosses, que de vingt-quatre heures, elles en dorment huit au moins, & dix au plus, & que ce soit pendant la nuit, comme plus propre au repos, plûtôt que durant le jour, ainsi qu'ont accoûtumé les personnes de qualité qui frequentent la Cour, où du jour on fait ordinairement la nuit. Neanmoins celles qui auront pris cette mauvaise habitude, la continueront plûtôt que de la changer tout d'un coup ; d'autant que cette coûtume leur est comme naturelle.

Pour ce qui est de l'exercice & du repos, il faut garder des mesures selon les differens temps de la grossesse ; car dans les premiers jours de la conception, si la femme s'en appercevoit, elle devroit (si faire le pouvoit) se tenir au lit, au moins jusques au cinquiéme ou sixiéme jour, & même sans user aucunement du coït. C'est un précepte qu'*Hipocrate* nous donne au Livre intitulé *De Sterilibus*, où il dit : *Si mulier genituram se concepisse cognoverit, primo tempore non ampliùs ad virum accedat, sed quiescat* : à cause que les semences n'étant pas encore revêtuës de cette membrane qui s'y forme en ce temps, comme nous avons dit autre part, sont du commencement, par l'agitation du corps, tres-faciles à s'écouler en quelques personnes, à qui le simple eternuëment peut aussi produire le même effet. Elle ne doit point aller en charette, ni en coche ou carosse, ni à cheval pendant toute sa grossesse, & d'autant moins, qu'elle est plus avancée, & qu'elle approche de son terme ; parce que ces sortes d'exercices redoublent la pesanteur de ce qui est contenu dans la Matrice par les secousses qu'elle en reçoit, & causent souvent des avortemens ; mais elle peut bien aller doucement à pied, ou se faire porter en chaise ou en litiere. Elle ne doit point porter ni lever de pesans fardeaux, ni même hausser trop les bras. Pour ce sujet la femme ne se coëffera point elle-même comme de coûtume ; d'autant que pour ce faire elle est obligee de les

étendre fort pardessus la tête ; ce qui en a fait accoucher plusieurs avant terme, à cause que les ligamens de la Matrice se relâchent tout d'un coup par ces extensions violentes ; elle doit s'exercer en se promenant doucement à pied, être chaussée de souliers à talons bas ; d'autant que les femmes ne voyant pas bien leurs pieds, à cause de l'éminence de leur ventre, sont fort sujettes à tomber ; & si aprés avoir fait quelque faux pas, ou pour quelque autre accident, ou même sans cause manifeste, la femme grosse s'apperçoit qu'elle vuide par la Matrice quelque sang, ou serosité sanglante, ou même de simples eaux, elle se reposera au lit durant quelques jours, sans user du coït, jusques à ce que l'évacuation de ces excretions soit entierement cessée, & qu'elle ne sente plus aucune douleur de reins, ni dans le ventre. Enfin elle se doit gouverner en ses exercices, en telle sorte qu'elle peche plûtôt au trop de repos qu'au trop d'agitation ; car le danger est bien plus grand dans le mouvement immoderé, que non pas dans le repos. Je sçay bien neanmoins, qu'*Aristote* dit au *6. ch. du 4. liv. de la gener. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse, & accouche plus facilement que celle qui mene une vie sedentaire ; mais il faut sousentendre que ce travail soit moderé, & qu'il ne soit pas perilleux en son espece à la mere & à l'enfant. C'est pourquoy il m'est impossible d'être sur ce sujet du sentiment de tous les Auteurs, quoique tout le monde suive en cela leur mauvais & dangereux conseil; qui est qu'ils veulent que la femme grosse s'exerce beaucoup plus qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de sa grossesse, afin, disent-ils, de faire descendre l'enfant en bas. Mais s'ils consideroient bien la chose, ils reconoîtroient que c'est là sans doute, la seule cause de plus de la moitié des mauvais travaux, & que tout au contraire, le repos luy seroit plus propre en ce temps, comme je le vais prouver par l'explication suivante.

Premierement on doit sçavoir & poser en fait, que la sortie de l'enfant doit être laissée à l'œuvre de nature bien reglée, & qu'on ne doit pas l'exciter en le secoüant par cet exercice à déloger avant qu'il en soit tout-à-fait temps ; ce qui arrivant (quoique ce ne soit trop tôt que de sept ou huit jours) ne laisse pas d'être quelquefois aussi préjudiciable à l'enfant, que nous le voyons être au raisin, qui quelquefois à quatre ou cinq jours prés du temps qu'il luy faudroit pour son entiere maturité, est encore presque demi-verjus. Mais pour faire voir plus clairement que par cette compa-

raison, que ces sortes d'exercices causent souvent de mauvais travaux, ainsi que nous avons dit, il faut considerer que l'enfant est naturellement situé dans la Matrice, la tête en haut & les pieds en bas, regardant le ventre de sa mere, jusques à ce qu'il ait atteint environ le huitiéme mois. Pour lors, & quelquefois plûtôt, quelquefois aussi plus tard, sa tête étant fort grosse & pesante, il vient à faire la culbute, en la portant en bas & les pieds en haut, qui est la seule & veritable situation en laquelle il doit venir au monde, tout autre étant contre nature. Or justement dans le temps que l'enfant à coûtume de se tourner ainsi à chef, au lieu de se tenir de repos, on se met à sauter, marcher, monter, descendre, & à s'exercer de toutes façons plus qu'à l'ordinaire ; ce qui est assez souvent cause qu'il se tourne de travers, & non pas directement comme il devroit faire ; & d'autres fois la Matrice s'affaisse & s'engage tellement vers ces derniers mois dans la cavité de l'hypogastre par ces secouëmens, qu'elle ne laisse pas la liberté à l'enfant de faire cette culbute naturelle, pour raison dequoy il est contraint de venir en sa premiere situation, sçavoir est, par les pieds, ou en autre posture encore plus mauvaise. On voit souvent aussi que ces exercices extraordinaires, que les femmes font dans les derniers mois de leur grossesse, faisant détacher l'arrierefaix d'avec la Matrice avant le temps de l'accouchement, leur causent des pertes de sang qui sont fort dangereuses en ce temps, & tres-souvent mortelles à la mere & à l'enfant.

Il seroit outre cela fort à propos que la femme s'abstînt du coït pour ce sujet, pendant les deux derniers mois de sa grossesse; d'autant que par son moyen le corps est extrémement agité, & même le ventre comprimé dans l'action ; ce qui fait encore que l'enfant prend une mauvaise situation. C'est pourquoy je ne suis pas de l'opinion d'*Aristote*, qui dit au 4. *chapitre du* 7. *livre de l'histoire des animaux*, que les femmes qui usent du coït un peu devant que d'accoucher, en accouchent plus facilement ; ce qui est entierement contraire au sentiment d'*Hypocrate*, qui dit *au Livre de la superfetation : Mulier prægnans si coïtu non utatur, facilius à partu liberatur*. Je croy que ceux qui feront bien reflexion à ces choses, n'auront pas de peine à quitter ces vieilles erreurs, qui certainement ont causé la mort à quantité de femmes & d'enfans, & beaucoup de peines à plusieurs autres, pour les raisons que j'ay dites.

On a vû des femmes avorter par le seul bruit des fortes artilleries, comme aussi par celuy des grosses cloches ; mais principa-

lement par de grands éclats de tonnerre, quand ils viennent tout d'un coup à frapper leurs oreilles, sans qu'elles s'y attendent; à quoy contribuë beaucoup la frayeur subite qu'elles en ont.

Les femmes grosses sont souvent sujettes à être constipées; d'autant que la Matrice par sa pesanteur pressant le boyau *rectum*, empêche le ventre de se décharger facilement de ses excremens, à quoy contribuë aussi beaucoup une certaine chaleur d'entrailles, dont la grossesse des femmes est tres-souvent accompagnée, laquelle chaleur déseiche extraordinairement en ce temps les excremens du ventre. Celle qui sera travaillée de cette incommodité, usera de pommes & de pruneaux cuits, de figues recentes, de meures, de pain mieillé, ou de pain de ségle, de boüillon au veau, & de potage aux herbes, & prendra de temps en temps des lavemens de simple eau tiede, avec quoy on luy pourra doucement humecter & lâcher le ventre; & pour le même sujet on luy fera prendre aussi quelquefois une demi once de casse mondée, ou bien un boüillon au veau, ou aux herbes, dans lequel on fera fondre une once de bon miel de Narbonne. Si ces choses ne sont pas suffisantes, on luy donnera quelque clystere doux d'une décoction de mauves, guimauves, parietaire, & anis, dans laquelle on dissoudra deux onces de sucre rouge, y ajoûtant un peu d'huile; ou bien fait avec le boüillon d'une poignée de son, deux onces de miel, & un morceau de beurre frais; ou on luy en fera d'autres, selon l'exigence des cas; mais il faut bien prendre garde à ne luy pas donner pour ce sujet aucuns lavemens acres, ni drogues qui puissent luy exciter le flux de ventre, & faire une trop grande évacuation; car cela la mettroit en danger d'avorter, ainsi que nous enseigne fort bien *Hypocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. Livre, où il dit, *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimùm fluat, periculum est ne abortiat.* Si la femme grosse a grand flux de ventre, il y a danger qu'elle n'avorte.

Si elle se doit bien conduire dans l'observation des choses que nous avons dites cy-dessus, elle ne doit pas moins prendre garde à bien dompter & moderer ses passions; comme à ne pas se laisser aller à la colere par excés, ni seduire par la jalousie, ainsi que plusieurs ont coûtume de faire; & on doit éviter sur tout, de faire peur à la femme grosse, comme aussi de luy dire subitement quelques nouvelles qui la puissent attrister; car ces passions, quand elles sont violentes, sont capables de mettre la confusion & le désordre dans la génération, comme le prouvent assez les histoi-

res dont j'ay fait le recit au précedent chapitre en parlant de la Mole; & même de faire accoucher la femme sur l'heure, à quelque terme qu'elle puisse être, ainsi qu'il arriva à la mere de mon cousin, nommé Monsieur *Dionis*, Marchand; le pere duquel ayant été tué subitement par un de ses domestiques, d'un coup d'épée qu'il luy donna en trahison au travers du corps, le rencontrant par la Ville, pour le dépit & la rage qu'il avoit, que son Maître quelques jours avant, l'avoit chassé de son logis; & la mauvaise nouvelle ayant été aussi-tôt annoncée à cette femme, qui étoit pour lors grosse de huit mois, à laquelle on apporta incontinent aprés, son mari mort, elle fut d'abord surprise d'un si grand tremblement pour ce subit effroy, qu'elle en accoucha tout sur l'heure du même *Dionis*; auquel (ce qui est bien remarquable) il est demeuré un perpetuel tremblement des deux mains, comme avoit sa mere quand elle le mit au monde; n'ayant toutefois aucune autre incommodité, quoy qu'il soit venu à huit mois par un accident si extraordinaire, & paroissant même presentement avoir dix ans moins que son âge, qui est de plus de 78. ans. Quand il signa son contrat de Mariage, où mon pere, qui me l'a plusieurs fois raconté, étoit present, ceux qui ne sçavoient pas la chose, crurent, luy voyant ainsi trembler les mains, que c'étoit de la peur qu'il avoit de faire un mauvais marché, dont ils furent desabusez, lorsqu'ils eurent appris la cause funeste qui avoit avancé sa naissance. C'est pourquoy, si on a des nouvelles à dire à la femme grosse, que ce soit plûtôt de celles qui luy peuvent donner une joye moderée; car l'excessive peut aussi bien porter préjudice en cet état; & si c'étoit une necessité absoluë qu'elle en sçût quelque mauvaise, pour lors on doit chercher des moyens les plus seurs pour la luy faire connoître peu à peu, non pas tout d'un coup.

D'abord que les femmes se sentent grosses, ou qu'elles s'en doutent, elles ne doivent point se serrer, comme elles font ordinairement, avec ces corps-de-robes garnis de fortes branches de Baleine, dont elles se servent pour paroître de belle taille; ce qui leur blesse assez souvent le sein; & enfermant ainsi leur ventre dans un moule si étroit, elles empêchent que leurs enfans ne puissent prendre leur libre accroissement dans la Matrice; & souvent elles les font venir avant terme, & quelquefois même contrefaits. Ces femmes sont si folles, qu'elles ne prennent pas garde, que voulant ainsi paroître de belle taille nonobstant leur grossesse, elles se gâtent tout le ventre, qui pour ce sujet leur reste ensuite de leur couche

ridé, & pendant comme une besace ; & encore aprés, disent-elles ; que c'est la pauvre Sagefemme, ou la Garde, qui leur a gâté de la sorte, pour ne l'avoir pas oint d'une bonne pomade, ni bien pensé & bandé comme il falloit ; & ne considerent pas que c'est d'avoir été trop serrées durant leur grossesse par le haut ; ce qui fait que tout le ventre ne trouvant pas lieu de s'étendre également de tous côtez, il est obligé de se dilater seulement vers le bas, où tout le fardeau est ainsi poussé & porté. Il leur arrive quelquefois aussi pour le même sujet des hergnes, qui leur sont tres-incommodes dans la suite. C'est pourquoy elles se serviront d'habits, dans lesquels elles soient fort au large, & ne porteront point pareillement de ces buscs, dont elles pressent leur ventre pour le redresser. Les femmes observeront aussi de ne point se baigner en quelque façon que ce soit, depuis qu'elles se reconnoissent grosses, de peur que la Matrice ne soit excitée à s'ouvrir avant qu'il soit necessaire C'est le conseil d'*Avicenne*, *liv.* 3. *fen.* 21. *trait.* 2. *ch.* 2. qui dit que le bain leur est execrable en ce temps.

Presque toutes les femmes grosses ont encore la coûtume par un ancien usage de se faire saigner à demi-terme, & à sept mois ; & elles sont si infatuées de cette coûtume, que si elles y avoient manqué (quoy qu'elles se portassent bien d'ailleurs) elles ne croiroient pas pouvoir bien accoucher. Je ne veux pas cependant assûrer & faire croire par là, ce que dit *Hypocrate* en l'Aphorisme 31. du 5. Livre. *Mulier in utero ferens, sectâ venâ abortit, eoque magis si sit fœtus grandior.* Si, dit-il, on saigne la femme grosse, elle avorte, & d'autant plûtôt, si l'enfant est grand. Cet Aphorisme ne nous doit pas défendre l'usage de la saignée, quand le cas le requiert ; mais il nous fait seulement connoître, qu'il s'en faut servir avec une grande prudence ; d'autant qu'il y a telle femme qui a besoin d'être saignée trois ou quatre fois, & même quelquefois davantage durant sa grossesse, & à une autre, deux seulement suffisent : car comme il s'en trouve qui dans les maladies qui leur surviennent pendant qu'elles sont grosses, sont saignées jusqu'à neuf & dix fois en peu de temps, & ne laissent pas aprés de porter leur enfant à terme, aussi en voit-on qu'une seule saignée un peu copieuse feroit avorter, comme l'a dit *Hypocrate* en cet Aphorisme.

C'est encore un grand abus que de croire que pour une saignée d'élection, il faille toûjours attendre que la femme soit grosse à demi-terme ; car souvent elle seroit bien plus utile si on la pratiquoit dés les premiers mois ; à cause que l'enfant qui est contenu en ce

temps dans la Matrice étant tres-petit, ne peut pas consumer pour sa nourriture tout le sang qui est retenu ; ce qui fait qu'il en reste souvent du superflu, qui vient ensuite à causer plusieurs accidens, dont les femmes grosses sont ordinairement travaillées, & principalement celles qui avoient leurs menstruës en abondance, avant qu'elles devinssent grosses : C'est ce qui fait que nous voyons tous les jours de ces sortes de femmes avoir des fausses couches, avant même le troisiéme mois de leur grossesse; duquel funeste accident elles seroient souvent garanties par une simple saignée du bras faite d'assez bonne-heure. Mais peut-on jamais rien voir de plus remarquable touchant la saignée des femmes grosses, que les deux exemples qui suivent : Le premier est de la femme de Monsieur *Jamot* mon Confrere, qu'il m'a dit avoir saignée quarante-huit fois, durant tout le cours d'une seule grossesse ; Sçavoir, quarante-cinq fois du bras, deux fois du pied, & une fois de la gorge, ne l'ayant pas pû soulager d'une continuelle oppression qu'elle avoit, par d'autres remedes que par la saignée si souvent reïterée, nonobstant quoy elle ne laissa pas d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien.

Le second exemple est d'une jeune femme de dix-huit ans, que je vis le 31. Mars 1688. qui étoit heureusement accouchée à terme de puis trois mois de son premier enfant, qui étoit un garçon, qui se portoit assez bien & elle aussi, quoi q'uelle eût été saignée quatre-vingt-dix fois dans tout le temps de sa grossesse, & notamment vingt-deux fois du bras par l'ordonnance d'un celebre Medecin, étant dans le huitiéme mois de sa grossesse ; & même deux fois du pied: Mais selon mon sens, ces frequentes saignées, nonobstant l'évenement qui en fut heureux par fortune, avoient été fort peu judicieusement conseillées à cette femme, par plusieurs Medecins, pour remedier, à ce qu'ils prétendoient, à une grande oppression accompagnée de foiblesse, dont elle étoit presque journellement travaillée, qui n'étoient en effet (à ce que je croy) qu'une suffocation de Matrice ; à quoy on auroit bien pû remedier plus sûrement par d'autres voyes, que par ces saignées si frequentes, qui contribuoient plûtôt par la grande inanition qu'elles faisoient, à luy causer quelquefois des mouvemens convulsifs, & de frequentes recidives de cette maladie, qu'à l'en guerir veritablement : Parce que le sang nouvellement engendré à la place de celui qu'on luy tiroit journellement par toutes ces saignées, étant plus sujet à se fermenter par l'infection de quelque vapeur hysterique, reïte-

roit pas son boüillonnement les grandes suffocations dont cette femme étoit fort souvent incommodée. Je n'allegue pas ces deux prodigieux exemples pour en approuver la pratique qui est fort blâmable, mais seulement pour faire connoître jusques à quel point certaines femmes grosses peuvent supporter la saignée.

Mais comme toutes les natures sont differentes, on ne doit pas se gouverner en toutes de la même maniere, ni croire aussi qu'il soit necessaire de saigner toutes les femmes grosses, & d'attendre toûjours qu'elles soient à demi terme pour le faire. On en connoîtra la necessité, selon qu'elles seront plus ou moins sanguines, & selon les accidens qui leur surviendront. Il en est de même de la purgation, laquelle doit être administrée prudemment aussi bien que la saignée, selon l'exigence des cas, se servant toûjours de remedes doux & benins quand elle est necessaire; comme sont la casse, la rhubarbe, la manne, & les tamarins, avec l'infusion d'une dragme, ou de deux tout au plus, de bon sené. Ces purgatifs pouvant servir à la femme grosse, on ne doit point mettre en un usage tous les autres plus violens, & principalement ceux qui ont une acrimonie & une amertume considerable, comme la scamonée, l'hellebore, l'absinthe, l'aloës, & la colochynte, qui seroient capables de provoquer l'avortement. Si elle observe bien toutes les choses que nous avons dites cy-dessus, elle aura pour lors tout sujet d'esperer une bonne issuë de sa grossesse. Ayant declaré assez amplement de quelle maniere la femme grosse se doit gouverner, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens, & fait mention du regime qu'elle doit tenir pour les prévenir, il nous faut maintenant examiner plusieurs indispositions, ausquelles elle est principalement sujette pendant sa grossesse.

CHAPITRE XII.

Du Vomissement de la femme grosse.

LE vomissement & la suppression des menstruës sont souvent les premiers signes, par lesquels les femmes s'apperçoivent elles mêmes de leur grossesse. Ce vomissement n'est pas toûjours pour lors excité, ainsi qu'on croit, par des mauvaises humeurs amassées dans l'estomac par la suppression des mois. Ces humeurs corrompuës sont bien cause ordinairement de l'appetit dépravé des femmes grosses, quand elles y affluent, ou s'y engendrent; mais

non

non pas de ce vomissement qui leur arrive dans les premiers jours de la grossesse ; ce n'est pas que par succession de temps, il ne puisse être entretenu par celles qui s'y corrompent ensuite; mais ces premiers vomissemens viennent par la sympathie qui est entre l'estomac & la Matrice, à cause de la similitude de leur substance, & de ce que les nerfs qui viennent s'inserer à l'orifice superieur de l'estomac, ont communication par une même continuité, avec ceux qui vont à la Matrice, lesquels sont portions de la sixiéme paire de ceux du cerveau. De sorte que la Matrice qui a un sentiment tres exquis, à cause de sa composition membraneuse, venant à se dilater en la grossesse, en reçoit quelque douleur, qui se communiquant en même tems par cette continuité de nerfs à cet orifice superieur de l'estomac, luy cause ces nausées & ces vomissemens qui luy arrivent ordinairement : Mais pour faire voir que cela se fait ainsi dans les commencemens, & non pas pour lors par ces prétenduës mauvaises humeurs, c'est que beaucoup de femmes vomissent dés les premiers jours de leur grossesse, lesquelles étoient en parfaite santé avant leur conception si recente ; auquel temps aussi la suppression des menstruës ne peut pas encore causer cet accident qui arrive par cette sympathie ; de même que nous voyons ceux qui sont blessez à la tête, ou aux intestins, & ceux qui ont des coliques nephretiques, avoir des nausées & des vomissemens, sans pour cela qu'ils ayent aucune humeur corrompuë dans leur estomac. Les nausées & les vomissemens qui sont des mouvemens contre nature du ventricule, viennent donc ordinairement aux femmes grosses dans les premiers jours, pour le sujet que nous venons de dire.

La nausée n'est autre chose qu'une vaine envie de vomir, & un mouvement par lequel l'estomac se souleve vers son orifice superieur, sans rien rejetter; & le vomissement est un autre effort plus violent, par lequel il rejette dehors par la bouche ce qui étoit contenu en sa capacité. Dans ces premiers temps le vomissement n'est qu'un simple symptome, qui n'est pas bien à craindre ; mais s'il continue long temps, il debilite extrêmement l'estomac ; qui pour ce sujet, corrompt les alimens au lieu de les bien digerer, d'où il s'engendre ensuite des mauvaises humeurs qui ont besoin de purgation. Ces vomissemens continuent souvent jusques au troisiéme ou quatriéme mois de la grossesse, qui est le temps auquel l'enfant se remuë ordinairement, aprés quoy ils commencent à cesser, & les femmes recouvrent l'appetit qu'elles avoient perdu pendant les premiers mois ; d'autant que l'enfant qui vient à être

fort & grand, ayant besoin de beaucoup plus de nourriture que dans le commencement, consume pour lors quantité d'humeurs ; ce qui empêche qu'il ne refluë plus tant de superfluitez dans l'estomac ; outre qu'en ce temps la Matrice s'est accoûtumée peu à peu à recevoir extension. Ils continuent en d'autres jusques à ce qu'elles soient accouchées ; ce qui les met souvent en danger d'avorter, & d'autant plus facilement que la femme est avancée sur son terme, à cause de la pesanteur du fardeau qui est alors poussé en bas avec bien plus de violence. Il y en a qui en sont aussi quelquefois plus tourmentées vers les derniers mois de leur grossesse, que dans son commencement ; car pour lors l'estomac ne peut pas s'étendre assez pour contenir à son aise les alimens, à cause qu'il est comprimé par la grande extension de la Matrice Ce vomissement venant ainsi sur la fin de la grossesse aux femmes qui portent leur enfant fort haut, ne cesse point pour l'ordinaire devant qu'elles soient accouchées.

On ne se doit pas beaucoup étonner, ni mettre en peine de ces vomissemens dans le commencement, pourvû qu'ils se fassent doucement & sans trop grands efforts ; mais s'ils continuent aprés le quatriéme mois de la grossesse, on y doit remedier; d'autant que les alimens étant journellement rejettez, la mere & l'enfant (lequel a besoin de beaucoup de sang, dont il est nourri pour lors) en seroient tous deux extrémement affoiblis ; joint à cela, que ces subversions continuelles de l'estomac causant grande agitation, & compression du ventre de la mere, obligeroient l'enfant à sortir avant terme, ainsi qu'il a été dit, ou bien pourroient être cause de quelque relaxation de Matrice, ou de quelque hergne du ventre, ou des aînes.

Pour empêcher que le vomissement ne travaille pas si fort ni si long-temps la femme grosse (car il est bien difficile de l'arrêter tout à-fait) elle usera de bons alimens, tels que nous les avons specifiez en parlant de son regime de vivre; elle n'en prendra que peu à la fois, afin que son estomac les puisse contenir sans peine, & qu'ils ne soient contraints de regorger, comme ils feroient, si elle en prenoit quantité (d'autant que la grossesse luy empêche sa libre étenduë) & pour le réjoüir, & le fortifier (parce qu'elle l'a toûjours débile) elle assaisonnera ses viandes avec du jus d'orange, de citron, de grenade, ou avec un peu de verjus, ou de vinaigre, selon son appetit. Elle pourra manger de la boüillie faite de farine d'orge mondé, ou de bon froment, ayant auparavant fait cuire un peu la farine

au four, meslant aussi à cette bouïllie quelque jaune d'œuf : étant ainsi faite, elle est bien nourrissante & de facile digestion. Elle pourra aussi manger ensuite de ses repas un peu de cotignac, ou de groseilles confites. Son breuvage sera de vin vieux, & plûtôt clairet que blanc, lequel doit être bien trempé de bonne eau de fontaine, & non de celle qui croupit long-temps dans ces reservoirs de plomb, comme fait celle de la plus grande partie de nos fontaines de Paris, qui acquiert par ce séjour une mauvaise qualité. En cas qu'elle ne puisse pas avoir de cette eau vive, elle usera plûtôt de celle de la riviere, puisée en un lieu exempt de toute sorte d'immondices ; laquelle on luy fera aussi quelquefois ferrer, y faisant éteindre un fer rouge ; & sur tout, elle doit éviter les viandes & les sauces trop grasses ; car elles humectent, & amollissent extrémement les membranes de l'estomac, qui est déja débilité & relâché par les vomissemens ; comme aussi toutes ces sauces douces & succrées, qui ne luy sont point pareillement propres ; mais elle pourra user de toutes celles qui sont un peu aigrettes, lesquelles sont bonnes pour le réjouïr & le fortifier. J'ay souvent experimenté avec bon succés qu'une demi-cuillerée d'eau-de-vie, ou un peu de vin d'Espagne, fait passer les grandes nausées, & arrête les vomissemens.

Mais si nonobstant toutes ces précautions & un pareil regime les vomissemens continuënt toûjours, quoyque la femme soit plus qu'à demi terme, cela nous signifie qu'il y a des humeurs corrompuës attachées aux parois interieures de l'estomac, lesquelles n'ayant pû être vuidées par tant de vomissemens précedens pour y être trop adherentes, doivent être évacuées par bas avec un dissolvant ; ce qui se fera par le moyen de quelque legere purgation faite avec l'infusion d'une demie dragme de rhubarbe, d'une dragme, ou deux tout au plus ; de bon sené, & une once de syrop de chicorée ; laquelle purgation dissoudra ces humeurs, & les évacuant confortera les parties : ou bien on le fera avec manne, casse & tamarins, ou avec d'autres purgatifs doux, selon que le cas le requierra, y mêlant toûjours un peu de rhubarbe, ou du syrop de chicorée composé, s'abstenant entierement de toutes sortes de remedes violens, comme sont l'antimoine, l'hellebore, la scamonée, la colochynthe, & autres de cette nature, de crainte de causer l'avortement à la femme, en la croyant seulement purger, ou même la mort, comme il arriva à la femme *d'Antimaron*, dont *Hypocrat* fait mention au 5. Liv. *des maladies populaires* ; laquelle mourut étant grosse, pour avoir pris un purgatif trop

violent, qui luy fit vomir jusques aux matieres fécales. Il faut aussi observer quelles sont les humeurs qu'on doit purger ; car comme dit le même *Hypocrate* en l'Aphorisme deuxiéme de la premiere Section, *In perturbationibus ventris, & vomitibus sponte evenientibus, si quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert, & facile ferunt : sin minus, contra.* Aux perturbations & déjections du ventre, & aux vomissemens qui viennent d'eux-mêmes, si les choses qu'il est necessaire de purger sont purgées, cela est profitable, & les malades s'en trouvent soulagez : sinon, au contraire. C'est pour ce sujet que nous devons considerer que ce n'est pas tout de purger, mais que le principal est d'évacuer les humeurs qui causent la maladie ; car autrement la purgation débiliteroit encore davantage l'estomac ; ce qu'elle ne fera pas si elle est prise à propos, & si elle est convenable à l'évacuation de l'humeur vicieuse. Si une seule fois ne suffit, on la reïterera, ayant laissé reposer la femme quelques jours entre deux. Quand le vomissement continuë toûjours, sans aucun relâche, quoyque la femme use d'un bon regime, tel que nous avons dit, aprés qu'elle aura esté purgée raisonnablement, il en faut demeurer là, de crainte qu'il n'arrive pis, dont nous pourrions encourir le blâme ; car pour lors elle est en grand danger d'avorter, & quand le hoquet luy vient d'inanition, provenant de la trop grande évacuation qui se fait par ces continuels vomissemens, cela est tres-mauvais, comme nous apprend l'Aphorisme treiziéme du septiéme Livre, qui dit, *à vomitu singultus, malum.*

Il faut observer qu'il est souvent tres-à-propos de saigner la femme grosse avant que de la purger pour ces vomissemens, laissant quelque jour d'intervalle entre ces deux remedes, pour éviter que l'agitation des humeurs ne soit pas si grande, & afin que l'évacuation s'en fasse plus aisément. C'est un tres-bon conseil que je donnay en l'année 1670. à la femme d'un Conseiller de la Cour, qui m'avoit mandé chez luy pour prendre mon avis, touchant les continuels vomissemens que sa femme, qui étoit grosse de deux mois seulement, avoit depuis six semaines, lesquels luy faisoient faire des efforts si violens, qu'elle en ressentoit quelquefois une espece de convulsion, apprehendant avec juste raison qu'ils ne la fissent avorter, comme ils avoient déja fait de son premier enfant au même terme de deux mois, ou qu'elle ne fît qu'un faux germe au lieu d'enfant, ainsi qu'il luy étoit aussi arrivé une autre fois par le même accident. Mais luy ayant conseillé de se faire ti-

rer deux palettes de ſang du bras, pour la preparer à quelque douce purgation qu'elle pourroit prendre enſuite, une Dame de qualité de ſes parentes qui étoit dans ſa chambre, rebuta auſſi-tôt mon avis, comme s'il eût été tout à-fait ridicule; me ſoûtenant qu'on n'avoit jamais vu ordonner la ſaignée à une femme groſſe de deux mois ſeulement, & que c'étoit-là un veritable moyen pour la faire avorter encore plûtôt. En un mot, elle ne voulut aucunement ſe laiſſer perſuader par les raiſons que je luy alleguay; qui étoient que la malade, dont l'habitude étoit aſſez replete, & qui avoit les forces tres-bonnes, pouvoit bien facilement ſupporter la ſaignée, & qu'il étoit pour ce ſujet plus à propos de la diſpoſer ainſi à la purgation par la ſaignée, que de la purger tout d'un coup ſans cette preparation; luy faiſant entendre que ce vomiſſement ne procedoit, comme j'ay dit cy-devant, que de ce que l'enfant qui eſt tres-petit dans le commencement, ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu, il en reſtoit beaucoup de ſuperflu, qui n'étant pas évacué à l'ordinaire, refluoit en toute l'habitude du corps, & cauſoit des accidens ſelon les parties où il ſe portoit en plus grande abondance, dans leſquelles il ſe convertiſſoit ſouvent en humeurs vicieuſes & corrompuës; luy repreſentant outre cela que les continuels & violens vomiſſemens de la malade la mettoient en bien plus grand danger d'avorter comme elle avoit déja fait par deux fois, que l'émotion qu'elle diſoit que la ſaignée luy pourroit cauſer; qui bien au contraire étoit un veritable remede pour la garantir de ce fâcheux accident. Mais tout ce que je luy pus dire, ne la put pas diſſuader de l'opinion dont elle étoit entierement préoccupée; qui étoit qu'on ne devoit jamais (à ce qu'elle s'imaginoit) ſaigner une femme groſſe devant qu'elle fût à demi-terme. Ce qui fut cauſe (ſi je ne me trompe) que cette Dame eut de la peine a ſe rendre à mes raiſons, eſt qu'ayant oüy parler de moy en quelque occaſion, comme d'un homme expert en mon Art, elle fut étonnée d'abord en me voyant pour lors bien plus jeune qu'elle n'avoit cru, s'étant auparavant figuré de voir en ma perſonne quelqu'un de ces venerables vieillards à grande barbe, qui ſemblent porter la ſcience dépeinte ſur leur vieille phyſionomie; ce que pluſieurs qui ont exercé l'Art dont je fais une particuliere profeſſion, ont affecté dans leur tems pour paroître plus habiles gens; à cauſe qu'il ſe rencontre ſouvent des perſonnes qui veulent, ce ſemble, qu'on les trompe par telles apparences exterieures, auſquels on peut dire avec juſtice, *qui vult decipi decipiatur*.

Quelques-uns veulent qu'aprés avoir essayé en vain toutes les choses que nous avons dites pour remedier au vomissement, on applique à la femme ensuite du repas, une grande ventouse sur la region de son estomac, afin de le tenir sujet en son lieu ; mais je croi que ce remede est inutile; d'autant que l'estomac est vague & non adherent à cette partie superieure du ventre. Et comme ces vomissemens le refroidissent & le debilitent toûjours, je conseillerois aux femmes grosses de porter en hyver sur sa region, une bonne piece de ratine bien chaude, ou une peau d'agneau, ou de cygne, qui leur réchauffât un peu cette partie, afin d'aider à la digestion qui est toûjours affoiblie. Les Italiens ont cette coûtume qui n'est pas mauvaise. Ils portent tous à ce dessein sur l'estomac une belle piece d'étoffe par dessous leur vêtement, dequoy ils sont si soigneux, que s'ils avoient passé deux jours sans la mettre durant l'Hyver, & même en Esté, ils croiroient être malades ; & ils en sont si amateurs & si curieux, que ce poitrail fait souvent leur plus grande braverie, l'enrichissant de broderie d'or & d'argent & de rubans de belles couleurs : Mais la peau d'un vautour appliquée sur la region de l'estomac, surpasse encore toute autre chose en vertu, ayant une proprieté particuliere de fortifier cette partie, & d'aider à la digestion des alimens. Nous avons assez parlé du vomissement causé par la grossesse ; c'est pourquoy sans nous y arrêter davantage, passons à quelques autres accidens.

CHAPITRE XIII.

Des douleurs des Lombes, des Reins, & des Aînes.

TOus ces accidens ne sont que des effets de la dilatation de la Matrice, & de la compression qu'elle fait par sa grosseur & pesanteur aux parties qui luy sont voisines, lesquels sont ordinairement plus grandes dans les premieres grossesses, que dans celles qui suivent, où la Matrice ne fait que reprendre les mêmes dimensions qu'elle avoit déja euës : car lorsqu'elle n'a pas encore été dilatée, cette extension luy est bien plus sensible, & les ligamens qui la tenoient en sa situation naturelle, souffrent un bien plus grand effort par la premiere grossesse, n'ayant pas encore été obligez de s'allonger pour suivre l'étenduë de la Matrice, que non point par les suivantes, ausquelles ils prêtent une seconde fois plus facilement.

Ces ligamens, tant les ronds que larges, causent ces douleurs, lorsqu'ils sont fortement bandez & tiraillez par la grosseur & pesanteur de la Matrice qui contient un enfant; sçavoir, les larges celles des lombes, lesquelles répondent aux reins, d'autant que ces deux ligamens sont fortement attachez vers ces lieux; & les ronds font celles des aînes, du pubis, & des cuisses où ils vont aboutir. Ils sont quelquefois si violemment étendus par cette extrême grosseur, & par le grand poids de la Matrice, mais principalement à la premiere grossesse, comme j'ai deja dit, qu'ils se détachent & se rompent, ne pouvant pas prêter ni s'allonger davantage; & particulierement si la femme en cet état vient à faire quelque faux pas; ce qui luy cause des douleurs presque insupportables, & d'autres plus fâcheux accidens, comme il arriva un jour à la femme d'un de mes parens, laquelle étant grosse de six mois, ou environ, de son premier enfant, sentit aprés avoir fait un faux pas de la sorte, & entendit dans le même moment quelque chose craquer dans son ventre, vers la region des reins & des lombes qui étoit un de ces ligamens larges qui s'étoit ainsi détaché, avec quelque espece de bruit, par cette secousse subite qu'elle s'étoit donnée. Au même instant elle ressentit des douleurs extrêmes dans les reins, aux lombes, & par tout un côté du ventre, qui la firent incontinent vomir par plusieurs fois avec de grands efforts; & le lendemain elle fut surprise d'une grosse fiévre continuë qui luy dura sept ou huit jours, sans pouvoir dormir ni reposer une seule heure; pendant lesquels elle continua toûjours à vomir tout ce qu'elle prenoit, avec un hoquet fort frequent, ayant aussi de grandes douleurs qui paroissoient la devoir faire promptement accoucher, dont j'eus grande apprehension pour elle, & même qu'elle n'en perdît la vie: Mais avec l'aide de Dieu, aprés l'avoir fait mettre incontinent au lit, où elle demeura douze jours entiers, durant lesquels je la saignay trois fois des bras en differens jours, & luy fis prendre par deux diverses fois un grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf, pour luy appaiser un peu ces violentes douleurs, luy donnant toûjours cependant de temps en temps de bons confortatifs, tous ces symptomes, qui sembloient d'abord funestes, cesserent peu à peu, & elle ne laissa pas outre cela de porter son enfant à terme, dont elle accoucha assez heureusement, qui fut un garçon qui a vécu quinze mois, nonobstant tous les fâcheux accidens qu'elle avoit eus, qui auroient été suffisans pour en faire mourir beaucoup d'autres & leurs enfans: Mais Dieu veut bien quil se fasse quelquefois des mi-

racles par la nature aidée des remedes faits à propos, aussi-bien que par la grace.

Cet exemple nous fait (ce me semble) assez bien connoître comment se font ces douleurs des lombes, & des reins: & la Matrice qui est pleine de l'enfant, cause aussi celles des hanches par sa grosseur & pesanteur, en les comprimant & en s'affaissant trop sur elles. Il n'y a rien de meilleur pour appaiser toutes ces sortes de douleurs, que le repos au lit, & la saignée du bras, s'il y avoit eû quelque forte extension ou ruption de quelque ligament de la Matrice, pareille à celle de l'exemple que nous venons de rapporter; & quand la Matrice s'affaisse & pese trop sur les parties inferieures du ventre, si la femme ne peut pas garder le lit, il faut qu'elle supporte & soulage son ventre avec une large bande bien ajustée à ce sujet, & qu'elle patiente ainsi le mieux qu'elle pourra juques à l'accouchement, qui la délivrera de tous ces accidens. Mais il faut observer que si avec ces fortes douleurs de reins, on voit sortir quelques excretions de la Matrice qui n'avoient pas accoûtumé de paroître, la femme pour lors est en tres-grand danger d'avorter, & principalement si ces excrétions sont mêlées de sang; car c'est un témoignage certain que la Matrice commence à s'ouvrir.

On voit encore des femmes avoir des douleurs de reins qui ne procedent pas de la même cause que nous avons dite, ni de la trop grande repletion des vaisseaux de la Matrice, qui étant trop gonflez de sang, en regorgent sur toutes les parties voisines dans le temps de la grossesse, à cause que pour lors les menstruës sont supprimées; mais qui viennent de quelque colique nephretique, lesquelles ne laissent pas de mettre la femme en aussi grand danger d'avorter, que celles dont nous avons parlé; à cause que celles-cy provoquent souvent des vomissemens, qui par leur violence causent une telle commotion à la Matrice, & une telle agitation de tout le corps, qu'elles font venir les douleurs de l'accouchement, comme je l'ay vû arriver le 27. Février 1673. à la femme d'un Avocat, laquelle j'accouchay au terme de sept mois, d'un enfant tout corrompu, qu'une tres forte colique nephretique de cette nature avoit fait mourir depuis trois ou quatre jours en son ventre. C'est pourquoy en ces occasions on s'informera toûjours de la femme, comme je fis, pour sçavoir si elle, ou ses pere & mere, n'étoient point sujets à cette maladie, comme avoit été autrefois la mere de cette femme, qu'elle me dit en avoir été tres-incommodée durant sa vie, & être morte d'une pierre dans le rein;

&

& on ne manquera pas aussi d'examiner ses urines, pour voir si ces douleurs de reins ne procedent pas d'une semblable indisposition, afin qu'en connoissant la veritable cause, on puisse y apporter les remedes convenables.

CHAPITRE XIV.

De la douleur des Mamelles.

AUSSITÔT que la femme a conçu, les menstruës ne pouvant s'évacuer à l'ordinaire, d'autant que les voyes en sont bouchées, & la femme faisant encore tous le jours de nouveau sang, il est de necessité que ne s'en consumant presque point pendant les premiers mois de la grossesse, à cause que l'enfant est pour lors tres petit, les vaisseaux qui sont trop pleins, en regorgent sur les parties plus disposées à le recevoir, comme sont les glandes, & les corps glanduleux, & principalement les mamelles, qui s'en abreuvent & en reçoivent une grande abondance, qui les remplissant & gonflant extrêmement, leur cause cette douleur que les femmes y ressentent quand elles sont grosses, laquelle arrive aussi à celles qui ont seulement une suppression de leurs mois.

Il faut dans ces commencemens laisser tout à l'œuvre de nature; & la femme doit seulement prendre garde à ne se point heurter en ces parties, qui sont fort sensibles en ce temps; comme aussi à ne pas se serrer trop avec aucun corps-de-robe, ou autres vêtemens durs, qui luy pourroient faire des contusions & meurtrissures, ausquelles il surviendroit des inflammations & des abcés ensuite: Mais lors qu'aprés le troisiéme mois de la grossesse, le sang s'y porte avec trop d'abondance, on le doit plûtôt évacuer par la saignée du bras, que de le détourner ou repousser en d'autres endroits du corps par médicamens repercussifs, ou astringens; d'autant qu'il ne sçauroit refluer en aucun lieu, où il puisse faire moins de mal qu'en ces parties. C'est pourquoi je prefererois l'évacuation faite par la saignée du bras, à tout autre remede, quand la femme est plethorique; afin d'éviter par son moyen qu'il ne se fasse inflammation aux mamelles, par la distension douloureuse que leur cause l'abondance du sang dont elles sont remplies, & qu'ensuite il ne luy survienne l'accident, dont parle *Hypocrate* en l'Aphorisme 40. du 5. livre. *Quibus mulieribus ad mammas sanguis colligitur, furorem significat*. Si le sang se porte & s'amasse en abondance aux

mamelles, cela ſignifie que ces femmes ſont en danger de tomber en phrénéſie, à cauſe du tranſport qui s'en pourra faire au cerveau; lequel accident on évitera par la ſaignée du bras moderément faite, comme auſſi par le regime de vivre rafraichiſſant & médiocrement nourriſſant, afin de diminuer la quantité, & de temperer la chaleur des humeurs de toute l'habitude; obſervant encore pour ce ſujet, que le ventre de la femme ſoit tenu aſſez libre.

CHAPITRE XV.

De l'incontinence, & de la difficulté d'uriner.

LA ſituation de la veſſie qui eſt poſée juſtement ſur la Matrice, nous fait aſſez connoître pourquoi les femmes groſſes ont quelquefois difficulté d'uriner, & le ſujet pour lequel elles ne peuvent le plus ſouvent bien retenir leur eau; ce qui arrive d'une façon & d'autre, à cauſe que la Matrice pleine d'enfant comprimant par ſa groſſeur & peſanteur la veſſie, empêche qu'elle ne puiſſe avoir ſon extenſion ordinaire, pour être capable de contenir une raiſonnable quantité d'urine; c'eſt ce qui fait que plus les femmes ſont groſſes, & plus elles approchent de leur terme, d'autant plus ſouvent auſſi ſont-elles obligées de lâcher leur eau, qu'elles ne peuvent retenir long-temps pour ce ſujet.

Si le peſant fardeau de la Matrice vient à comprimer fort le fond de la veſſie, il oblige la femme de piſſer preſque à chaque moment; mais ſi au contraire ſon col eſt preſſé par l'abbaiſſement du propre corps de la Matrice, comme il peut arriver dans les premiers mois de la groſſeſſe aux femmes qui ſont ſujettes aux deſcentes de Matrice; pour lors la veſſie ſe remplit entierement d'urine, laquelle y demeure avec grande douleur, n'en pouvant pas être expulſée; d'autant que le muſcle *ſphincter*, à cauſe de cette compreſſion, ne peut pas s'ouvrir ſi facilement qu'à l'ordinaire pour la laiſſer écouler. Quelquefois auſſi l'urine par ſon acrimonie excite la veſſie en la piquotant à s'en décharger tres-ſouvent; & d'autres fois elle cauſe par ſa chaleur, inflammation à ſon col, ce qui en fait la ſuppreſſion. Il peut encore arriver que cet accident ſoit cauſé par quelque pierre contenue en la veſſie: alors les douleurs en ſont preſque inſupportables, & bien plus dangereuſes à la femme groſſe, qu'à celle qui ne l'eſt point; parce que la Matrice

comprime perpetuellement par son enflûre la pierre contre la vessie ; & pour lors ces douleurs sont d'autant plus extrêmes, que cette pierre est grosse, & de figure inégale & raboteuse.

Il arrive aussi quelquefois que la Matrice vers les derniers mois de la grossesse s'étant élevée par la grande distension qu'elle a en ce temps, jusqu'au dessus du fond de la vessie, à laquelle elle ne permet pas de s'étendre librement, la pousse alors de telle sorte en bas, qu'elle en fait rider tout le col par de gros plis en travers ; ce qui fait que quelques goûtes de l'urine qui ne peuvent être entierement expulsées, y restant aprés que la femme a pissé, elle en ressent une cuisson considerable, qui l'oblige d'uriner tres-frequemment avec de grandes éprintes ; parce que ce reste d'urine piquotte cette partie par l'acrimonie qu'elle acquiert, à raison du séjour qu'elle fait dans quelqu'un de ces replis, & cause des douleurs à la femme presque aussi grandes que si elle avoit un ulcere au col de la vessie. C'est ce que j'ay vû arriver une fois à la femme d'un Officier du Roy, laquelle eut une envie frequente d'uriner, & presque continuelle durant les trois derniers mois de sa grossesse, avec une aussi grande douleur que si elle eût eu quelque pierre dans la vessie, ou quelque ulcere en son col ; lequel accident ne procedant que de la cause que je viens de dire, ne cessa qu'incontinent aprés qu'elle fut accouchée.

Il est de tres-grande consequence d'empêcher ces violens & frequens efforts que la femme grosse fait pour uriner, & de remedier, si on peut, à ces indispositions ; d'autant que continuant long-temps à s'efforcer de pousser toûjours en bas, pour pouvoir vuider son urine, la Matrice se relâche, & s'affaisse tout-à-fait, & quelquefois est obligée (l'incommodité ne cessant pas) de se décharger de son fardeau avant le temps ordinaire. C'est ce qu'on tâchera d'éviter, ayant égard aux differentes causes de la maladie ; comme si c'est par la grosseur & pesanteur de la Matrice qui presse la vessie, ainsi qu'il arrive le plus souvent, la femme y remediera, & se soulagera elle-même, si lors qu'elle veut rendre son urine, elle souleve avec ces deux mains le bas de son ventre ; elle portera une bande fort large accommodée à cet usage, qui le luy soûtiendra, s'il en est besoin, & empêchera qu'il ne pese tant sur la vessie ; ou pour mieux faire, elle se tiendra au lit. Si c'est l'acrimonie de l'urine qui cause inflammation à son col, on l'appaisera par un regime de vivre rafraîchissant, la femme ne buvant que de la ptisane, & s'abstenant entierement de l'usage du vin, & de toutes

ſortes de purgations; d'autant qu'elles meneroient à la partie affligée des immondices de toute l'habitude, & par leur chaleur augmenteroient encore l'acrimonie & l'inflammation; mais elle pourra bien uſer, le ſoir & le matin, d'émulſions, faites avec les ſemences froides & l'eau d'orge, ou du petit lait, dans lequel on mettra quelque cuillerée de ſyrop violat, ou de *nymphea* Ce remede eſt propre pour nettoyer doucement en rafraîchiſſant les voyes de l'urine, ſans faire aucun préjudice à la mere ni à l'enfant. Si l'inflammation & l'acrimonie de l'urine ne ceſſent point par ce regime, on la ſeignera du bras, afin d'éviter quelque accident pire qui en pourroit arriver; on luy baſſinera auſſi toute la partie exterieure du col de la veſſie avec du lait tiede, ou avec une décoction d'herbes émollientes & rafraîchiſſantes, comme ſont les feüilles de mauves, guimauves, parietaire, & violiers, avec un peu de graine de lin: on pourra encore faire quelque injection au dedans, avec cette décoction, à laquelle on ajoûtera un peu d'huile violat; ou bien avec du lait tiede; & ſur tout, la femme s'abſtiendra de l'uſage du coït.

Mais ſi ſe gouvernant de cette maniere, elle ne peut encore uriner, pour lors ou aura recours au dernier remede qui eſt de faire ſortir l'urine avec une ſonde percée, telle qu'eſt celle qui eſt repreſentée & marquée par M. dans la table des inſtrumens, qui eſt miſe vers la fin du ſecond Livre, laquelle étant ointe d'huile d'olives ou d'amandes douces, aprés avoir un peu ſoulevé & repouſſé ſon ventre en haut, ſera doucement introduite par le conduit de l'urine juſques dans le vuide de la veſſie; où étant, l'urine en ſortira auſſi-tôt; enſuite de quoy on retirera la ſonde: & ſi la ſuppreſſion revient encore, on fera derechef uriner la femme de la même façon, juſques à ce que les accidens ſoient appaiſez, aprés quoy on la laiſſera uriner naturellement, ſi elle le peut faire. On pourroit auſſi à toute extrémité luy faire uſer d'un demi bain tiede, prenant bien garde à ne la pas trop émouvoir par ce remede, s'abſtenant auſſi de toutes ſortes de diuretiques chauds; car ils ſont tres-pernicieux à la femme groſſe, d'autant qu'ils provoquent l'avortement. Si d'un autre côté le mal procede de quelque pierre, qui ſe preſentant au col de la veſſie, bouche le paſſage de l'urine, on ſe contentera de la repouſſer en dedans avec la ſonde, ſi elle eſt groſſe; mais ſi elle eſt petite, on tâchera de la tirer dehors, avec une petite curetette propre a cet uſage, en mettant le doigt indice dans le *vagina*, pour la tenir ſujette, & empêcher qu'elle ne recule vers

la vessie; ce qu'on fera à la petite seulement; car pour tirer la grosse, il faut attendre que la femme soit accouchée; parce qu'il vaut mieux la laisser en cet état, que de se mettre en danger de luy faire perdre la vie & à son enfant, en luy faisant l'operation de la taille.

CHAPITRE XVI.

De la Toux, & de la difficulté de respirer.

LEs femmes qui portent leurs enfans fort bas, ont plus souvent les difficultez d'uriner, dont nous avons parlé au Chapitre précedent, que celles qui les portent plus haut; lesquelles sont à la verité plus exemptes de ces sortes d'incommoditez; mais aussi sont-elles plus sujettes à la toux, & à la difficulté de respirer que les autres.

Si la toux est violente, comme elle est quelquefois jusques à faire vomir, c'est un des plus dangereux accidens qui contribuent à l'avortement; d'autant que par son effort les poulmons tâchant à rejetter hors de la poitrine ce qui leur nuit, il se fait une contraction de tous les muscles de la respiration, qui pressant fortement par cette action l'air enfermé au dedans, dont les poulmons sont tout gonflez, poussent aussi par même moyen avec violence subite le diaphragme en bas, & par consequent toutes les parties du bas ventre, mais particulierement la Matrice de la femme grosse, qui en reçoit une telle commotion quand cet accident continuë long-temps & fortement, que quelquefois l'arrierefaix de l'enfant vient à s'en détacher; aprés quoy ne le pouvant plus retenir, elle est contrainte de s'ouvrir pour le mettre dehors avant le temps; ce qu'elle fait souvent avec grande perte de sang, comme je l'ay vû arriver beaucoup de fois, & recemment à la femme d'un Secretaire du Roy, & à celle d'un Chirurgien.

Cette toux arrive quelquefois par des serositez acres, qui distillent du cerveau sur la tranchée artere, & sur les poulmons; d'autres fois elle est causée par un sang de pareille nature, qui vient à refluer de toute l'habitude vers la poitrine ensuite de la suppression des mois; comme aussi pour avoir respiré un air trop froid, qui irrite ces parties, & les excite à se mouvoir ainsi. Mais outre ces choses, elle est encore souvent augmentée par la compression que la Matrice de la femme grosse cause au diaphragme, qui ne peut pas avoir son mouvement libre en celles qui portent leur enfant

bien haut; d'autant que par sa grande extension elle fait remonter presque toutes les parties du bas ventre vers la poitrine, & principalement l'estomac & le foye qu'elle repousse vers le diaphragme, qui en est comprimé comme nous disons.

On remediera à cet accident en faisant observer à la femme un bon regime de vivre tendant à rafraîchissement, si ce sont des humeurs âcres qui en sont cause, évitant toutes choses salées, épicées, & de haut goût: elle n'usera point pareillement de choses aigres ni acides, comme oranges, citrons, grenades, vinaigre, verjus & autres de cette nature; d'autant que par leurs piquotemens elles excitent encore la toux de plus en plus; mais elle pourra bien se servir de celles qui lenissent & adoucissent les passages, comme boüillons au lait, jus de reglisse, sucre candy & syrop violat, ou de meures, dont on pourra mêler quelque cuillerée parmi sa prisane faite avec les jujubes, sebestes, raisins de damas & orge mondé, y ajoûtant toûjours un peu de reglisse. Il ne sera pas mauvais aussi de détourner l'abondance des humeurs, & de les attirer en bas par quelques petits clysteres. Si par ce regime la toux ne cesse point, & qu'il y ait au corps des signes de plenitude, en quelque temps de la grossesse que ce soit, il sera necessaire de luy tirer du sang du bras; & quoy qu'on ne pratique pas ordinairement ce remede dans son commencement, il faut neanmoins s'en servir pour lors: car la continuelle toux est bien plus dangereuse que la saignée moderée.

Si la toux est excitée par le froid, elle se tiendra dans une chambre bien close, & mettra sur son col une bonne serviette pliée en deux ou trois doubles, ou quelque peau d'agneau ou de cygne qui le puissent tenir chaudement. Elle pourra user en s'allant coucher d'une cueillerée ou deux de syrop de vin brûlé, lequel est fort propre à faire bonne digestion, s'il est fait de la maniere suivante. Prenez demi-septier de bon vin, deux dragmes de bonne canelle rompuë en petits morceaux, demi-douzaine de cloux de girofle, avec quatre onces de sucre: mettez le tout ensemble dans une écuelle d'argent, & le faites boüillir à grand feu sur un réchaud, y faisant prendre le feu, & cuissant le tout jusques à consistance de syrop, duquel la femme usera les soirs, une heure & demie aprés avoir legerement soupé; ou bien elle prendra quelque cuillerée de bon rossolis de Turin. On observera toûjours en la toux, de quelque cause qu'elle procede, que la femme ait la liberté du ventre, la luy procurant avec simples clysteres, qu'elle boive tiede, qu'elle parle peu, & qu'elle soit bien au large dans ses habits; parce

n'étant serrée, la Matrice seroit encore plus fortement poussée en bas, par les efforts que cette toux luy fait souvent faire, & qu'elle s'abstienne du coït autant qu'il luy sera possible, jusques à ce que cet accident soit passé ; d'autant que son action est entierement contraire aux personnes qui ont la poitrine foible & malade, lesquelles doivent aussi éviter toute sorte de purgatifs, & principalement si elles sont sujettes à quelque chrachement de sang : Et comme le dormir est fort propre pour arrêter les défluxions, on le luy procurera par quelque petit julep, si besoin est, sans user aucunement de forts narcotiques qui sont tres dangereux à la femme grosse, si ce n'est en extrême necessité, comme je fis à la femme de ce mien parent, laquelle avoit de furieux accidens pour s'être blessée en faisant un faux pas. J'en ay rapporté l'histoire au chapitre treiziéme de ce premier livre.

Il y a des femmes qui portent leur enfant si haut & principalement dans la premiere grossesse (parce que le ventre & les ligamens larges qui soûtiennent la Matrice n'ont pas encore été relâchez) qu'elles croyent presque l'avoir dans la poitrine ; à cause dequoy elles ont une si grande oppression & difficulté de respirer, qu'il leur semble qu'elles aillent étouffer aussi tôt qu'elles ont un peu mangé, cheminé, ou monté seulement à un premier étage ; ce qui provient de ce que leur Matrice extrêmement étenduë, presse fortement l'estomac & le foye, qui repoussent le diaphragme en haut, comme j'ay dit, & ne luy laissent pas une entiere liberté de se mouvoir, dont cette difficulté de respirer est causée: souvent aussi leurs poulmons sont tellement abbreuvez & pleins de sang, qui y regorge de tout le corps dans la grossesse, qu'ils ne donnent que difficilement passage à l'air. Si cela est ainsi, elles respireront bien plus à leur aise, lors qu'on leur aura tiré un peu de sang du bras ; car les poulmons étant desemplis par ce moyen, ils auront plus de facilité à se mouvoir; mais si cette difficulté de respirer procede de la compression que fait la Matrice au diaphragme, en repoussant les parties du bas ventre contre luy ; en ce cas, le meilleur remede est, que la femme ne soit point serrée dans ses habits, & qu'elle mange plûtôt peu & souvent, que de remplir son estomac beaucoup à la fois ; parce qu'il presseroit encore pour ce sujet d'autant plus le diaphragme, & augmenteroit ainsi l'accident ; & qu'elle n'use d'aucune viande visqueuse & venteuse, comme sont la plûpart des legumes; mais seulement de celles qui sont de facile digestion, & qui tiennent le ventre libre : Elle doit aussi pour lors évi-

ter sur tout la peur & la tristesse, d'autant que ces deux passions faisant retourner le sang au cœur & aux poulmons en trop grande quantité, la femme qui a déja difficulté de respirer, & la poitrine engagée, coureroit risque d'en être suffoquée; car l'abondance de ce sang remplissant tout à coup & outre mesure les deux ventricules du cœur, empêche son mouvement, sans lequel on ne peut vivre.

Chapitre XVII.

De l'Enflûre variqueuse, & de la douleur des cuisses & des jambes.

IL est tres-aisé à ceux qui ont connoissance du mouvement circulaire du sang, de concevoir la raison pourquoy plusieurs femmes grosses ont les cuisses & les jambes enflées & douloureuses, & quelquefois pleines de varices tout le long de leur partie interne; ce qui les incommode grandement à marcher. Plusieurs croyent que la femme ayant plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture, dont l'abondance n'est repurgée comme elle avoit accoûtumé, la nature par la vertu expultrice des parties superieures, qui sont toûjours plus fortes, en chasse le superflu sur les inferieures, qui sont les jambes, comme sur les plus foibles, & plus disposées à le recevoir, à cause de leur situation basse; mais il me semble que la circulation du sang nous fait bien plus facilement connoître comment cela se fait, sans être obligez de recourir à cette faculté expultrice.

La chose arrive ainsi, à mon avis, qui est, que suivant le mouvement circulaire du sang, les veines saphênes & les crurales reçoivent en elles celuy qui avoit été apporté aux extrêmitez inferieures par les arteres, & le conduisent aprés, le long de la jambe & de la cuisse, en montant vers le cœur, dans les iliaques, qui se dégorgent dans la veine cave, pour remonter aussi par elle au cœur, & ainsi toûjours continuellement. Cela posé en fait (comme on n'en doit pas douter, puisque c'est une verité fondée sur l'experience) quand la femme est grosse, & principalement vers les derniers mois, auquel temps la Matrice est si étenduë, qu'elle occupe la plus grande partie du bas ventre, pour lors elle vient à presser les veines iliaques par sa grosseur & pesanteur, empêchant par ce

moyen, que le ſang ne puiſſe avoir ſon cours & ſon mouvement ſi libre qu'il étoit avant la groſſeſſe ; ce qui fait que les parties inferieures, qui ſont les crurales & les ſaphenes en ſont gonflées, ne plus ne moins que nous voyons les veines du bras s'enfler vers la partie inferieure par la ligature de la ſaignée, ou par quelque forte compreſſion faite vers ſa partie ſuperieure ; à cauſe que ces veines étant comprimées, le ſang s'y arrête, ne trouvant pas ſon paſſage tout à fait ſi facile. Les veines iliaques étant donc ainſi preſſées par la groſſeur & peſanteur de la Matrice, toutes celles des cuiſſes & des jambes s'enflent de telle maniere, qu'elles regorgent dans la ſubſtance des parties, & dans tous les cinq tégumens qui en deviennent tous bouffis ; & même ces veines, & entr'autres les ſaphenes ſe dilatent, & en ſont faites variqueuſes, quelquefois depuis la partie interne & ſuperieure de la cuiſſe, juſques à l'extrémité du pied, dans leſquelles le ſang ſéjournant ſans avoir ſon mouvement circulaire libre, s'altere & ſe corrompt ; ce qui cauſe de grandes douleurs, & des enflures par toutes ces parties. Cela arrive encore plus volontiers aux femmes extrémement ſanguines, qui marchent beaucoup, & font un grand exercice, lequel aidé de la repletion des veines, fait ruption des valvules, qui ſervoient à faciliter le mouvement du ſang, comme font les ſoûpapes d'une pompe, qui retiennent l'eau qu'on y fait monter ; aprés quoy le ſang venant à retomber, n'étant plus ainſi ſoûtenu, cauſe par ſon abondance & par ſon ſéjour, ces dilatations de veines que nous appellons varices : & ce qui confirme d'autant plus que ces ſortes d'enflures de jambes aux femmes groſſes procedent de la cauſe que je viens d'expliquer ; c'eſt que toutes celles qui ſont groſſes de deux enfans ont toûjours les jambes fort enflées vers les derniers mois de leur groſſeſſe.

Pour remedier à cela, ſi la femme a ſes veines dilatées, on ſe ſervira ſeulement lorſqu'elle eſt groſſe, de la cure palliative, mettant ſur ces veines variqueuſes quelque compreſſe de linge, & bandant la partie d'une bande large de trois ou quatre doigts, ſelon la groſſeur du membre, commençant le bandage à ſa partie inferieure, & le conduiſant en montant juſques où commencent les varices ; afin que ſerrant mediocrement par ſon moyen ces veines variqueuſes, qui ſont toûjours exterieures, elles ſoient empêchées par cette compreſſion de ſe dilater davantage, & que le ſang n'y puiſſe être corrompu par le ſéjour qu'il y feroit ; ce qu'étant ainſi fait, il ne laiſſe pas d'avoir ſon mouvement circulaire ; parce que ſa plus gran-

de partie passe pour lors par les vaisseaux qui sont situez plus profondement. La femme en cet état gardera aussi le lit, si faire le peut; d'autant que par cette situation, son corps étant également couché, cette circulation s'en fait beaucoup plus facilement, & le sang n'a pas tant de peine à retourner par ces veines au cœur, que quand il faut qu'il y remonte, lorsque la femme est debout; c'est ce qui fait qu'elle a toûjours les jambes bien plus enflées le soir que le matin; & si on voit au reste du corps des signes de plenitude & d'abondance de sang, on la pourra saigner du bras sans danger: Mais il ne faut pas faire ouverture des varices; comme on pourroit bien faire si la femme n'étoit pas grosse; car cette évacuation tiendroit lieu d'une saignée du pied qui ne doit être aucunement pratiquée durant le temps de la grossesse.

Il y a d'autres femmes, à qui les jambes enflent seulement à cause de leur debilité, & non pour le sujet que nous venons de dire, & qui les ont si œdemateuses, qu'y posant le doigt, & l'ayant relevé, le vestige y demeure enfoncé. Ce qui se fait parce qu'elles sont destituées de chaleur naturelle assez forte, pour cuir & digerer toutes les humeurs qui leur sont envoyées pour leur nourriture, & pour en expulser les superfluitez, qui par ce moyen restant en grande quantité, les rendent ainsi œdemateuses. A ces sortes d'enflures, on se servira de vin aromatique, dans quoy on trempera des compresses qu'on mettra dessus, les renouvellant deux ou trois fois par jour pour les fortifier. Ce vin sera fait avec romarin, laurier, thym, marjolaine, sauge & lavande, de chacun une poignée; roses de Provins demi-poignée; balaustes & alun, de chacun une once: faisant boüillir le tout dans trois peintes de vin rouge, jusques à la diminution du tiers; aprés quoy on le passera au travers d'un linge pour s'en servir au besoin, ainsi qu'il est dit. Mais comme la grossesse cause le plus souvent ces enflures, aussi cessent-elles ordinairement lorsque la femme est accouchée; d'autant qu'en ce temps elle se purge des superfluitez de toute l'habitude par le moyen de ses vuidanges, pourvû qu'il s'en fasse une bonne évacuation; car si elles étoient supprimées, comme il arrive quelquefois, il se feroit aussitôt un reflux de toutes ces humeurs sur la Matrice, qui n'étant pas évacuées luy causeroient une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie.

CHAPITRE XVIII.

Des Hemorrhoïdes.

LE sang menstruel qui avoit coûtume d'être purgé tous les mois, s'amassant en grande abondance vers la Matrice, qui ne luy peut pas permettre le passage ordinaire à l'évacuation, parce qu'elle est exactement fermée dans la grossesse, est obligé de refluer par toute l'habitude, & principalement sur les parties voisines de la Matrice, ce qui cause à beaucoup de femmes des hémorrhoïdes tant internes, qu'externes. Il leur en peut arriver en ce temps, aussi-bien qu'en d'autres, de toutes les differentes especes, dont nous ne parlerons pas icy: mais nous traiterons seulement de celles qui sont causées par la grossesse, d'autant que nôtre intention n'est que de faire connoître quelques particularitez des maladies des femmes lors qu'elles sont en cet état.

Les hemorrhoïdes sont des tumeurs douloureuses, engendrées d'un flux d'humeurs, aux extrémitez des veines hemorrhoïdales, lesquelles sont causées en la femme grosse, de l'abondance du sang qui se jette sur ces parties, provenant, ainsi que j'ay dit, de ce que le corps en ce temps n'est pas purgé de ses superfluitez, comme il avoit accoûtumé auparavant. Elles viennent aussi tres-souvent par de grands efforts que font les femmes grosses pour aller à la selle, quand elles sont constipées du ventre; comme cela leur arrive ordinairement, à cause que la Matrice étant située sur le *rectum*, empêche en le pressant, que les excremens qui y sont contenus ne sortent si facilement, & par ces efforts, le sang qui est dans les vaisseaux prochains étant poussé avec violence, en fait enfler & boursouffler leurs extrémitez, ausquelles par son sejour surviennent ces tumeurs douloureuses que nous appellons *hemorrhoïdes*; dont les unes sont internes, & les autres sont externes; les unes petites & sans douleur ou fort peu, & les autres sont extrêmement grosses & douloureuses. C'est ce qu'il suffit de sçavoir pour leurs differences générales, sans nous arrêter aux autres plus particulieres, qui demanderoient une explication plus ample.

Si elles sont petites & sans douleur, tant les internes que les externes, il suffira d'éviter qu'elles n'augmentent davantage; ce qui se fera par les remedes qui empêchent & détournent la flu-

xion de ces parties : Mais on remediera au plûtôt à celles qui sont grosses & douloureuses, en appaisant avant toutes choses la grande douleur ; d'autant que pendant qu'elle dure, la fluxion est toûjours augmentée. Pour ce sujet, si la femme grosse a en tout le corps les autres signes de réplection, on luy tirera sûrement une fois du sang du bras, & même jusques à deux fois, en cas de necessité, pour détourner les humeurs, & en évacuer l'abondance. Son regime de vivre sera humectant & rafraîchissant ; & elle n'usera d'aucuns alimens de haut goût, s'abstenant aussi du coït ; à cause que par l'agitation de son action, le sang étant extrêmement échauffé, il est pourlors bien plus disposé à fluer sur la partie malade, qui est voisine de la Matrice. Mais si les gros excremens retenus dans l'intestin *rectum* étoient cause des hemorrhoïdes, & que la femme eût le ventre reserré, comme il arrive à plusieurs qui sont quelquefois une semaine entiere sans aller à la garderobe, on luy donnera un clystere de simple eau tiede, ou composé de la décoction de mauves, guimauves, parietaire, violiers, & graine de lin, avec miel nenuphar, dans lequel on mêlera un peu d'huile d'amandes douces, ou du beurre frais ; observant de n'y rien mettre qui puisse piquoter, d'autant que le mal en seroit augmenté, principalement quand les hemorrhoïdes sont internes ; & pour lors, afin que la femme puisse recevoir plus facilement le clystere, on doit mettre à l'extrémité du canon de la seringue un petit bout be boiau de poulet, qui le revête par dehors, afin de l'introduire avec moins de douleur dans le siege ; aprés quoy elle usera aussi d'un regime de vivre médiocre & rafraîchissant, en observant le repos dans le lit, jusques à ce que le fort de la fluxion soit passé ; & on bassinera pendant ce temps les hemorrhoïdes avec du lait de vache, ou avec fomentations faites de la décoction de guimauves, bouïllon blanc, & graine de lin. L'huile d'œuf seule, ou les huiles d'amandes douces, de pavot, & de nenuphar, battuës long temps ensemble avec un jaune d'œuf crû, dans le mortier de plomb, sont fort anodines, & propres à en appaiser la douleur ; & si l'inflammation est grande, on y mettra un peu de *cerat de Galien* & de *populeum* mêlez en égales portions.

Aprés ce regime de vivre, la saignée, & l'application de ces remedes rafraîchissans & anodins seulement (d'autant qu'on ne doit pour lors user d'aucuns repercussifs, de peur de repousser au dedans ce sang impur, ou de faire endurcir les hemorrhoïdes,) si elles ne se desenflent pas, il faudra appliquer quelques sangsuës,

qui pourront par leur succement vuider le sang qui s'y est arrêté, ou bien on les ouvrira avec la lancette, observant de préferer l'ouverture faite par la lancette en celles où on sent quelque mollesse, & une espece d'inondation ; Mais les sangsuës sont plus propres à celles qui sont dures & comme charnuës, d'autant qu'elles ne causent pas tant de douleur que la lancette.

Quoy-que par le moyen des hemorrhoïdes il se fasse en quelques hommes une évacuation qui approche des conditions de la naturelle, d'autant qu'ils en sont soulagez quand elles fluent mediocrement, la nature s'y étant accoûtumée; neanmoins aux femmes il n'en est pas de même ; parce que l'évacuation qui se fait quelquefois par les hemorrhoïdes aux hommes, doit être faite par la Matrice aux femmes, lors qu'elles ne sont pas grosses : toutefois dans le temps de la grossesse, elle peut en quelque façon, si la femme est plethorique, suppléer aussi au défaut de la naturelle ; car pourvû que les hemorrhoïdes fluent moderément & sans douleur, elle en pourra pareillement être soulagée ; mais si elles couloient en trop grande abondance, il y auroit danger que la mere & l'enfant n'en fussent bien affoiblis ; & pour éviter cet accident on seroit obligé de faire des fomentations astringentes, avec décoction de balaustes, écorce de grenade, & roses de Provins, faite en eau de forge, y mettant un peu d'alun; ou bien on y appliquera un cataplasme fait avec bol d'Armenie, sang de dragon, & terre sigilée, avec blanc d'œuf. Il faudroit aussi détourner le sang de ces parties par la saignée du bras, & par des ventouses séches, appliquées sur la region des reins, & faire d'autres remedes convenables à la chose, & tels que les accidens le requereroient.

CHAPITRE XIX.

Du flux de ventre de la femme grosse.

LE flux de ventre est une frequente déjection par l'*anus* de ce qui est contenu dans les intestins. On en fait ordinairement de trois sortes, dont le premier, qu'on nomme *lienterique*, est celuy dans lequel l'estomac n'ayant pas digeré les viandes qu'il avoit reçuës, les laisse écouler presque toutes cruës : Le second, que l'on appelle *diarrhéïque*, est quand les intestins se déchargent simplement des humeurs & des excrémens qu'ils contiennent sans douleur considerable ; & le troisiéme qui est le plus fâcheux, est le *dy-*

senterique, par lequel avec les humeurs & les excrémens la personne malade vuide du sang, avec de grandes douleurs causées par l'ulceration des intestins.

De quelque nature que soit le flux de ventre, s'il est grand, & s'il continue long-temps, il met la femme grosse en grand danger d'avorter; c'est ce que nous dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. livre. *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimùm profluat, periculum est ne abortiat.* Car si le flux est lientherique, l'estomac ne cuisant pas les alimens quil a reçus, & les laissant incontinent écouler sans les convertir en chyle, dont il se devroit faire du sang pour nourrir la mere & son enfant, il est impossible qu'ils n'en soient tous deux extrêmement affoiblis faute de nourriture. S'il est diarrhéïque, & qu'il continue long-temps, il causera le même accident; parce qu'il se fait une grande dissipation d'esprits avec l'évacuation des humeurs. Mais le danger est bien plus grand quand le flux est dysenterique; d'autant que pour lors la femme a de grandes douleurs & tranchées des intestins, causées par leur ulcération, lesquelles les excitent à tous momens par de continuelles épreintes, à se décharger des humeurs acres & bilieuses, dont ils sont extrêmement abbreuvés; ce qui fait un grand ébranlement, & une commotion violente à la Matrice, qui est située sur l'intestin *rectum*, & à l'enfant qu'elle contient: Car par la compression que les muscles du ventre font de tous côtez à la Matrice, & celle que lui fait aussi le diaphragme, qui est poussé en bas, dans les efforts que la femme fait si souvent pour aller à la selle avec peine, l'enfant est contraint, à cause de cette violence, de sortir avant terme; ce qui arrive d'autant plûtôt, que ces épreintes & ces tenesmes sont grands, comme remarque le même *Hipocrate* dans l'Aphorisme 27. du 7. l. *Mulieri utero gerenti si tenesmus supervenerit facit abortum.* S'il survient, dit-il, tenesme à la femme grosse, cela la fait avorter. Ce tenesme est une maladie de l'intestin droit, qui luy fait faire de violens efforts pour se décharger, sans pouvoir rien vuider que quelques humeurs bilieuses mêlées de sang, desquelles il est continuellement irrité. Quand ces sortes de flux de ventre arrivent aux femmes grosses, c'est ordinairement à cause qu'elles ont toûjours la digestion de l'estomac affoiblie à raison des alimens de mauvais suc, que ces appetits étranges qu'elles ont, leur font souvent manger, par l'usage continuel desquelles étant à la fin debilité, il les laisse écouler aussi-tôt sans les avoir digerez, ou bien y demeurant plus long-temps, ils se convertissent en un chyle cor-

rompu, lequel étant descendu dans les intestins, les irrite & les contraint par son acrimonie à se décharger ainsi fort souvent.

Quoy-que le flux de ventre, de quelque nature qu'il soit, mette toûjours la femme en d'anger d'avorter, comme l'a dit *Hypocrate*, neanmoins j'ay vû des femmes grosses l'avoir continuellement durant deux ou trois mois sans avorter, & en guerir aussi-tôt qu'elles étoient accouchées, ainsi que le même *Hypocrate* dit qu'il arriva à la femme, d'*Epicharmus*, dont il fait mention au 5. & au 7. liv. des maladies pop. *Schenckius* au 4. Liv. de ses Observat. rapporte l'histoire d'une femme qui eut une dysentrie avec des raclures de boyeau durant quatre mois, qui n'ayant jamais pû être arrêtée par aucun remede, cessa de soy-même aussi-tôt qu'elle fût accouchée d'un enfant qui se portoit bien ; & j'ay moy-même accouché, il y a quelques années, une femme d'un enfant à terme qui se portoit assez bien, quoy-que sa mere eût eu un continuel flux de ventre durant tout le temps de sa grossesse. Mais ces exemples particuliers n'empêchent pas que cette maladie ne mette ordinairement, comme nous avons dit, la femme grosse en danger d'avorter, & souvent même en tres-grand peril de la vie, si le flux de ventre ne cesse incontinent aprés l'accouchement ; comme je l'ay vû arriver à la femme d'un Avocat, laquelle avorta aux sixiéme mois par un flux dysenterique qu'elle eut durant deux mois & demi, & qui continuant encore aprés son avortement la fit mourir au dixiéme jour : car comme dit *Hypocrate, au 2. liv. des Predictions*, si la femme qui avoit dysenterie avant que d'accoucher en doit échapper, la maladie doit cesser le même jour de son accouchement, ou tres-peu de temps aprés, comme elle fit à la femme de cet *Epycharmus* ; ce qui n'étant pas arrivé à celle de cet Avocat, luy causa la mort, de la maniere que je l'ay décrite en l'Obs. XIII. du Livre de mes Observations.

Pour proceder sûrement à la guerison de ces differens flux de ventre (à quoy il est necessaire de prendre garde de bonne heure, de peur que la femme n'en avorte) on examinera quelle en est la nature, afin de remedier à la cause qui l'entretient. Si c'est un flux lienterique, survenu, comme il arrive d'ordinaire, aprés les continuels vomissemens, qui ont tant debilité l'estomac, & relâché ses membranes ; que n'ayant plus la force de rejetter les alimens par haut, il les laisse écouler sans coction par bas ; la femme en ce cas, s'abstiendra de tous ces appetits étranges, & usera de bons alimens de facile digestion, & en petite quantité à la fois ;

afin que son estomac les puisse plus facilement cuire & digerer : elle boira un peu de bon vin vermeil, trempé d'eau ferrée, au lieu de ptisane commune, qui ne luy est pas propre en cette rencontre, si ce n'étoit qu'elle eût la fievre bien fort ; car si elle ne l'avoit que legerement, l'usage du vin trempé de la maniere doit être preferable ; dautant que cette fiévre lente qu'elle peut avoir pour lors, n'est que symptomatique, étant entretenuë par cette debilité d'estomac ; laquelle cessera aussi-tôt qu'il aura été fortifié ; à quoy aidera encore beaucoup, si la femme devant & aprés ses repas use de quelques confortatifs ; comme si elle prend une cuillerée ou deux de syrop de vin brûlé, dont nous avons fait mention en parlant de la toux, au chapitre seiziéme de ce premier Livre, ou un peu de bon hypocras, ou de vin d'Alican, & de l'un ou de l'autre selon son appetit. Il ne sera pas aussi mauvais qu'elle mange un peu de conserve de roses ou un peu de bon cotignac avant son repas : elle portera une peau d'agneau ou de cygne ou de vautour sur la region de son estomac, pour luy conserver & augmenter sa chaleur naturelle, qui est tres necessaire à la digestion des alimens ; observant de ne luy point donner aucun medicament purgatif, quand le flux de ventre ne vient que par cette debilité, d'autant qu'elle en feroit encore augmentée.

Lors que le flux de ventre est diarrheïque, & qu'il n'y a seulement que les excremens qui sont contenus aux intestins qui se vuident, avec quelques humeurs superfluës que la nature y envoye pour en faire expulsion ; s'il ne continuë pas long-temps, & qu'il aille doucement, la femme n'en sera pas incommodée, ni en danger, que quand il aura passé ces bornes ; & on doit laisser faire cette operation à la nature, sans l'en empêcher du commencement, se contentant pour lors de moderer seulement l'évacuation, sans l'arrêter. Mais si cette évacuation dure plus de quatre ou cinq jours, alors c'est un témoignage qu'il y a de mauvaises humeurs collées & attachées aux parois interieures des intestins, qui les obligent en les piquotant à se décharger souvent, lesquelles il faut dissoudre avec quelque médicament purgatif, qui les puisse détacher, & évacuer ; aprés quoy le flux de ventre ne manquera pas de cesser ; ce qu'on fera par quelque legere infusion de rhubarbe, avec le syrop de chicorée, ou en prenant une once de catholicon double de rhubarbe.

Mais si nonobstant la purgation donnée à propos, & jointe au bon regime de vivre, le flux de ventre continuë, & se convertit en

en dysenterie, la malade faisant à chaque moment des selles sanglantes, avec de grandes douleurs & tenesmes, c'est pour lors qu'elle est en tres-grand danger d'avorter ; ce qu'on tâchera d'éviter, si faire se peut, aprés avoir purgé avec les remedes que nous venons de dire, les mauvaises humeurs qui étoient dans les intestins, en empêchant par le bon regime qu'il ne s'en engendre d'autres ; pour lequel sujet elle usera de bons bouïllons de veau & de volaille dans lesquels on fera cuire des herbes rafraîchissantes, avec une pomme de coin, afin de temperer l'acrimonie de ces humeurs échauffées : elle mangera du ris cuit dans ses bouïllons, ou de la bouillie, dans laquelle ou delayera quelques jaunes d'œufs frais, observant toûjours de la faire bien cuire : ces alimens lénissent & adoucissent les intestins par dedans.

Son breuvage sera d'eau ferrée, avec un peu de vin, si elle n'a point de fiévre ; & au cas qu'elle en eût, elle mettroit plûtôt de fois à autres une cuillerée de syrop de coins ou de grenades dans un verre plein de cette eau : elle pourra aussi manger quelque peu de cotignac & de conserve de roses, ou d'autres choses astringentes & confortatives, pourvû que le corps ait été purgé auparavant ; & parce que dans ce flux il y a toûjours de grandes douleurs & tranchées par tout le ventre & aux intestins, & principalement au *rectum*, à cause que toutes les humeurs se déchargeant sur luy, l'irritent extrêmement, & luy causent des épreintes continuelles, il faudra tâcher de les appaiser, afin d'empêcher que l'avortement n'arrive ; ce qu'on fera par clysteres faits avec le bouïllon d'une tête de veau ou de mouton, bien cuite, y mêlant deux onces d'huile violat ; ou bien avec lait tout recemment trait, dans lequel on aura delayé deux jaunes d'œufs frais, faisant prendre aussi à la malade un peu de *laudanum* dans un jaune d'œuf, pour la faire reposer : & aprés qu'on aura usé de ces lavemens anodins & nourrissans, selon qu'on jugera être necessaire, lesquels la malade gardera le plus long-temps qu'elle pourra, afin de mieux appaiser ces douleurs, on luy en donnera de déterfifs, faits de la décoction d'orge, mauves, guimauves, & miel rosat ; ensuite de quoy on se servira de ceux qui sont astringens, parmi lesquels on ne doit mêler aucune huile ni miel, d'autant que ces choses relâchent au lieu de reserrer, & on commencera par les plus foibles, faits d'eau de laituë & de plantin ; aprés quoy on viendra aux plus forts, composez de la décoction de feuïlles & racines de plantin, bouïllon blanc, & queuë de cheval, avec roses de Provins & l'écorce de grenade,

qu'on fera boüillir en eau de forge, à laquelle on ajoûtera terre sigeée, & sang de dragon, de chacun deux dragmes. On en pourra même aussi fomenter le siege ; mais il faut bien prendre garde à ne pas venir à ces forts astringens, avant que d'avoir premierement purgé la femme avec les remedes declarez cy-dessus, de peur que (comme ont dit) le loup ne soit enfermé dans la bergerie, & que voulant empêcher l'avortement, on ne causât par un plus grand malheur, la mort à la mere & à son enfant par consequent, en retenant au dedans quantité de mauvaises humeurs, dont la nature se vouloit décharger. C'est ce qu'on évitera si on observe bien les choses que nous avons dites.

Mais comme les douleurs du flux dysenterique procedent assez ordinairement d'une humeur acre, & d'un mauvais chyle qui s'écoule de l'estomac & des intestins superieurs, dans lesquels une bile corrosive se dégorge aussi, & que les clysteres ne peuvent parvenir jusques en ces parties, pour adoucir l'acrimonie de ces humeurs, j'ay souvent conseillé avec un tres-bon succés à des femmes grosses, & à d'autres personnes travaillées de cette fâcheuse maladie, de prendre par la bouche aussi-bien qu'en lavement, deux ou trois fois par jour, une demi écuellée de lait de vache à chaque fois tout chaud & recemment trait, par le seul usage duquel elles ont été parfaitement gueries en peu de jours de leur dangereux flux dysenterique, dont elles n'avoient pas pu être soulagées par tout autre remede. Mais il faut avoir soin que ce soit du lait d'une vache bien saine, qui ne soit pas pleine, ni en chaleur, & qu'elle n'ait pas trop recemment véellé, & qu'elle soit nourrie de bonne pâture, & abreuvée de bonne eau. Je donnay un jour le même conseil à une femme grosse de six mois passez, qui, comme elle étoit d'une tres-forte & vigoureuse complexion, lui auroit été certainement salutaire, si, pour son malheur, elle n'eût pas été empêchée de le suivre, par un Medecin, qui étant venu la voir aprés moy, & sçachant que je luy avois ordonné l'usage du lait pour le flux dysenterique dont elle étoit fort travaillée depuis plus de trois semaines, luy fit entendre & à son mary, que le lait ne luy convenoit aucunement ; & qu'*Hypocrate* en ses aphorismes en défendoit expressément l'usage aux personnes qui avoient la fiévre comme elle avoit. Mais ce Medecin avoit bien peu de raison en cette occasion, ne prenant pas garde que la petite fiévre qu'avoit la malade n'étoit qu'un simple accident de la douleur du flux dysenterique, auquel il falloit remedier de la maniere que je luy avois

conseillé, & non pas par des purgatifs reïterez, & autres inutiles remedes, dont il continua de luy faire user durant huit jours, qui, au lieu de la guerir, comme il avoit promis, augmenterent encore, comme je l'avois prédit, son flux dysenterique, & la firent avorter d'un enfant de six mois & demi, & mourir six jours ensuite.

CHAPITRE XX.

Du flux menstruel qui arrive quelquefois à la femme grosse.

HIPOCRATE en l'Aphorisme 60. du 5. livre dit, *Si mulieri utero gerenti purgationes eant, impossibile est fœtum esse sanum*. Si les menstruës fluent à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain. Mais cet Aphorisme ne se doit pas expliquer au pied de la lettre : il se doit entendre de celles à qui elles fluent en grande abondance: car quoyque selon la regle la plus generale & la plus naturelle, les menstruës ne doivent fluer quand la femme est grosse, d'autant que leur passage ordinaire est bouché, & aussi parce que ce sang doit pour lors être employé à la nourriture de l'enfant, de laquelle il seroit frustré s'il venoit à s'écouler dehors, & pour ce sujet extrêmement debilité; neanmoins il se voit des femmes, qui encore qu'elles soient grosses, ne laissent pas d'avoir leurs ordinaires jusques au quatriéme mois, qui est le temps auquel l'enfant venant à être déja grand, attire à luy quantité de sang pour sa nourriture, au moyen dequoy il n'y en peut rester de superflu si facilement que dans les commencemens de la grossesse. Je connois une femme qui a cinq enfans vivans, laquelle en toutes ses grossesses a eu ses menstruës reglément de mois en mois, comme elle avoit coûtume (sinon quelque peu moins) jusques au sixiéme mois, auquel temps elles luy cessoient seulement; nonobstant quoi elle est toûjours accouchée à terme de tous ses enfans. J'en ay vû une autre qui ne croyant pas être grosse à cause qu'elle avoit ses ordinaires, & ressentant quelque incommodité de la grossesse, s'imaginant que ce fût une autre maladie, obligea son Medecin de la faire saigner & purger par plusieurs fois; ce qu'il fit tant faire, qu'elle en guerit à la verité, mais ce fut aprés avoir avorté d'un enfant de trois mois.

Cette évacuation arrive pour l'ordinaire aux femmes qui sont fort sanguines & aux pituiteuses, lesquelles faisant beaucoup plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture dans les com-

mencemens de la grossesse, se déchargent encore en ce temps de sa quantité superfluë ; ce qu'elles font plus ou moins, selon leurs dispositions, non point par le fond de la Matrice, comme elles avoient accoûtumé quand elles n'étoient pas grosses, d'autant que ce passage est effectivement bouché par l'arriérefaix qui y est adhérent, & que la Matrice est pour lors exactement fermée ; mais par deux rameaux que la nature providente & soigneuse de la conservation de l'individu, aussi-bien que de l'espece, a destinez à cet usage, lesquels viennent des vaisseaux spermatiques, qui, outre ceux qu'ils donnent aux testicules & aux autres parties, avant que d'arriver à la Matrice, se divisent de chaque côté en deux rameaux assez considerables ; dont l'un aboutit à son fond, par où coulent les mois quand la femme n'est pas grosse ; & l'autre n'y entrant pas, vient le long de son corps se terminer au côté de l'orifice interne de la Matrice, par le moyen duquel les mois se déchargent pendant la grossesse, s'il arrive que la femme soit pletorique ; ce qui se fait encore par quelques autres rameaux qui naissant des vaisseaux hypogastriques, viennent aussi se terminer au même endroit.

Lors que la femme grosse vuide du sang par bas, il faut bien prendre garde de quel lieu il sort, & de quelle maniere ; si ce sont des menstruës ordinaires, ou si ce n'est pas une veritable perte de sang. Si ce sont des menstruës ordinaires, le sang viendra périodiquement au temps accoûtumé, & fluëra peu à peu du col de la Matrice en ce temps, & non pas de son fond ; ce qui se connoîtra, si en touchant avec le doigt, on trouve son orifice interne exactement clos, lequel ne le seroit pas, si le sang venoit du fond ; comme aussi s'il fluë sans douleur & en petite quantité, toutes lesquelles circonstances ne se rencontrent pas à la perte de sang, mais bien d'autres contraires, ainsi que nous ferons voir au Chapitre suivant. Il faut encore examiner si ce flux vient par la seule superfluité, ou si ce n'est point par l'acrimonie du sang, ou par la debilité des vaisseaux qui le contiennent, afin d'y pouvoir apporter les remedes necessaires. S'il provient de la seule abondance dont la femme se purge quelquefois nonobstant sa grossesse, à cause qu'elle en fait plus que son enfant n'en peut consumer pour sa nourriture durant les premiers mois ; bien loin que ce flux nuise pour lors à la mere & à l'enfant, il leur est profitable, quand il est moderé ; car si la Matrice n'étoit point déchargée de ce sang superflu, l'enfant qui est encore petit, en seroit suffoqué & noyé, si on n'usoit

de la ſaignée, pour ſuppléer au defaut de l'évacuation naturelle qui s'en devroit faire. Il eſt neanmoins toûjours bien plus ſûr de vuider en ces ſortes de femmes la plenitude du ſang par la ſaignée du bras, que d'en commettre ainſi l'expulſion à la ſeule nature, par la voye de la Matrice, dans le temps de la groſſeſſe. Mais s'il n'y a aucun ſigne d'abondance & de plenitude au corps de la femme, qui n'avoit auſſi avant ſa groſſeſſe ſes menſtruës qu'en petite quantité, qui ne laiſſent pas de couler aprés qu'elle eſt groſſe, c'eſt un témoignage que ce flux vient de la chaleur & de l'acrimonie du ſang, ou de la debilité des vaiſſeaux deſtinez pour le contenir. C'eſt de ces ſortes de femmes dont *Hipocrate* a prétendu parler dans le 60. Aphoriſme que j'ay rapporté cy-deſſus, deſquelles l'enfant ne peut pas être ſain, ſi leurs menſtruës fluent durant leur groſſeſſe; d'autant qu'il ne leur reſte pas aſſez de ſang pour la nourriture de leur enfant; ce qui les met en tres-grand danger d'avorter; car comme on dit en commun proverbe, que la faim chaſſe le loup hors du bois, de même le défaut de nourriture contraint ce petit priſonnier de ſortir de ſon cachot, avant qu'il en ſoit temps.

Pour empêcher que ce flux ne produiſe un ſi fâcheux accident, la femme ſe tiendra en tres-grand repos couchée dans ſon lit; s'abſtenant de toutes choſes qui luy peuvent échauffer le ſang, évitant la colere entre toutes les paſſions de l'ame, uſant d'un regime de vivre confortatif & rafraîchiſſant, mangeant des viandes qui engendrent de bon ſang & qui l'épaiſſiſſent; à quoy ſont propres les bons conſommez faits avec volaille, collet de mouton, manche d'éclanche, & jaret de veau, dans quoy on fera cuire des herbes potageres qui ſoient rafraîchiſſantes, comme pourpier, laituë, & autres. Les œufs frais, la gelée, & les potages de ris & d'orge mondé faits avec ces conſommez luy ſont propres; & pour ſon boire elle uſera d'eau ferrée, dans laquelle on mêlera un peu de ſyrop de coins. Elle doit s'abſtenir entierement du coït; parce qu'échauffant le ſang, il l'excite encore à couler davantage, à quoy contribuë auſſi beaucoup l'agitation de la partie dans ſon action. Il ſera tres-bon auſſi de faire une ceinture de l'herbe appellée vulgairement *renoüée*, & de l'appliquer fraîchement au tour des reins de la femme. Mais ſi nonobſtant tout cela ce flux ne laiſſoit pas de continuer; quelques-uns veulent qu'on applique une grande ventouſe ſous les mamelles pour faire revulſion de ce ſang & le détourner; c'eſt ce qu'a dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 50. du 5. livre, *Mulieri ſi*

velis menstrua ſiſtere, cucurbitulam quàm maximam ad mammas appone. Mais cela n'a pas grand effet. J'aimerois encore mieux faire cette revulſion par la ſaignée du bras, ſi ſes forces le permettoient; & comme en cette roncontre l'enfant eſt extrêmement debilité par cette évacuation, on le fortifiera en mettant ſur le ventre de la femme au droit de la Matrice, des compreſſes trempées dans du gros vin, dans lequel on aura fait bouïllir une grenade avec ſon écorce, des roſes de Provins, & un peu de canelle: Mais le meilleur moyen de luy faire reprendre vigueur, eſt de temperer le ſang de ſa mere, & d'en empêcher l'évacuation.

CHAPITRE XXI.

De la perte de ſang qui arrive à la femme groſſe.

IL y a bien de la difference entre le flux menſtruël, dont j'ai parlé au précedent chapitre, qui arrive quelquefois à la femme, quoy-qu'elle ſoit groſſe, & la perte de ſang dont il eſt maintenant queſtion: Car, comme j'ai déja dit, le flux menſtruel vient periodiquement au temps accoûtumé, ſans douleur, coulant peu à peu du col de la Matrice, aux environs de ſon orifice interne durant la groſſeſſe, aprés quoy il ceſſe entierement: Mais au contraire, cette perte de ſang vient du fond de la Matrice avec douleur, & arrive preſque ſubitement, & le ſang ſort en grande abondance, & continuë toûjours à couler ſans interruption, ſi ce n'eſt que quelques grumeaux & caillots qui s'en forment, ſemblent quelquefois diminuer l'accident, en bouchant pour un peu de temps le lieu d'où il flue; mais bien-tôt aprés ces caillots venant à être expulſez, ou à tomber d'eux-mêmes de la Matrice, il recommence encore plus fort, enſuite dequoi la mort arrive tres-certainement à la mere & à l'enfant, ſi on n'y remedie au plûtôt, en accouchant la femme de la maniere que je diray cy-aprés.

Quand cette perte de ſang vient vers les premiers mois de la groſſeſſe, elle eſt ordinairement cauſée par quelque faux germe, dont la Matrice tâche de ſe décharger; parce que dans l'effort qu'elle fait pour cela, il s'ouvre quelques vaiſſeaux de ſon fond, deſquels le ſang ne ceſſe de couler, juſques à ce qu'elle ait expulſé les corps étranges qui ſont contenus en ſa capacité; & d'autant plus que ce ſang ſe trouve ſubtil & échauffé pour lors, d'autant plus auſſi fluë-t-il abondamment. Mais quand cette perte de ſang

arrive à la femme grosse d'enfant, en quelque temps que ce soit, cela vient pareillement de l'ouverture des vaisseaux du fond de la Matrice, causée de quelque coup, chûte, ou autre blessûre, & principalement de ce que l'arrierefaix en ces occasions, quelquefois en d'autres, venant à se separer en partie ou tout-à-fait du fond de la Matrice (auquel il doit être adherent pour recevoir le sang de la mere destiné à la nourriture de l'enfant) tous les orifices des vaisseaux contre lesquels il étoit joint, demeurent ouverts par ce détachement; aprés quoy il se fait incontinent un grand flux de sang, qui est ordinairement d'autant plus abondant & dangereux, que le terme de la grossesse est plus avancé; parce que les vaisseaux de la Matrice grossissent toûjours à proportion que l'enfant devient grand; & cette perte de sang ne cesse point (si elle est ainsi causée) que la femme ne soit accouchée; parce que l'arrierefaix étant une fois détaché, quand ce ne seroit même qu'en partie, ne se rejoint jamais avec la Matrice; laquelle au contraire venant à se comprimer & à se reserrer, & comme rentrer en soy-même (ce qui arrive incontinent aprés l'accouchement) étoupe & bouche par la contraction de sa propre substance les ouvertures de ces vaisseaux; moyennant quoy cette perte de sang cesse, qui autrement continuë tant que la Matrice est dans la distension qu'en font l'enfant & les autres choses qu'elle renferme; à cause que pour lors ces vaisseaux demeurent toûjours ouverts; jusqu'à ce qu'ayant été déchargée de son fardeau, & vuidée de tout ce qu'elle contient, elle vienne à se reserrer, comme nous venons de dire; ce qui arrive ainsi que nous le voyons en une éponge, dont les pores ou trous qui sont fort larges quand elle est enflée, viennent à disparoître & à être bouchez de sa propre substance, si nous la reserrons & comprimons avec la main.

J'ay souvent remarqué, que la longueur du cordon de l'umbilic, étant beaucoup accourcie par plusieurs contours, qui environnent quelquefois le col de l'enfant, fait pour lors, que l'enfant, qui est ainsi bridé par ce cordon ne peut presque se remuer, qu'il ne tiraille l'arrierefaix où il est attaché, & n'en fasse en même temps un détachement d'avec la Matrice, qui cause aussi tôt une perte de sang d'autant plus grande & dangereuse, que ce détachement est grand.

Quoy que j'aye dit, qu'il faut par necessité, pour les raisons alleguées, accoucher la femme en cette occasion, afin de faire cesser la perte de sang, je ne prétens pas qu'aussi-tôt qu'on s'en apper-

çoit, on y procede de la maniere ; car il se voit des pertes de sang, quand elles sont petites, durer pendant des mois entiers, & d'autres s'arrêter quelquefois en se tenant seulement de repos au lit, & par la saignée du bras, avec l'usage des remedes specifiez au chapitre précedent. Ce pourroit être aussi un flux menstruel & ordinaire. J'ay vû quelques femmes grosses vuider du sang de la Matrice avec assez d'abondance, & même quelquefois en caillots, & neanmoins porter leur enfant jusques à terme, & en accoucher heureusement. Ce sang procede pour lors de quelque vaisseau qui s'ouvre vers l'exterieur de l'orifice interne, qui ne laisse pas de demeurer clos & fermé en ces sortes de femmes : car quoy que le sang sortant abondamment & par caillots, soit pour l'ordinaire un témoignage qu'il vient des vaisseaux du fond de la Matrice, & le signe d'un prochain avortement, il se rencontre neanmoins quelquefois (bien que rarement) que ces caillots de sang procedent seulement de celuy qui sort de quelque vaisseau qui aboutit à l'exterieur de cet orifice interne ; lequel sang ainsi extravasé, ne sortant pas aussi-tôt du col de la Matrice, qu'il est hors de son vaisseau, se caille de la maniere dans le *vagina*, en y séjournant un peu, à cause de la situation en laquelle la femme peut être dans le temps que ce sang s'extravase. C'est pourquoy afin de juger tres-certainement si une femme grosse qui vuide du sang de la Matrice par caillots, en grande ou petite ou mediocre quantité, doit avorter ; il la faut toucher : car pour peu qu'on trouve l'orifice interne ouvert jusques dans sa partie interieure, & qu'on sente avec le doigt au travers de cette ouverture l'enfant ou ses membranes se presenter, c'est alors un signe tres-assûré que ce sang vient du fond de la Matrice, & que la femme avortera dans peu.

Si le sang ne fluë donc qu'en petite quantité, & que l'évacuation soit de peu de durée, il faut pour lors laisser l'accouchement à l'œuvre de nature, pourvû que la femme ait des forces suffisantes, & qu'elle ne soit accompagnée d'aucun autre accident fâcheux : Mais quand il coule subitement en si grande abondance qu'elle en tombe en frequentes syncopes, ou bien en convulsion ; c'est en ce cas qu'il ne faut plus differer l'operation, & qu'il est absolument necessaire d'accoucher la femme : qu'elle soit à terme, ou non ; qu'elle ait les douleurs de l'accouchement, ou qu'elle n'en ait aucunes ; d'autant qu'il n'y a que ce seul moyen pour luy sauver la vie, & à son enfant ; & si on ne le fait promptement, *Extremam fundet cum sanguine vocem*, elle jettera avec le sang les derniers soupirs

pirs. *Hypocrate* en a bien remarqué le danger dans l'Aphorisme 56. du 5. livre, où il dit, *In fluxu muliebri si convulsio & animi defectus advenerit, malum.* Si au flux de sang de la femme il survient convulsion & défaillance de cœur, c'est un mauvais signe.

Il ne faut pas en cette occasion dangereuse attendre toûjours pour accoucher les femmes, qu'elles ayent des douleurs qui répondent & poussent en bas; car quoy qu'il leur en soit venu au commencement, elles n'en ont plus pour l'ordinaire qui soient de la sorte, d'abord que la perte de sang a été jusques à la syncope & à la convulsion; & on ne doit pas aussi differer jusques à ce que la Matrice soit beaucoup ouverte; d'autant que cette effusion de sang l'humectant grandement, & les foiblesses la relâchant, font qu'elle se peut pour lors aussi facilement dilater, que si elles avoient eu quantité de fortes douleurs;ce qu'on fera ayant fait mettre la femme en la situation que nous dirons en parlant de l'accouchement; aprés quoy le Chirurgien ayant sa main ointe d'huile ou de beurre frais, introduira peu à peu ses doigs joints ensemble dans la Matrice, & les écartera les uns des autres lors qu'ils seront à son entrée, pour la dilater suffisamment petit à petit, & sans aucune violence, si faire se peut; ce qu'étant fait, & ayant la main entierement dedans, s'il reconnoît que les membranes des eaux ne soient pas percées, il ne fera aucune difficulté de les rompre, pour glisser en même temps sa main au dedans d'elles; ensuite de quoy, quelque partie que l'enfant puisse presenter la premiere, quand même ce seroit la tête (à moins qu'elle ne fût trop avancée dans le passage) il doit toûjours en cette occasion aller chercher les pieds de l'enfant pour le tirer; observant toutes les circonstances que nous dirons au chapitre treiziéme du second livre, en parlant de l'accouchement auquel l'enfant vient les pieds devant; d'autant qu'il y a bien plus de prise & de facilité par les pieds que par la tête,ou par les autres parties. C'est pourquoy s'ils ne se presentent d'abord, le Chirurgien les ira chercher; ce qu'il fera plus facilement en ce temps qu'en d'autres; parce que le sang qui s'est écoulé en grande abondance dans la Matrice, la rend si glissante par son humidité, qu'il ne luy sera pas difficile de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, comme nous venons de dire; aprés quoy il délivrera la femme de son arrierefaix, qui est toûjours fort peu adherent en ces rencontres; prenant bien garde à ne laisser aucuns grumeaux de sang dans la Matrice (car ils feroient encore continuer le flux) ce qu'étant fait, on le verra cesser peu aprés

avec tous les accidens, si on n'a pas attendu trop tard à faire l'operation.

Beaucoup de femmes ont peri avec leurs enfans, pour n'avoir pas été assistées de la maniere en ce fâcheux accident; & quantité d'autres ont évité la mort, qui leur eut été autrement certaine, pour avoir été secouruës assez à temps; comme aussi plusieurs enfans ont reçu le Sacrement de Baptême, dont ils auroient été frustrez sans sela. *Guillemeau* dans le 13. chap. du 2. livre *de l'accouchement*, fait mention de six ou sept histoires qui font foy de cette verité, dans la plûpart desquelles on voit que les femmes avec leurs enfans en furent les sanglantes victimes, pour n'avoir pas été accouchées en pareille rencontre; ce que les autres éviterent l'ayant été d'assez bonne heure. Mais pour confimer d'autant plus la chose par mes propres experiences, je feray recit d'une entr'autres, qui est tres-remarquable, & dont le souvenir m'est si sensible, que l'encre avec laquelle je l'écris maintenant, pour la faire connoître au public, afin qu'il en puisse profiter, me semble être du sang; d'autant qu'en cette pitoyable & fatale occasion, j'en vis à mon grand regret épancher devant moy une partie du mien, ou pour mieux dire, tout celuy qui étoit semblable au mien.

Ce fut il y a prés de vingt-neuf ans, que ma sœur, qui n'avoit pas encore vingt & un an, étant grosse de huit mois & demi, de son cinquiéme enfant, se portant extrêmement bien pour lors, fut si malheureuse que de se blesser (quoyque legerement en apparence dans ce moment) étant tombée sur les genoux, son ventre ayant aussi porté un peu à terre par la chûte; aprés quoy elle demeura un jour ou deux sans s'en trouver beaucoup incommodée; ce qui fit qu'elle negligea de garder le repos qui luy étoit bien necessaire; mais le troisiéme jour de sa blessure sur les onze heures du matin, elle fut subtilement surprise de fortes & frequentes douleurs dans le ventre, lesquelles furent aussi-tôt accompagnées d'une grande perte de sang; ce qui l'obligea d'envoyer querir incontinent sa Sagefemme, qui n'entendoit pas des mieux son métier; laquelle étant arrivée, luy dit qu'il falloit pour l'accoucher, se donner patience que sa Matrice se dilatât d'elle-même par les douleurs; l'assûrant au reste qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle seroit bien-tôt délivrée de cet accident, d'autant que son enfant venoit bien. Elle la fit ainsi vainement esperer durant trois ou quatre heures, jusques à ce que le flux de sang continuant toûjours fortement, les douleurs commencerent à cesser, & que la pauvre

femme fût tombée par plusieurs fois en foiblesse ; aprés quoy cette Sagefemme demanda un Chirurgien pour la secourir en cette occasion. On vint incontinent chez moy pour m'en avertir ; mais malheureusement ne m'y étant pas trouvé pour lors, on fut querir celui qu'on croyoit être le plus habile de tous les Chirurgiens, qui pratiquoient à Paris les accouchemens, lequel fut aussi-tôt conduit au logis de ma sœur, où il arriva sur les quatre heures aprés midy ; mais l'ayant vûë en cet état, il se contenta seulement de dire que c'étoit une femme morte, à laquelle il n'y avoit rien à faire que de luy faire recevoir ses Sacremens, & qu'on ne pouvoit pas absolument l'accoucher ; à quoi concluoit pareillement la Sagefemme, qui croyoit que le sentiment d'une homme si authentiquement estimé d'un chacun étoit indubitable. Lors qu'il eut fait ce prognostic, il s'en retourna aussi-tôt chez luy, sans vouloir demeurer là davantage, & laissa en ce déplorable état, & sans aucun secours cette femme, à qui il eut indubitablement sauvé la vie & à son enfant, s'il l'eût accouchée en ce tems ; ce qui étoit assez facile, comme on le peut bien connoître par la suite de cette Histoire.

Aprés l'avis d'un homme de si grande reputation, joint à celuy de cette Sagefemme, tout le monde qui étoit là present, crut que puisque Monsieur * * * n'y pouvoit rien faire, il n'y avoit point d'autre remede à un si grand mal, que d'esperer en Dieu seul qui peut tout. On tâcha pour lors de consoler le mieux qu'il fut possible ma pauvre sœur, laquelle aspiroit avec grande passion de me voir, pour sçavoir si je luy prononcerois le même arrêt, & si son mal, qui augmentoit toûjours de plus en plus, étoit sans aucun remede (car son sang couloit continuellement en grande abondance.) Enfin, je revins chez moi, où on étoit venu pour me dire cette mauvaise nouvelle, il y avoit fort long-tems, & où par malheur je ne m'étoit pas rencontré, comme j'ay dit; ce que sçachant je courus incontinent chez elle ; où étant arrivé, je vis un si pitoyable spectacle, que toutes les passions de mon ame furent agitées dans cet abord, de plusieurs & differens mouvemens. Aprés quoy ayant un peu repris mes sens, j'approchai du lit de ma sœur, à laquelle on venoit de donner les derniers Sacremens ; où étant, elle me conjura par plusieurs fois de lui donner le secours, qu'elle me dit n'esperer plus que de moi. Aprés que j'eûs appris de la Sagefemme tout ce qui s'étoit passé, & qu'elle m'eût dit le sentiment du Chirurgien qui l'avoit veûë il y avoit plus de deux heures) car

pour lors il en étoit bien six) j'apperçus que le sang couloit abondamment & sans discontinuer, dont elle avoit déja perdu plus des trois quarts, & ce qui est de remarquable, plus de douze palettes, depuis les deux heures qu'il y avoit que ce Chirurgien s'en étoit retourné, comme il me parut par la quantité de serviettes & d'autres linges qui en étoient tout trempez ; lequel sang restant en son corps si elle eût été accouchée en ce temps, luy auroit sans doute sauvé la vie. Je vis aussi qu'il luy prenoit presque de moment en moment des foiblesses, qui s'augmentoient de plus en plus ; ce qui me fit bien connoître qu'elle étoit encore en bien plus grand peril qu'elle n'auroit été, si on n'eût pas laissé passer l'occasion de l'accoucher, deux ou trois heures auparavant, comme il étoit possible & facile ; d'autant que pour lors elle avoit encore presque toutes ses forces, qu'elle perdit ensuite avec le reste de son sang, qui avoit toûjours continué de couler ; & voulant connoître s'il étoit vrai qu'on ne la pût accoucher, je sentis en la touchant, l'orifice interne de la Matrice dilaté, en telle sorte que j'y pouvois facilement introduire deux ou trois doigts ; ce qu'ayant remarqué, je la fis retoucher à la Sagefemme, pour sçavoir si cet orifice étoit ainsi disposé lors que ce Chirurgien avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, & si elle étoit de son opinion ; elle me dit qu'oüi, & qu'il avoit toûjours été en ce même état depuis qu'il étoit sorti. Aussitôt qu'elle m'eût fait cette déclaration, je connus fort bien son ignorance, & la mauvaise politique du Chirurgien ; touchant quoi, je lui dis que je m'étonnois fort de ce qu'ils avoient été tous deux de ce sentiment, vû que la chose me paroissoit tout au contraire ; pour lequel sujet il luy étoit assurément facile de l'accoucher en ce temps-là, s'il eût voulu, aussi-bien qu'il étoit encore pour lors ; ce que j'eusse à la verité fait en ce moment, s'il m'eût été possible d'avoir assez de force sur mon esprit, qui vacilla longtemps sur la resolution que je fus contraint d'en prendre, apres avoir perdu l'esperance de toute assistance.

Ce qui m'empêchoit, ne fut pas tant le prognostic qu'avoit fait ce Chirurgien si fameux, qui avoit persuadé à tous les assistans qu'on ne la pouvoit accoucher (car c'est paroître temeraire que de resister au dire de ceux qu'on estime pour des Oracles) comme aussi le peu de force qu'avoit pour lors la malade ; mais ce fut principalement la qualité de la personne qui étoit ma sœur, que j'aimois fort tendrement, qui agita mon esprit de si differentes passions dont il fut préoccupé en la voyant prête d'expi-

rer devant moy, pour la prodigieuse perte de ce sang qui étoit sorti de la même source que le mien, qu'il ne me fut pas possible de m'y resoudre sur l'heure ; c'est ce qui m'obligea de renvoyer incontinent chez ce Chirurgien, qui s'en étoit retourné il y avoit fort long-temps, pour le prier de revenir au logis afin que luy témoignant moy-même la facilité que je trouvois à l'opération, & que luy faisant entendre & avoüer qu'il n'y a jamais d'esperance en ces occasions, si on ne l'entreprend au plûtôt, je pusse le resoudre à l'accoucher, au lieu d'abandonner ainsi la mere au desespoir de la vie, comme il avoit fait, en laissant perir son enfant avec elle, auquel il eut pû procurer le Baptême, s'il eut fait ce que l'art requiert, qui est que ne les pouvant sauver tous deux, on tâche à tout le moins de sauver l'enfant, s'il est possible, sans préjudicier à la mere. Mais il ne voulut jamais revenir, pour quelque priere & sollicitations qu'on luy en pût faire, s'excusant toûjours sur ce qu'il n'étoit pas possible de rien faire en cette rencontre. Quand on me l'eut dit, je renvoïai encore chez un autre Chirurgien de mes Confreres, avec lequel (s'il fut venu assez à temps) j'aurois conclu à la necessité de l'opération, comme aussi l'aurois-je fait demeurer d'accord de sa possibilité : Mais le malheur voulut qu'on ne le trouva pas chez luy.

Pendant toutes ces allées & venuës, il se passa bien encore une heure & demie, durant lequel temps le sang couloit toûjours sans discontinuation, comme aussi les foiblesses s'augmentoient de plus en plus. Ce fut pour lors que me voyant hors d'esperance d'avoir les personnes que j'avois envoyé querir, je pris résolution de l'accoucher sur l'heure, n'ayant pas été en mon pouvoir de m'y résoudre que dans cette extrémité, pour les raisons que j'ay dites ; ce qui fut à la verité un peu trop tard pour la mere ; car si j'eusse eu assez de force sur mon esprit, pour le pouvoir faire dans l'abord que j'arrivai, il y avoit encore en ce temps grande esperance de la sauver ; aussi bien que je fis son enfant, aprés m'y être comporté de cette maniere ; qui est qu'ayant mis deux de mes doigts dans l'orifice interne de la Matrice, lequel étoit assez ouvert pour leur donner entrée, j'en introduisis un peu ensuite un troisiéme, & petit à petit l'extrémité de tous les cinq de la main droite, avec lesquels je dilatay cet orifice suffisamment pour luy donner entier passage ; ce qui se fait fort facilement en semblables occasions, à cause que, comme il a été dit, l'abondance de sang humecte & relâche extrêmement toute la Matrice ; dans laquelle ayant ainsi fait entrer

doucement ma main, je reconnus que l'enfant presentoit la tête, & que ses eaux n'étoient pas encore écoulées; ce qui m'obligea d'en rompre les membranes avec le bout de mes doits, m'aidant un peu pour ce faire de l'extrémité de mes ongles. Cela étant fait, je retournay aussi-tôt l'enfant pour luy prendre les pieds, par lesquels je le tiray tres-facilement de la maniere que j'enseignerai au même Chapitre treiziéme du second Livre; ce que je fis en moins de temps qu'il n'en faudroit pour nombrer depuis un jusques à cent; & je proteste en ma conscience, n'avoir jamais en ma vie fait aucun accouchement (quant à ce qui est de ceux qui sont contre nature) plus promptement, plus facilement, & avec moins de douleur pour la mere, qui pendant l'opération ne se plaignit pas le moins du monde, quoiqu'elle eût pour lors fort bon jugement, & une entiere connoissance de ce que je lui faisois : elle se sentit même tout-à-fait soulagée aussi-tôt que je l'eus ainsi accouchée & delivrée; aprés quoy la perte de sang commença de cesser. Pour ce qui est de l'enfant, je le tiray vivant, & il fut à l'instant baptisé par un Prêtre qui étoit dans la chambre. La malade & toutes les personnes qui se trouverent-là presentes (dont le nombre étoit assez grand) connurent tres-manifestement pour lors, que le Chirurgien & la Sagefemme qui avoient dit qu'on ne la pouvoit accoucher, n'avoient eu aucune raison de l'assûrer.

L'opération fut faite encore assez à temps pour procurer le Baptême à l'enfant, qui le reçut, graces à Dieu, comme je viens de dire, mais trop tard pour sauver la vie à sa mere, qui pour avoir auparavant perdu tout son sang, mourut une heure aprés avoir été ainsi accouchée, étant tombée dans une grande foiblesse telle que celles qui luy venoient souvent devant qu'elle l'eût été. Ce flux de sang cessa bien à la verité, mais il ne luy en étoit pas resté assez pour pouvoir resister à ces syncopes si frequentes; ce qu'elle auroit certainement fait, comme on le peut tres-vray-semblablement conjecturer, si ce Chirurgien qui l'avoit vûë premierement, l'eût accouchée trois grandes heures auparavant, comme il auroit pû faire sans doute aussi facilement que je le fis; depuis lequel temps elle avoit perdu sans exagerer, plus de vingt palettes de sang, dont quatre ou cinq auroient été peut-être suffisantes pour la faire échapper; d'autant que c'étoit une jeune femme de tres-bonne constitution, qui n'avoit aucune maladie ni incommodité lors qu'elle fut surprise de ce fatal accident.

Je veux au sujet de cette lamentable histoire (afin qu'on s'en

donne de garde en pareille rencontre) examiner par maniere de digression, quel pouvoit être le motif du procedé de ce Chirurgien. Il faut de necessité qu'on demeure d'accord avec moy, que ce fut pour une, ou pour plusieurs de ces trois causes, qu'il ne voulut, ou ne put pas accoucher cette femme, lors qu'il la vit plus de deux heures avant moy. On peut dire que ce fut par ignorance, ou par malice, ou par politique. De soûtenir que ce fût par ignorance, je ne le pourrois pas persuader ; d'autant qu'il avoit trop grande réputation ; quoyque plusieurs personnes qui se connoissent bien en l'Art, tomberoient peut-être d'accord avec moy, qu'il étoit du nombre de ceux dont on peut dire avec juste raison, *minuit præsentia famam*, Que ce fût par malice, qui est celuy qui se voudroit imaginer qu'il se pût trouver un homme d'une si detestable volonté ? Mais si ce ne fut ni par ignorance, ni par malice, il est tres facile à connoître que ce fut par une damnable politique, que quelques gens qualifient de prudence. Ceux qui sont en grande réputation ont coûtume d'user de cette fausse prudence, faisant toûjours leur possible pour éviter les dangereuses cures ; de peur que ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, ne viennent à perdre la bonne opinion qu'ils avoient conçuë d'eux, quand il arrive que les malades meurent entre leurs mains, quoy-qu'ils les ayent bien & dûëment traitez. Ce fut là justement nôtre malheur ; car ce Chirurgien qui avoit grand renom parmi beaucoup de femmes de qualité qu'il accouchoit, fuïoit tant qu'il pouvoit les accouchemens perilleux, & sujets à une issuë mauvaise ou douteuse, comme étoit celuy-là ; ce qu'il fit pour lors d'autant plus volontiers, qu'il se rencontra dans la chambre de ma sœur une Dame de consideration, femme d'un des premiers Capitaines aux Gardes, qui demeuroit dans le même logis, laquelle il accouchoit ordinairement ; ce qui fut cause que prévoyant que l'issuë de l'operation seroit tres douteuse, il aima mieux se conserver l'estime de cette Dame, qui ne se connoissoit pas à la chose, pour pouvoir juger de son procedé, que de faire chrétiennement son devoir en cette occasion ; auquel neanmoins ont doit toûjours avoir plus d'égard qu'à tous ces interêts de vaine réputation, qui corrompent pour l'ordinaire la conscience. Ceux qui usent de cette politique, sont souvent cause de la mort des pauvres femmes qui les envoyent querir pour leur donner soulagement, & de celle de leurs enfans qu'ils empêchent outre cela, en les privant du Baptême, de joüir pour jamais de la felicité éternelle, dont ils répondront un jour devant Dieu.

J'ay bien voulu faire le recit de toutes les circonstances de cette sanglante mort, afin qu'on connoisse plus facilement la necessité de faire promptement l'opération en pareille occasion; & quoyque cette histoire soit un peu longue, elle paroîtra neanmoins courte, si on la compare avec l'utilité que l'on en peut tirer. Je me suis trouvé depuis ce temps-là en plus de deux cens autres occasions de semblable nature, ausquelles avec l'aide de Dieu, j'ay garanti la plûpart des femmes, de la mort, & fait recevoir le Baptême à leurs enfans; dequoy j'ay eu plus de satisfaction en moy-même, que je n'en recevrois de tout l'honneur du monde que me pourroit procurer une si pernicieuse politique, dont ne se serviront jamais tous Chirurgiens & Sagesfemmes qui auront leur conscience bien reglée.

Je pourrois bien nommer, s'il étoit besoin, la plus grande partie de toutes ces femmes qui sont encore vivantes, pour rendre témoignage de cette verité; mais je me contenteray de citer deux propres sœurs, qui sont toutes deux femmes de Marchands de vin, l'une nommée Madame *Moran*, qui demeuroit cy-devant au haut de la montagne de Sainte Genevieve, à l'enseigne du Tambour, à laquelle j'ay sauvé la vie par quatre fois de la sorte, en differentes grossesses, étant prête d'expirer à chaque fois par de grandes pertes de sang; & l'autre s'appelloit Madame *Gourdin*, qui demeuroit au Faux-bourg S. Jacques, à laquelle j'ay aussi donné le même secours par deux autres fois en pareil besoin: j'ajoûteray neanmoins à ces deux notables exemples un autre qui est celuy de la femme de Monsieur *Dionis* mon Cousin, premier Chirurgien de Madame la Dauphine, qui seroit indubitablement morte dans peu d'heures avec son enfant en son ventre, au mois de Juin de l'année 1681. pour la grande perte de sang dont elle fut surprise ensuite d'une chûte qu'elle fit sur les genoux au huitiéme mois de sa grossesse, si je ne l'eusse tres-promptement accouchée, pour luy sauver la vie, ainsi que je fis, aussi-bien qu'à son enfant, par le moyen de ce secours salutaire, que j'ay pareillement donné à un tres-grand nombre d'autres, dont on peut voir beaucoup d'exemples tres-remarquables, dans le Livre de mes Observations. C'est ce qui me fait croire que si la Duchesse d'Ossone, femme du Gouverneur de Milan pour le Roy d'Espagne, eût été assistée de la sorte par quelque personne bien entenduë en ces operations, elle ne seroit pas morte avec son enfant en son ventre, par une perte de sang en quatre heures de temps, ainsi qu'il luy arriva

le

le vingtiéme Octobre mil six cens soixante & douze; non plus que Madame de Seignelay, si recommandable par son éminente qualité & par toutes ses rares vertus, qui mourut à Paris le seiziéme Mars mil six cens soixante & dix-huit, à l'âge de dix-neuf ans, en sept heures de temps, aussi avec son enfant dans le ventre, au huitiéme mois de sa grossesse, par une semblable perte de sang, sans être aucunement secouruë par ce Chirurgien si fameux, qu'on avoit inutillement mandé pour ce sujet; puisqu'il ne voulut, ou ne put pas l'accoucher comme il étoit absolument necessaire de faire, pour sauver la vie de la mere & de son enfant: mais si je ne me trompe, ce qui contribua beaucoup à leur mort, est que, comme dit tres-bien *Celse* au commencement de son premier Livre: *Nemo in splendida persona periclitari conjecturâ suâ voluerit; ne occidisse, nisi servasset, videretur.* Nul ne veut hasarder d'éprouver un remede sur une personne de grande consideration, quand il n'est pas tout-à-fait certain d'en avoir une bonne issuë; de peur que si le malade venoit à mourir ensuite, on ne crût que ce seroit le remede qui l'auroit tué. C'est ce qui fait que les personnes de grande qualité meurent assez souvent plûtôt que les autres; parce qu'on n'ose pas leur donner les secours necessaires, comme ont fait sans crainte aux gens du vulgaire. En effet, ne fut-ce pas la raison pour laquelle *Hali Rodoham* n'osa pas entreprendre de traiter cette femme qui le prioit de luy ôter une hemorrhoïde grosse & longue comme le doigt, qu'elle avoit en la vulve (qui étoit, à ce que je crois le *clitoris*) & qui empêchoit que son mari ne pût user du coït avec elle: car, comme il dit, *Non fuit mihi conveniens facere illud, quoniam ipsa habebat principatum in mundo, & censum multum, & vir ejus est unus Rex hodie. Com. ad lib. Gal. art. med. text.* 177. Je ne trouvay pas à propos de le faire, à cause que c'étoit une grande Princesse qui avoit beaucoup de biens, & qu'elle étoit la femme d'un Roy.

Mais quoyque j'aye dit qu'il est absolument necessaire d'accoucher les femmes qui ont ces grandes pertes de sang, pour tâcher de leur sauver la vie, & à leur enfant par ce remede, il ne faut pas pourtant croire qu'elles en doivent toutes échapper; car si on attend trop tard à les secourir, plusieurs ne laissent pas de mourir peu de temps aprés l'operation, comme fit ma sœur; & si la perte de sang procedoit d'une fente, ou laceration de la propre substance de la Matrice, causée par sa trop grande distension, ou par quelque blessure, comme il arrive quelquefois, (ce qui ne se

peut connoître que par l'ouverture du corps de la femme aprés sa mort) pour lors la maladie est incurable ; & toutes ces sortes de femmes ne laissent pas de mourir, soit qu'elles accouchent d'elles-mêmes par la seule operation de nature, ou qu'elles soient promptement secouruës par un expert Chirurgien; parce que la Matrice qui a souffert violence par quelque blessûre, ou par quelque considerable contusion, ne peut pas se resserrer & se contracter si exactement aprés l'accouchement, ni si bien réünir ses fibres & sa substance pour boucher les orifices des vaisseaux qui étoient ouverts par rupture & par déchirement, qu'elle le feroit si elle n'avoit point reçu de lesion, & que les vaisseaux n'eussent été ouverts que par simple *anastomose*; outre que si la femme survit quelques jours aprés son accouchement, il arrive tres-facilement inflammation à la Matrice qui a été blessée; laquelle ne manque pas dans la suite de faire mourir la malade. Mais quoyque les frequentes foiblesses avec perte de toute connoissance, le tintement des oreilles, la vûë éblouïe, égarée, & troublée, & les mouvemens convulsifs, soient presque toûjours des signes certains de mort lors qu'ils procedent d'une grande perte de sang à la femme grosse ; neanmoins il ne faut pas pour cela en toutes ces occasions, & même dans les plus desesperées, negliger l'accouchement qui en est l'unique remede, quoy qu'il ne soit pas toûjours certain. C'est le precepte, que *Celse* nous donne en parlant de l'extirpation qu'on doit faire du membre gangrené, laquelle cause quelquefois la mort au malade dans le temps même de l'operation, aussi-bien que l'accouchement. Voicy ses paroles: *Nihil interest an satis tutum præsidium sit, quod unicum est.* Car en effet, ne vaut-il pas mieux, comme il dit encore en un autre lieu, *Anceps auxilium experiri, quàm nullum*, experimenter un remede douteux, que d'abandonner entierement la malade? Mais il est bon, devant que d'entreprendre cette operation, d'observer ce que l'experience m'a souvent fait connoître en ces perilleuses occasions; qui est que les femmes dont l'orifice interne de la Matrice paroît mince & d'une substance molette, souple, & égale, réchappent d'autant plus facilement aprés l'operation, que ces bonnes conditions s'y rencontrent ; & qu'au contraire celles qui ont cet orifice interne epais, dur, & inégal, meurent d'autant plûtôt que ces mauvaises dispositions s'y trouvent.

Or comme dans ces grandes pertes de sang, il arrive toûjours de grandes foiblesses, on fera son possible pour conserver ce qui

reste de forces à la malade, & les luy augmenter, si faire se peut, afin qu'elle en ait assez pour endurer l'opération, & en réchapper ensuite; pour lequel sujet, en attendant qu'il y ait lieu de l'entreprendre on luy donnera de temps en temps quelque bon consommé, & de la gelée, avec un peu de bon vin. Ces alimens liquides produiront bien plûtôt cet effet, que les solides: Car, comme dit *Hypocrate*, en l'Aphorisme 11. du second Livre *Facilius est potu refici, quàm cibo.* On se refait & nourrit bien plus promptement par le boire que par le manger; d'autant que les alimens liquides sont bien plus promptement distribuez que les solides. On luy fera aussi flairer du vinaigre, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, luy mettant encore sur la region du cœur une rôtie chaude, trempée en vin avec canelle; & afin d'empêcher que le sang ne coule en si grande abondance, on la saignera du bras, pour le détourner, si les forces le permettent, & que la perte de sang ne soit pas trop excessive; observant durant la saignée de fermer l'ouverture de la veine par intervalles, afin que la diversion s'en fasse, sans beaucoup diminuer les forces de la malade.

Il est bon aussi de luy mettre tout le long des reins, des serviettes trempées en oxicrat, fait avec l'eau de plantain, & de la faire coucher tout à plat sur une simple paillasse, sans aucun lit de plumes, ni matelas sous elle: comme encore de luy faire prendre par la bouche trois ou quatre onces de suc de pourpier mêlé dans un bouïllon, afin que la chaleur des reins & du sang en soit temperée. *Galien* au 5. ch. du 5. liv. de la Meth. dit avoir arrêté avec l'injection de la seule eau de plantain le flux de sang de la Matrice, qu'on n'avoit pas pû faire cesser par aucun autre remede durant quatre jours. Mais quand ce flux de sang vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, ainsi que celuy de ma sœur étoit causé, toutes ces choses servent de peu, & le meilleur expedient est d'accoucher la femme le plûtôt que faire se pourra quand même elle ne seroit grosse que de trois mois, ou encore de moins, d'autant qu'il faudroit aussi-bien que tout vînt; & il est necessaire pour lors de tirer tout ce qui est contenu dans la Matrice, soit faux-germe, Mole, ou enfant, sans y rien laisser; car aprés avoir été entierement vuidée, venant à s'affaiser & se contracter, la perte de sang & tous les accidens qui en étoient causez cessent pour les raisons que j'ay alleguées cy-devant, ensuite dequoy la femme en pourra facilement réchapper, s'il lui reste encore aprés l'operation des forces suffisantes; ce qui arrivera si on n'attend point trop tard à la secourir.

Il faut obſerver que les pertes de ſang qui ſurviennent aux femmes, lors que la nature fait ſes efforts pour expulſer un faux-germe, ſont ſouvent ſi abondantes, qu'on ne croiroit pas qu'une femme pût vuider tant de ſang en ſi peu de temps ſans mourir, à moins que de l'avoir vû de ſes propres yeux. Neanmoins il s'en faut beaucoup que ces ſortes de pertes de ſang ſoient auſſi dangereuſes que celles qui arrivent aux femmes qui ſont effectivement groſſes d'enfant ; parce que dans la perte de ſang qui ſurvient à une groſſeſſe de faux-germe, la Matrice n'eſt dans une ſi grande diſtenſion, que lors que la femme eſt groſſe d'enfant ; outre cela les vaiſſeaux d'un faux-germe ne ſont pas d'une groſſeur ſi conſiderable, que ceux de l'arrierefaix de l'enfant d'un terme avancé ; c'eſt ce qui fait que ces pertes de ſang ceſſent ſouvent aprés que leur premier torrent eſt paſſé, aprés quoy la nature ne laiſſe pas d'expulſer dans la ſuite ces faux-germes tout entiers ; ou bien elles les convertit en ſuppuration, ſi elle ne peut pas les expulſer de la ſorte. Il eſt toutefois mieux de tirer ces corps étranges avec la main, le plûtôt qu'on le peut faire ſans violence : Mais s'il n'y a pas lieu de le faire, à cauſe que la Matrice n'eſt pas aſſez ouverte, il faut en commettre l'opération à la nature. J'ay vû mourir pluſieurs femmes de perte de ſang qui étoient groſſes d'enfant, & d'autant plûtôt qu'elles étoient plus avancées dans le terme de leur groſſeſſe ; parce que les vaiſſeaux de la Matrice groſſiſſent toûjours, comme j'ai dit, à proportion que l'enfant devient grand ; ce qui fait que la perte de ſang en eſt d'autant plus abondante & dangereuſe, mais on ne voit preſque jamais mourir aucune femme de la perte de ſang cauſée par un ſimple faux germe quoique dans l'abord cette perte de ſang paroiſſe également dangereuſe à celle qui arrive à la femme qui eſt groſſe d'enfant.

CHAPITRE XXII.

De la peſanteur, & de la deſcente, ou relaxation de Matrice de la femme groſſe

BEAUCOUP de femmes groſſes reſſentent au bas du ventre une peſanteur extraordinaire, tant à cauſe de la ſuppreſſion des menſtruës, qu'a cauſe que la Matrice par le poids de ce qui eſt contenu en ſa capacité, s'affaiſſe & deſcend ſur ſon col, & quel-

quefois si bas, qu'elles ne peuvent marcher qu'avec peine, & en écartant les jambes, auquel temps il ne leur est pareillement pas possible d'user du coït, sinon avec grande incommodité; d'autant que la Matrice occupant pour lors par sa descente une partie de la place de son col, sur lequel elle est affaissée, ne laisse pas lieu d'y pouvoir loger le membre viril, qui venant à la rencontrer à son entrée, luy cause de la douleur.

Nous appellons descente ou relaxation de Matrice, quand elle descend seulement dans le *vagina*, sans toutefois sortir tout-à-fait hors de la partie honteuse; car en ce cas, ce seroit une chûte, ou précipitation qui est une maladie bien plus incommode & plus dangereuse; laquelle n'arrive pas ordinairement aux femmes grosses; à cause que l'étenduë de la Matrice empêche qu'elle ne puisse ainsi se précipiter entierement; mais elle peut bien seulement descendre & se relâcher, en telle sorte neanmoins qu'elle n'a pas coûtume de paroître au dehors en ce temps. La précipitation se connoît à la vûë, & la descente se sent facilement au doigt, en le mettant dans le *vagina*, car on y rencontre aussi-tôt la Matrice, & son orifice interne qui est fort proche de la partie honteuse, principalement lors que la femme est debout.

Cette descente est souvent causée de la relaxation des ligamens de la Matrice, & particulierement de celles des larges, qui la doivent tenir attachée de chaque côté vers les lombes, pour empêcher qu'elle ne tombe en bas; laquelle relaxation vient, ou de la pesanteur du fardeau qu'elle porte, & contient en elle, qui oblige ces ligamens de s'étendre plus que de coûtume, ou de quelque chûte, qui luy donnant de grandes secousses produisent le même effet, & d'autant plus que le fardeau est pesant; comme aussi de quelque rude travail, ou d'une mauvaise couche qui a précedé la presente grossesse; mais bien des fois elle est causée, ou à tout le moins facilitée par une abondance d'humiditez, lesquelles abreuvant ces ligamens les relâchent ainsi; à quoy sont tres sujettes les femmes pituiteuses, qui vuident ordinairement beaucoup de fleurs blanches.

Outre que la descente de Matrice empêche, comme nous avons dit, la femme grosse de marcher, & d'user librement du coït, elle luy cause encore par sa pesanteur, une stupeur aux hanches, des douleurs aux aînes, & des engourdissemens aux cuisses; comme aussi des difficultez d'uriner, & de décharger son ventre des gros excrémens; d'autant que venant ainsi à s'affaisser, elle comprime

la vessie & le *rectum*, entre lesquels elle est située. La femme pourra bien plus facilement guerir de la descente de Matrice, quand elle sera accouchée, que pendant sa grossesse ; d'autant qu'ayant été vuidée & déchargée de son fardeau, ses ligamens seront bien plus aisément fortifiez; joint qu'en ce temps on peut encore mieux se servir de pessaires pour la tenir en état ; ce qui n'est pas si facile pendant la grossesse, à cause que pour lors ils sont souvent repoussez au dehors par la pesanteur de la Matrice.

Bien que j'aye dit que la Matrice de la femme grosse ne tombe pas ordinairement, en telle sorte qu'elle paroisse à la vûë au dehors à cause que son étenduë & sa grosseur l'en empêchent, cela se doit entendre durant les derniers mois de la grossesse; car j'ay vû plusieurs femmes à qui elle ne laissoit pas de tomber quelquefois pendant les premiers mois; & deux entr'autres, qui même étoient grosses de cinq mois entiers, ausquelles la partie de la Matrice qui aboutit à l'orifice interne, sortoit de la partie honteuse de la grosseur du poing ; ce qui leur causoit une tres-grande douleur, & une difficulté d'uriner, qui les mettoit en un continuel danger d'avorter, comme elles avoient déja fait en plusieurs autres précedentes grossesses pour le même accident, & auroient encore indubitablement fait, veu la disposition qu'elles y avoient, si je ne leur eusse donné un pessaire, par le moyen duquel leur Matrice fut reduite & bien retenuë jusques au temps de leur accouchement, leur recommandant de ne l'ôter que quand elles seroient en travail d'enfant.

De quelque maniere que soit causée la descente de Matrice à la femme grosse, le meilleur remede dont elle se puisse servir, est de se tenir au lit couchée; parce que sa pesanteur feroit toûjours relâcher de plus en plus ses ligamens quand elle seroit debout ; & si elle n'a pas le moyen ni la commodité de garder ainsi le repos, elle portera un pessaire pour aider, autant que faire se peut en ce tems, à tenir la Matrice en état ; & si son ventre est assez élevé, comme il est vers les derniers mois, elle le supportera avec une bande fort large bien adaptée à ce sujet ; afin que par ce moyen le fardeau étant un peu soûtenu, ces ligamens ne soient pas tant tiraillez & allongez ; & si elle a difficulté d'uriner, quand elle voudra lâcher son eau, elle relevera elle même son ventre pardevant avec ses deux mains, pour le pouvoir faire plus aisément ; empêchant de cette façon que le col de la vessie ne soit tant comprimé. Mais si ce sont des humiditez superfluës qui ont relâché les ligamens de la Matrice, elle se purgera mediocrement de temps en temps, & use-

ra d'un regime de vivre propre pour les dessecher, & son manger sera plûtôt de viandes rôties que bouïllies. Elle s'abstiendra aussi en ce cas du coït ; d'autant que dans son action la verge de l'homme venant à frapper souvent à la porte, & à toucher avec effort contre l'orifice interne de la Matrice, qui est fort bas pour lors, il y auroit danger que par cet attouchement douloureux, il ne vînt à s'ouvrir avant le terme necessaire. La femme ne doit point aussi être serrée dans ses habits ; car cela pousse encore, & fait descendre la Matrice ; & sur tout lorsqu'elle sera en travail, il faut bien prendre garde que par le moyen des douleurs de l'accouchement, qui poussent encore fortement la Matrice en bas, & par la sortie de l'enfant, ou par l'extraction violente de l'arrierefaix, il ne se fasse de la descente de Matrice une précipitation, ou même un entier renversement ; ce qui arriveroit facilement, comme il s'est vû bien des fois, si on n'observoit pas la methode que j'enseigneray au chapitre quinziéme du second livre, en parlant de cet accouchement.

Chapitre XXIII.

De l'Hydropisie de Matrice.

Nous voyons certaines femmes pituiteuses, qui s'imaginant être effectivement grosses d'enfant, ne vuident que des eaux qui s'étoient amassées dans leur Matrice ; c'est ce que nous appellons *hydropisie de Matrice*. Il est arrivé plusieurs fois, que cette maladie a trompé les Medecins, les Chirurgiens & les Sagefemmes, aussi-bien que les femmes malades ; lesquelles ayant long-temps esperé & fait esperer un enfant, n'ont fait enfin au lieu de cela, que de l'eau toute claire, comme il arriva un jour à cette Marchande de bois, dont j'ay parlé au chapitre troisiéme de ce premier livre, laquelle au bout de dix mois d'une fausse grossesse pareille, ne vuida que quantité de ces eaux, qui avoient été enfermées & retenuës durant tout ce temps dans sa Matrice. *Guillemeau* dans le premier chapitre de son premier livre de l'accouchement, fait mention d'une histoire de la sorte qui arriva en la personne d'une nommée Madame *Dupescher*, laquelle en vuida plein un seau, croyant certainement être grosse d'enfant ; & *Frenel* au ch. 15. du 6. livre de sa *Pathologie*, nous recite une chose encore bien plus admirable touchant ces hydropisies. Il dit avoir vu une certaine femme, qui

au temps de ses purgations, jettoit par le col de sa Matrice une si grande quantité d'eau citrine tres-chaude, qu'elle en remplissoit six ou sept bassins, & en vuidoit tant, que son ventre devenoit tout plat, aprés quoy ses menstruës venoient aussi-tôt à couler selon l'ordre de la nature; & que les mois suivans il s'en amassoit derechef une pareille quantité, qui s'écouloit ensuite de la même façon; & que cette femme (ce qui est de plus notable) ayant été guerie de cette indisposition, devint grosse, & accoucha d'un enfant plein de vie.

Ces eaux sont engendrées en la Matrice, ou bien elles y sont portées d'ailleurs, comme quand dans l'hydropisie du ventre elles viennent à passer par une transudation à travers la substance poreuse des membranes de la Matrice: elles sont engendrées dans la Matrice, quand elle est trop refroidie, ou debilitée par quelque fâcheux & violent accouchement qui aura précedé; ou parce que les immondices, comme les fleurs blanches, ou les autres superfluitez dont elle avoit coûtume de se décharger, ont été long-temps supprimées, ainsi qu'il étoit arrivé à la femme de *Boëtus*, dont *Galien* fait mention au 8. chapitre du livre *de præcognit.* laquelle eut une hydropisie de Matrice de cette nature. *Hypocrate lib. de aër. aq. & loc.* dit, que la boisson des mauvaises eaux, telles que sont celles qui procedent des neiges fonduës dans les montagnes, contribuë beaucoup à la génération de ces sortes d'hydropisies.

Quand les eaux qui sont contenuës en la capacité de la Matrice, luy ont été envoyées d'ailleurs, pour lors elles ne sont jamais enveloppées de membranes particulieres, & ne sont seulement retenuës que par la clôture de son orifice interne exactement fermé; & elles s'écoulent aussi-tôt qu'il vient à s'entrouvrir; mais quand elles sont engendrées dans la Matrice (ce qui se fait principalement aprés le coït, si les semences sont tres-froides & aqueuses, ou corrompuës) alors elles sont quelquefois contenuës dans des membranes; auquel cas la femme ne s'en décharge pas sitôt, & les porte même quelquefois presque aussi long-temps que si c'étoit un enfant. C'est cette hydropisie qui fait qu'elle croit parfois dans le commencement être veritablement grosse; mais l'indisposition venant à continuer plus long-temps que le terme ordinaire de la grossesse, elle perd l'esperance qu'elle avoit euë; & plus cette maladie dure, plus elle met la femme en peril de la vie, augmentant quelquefois jusques à un tel excés, qu'on a vû des femmes avoir plus de trente pintes d'eau contenuës dans leur Matrice.

trice. *Vasale* dit avoir fait l'ouverture du corps d'une femme, dans la Matrice de laquelle il trouva plus de soixante mesures d'eau, aprés sa mort, dont chacune pesoit trois livres. *Schenkius* au 4. liv. *de ses Observat.* fait mention de plusieurs histoires de cette nature, & entr'autres de celle d'une femme, dont la Matrice fut encore trouvée si excessivement pleine d'eau, & d'une grandeur si prodigieusement étenduë, qu'elle étoit capable de contenir un enfant de dix ans. Il parle aussi au même endroit de certaines hydropisies de Matrice, causées par quantité de petites vessies pleines d'eau, contenuës toutes separément l'une de l'autre en sa capacité. J'en ay rapporté un exemple tres-considerable en l'Observat. CCCLXXVII. du livre de mes Observations.

On pourra facilement connoître & distinguer l'hydropisie de Matrice d'avec la grossesse d'enfant, si on fait bien reflexion sur tous les signes, dont nous avons fait mention, en parlant de la veritable grossesse, lesquels ne se rencontrent pas ordinairement en cette maladie. La femme aura bien à la verité le ventre enflé, & suppression de ses mois en ce temps, aussi-bien qu'en la grossesse; mais il y aura beaucoup de choses qui nous en feront connoître la difference: car en l'hydropisie, elle aura les mamelles flasques, mollasses & abbatuës: elle n'y aura point de lait, elle ne sentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais seulement un flotement d'eau agitée; elle aura une plus grande douleur & pesanteur au ventre, qui sera aussi tendu de tous côtez plus également en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant; & elle aura aussi pour l'ordinaire une bien plus mauvaise couleur de la face, que si c'étoit une bonne grossesse. Les femmes steriles sont plus sujettes à cette maladie que celles qui ont eu des enfans; & elles ont presque toûjours l'orifice interne de leur Matrice bien plus petit & plus grêle que les autres.

Mais comme cette hydropisie peut venir seule, aussi survient-elle quelquefois à la femme qui est veritablement grosse, ces eaux étant contenuës hors des membranes de l'enfant dans la capacité de la Matrice; car quoyqu'il y en ait beaucoup dans ces membranes, ce n'est pas proprement une hydropisie de Matrice; d'autant qu'il y en a toûjours naturellement, au milieu desquelles l'enfant est contenu: neanmoins elles y sont quelquefois en telle abondance, & enflent si prodigieusement le ventre de la femme, qu'on la croiroit grosse de deux ou trois enfans, quoy qu'elle ne le soit que d'un seulement, lequel en est extrémement affoibli; d'autant que

la plus grande portion de sa nourriture se resout en ces eaux, qui éteignent presque & suffoquent le peu de chaleur naturelle qu'il peut avoir. J'ay vû plusieurs femmes qui en ont jetté plus de deux ou trois pintes deux mois avant que d'accoucher. Quand cela arrive ainsi, elles sont pour lors dans la Matrice hors des membranes de l'enfant; car autrement il faudroit de necessité qu'il sortît peu de temps aprés ces vuidanges, si les eaux qui doivent être naturellement contenuës dans ses membranes venoient à s'écouler; ce qui ne peut arriver devant qu'elles soient percées.

Il y a quatre ans que j'accouchai la femme d'un Marchand, d'un enfant mort en son ventre depuis trois jours ou environ, laquelle avoit vuidé tout d'un coup, un mois auparavant, plus de trois chopines d'eau de la Matrice, qui procedoit certainement d'une telle hydropisie. Ce qui me le confirma est, que pour l'accoucher je fus obligé de rompre les membranes, qui contenoient encore toutes les veritables eaux de son enfant, pour le tirer promptement, aprés l'avoir retourné par les pieds, afin de sauver la vie à cette femme, qu'elle couroit risque de perdre, par une grande perte de sang qu'elle avoit, si je ne l'eusse secouruë de la sorte. Mais j'ay vû un exemple encore bien plus extraordinaire touchant ces hydropisies de Matrice avec enfant, en la femme de Monsieur *Boileau* mon Confrere, laquelle étant grosse de trois mois & demi seulement, vuida tout d'un coup par la Matrice plus d'un demiseptier d'eau, avec des douleurs de ventre durant quatre jours, qui la mirent en grand danger d'avorter, nonobstant quoy je l'ay accouchée au terme de neuf mois de ce même enfant vivant, qui étoit un garçon tres-fort & robuste, dont les membranes des eaux étoient aussi tres-saines & entieres. Ces exemples n'empêchent pourtant pas que je ne croye que l'écoulement des eaux de la Matrice dans le temps de la grossesse ne puisse proceder aussi-bien d'une partie de celles de l'enfant, qui sortent par quelque legere rupture, qui se fait interieurement à leurs membranes, que d'une veritable hydropisie de Matrice. Je dis seulement d'une partie; car si elles s'écouloient toutes, le travail succederoit indubitablement peu de temps ensuite de leur sortie. Il faut encore observer que l'hydropisie de la Matrice succede bien quelquefois à la génération de l'enfant, & qu'au contraire la génération de l'enfant ne se peut jamais faire en la Matrice hydropique; parce qu'il faudroit qu'elle s'ouvrît pour recevoir la semence; auquel cas les eaux contenuës en la Matrice s'écouleroient aussi-tôt, ou cor-

romproient entierement la semence quand elle y seroit reçuë.

Le meilleur remede pour ces sortes d'hydropisies, s'il y a grossesse d'enfant, est d'attendre avec patience l'heure de l'accouchement, observant cependant un regime de vivre dessicatif. Mais s'il n'y a que des eaux contenuës en la Matrice, le demi-bain est tres-propre à la faire ouvrir, comme font pareillement tous les remedes qui provoquent les menstruës. On pourra aussi saigner la femme du pied, ayant toûjours égard à détruire par purgations convenables, la cause de la génération de telles superfluitez. Mais si les remedes ordinaires ne produisent pas l'effet qu'on en esperoit, il n'y a rien de meilleur que de faire user à la femme des eaux minerales, comme sont celles de *Bourbon*, dont la boisson & les bains sont tres-convenables à cette maladie.

CHAPITRE XXIV.

De l'enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse.

LA Matrice est souvent si pleine d'humiditez, qu'elle en regorge jusques sur les parties exterieures, & principalement sur celles qui luy sont voisines, comme sur les lévres de la partie honteuse, qui en deviennent quelquefois si grosses & si tumefiées à certaines femmes, qu'elles ne peuvent pour ce sujet approcher leurs cuisses l'une de l'autre ; ce qui les empêche de pouvoir marcher, si ce n'est avec peine & tres-grande incommodité. J'ay souvent remarqué que les femmes qui sont grosses de plusieurs enfans, sont tres-sujettes à cette indisposition vers les derniers mois de leur grossesse, & qu'elles ont aussi toûjours les jambes fort enflées en ce temps. Cette enflûre des lévres de la Matrice est pour lors lucide, & presque transparante, ainsi que seroit une hydrocelle, à cause de la quantité d'eau claire dont elle est pleine ; & comme elle pourroit être bien douloureuse, & incommode à la femme pendant son accouchement ; d'autant que par ce boursoufflement les passages en sont rendus plus étroits, il sera besoin d'y remedier auparavant ; ce qui se fera en ouvrant les voyes de l'urine avec une ptisane faite avec les racines de chiendent & de chicorée sauvage, dans trois pintes de laquelle on mettra une drachme de crystal mineral, ou quelque peu d'esprit de sel dulcifié ; car souvent ces sortes d'enflûres viennent de quelque obstruction de reins ; ou bien en faisant, s'il est necessaire, plusieurs legeres scarifications avec la lan-

cette tout le long de ces lévres, par le moyen desquelles les humiditez suinteront & distilleront peu à peu ; aprés quoy on mettra dessus un peu d'onguent rosat, & des compresses trempées en vin aromatique pour empêcher la recidive, en fortifiant ces parties ; faisant toûjours cependant observer à la femme un regime de vivre convenable à empêcher la génération de nouvelles superfluitez de cette nature. Quelques-uns veulent y appliquer des sangsuës, afin déviter la douleur de la lancette;mais elles n'y sont pas si propres, d'autant que la petite ouverture qu'elles font se referme incontinent aprés qu'elles en sont détachées ; ce qui n'arrive pas si tôt aux scarifications qu'on fait tant & si peu profondes qu'on veut ; lesquelles on peut aussi tenir ouvertes par medicamens onctueux appliquez dessus, autant de temps qu'on le juge necessaire.

Lors que ces tumeurs ne sont simplement qu'œdemateuses, & sans fiévre, quelques grosses qu'elles soient, elles ne sont pas pour l'ordinaire bien dangereuses, si on y remedie de la façon que je viens de dire ; mais quand elles procedent d'une inflammation de ces parties, laquelle est toûjours accompagnée de fiévre, pour lors la femme en meurt le plus souvent, tres-peu de jours aprés être accouchée : car l'inflammation qui paroît à ces lévres exterieures n'est qu'un effet, & une communication de celle qui est déja au dedans de la Matrice, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois. C'est aussi ce qu'*Hypocrate* nous enseigne en l'Aprorisme 43. du 5. liv. où il dit : *Si mulieri prægnanti fiat in utero erysipelas, lethale est.* Si l'erysipele (c'est-à-dire l'inflammation) arrive à la Matrice de la femme grosse, cela est mortel.

J'ay vû quelques femmes grosses avoir les lévres de la vulve grandement tumefiées par quantité de varices, qui en rendoient la tumeur fort inégale, & y causoient un prurit douloureux. Cet accident arrive à certaines femmes qui sont trop sanguines, & qui ont ordinairement le ventre fort resserré. Pour y rmedier elles doivent être saignées du bras, se tenir le ventre libre, s'abstenir du coït ; & user d'un regime de vivre rafraîchissant.

J'ay encore vû des femmes grosses & d'autres qui ne l'étoient pas, avoir des tumeurs à quelqu'une des lévres exterieures de la vulve, qui procedoient seulement d'une humeur particuliere renfermée dans une espece de chyste, laquelle venoit à s'enflammer, & à suppurer sans grand danger, à cause que cette inflammation ne procedoit pas du dedans de la Matrice, comme celle des autres tumeurs dont j'ay parlé. Ces sortes de tumeurs sont quelquefois ap-

prehender à la femme que ce ne soit quelque hergne : mais il est facile de les distinguer ; car ces tumeurs ne sont simplement qu'à la lévre exterieure de la vulve, & n'ont aucune continuité jusques à l'aîne de la femme, comme les hergnes ont toûjours.

Le 1. Fevrier 1671. Messieurs *Morel* & *Leclerc*, mes Confreres, me firent voir, dans la basse cour du Palais d'Orleans, une Dame Loraine âgée de plus de soixante ans, qui avoit depuis vingt-cinq ans une de ces tumeurs, de la grosseur des deux poings, à la lévre gauche de la vulve, à laquelle il s'étoit fait depuis peu une fluxion tres-considerable, qui étoit entierement disposée à suppurer ; pour raison dequoy nous conclûmes à faire ouverture de cette tumeur, afin de donner une entiere issuë à la matiere ; ce qui fut fait deux jours ensuite par le même sieur *Morel*, qui en tira quantité de pus semblable à la lie de vin : aprés quoy cette femme fut parfaitement bien guerie de cette indisposition, qu'elle avoit gardée si longtemps avec une grande incommodité, n'ayant pas jamais osé s'en faire traiter auparavant, dans le soupçon qu'elle avoit que ce ne fût quelque hergne.

CHAPITRE XXV.

De la maladie venerienne des femmes grosses.

LA Foy nous oblige de croire, que l'ame de l'enfant qui est au ventre de sa mere, est tachée du peché de nôtre premier Pere, aussi-tôt qu'elle luy est infuse ; & l'experience journaliere nous montre, que son petit corps porte aussi des ce temps-là la peine des fautes dont il n'est pas coupable, quand sa mere est affligée de la maladie venerienne. Car nous voyons tous les jours les enfans, dont les peres & meres qui en sont infectez, naître pleins de pustules, & de vilains ulceres, & assez souvent mourir avant que de venir au jour, ou fort peu de temps aprés être nez ; ausquels il vaudroit mieux n'avoir jamais été engendrez, que de perir ainsi miserablement. Cette verité est assez connuë d'un chacun pour n'en faire aucun doute. Nous avous vû des personnes tres-considerables, qui nous ont donné de suffisantes preuves par leur propre exemple.

Il n'est pas bien difficile de concevoir comment la femme grosse qui a la verole, la communique à l'enfant qui est en son ventre ; d'autant que cette contagieuse maladie, corrompant toute la masse

du sang de la mere, il est impossible que l'enfant qui n'a pas d'autre nourriture pour lors, n'en soit infecté, en convertissant ce vilain sang en sa propre substance; lequel par son acrimonie, à cause de la tendresse du corps de l'enfant, y fait facilement ces ulceres malins, que tous ceux dont les meres sont ainsi gâtées, apportent ordinairement en naissant. Nous voyons bien quelquefois, comme dit *Galien* au 10. chap. du 11. liv. *de l'usage des parties*, que la nature est si admirable qu'elle corrige les défauts des peres & des meres; ce qui paroît en ce que les yvrognes, aussi-bien les hommes que les femmes, étant hors de leur bon sens, quand ils usent du coït en cet état, ne laissent pas d'engendrer des enfans qui ont un tres-bon jugement, & qui ne participent d'aucune infirmité de ceux qui les ont engendrez; mais il est tres-constant qu'elle ne peut jamais d'elle-même seule surmonter la malignité de ce venin, qui corrompant toute la masse du sang de la mere qui est affligée de cette contagieuse maladie, la communique en même temps à l'enfant, comme nous avons dit.

La verole qui n'est que d'une même espece dans son essence, & qui est seulement distinguée par degrez, selon le plus ou le moins, se communiquant donc par le moyen du sang de la mere, fait d'autant plus ou moins d'impression au corps de l'enfant, que son degré est plus fort, ou plus foible; & si la femme grosse a des ulceres fort proches de sa Matrice, comme dans son col, & aux parties voisines, le venin luy sera porté encore bien plus facilement par cette proximité.

Je n'ay pas dessein de traiter à fond en ce lieu de la maladie venerienne, comme aussi d'en écrire particulierement la curation; mais je prétens seulement faire connoître, si les femmes en peuvent parfois être traitées pendant qu'elles sont grosses, ou si pour ce faire, on doit toûjours differer jusques aprés leur accouchement. Afin d'en pouvoir juger, il faut faire quelque distinction; car quand la femme est sur les derniers mois de sa grossesse, on doit attendre qu'elle soit accouchée, pour l'en traiter aprés, & son enfant s'il en est pareillement infecté; parce que l'accouchement arrivant, pendant que la femme seroit dans les remedes, elle y coureroit risque de sa vie, outre que si l'enfant venoit mort en ce temps, ou auroit opinion qu'il auroit été tué par leur violence, & on en accuseroit la temerité du Chirurgien.

Lors que la verole n'est encore qu'au premier degré, & qu'elle ne cause pas de grands accidens, on doit pareillement diffe-

rer la cure éradicative jusques aprés l'accouchement, & se contenter seulement de la palliative, par un regime de vivre convenable, & par quelque legere purgation réïterée de temps en temps, pour empêcher que le mal n'augmente. Mais si la femme, qui n'est encore que sur les premiers mois de sa grossesse, a la verole au dernier degré, accompagnée de tres-grands & continuels accidens, qui nous témoignent qu'il seroit bien mal-aisé qu'elle pût attendre jusques aprés son accouchement pour en être pensée; d'autant qu'étant encore bien éloignée de son temps, ces accidens s'augmentant de plus en plus, feroient qu'il seroit impossible que son fruit n'en fût corrompu; & bien difficile qu'elle n'en avortât; en ce cas, afin d'éviter le plus grand de deux maux, si elle a des forces suffisantes, on la pourra traiter; car au pis aller, quand les remedes la feroient avorter, il ne luy arriveroit que ce que la grandeur de la maladie auroit certainement fait.

On la traitera donc pour lors, sans laisser augmenter davantage les accidens, qui se rendroient encore de jour en jour beaucoup plus dangereux, tant pour elle que pour son enfant; observant de luy donner les remedes plus doucement, & avec bien plus de préparation, & de circonspection; faisant en sorte que l'évacuation qu'on luy procurera par le flux de bouche, soit plûtôt petite, en durant plus long-temps, que d'être grande & subite; & sur tout que ce soit avec les frictions d'onguent de mercure, faites aux parties superieures seulement, & non pas avec les parfums, qui la mettroient en bien plus grand risque d'avorter, en faisant ouvrir la Matrice; outre qu'ils feroient aussi bien plûtôt perir son enfant s'il avoit vie.

Il ne faut pas pareillement donner pour le même sujet, aucune drogue à prendre par la bouche, dans la composition de laquelle entre le mercure. C'est pourquoy on doit préferer les frictions des parties superieures, comme nous disons, tâchant toûjours de se rendre maître de l'évacuation le plus que faire se pourra, & d'empêcher qu'elle ne fasse par le flux de ventre, car la femme seroit en bien plus grand danger d'en avorter, que par le flux de bouche; à cause des épreintes continuelles qu'elle seroit obligée de faire en allant souvent à la selle, par lesquelles la Matrice recevroit grande commotion, & seroit extrémement agitée; observant aussi de ne point baigner aucunement la femme grosse qu'on voudra traiter de la sorte; car il n'y a rien qui soit plus capable de la faire avorter; mais au lieu du bain on luy fera user de ptisane, & d'autres

remedes qui pourront suppléer à son défaut, pour la préparer à un doux flux de bouche.

Je sçay bien que plusieurs personnes auront de la peine à se persuader, non seulement qu'il soit possible de guérir une femme de la verole pendant qu'elle est grosse, mais aussi qu'elle & son enfant en puissent supporter les remedes, sans les exposer l'un & l'autre au danger presque inévitable de la mort. Neanmoins les experiences que j'en ai vûës font que je ne suis pas de leur sentiment; lesquelles je veux bien rapporter pour servir d'exemple en pareil cas.

En l'an 1660. comme j'étois à l'Hôtel-Dieu de Paris, y pratiquant les accouchemens, une jeune femme, ou fille en maniere de Courtisanne, âgée de vingt ans, y vint pour accoucher, comme elle fit, de son deuxiéme enfant; laquelle ayant eu la maladie venerienne avant sa premiere grossesse, étoit accouchée avant terme d'un enfant mort & tout pourri de verole; mais quand elle fut grosse pour cette seconde fois, voyant que les accidens de sa maladie augmentoient de plus en plus, elle préjugea qu'il n'y avoit pas lieu d'esperer que cette seconde grossesse luy pût mieux réüssir que la premiere; parce qu'elle avoit par tout le corps, & principalement aux deux mamelles, quantité d'ulceres tres-malins, qui s'augmentoient de jour en jour; & apprehendant qu'ils ne se convertissent en *cancer*, avant qu'elle eût atteint le temps de l'accouchement, dont elle étoit éloignée, d'autant qu'elle n'étoit encore grosse que de trois mois, elle prit resolution pour lors de se faire traiter tout-à-fait, & de risquer sa vie en cet état pour tâcher de porter son enfant à bien, n'esperant pas le pouvoir faire par un autre moyen, ni de pouvoir aussi elle même resister à son mal qui s'empiroit tous les jours de plus en plus. Elle communiqua sa maladie & son dessein à trois ou quatre Chirurgiens, ne leur celant pas qu'elle étoit grosse, lesquels ne voulurent jamais la traiter pour ce sujet, nonobstant qu'elle les en requît, & qu'elle leur promît de les bien payer, chacun d'eux luy disant que sa conscience y seroit engagée, s'il le faisoit en l'état qu'elle étoit, & qu'il seroit bien plus à propos qu'elle patientât au mieux qu'elle pourroit, jusques à ce qu'elle fût accouchée, aprés quoy il l'entreprendroit volontiers. Mais comme elle vit qu'elle n'en trouveroit peut-être pas un qui le voulût faire, si elle ne celoit sa grossesse, qui pour n'être que de trois mois, ne paroissoit presque pas pour lors, croyant qu'il n'y avoit pas de meilleur expedient, elle en fut trouver un autre à

qui

qui elle ne se declara point en aucune façon être grosse, lequel la traita en la maniere ordinaire; & outre les autres remedes qu'on a coûtume de faire en cette maladie, il luy donna par cinq ou six frictions réïterées un flux de bouche, qu'elle eut tres-copieux pendant cinq semaines entieres, au moyen de quoy elle fut parfaitement guerie, sans qu'il luy restât ensuite aucun accident de sa maladie. Lors qu'elle fut sur la fin des remedes, voyant qu'elle en avoit bonne issuë, elle dit à son Chirurgien qu'elle étoit grosse de quatre mois & demi (car elle l'étoit de trois mois, comme j'ay dit, quand elle entra chez luy, où elle demeura six semaines entieres sans qu'il s'en apperçût) ce qu'il ne pouvoit presque croire dans l'abord qu'elle luy declara; mais ayant fait reflexion sur son ventre qui avoit toûjours grossi au lieu de diminuer, pendant l'évacuation que les remedes avoient faite, il en connut aussi-tôt la verité. Elle luy témoigna, que le sujet pourquoy elle luy avoit celé sa grossesse, étoit le refus que plusieurs autres Chirurgiens, ausquels elle avoit dit la chose, luy avoient fait de la traiter. Depuis qu'elle fut ainsi sortie de ces remedes, elle ne fut en aucune façon incommodée durant tout le reste du temps de sa grossesse, sinon qu'elle fut un peu accueillie de necessité, d'autant qu'elle avoit donné le peu d'argent qu'elle pouvoit avoir à son Chirurgien pour la penser; ce qui fut cause qu'elle vint audit Hôtel-Dieu pour y faire ses couches; où pour lors je l'accouchai d'un enfant à terme, aussi gros & gras & aussi sain, que si sa mere n'eût jamais eu en tout son corps aucune tache de cette maladie; & ce qui est bien remarquable, l'arrierefaix, qui est une partie qui reçoit facilement l'impression de la moindre corruption des humeurs de la femme, en étoit aussi net & aussi beau & vermeil qu'on se puisse imaginer.

Cet exemple qui est tres-veritable, nous fait connoître qu'on peut bien traiter de la verole la femme grosse; ce qui se fera d'autant plus sûrement aux autres femmes, qu'on ne le fit pas en celle-cy, pourvû qu'on observe les précautions que j'ay marquées cy-dessus: car c'est sans contredit, que si cette femme n'en eût été pensée, elle eût accouché cette seconde fois d'un enfant corrompu, comme elle avoit fait la premiere. Recitant un jour cette histoire à un Chirurgien de mes amis, il me dit qu'il avoit aussi vû la même chose réüssir à deux differentes personnes, qui en avoient été fort bien guéries, dont les enfans étoient pareillement bien venus à terme, sans avoir en tout leur corps aucune impression de ce venin; & je suis témoin oculaire de trois autres differentes fem-

mes grosses, que Messieurs *de la Bastie* & *Rufin*, mes Confreres, ont traitées de la sorte, lesquelles ont été pareillement bien gueries, & sont accouchées heureusement d'enfans qui se portoient bien. Monsieur *Aubert*, aussi mon Confrere, m'a dit que la même chose étoit encore arrivée à une femme grosse de trois mois, qu'il avoit traitée avec un heureux succés pour la mere & pour l'enfant. *Fabricius Hildanus*, en la 97. Observ. de la 5. cent. rapporte l'histoire d'une femme grosse de deux mois seulement, qu'il avoit traitée de cette maladie, & qui ne laissoit pas nonobstant sa grossesse, d'être nourrice d'un autre enfant qu'elle allaitoit; il dit qu'en traitant la seule femme il guerit trois personnes en un même temps; car outre qu'elle fut entierement guerie, elle accoucha six mois ensuite d'un enfant fort sain, & celuy qu'elle allaitoit durant qu'elle étoit dans les remedes, fut pareillement bien gueri. *Sanchez* en ses observations de pratique, fait mention de la femme d'un Apotichaire qui fut encore traitée étant grosse, & qui accoucha aussi d'un enfant qui étoit en parfaite santé; & de plus, *Varandeus*, au quatriéme chapitre de son second livre des maladies des femmes, dit qu'il a vû des femmes grosses, ausquelles cette maladie étoit fort enracinée, qui ont bien souffert les onctions de mercure avec bavement, ordonnées par des Empiriques; ce qui fait bien connoître que la cure doit encore avoir plus facilement un meilleur succés, quand les remedes sont conduits & gouvernez par une personne sçavante & methodique. En un mot, il est aisé de se persuader qu'elles y peuvent bien resister, quoyque grosses, puisque nous en voyons tres-souvent avoir des fiévres continuës pendant des douze & quinze jours, & d'autres maladies aiguës, pour raison de quoy elles sont saignées des neuf & dix fois, & usent de plusieurs autres remedes selon que la necessité le requiert, lesquelles nonobstant tout cela, ne laissent pas quelquefois de porter leur enfant jusques à terme, & d'en accoucher aussi heureusement que si elles n'avoient eu aucun accident.

CHAPITRE XXIV.

De l'Avortement & de ses causes.

LOrs que la femme vuide ce qui avoit été retenu en sa Matrice par la conception; si c'est pendant les premiers jours, nous appellons cet accident, *effluxion*; c'est-à-dire, écoulement de se-

mences ; d'autant qu'en ce temps elles n'ont encore acquis aucune consistence solide. Si c'est un faux germe qu'elle rejette, ce qu'elle fait ordinairement depuis la fin du premier jusques à la fin du deuxiéme mois, nous nommons cela *expulsion* ; mais lors que l'enfant est déja formé, & qu'il a commencé d'avoir vie, quelque petit qu'il soit, s'il vient à sortir avant le temps ordonné & prescrit de nature c'est en ce cas un *avortement* ; lequel peut arriver depuis la fin du premier mois, & quelquefois même devant, jusques à la fin du septiéme seulement ; car aprés ce temps c'est toûjours un accouchement ; d'autant que l'enfant étant assez fort, & ayant une suffisante perfection, peut vivre pour lors ; ce qu'il ne fait pas s'il vient auparavant. Ces choses étant ainsi entenduës, nous dirons que l'avortement est une issuë contre nature de l'enfant imparfait hors de la Matrice, avant le terme limité ; ce qui est cause qu'il vient le plus souvent mort ; ou si quelquefois il a vie, il n'est pas long-temps à la perdre aprés être né.

Les delicats en nôtre langue me permettront, s'il leur plaît, que je me serve en tout ce chapitre, aussibien que j'ay fait en plusieurs autres lieux, du mot d'*avortement*, quoiqu'ils prétendent qu'il n'est pas recevable que quand on parle des bêtes brutes, aimant mieux se servir de celuy de *fausse couche* : mais comme le mot de *fausse couche* ne designe pas si bien la chose, parce qu'il peut être aussi bien dit de l'expulsion d'un simple faux-germe, ou d'une mole, que de l'issuë d'un enfant imparfait avant le terme naturel, je me serviray de ce mot d'*avortement* pour mieux expliquer ce que j'ay à dire sur cette matiere.

Nous pouvons dire en general que toute maladie aiguë fait facilement avorter la femme grosse ; d'autant qu'elle tuë son enfant, lequel étant mort ne peut pas rester long-temps dans la Matrice ; ce qui met aussi la femme en grand danger de la vie, la faisant tres-souvent perir peu de temps aprés être avortée ; ou même devant, avec son enfant dans le ventre, comme il est arrivé à l'Imperatrice, qui mourut de la sorte le 12. Mars 1673. au cinquiéme mois de sa grossesse, par une fluxion de poitrine avec fiévre continuë. C'est ce que nous enseigne *Hypocrate*, en l'Aphorisme 30. du 5. livre. *Muliere gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Les seules fiévres intermittentes font aussi quelquefois avorter les femmes grosses, en leur causant des fausses douleurs dans le ventre, qui causent enfin les veritables douleurs de l'enfantement ; ces fausses douleurs étant pour lors excitées par le boüillonnement des eaux de l'en-

sant extraordinairement échauffées dans le temps de l'ardeur de l'accés de la fiévre, & par celuy du sang, qui est en grande abondance dans tous les vaisseaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voisines : Car ces eaux occupant beaucoup plus d'espace qu'à l'ordinaire, quand elles sont ainsi échauffées, aussi-bien que le sang, causent une grande distension des membranes qui les contiennent, & font alors une espece de violence à la Matrice, qui pour ce sujet en est irritée ; comme aussi pour les trop frequens remuëmens de l'enfant, qui s'agite extraordinairement dans le même temps des redoublemens de la fiévre, dont il est autant incommodé que la mere.

Les causes particulieres de l'avortement sont tous les accidens dont nous avons fait mention dans les Chapitres précedens; comme grand, violent, & frequent vomissement ; d'autant qu'il ne peut pas y avoir assez de nourriture pour la mere & pour l'enfant, quand les alimens sont ainsi continuellement rejettez, & qu'en ces soûlevemens d'estomac, il se fait de grands efforts, par lesquels la Matrice étant souvent comprimée & tourmentée, est enfin contrainte de se décharger avant le temps. Les douleurs de reins, & les grandes coliques & tranchées peuvent aussi causer le même accident, que nous avons appris être arrivé vers le mois de Juillet 1677. à l'Imperatrice qui regne à present; laquelle avorta au troisiéme mois & demi de sa premiere grossesse ; à cause d'une grande colique dont elle fut surprise tout d'un coup, pour avoir mangé des fraises, & bû à la glace. La strangurie fait encore la même chose à cause que pour lors il se fait à tous momens de fortes compressions du ventre pour mettre l'urine dehors. La grande toux par son agitation frequente poussant le diaphragme subitement, & avec effort en bas, donne aussi de violentes secousses à la Matrice. Le grand flux de ventre met la femme grosse en danger d'avorter, selon l'Aphorisme 34. du 5. livre; & encore bien plûtôt, si ensuite il survient tenesme, c'est-à-dire, de grandes épreintes, par lesquelles l'intestin *rectum* tâche de se décharger des humeurs âcres qu l'irritent & le piquotent perpetuellement. C'est ce que nous fait remarquer *Hipocrate* en l'Aphorisme 27. du. liv. *Mulieri utero gerenti, si tenasmus supervenerit, facit abortum.* Car en cette occasion, la Matrice qui est située sur l'intestin, *rectum*, reçoit une grande commotion par ces épreintes continuelles. Si les menstruës fluent beaucoup à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain, comme il est dit en l'Aphorisme 60. du 5. livre; car outre que pour

lors l'enfant est privé de sa nourriture, la Matrice étant aussi trop humectée par ces menstruës, se relâche & s'ouvre facilement. La saignée immoderée fait encore la même chose pour pareil sujet, & d'autant plûtôt si l'enfant est grand, suivant l'Aphor. 31. du même livre. Mais un des plus fâcheux accidens qui causent l'avortement, c'est la perte de sang qui vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, dont nous avons parlé au chapitre 21. de ce premier livre. L'hydropisie de Matrice empêche que l'enfant ne puisse acquerir sa perfection; car la trop grande abondance des eaux éteint sa chaleur naturelle, qui est déja débile en ce temps; & la maladie venerienne de la mere l'infecte, & le fait mourir souvent en son ventre, comme nous avons fait connoître au précedent chapitre. Tout ce qui agite & secouë grandement le corps de la femme grosse, est capable de luy exciter l'avortement, comme le grand travail, & une forte contorsion, ou violent mouvement, de quelque maniere que ce soit en tombant, sautant, dansant, & courant à pied ou à cheval, allant en coche ou en charette, criant & riant à gorge déployée, ou quelque coup donné sur le ventre; d'autant que par ces agitations & commotions, les ligamens de la Matrice se relâchent, & même se rompent quelquefois, comme aussi l'arrierefaix, & les membranes du *fœtus* se détachent d'avec elle. Le grand bruit entendu subitement & inopinément, peut encore faire avorter quelques femmes; soit que ce bruit procede de la décharge des grosses artilleries, ou principalement des grands éclats du tonnere, à quoy la grande peur qu'elles ont de ces choses contribuë beaucoup; ce qui arrive plûtôt aux jeunes qu'aux vieilles; d'autant que le corps des jeunes étant plus tendre & plus transpirable, l'air qui est fortement poussé par la cause de ces grands bruits, s'introduisant dans tous ses pores, fait bien plus de violence par son impulsion à la Matrice, & au *fœtus* qui est dedans, qu'aux vieilles qui l'ont plus robuste, & plus dense & plus serré: Les longues veilles faisant dissipation des forces de la femme, & les grands jeûnes, faute de nourriture, empêchent que l'enfant ne puisse acquerir sa perfection. Les odeurs fetides & puantes peuvent beaucoup contribuer à l'avortement, & entr'autres la vapeur du charbon, comme j'ai fait remarquer par l'Histoire de cette Blanchisseuse que j'ai rapportée au chapitre onziéme de ce premier livre. Il y a aussi des indispositions de la Matrice qui produisent le même accident; comme quand elle est calleuse, ou si petite, ou tellement comprimée par *l'épiploon*, qu'elle ne peut pas s'étendre

autant qu'il seroit necessaire, pour loger librement l'enfant avec l'arrierefaix & les eaux qu'elle contient; ce qui peut encore arriver, si la femme se serre trop le corps; & presse son ventre avec des buscs forts & roides, pour se rendre la taille plus dégagée, ou pour celer par cette ruse sa grossesse, comme quelques-unes font. Le frequent usage du coït; principalement vers les derniers mois, peut faire pareille chose; d'autant que pour lors la Matrice extrêmement pleine s'affaisse fort vers le bas, & son orifice interne étant tres-proche, est poussé avec violence dans l'action par la verge tenduë, qui l'excite quelquefois par ce moyen à s'ouvrir plûtôt qu'il ne seroit necessaire.

Si la femme grosse avorte, sans avoir souffert aucun de tous ces accidens, & qu'on souhaite en sçavoir la cause, *Hypocrate* nous la declare en l'Aphorisme 45. du 5. livre, où il dit: *Quæ verò mediocriter corpulentæ abortum faciunt secundo mense aut tertio, sine occasione manifestâ, iis acetabula uteri muco plena sunt, nec præ pondere fœtum continere possunt, sed abrumpuntur.* Les femmes de moïenne corporence (c'est-à-dire bien faites de corps) qui avortent au second ou au troisiéme mois, sans cause manifeste, c'est que les cotyledons de la Matrice (qui sont les embouchûres internes de ses vaisseaux) sont pleins de glaires morveuses, qui font qu'ils ne peuvent retenir le *fœtus*. Les femmes pituiteuses sont fort sujettes à cet accident, & celles qui ont quantité de fleurs blanches, dont l'affluence continuelle humectetant la Matrice interieurement, & la rend si glissante, que le *placenta* n'y peut assez adherer; ce qui la relâche aussi tellement, & son orifice interne, que l'avortement en est causé à la moindre occasion. La même chose arrive aux femmes qui sont trop sanguines, comme sont celles qui avoient leurs menstruës en grande abondance devant leur grossesse, parce que le sang supprimé ne se pouvant entierement consumer pour la nourriture de l'enfant durant les premiers mois, à cause de sa petitesse, il s'en fait pour lors tout d'un coup une irruption qui le suffoque, & fait ouvrir la Matrice pour le mettre dehors.

Mais si les passions du corps font tant de dégât en la femme grosse, celles de l'ame ne lui produisent pas moins de ravage, & principalement la colere; laquelle agite, enflamme, disperse, & trouble tous les esprits, & toute la masse du sang, ce qui nuit extrémement à l'enfant, à cause de la delicatesse de son corps; mais sur tout, la peur subite, & le recit d'une mauvaise nouvelle sont capables de faire avorter les femmes sur l'heure, comme il arriva à la

mere de mon cousin, dont j'ay parlé au chapitre 11. de ce premier livre; c'est ce que peuvent aussi causer les autres passions, selon qu'elles seront plus ou moins fortes; mais non pas si facilement que la peur, qui est une des plus dangereuses de toutes : ce fut elle qui sans aucun sujet qu'en imagination, fit avorter en l'année 1674. la femme du Comte *Monterey*, Gouverneur des Païs-bas pour le Roy d'Espagne, aussi-tôt qu'elle eût appris que nôtre invincible Monarque étoit à la tête de son épouvantable armée aux portes de la Ville de *Bruxelles*, dans la croyance qu'elle avoit qu'il étoit venu pour assieger cette Ville où elle étoit.

Il y a encore des causes d'avortement, qu'on peut dire venir de la part des enfans, comme quand ils sont monstrueux; car pour lors ils ne suivent pas la regle de nature; comme aussi quand ils ont une situation contraire à la naturelle, qui les tourmente tant par l'incommodité qu'ils en reçoivent, qu'ils obligent la Matrice à les mettre dehors, ne pouvant pas endurer les douleurs qu'ils luy causent par leur remuëment extraordinaire; ce qu'elle fait encore quand ils sont si gros qu'elle ne les peut pas contenir jusques à terme, ni la mere leur fournir suffisamment de la nourriture. On doit aussi remarquer que deux causes quoyque legeres & foibles, qui seules & separées ne seroient pas capables d'exciter l'avortement, venant à être jointes ensemble, l'une fortifiant l'autre, produisent assez souvent ce mauvais effet.

Toutes les causes d'avortement que nous avons specifiées cy-dessus, le provoquent seulement par accident. Il y en a encore une autre qui est volontaire, dont *Avicenne* & *Aëtius* font mention; nous enseignant plusieurs remedes propres à faire avorter la femme quand on le juge necessaire; mais ce sont des profanes, dont il ne faut pas suivre en cela le damnable conseil; car, comme dit tres-bien *Tertullien* au 9. chap. de *l'Apol*. l'écoulement même de la semence conçuë est un homicide par avance, qui est aussi criminel que s'il étoit effectif; dont tous Chrétiens doivent entierement s'abstenir. *Etiam conceptum utero, dum adhuc sanguis in hominem delibatur, dissolvere non licet: Homicidii festinatio est prohibere nasci; nec refert, natam quis eripiat animam, aut nascentem disturbet. Homo est & qui futurus est*. Plusieurs femmes & filles sont neanmoins si méchantes, qu'elles ne font aucun scrupule de faire écouler la semence qu'elles ont conçuë, ni même de se faire avorter dans les premiers mois de leur grossesse, par des medecines fortes, & autres choses qu'elles pratiquent pour venir à bout de leur mauvais des-

sein ; les unes le faisant (disent-elles) pour mettre leur honneur à couvert, les autres pour se conserver la taille du corps bien faite, & empêcher que leur ventre ne devienne ridé, comme il est ordinairement aux femmes qui ont eu des enfans. *Scilicet, ut careat rugarum crimine venter*. Mais souvent ces malheureuses croyant seulement se faire avorter, se causent elles-mêmes une cruelle mort qu'elles ont justement meritée ; car en effet est-il pas bien juste, *Necis artifices arte perire suâ*, que les auteurs de la mort perissent eux-mêmes par leur propre artifice. C'est ce qu'*Ovide* exprime admirablement bien par ces vers. *Eleg.* 14. *l.* 2. *amor.*

Quæ prima instituit teneros avellere fœtus,
Malitiâ fuerat digna perire suâ.

Il dit un peu aprés.

Hæc neque in Armeniis tigres fecere latebris,
Perdere nec fœtus ausa leæna suos.
At teneræ faciunt, sed non impunè puellæ ;
Sæpè suos utero quæ necat, ipsa perit.

Hypocrate au 5. & 7. livre des maladies populaires, parle d'une femme de vingt ans, qui mourut en convulsion quatre jours aprés avoir pris un breuvage pour se faire avorter; & on ne voit que trop d'exemples de cette nature. C'est pourquoy quand ces sortes de femmes ne considereroient seulement que leur interêt particulier, elles devroient entierement avoir horreur de tout ce qui leur peut provoquer l'avortement : car outre que, comme dit *Hypocrate* au 1. livre des maladies des femmes, *corruptiones graviores sunt quàm partus,* les avortemens sont plus dangereux que les accouchemens; c'est que l'avortement qui procede d'une cause violente, est encore bien plus perilleux que celuy qui vient comme de soy-même sans avoir été excité.

Si nous voyons, aprés quelqu'un, ou plusieurs des accidens specifiez cy-dessus, que la femme ait grande douleur dans le ventre & vers les reins, & qu'avec cela il sorte quelques grumeaux de sang caillé de la Matrice, & que les membranes de l'enfant soient rompuës, & laissent écouler les veritables eaux dans lesquelles il est contenu, ce sont des signes tres-certains d'un prochain avortement; lequel en ce cas ne peut être empêché par aucun remede tel qu'il puisse être ; & si la femme ressent une grande pesanteur dans le ventre, & qu'il tombe comme une boule du côté qu'elle se couche, & qu'il luy sorte de la Matrice des humiditez puantes & cadavereuses, c'est signe qu'elle doit bien-tôt avorter d'un enfant

enfant mort. De plus, ses mamelles le temoigneront encore, si ayant été dures & pleines au commencement, elles viennent ensuite à se vuider, & à devenir tout d'un coup flêtries, ainsi qu'il est specifié en l'Aphor. 37. du 5. livre; & par le 38. du même livre, il est dit, que si une des mamelles de la femme qui a deux enfans vient à se flêtrir, c'est signe qu'elle doit avorter de celuy qui est du même côté, & de tous deux, si l'une & l'autre sont semblables à cela. Il est neanmoins impossible qu'une femme ayant avorté d'un des deux enfans qu'elle auroit conçus, puisse conserver l'autre jusques à terme: Car la Matrice s'étant une fois ouverte pour mettre dehors le premier de ces enfans, ne se referme jamais qu'elle n'ait aussi expulsé le second; comme elle fait toûjours peu d'heures, ou pour le plus tard tres-peu de jours aprés le premier sorti: c'est pourquoy je tiens pour fabuleuses toutes les histoires qu'on me pourroit alleguer contraires à cette verité.

Il est certain que la femme qui avorte est en bien plus grand hasard de sa vie que celle qui accouche à terme; d'autant que, comme nous avons dit, l'avortement est tout-à-fait contre nature, & qu'il est fort souvent accompagné d'une perte de sang, qui est d'autant plus grande & plus dangereuse, que la cause de l'avortement est violente, soit qu'il ait été provoqué par des remedes pris interieurement, ou causé par quelque blessure exterieure. De plus, les premiers avortemens mettent les femmes en danger de pareille recidive; & même il y en a beaucoup qui apprehendent ne pouvoir avoir d'enfans, quand elles ont avorté la premiere fois; à quoy sont assez sujettes les nouvelles mariées; ce qui leur vient pour l'ordinaire en ce temps, à cause de la violente émotion de tout le corps, excitée par les ardens & frequens coïts; neanmoins elles ne laissent pas de conserver leur fruit, quand leurs plus grands coups sont ruez, & leurs amours un peu temperées. *Aëtius* dit que l'avortement est plus perilleux à la femme robuste qui a sa Matrice dure & dense, qu'à aucune autre. *Hypocrate, lib. de septim.* nous assûre qu'il se fait plus d'avortement dans la premiere quarantaine, que dans toutes les autres; & au 1. liv. des maladies des femmes il dit que comme il y a des femmes qui conçoivent facilement, aussi elles avortent facilement au troisiéme ou quatriéme mois, sans aucune cause manifeste, & que pour ce sujet, il est besoin d'une grande science & précaution, pour faire en sorte qu'elles puissent porter leur enfant, & le nourrir en leur ventre jusques à un heureux accouchement. J'ay rappor-

té dans l'obs. CDLX. du livre de mes Observations, un exemple de cette nature des plus considerables, qui est de la malheureuse fecondité d'une femme qui est avortée de dix enfans consecutifs. J'ay vû plusieurs autres femmes avoir de la sorte quatre ou cinq avortemens, sans cause évidente, qui n'auroient jamais pû sauver aucun de leurs enfans, comme elles ont fait dans la suite, si elles n'avoient été saignées cinq ou six fois par précaution dans le temps de leur grossesse, apres quoy elles sont accouchées heureusement d'enfans vivans. On peut même saigner par anticipation, quelques jours devant le temps ordinaire des mois, les femmes, qui, pour avoir cette évacuation naturelle trop abondante, sont sujettes à de frequentes fausses couches; parce que assez souvent c'est l'abondance de sang qui noye en ces sortes de femmes la conception recente.

Nous avons montré en chacun des précedens chapitres le moïen de remedier à tous les accidens dont nous avons parlé, qui peuvent tous, chacun en particulier, causer l'avortement, & d'autant plus facilement s'ils sont plusieurs joints ensemble. C'est pourquoy afin d'éviter une repetition qui seroit ennuieuse & inutile; ou aura recours aux remedes que nous y avons enseignez, par lesquels la femme étant garantie, évitera le grand risque de mourir qu'elle y court toûjours; & on procurera la vie éternelle à son enfant, par le moyen de la grace du Baptême, qu'il recevra venant à terme, dont il pourroit être privé à jamais par l'avortement qui le fait presque toûjours perir avant que de venir au jour.

La femme qui y sera sujette, observera sur tout un grand repos, & que ce soit au lit; si faire le peut, usant d'un bon regime de vivre; & même pour plus grande sureté, elle s'abstiendra du coït, aussi-tôt qu'elle se connoîtra être grosse, évitant aussi l'usage de toutes choses aperitives & diuretiques, qui luy sont tres-pernicieuses pour lors, comme pareillement toutes fortes passions de l'ame; car elles sont grandement préjudiciables aux femmes grosses. Il faut encore que la femme soit fort au large dans ses habits, afin de pouvoir plus librement respirer, & non pas serrée & gênée comme beaucoup sont ordinairement, avec ces buscs qu'elles fourent sous leurs vêtemens pour se rendre le corps droit; & entre autres choses, elles doivent bien prendre garde en cheminant de ne point faire quelques faux pas, ou même de tomber, à quoy toutes les femmes grosses sont fort sujettes; d'autant que l'éminence de leur ventre les empêche de voir où elles posent leurs

pieds ; c'eſt pourquoi elles doivent porter des ſouliers à talons bas, & larges d'aſſiette, afin d'éviter de ſe bleſſer, ainſi qu'il arrive à pluſieurs journellement.

J'admire à ce ſujet la ſuperſtition de toutes les Sagefemmes & même de quelques Auteurs, qui ordonnent à une femme groſſe, auſſi-tôt qu'elle s'eſt bleſſée au ventre par ces ſortes de chûtes, de prendre de la ſoye rouge cramoiſy découppée menu, pour l'avaler dans un œuf, ou bien de la graine d'écarlate, & des germes d'autres œufs mis dedans le jaune d'un; comme ſi cela entrant dans l'eſtomac pouvoit avoir la vertu de fortifier la Matrice, & l'enfant qui eſt dedans, & de l'y retenir, à quoi il n'y a aucune raiſon, verité, ni apparence ; mais bien y ſert aſſurément le repos qu'on leur fait ordinairement garder au lit pour ce ſujet durant neuf jours. Neanmoins telle en a beſoin de quinze, & même davantage pour ſa bleſſure ou commotion, & à telle autre cinq ou ſix ſuffiſent ; pendant leſquels on peut appliquer chaudement ſur le ventre, des compreſſes trempées en gros vin aſtringent : Mais comme il y a bien des femmes qui ſont tellement infatuées de cette ſuperſtitieuſe coûtume, qu'elles ne croiroient pas être hors de danger, ſi elles ne prenoient de cette ſoye cramoiſi, ou de ces germes d'œufs (ce qui eſt une pure niaiſerie) on en donnera à celles qui le ſouhaitent, afin de les contenter ; d'autant que ces remedes, quoyqu'inutiles, ne peuvent pas faire grand mal, ſinon à celles qui en pourroient être excitées à vomir ; car l'agitation du vomiſſement étant jointe à la commotion de la chûte, pourroit encore plus contribuer à augmenter la bleſſure.

J'ay ſouvent vû au ſujet de ces ſortes de bleſſures, un autre abus qui eſt auſſi grand qu'il eſt commun ; c'eſt qu'on ſe contente ordinairement de faire garder le lit aux femmes durant neuf jours, comme nous avons dit, aprés leſquels paſſez, on les fait ſaigner ; la plus part des femmes differans ainſi (mais ſouvent trop tard) cette ſaignée, qui ſeroit bien plus neceſſaire dés le premier jour, dans la croyance qu'elles ont que la ſaignée pourroit les faire accoucher ; ſur ce que l'on voit quelquefois des femmes groſſes accoucher peu de temps aprés avoir été ſaignées. Car tant s'en faut que la ſaignée faite dés le premier jour faſſe accoucher prématurément la femme qui s'eſt bleſſée; il n'y a pas un meilleur remede pour l'en preſerver que celuy-là, qui en diminuant un peu la quantité du ſang, le détourne & l'empêche en même temps de ſe porter en trop grande abondance vers la Matrice qui a ſouf-

fert quelque violence ; quoi faisant, nous voyons souvent des grossesses fort ébranlées par quelque accident, se raffermir par le seul moïen de ce remede salutaire promptement fait, & joint au repos durant quelques jours, si le principe de vie n'a pas été entierement détruit auparavant en l'enfant par la violence de la blessure. Car si cela étoit, comme il arrive assez souvent, il ne faut pas attribuer au remede le mauvais effet que la seule blessure avoit déja causé.

Il me reste-à dire une chose qui merite bien d'être observée par tous ceux qui sont appellez pour traiter les femmes grosses en leurs maladies ; qui est qu'il faut sur tout qu'ils empêchent, autant qu'ils peuvent, par tous leurs remedes, que la femme grosse qui a la fiévre continuë (laquelle pour lors est ordinairement avec des redoublemens,) n'avorte durant sa maladie. Car presque toutes les femmes à qui cet accident arrive, meurent tres-peu de temps ensuite ; & principalement celles dont la fiévre est accompagnée de fluxion sur la poitrine. C'est en quoi j'ay vû plusieurs personnes se tromper, & être frustrez de la vaine esperance qu'ils avoient que l'évacuation des vuidanges de la couche pourroit faire cesser la fiévre, & que la femme pourroit aussi faire plus facilement dans la suite les remedes convenables : Car bien loin de cela, cette même fiévre s'augmente incontinent aprés, & se redouble plus fortement par l'entiere suppression des vuidanges qui se fait pour lors presque toûjours, lesquelles refluënt aussi-tôt & vont faire un dépôt subit sur les parties internes qui ont causé la premiere indisposition, aprés quoi la malade tarde peu à mourir ; parce que la nature qui étoit déja presque accablée par une maladie qui étoit de soi mortelle, ne peut pas jamais bien regir ni achever l'évacuation necessaire des vuidanges. C'est, à ce que je crois, ce qu'*Hipocrate* nous a voulu enseigner au livre de la nature de l'enfant, où il dit ; *si mulier uterum gestans, morbum habuerit non cognatum, in puerperii purgatione perit*. Si la femme grosse a quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'état où elle est, elle perit dans le temps de la purgation de son accouchement. C'est ainsi que j'ai vû mourir la seconde femme de Monsieur *Mounier*, Notaire, celle de Monsieur *Furet*, mon Confrere, celle de Monsieur *Copinot*, Procureur de la Cour, celle de Monsieur *Quarré*, Marchand de bois, & beaucoup d'autres qui sont toutes peries tres-peu de temps aprés être avortées de la sorte. J'en ay rapporté plusieurs exemples considerables dans le Livre des mes Observations.

CHAPITRE XXVII.

Ce qu'il faut que la femme grosse fasse quand elle est à terme.

LA femme grosse ayant été preservée & garantie durant tout le cours de sa grossesse de toutes les maladies dont nous avons ci-devant parlé ; il nous reste seulement pour finir ce premier livre à déclarer ce qu'il faut qu'elle fasse étant à terme.

Je ne suis pas de l'opinion de presque toutes les Sagefemmes ; qui recommandent aux femmes grosses (afin , disent-elles , d'accoucher plus facilement) de faire un plus grand exercice qu'à l'ordinaire, lors qu'elles sont sur les derniers mois de leur grossesse; & encore moins du sentiment de *Liebaut*, qui ordonne qu'elles aillent en coche , ou sur un cheval de trot ; ce qui est un tres-dangereux conseil, & qui cause journellement beaucoup de fâcheux accouchemens. Car comme nous avons dit au chapitre 11. de ce premier livre, & démontrerons encore au chapitre 5. du second livre, c'est ordinairement en ce temps que l'enfant se tourne , & qu'il fait la culbute, en portant sa tête en bas, & ses pieds en haut, pour venir ainsi naturellement ; de sorte que souvent les pauvres femmes croïant se procurer un facile accouchement , le rendent tres-mauvais par ces exercices extraordinaires, qui à cause de l'agitation & commotion du corps, excitent quelquefois des pertes de sang dangereuses, & font prendre à l'enfant une situation contre nature, ou font tellement abbaisser & engager la Matrice dans la cavité de l'hypogastre, qu'il n'a plus ensuite la liberté de se tourner quand il est temps ; ce qui le fait souvent venir dans sa premiere situation, c'est-à-dire, par les pieds; outre que l'accouchement(qui doit être l'œuvre de nature, lors que l'enfant vient bien) en est excité avant le terme tout-à-fait accompli; & quand même ce ne seroit que de cinq ou six jours , cela ne laisse pas de luy être aussi préjudiciable que nous le voions être à la saveur , à la bonté, & à la conservation des fruits qu'on cueïlle quelques jours avant leur parfaite maturité. C'est pourquoi il seroit inutile de m'objecter l'autorité d'*Aristote* , qui dit au 6 . chap. du 4. livre de la gener. des anim. que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse , & accouche plus facilement que celle qui mene une vie sedentaire ; car cela se doit en-

tendre des autres temps de la grossesse, & d'un travail qui soit moderé & convenable à sa disposition presente.

Pour ce sujet je conseille à la femme (quoique presque tout le monde soit de contraire avis) de se tenir plus en repos qu'à l'ordinaire, quand elle approche des derniers mois de sa grossesse ; afin que son enfant puisse plus directement se tourner à chef ; & dans ce temps principalement, elle ne sera aucunement serrée ni contrainte dans ses habits; afin qu'il puisse encore prendre plus facilement la posture qui luy est convenable à sortir. Elle observera aussi pour lors un bon regime de vivre, en usant de viandes de bon suc, & de facile digestion, plûtôt boüillies que rôties, afin d'humecter davantage, & de se tenir par leur moyen le ventre libre, plûtôt que par clisteres, qui pourroient en ce temps accelerer l'accouchement ; elle oindra ses parties genitales pendant les huit ou dix derniers jours d'huile d'amandes douces, ou de graisses émollientes, comme de celle d'oye, ou de chapon, d'axonge de porc, ou de beurre frais ; ou bien elle se servira de fomentations qui en les amollissant & relâchant, puissent rendre le passage plus libre & plus glissant. C'est ce que doivent faire principalement celles qui sont grosses de leur premier enfant ; d'autant qu'elles ont ces lieux beaucoup plus étroits que celles qui ont accouché d'autres fois, mais particulierement celles qui sont déja un peu avancées en âge, ont beaucoup plus de peine, & sont bien plus long-temps en travail, si c'est aussi pour la premiere fois, que celles qui sont médiocrement jeunes, parce que la substance de leur Matrice est plus dure & plus séche, ce qui fait qu'elle ne peut pas prêter, & son orifice interne se dilater si facilement ; outre qu'elles ont encore l'articulation des petits os de leur *coccix*, ou croupion, beaucoup plus ferme; à cause dequoi ce *coccix* n'obéït pas si aisément dans la sortie de l'enfant, qu'il fait aux jeunes.

Il y a des Auteurs qui pour relâcher davantage ces parties, ordonnent l'usage des bains; mais il y auroit danger que par leur trop grande humidité, & par l'émotion qu'ils causent à tout le corps, ils ne fissent accoucher la femme avant qu'il en fût tout-à-fait tems. Beaucoup de femmes se font aussi saigner par précaution, lors qu'elles sont, ou croient être à terme, dont je ne trouve pas l'usage fort bon, si ce n'est pour celles qui sont sujettes à des pertes de sang, ou à la convulsion, ou bien pour quelque autre necessité; à moins dequoy on s'en doit abstenir aprés le septiéme mois,

& pareillement de la purgation; parce que l'émotion & l'agitation que ces remedes causent en ce temps à l'enfant, qui est déja grand, le font mouvoir quelquefois si fortement, que la Matrice pourroit être contrainte de s'ouvrir pour le laisser sortir, avant qu'elle y fût entierement disposée.

La femme grosse qui observera ces choses, aura lieu d'esperer une bonne issuë de son accouchement ; & en attendant cela elle s'assûrera d'une Sagefemme, ou d'un Chirurgien expert & adroit, qu'elle mandera pour la secourir aussi-tôt qu'elle sentira quelques douleurs de ventre un peu fortes, de quelque nature qu'elles puissent être; car comme il ne faut qu'un petit vent, ou un leger ébranlement de l'arbre, pour en faire tomber le fruit qui est meur; aussi ne faut-il que la moindre colique, ou quelqu'autre fausse douleur, pour faire venir ensuite celles de l'accouchement, qui la pourroient surprendre dépourvûë d'assistance.

Il est temps maintenant de mettre fin à ce premier Livre, dans lequel je n'ay fait mention que des maladies les plus ordinaires ; qui ont des indications particulieres en leur curation, pendant que la femme est grosse, dont je n'ay pas aussi traité tout-à-fait exactement; d'autant qu'il est à presuppofer qu'on en doit avoir d'ailleurs une plus ample connoissance, & de toutes leurs circonstances. Passons donc à present au second Livre, pour parler de l'accouchement, non seulement de celuy qui est naturel, mais aussi de tous ceux qui sont contre nature; car c'est là le principal sujet qui m'a obligé d'écrire, pour faire connoître le mieux qu'il m'est possible, la maniere la plus veritable & la plus méthodique pour bien secourir les femmes & leurs enfans en ces occasions.





TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

LIVRE SECOND.

DE L'ACCOUCHEMENT NATUREL, & de ceux qui sont contre nature, avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres.



COMME il est bien inutile à ceux qui s'embarquent sur la mer pour faire un grand voyage (tel qu'est par exemple celuy des Indes, ou quelqu'autre semblable) si aprés avoir évité par leur prudence tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer pendant une longue navigation, ils font naufrage en arrivant au port ; de même ce n'est pas assez que la femme grosse ait été garantie durant neuf mois entiers, de toutes les maladies dont nous avons parlé au Livre précedent, si à la fin de ce temps,

temps, elle n'est entierement delivrée par un heureux accouchement. C'est ce qui fera le sujet de tout ce second Livre, où nous traiterons tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui sont contre nature, & nous enseignerons la maniere d'aider & soulager la femme au premier, & les moyens de bien remedier à tous les autres.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est qu'Accouchement; ses differences, & ses differens termes.

PAr *Accouchement* nous entendons une émission, ou une extraction de l'enfant à terme hors de la Matrice. Cette définition peut comprendre tant le naturel qui se fait par émission, quand la Matrice met dehors, sans violence extraordinaire, l'enfant qui vient en figure naturelle; que celuy qui est contre nature, qu'on est obligé de faire souvent par extraction, avec l'operation de la main.

Toutes les fois que la Matrice laisse sortir, ou met dehors ce qui avoit été retenu & formé ensuite de la conception, on ne doit pas dire que ce soit un accouchement; car suivant ce que j'ay fait déja connoître cy-devant, & que je repeterai en ce lieu, pour une plus claire intelligence, si la femme vuide ce qui étoit contenu en la Matrice dans les premiers jours aprés la conception, cela s'appelle proprement *effluxion*, ou *écoulement*; d'autant qu'en ce temps, il ne paroît rien de formé ni de figuré, & que les semences n'ont encore aucune consistance ferme; ce qui fait qu'elles s'écoulent facilement, pour le peu que l'orifice interne vienne à s'entr'ouvrir, comme il arrive assez souvent depuis le premier jour de la conception jusques au septiéme seulement; aprés quoy jusques au troisiéme mois les femmes jettent quelquefois des faux-germes, qui se convertissent en Moles; s'ils demeurent plus long-temps dans la Matrice, alors on doit nommer cela *expulsion*; & si le *fœtus* tout formé, quelque petit qu'il soit, & en quelque temps que ce soit, est mis dehors avant le septiéme mois, en ce cas c'est un avortement, qui est toûjours cause, ou que l'enfant vient mort, ou qu'il perd la vie peu de temps aprés être né de la façon. Mais nous appellons proprement *accouchement*, toute sortie de l'enfant qui arrive depuis la fin du septiéme mois jusques au reste du temps aprés; parce qu'il a pour lors une suffisante perfection, comme aussi assez de

force pour venir au monde, & pour y pouvoir vivre; ce qu'il fait neanmoins d'autant plûtôt, qu'il eſt arrivé plus prés du terme le plus naturel, qui eſt la fin du neuviéme mois.

Quant aux differences generales de l'accouchement, on doit ſçavoir que l'un eſt legitime, c'eſt-à-dire naturel, & l'autre illegitime, ou contre nature. Pour venir à la connoiſſance de l'un & de l'autre, nous dirons que quatre conditions ſe doivent abſolument rencontrer en l'accouchement, pour pouvoir être veritablement dit naturel: la premiere, qu'il arrive à terme; la ſeconde, qu'il ſoit prompt & ſans aucuns accidens conſiderables; la troiſiéme, que l'enfant ſoit vivant; & la quatriéme, qu'il vienne en bonne figure & ſituation: car ſi quelqu'une de ces quatre choſes manque, l'accouchement ſera contre nature; & d'autant plus, que pluſieurs de ces circonſtances ne s'y remarqueront pas.

Pour ce qui eſt du terme de l'accouchement, la plûpart des Auteurs aſſûrent avec *Ariſtote*, que la nature a donné à tous les autres animaux un certain temps limité pour porter leurs petits, & pour les mettre au jour; mais que la femme ſeule, par une faveur particuliere de la même nature, n'en a aucun qui ſoit préfix, tant pour concevoir, que pour porter & enfanter. A l'égard de la conception, il eſt bien vray que la femme peut concevoir en tout temps, ſoit le jour ou la nuit, en Hyver ou en Eſté, & en toute autre ſaiſon telle qu'elle ſoit; parce qu'elle peut uſer du coït à toute heure qu'il luy plaît; ce qui n'eſt pas de même à beaucoup d'autres animaux, qui ne s'accouplent qu'en certaines ſaiſons, où ils deviennent en chaleur: mais quant à ce qui eſt du temps auquel ils ont accoûtumé de faire leurs petits, il ne leur eſt pas plus préciſément déterminé qu'à la femme; car comme elle met au jour ſon enfant au ſeptiéme, au huitiéme, au neuviéme & au dixiéme mois, mais le plus ſouvent à la fin du neuviéme; de même quoyque par exemple, l'ordinaire des chiennes ſoit de porter leurs petits au ventre durant l'eſpace de dix ſemaines ou environ; neanmoins aucunes les font plûtôt, & les autres plus tard: & les brebis qui ne rendent leurs agneaux qu'au bout de cinq mois, avancent ou reculent de ce terme ordinaire, ſelon la nature du terroir où elles paiſſent, & ſelon la qualité de leurs paſturage; à quoy contribuent beaucoup les diſpoſitions particulieres de chacun de ces animaux; ce qui arrive de même à tous les autres, auſſi bien qu'à la femme. Nous pouvons encore reconnoître la ſemblable choſe aux fruits; car les ſaiſons, & les differens climats aident toûjours

plus ou moins à leur prompte maturité, qui dépend aussi beaucoup de l'agriculture.

Il y a neanmoins une grande contestation entre plusieurs Auteurs touchant les differens termes jusques ausquels la femme peut porter son enfant : Mais tous demeurent d'accord que les termes les plus ordinaires sont le septiéme & le neuviéme mois, & principalement le neuviéme; ce qui est connu & approuvé aussi d'un chacun. *Hipocrate* veut que l'enfant qui vient à huit mois ne soit pas vital; d'autant qu'il ne peut pas supporter deux si puissans efforts, si proche l'un de l'autre; aiant déja tâché de sortir au septiéme mois, qui est (à ce qu'il dit) le premier terme legitime de l'accouchement; ce que n'ayant pas pû faire, & venant à reïterer les mêmes efforts au huitiéme, s'il naît en ce temps, il en est tellement debilité, qu'il est impossible qu'il puisse vivre ; ce qu'il fait bien plûtôt s'il vient à la premiere tentative qu'il fait au septiéme, ses forces n'ayant pas été épuisées auparavant par de vains efforts. Cela paroît vrai-semblable à beaucoup de gens ; mais si ceux qui pratiquent les accouchemens y font une veritable reflexion, ils connoîtront qu'il n'y a que la seule Matrice, aidée de la compression des muscles du bas ventre & du diaphragme, qui fasse l'expulsion de l'enfant, lors qu'étant irritée par sa grosseur & pesanteur, elle ne peut s'étendre davantage pour le contenir; ce qui ne se fait pas, comme on croit ordinairement ; qui est que l'enfant n'y pouvant rester plus long temps, faute de nourriture & de rafraîchissement, fait ces prétendus efforts, afin d'en sortir, & que pour ce sujet, venant à pietiner fortement, il rompt de ses pieds les membranes qui contiennent ses eaux ; d'autant que si l'enfant naît naturellement, ces membranes se rompent toûjours au devant de sa tête, laquelle pressant & poussant à chaque douleur de l'accouchement les eaux au devant d'elle, les fait enfin crever avec effort. Le même *Hipocrate* admet aussi le dixiéme mois, comme encore le commencement du onziéme, ausquels il dit que les enfans vivent, & il ne veut pas qu'ils puissent vivre devant le septiéme ; d'autant qu'ils sont pour lors encore trop foibles, & qu'ils ne sont pas capables de supporter les injures externes, comme à la verité, nous le voyons & le reconnoissons tous les jours.

J'avoüe bien, & aussi est-il vrai, que le terme de la portée des enfans est de neuf mois entiers pour l'ordinaire ; mais je ne puis pas demeurer d'accord, que ceux qui naissent au septiéme mois, vivent plûtôt que ceux qui viennent au huitiéme; car au contrai-

re, j'ai toûjours connu par experience qu'ils sont d'autant plus robustes, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui est celuy de neuf mois, & que pour ce sujet les enfans de huit mois vivent encore bien plûtôt que ceux qui sont nez à sept mois, ce qui est tout-à-fait contraire à l'opinion de beaucoup de personnes, qui suivent aveuglément en cela le sentiment d'*Hipocrate*, & de tous les Auteurs, sans faire aucune reflexion à la chose, pour se pouvoir desabuser de cette vieille opinion vulgaire, fondée sur ces prétendus vains efforts, qu'on dit être faits par l'enfant au septiéme mois, dont j'expliquerai tres-particulierement la cause au cinquiéme chapitre de ce second livre. Car comme nous voyons, non seulement en une même contrée, & en un même champ, mais aussi en un même sep de vigne, des raisins meurs plus de six semaines quelquefois avant le temps ordinaire, & d'autres ne l'être que plus d'un mois aprés; ce qui se fait selon les terroirs, selon les differens regards du Soleil, & selon que la vigne est cultivée; aussi voyons-nous des femmes accoucher de leurs enfans six semaines & deux mois devant, & quelquefois presque un mois aprés le terme ordinaire; mais cela est assez rare; car la Matrice n'étant capable d'extension que jusques à un certain degré, ne peut supporter son fardeau que peu de temps aprés que le terme de neuf mois est passé, quoi qu'il se voye des femmes, si nous en croyons *Hipocrate* porter leurs enfans jusques à dix ou onze mois; ce qui est neanmoins d'autant plus rare, que le terme le plus ordinaire, qui est celui de neuf mois entiers, est plus excedé. Ces choses arrivent aussi à la femme selon les differentes dispositions de tout son corps, ou de sa Matrice seule, ou bien selon son regime de vivre, & l'exercice plus ou moins grand qu'elle fait. Elles peuvent encore venir de la part de l'enfant; car par exemple, si à sept mois il est si gros par rapport à la petitesse de la Matrice, qu'elle ne puisse plus le contenir, ni se dilater davantage, pour lors elle sera excitée par la douleur que luy cause cette violente extension, à s'en décharger; & au huitiéme mois pareillement, si les mêmes dispositions s'y rencontrent; & ainsi plûtôt ou plus tard, selon plusieurs autres circonstances, ou bien par quelque cause exterieure, comme par une violente secousse de tout le corps, par quelque coup, chûte, saut, ou autres choses qui peuvent accelerer les douleurs de l'accouchement, ce qui fait que ces enfans vivent plus ou moins, selon qu'ils étoient en ce temps forts & parfaits, & que la femme approchoit de son terme ordinaire, qui est la fin du neuviéme mois; & j'ai toû-

jours remarqué que les enfans qui naiſſent effectivement à ſept mois, ſont ſi petits & ſi foibles, que je n'en ai jamais vû un ſeul vivre plus de quinze jours; (ſi ce n'eſt de ceux qui, quoi qu'ils fuſſent nez ſeulement à ſept mois de mariage, avoient au moins huit & quelquefois neuf mois de façon, & étoient tout ſemblables en groſſeur & en force à des enfans parfaitement à terme.) C'eſt ce qui me pourroit faire croire, que la naiſſance de l'enfant au ſeptiéme mois participe beaucoup plus de l'avortement que de l'accouchement naturel. Mais je connois des hommes parfaits, & pluſieurs enfans de tous âges, & de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe portent eſſez bien, que je ſçay certainement être nez à huit mois, Outre cela j'ay ſouvent obſervé que les femmes qui ſont groſſes de deux enfans, ne les portent pas ſi long-temps, que ſi elles n'en avoient qu'un; à cauſe que la grande diſtenſion qu'ils font à la Matrice, & l'irritation, qu'ils luy cauſent par leurs frequens mouvemens, excitent plûtôt les douleurs de l'accouchement, que lors qu'elles n'ont qu'un enfant. On peut voir quantité de tous ces differens exemples dans le livre de mes Obſervations.

Il y a beaucoup de femmes qui croyent être accouchées à ſept & huit mois, comme auſſi d'autres avoir porté leurs enfans dix mois entiers (ce qui peut bien arriver quelquefois, mais tres-rarement) quoiqu'elles ſoient effectivement accouchées à neuf mois. Ce qui les trompe ordinairement, eſt qu'elles croyent être groſſes depuis le temps de la retention de leurs menſtruës, les aïant eûës durant les deux premiers mois de leur groſſeſſe, ou même quelquefois plus long-temps; & d'autres ſont pareillement deceuës, à cauſe qu'elles leur étoient ſupprimées un ou deux mois avant que de concevoir. Il eſt aiſé ſemblablement de connoître que la femme, quoique bien reglée, ne peut pas même ſçavoir juſtement par cette ſeule ſuppreſſion le temps de ſa groſſeſſe : Car par exemple, ſi elle habite avec ſon mary ſur le point que ſes mois ſont prêts de couler, & qu'elle devienne groſſe; alors elle fera ſon compte de l'être depuis le temps de leur ſuppreſſion, ce qui ſera à peu prés veritable. Mais ſi elle conçoit incontinent aprés avoir eu ſes ordinaires (comme il arrive le plus ſouvent) & qu'elle uſe pendant un mois entier tous les jours du coït, & qu'au bout de ce tems ſes menſtruës ne lui viennent pas, pour lors elle s'eſtimera bien être groſſe; toutefois elle ne ſçaura point par ce ſigne, quel coup aura porté, & à trois ſemaines, ou un mois plus ou moins, de quand elle le peut être, C'eſt pourquoi on ne doit pas ſe fonder trop ſur

cette indication, qui ne nous doit servir que de simple conjectu-re, à moins que la femme ne se fût entierement abstenuë du coït, depuis le moment qu'elle a crû avoir conçu.

Or comme nous avons dit que les enfans sont plus ou moins vitaux, selon qu'ils approchent davantage de la fin du neuviéme mois, nous pouvons facilement connoître, que ceux de six mois, & encore moins les autres qui sont au dessous, ne peuvent pas res-ter long-temps en vie, à cause qu'ils sont encore trop foibles pour resister aux injures externes. Il est souvent arrivé grande contesta-tion parmi les Medecins, pour sçavoir si un enfant qui vient au monde onze ou douze mois aprés la mort de son prétendu pere, peut être legitimement né, & par consequent admis à son here-dité, ou s'il en doit être frustré comme un enfant supposé. La question en a été agitée bien des fois parmi les Romains, aussi bien qu'entre nous, & il y a éu des partisans pour & contre l'une & l'autre opinion. Quant à moi, pour éviter proxilité, je la lais-serai indécise, & n'ajoûterai rien sur ce que j'ay dit cy-dessus, me contentant seulement d'envoïer les plus curieux consulter le 4. livre des Observ. de *Schenkius*, qui rapporte plusieurs exem-ples touchant cette difficulté ; & *Alphonse Acarranza* qui trai-te cette matiere en Jurisconsulte aux 14. & 15. chapitre du livre de l'accouchement naturel & legitime. Neanmoins je dirai qu'il est tres-constant, que les hommes peuvent bien en cela rendre leurs loix conformes à celles de la nature ; mais je soûtiens qu'il leur est impossible de lui en prescrire d'autres que les siennes pro-pres, ni de l'assujettir à celles qu'ils font.

Si le terme entier & parfait est necessaire, comme nous avons dit, afin que l'accouchement puisse être legitime & natutel, la bonne situation de l'enfant n'y est pas moins requise ; car il doit venir au monde la tête la premiere, & en droite ligne aïant la face tournée vers le bas, c'est-à-dire, vers le cul de sa mere, les bras couchez le long de ses côtez, & les jambes étenduës vers le haut. Cette figure est la meilleure & la plus convenable ; d'autant qu'aprés que la tête, qui est la partie de l'enfant la plus ferme & la plus grosse, est passée, toutes les autres sortent facilement ; & dans cette posture, toutes les jointures de son corps ne se pou-vant recourber, ne donnent aucun empêchement à sa sortie : Mais toute autre partie qui se presente la premiere dans l'accou-chement, le rend fâcheux, & contre nature ; auquel cas il y a sou-vent grand danger pour la mere ou pour l'enfant, & quelquefois

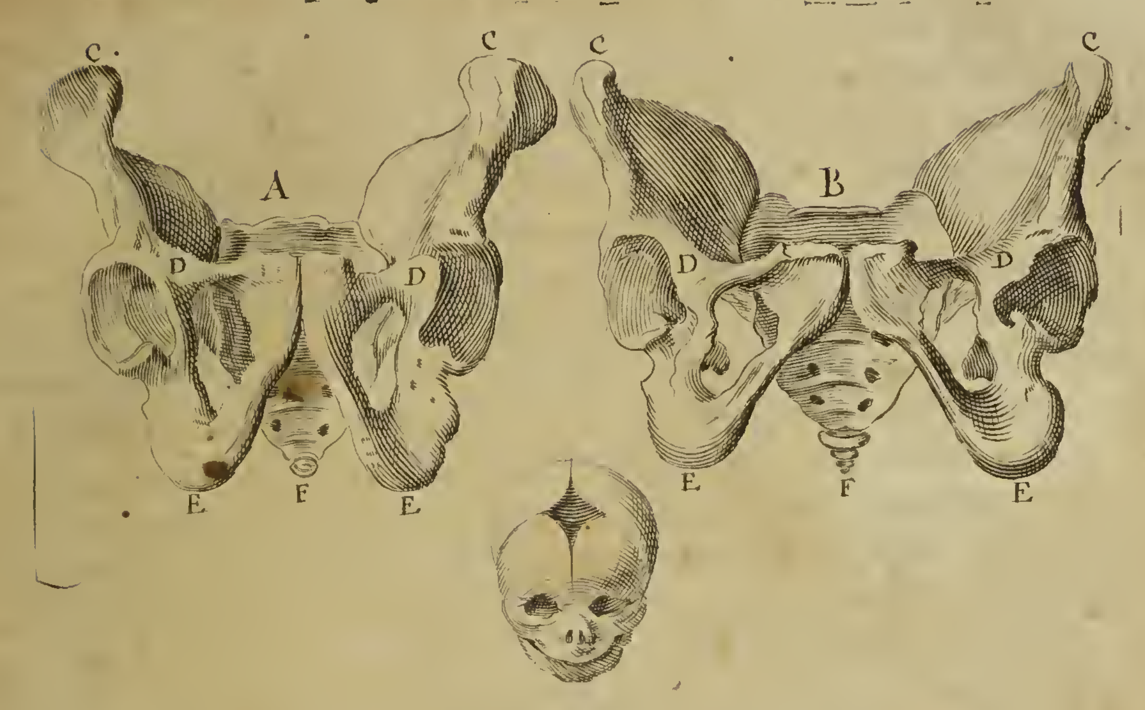
pour tous deux, s'ils ne ſont bien promptement & adroitement ſecourus.

Ceux qui n'ont pas une parfaite connoiſſace des parties du corps de la femme, qui s'acquiert par l'Anatomie, ſe contentent d'admirer, & ne ſçauroient (à ce qu'ils diſent) concevoir comment il eſt poſſible, que l'enfant qui eſt ſi gros, paſſe au temps de l'accouchement par l'ouverture de la Matrice qui eſt ſi petite; de quoy *Galien*, & beaucoup d'autres Auteurs ſe ſont ſi fort étonnez, que pluſieurs veulent que les os *pubis* de la femme ſe ſeparent dans ce temps l'un de l'autre, pour faire cette voye plus large ; ſans quoy ils ſoûtiennent qu'il ſeroit impoſſible que l'enfant eût aſſez d'eſpace pour pouvoir ſortir ; & que pour ce ſujet les femmes qui ſont déja fort avancées en âge, ſouffrent beaucoup plus que les autres dans leur premier accouchement, d'autant que leurs os *pubis* ne peuvent pas ſi facilement ſe ſeparer, ce qui fait ſouvent mourir leurs enfans au paſſage. D'autres prétendent que ce ſont les os des *Iſles* qui ſe disjoignent d'avec l'os *ſacrum* pour le même ſujet ; & les uns & les autres diſent, que ces os qui ſe ſeparent ainſi à l'heure de l'accouchement, y ont été diſpoſez peu à peu auparavant, par des humiditez glaireuſes qui s'écoulent des environs de la Matrice, leſquelles amolliſſent pour lors le cartilage qui les joint fermement en d'autres temps. Mais ces deux opinions ſont auſſi éloignées de la verité que de la raiſon ; car l'Anatomie nous fait voir tres-manifeſtement que ces os ſont tellement joints, qu'il eſt même difficile de les ſeparer l'un de l'autre avec le ſcalpelle, principalement ceux des *Iſles* d'avec l'os *ſacrum*, & preſque impoſſible en quelques femmes un peu vieilles, ſans grande violence ; quoy qu'*Ambroiſe Paré* (citant pluſieurs témoins qui furent pour lors preſens à la choſe) nous rapporte l'hiſtoire d'une femme, qui fut penduë quinze jours aprés être accouchée, à laquelle il trouva (ſuivant ce qu'il dit) l'os *pubis* ſeparé en ſon milieu, de la largeur d'un demi-doigt, & même les os des *Iſles* disjoints d'avec l'os *ſacrum*. Je ne veux pas l'accuſer d'impoſture en cette rencontre; car j'ay trop de déference pour luy, & je l'eſtime trop ſincere pour cela ; mais je croy qu'il peut s'être trompé en la cauſe de cette ſeparation d'os ; parce qu'il n'y auroit pas d'apparence, que s'étant ainſi faite dans le temps de l'accouchement, elle fût encore reſtée quinze jours aprés, de la largeur d'un demi-doigt ; pour lequel ſujet on auroit auſſi été obligé de porter cette femme au ſupplice ; car elle n'auroit pas pû ſe ſoûtenir pour monter elle-même à l'échelle de la

potence, & s'y tenir debout, ſuivant la coûtume de tous les autres patiens; d'autant que le corps n'eſt appuyé que ſur la ſtabilité de ces os; ce qui nous doit faire croire qu'il eſt bien plus vray-ſemblable, que cette ſeparation avoit été cauſée, ou pour avoir laiſſé tomber le cadavre de cette femme du haut du gibet à terre aprés ſon execution, ou bien pour l'avoir fait heurter en cet endroit avec impetuoſité, contre quelque choſe dure & ſolide.

Mais comment pourrons-nous refuter l'autorité de *Riolan*, qui s'appuyant encore de celle de *Paré*, dit au 12. chapitre du 6. livre de ſon *Andropogr.* qu'il a vû luy-même, en preſence de Medecins & de Chirurgiens, plus de trente fois les os *pubis* ſeparez de la largeur du petit doigt, en des femmes mortes incontinent aprés être accouchées. Il n'eſt pas neanmoins difficile de juger, qu'il ne les a jamais vûs de la ſorte qu'en imagination, puiſqu'il offre de ſe dédire, & ſe ſoûmet à croire que ces os ne ſe ſeparent pas, ſi on luy peut faire voir que la tête d'un enfant nouveau né puiſſe ſortir par ce large eſpace qui eſt entre les os *pubis*, l'os *ſacrum* & ceux de l'*iſchion*. C'eſt pourquoy donnons-luy la ſatisfaction qu'il deſire, & à tous ceux qui ſont de ſon opinion, qui eſt tres-facile à refuter par l'experience qu'il demande; car ſi nous examinons de prés la differente figure, & la ſtructure de ces os, entre le ſquelet d'une femme & celuy d'un homme, nous trouverons qu'il y a un plus grand eſpace vuide, & une diſtance de l'un à l'autre de ces os, bien plus conſiderable aux femmes qu'aux hommes; & que pour ce ſujet la plus petite femme a les os de l'*iſchion* plus éloignez l'un de l'autre, que le plus grand homme. Elles ont toutes auſſi l'os *ſacrum* plus en dehors, & les os *pubis* plus applatis; ce qui rend la ſortie de cette capacité bien plus large, & ſuffiſante pour donner iſſuë à l'enfant dans le temps de l'accouchement. Elles ont encore outre cela les os des *Iſles* beaucoup plus renverſez en dehors; afin que dans la groſſeſſe la Matrice ait plus de lieu pour s'étendre vers les côtez, & qu'elle ſoit ſupportée plus à ſon aiſe, par cette diſpoſition qu'on peut voir repreſentée en la figure ſuivante.

Ces



Ces deux Figures d'os assemblez representent les os qui forment toute la capacité hypogastrique.

La Figure marquée A. *montre ceux d'un homme, & celle qui est marquée* B. *fait voir ceux de la femme, pour en faire connoître la difference; qui est que cette capacité est bien plus spacieuse aux femmes qu'aux hommes, ainsi qu'on peut facilement voir: car* C *&* C [D *&* D] E *&* E *sont bien plus distans en largeur l'un de l'autre aux femmes, qu'ils ne sont pas aux hommes; & outre cela, les femmes ont le* coccix *marqué* F, *bien plus courbé en dehors que celuy des hommes; ce qui fait que la tête de l'enfant peut sans grande difficulté, sortir par le large passage qu'elles ont entre les deux os* Ischions *marquez* E *&* E *sans qu'il soit necessaire que les os* pubis *ou ceux des hanches se separent, comme plusieurs se sont imaginez contre la verité.*

La vessie & le *rectum* ayant été vuidez des excrémens qu'ils contenoient, n'empêchent point aussi aucunement, que la Matrice qui a été faite membraneuse tout exprés, ne se puisse assez dilater, comme elle fait, pour laisser sortir l'enfant dans l'accouchement, par ce grand espace vuide qui est suffisant pour cet effet, sans qu'il soit besoin que ces os se disjoignent & separent; car si cela arrivoit, les femmes ne pourroient pas se tenir de bout, ainsi que plusieurs font, incontinent aprés être accouchées; d'autant qu'ils servent d'appuy, comme il est dit, & de jonction metoyenne à tous les autres, tant à ceux de la partie superieure du corps, qu'à ceux de l'inferieu-

re. J'ay bien remarqué cela autrefois dans l'Hôtel-Dieu de Paris en un grand nombre d'accouchemens que j'y ay faits. Quand les femmes qui y sont pour faire leur couche, commencent d'être en travail, elles vont en une chambre qu'elles appellent le *hauf-foy*, auquel lieu on les accouche toutes sur un petit lit fort bas & fait exprés, où on les met devant le feu ; puis aussi-tôt que leur besogne est faite, on les mene coucher dans leur lit, qui est quelquefois assez éloigné de cette chambre, auquel elles vont toutes fort bien à pied ; ce qu'elles ne pourroient jamais faire, si leurs os *pubis*, ou ceux des *Isles*, avoient été separez l'un de l'autre. Bien plus, nous voyons souvent ces filles qui accouchent en cachette, se remettre incontinent aprés (pour celer mieux leur faute) à leur occupation ordinaire, comme si rien n'étoit ; & dans tous les accouchemens que j'ay faits, je ne me suis jamais apperçu de cette prétenduë disjonction, en mettant la main sur le *pubis* de la femme lors que l'enfant étoit au passage ; mais bien ai-je seulement senti le *coccix*, ou croupion, qui est joint par une articulation un peu laxe, avec l'extrémité inferieure de l'os *sacrum* se recourber en dehors pendant ce temps, auquel lieu les femmes ressentent souvent beaucoup de douleur; parce que la sortie de l'enfant y fait une grande violence, & à cause que sa tête presse fort pour lors le *rectum* contre cette partie. De plus, ayant vû faire & fait aussi moy-même l'ouverture de plusieurs femmes qui étoient mortes peu de jours aprés être accouchées, j'ay trouvé qu'il étoit même difficile de separer ses os avec un fort scalpelle bien trenchant, où je n'ay aussi jamais remarqué la moindre apparence qu'il y eût eu auparavant aucune separation ; & si les vieilles accouchent de leur premier enfant avec plus de peine que ne font pas les jeunes, cela ne procede point de ce que les os sont plus difficiles à se separer (ce qu'ils ne font jamais pour les raisons susdites) mais à cause qu'elles ont les membranes de leur Matrice bien plus séches, dures, & calleuses, & particulierement son orifice interne, qui pour ce sujet, ne peut pas se dilater si facilement qu'il fait aux jeunes, qui l'ont plus humide ; & outre cela, les vieilles ont encore l'articulation du *coccix* plus ferme ; ce qui fait qu'il ne cede pas si aisément à la sortie de l'enfant.

Ayant suffisamment fait connoître ce que c'est que l'accouchement, & toutes ses differences, il nous faut examiner quels signes ont coûtume de préceder l'accouchement naturel, & ceux qui l'accompagnent : c'est ce que nous allons montrer au chap. suivant.

CHAPITRE II.

Les ſignes qui précedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel.

LORSQUE les femmes groſſes, principalement celles qui le ſont pour la premiere fois, reſſentent quelques douleurs extraordinaires dans le ventre, elles envoyent au plus vîte querir la Sagefemme, croyant que ce ſoit pour accoucher ; laquelle étant venuë, doit bien reconnoître la choſe, & prendre garde à ne pas les mettre en travail ſans qu'il y ait de la diſpoſition ; car il y va quelquefois de la vie de la mere, ou de celle de l'enfant, & ſouvent même de celle de tous deux, ſi elle l'excite devant qu'il en ſoit temps. Les douleurs qu'on peut appeller fauſſes, ſont cauſées pour l'ordinaire par quelque colique faite de vents, qui vont & viennent en bruiſſant par tout le ventre, ſans neanmoins répondre aucunement en bas vers la matrice, comme font celles qui précedent & qui accompagnent l'accouchement ; & cette colique eſt diſſipée par linges chauds appliquez ſur le ventre, & en prenant un ou pluſieurs lavemens ; par leſquelles choſes les vrayes douleurs de l'accouchement s'augmentent au lieu de diminuer ; & les douleurs de la colique nephretique ſe dénotent & ſe diſtinguent aſſez par les propres ſignes de cette maladie. La femme peut encore ſentir quelqu'autre ſorte de douleurs dans le ventre, qui procedent de l'émotion que lui cauſe le flux de ventre qui ſe diſpoſe à venir : ce qu'on connoîtra facilement par les frequentes déjections qui ſurviendront enſuite. Il arrive auſſi aſſez ſouvent que les femmes groſſes qui ont la fiévre ſentent des fauſſes douleurs dans le ventre, dans le temps de l'ardeur des accés, ou des redoublemens de leur fiévre, ces douleurs procedant, comme je l'ai particulierement expliqué cy-devant en la page 188. du bouïllonnement des eaux de l'enfant extraordinairement échauffées, auſſi bien que de celui du ſang qui eſt en grande abondance dans tous les vaiſſeaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voiſines.

Les ſignes qui précedent l'accouchement naturel, & qui arrivent peu de jours auparavant, ſont que la femme commence à ſentir quelques douleurs de reins qui ne lui étoient pas ordinaires, & la tumeur de ſon ventre qui étoit elevée vers le haut eſt tout-à-fait affaiſſée ſur le bas ; ce qui fait que pour lors elle ne peut pas

marcher si facilement qu'elle avoit accoutumé, & qu'elle a aussi une plus frequente envie d'uriner ; & il s'écoule de la Matrice des humiditez glaireuses, que la nature a destinées pour humecter le passage, & le rendre glissant, & afin que son orifice interne se puisse plus facilement dilater, quand il en est besoin; lequel commençant à s'entr'ouvrir un peu en ce temps, laisse écouler ces glaires, qui proviennent des humiditez qui transudent à travers la foible substance des membranes de l'enfant, & qui acquierent une consistance ainsi glaireuse par la chaleur des lieux.

Les signes qui accompagnent l'accouchement present, c'est-à-dire, qui montrent que la femme est effectivement en travail, sont qu'elle ressent de grandes douleurs vers la region des reins & des lombes, lesquelles venant & se redoublant par intervalles, luy répondent au bas du ventre avec des épreintes reïterées. Elle a le poux plus frequent, plus plein, & plus élevé qu'à l'ordinaire, & le visage rouge & enflammé ; à cause que son sang est beaucoup plus échauffé, par les continuels efforts qu'elle fait pour mettre son enfant au monde; comme aussi à cause que pendant ces fortes épreintes, la respiration est toûjours interceptée ; pour raison de quoi le sang se porte à la face en grande abondance. Toutes ses parties honteuses se tumefient; ce qui arrive à cause que la tête de l'enfant (quand elle est proche du passage) vient à pousser & faire écarter en dehors les parties voisines : qui en paroissent ainsi tumefiées, il lui survient aussi tres-souvent un vomissement, lequel fait croire à plusieurs qui n'en connoissent pas la cause, que les femmes ausquelles il arrive, sont en danger; mais au contraire, c'est ordinairement un signe qu'elles enfanteront bien-tôt ; dautant que les bonnes douleurs en sont pour lors excitées, & se redoublent coup sur coup jusques à ce que la besogne soit faite.

Ce vomissement est causé par la sympathie qui est entre la Matrice & l'estomac, au moyen des rameaux de la sixiéme pair de nerfs du cerveau, qui se distribuent à l'un & à l'autre ; par lesquels elle lui communique la douleur qu'elle ressent en ce temps, qui vient de l'agitation & commotion que lui causent les violens & frequens remuëmens de l'enfant, & de la forte compression que lui font les muscles du bas ventre pendant les épreintes, pour aider à le mettre dehors. De plus, quand l'accouchement est fort proche, il arrive aux femmes un tremblement universel, & principalement des cuisses & des jambes, non pas avec froid, tel que celui qui vient au commencement de l'accés des fiévres intermittentes, mais il se fait

avec chaleur de tout le corps; & ſouvent les humiditez qui coulent en ce temps de la Matrice, ſont teintes de ſang; ce qui joint aux ſignes cy-deſſus déclarez, eſt une marque infaillible de l'accouchement prochain, c'eſt ce que les Sagefemmes appellent vulgairement *marquer*, & alors, ſi on met le doigt dans le col de la Matrice, on trouve ſon orifice interne ouvert, à l'embouchûre duquel ſe preſentent les membranes de l'enfant qui contiennent les eaux, leſquelles membranes ſont fortement pouſſées en bas, à chaque douleur qui vient à la femme, pendant quoi on les ſent reſiſter, & paroître aux doigts d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs ſont plus ou moins fortes. Ces membranes avec les eaux qu'elles contiennent, quand ces eaux ſont formées (c'eſt à-dire, quand elles ont gagné le devant de la tête de l'enfant, qui eſt ce qui fait dire aux Sagefemmes que les eaux ſe forment) ſe preſentant à cet orifice interne, reſſemblent pour lors aſſez bien par l'attouchement du doigt, à ces œufs avortifs qui n'ont point de coquille, qui ſont ſeulement couverts d'une ſimple membrane. Enſuite de cela les douleurs ſe redoublant continuellement, les membranes ſe rompent par la forte impulſion des eaux, qui s'écoulent dans le même moment; aprés quoi on peut facilement ſentir à nud la tête de l'enfant qui ſe preſente à l'ouverture de l'orifice interne de la Matrice.

Quand toutes ces choſes, ou la plus grande partie, ſe rencontrent enſemble, de quelque temps que la femme puiſſe être groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, on peut s'aſſûrer qu'elle accouchera bien-tôt. Mais on doit bien ſe garder de la mettre en travail, devant que d'en reconnoître la neceſſité par ces ſignes; car autrement ce ſeroit tourmenter en vain la mere & l'enfant, & les mettre tous deux au haſard de leur vie, ainſi que je trouvay que cette Sagefemme faiſoit, en voulant faire accoucher à ſix mois, une femme qui avoit quelques douleurs de ventre & de reins, qui luy répondoient en bas ſans aucun autre accident, de laquelle j'ay rapporté l'hiſtoire, au ſeptiéme Chapitre du premier livre, pour montrer qu'il ne faut pas quelquefois aller ſi vîte en beſogne; & bien qu'on trouve quelquefois l'orifice interne de la Matrice dilaté pour y introduire facilement le doigt, & qu'on touche même la tête de l'enfant à travers ſes membranes, & que la femme ait auſſi des douleurs dans le ventre, il ne faut pas pour cela toûjours conclurre qu'elle ſoit pour lors effectivement en travail; car quoyqu'il y en ait grande apparence, quand ces diſpoſitions ſe rencontrent, la choſe n'eſt pas neanmoins entierement certaine, ſi ces douleurs

ne répondent point en bas, comme nous avons dit, & (ce qui merite d'être bien obſervé) ſi on ne ſent que les eaux ſe preparent entre les membranes & la tête de l'enfant. C'eſt pourquoi on doit bien remarquer cette circonſtance, pour éviter de n'être pas trompé en ſon pronoſtic, ainſi que furent deux Sagefemmes en l'occaſion que je vais dire. Il y a environ quatorze ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour luy donner mon avis ſur la difficulté de ſon accouchement, dans l'opinion qu'elle avoit d'être effectivement en travail, comme lui aſſûroient ces deux Sagefemmes. L'ayant touchée pour reconnoître la choſe, je trouvay l'orifice de ſa Matrice dilaté de la largeur du pouce, & je ſentis aiſément avec le doigt la tête de ſon enfant à travers ſes membranes, qui étoient mollaſſes, & tapiſſées contr'elle, ſans être aucunement tenduës. Mais comme cette femme m'eût dit, que depuis ſix jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre, qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, ainſi que doivent faire les veritables douleurs de l'accouchement, & que je ne ſentis point aucune preparation des eaux de ſon enfant, je luy conſeillay de ſe contenter ſeulement de prendre quelque ſimple clyſtere, & de ſe tenir en repos chaudement en ſon lit; ce qu'ayant fait, ſes douleurs ceſſerent, aprés quoi elle fut encore un mois entier à faire toutes les fonctions de ſon negoce & de ſon ménage, & accoucha au bout de ce temps tres-heureuſement d'un enfant vivant. Or il eſt tres-certain que pour le peu qu'on eût contribué à mettre cette femme en travail, elle ſeroit accouchée à huit mois; ce qui lui auroit pû cauſer un grand préjudice, & à ſon enfant, en avançant d'un mois ſa naiſſance.

Ce que nous avons dit ſuffit pour connoître l'accouchement qui eſt naturel. Nous parlerons cy-aprés aſſez amplement des accouchemens laborieux & difficiles, & de tous ceux qui ſont contre nature, en traitant de chacun d'eux en particulier. Venons maintenant à la recherche de certaines choſes, dont il eſt tres-neceſſaire d'avoir connoiſſance, ſans leſquelles il ſeroit impoſſible de pouvoir ſeurement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remedier à ceux qui ſont contre nature. Examinons donc à ce ſujet tout ce qui ſe rencontre avec l'enfant dans la Matrice au temps de la groſſeſſe; & faiſons premierement la deſcription des choſes qui ſe preſentent les premieres à ſon orifice pour ſortir, lorſque la femme eſt prête d'accoucher, qui ſont les membranes & les eaux dans leſquelles l'enfant eſt contenu.



Cette Figure represente les membranes de l'enfant tout-à-fait separées de la Matrice, dans lesquelles il est contenu avec ses eaux. Ces membranes ressemblent en quelque façon à une grosse vessie, au travers de quoy on entrevoit un peu la figure de l'enfant. On y voit aussi à la partie superieure l'arrierefaix marqué A. *du côté qu'il doit être attaché au fond de la Matrice.*

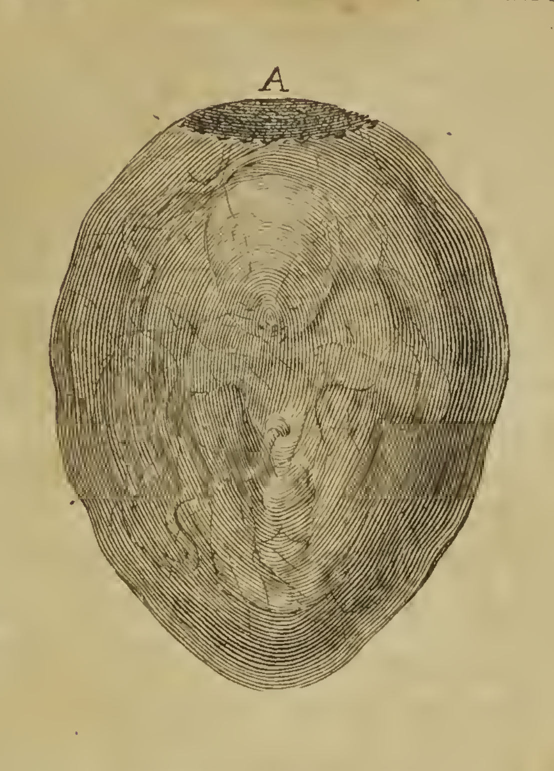
CHAPITRE III.

Des Membranes de l'enfant & de ses eaux.

AUSSY-TÔT que les deux semences ont été mêlées confusément, & qu'elles ont été retenuës par l'action de la conception, la Matrice commence dans ce même moment d'en débrouïller le chaos par le moyen de sa chaleur, pour en faire la delineation & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant. Car quoyque ces semences semblent être similaires & uniformes à la vûë, elles contiennent neanmoins en elles plusieurs parties dissemblables en effet, à qui la chaleur particuliere de la Matrice donne le premier mouvement, les separant & les distinguant toutes les unes des autres, renfermant au dedans les plus nobles, & les enduisant par dehors des plus gluantes & visqueuses, desquelles sont premierement formées les membranes, qui empêchent que

ne répondent point en bas, comme nous avons dit, & (ce qui merite d'être bien observé) si on ne sent que les eaux se preparent entre les membranes & la tête de l'enfant. C'est pourquoi on doit bien remarquer cette circonstance, pour éviter de n'être pas trompé en son pronostic, ainsi que furent deux Sagefemmes en l'occasion que je vais dire. Il y a environ quatorze ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour luy donner mon avis sur la difficulté de son accouchement, dans l'opinion qu'elle avoit d'être effectivement en travail, comme lui assûroient ces deux Sagefemmes. L'ayant touchée pour reconnoître la chose, je trouvay l'orifice de sa Matrice dilaté de la largeur du pouce, & je sentis aisément avec le doigt la tête de son enfant à travers ses membranes, qui étoient mollasses, & tapissées contr'elle, sans être aucunement tenduës. Mais comme cette femme m'eût dit, que depuis six jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre, qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, ainsi que doivent faire les veritables douleurs de l'accouchement, & que je ne sentis point aucune preparation des eaux de son enfant, je luy conseillay de se contenter seulement de prendre quelque simple clystere, & de se tenir en repos chaudement en son lit; ce qu'ayant fait, ses douleurs cesserent, aprés quoi elle fut encore un mois entier à faire toutes les fonctions de son negoce & de son ménage, & accoucha au bout de ce temps tres-heureusement d'un enfant vivant. Or il est tres-certain que pour le peu qu'on eût contribué à mettre cette femme en travail, elle seroit accouchée à huit mois; ce qui lui auroit pû causer un grand préjudice, & à son enfant, en avançant d'un mois sa naissance.

Ce que nous avons dit suffit pour connoître l'accouchement qui est naturel. Nous parlerons cy-aprés assez amplement des accouchemens laborieux & difficiles, & de tous ceux qui sont contre nature, en traitant de chacun d'eux en particulier. Venons maintenant à la recherche de certaines choses, dont il est tres-necessaire d'avoir connoissance, sans lesquelles il seroit impossible de pouvoir seurement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remedier à ceux qui sont contre nature. Examinons donc à ce sujet tout ce qui se rencontre avec l'enfant dans la Matrice au temps de la grossesse; & faisons premierement la description des choses qui se presentent les premieres à son orifice pour sortir, lorsque la femme est prête d'accoucher, qui sont les membranes & les eaux dans lesquelles l'enfant est contenu.



Cette Figure repreſente les membranes de l'enfant tout-à-fait ſeparées de la Matrice, dans leſquelles il eſt contenu avec ſes eaux. Ces membranes reſſemblent en quelque façon à une groſſe veſſie, au travers de quoy on entrevoit un peu la figure de l'enfant. On y voit auſſi à la partie ſuperieure l'arrierefaix marqué A. *du côté qu'il doit être attaché au fond de la Matrice.*

CHAPITRE III.

Des Membranes de l'enfant & de ſes eaux.

AUSSY-TÔT que les deux ſemences ont été mêlées confuſément, & qu'elles ont été retenuës par l'action de la conception, la Matrice commence dans ce même moment d'en débroüiller le chaos par le moyen de ſa chaleur, pour en faire la delineation & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant. Car quoyque ces ſemences ſemblent être ſimilaires & uniformes à la vûë, elles contiennent neanmoins en elles pluſieurs parties diſſemblables en effet, à qui la chaleur particuliere de la Matrice donne le premier mouvement, les ſeparant & les diſtinguant toutes les unes des autres, renfermant au dedans les plus nobles, & les enduiſant par dehors des plus gluantes & viſqueuſes, deſquelles ſont premierement formées les membranes, qui empêchent que

les esprits, dont la semence écumeuse de l'homme est toute remplie, ne viennent pour lors à se dissiper, qui servent aprés cela pour contenir l'enfant & les eaux au milieu desquelles il nage, afin qu'elles ne s'écoulent pas.

Comme les membranes du *fœtus* sont les parties qui paroissent les premieres formées, aussi sont-elles avec les eaux, celles qui dans le temps de l'accouchement se presentent les premieres au passage au devant de la tête de l'enfant. La plûpart des Auteurs sont si obscurs dans la description qu'ils font de ces membranes, qu'il est tres difficile de concevoir la chose comme elle est, par l'explication qu'ils en donnent. Ils ne sont pas même d'accord touchant leur nombre; car plusieurs en mettent trois pour l'enfant, aussi-bien que pour les bêtes; sçavoir, le *chorion*, *l'amnios* & *l'allantoide*. Mais si on examine de prés ce qui en est, par l'inspection, comme j'ay fait plusieurs fois, on connoîtra qu'il ne s'y en trouve jamais que deux, qui sont tellement jointes & contiguës l'une à l'autre, qu'on pourroit dire que ce n'en est qu'une double, laquelle se peut veritablement separer & diviser en deux. J'explique la chose de cette maniere, afin de la faire mieux concevoir à ceux qui ne la sçavent pas; parce que bien des gens croyent comme *Galien*, que ces membranes sont separées & distantes l'une de l'autre, & que l'une entoure seulement une partie du corps de l'enfant, & que l'autre l'environne entierement, & contient ses eaux, dont partie sont engendrées de sa sueur, & partie de son urine (à ce qu'ils s'imaginent) & ils veulent même que ces eaux soient separées l'une de l'autre par differentes membranes; ce qui est tout au contraire: car les membranes sont toutes deux jointes l'une à l'autre de telle sorte, qu'elles ne composent que comme un même corps & une commune enveloppe, qui sert, ainsi que nous avons dit, à contenir tout ensemble l'enfant & ses eaux, qui sont toutes d'une même nature, & enfermées en même menbrane, comme je feray connoître cy-aprés en parlant de l'origine de ces eaux. Il n'importe pas à la verité de laquelle façon la chose soit expliquée, peurvû qu'elle soit entenduë comme elle est.

La partie exterieure de cette membrane, ou enveloppe double, ou bien si on en veut conter deux, la premiere membrane qui se presente au dehors, est appellée *chorion;* parce qu'elle contient & environne immediatement l'autre, qu'on nomme *amnios* c'est-à-dire, agnelette; à cause qu'elle est bien mince & fort déliée. *Galien* au 15. livre *de l'usage des parties,* appelle l'arrierefaix *chorion.* Mais afin

afin de rendre la choſe plus intelligible, nous prenons pour *chorion* cette premiere membrane, qui eſt un peu rude & inégale par toute ſa partie exterieure, où l'on peut remarquer quantité de petits vaiſſeaux capillaires qui courent tout autour, comme auſſi beaucoup de petits filamens, avec leſquels elle eſt attachée de tous côtez à la Matrice; mais elle eſt un peu plus polie en dedans, & elle ſe joint de toutes parts, & s'unit avec l'*amnios*; deſorte qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'une même membrane, ainſi que nous avons dit. Ce *chorion* recouvre le *placenta*, & y eſt fort adherent par toute ſa face qui regarde l'enfant, ce qui ſe fait par l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux. Il vient auſſi vers toute la circonference de ce *placenta*, faire ſa principale attache avec la Matrice, auquel endroit cette membrane eſt un peu plus épaiſſe.

L'*amnios*, qui eſt la ſeconde membrane, eſt ſix fois plus mince que le *chorion*: elle eſt fort polie par ſa partie interne; mais elle ne l'eſt pas juſtement tant du côté qu'elle s'unit & ſe joint au *chorion*. Cette membrane eſt ſi mince, qu'elle en eſt tout-à-fait tranſparente. Il ne s'y voit aucun vaiſſeau; ce qui fait qu'elle eſt ſi déliée, qu'on ne peut preſque ſe l'imaginer qu'en la voyant. Cette *amnios* ne touche en aucune façon au *placenta* quoyqu'elle le recouvre; mais elle tapiſſe ſeulement toute la partie interne du *chorion* qui luy eſt interpoſé, dont on la peut ſeparer entierement, ſi on y va bien doucement.

Pour faire encore mieux concevoir la choſe comme elle eſt, je diray qu'il eſt tres-facile de connoître de quelle maniere ſont ces membranes dans la Matrice, ſi on conſidere la compoſition d'un balon, s'imaginant que le cuir qui le recouvre, ſoit la Matrice de la femme groſſe, & que la veſſie remplie de vent, qui eſt au dedans du balon, ſoit cette membrane double du *chorion* & de l'*amnios*, dans quoy l'enfant & ſes eaux ſont contenus enſemble; & comme l'exterieur de cette veſſie touche de toutes parts interieurement par ſon enflure le cuir du balon, de même les membranes du *fœtus* ſont jointes de tous côtez à la matrice, ſinon à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherent, auquel lieu elles paſſent pardeſſus, & en recouvrent entierement la partie qui regarde l'enfant.

A l'égard de cette prétenduë troiſiéme membrane (ou plûtôt imaginaire) que les Auteurs ont nommée *allantoïde*, & qu'ils diſent être comme une ceinture, qui entoure & revêt l'enfant en maniere d'un gros boyau, depuis le cartilege xiphoïde, juſques au deſſous des flancs ſeulement, il eſt certain qu'elle ne ſe remarque

jamais au *fœtus* humain, ni même à tous les animaux qui ne font ordinairement qu'un petit aussi-bien que la femme, comme aux brebis, aux vaches, aux cavales, aux ânesses & aux autres, ainsi que j'ay reconnu la chose, aprés l'avoir plusieurs fois curieusement recherchée.

Quelquefois les enfans apportent en naissant ces membranes sur leur tête; ce qui fait dire qu'ils seront heureux. Mais c'est une pure superstition; d'autant que cela vient de ce qu'elles étoient d'une substance si forte, qu'elles n'ont pas pu être crevées par l'impulsion des eaux, & par les efforts que la femme a faits en accouchant; ou de ce que ses passages étant bien larges, & l'enfant fort petit, la sortie en a été tres-facile & sans aucune violence. C'est veritablement pour ce sujet, qu'on doit dire qu'ils sont heureux d'être venus si à leur aise; comme aussi la mere l'est-elle bien d'être ainsi délivrée. Car dans les accouchemens difficiles, les enfans ne naissent jamais coiffez de la façon; à cause qu'étant tourmentez & fort pressez au passage, ces membranes s'y rompent, & y demeurent toûjours jusques à ce que le *placenta*, où elles sont attachées, soit sorti de la Matrice.

Au dedans des membranes de l'enfant, disposées comme je l'ay expliqué, les eaux sont contenuës, au milieu desquelles il nage & est situé. L'origine de ces eaux paroîtra fort incertaine, si on considere aussi sur ce sujet les differens sentimens des Auteurs. Quelques-uns veulent qu'elles viennent de l'urine, qui est vuidé de la vessie par l'ouraque, & se fondent sur ce qu'il ne se rencontre pas d'autre voye plus droite & plus facile pour ce faire; & disent qu'il est aisé de connoître que c'est de l'urine, par la couleur & par la saveur que ces eaux ont toute semblable à celle qui est contenuë dans la vessie. Il est neanmoins bien certain que cela ne peut pas être ainsi qu'ils le disent; d'autant que l'ouraque n'est pas percé au *fœtus*, & qu'il ne sort pas hors de son nombril; car par l'endroit qu'il y est attaché, il se trouve toûjours nerveux, & assez semblable à une petite corde de luth, au travers de quoy il ne peut tres-assûrément rien passer, tant subtil puisse-t-il être, comme je l'ay observé, & vû aussi remarquer par plusieurs fois à défunt Monsieur *Gayant*, qui étoit avec l'approbation universelle, l'Anatomiste le plus exact & le plus expert qui eût été depuis long-temps à Paris, pour le merite duquel Sa Majesté luy avoit fait l'honneur de le choisir par préference à tous autres, pour faire les curieuses recherches, & plusieurs belles experiences anatomiques, à quoy

s'occupent continuellement quantité de gens d'élite & tres-ſçavans, dont l'Académie Royale eſt compoſée.

Cette conformation naturelle de l'ouraque nous fait bien voir que *Dulaurens* s'eſt abuſé, quoique pour confirmer ſon opinion, il rapporte l'hiſtoire d'une certaine fille, qui aprés une ſuppreſſion d'urine durant pluſieurs jours, vuida enfin beaucoup d'eau par l'umbilic ; inferant de là que cette eau venoit de la veſſie par l'ouraque qui n'étoit pas refermé ; & que l'eau qui étoit contenuë dans les membranes de l'enfant, y étoit ainſi amaſſée. Il rapporte encore pour le même ſujet une autre hiſtoire preſque ſemblable, & dont *Fernel* fait mention au treiziéme Chapitre du 6. livre de ſa Pathologie. Mais cette eau venoit aſſûrément de la capacité du bas ventre, & non pas de la veſſie; parce qu'il ne ſe rencontre point de cavité dans l'ouraque, comme nous venons de dire, à moins qu'elle ne ſoit contre l'ordre de nature ; ſur quoi en ce cas il ne faut pas faire ſon fondement, pour affirmer que la choſe doit être de même à tous les autres ſujets.

Il y en a d'autres qui ont bien auſſi l'opinion que ces eaux viennent des urines; mais ils veulent qu'elles ſortent par la verge, dont le chemin ſe trouve toûjours ouvert, & non point par l'ouraque, qui n'eſt jamais percé. Pour moi je croy (ce me ſemble) avec bien plus de raiſon, que ces eaux ſont ſeulement engendrées des humiditez vaporeuſes, qui tranſudent & s'exhalent perpetuellement du corps de l'enfant, leſquelles venant à rencontrer ſes membranes, & ne pouvant paſſer au travers, à cauſe qu'elles ſont tres-denſes & ſerrées, ſe convertiſſent en eau, qui s'amaſſe ainſi petit à petit, auſſi-bien dans le commencement de la groſſeſſe, que durant les autres temps ; car il ſort & s'exhale continuellement des vapeurs de tous les corps poreux qui ſont chauds & humides, comme eſt celui de l'*embrion*.

La raiſon eſt aſſez foible, par laquelle on ſoûtient que ces eaux doivent provenir de l'urine, à cauſe qu'elles ont une ſaveur ſalée qui luy eſt toute ſemblable ; car les ſueurs, les larmes, & autres humiditez qui diſtilent & tranſudent du corps, ſont pareillement ſalées auſſi-bien que l'urine; dont l'enfant, durant qu'il eſt au ventre de ſa mere, ne peut pas avoir beaucoup, non plus que de matiere dans les inteſtins ; d'autant qu'il ne prend en ce temps aucuns alimens par la bouche, & que toutes ſes humiditez ſuperfluës paſſent facilement par tranſpiration, au travers de la ſubſtance de toutes les parties de ſon corps qui eſt fort tendrelet. C'eſt pourquoy

je ne conçois pas la neceſſité qui le pourroit obliger à vuider plûtôt l'urine qui eſt dans ſa veſſie en petite quantité, que les ex n. mens qui ſont dans ſes inteſtins; ce qu'il ne fait auſſi pour lors, d'une façon ni d'autre, mais ſeulement aprés qu'il eſt né.

Bartholin, & quelques autres veulent neanmoins que l'enfant rende l'urine par la verge, & que ſes eaux en proviennent; mais il y a bien plus d'apparence qu'elles ſortent par la ſeule tranſpiration, comme j'ay dit; car lors qu'il n'a pas encore de vie bien manifeſte, on ne laiſſe pas de trouver ces eaux en quantité proportionnée à la groſſeur de ſon corps; & même il s'en rencontre auſſi dans les groſſeſſes de faux-germes; ce qui fait bien voir pour lors, que ce n'eſt point de l'urine renduë par l'ouraque, ou par la verge, ainſi que tout le monde s'imagine; & ce qui le prouve encore tres manifeſtement, c'eſt l'exemple de quelques enfans qu'on voit naître ſans avoir la verge percée, leſquels ne laiſſoient pas d'avoir ces mêmes eaux en auſſi grande abondance que les autres, lors qu'ils étoient au ventre de leur mere.

Il faut obſerver que quand il y a pluſieurs enfans, ils ne ſont jamais en une même enveloppe, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adherens l'un à l'autre (ce qui eſt tres-rare, & monſtrueux lors qu'il arrive;) mais chacun d'eux a toûjours ſes membranes & ſes eaux diſtinctes & ſeparées, dans leſquelles il eſt enveloppé en particulier.

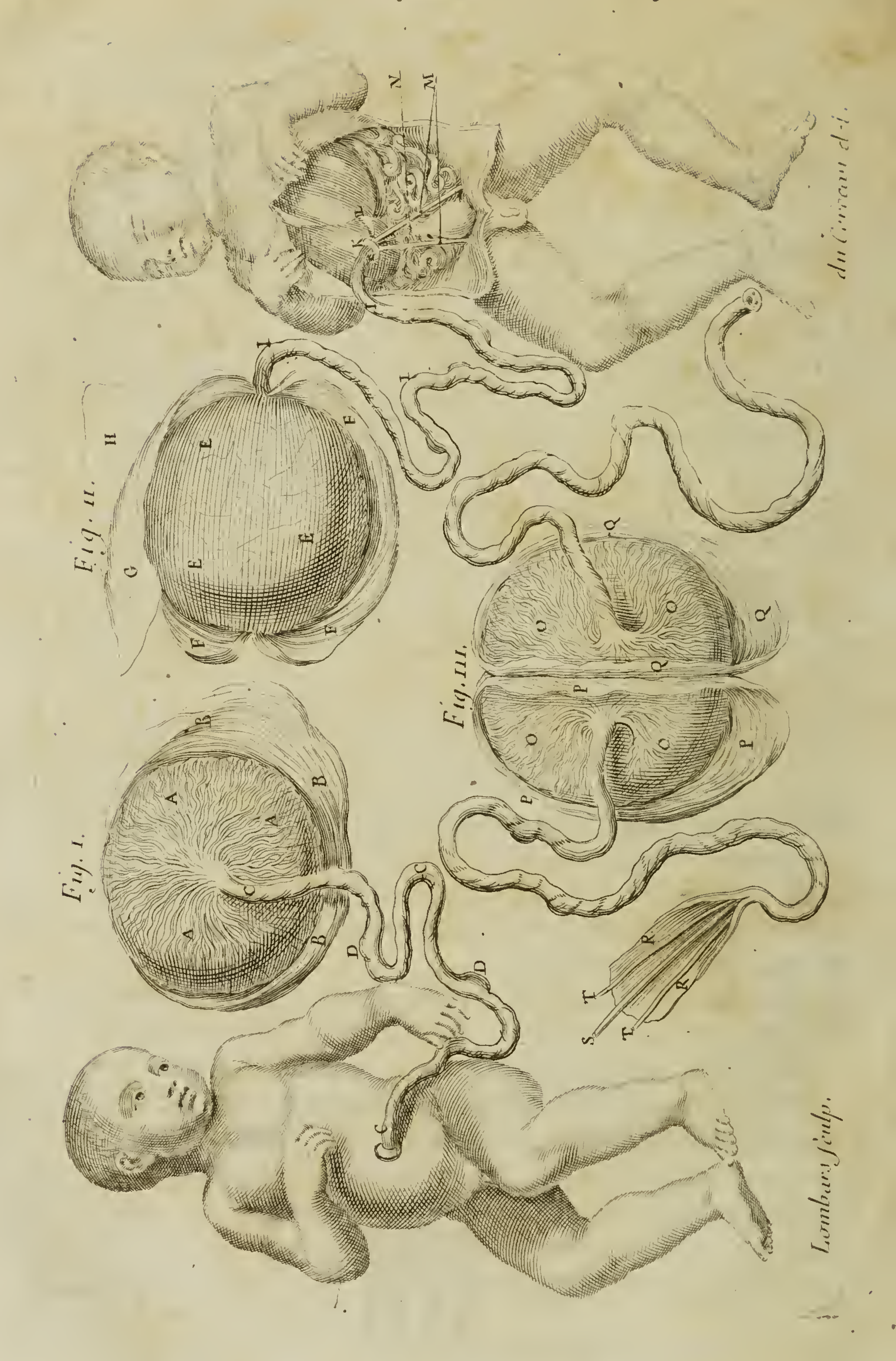
Ces eaux ainſi amaſſées dans ces membranes, ont pluſieurs uſages tres-conſiderables. Elles ſervent à l'enfant pour ſe mouvoir, en nageant plus facilement d'un côte & d'autre, & afin que par ſes mouvemens frequens il ne vienne à bleſſer la Matrice, en heurtant à ſec contre elle; ce qui lui cauſeroit de grandes douleurs, & pourroit fort ſouvent exciter l'avortement. Elles le défendent encore des injures exterieures, en éludant la violence des coups que la femme groſſe peut recevoir ſur le ventre; & elles ſervent grandement auſſi à faciliter ſa ſortie dans le temps de l'accouchement; d'autant qu'elles rendent le paſſage fort gliſſant; & par ce moyen l'orifice de la Matrice en étant humectée, s'étend & ſe dilate bien mieux, quand elles viennent à s'écouler lors que l'enfant eſt tout prêt à ſortir, ou peu devant; car autrement demeurant à ſec, il auroit bien plus de peine à venir au monde, & la mere en ſeroit auſſi beaucoup plus tourmentée.

Jean Claude de la Corvée, Medecin de la Reine de Pologne derniere décedée, en ſon Livre intitulé; de *nutritione fœtus*, veut que

ces eaux ſervent principalement à nourrir l'enfant, & qu'il les ſucce avec la bouche, & les avale (à ce qu'il s'eſt imaginé) durant tout le temps qu'il eſt dans la Matrice. Mais la verité du contraire étant connuë des moindres apprentifs, ce ſeroit ſe fatiguer en vain, que s'arrêter à refuter toutes les raiſons qu'il apporte pour prouver & ſoûtenir ſon dire; car elles ſe détruiſent aſſez d'elles-mêmes, & correſpondent toutes à la fauſſeté de leur principe, qui n'eſt fondé que ſur un paſſage d'*Hipocrate* au Livre *de principiis aut carnibus*, où il eſt dit que l'enfant comprimant ſes lévres ſucce l'aliment de la Matrice; auquel on peut oppoſer l'autorité d'*Ariſtote* qui refute bien cette erreur au 5. chap. du 2. liv. *de la génér. des anim.* joint à cela qu'on ne doit pas avoir égard à ce premier paſſage d'*Hipocrate*, puiſque lui-même ſe contredit, & ſoûtient le contraire au livre *de octimeſtri*, où il dit préciſément, que l'umbilic de l'enfant eſt la ſeule partie de ſon corps par où il reçoit l'aliment de la Matrice, & que toutes ſes autres parties ſont exactement fermées, & ne s'ouvrent pas avant qu'il ſoit ſorti du ventre de ſa mere. Mais pour faire connoître que ces eaux n'ont aucune qualité propre à nourrir l'enfant, c'eſt que ſi on en met ſur le feu dans quelque vaſe, comme j'ay fait pluſieurs fois, on verra qu'elles s'évaporeront entierement, ſans acquerir aucune conſiſtance épaiſſe par la chaleur du feu, à meſure qu'elles diminuëront, comme font toutes les humeurs qui ſont capables de nourrir; ainſi qu'il arrive à la ſeroſité du ſang, laquelle étant ſeparée de ſa maſſe ſe coagule comme fait un blanc d'œuf, auſſi-tôt qu'on la met chauffer au feu; ce qui fait bien voir que ces eaux ne ſont pas de cette eſpece, & qu'elles ne pourroient pas ſervir de nourriture à l'enfant, quand même il les ſucceroit & avaleroit par la bouche.

Ayant fait ſuffiſamment l'explication des membranes & des eaux du *fœtus*, il nous faut enſuite de cela, rechercher la connoiſſance des Parties, par le moyen deſquelles il reçoit ſa veritable nourriture, lorſqu'il eſt dans la Matrice; c'eſt de quoy nous allons preſentement traiter.




Fig. I.
Fig. II.
Fig. III.
Lombars sculp.

Ces trois Figures representent le *Placenta*, ou arrierefaix, & les vaisseaux umbilicaux de l'enfant.

LA PREMIERE montre l'arrierefaix, au milieu duquel est attaché le cordon de l'umbilic, on voit aussi autour de cet arrierefaix les membranes de l'enfant, qui restent ainsi ridées quand il en est dehors.

A. A. A. *Montrent le corps de l'arrierefaix.*
B. B. B. *Les membranes qui y sont attachées tout au tour.*
C. C. C. *Le cordon de l'enfant qui contient ses vaisseaux umbilicaux, lesquels sortans de son nombril, vont s'inserer au milien de l'arrierefaix, où ils produisent une infinité de rameaux.*
D. D. *Certaines éminences appellées* neuds, *qui se rencontrent au cordon, provenant de la dilatation des vaisseaux umbilicaux plus grande en un lieu qu'en un autre.*

LA SECONDE FIGURE represente l'arrierefaix retourné de l'autre côté, & le ventre de l'enfant ouvert, pour y considerer la distribution des vaisseaux umbilicaux.

E. E. E. *Montrent l'arrierefaix du côté par lequel il est attaché contre la Matrice. On ne voit en cette face aucune apparence de vaisseaux comme en l'autre; mais seulement quelques simples entrecoupûres, & de petites embouchûres, par où le sang qui transude de la Matrice, distille dans toute la substance de l'arrierefaix.*
F. F. F. *Les membranes.*
G. *Une partie du* Chorion, *qui a été separée de l'*Amnios, *qui est marqué par* H.
H. *Une portion de l'*Amnios, *separée du* Chorion, *marqué par* C.
I. I. I. *Le cordon de l'umbilic, où l'on voit aussi plusieurs nœuds.*
K. *L'umbilic, dans lequel entrent les vaisseaux.*
L. *La veine umbilicale, qui entre dans la scissure du foye.*
M. *Les deux arteres umbilicales, qui se conduisant le long des côtez de la vessie, vont s'inserer dans les arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogastriques.*
N. *L'ouraque, qui du fond de la vessie, couché entre les deux arteres umbilicales, va s'attacher à l'umbilic, sans passer outre, auquel endroit il est extrémement délié, & n'est aucunement percé.*

LA TROISIE'ME FIGURE fait voir un arrierefaix de deux enfans, auquel il se rencontre pour lors autant de cordons, & chaque enfant y a aussi ses membranes separées.

O. O. O. O. *Le corps de l'arrierefaix, qui est commun à tous les deux enfans.*

P. P. P. *Les membranes qui servent à envelopper particulierement l'enfant qui est de ce côté-là.*

Q. Q. Q. *Les autres membranes qui servent à contenir séparément l'autre enfant.*

Quant aux cordons qui tiennent à cet arrierefaix double, celuy du côté droit est dissequé en son extrémité, pour faire voir qu'il ne s'y rencontre que trois vaisseaux seulement.

R. R. *Montrent une forte enveloppe dont sont revêtus ces trois vaisseaux umbilicaux.*

S. *La veine qui est bien plus grosse que les arteres.*

T. T. *Les deux arteres qui sont beaucoup plus petites que la veine. L'autre cordon est coupé en l'autre extrémité, où l'on voit seulement les orifices des vaisseaux.*

CHAPITRE IV.

Du Placenta, *& des vaisseaux umbilicaux de l'enfant.*

COMME l'enfant doit être nourri du seul sang de sa mere, durant le temps qu'il est dans la Matrice, & que toutes les femmes grosses ne l'ont jamais ni beau ni bon, la nature providente a formé le *placenta,* pour luy en servir de reservoir; afin qu'il en eût toûjours suffisamment, & qu'il y fût derechef élabouré & perfectionné, pour être rendu convenable à sa nourriture; parce qu'il n'eut pas pu sans doute convertir en sa substance delicate un sang si grossier qu'est celuy de la mere, s'il n'avoit été auparavant purifié dans ce *placenta,* d'où il luy est envoyé ensuite par le moyen de la veine umbilicale & est rapporté, comme nous dirons cy-aprés, par les arteres, qui sont les trois seuls conduits dont est composé le cordon de l'umbilic. Disons donc que le *placenta,* n'est autre chose qu'une masse charnuë & spongieuse, semblable en quelque façon à la substance de la rate, tissuë & entrelassée d'une infinité de veines & d'arteres, qui composent la plus grande partie de son

ſon corps, faite pour recevoir & purifier le ſang de la mere, deſtiné à la nourriture de l'enfant qui eſt dans la Matrice.

Cette maſſe de chair ſpongieuſe eſt ainſi appellée, parce qu'elle reſſemble en figure à un gâteau. Quelques-uns la nomment le *délivre*; à cauſe qu'étant ſortie aprés l'iſſuë de l'enfant, la femme eſt tout-à-fait délivrée du fardeau de la groſſeſſe. On l'appelle auſſi vulgairement l'*arrierefaix*, parce que c'eſt comme un ſecond faix dont la femme ne ſe décharge qu'aprés que l'enfant eſt hors de la Matrice. Il y en a qui luy donnent le nom de *foye uterin*; d'autant qu'elle ſert comme un foye, pour préparer le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant; & *Dulaurens* aime mieux l'appeller le *pancreas* de la Matrice, & luy donne le même uſage qu'au *pancreas* du bas ventre, ſçavoir eſt d'appuyer & ſoûtenir les vaiſſeaux du nombril, qui viennent répandre un nombre infini de rameaux dans toute ſa ſubſtance.

Ce *placenta* eſt fait du ſang menſtruel de la mere qui affluë dans la Matrice, par l'accumulation duquel ſa maſſe parenchymateuſe eſt formée; ſa figure eſt plate & ronde, de la largeur d'une aſſiette, & de l'épaiſſeur de deux travers de doigt vers ſon milieu, auquel endroit ſont attachez les vaiſſeaux umbilicaux; mais il eſt un peu moins épais vers les extrémitez de toute ſa circonference. Il eſt couvert du *chorion* & de l'*amnios*, du côté ſeulement qui regarde l'enfant, & de l'autre il eſt joint & attaché au fond de la partie interne de la Matrice. Sa plus forte attache avec elle (qui eſt en ſa circonference) eſt faite par le moyen de ce *chorion*, comme nous avons dit au chapitre precedent, lequel adhere ſi fortement au *placenta*, par l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux qui paroiſſent fort gros en ſa ſurface, qu'il n'en peut pas être ſeparé ſans laceration de ſa ſubſtance. Si on conſidere le *placenta* du côté qu'il ſe joint avec la Matrice, on remarquera que toute la face de ce côté eſt comme entrecoupée de pluſieurs lignes, ſemblables en quelque façon à celles qui ſe remarquent en la ſurface des reins de bœuf. Il y paroît auſſi pluſieurs petites embouchûres, par où le ſang qui tranſude à travers la ſubſtance poreuſe de la Matrice diſtille dans cette maſſe charnuë.

Quoyqu'il y ait deux enfans dans la Matrice, & même quand il y en a trois, s'ils ſont veritables jumeaux, c'eſt-à-dire, engendrez d'un même coït ils n'ont pour l'ordinaire qu'un arrierefaix commun, qui a ſeulement autant de cordons qui s'y terminent, qu'il y a d'enfans; leſquels neanmoins ſont entierement ſeparez

l'un de l'autre par leurs membranes particulieres, dans lesquelles chaque enfant est contenu avec ses eaux à part ; à moins qu'ils n'ayent, comme j'ay dit au précedent chapitre, leurs corps joints & adherens l'un à l'autre ; auquel cas les jumeaux de cette nature, qui sont pour cela monstrueux, ont aussi leurs eaux communes, & sont enveloppez en mêmes membranes. Mais s'il s'est fait superfetation, il y aura autant d'arrierefaix que d'enfans ; & comme la superfetation (si tant est qu'elle se puisse faire) arrive rarement, aussi voit-on peu de femmes avoir plusieurs délivres separez, quand elles accouchent de plusieurs enfans. Mais quoyqu'un seul arrierefaix soit le plus souvent commun à plusieurs enfans, j'ay remarqué que les vaisseaux du cordon de chaque enfant, tant la veine que les arteres, qui se distribuent dans toute la substance de cet arrierefaix commun, sont toûjours entierement separez les uns des autres, en telle sorte que les vaisseaux qui servent à la nourriture d'un enfant, n'ont aucune communication par anastomose, ni autrement, avec ceux qui sont destinez à la nourriture des autres enfans : c'est ce qui fait que chacun des enfans ayant son principe de nourriture & de vie separément l'un de l'autre, & étant logé en des membranes & en des eaux differentes, un de ces enfans peut quelquefois être mort dans le ventre de sa mere, durant un temps assez considerable, sans que l'autre enfant qui est vivant, soit immediatement infecté de la corruption de celuy qui est mort.

Nous ne voyons quasi que la femme seule qui ait un arrierefaix de la sorte que je viens de décrire, & qui s'en décharge comme de chose inutile, lorsque l'enfant est sorti ; car la plûpart des autres animaux ne jettent rien aprés avoir fait leurs petits, sinon les seules eaux ou quelques glaires, & les membranes qui les entouroient : Mais au lieu de cette masse charnuë, ceux qui ne font ordinairement qu'un petit, comme la femme, ont seulement des cotyledons, qui sont plusieurs glandules spongieuses, jointes interieurement à la propre substance de leur Matrice, où vont aboutir tous les rameaux des vaisseaux umbilicaux de leurs petits ; lesquelles glandules, comme j'ay remarqué plusieurs fois par l'ouverture des brebis, ne sont pas plus grosses que des grains de chenevy, lors qu'elles n'ont point de petit dans le ventre ; mais quand elles sont pleines, elles se tumefient extrémement, & deviennent de la grosseur du pouce, les unes plus & les autres moins. Elles ressemblent pour lors assez bien en figure à un champignon, qui ne seroit pas

encore épanoüy, le regardant par l'envers, aprés lui avoir coupé toute la queuë ; & à chacun de ces cotyledons ou glandules, ſont attachez les rameaux des vaiſſeaux umbilicaux. Neanmoins il eſt certain que les animaux qui font ordinairement pluſieurs petits d'une portée, comme les chiennes, les lapines & les autres, n'ont point ces cotyledons, au lieu de quoy chaque petit a dans ſa cellule une eſpece de *placenta* particulier, que la mere mange auſſitôt qu'elle l'a vuidé, aprés avoir rongé & coupé avec les dents les vaiſſeaux umbilicaux qui y tiennent.

Lorſque la femme groſſe a quelque indiſpoſition de toute l'habitude, quelque legere qu'elle ſoit, il y en a preſque toûjours quelque marque & impreſſion, ſoit en la couleur, ſoit en la ſubſtance de l'arrierefaix qu'elle vuide en ſon accouchement ; d'autant que cette partie étant d'une ſubſtance fort molle & ſpongieuſe, s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs du corps, qui avoient coûtume de ſe décharger par la Matrice. Sa couleur naturelle doit être d'un rouge d'autant plus beau & vermeil, que la femme ſe porte bien, & ſa ſubſtance doit être ſaine & également molle, ſans aucune dureté ſcyrrheuſe.

Du milieu de l'arrierefaix ſort un cordon, composé de pluſieurs vaiſſeaux joints enſemble, qui ſervent à conduire le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant, le nombre deſquels eſt en controverſe entre les Auteurs. Aucuns en mettent quatre, ſçavoir deux veines, & deux arteres ; d'autres en comptent cinq, y ajoûtant l'ouraque, comme fait *Galien* ; mais il eſt tres-certain qu'il ne s'en rencontre que trois ſeulement au *fœtus* humain ; comme je l'ay reconnu par la diſſection que j'ay faite de pluſieurs ; ſçavoir une veine & deux arteres. La veine ayant jetté dans le *placenta* une infinité de rameaux ſemblables aux racines d'un arbre, ſe conduit par un ſeul canal tout le long du cordon, juſques au nombril de l'enfant, qu'elle traverſe, pour ſe terminer enfin au milieu de la ſciſſure qui eſt en la partie inferieure du foye ; & les deux arteres naiſſant du même *placenta*, par un grand nombre de ſemblables racines, vont par deux conduits le long de ce même cordon, en perçant pareillement le nombril de l'enfant, aboutir dans ſes arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogaſtriques. La veine eſt beaucoup plus groſſe que les arteres ; ſa cavité eſt bien large pour y mettre une plume à écrire, & celle des arteres, comme pour y fourrer le fer d'une mediocre aiguillette ; c'eſt-à dire, plus petite de la moitié que celle de la veine. Les arteres font pluſieurs replis tortueux & inégaux le long de leur

chemin; mais la veine eſt conduite bien plus directement dans tout ſon progrez.

Ces trois vaiſſeaux qui compoſent le cordon, ſont enveloppez d'une membrane aſſez forte & épaiſſe, provenant du *chorion*, laquelle eſt auſſi revêtuë d'une production de l'*amnios*, qui s'en peu facilement détacher. Mais outre que cette premiere leur ſert comme d'une gaîne, dans laquelle ils ſont tous trois logez, elle les ſepare encore l'un de l'autre par ſes redoublemens. Quand les vaiſſeaux de ce cordon ſont pleins de ſang, il eſt environ de la groſſeur du doigt, & ordinairement de la longueur d'une grande demi-aulne, ſelon nôtre meſure de Paris, & quelquefois de deux tiers, ou de trois quartiers, qui font environ quatre grandes palmes de main. Il eſt neceſſaire qu'il ait cette longueur, afin que l'enfant puiſſe avoir la liberté de ſe mouvoir dans la Matrice, & d'en ſortir dans le temps de l'accouchement, ſans tirailler l'arrierefaix auquel il eſt attaché, comme il arrive quelquefois lors que ce cordon eſt trop court, ou que ſa longueur eſt beaucoup diminuée, par les tours dont l'enfant a ſouvent le col embarraſſé; ce qui fait que le travail de la femme en eſt bien plus penible, & plus dangereux; d'autant que l'enfant étant ainſi arrêté, & comme bridé par ce cordon, demeure ſuſpendu, & ne peut pas ſi facilement deſcendre au paſſage, ny être pouſſé par les douleurs de la femme, ſans tirailler en même temps l'arierefaix, & ſans en cauſer un détachement, qui eſt toûjours ſuivi d'une dangereuſe perte de ſang, ſi ce détachement précede la ſortie de l'enfant.

Il y a des enfans qui ont ce cordon ſi extraordinairement long, que j'ay vû celuy d'une Demoiſelle, que j'accouchay le 2. Avril 1675. venir au monde avant le cordon de l'umbilic noüé d'un veritable nœud; qui ne s'étoit pû faire que par la grande longueur de ſon cordon, qui avoit plus d'une aulne & un quart, & dont il s'étoit fait un cercle, en flotant au milieu des eaux, dans lequel il falloit neceſſairement que tout le corps de l'enfant eût paſſé, en ſe tournant au ventre de ſa mere. Ce nœud étoit étroitement ſerré; mais vraiſemblablement ſon reſſerrement n'étoit arrivé que dans le moment de la ſortie de l'enfant, & en tirant ce cordon pour délivrer la mere; car s'il eût été ainſi ſerré dans le ventre de la mere, l'enfant auroit certainement peri, à cauſe que le ſang dont il étoit pour lors nourri, n'auroit pas pû avoir ſon mouvement libre au travers de ce nœud. J'ay encore trouvé un ſemblable nœud au cordon des enfans de ſept autres differentes femmes que

j'aya ccouchées depuis ce temps-là ; lequel nœud n'avoit pareillement pû s'y faire, que par la même cause de l'extraordinaire longueur que tous les cordons de ces enfans avoient. J'en ay rapporté tous les exemples dans le Livre de mes Observations.

On voit ordinairement en ce cordon plusieurs inégalitez assez éminentes, qui semblent être comme des nœuds, lesquelles ne procedent que du repliement tortueux de ses vaisseaux, qui étant variqueux & plus pleins de sang en un endroit qu'en l'autre, font ces éminences. Il y a des Sagefemmes qui croyent superstitieusement, ou veulent faire croire, que le nombre de ces prétendus nœuds est proportionné à celui des enfans que la femme doit porter ensuite ; ce qui est sans raison ; d'autant que celle qui accouche à quarante-cinq ans & pour la derniere fois, ainsi qu'on voit journellement, a autant de nœuds au cordon de son enfant, que celle qui accouche à l'âge de quinze ans de son premier enfant, & qui en doit encore avoir plus d'une douzaine. Elles disent outre cela, que si le premier nœud du côté de l'arrierefaix est rouge, le premier enfant que la femme fera ensuite, doit être un garçon, & que s'il est blanc, ce sera une fille ; mais cette opinion n'a pas un fondement plus solide ni plus raisonnable que l'autre : car ces nœuds paroissent seulement rouges, ou pour mieux dire d'un bleu obscur, selon que les vaisseaux sont plus ou moins pleins de sang, qui est ce qui leur donne une telle couleur, laquelle est aussi d'autant plus manifeste que ces vaisseaux sont superficiels en cet endroit.

Il y a bien des Auteurs qui mettent, comme nous avons dit, l'ouraque au nombre des vaisseaux umbilicaux, & disent qu'il sert à vuider l'urine de l'enfant dans ses membranes ; neanmoins l'experience nous montre que ce n'est pas un vaisseau, & qu'il ne sort pas du nombril ; mais que c'est seulement un ligament au *fœtus* aussi-bien qu'à l'homme,qui du fond de la vessie vient se terminer à l'umbilic, sans le traverser comme ils ont crû avec abus. J'ay ouvert & dissequé plus de quarante *fœtus*, ausquels je ne l'ay jamais trouvé percé ; mais toûjours solide & nerveux vers l'endroit où il s'attache au nombril, & fort semblable, comme j'ay déja dit à une petite corde de luth. Toutefois je l'ay toûjours vû manifestement cave aux brebis, lequel se terminoit avec les autres vaisseaux umbilicaux à leurs cotyledons, ausquels animaux se voyent aussi deux veines umbilicales qui vont au foye, toutes deux l'une proche de l'autre ; ce qui fait que leur cordon est composé de cinq vaisseaux : Mais il n'en est pas de même au *fœtus* humain ; car il n'a qu'une seule vei-

ne & deux arteres umbilicales : C'eſt ce qui me fait croire que *Galien* diſant au liv. de la diſſection de la Matrice, que le cordon de l'umbilic eſt compoſé de cinq vaiſſeaux, a plûtôt fait la deſcription de celuy de ces ſortes d'animaux, que de celui de l'enfant.

Pour bien ſçavoir comment la nourriture eſt portée à l'enfant par les vaiſſeaux umbilicaux, il eſt fort neceſſaire de concevoir & de connoître de quelle maniere la circulation du ſang ſe fait ; ce qui arrive ainſi à ſon égard. Le ſang ayant été apporté par les arteres de la mere, qui aboutiſſent au fond de la Matrice dans le *placenta*, qui y eſt attaché, il s'en fait une transfuſion naturelle par la veine umbilicale dans le foye de l'enfant ; enſuite de quoy il eſt porté dans la veine cave, & de là au cœur ; où étant il eſt envoyé à toutes les parties du corps par le moyen des arteres ; & une portion pareille à peu prés en quantité, étant dans les alteres iliaques, eſt conduite dans les umbilicales qui viennent y aboutir, pour être reportée dans le *placenta* ; où ce ſang étant encore élabouré, retourne faire le même chemin par la veine umbilicale, allant derechef au foye de l'enfant, & de là au cœur, & ainſi toûjours ſucceſſivement ſans aucune diſcontinuation. Mais pour concevoir bien facilement comme le ſang circule dans le *placenta*, & comme par le moyen de cette partie il s'en fait une mutuelle transfuſion de l'un à l'autre, tant à l'égard de la mere, qu'a celui de l'enfant, il ne faut que s'imaginer que ce ſoit une partie commune & dépendante du corps de l'un & de l'autre : Car quant à la mere, la circulation s'y fait comme dans ſon bras, ou dans une autre partie telle qu'elle ſoit ; pour ce qui eſt de l'enfant, il en eſt auſſi de même.

On ne trouve aucunes valvules dans la veine umbilicale, ainſi que je l'ay obſervé aprés l'avoir curieuſement examiné ; auſſi n'y ſont-elles pas neceſſaires. Ces valvules ſont fort frequentes dans les veines des bras & dans celles des jambes ; à cauſe que ces parties ſont obligées de faire quantité de differens mouvemens, qui en comprimant les vaiſſeaux troubleroient la circulation du ſang, s'il n'étoit ainſi ſoûtenu & empêché de reculer : Mais la veine umbilicale n'en a eu aucun beſoin ; parce que le cordon de l'enfant flote au milieu de ſes eaux, où ne pouvant pas être comprimée, le mouvement du ſang n'y peut pas auſſi être intercepté, comme il eſt quelquefois dans les bras & dans les jambes, ou dans les autres parties qui font quelque forte contraction

Auſſi tôt que l'enfant eſt né, ces vaiſſeaux qui ſont plus gros au *fœtus*, à cauſe de leur cavité, qu'ils ne ſont en l'homme, ſe deſſé-

chent, & leur partie qui eſt hors du ventre tombe, & ſe ſepare tout proche du nombril cinq ou ſix jours aprés; c'eſt pourquoy ils perdent leur premier uſage, & commencent enſuite à degenerer en ligamens ſuſpenſoires; ſçavoir la veine en celuy du foye, & les deux arteres ſervent à étendre & ſoûtenir la veſſie par les côtez en s'y joignant; le fond de laquelle eſt encore ſuſpendu par l'ouraque, qui ne ſort point du nombril, comme il a été dit; ce qui demeure ainſi pendant tout le reſte de la vie. Nous avons juſques icy fait mention de toutes les choſes qui ſe trouvent avec l'enfant dans la Matrice; faiſons maintenant connoître quelles ſont les differentes ſituations naturelles qu'il y tient, ſelon les differens temps de la groſſeſſe; c'eſt une choſe qui eſt d'aſſez grande conſequence pour y faire quelque reflexion.

Les trois Figures ſuivantes repreſentent les differentes ſituations naturelles de l'enfant dans la Matrice.

Celle qui eſt marquée B, *montre comme il eſt ſitué durant les ſept ou huit premiers mois da la groſſeſſe.*

Celle qui eſt marquée A, *fait voir la même ſituation par la partie poſterieure.*

Et la troiſiéme marquée C, *repreſente de quelle façon l'enfant eſt ſitué vers le dernier mois de la groſſeſſe, & dans le temps qu'il eſt diſpoſé à ſortir.*

Explication de toutes les Matrices, dans leſquelles ſont contenus tous les enfans qui ſont repreſentez en differentes poſtures, tant en ce lieu qu'en tous les autres cy-aprés.

A. A. A. A. *Montrent la ſubſtance de la Matrice.*

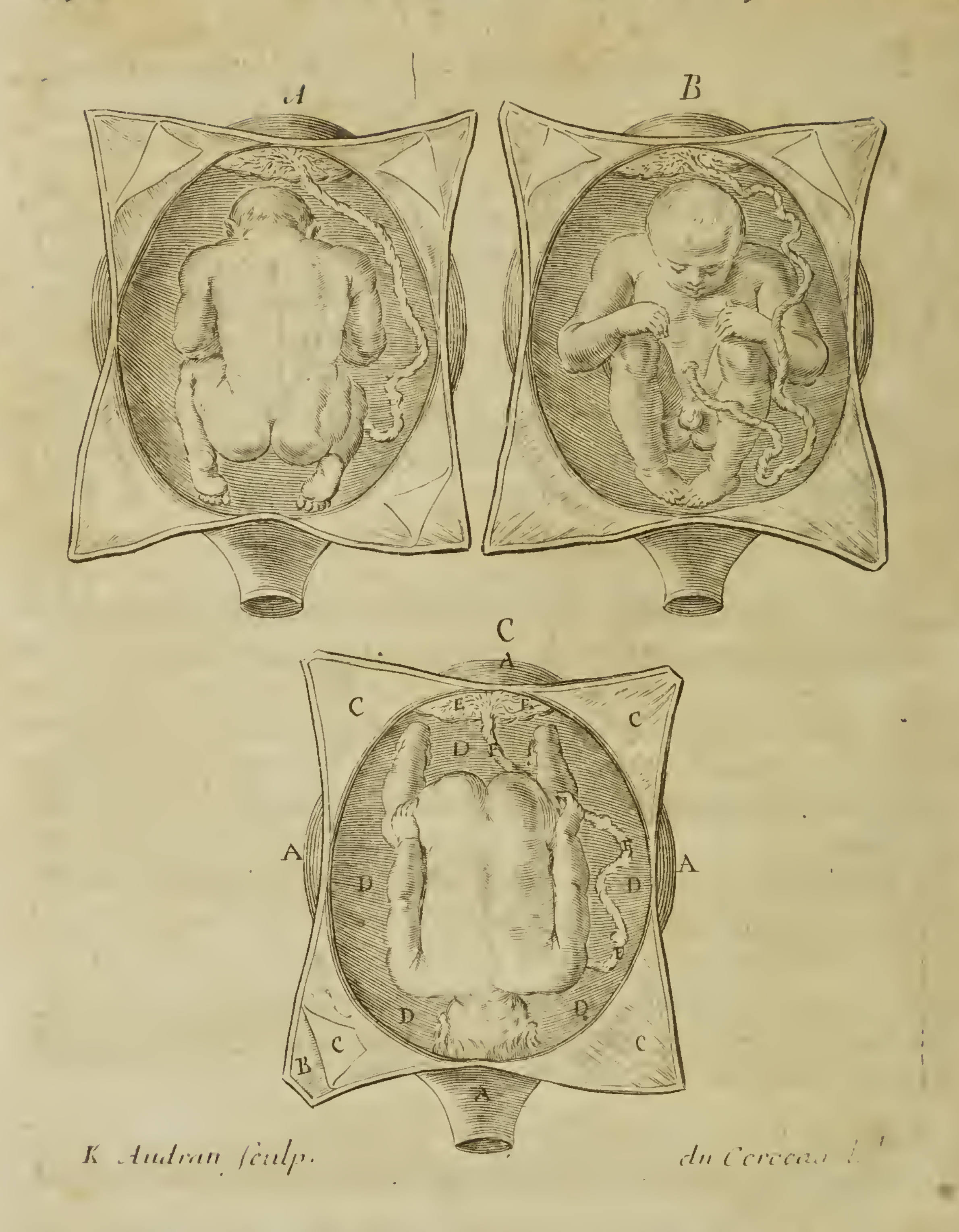
B. *La Membrane appellée* Chorion, *qui tapiſſe interieurement toute la Matrice.*

C. C. C. C. *La Membrane* amnios, *qui eſt tellement jointe & unie au* Chorion, *qu'il ſemble que toutes les deux ne ſoient qu'une ſeule membrane.*

D. D. D. D. D. *Montrent tout le vuide qui eſt rempli d'eau, au milieu de laquelle l'enfant nage & eſt ſitué.*

E. E. *L'arrierefaix ſitué au fond de la Matrice.*

F. F. F. *Le cordon de l'umbilic, qui eſt ondoyant deçà & delà dans les eaux.*



CHAPITRE V.

Des differentes ſituations naturelles de l'enfant au ventre de ſa mere, ſelon les differens temps de la groſſeſſe.

LORS que nous aurons expliqué quelles ſont les differentes ſituations naturelles de l'enfant, on aura facilement la connoiſſance

noiſſance de celles qui étant contre nature, cauſent la plûpart des mauvais accouchemens. On peut dire en general que les enfans, tant les mâles que les femelles, ſont pour l'ordinaire toûjours ſituez au milieu de la Matrice; car quoyqu'on remarque quelquefois le ventre de la femme groſſe plus élevé d'un côté que de l'autre, cela ne vient que de ce que le globe de la Matrice y incline davantage; & cette ſituation de côté ſe doit entendre ſeulement eu égard au ventre de la mere, & non au reſpect de la Matrice, dans le milieu de laquelle l'enfant eſt toûjours placé, à cauſe qu'il ne ſe rencontre en la matrice de la femme qu'une ſeule cavité, qui eſt ſimplement marquée d'une petite ligne en ſa longueur, & non pas deux ou pluſieurs ſéparations, comme on voit en celle des autres animaux.

Il y a des Auteurs qui veulent que ces deux cavitez imaginaires ſoient le ſujet pour lequel la femme porte quelquefois deux enfans, & parfois même davantage; & que les mâles s'engendrent plûtôt au côté droit, & les femelles au gauche, comme le témoigne *Hypocrate* en l'Aphor. 48 du 5. liv. où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur:* Mais ſans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela, quelques femmes portent les mâles au côté gauche, d'autres les femelles vers le droit; & quand il ſe rencontre deux enfans, ils ſont quelquefois tous deux d'un même ſexe, d'autres fois non, & ſont indifferemment ſituez à droit ou à gauche. Voilà ce qu'on peut dire de la ſituation generale des enfans dans la Matrice.

Mais quant à la particuliere, que nous conſiderons par les diverſes poſtures & figures de l'enfant, elle eſt differente ſelon les differens temps de la groſſeſſe. Car dans les premiers mois, le petit *fœtus* qu'on appelle *embrion*, eſt toûjours trouvé de figure ronde & un peu oblongue, ayant l'épine du dos mediocrement courbée en dedans, les cuiſſes pliées & un peu élevées, auſquelles les jambes ſont jointes; en ſorte que les talons s'approchent des feſſes, & les bouts de ſes pieds ſont tournez en dedans: ſes bras ſont fléchis, & ſes mains ſont prés des genoux, vers leſquels vient s'incliner ſa tête panchée en devant, de telle façon que ſon menton touche à ſa poitrine. Il reſſemble aſſez bien, en cette poſture, à un chieur accroupi, qui baiſſe la tête pour regarder ce qu'il fait. Il a pour lors l'épine du dos tournée vers celle de la mere, la tête en haut, la face en devant, & les pieds en bas; & à meſure qu'il vient à croître & à grandir, il étend peu à peu

ſes membres qu'il avoit preſque exactement flechis pendant les premiers mois.

Il ne faut pas croire neanmoins que l'enfant ſoit toûjours preciſément dans cette poſture que nous venons de dire; car il change quelquefois celle de ſes bras & de ſes jambes, en les fléchiſſant ou étendant plus ou moins, & les portant d'un côté & d'autre, ſelon qu'il y eſt excité par pluſieurs differentes cauſes, comme le peuvent bien témoigner toutes les femmes groſſes, qui luy ſentent mouvoir ces parties differemment; aprés quoy il revient preſque toûjours comme à ſon centre reprendre à peu prés la figure que nous avons décrite, en laquelle il ſe repoſe facilement, à cauſe que toutes les parties de ſon corps ont pour lors une figure moyenne entre l'extrême extenſion & l'exacte flexion, laquelle figure moyenne eſt la plus naturelle & la plus indolente qu'elles puiſſent avoir. C'eſt pourquoy *Columbus* doit être repris luy-même de la témerité dont il accuſe tous les autres Auteurs qui ont décrit des ſituations de l'enfant, qu'il dit n'avoir pas trouvé par experience conformes à la deſcription qu'ils en ont faite; nous marquant pour cela une autre ſituation particuliere de l'enfant, qu'il nous aſſûre avoir vû en l'ouverture du corps de quelques femmes aprés leur mort. Mais ne ſçait-on pas bien que la mort de la mere & de l'enfant cauſant d'extrêmes & de differentes agitations à l'un & à l'autre, fait ſouvent changer de ſituation tous les membres de l'enfant, qui demeurent dans la même figure qu'ils étoient lors qu'il eſt venu à mourir au ventre de ſa mere?

L'enfant garde ordinairement cette premiere ſituation juſques au ſeptiéme ou huitiéme mois; auquel temps ſa tête étant devenuë fort groſſe, eſt portée par ſon poids en bas, contre l'orifice interne de la Matrice, en luy faiſant faire une culbute en devant, au moyen de laquelle ſes pieds ſe trouvent aprés en haut, & ſa face regarde alors le cul de ſa mere. Quelques-uns croyent que les ſeuls mâles l'ont ainſi tournée en deſſous lors qu'ils naiſſent, & que les femelles l'ont en deſſus. *Fernel* eſt de ce ſentiment; mais c'eſt ſans raiſon; puiſque les uns & les autres l'ont toûjours tournée en deſſous vers le cul de leur mere, comme il eſt dit. Quand le contraire arrive, cela n'eſt pas naturel; car outre que le viſage de l'enfant venant en deſſus, ſeroit grandement meurtri, à cauſe de la dureté des os du paſſage de la femme, les douleurs de l'accouchement ne pouſſeroient pas ſi facilement l'enfant hors de la Matrice, qu'elles le font lors qu'il a le corps & la face en deſſous; auquel cas la Ma-

trice, aussi-bien que les muscles du ventre de la mere, se contractant dans le même temps de la douleur, sur le dos de l'enfant, qui se roidit par cette situation contre la douleur, sa tête en est bien plus aisément poussée au passage.

On doit remarquer que lors que l'enfant a changé sa premiere situation par cette culbute, n'étant pas encore accoûtumé à cette derniere, il se remuë & se tourmente quelquefois tant, que la femme croit en devoir accoucher par les douleurs qu'elle en ressent, comme je l'ay souvent vû arriver, & particulierement à la femme de Monsieur *Delanos* mon Confrere, laquelle aprés avoir senti subitement de grandes douleurs dans le ventre au huitiéme mois de sa grossesse; à cause que son enfant s'étoit ainsi tourné (ce qui l'obligea de me mander promptement chez elle, & de préparer toutes choses necessaires à son accouchement qu'elle croyoit devoir arriver en ce même temps) ne laissa pas neanmoins de porter encore son enfant durant un mois entier, ensuite de quoy je l'en accouchay heureusement, comme j'ay fait un tres-grand nombre d'autres à qui la même chose étoit arrivée.

Si on fait bien reflexion à cette circonstance, on connoîtra que c'est-là cette premiere prétenduë tentative, que les Auteurs se sont imaginée que l'enfant faisoit pour sortir au septiéme mois; ce que ne pouvant faire, il demeuroit ainsi jusques au neuviéme, & que la réïterant au huitiéme, s'il y naissoit, il ne vivoit pas long-temps; d'autant qu'il ne pouvoit endurer deux tels puissans efforts si proches l'un de l'autre. Mais c'est un pur abus; car si l'enfant se tourne ainsi la tête en bas, ou plûtôt est tourné, ce n'est que par une disposition naturelle de la pesanteur des parties superieures de son corps; & s'il se remuë beaucoup dans ce temps & incontinent aprés, ce n'est pas qu'il desire encore sortir; mais c'est à cause de l'incommodité qu'il souffre en cette nouvelle situation, à laquelle il n'est pas accoûtumé comme je viens de dire. C'est ce qu'*Hypocrate* nous enseigne au Livre de l'accouchement à huit mois; *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitus periculum subit, quum in utero vertitur.* L'enfant, dit-il, commence à souffrir devant l'accouchement, & est en danger de mourir dans le temps qu'il se tourne dans la Matrice. Il se tourne ainsi quelquefois dés le septiéme mois, rarement devant sans accident, le plus souvent vers le huitiéme, & par fois au neuviéme seulement, & d'autrefois il ne se tourne point du tout; comme nous font bien voir ceux qui viennent dans leur premiere situation, c'est-à-dire, les pieds devant. Or par

là il eſt tres-facile de juger, & c'eſt une verité que je tiens pour conſtante & aſſûrée, que les enfans ſont d'autant plus forts & plus robuſtes, & peuvent par conſequent mieux vivre, qu'ils approchent plus du terme le plus naturel & le plus parfait, qui eſt la fin du neuviéme mois; car, comme dit tres-bien *Ariſtote*, *Topicor. lib.* 3. *cap.* I. *Quod ad bonum propius accedit, quodque bono ſimilius eſt, id & optabilius & melius eſt.* Ce qui approche plus du bien, & ce qui luy eſt plus ſemblable, eſt ce qui eſt le meilleur, & par conſequent ce que nous devons plus deſirer.

L'enfant tourne donc de cette maniere ſa tête en bas vers les derniers mois de la groſſeſſe, afin ſeulement d'être diſpoſé à être plus facilement mis hors de la Matrice au temps de l'accouchement, qui n'eſt pas éloigné pour lors: car par cette figure toutes ſes jointures s'étendent ſans peine en ſortant; & de cette façon ſes bras & ſes jambes ne pouvant ſe courber contre l'orifice interne de la Matrice, ne donnent aucun empêchement à ſon iſſuë; & le reſte de ſon corps qui eſt aſſez ſouple paſſe tres-aiſément, quand la tête qui eſt fort groſſe & fort dure, eſt entierement ſortie.

Lors qu'il y a pluſieurs enfans, ils doivent garder une pareille figure pour étre naturelle, que s'il n'y en avoit qu'un. Mais pour l'ordinaire, ils ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, & ils ſont ſi preſſez dans la Matrice, qu'il y en a preſque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaiſe ſituation dans le temps de l'accouchement, ou même devant; ce qui fait que ſouvent l'un vient par la tête, & l'autre par les pieds, ou en autre poſture encore plus fâcheuſe, & quelquefois tous deux ſe preſentent mal.

De quelque maniere que ſoit ſitué l'enfant au ventre de ſa mere, & de quelque figure qu'il ſe puiſſe preſenter, c'eſt toûjours contre nature, ſi ce n'eſt de la façon que nous avons dite; & la ſituation naturelle de l'enfant eſt ſi neceſſaire au bon & legitime accouchement, que celles qui ſont contre nature ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux.

Quand la femme groſſe eſt heureuſement arrivée juſques au port, elle doit prendre garde à ne pas faire naufrage à ſon débarquement, c'eſt ce qu'elle évitera, ſi on obſerve exactement, quand elle commence d'être en travail, les choſes que nous allons dire.

CHAPITRE IV.

Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'être en travail.

LE travail de la femme groſſe n'eſt autre choſe que pluſieurs douleurs avec des épreintes réïterées, par leſquelles elle s'efforce de mettre ſon enfant au jour. Il eſt ainſi appellé, parce que la mere & l'enfant ſouffrent, & ſont beaucoup travaillez en cette action. La plûpart du monde croit, qu'il n'y a pas d'autre raiſon de la cauſe de ce mal, ſinon parce que Dieu l'a ordonné ainſi; & que la femme, ſuivant ſa parole, doit enfanter avec douleur, à cauſe de ſon peché, comme il eſt dit au troiſiéme chapitre du Livre de la Geneſe. *Multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos: in dolore paries filios, & ſub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tui.* Je multipliray tes miſeres, & tes conceptions; tu enfanteras avec douleur, & tu ſeras ſous la puiſſance de l'homme, & il aura domination ſur toy. Cette malediction fut à la verité bien grande, puis qu'elle s'eſt étenduë ſur toutes les femmes qui ont enfanté depuis ce temps-là, & s'étendra ſur toutes celles qui viendront cy-aprés. Nous voyons neanmoins que toutes les femelles des autres animaux ſouffrent autant, & ſont en auſſi grand danger de leur vie que la femme quand elles mettent leurs petits au jour; c'eſt ce qui fait qu'outre cette volonté préciſe de Dieu à l'égard de la femme, il y a encore une raiſon naturelle, par laquelle nous connoiſſons que cela ne peut pas arriver autrement; qui eſt, qu'il eſt impoſſible que l'orifice interne de la matrice, qui eſt tres-étroit en comparaiſon de la groſſeur de l'enfant, & tres-ſenſible à cauſe de ſa compoſition nerveuſe & membraneuſe, reçoive la dilatation neceſſaire à ſa ſortie, & qu'il luy ſoit faite une ſi grande violence, ſans en ſouffrir des douleurs conſiderables.

Ariſtote dit, que la femme endure plus de mal en accouchant que tous les autres animaux, à cauſe qu'elle mene une vie plus ſedentaire; mais c'eſt principalement à cauſe que l'homme entre tous les animaux, a la tête plus groſſe à proportion de ſon corps; ce qui fait que celle de l'enfant ne paſſe pas ſi facilement que celle des autres animaux qui l'ont plus petite & d'une figure plus oblongue; & qu'entre les femmes, celles dont les enfans ont la tête plus groſſe & les épaules plus larges, ſouffrent auſſi plus que les autres. C'eſt ce qui eſt cauſe que celles qui accouchent de garçons, endurent or-

dinairement plus de mal que celles qui font des filles ; parce que les garçons en comparaison des filles ayant presque toûjours la tête plus grosse & les épaules plus larges, sont plus difficilement poussez hors du passage : or comme la femme pour ce sujet ne peut pas éviter ces douleurs, elle tâchera seulement de les endurer avec patience, dans l'esperance d'en être bien-tôt délivrée par un heureux accouchement.

Aussi-tôt qu'on aura reconnu que la femme est effectivement en travail, par les signes que nous avons specifiez au chapitre second de ce deuxiéme Livre, en parlant de ceux qui précedent & qui accompagnent l'accouchement, dont les principaux sont, qu'elle a des douleurs & de fortes épreintes au ventre, qui poussent en bas vers la Matrice, & qu'en la touchant avec le doigt, on sent son orifice interne dilaté, comme aussi les eaux de l'enfant se préparer & se former, c'est-à-dire, venir au devant de sa tête, & pousser les membranes qui l'enveloppent, au travers desquelles dans l'intervale des douleurs, on peut en quelque façon connoître du doigt la partie qu'il presente, & principalement si c'est la tête, d'autant qu'on la sent en rondeur resister par sa dureté ; pour lors on apprêtera tout ce qui est requis pour soulager la femme dans son accouchement. Et pour l'y aider d'autant plus facilement, on prendra garde que son ventre ne soit aucunement serré par ses juppes, ou par autres vêtemens ; on luy donnera un clystere un peu fort, ou même plusieurs, s'il est besoin ; ce qu'on doit faire du commencement, & avant que l'enfant soit trop avancé au passage ; car pour lors il est bien difficile qu'elle en puisse prendre, à cause que l'intestin est trop comprimé. Cela servira pour l'exciter à se décharger de ses excremens ; afin que le *rectum* étant vuide, il y ait plus d'espace pour la dilatation du passage de l'enfant ; comme aussi afin d'exciter par ce moyen les douleurs à pousser d'autant plus en bas, par les épreintes que la femme fait pour aller à la selle ; & cependant on disposera les choses necessaires à son accouchement tant pour elle que pour son enfant ; & on luy préparera une chaise propre à cet usage, ou plûtôt un petit lit, qu'on mettra proche du feu, si la saison le requiert ; lequel lit doit être dégagé de l'embarras, en telle sorte qu'on puisse tourner tout autour, afin de pouvoir plus commodement aider la malade en ce qu'elle aura besoin.

Il se rencontre quelquefois des femmes dont on ne peut au commencement toucher l'orifice interne de la Matrice, quoyqu elles soient effectivement en travail ; à cause qu'elles ont cet orifice situé

fort haut vers le *rectum* ; ce qui fait que pour lors on ne peut pas preciſément prédire le temps de l'accouchement ; & que même on ſe pourroit tromper, ne croyant pas la femme être en travail, ſi on n'avoit égard aux autres ſignes que nous avons declarez ; qui nous le peuvent faire connoître certainement. Neanmoins lors que l'enfant eſt bien tourné, ſi la femme eſt veritablement en travail, on ſent ordinairement, au travers de la ſubſtance de la Matrice, la tête de l'enfant s'abbaiſſer peu à peu, & reſiſter aſſez fortement à l'attouchement dans le temps des douleurs.

Si la femme qui eſt en travail eſt d'une habitude replette, il ſera fort à propos de luy tirer du ſang du bras, dans le temps que ſon pouls commencera d'être fort élevé par l'agitation du travail; car par ce moyen, ſa poitrine étant dégagée, & ayant la reſpiration plus libre, elle aura bien plus de force à pouſſer ſes douleurs en bas; ce qui ſe fera ſans aucun danger ; d'autant qu'en ce temps l'enfant étant prêt à ſortir, n'a plus de beſoin du ſang de la mere pour ſa nourriture. C'eſt une choſe que j'ay pratiquée beaucoup de fois avec un fort heureux ſuccés. Outre cela cette évacuation empêche ſouvent que la femme n'ait quelque perte de ſang, ou la fiévre aprés ſon accouchement ; en attendant l'heure duquel elle ſe promenera dans ſa chambre, ſi ſes forces le permettent; & pour les conſerver il ſera aſſez à propos de luy faire prendre quelque bon consommé, ou un œuf frais, & quelques cuillerées de vin de temps en temps, ou bien une petite rôtie trempée dedans ; ſans uſer pour lors d'aucuns alimens ſolides, ni boire avec excés des vins de liqueur, ou autres, comme beaucoup de femmes ont coûtume de faire en ce temps, par le mauvais conſeil de leur Sagefemme, qui croyant augmenter par ce moyen les forces de la femme en travail, luy fait boire pour lors du vin d'Eſpagne, ou du roſoli en telle abondance, qu'elle ne manque pas d'avoir pour ce ſujet une groſſe fiévre immediatement aprés ſon accouchement. On luy recommandera ſur tout, de faire bien valoir ſes douleurs, en retenant ſon haleine, & pouſſant le plus fortement qu'elle pourra vers le bas, dans le moment qu'elles luy prendront. La Sagefemme touchera du doigt l'orifice interne de temps en temps, pour reconnoître ſi les eaux ſont prêtes à percer, & ſi l'accouchement les doit bien-tôt ſuivre. Elle oindra auſſi toutes les parties genitales de quelque huile émolliente, ou d'axonge, ou de beurre frais, ſi elle voit qu'elles ayent de la peine à ſe dilater ; & cependant elle ſe tiendra toûjours proche de la malade, afin d'en obſerver attentivement les geſtes, les plaintes,

& les douleurs; car par ces choses on juge bien à peu prés si la besogne s'avance, sans être obligé de toucher la femme tant de fois par bas. Défunt Monsieur *Delacuisse*, qui dormoit souvent auprés des femmes en travail, étoit de son temps si stilé à cela, qu'il ne s'éveilloit ordinairement que quand l'enfant étoit au passage; auquel temps les femmes convertissent leurs plaintes en grands cris, qu'elles redoublent fortement, à cause des douleurs beaucoup plus grandes & plus frequentes qu'elles en ressentent.

La malade pourra aussi par intervales se reposer un peu sur son lit, pour reprendre ses forces; mais il faut prendre garde qu'elle n'y soit pas trop long-temps; & c'est ce que doivent observer principalement les petites trapuës; car elles accouchent toûjours plus difficilement, si on les laisse couchées durant tout leur travail, & encore d'autant plus si c'est de leur premier enfant, que quand on les fait un peu promener par la chambre, les soûtenant dessous les bras, s'il est besoin; à cause que par ce moyen, la pesanteur de l'enfant, quand la femme est debout, fait bien plûtôt dilater l'orifice interne de la Matrice, que lors qu'elle est couchée; cela fait aussi que leurs douleurs en sont bien plus fortes & plus frequentes, & que leur travail n'en est pas de beaucoup si long; pourvû qu'on observe bien qu'elles ne ressentent aucun air froid, durant qu'on les fait ainsi promener dans la chambre. Neanmoins lors que les femmes commencent seulement d'être en travail, & que leurs douleurs sont petites & lentes, sans aucune préparation des eaux de leur enfant, il ne faut pas d'abord les fatiguer en les faisant tenir trop long-temps debout; car souvent on leur fait perdre inutilement de la sorte leurs forces dans le commencement du travail, ensuite dequoy elles sont si debiles qu'elles ont beaucoup de peine à faire valoir leurs douleurs sur la fin : c'est pourquoy il est mieux de faire coucher bien chaudement dans leur lit ses sortes de femmes, pour meurir leur travail, jusques à ce que les eaux de leurs enfans commencent à se bien préparer, aprés quoy on les peut faire lever, si on le juge à propos, pour augmenter par cette situation des bonnes douleurs qui leur viennent en ce temps.

On ne se doit pas étonner du mal de cœur, ou du vomissement qui survient quelquefois pour lors à la femme; car bien au contraire, il aide à pousser d'autant plus en bas, & à provoquer les douleurs de l'accouchement. Nous avons parlé de la cause de ce vomissement au chapitre second de ce present livre, & du sujet pour lequel il n'est pas dangereux.

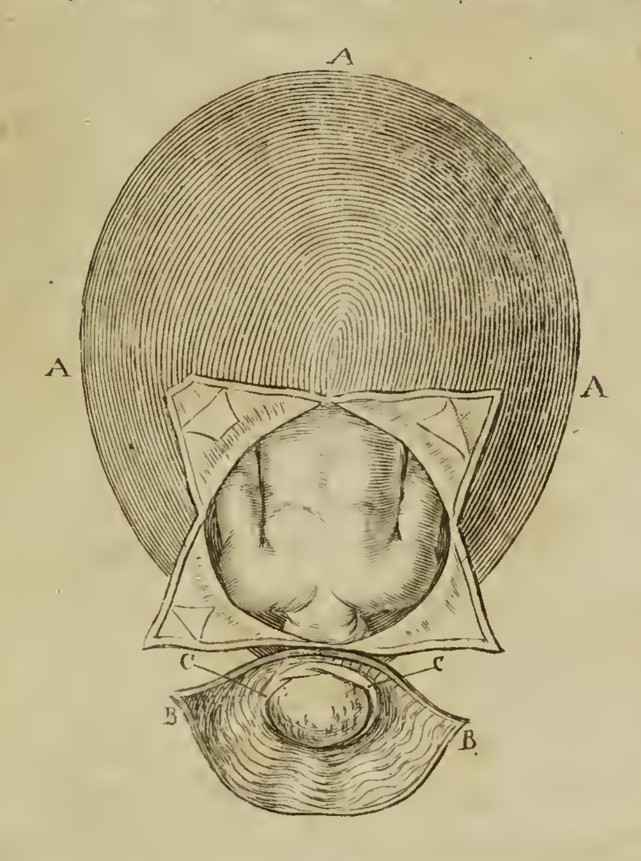
Quand

Quand les eaux de l'enfant ſont bien préparées & formées (leſquelles on ſentira au travers des membranes ſe preſenter à l'orifice interne, de la groſſeur de toute ſa dilatation) la Sagefemme les doit laiſſer percer d'elles-mêmes, & ne pas faire comme quelques-unes, qui s'impatientant de la longueur du travail, viennent à rompre ces membranes pour les faire écouler. Mais croyant par ce moyen bien avancer leur beſogne, au contraire elles la retardent ainſi faiſant, devant que l'enfant ſoit tout-à fait au paſſage ; car par l'écoulement précipité de ces eaux, qui devoient ſervir à le faire gliſſer avec plus de facilité, il vient à demeurer à ſec ; ce qui empêche aprés cela, que les douleurs & les épreintes le puiſſent ſi facilement pouſſer qu'elles auroient fait. Il ſera donc bien plus ſûr de les laiſſer percer d'elles-mêmes ; ce qu'étant arrivé, la Sagefemme pourra aiſément toucher l'enfant à nud, par la partie qu'il preſente la premiere, & reconnoître avec certitude s'il vient naturellement, c'eſt à dire, par la tête, qu'elle ſentira dure, groſſe, ronde & égale ; mais ſi c'eſt une autre partie, elle touchera quelque choſe d'inégal & raboteux, & de dur ou mollaſſe, plus ou moins, ſelon la partie que c'eſt. Incontinent aprés cela elle ſe dépêchera de faire coucher la femme, ſi elle ne l'étoit pas, pour luy aider en ſon accouchement, qui arrive pour l'ordinaire peu de temps enſuite, s'il eſt naturel ; ce qu'elle fera de la maniere que je le diray au chapitre ſuivant. Mais ſi elle s'apperçoit que l'enfant vienne en toute autre poſture qu'en la naturelle, & qu'elle ne ſe trouve pas aſſez capable de faire l'operation ainſi qu'il eſt requis, pour ſubvenir au defaut de la nature, & pour ſauver par ce moyen la mere & l'enfant du peril de leur vie où ils ſont tous deux, elle mandera pour lors, le plus promptement qu'elle pourra, un Chirurgien pour la ſecourir, qui ſoit adroit, connoiſſant, & expert en ces operations, & elle n'attendra pas que les choſes ſoient à l'extrémité, comme pluſieurs font le plus ſouvent.

Il y a certaines Sagefemmes qui ont ſi peur que les Chirurgiens leur ôtent leur pratique, ou de paroître ignorantes devant eux, qu'elles aiment mieux tout riſquer, que de les envoyer querir dans la neceſſité. Quelques autres ſont ſi préſomptueuſes, qu'elles croyent être auſſi capables qu'eux de tout entreprendre. Il s'en voit auſſi, qui à la verité n'ont pas ces vices, mais qui, faute de connoiſſance & d'experience en leur art, eſperent toûjours en vain que l'enfant pourra reprendre avec le temps une bonne ſituation, & que les accidens ceſſeront (s'il plaît à Dieu, comme elles diſent) &

quelques-unes font malicieusement une telle peur, & donnent tant d'apprehension des Chirurgiens aux pauvres femmes, les qualifiant de bouchers & de bourraux, qu'elles aiment mieux quelquefois mourir en travail, avec leur enfant dans le ventre, que de se mettre entre leurs mains. Mais en verité, elles ne peuvent meriter à juste titre ce beau nom de Sagefemme qu'on leur a donné, à ce que je croy, parce que la mere de *Socrate*, qui avoit la reputation d'être le plus sage de toute la Grece, excerçoit l'art des accouchemens; duquel nom elles se rendent tout-à-fait indignes, si elles ne se comportent avec beaucoup de prudence, & avec une grande équité de conscience en une occasion si importante.

Quand elles appelleront de bonne heure quelqu'un pour les secourir au besoin, & avant qu'un enfant (comme il arrive tres-souvent) soit si engagé au passage dans une mauvaise situation, qu'il est presqu'impossible de luy en donner une autre, sans faire une extréme violence à la femme, qui est aussi cause de la mort de l'enfant, bien loin pour lors de perdre leur reputation, elles l'augmenteront par ce moyen, d'autant qu'ainsi faisant on sera persuadé qu'elles ont bien sçu reconnoître le danger en tant & lieu; & le Chirurgien étant appellé aussi tôt que la necessité le requiert, ne pourra point (si ce n'est à tort) trouver aucun sujet de leur attribuer la mauvaise suite de l'accouchement, quand le cas y échet; dont leur conscience sera aussi déchargée; parce qu'en cette rencontre, il y va (ainsi qu'il est dit) de la vie de la mere, & de celle de l'enfant; comme encore à son égard de la privation du Baptême; pour raison de quoy il est frustré a jamais de la joüissance de la Beatitude éternelle. C'est pourquoy celles qui par leur imprudence ou méchanceté, sont cause d'un tel malheur, meriteroient de porter elles-mêmes la peine qu'elles font souffrir à ces pauvres innocens. Aussi-tôt donc que les eaux auront percé les membranes, & que la Sagefemme reconnoîtra que l'enfant ne vient pas bien; elle ordonnera à la malade de ne plus tant s'efforcer, de peur que le faisant par ce moyen trop engager dans le passage, le Chirurgien n'ait bien plus de peine à le retourner; & elle l'envoyera querir au plus vîte pour y travailler selon qu'il sera necessaire; ce qu'il fera de la maniere que je montreray dans la suite de ce Livre. Il est temps maintenant, aprés avoir dit ce qu'il faut faire quand la femme est en travail, de faire connoître comment elle pourra être aidée & soulagée dans son accouchement naturel.



Cette Figure repreſente fort bien tout le globe de la Matrice, qui eſt ſeulement ouvert en partie; pour faire voir de quelle maniere l'enfant en ſort dans l'accouchement naturel.

A. A. A. *Montrent le corps de la Matrice.*
B. B. *Une portion du* vagina, *ou col de la Matrice, ouvert juſques à ſon orifice interne.*
C. C. *L'Orifice interne, qui ceint la tête de l'enfant comme une couronne, pour raiſon de quoy il eſt appellé le* couronnement.

CHAPITRE VII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel, quand il y a un ou pluſieurs enfans.

NOUS avons cy-devant fait connoître que quatre choſes étoient requiſes en l'accouchement, pour pouvoir être vrayement dit légitime & naturel; ſçavoir, qu'il ſoit à terme, qu'il ſoit prompt & ſans aucun fâcheux accident, que l'enfant ſoit vi-

vant, & qu'il vienne en bonne figure; ce qu'ayant été reconnu devoir être ainsi, aprés que les eaux de l'enfant auront percé d'elles-mêmes leurs membranes, comme nous avons dit, on fera mettre aussi tôt la femme sur le petit lit qui lui aura été préparé devant le feu à ce sujet, ou bien elle sera couchée dans le sien ordinaire, si elle le desire; car toutes les femmes n'ont pas coûtume d'accoucher en même posture. Les unes veulent que ce soit en se tenant sur les genoux, comme font certaines femmes aux villages; d'autres étant de bout, & ayant seulement les coudes appuyez sur quelque oreiller mis sur une table, ou sur le bord du lit; & d'autres étant couchées sur quelque matelas mis à terre au milieu de la chambre; mais le meilleur & le plus sûr, est qu'elles soient accouchées dans leur lit ordinaire, pour éviter l'incommodite & l'embarras de les y transporter aprés, auquel cas on le doit bien garnir de matelas plûtôt que de lit de plumes, y ajustant des linges & des draps pliez en plusieurs doubles, & autres garnitures qu'on rechangera selon la necessité, pour empêcher que le sang, les eaux & autres immondices qui sortent en l'accouchement, ne viennent à les incommoder ensuite.

Ce lit doit être fait en telle façon, que la femme ainsi prête d'accoucher y soit couchée sur le dos, ayant le corps de moyenne figure; c'est-à dire, la tête & la poitrine nn peu élevées, & de telle sorte qu'elle ne soit pas entierement couchée, ni tout-à-fait assise; car par cette situation elle respirera plus à son aise, & aura bien plus de force à faire valoir ses douleurs, que si elle étoit enfoncée dans son lit. Etant en cette posture, elle écartera ses cuisses l'une de l'autre, en pliant les jambes, & approchant un peu les talons contre les fesses, qui seront mediocrement élevées par un petit oreiller mis dessous, s'il est besoin, afin que le *coccyx*, ou croupion, ait plus de liberté de se reculer en arriere; & ses pieds seront appuyez contre quelque chose qui resiste; outre cela elle tiendra quelque personne de ses mains, afin de se mieux roidir pendant ses douleurs. La femme ainsi située proche du bord de son lit (auprés duquel sera la Sagefemme qui par ce moyen aura plus de facilité pour luy aider au besoin) prendra courage, & fera valoir ses douleurs le plus qu'il luy sera possible, en s'efforçant de les pousser en bas lorsqu'elles luy viendront; ce qu'elle fera en retenant son haleine, & s'épreignant de tout son pouvoir, comme si elle vouloit aller au bassin; car par tels efforts le diaphragme étant fortement poussé en bas, pousse luy-même, aidé de l'action de tous les muscles du ventre,

la Matrice & l'enfant qui est dedans ; quoy faisant, elle sera consolée de sa Sagefemme, & priée de supporter patiemment son mal, luy faisant esperer qu'elle sera bien-tôt délivrée.

Il y en a qui veulent aussi, qu'il y ait pour lors quelqu'autre femme, qui luy presse avec les mains les parties superieures du ventre, en poussant doucement l'enfant en bas, dont je ne suis pas d'avis ; d'autant que telles compressions seroient plus nuisibles que profitables, à cause du danger qu'il y auroit de faire quelque contusion à la Matrice, qui est extremement douloureuse en ce temps. J'ay vû des femmes s'être fort mal trouvées ensuite, pour avoir été traitées de la maniere. Mais la Sagefemme se contentera seulement (aprés avoir oint sa main d'huile ou de beurre frais, à laquelle elle ne doit avoir aucune bague ni aucun brasselet) d'aider à dilater tout doucement l'orifice interne de la Matrice, en mettant l'extrémité de ses doigts à son entrée, & les écartant les uns des autres, dans le moment que les douleurs prennent, pour tâcher de faire avancer l'enfant, en poussant peu à peu les côtez de cet orifice vers le derriere de sa tête, oignant aussi de temps en temps de beurre frais toutes ces parties, s'il en est besoin, sans neanmoins reïterer trop souvent ces onctions, comme plusieurs font par ignorance, croyant, mais sans raison, faciliter par ce moyen d'autant plus l'accouchement ; car en portant si souvent les doigts à l'entrée de la Matrice pour y introduire du beurre, on fait violence à la tête de l'enfant qui se presente, & aux parties de la femme, qui s'échauffent & se tuméfient pour ce sujet ; & on consume, ainsi faisant, les humiditez glaireuses de ces parties, qui y faisoient une onction naturelle, qui leur étoit bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.

Quand la tête de l'enfant commence à s'avancer dans cet orifice interne, on dit vulgairement qu'elle est au couronnement, à cause qu'il la ceint, & embrasse tout au tour comme une couronne ; & quand elle est si avancée qu'on commence d'en voir manifestement l'extrémité hors de la partie honteuse, on dit en ce temps que l'enfant est au passage ; & pour lors les femmes, principalement celles qui accouchent de leur premier enfant, s'imaginent que leur Sagefemme (quoiqu'il ne soit pas vrai, & qu'elles ne les touche pas seulement) les blesse avec ses doigts, comme si elles étoient égratignées ou piquées d'épingles en ces parties, ce qui leur arrive, à cause de la violente distension & laceration que leur y fait quelquefois la tête de l'enfant par sa grosseur.

Lorſque les choſes ſeront en cet état, la Sagefemme ſe mettra en poſture commode pour recevoir l'enfant qui doit bien-tôt venir; & avec l'extrémité des doigts de ſes mains, dont les ongles ſeront bien rognez, elle tâchera de repouſſer doucement comme il eſt dit, ce couronnement de la Matrice vers le derriere de la tête de l'enfant; & auſſi-tôt qu'elle ſera avancée juſques à l'endroit des oreilles, ou environ, elle la prendra par les deux côtez avec ſes deux mains, gliſſant quelques-uns de ſes doigts ſous les mâchoires; ce qu'ayant fait en ſe ſervant de l'occaſion d'une bonne douleur, elle tirera dans ce moment l'enfant dehors; prenant garde ſur tout en ce temps, que le cordon de l'umbilic ne ſoit entortillé autour de ſon col, ou de quelque autre partie; depeur qu'elle ne vint auſſi à tirer avec violence l'arrierefaix, comme encore la Matrice à laquelle il eſt attaché; ce qui ſeroit pareillement cauſe d'un grand flux de ſang, ou pourroit même faire rompre ce cordon, pour lequel ſujet la femme ſeroit enſuite bien plus difficilement délivrée. Il faut obſerver auſſi de ne pas toûjours tirer tout-à-fait directement cette tête; car il eſt quelquefois beſoin de la tirer comme en vacillant un peu, & l'agitant legerement de côté & d'autre, afin que les épaules puiſſent plûtôt & plus facilement prendre ſa place incontinent aprés qu'elle ſera paſſée; ce qui ſe doit faire ſans perdre aucun temps, de peur qu'étant ſortie, l'enfant ne demeure arrêté par leur largeur & groſſeur, & qu'il ne ſoit en danger d'être étranglé & ſuffoqué, étant ainſi pris au paſſage: mais d'abord que les épaules ſeront dehors, ayant coulé pour ce faire, s'il étoit beſoin, quelques doigts au deſſous des aiſſelles, le reſte du corps ſortira ſans aucune difficulté.

Auſſi-tôt que la Sagefemme aura tiré l'enfant de la ſorte, elle le mettra ſur le côté, luy tournant la face vers elle, pour éviter que le ſang & les eaux qui ſortent immediatement aprés, ne viennent à l'incommoder, ou même à le ſuffoquer en luy tombant dans la bouche & dans le nez, comme il pourroit arriver ſi elle le poſoit ſur le dos; enſuite dequoy elle délivrera la femme accouchée de la maniere que j'enſeigneray au chapitre ſuivant. Mais devant cela elle prendra garde exactement s'il n'y a pas encore quelqu'autre enfant qui ſoit reſté dans la Matrice; car il arrive aſſez ſouvent qu'il y en a deux, & quelquefois même davantage; ce qu'elle pourra facilement reconnoître, en ce que les douleurs de l'accouchement ne laiſſent pas de continuer aprés la ſortie de l'enfant, & le ventre de la femme eſt encore extrémement gros; outre cela elle

en ſera tout-à-fait aſſûrée, ſi mettant ſa main à l'entrée de
trice, elle y ſent d'autres eaux dans leurs membranes, avec
tre enfant ſe preſenter au paſſage. En ce cas, il faut bien ſe
de délivrer la femme, avant qu'elle ſoit accouchée de ſon d
me enfant, & des autres encore, s'il y en avoit un plus grac
bre; d'autant que les jumeaux n'ayant le plus ſouvent qu'u
me délivre pour tous, auquel il y a ſeulement pluſieurs co
avec autant de ſeparations de membranes, ſi on venoit à l
dehors aprés la ſortie du premier enfant, les autres ſeroi
grand danger de leur vie; parce que cette partie leur eſt a
ment neceſſaire tant qu ils ſont dans la Matrice; & on cauſer
ce moyen une grande perte de ſang à la mere. C'eſt pourqu
retranchera le cordon de l'umbilic du premier ſorti, l'ayan
ravant lié avec un bon fil, mis en quatre ou cinq doubles, d
çon que nous dirons plus preciſément cy-aprés; & on attache
bout reſtant avec un petit cordon à la cuiſſe de la femme, n
de peur qu'il ne rentre dans la Matrice, mais pour empêcher
le n'en ſoit incommodée en luy pendant entre les cuiſſes;
auſſi une autre ligature à ſon extrémité, pour enpêcher
ſang n'en ſorte; aprés quoy ayant ôté cet enfant, on ne fe
cune difficulté de rompre auſſi-tôt les membranes de l'aut
fant, pour en faire écouler les eaux (au cas qu'elles ne le
pas encore) parce que le premier ayant fait le paſſage, on a
par ce moyen la ſortie du ſecond, dont on aura ſoin de l'a
cher, obſervant toutes les mêmes circonſtances qu'au p
ſorti; ce qu'étant fait, on la pourra ſûrement délivrer
nous dirons au chapitre ſuivant, aprés que nous aurons d
nôtre penſée ſur la queſtion qu'on nous a ſouvent faite à l
ſion de la naiſſance des enfans jumeaux; pour ſçavoir leq
deux doit être reputé l'aîné, entre celuy qui naît le prem
celuy qui vient enſuite.

Ceux qui admettent la ſuperfetation, croyent que le dro
neſſe devroit appartenir à celuy qui naît le dernier, comme
été le premier engendré au fond de la Matrice; d'où il ne p
ſortir que l'autre n'en ait été mis dehors. Mais pour moy qui
pas bien perſuadé que la ſuperfetation ſe puiſſe faire, je cr
celuy des jumeaux qui naît le premier, doit toûjours avoir l
d'aîneſſe, comme Eſaü avoit par ſa naiſſance à l'égard de ſo
Jacob, étant tous deux enfans jumeaux de Rebecca femn
ſaac, ainſi qu'il eſt écrit au 25. chap. de la Geneſe.



CHAPITRE VIII.

La maniere de délivrer la femme en l'Accouchement naturel.

LA plûpart des animaux, aprés avoir mis leurs petits hors de leur ventre, ne jettent rien que quelques eaux, & les membranes qui les enveloppoient ; mais la femme a un arrierefaix qu'elle doit vuider aprés son accouchement, comme chose alors tout-à-fait inutile & incommode : C'est pourquoy aussi-tôt que l'enfant sera hors de la Matrice, avant même que de luy noüer & couper le cordon de l'umbilic, de peur qu'elle ne vienne à se refermer, il faut sans perdre aucun temps délivrer l'accouchée de cette masse charnuë, qui étoit destinée pour fournir du sang pour la nourriture de l'enfant, pendant qu'il étoit dans la Matrice, & qu'on appelle en ce temps avec assez de raison *arrierefaix* parce qu'il vient aprés l'enfant, & qu'il est comme un autre faix à la femme ; ou délivre, parce qu'étant sorti, elle est tout-à-fait délivrée. Pour ce faire, la Sagefemme ayant pris le cordon, en fera un ou deux tours à deux doigts de sa main gauche joints ensemble, afin de le tenir plus ferme ; de laquelle pour lors elle le tirera mediocrement ; ou bien elle le prendra de cette même main gauche avec

avec un linge ſec, afin qu'il ne gliſſe pas entre ſes doigts ; & de la main droite elle le prendra ſimplement au deſſus de la gauche, tout proche de la partie honteuſe, tirant pareillement avec elle fort doucement, en appuyant cependant le bout de deux doigts joints enſemble, ou ſeulement celuy du doigt indice de cette même main, étendu & porté à l'entrée du *vagina* ſur ce cordon ſelon ſa longueur, comme on peut voir en la figure qui eſt icy repreſentée; obſervant auſſi toûjours, pour rendre la choſe plus aiſée, de tirer & appuyer principalement vers le côté ou l'arrierefaix eſt moins adherent, & de ne pas prendre le cordon recouvert des membranes de l'enfant, qui pendent quelquefois au dehors aprés la ſortie de l'enfant, & qui revêtant ce cordon, empêchent qu'on ne le puiſſe tenir ſi ferme, que quand on le tient ſeul, à cauſe que les membranes font qu'il gliſſe facilement dans les mains ; ce qui arrive ordinairement aux accouchemens, où les membranes des eaux ſe ſont fort avancées hors du paſſage devant que de ſe rompre.

Il faut bien prendre garde ſur tout de ne pas tirer & traiter avec trop de violence le cordon, de peur que venant à ſe rompre, comme il fait quelquefois, tout proche de l'arrierefaix, on ne ſoit obligé de porter enſuite la main dans la Matrice, pour délivrer la femme ; ou bien même que la Matrice, à laquelle cet arrierefaix eſt quelquefois tres fortement attaché, ne ſoit attirée avec luy au dehors, ainſi qu'il eſt arrivé à quelques perſonnes que je connois ; comme auſſi qu'en étant ſeparé avec trop grand effort, il ne ſurvienne au même moment une exceſſive perte de ſang, qui ſeroit certainement d'une dangereuſe ſuite. On obſervera donc bien pour ces raiſons de l'ébranler, & tirer doucement & peu à peu, de la maniere que nous venons de dire ; pendant quoy, pour en faciliter d'autant plus aiſément l'expulſion, la femme ſoufflera fortement dans une de ſes mains fermée, de la façon qu'elle feroit dans l'embouchûre d'une bouteille, pour ſçavoir ſi elle n'eſt pas caſſée ; ou ſe ſerrant exactement elle-même le nez, fera des efforts comme pour ſe moucher ; ou bien elle mettra un de ſe doigts au fond de ſa bouche, comme pour s'exciter à vomir ; ou elle s'épreindra de même que ſi elle vouloit aller à la ſelle, pouſſant toûjours en bas, en retenant ſon haleine, comme elle faiſoit pour mettre ſon enfant dehors. Tous ces mouvemens & ces differentes agitations produiſent le même effet, & font détacher & expulſent l'arrierefaix de la Matrice.

Outre l'obſervation de toutes ces circonſtances, s'il ſe rencon-

troit une plus grande difficulté à la chose, on pourra au besoin, aprés avoir reconnu de quel côté cet arrierefaix est situé, commander à une Garde bien avisée, de presser legerement avec le plat de sa main le ventre de l'accouchée, la menant doucement en bas comme par maniere de friction, & ayant égard sur tout à ne le pas faire trop rudement. Mais si pour tout cela on ne peut encore l'avoir, on sera obligé de porter la main dans la Matrice pour l'en détacher, & l'en tirer de la façon que je diray au chapitre suivant, où je montreray la maniere de le tirer quand le cordon en est rompu.

Aussi-tôt qu'on aura délivré l'accouchée, & fait sortir l'arrierefaix de la sorte, on doit bien considerer s'il est tout entier, & prendre garde qu'il n'en reste aucune portion dans la Matrice, ni de ses membranes, ou quelques caillots de sang, lesquels on doit aussi tirer dehors, car ils seroient ensuite cause de tres-grandes douleurs par leur retention ; & si la femme s'étoit plainte durant sa grossesse de quelque douleur, dureté, ou pesanteur extraordinaire de ventre, plus grande en un endroit particulier du ventre qu'en l'autre : on examinera encore s'il n'est point resté en sa Matrice quelque corps étrange en maniere de mole ou faux-germe, afin de le tirer dans ce même temps. Ensuite de cela on songera aux choses necessaires à la mere & à l'enfant, qui sont en cet état, dont nous ferons mention en leur lieu.

Quand la femme a deux enfans, on la délivrera de la même façon que si elle n'en avoit eu qu'un ; observant seulement, pour les raisons que nous avons fait remarquer au précedent chapitre, de ne le pas faire devant que tous les enfans soient sortis ; aprés quoy on le pourra sans aucun danger, en ébranlant & tirant toûjours doucement, tantôt un des cordons, tantôt l'autre, & quelquefois tous deux ensemble, & ainsi alternativement tant que tout vienne, y procedant comme j'ay dit cy-dessus ; observant toutefois en tirant de la sorte ces cordons, de faire toûjours préceder un peu celuy de l'enfant qui est le premier sorti, afin que par ce moyen l'arrierefaix auquel il est attaché, soit plus aisément tiré hors de la Matrice.

Lorsque l'enfant vient naturellement, la femme accouche, & est délivrée avec fort peu d'aide, en s'y comportant de la maniere que j'ay enseignée dans ces deux derniers chapitres ; de quoy les moindres Sagefemmes sont capables, & souvent même faute d'elles, une simple Garde y peut suppléer. Mais il y a bien d'au-

tres choſes à faire quand l'accouchement eſt contre nature ; car pour lors l'adreſſe & la prudence du Chirurgien expert y ſont le plus ſouvent requiſes. C'eſt de quoy nous allons maintenant traiter dans toute la ſuite de ce deuxiéme Livre.

CHAPITRE IX.

De la maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la Matrice aprés que le cordon eſt rompu.

ON peut mettre la maniere preſente de faire l'extraction de l'arrierefaix, au nombre des accouchemens contre nature à cauſe qu'il ne ſuffit pas, afin que l'accouchement ſoit dit naturel, que l'enfant ſoit bien ſorti ; car il faut encore que la femme ſoit bien délivrée de ſon arrierefaix. A l'égard de l'enfant, celuy-cy peut bien être dit naturel, d'autant qu'il n'a plus beſoin de cette partie auſſi-tôt qu'il eſt hors de la Matrice ; mais quant à la mere, il luy eſt tout-à-fait contre nature. Nous parlerons donc en premier lieu de ce fâcheux accouchement, parce qu'il participe du naturel, comme nous venons de dire du côté de l'enfant, qui n'y eſt en aucun peril, à cauſe qu'il eſt déja ſorti ; aprés quoy nous traiterons de ceux auſquels la mere & l'enfant ſont en tres-grand danger, s'ils n'y ſont promptement & adroitement ſecourus.

J'ay déja montré au chapitre précedent, comme on doit délivrer la femme qui accouche naturellement, auquel on peut recourir pour en voir la methode : Mais quelquefois la Sagefemme le voulant faire, vient à rompre le cordon de l'umbilic en le tirant trop fort ; ou à cauſe qu'il eſt quelquefois ſi foible, & d'autres fois même ſi corrompu, quand l'enfant eſt mort, que le peu qu'on y touche en tirant, le fait quitter priſe, & ſeparer tout proche de l'arrierefaix, qui reſte enſuite dans la Matrice ; ou pour y eſtre trop adherent ; ou à cauſe de la foibleſſe de la femme qui n'a pas la force de l'expulſer au dehors, pour avoir été extrêmement debilitée par la longueur d'un laborieux travail ; ou parce que ne l'ayant pas tiré promptement aprés l'accouchement, la Matrice s'eſt tellement refermée, qu'elle ne lui peut plus donner paſſage, laquelle ne peut auſſi être dilatée pour ce ſujet, ſi ce n'eſt avec une grande difficulté ; car elle demeure à ſec, quand les glaires & les humiditez na-

turelles qui ont coûtume de ſortir dans l'accouchement, ſont écoulées il y a déja long-temps.

J'ay ſouvent remarqué que les arrierefaix qui ſont fort épais, & principalement ceux qui ſont comme ſcyrrheux, ſont bien plus difficilement tirez de la Matrice, que ceux dont la ſubſtance eſt molle, & qui n'ont qu'une mediocre épaiſſeur, qui les rendant plus pliables que les autres, leur permet de s'enfiler plus facilement dans le paſſage, lors qu'on tire leur cordon, devant qu'il ſoit ſeparé de leur maſſe: Et j'ay auſſi obſervé que les cordons qui ſont fronſez, quelque gros qu'ils ſoient, ſont bien plus ſujets à ſe rompre en les tirant pour délivrer la femme, que les autres.

Puiſque c'eſt une verité qui ne reçoit point de doute, que l'arrierefaix demeuré dans la Matrice aprés la ſortie de l'enfant, eſt un corps étrange, qui ſeroit capable, en y reſtant, de cauſer la mort à la femme, nous devons faire en ſorte qu'il n'y ſejourne aucunement, s'il eſt poſſible. C'eſt pourquoy ayant eſſayé de la délivrer, comme nous avons montré au ſuſdit chapitre, ſi le cordon vient à ſe rompre ainſi proche de l'arrierefaix, il faut auſſi tôt, devant que la Matrice ſe ſoit refermée, porter la main dedans, qui ſoit bien ointe d'huile, ou de beurre frais, & qui ait les ongles des doigts rognez fort prés, pour l'en ſeparer doucement avec elle, & le tirer dehors avec les grumeaux de ſang qui y peuvent être. Quand le cordon de l'umbilic n'eſt point rompu, il nous conduit facilement en le ſuivant de la main, au lieu où cet arrierefaix eſt ſitué; mais l'étant, & ayant tout-à-fait quitté priſe, nous n'avons plus ce guide; pour lequel ſujet on doit bien prendre garde pour lors à ne pas ſe tromper, en prenant une partie pour l'autre; comme j'ay vû faire une fois à une Sagefemme, qui croyant tirer l'arrierefaix ainſi reſté dans la Matrice, tiroit fortement la Matrice même, tenant avec la main ſon orifice interne, qui eſt ordinairement fort pendant & allongé dans le col de la Matrice auſſi-tôt que l'enfant en eſt ſorti: Mais voyant que tous les efforts qu'elle faiſoit ne ſervoient qu'à faire extrémement ſouffrir la pauvre malade, elle fut contrainte de me ceder ſa place, & d'avoüer qu'elle n'en pouvoit pas venir à bout, quoiqu'elle ſe fût auparavant temerairement vantée d'être plus capable en ſon Art qu'aucun Chirurgien.

Auſſi-tôt donc qu'on aura porté la main, comme j'ay dit, dans la Matrice vers ſon fonds, on y trouvera l'arrierefaix, qu'on connoîtra par un grand nombre de petites inégalitez qu'y font toûjours les racines des vaiſſeaux umbilicaux du côté qu'ils y vien-

nent aboutir, leſquelles le feront aiſément diſtinguer d'avec la Matrice, s'il y eſt encore adherent. Mais ſi on le trouve entierement détaché de la Matrice, il ne ſera pas difficile de le tirer quand ou aura la main dedans; & s'il y eſt adherent, ayant reconnu de quel côté il l'eſt moins, on commencera par cet endroit à le ſéparer tout doucement, en mettant pour ce ſujet quelques doigts entre la Matrice & la partie de l'arrierefaix qui en eſt un peu détachée, quoy faiſant, le reſte ſe détachera bien mieux; ce qui ſe fait de même que nous le pouvons concevoir par l'exemple d'une carte collée contre quelque choſe; car elle en eſt bien plus facilement ſeparée, ſi elle eſt tirée par l'endroit où elle commence à ſe détacher, que ſi elle eſt priſe par celuy où elle eſt tout-à-fait jointe. On continuëra donc à prendre ainſi peu à peu l'arrierefaix juſques à ce qu'il ſoit entierement détaché, aprés quoy on le tirera dehors; prenant bien garde à n'y pas aller trop rudement, & obſervant cependant, ſi on ne peut pas faire autrement, de laiſſer plûtôt quelque legere portion de cet arrierefaix, que d'écorcher ou égratigner la moindre partie de la ſubſtance de la Matrice; de peur qu'il n'y ſurvînt grand flux de ſang, ou une inflammation & gangréne, dont la mort s'enſuivroit, ſe gardant bien auſſi de ne le pas tirer trop fortement avant qu'il ſoit tout-à-fait ſeparé; afin de ne pas amener la Matrice avec luy, & le conſervant autant entier que le pourront permettre ces reflexions, pour le montrer enſuite aux aſſiſtans, & leur faire connoître que l'operation aura été bien faite. Mais le plus ſouvent ce n'eſt pas tant l'adherence de l'arrierefaix à la Matrice, qui le retient ainſi au dedans, que c'eſt la ſeule contraction de ſon orifice interne, en la partie interieure duquel il ſe fait quelquefois immediatement aprés la ſortie de l'enfant, un fort étranglement, ſemblable à celuy qu'on voit au milieu d'une callebaſſe; car cet orifice n'étant pas dilaté à proportion de la groſſeur du corps de l'arrierefaix, l'arrête, & ne luy pouvant pas donner paſſage, fait ſouvent rompre & détacher entierement le cordon de l'umbilic.

Lors que le Chirurgien ſera mandé, ſi la Matrice n'eſt pas aſſez ouverte pour y pouvoir mettre ſa main dans l'abord, il oindra auſſitôt d'axonge les parties genitales de la femme, afin qu'il les puiſſe plus facilement dilater; aprés quoy il l'y introduira petit à petit, ſans neanmoins uſer de grande violence, ou bien ſeulement deux ou trois de ſes doigts, avec leſquels il prendra une portion du corps de l'arrierefaix qui ſe preſente preſque toûjours à l'orifice interne,

& tirera doucement, & un peu obliquement de côté & d'autre ce qu'il en tient, tâchant toûjours, en conservant sa premrere prise sans la rompre, autant qu'il le pourra faire, d'en reprendre une autre plus avant, à proportion qu'il fait avancer peu à peu le corps de l'arrierefaix, faisant toûjours en sorte que dans la prise qu'il tiendra il y ait une partie de ses membranes; car s'il tiroit seulement la substance spongieuse de l'arrierefaix, elle ne manqueroit pas de se rompre par morceaux, à cause de son extréme mollesse; & cependant la femme de son côté contribuëra beaucoup à cette dilatation: comme aussi à l'expulsion de l'arrierefaix, si elle pousse fortement en bas, retenant son haleine, & s'excitant à vomir ou à éternuer, & faisant les autres choses dont nous avons fait mention au précedent Chapitre.

Mais si pour tout cela elle ne peut vuider cette arrierefaix; & si sa Matrice, à cause qu'elle est trop enflammée, ne peut être assez dilatée pour l'aller querir sans violence, ou s'il y est tellement adherent qu'il n'en puisse être separé; pour lors, afin d'éviter un plus grand mal, on commettra l'operation à la nature, luy aidant par le moyen des remedes qui le feront suppurer. Pour ce sujet on fera des injections dans la Matrice avec la decoction des mauves, guimauves, parietaire, & graine de lin; dans laquelle on ajoûtera de l'huile d'amandes douces, & de l'huile de lis, ou un bon morceau de beurre frais. Cette injection la lénira & temperera, & en l'humectant & amollissant, rendra son orifice plus facile à se dilater, & aidera par la suppuration qu'elle fera de l'arrierefaix, à le détacher plus facilement. Pour en procurer encore plûtôt l'expulsion, il faudra donner à la femme quelque clystere un peu fort, afin que les épreintes qu'elle fera pour aller à la selle, le luy puissent faire vuider; ce qui arrive à plusieurs, qui le rendent dans le bassin, & quelquefois même lorsqu'elles n'y songent pas.

On peut aussi en ce temps, pour éviter que la fiévre ne survienne, comme elle a accoûtumé, & beaucoup d'autres accidens, luy tirer du sang du bras ou du pied, selon qu'il sera jugé plus à propos & necessaire; & cependant il faut principalement fortifier la femme, pour empêcher que les vapeurs fétides & cadavereuses provenant de la pourriture de l'arrierefaix, ne se communiquent aux parties nobles; ce qu'on fera par de bons cardiaques, desquels on luy fera user souvent; non pas composez de ces confections de theriaque, de mitridat, ou d'autres de pareille nature, dont on ne peut donner aucune raison qu'en admettant leurs facultez specifiques, où plû-

tôt imaginaire ; leſquelles choſes ſont plus propres à faire vomir qu'à conforter le cœur. Mais les veritables cardiaques qu'on luy donnera, ſeront de ceux qui font bonne nourriture, & qui en même temps réjouïſſent l'eſtomac, ſans le dégoûter, comme font ces ſortes de drogues, qui ne ſont bonnes que pour ceux qui les vendent ; car, comme *Pline* nous enſeigne tres-bien au 1. chap. du 29. liv. de ſon Hiſt. Nat. parlant de ces precieuſes compoſitions, & principalement de la theriaque : *Oſtentatio artis, & portentoſa ſcientiæ venditatio manifeſta eſt.* Ce n'eſt autre choſe qu'une oſtentation de l'art, & une prodigieuſe vanité manifeſte d'une ſcience ridicule. *Ac ne ipſi quidem illam novere*, laquelle n'eſt pas même connuë de ceux qui l'ordonnent, comme il le prouve fort bien par pluſieurs raiſons qu'il allegue en ce même chapitre. Neanmoins il y a des perſonnes tellement infatuées de ces ſortes de remedes (qui dans la verité ſervent plûtôt d'empêchement à la nature) qu'elles ne croiroient pas bien guerir ſi on ne leur en ordonnoit : Mais, *qui vult decipi, decipiatur* ; c'eſt-à-dire en bon françois, qui voudra être trompé ſoit trompé.

On preferera donc pour le ſujet que nous venons de dire, de donner à la femme des bouïllons conſommez faits avec chairs de veau & de volaille, dans leſquels on mettra le jus d'une orange devant que de les luy faire prendre ; elle pourra auſſi boire un peu de limonade, ou de l'orangeade ; ou bien on mêlera dans ſa ptiſane ordinaire un peu de ſyrop de limon, ou de celuy de grenade (car ces ſyrops qui ſont tres agréables au goût, ſont fort propres à réjoüir l'eſtomac, & fortifier le cœur contre les vapeurs malignes, d'autant qu'ils reſiſtent à la pourriture des humeurs) ou même on luy fera prendre de temps en temps (ſi elle étoit debile & ſans fiévre conſiderable) quelque peu de bon vin bien trempé, lequel nous pouvons dire être le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques. Au ſurplus on fera d'autres remedes ſelon les accidens qui ſurviendront, à cauſe de la retention de l'arrierefaix, tâchant toûjours de le faire ſortir le plûtôt qu'on pourra ; car tant qu'il demeurera dans la Matrice, la femme y reſſentira continuellement une grande peſanteur, & de grandes douleurs preſque ſemblables à celles qui précedoient l'enfantement, quand même il n'y en ſeroit reſté qu'une portion ; & juſques à ce qu'elle ait tout-à-fait vuidé ce corps étrange, elle reïterera toûjours ſes efforts, qui neanmoins luy ſeront vains, ſi les choſes n'y ſont bien diſpoſées auparavant. Mais d'autant plus que l'arrierefaix ainſi retenu eſt petit, d'autant plus

difficilement peut-il aſſez ſouvent être jetté dehors ; à cauſe que l'impulſion que la femme peut faire de ſa part en s'épreignant, n'eſt pas ſi grande, quand le corps, qui eſt contenu dans la Matrice, eſt petit, que quand il eſt d'une groſſeur conſiderable ; car pour lors elle eſt bien plus fortement pouſſée & comprimée; outre cela, c'eſt qu'il en arrive de même qu'aux fruits qui ſe détachent & qui tombent d'eux mêmes de l'arbre quand ils ſont meurs, & qui au contraire en ſont difficilement ſeparez lors qu'ils ſont encore verts : C'eſt ce qui fait que la femme qui avorte eſt ſouvent bien plus difficilement délivrée, que celle qui accouche à terme.

Il y a beaucoup de Sagefemmes, qui, aprés avoir rompu le cordon de la façon dite cy-deſſus, laiſſent ſouvent leur beſogne imparfaite, & remettent le reſte à l'œuvre de nature; & quelquefois auſſi les pauvres femmes meurent, à cauſe des grands accidens qui arrivent ordinairement avant l'entiere ſuppuration de l'arrierefaix ainſi retenu. Mais ſi elles veulent éviter ce malheur, lorſqu'elles ſe rencontrent en pareille occaſion, il faut qu'elles faſſent leur poſſible de délivrer auſſi-tôt la femme, comme nous avons dit ; ou ſi elles ne s'en ſentent pas capables, parce qu'il faut porter la main dans la Matrice pour le faire, ce qui eſt plûtôt le fait du Chirurgien, qui en a une parfaite connoiſſance, elles doivent le mander promptement, afin qu'il trouve lieu, n'étant pas encore tout-à-fait refermé, d'y introduire la ſienne; car plus elles differeroient, d'autant plus la choſe ſeroit-elle aprés difficile.

Il y en a d'autres qui ont bien aſſez de hardieſſe pour entreprendre cette operation ; mais faute d'induſtrie & de connoiſſance neceſſaire, elles n'en peuvent pas venir à bout, & laiſſent parfois la choſe en pire état que ſi elles n'y euſſent pas touché, comme il étoit arrivé à une femme du Fauxbourg S. Marcel, que je fus délivrer trois jours aprés avoir été accouchée à demi-terme par une Matrone du même Fauxbourg, ſur la requiſition que m'en fit Monſieur *Beſſer*, mon Confrere, qui me conduiſit & accompagna chez elle ; où étant, je trouvay qu'elle reſſentoit de continuelles douleurs par tout le ventre, qui la tenoient comme ſi elle eût encore voulu accoucher, vuidant par ſa Matrice des humiditez noirâtres, plus fetides & plus puantes ſix fois que ne ſeroit l'eſſence d'un retrait, & qu'elle avoit outre cela une grande douleur de tête avec la fiévre, qui dans peu ſe ſeroit ſans doute bien augmentée, ſi je ne l'euſſe délivrée en ce temps comme je fis. Pour lequel ſujet m'étant informé tant d'elle que des aſſiſtans qui étoient dans ſa chambre

bre de quelle maniere elle étoit accouchée & depuis quel temps, on me dit qu'il y avoit déja trois jours entiers; mais que ſa Sage-femme n'ayant pas pu la délivrer tout-à-fait, avoit ſeulement tiré quelques petites portions de l'arrierefaix, & dit qu'on ne ſe devoit pas mettre en peine de ce qui étoit reſté, faiſant toûjours vainement eſperer qu'il viendroit bien de luy-même, & qu'au ſurplus il n'y avoit rien à faire qu'à ſe donner patience. A la verité, elle n'étoit pas ſi blâmable, pour ne pouvoir pas délivrer cette pauvre femme, qu'elle l'étoit pour ne la pas faire ſecourir, auſſi-tôt qu'elle reconnut que la difficulté paſſoit ſa capacité, par une perſonne qui l'entendît mieux qu'elle. Aprés ce recit, ayant mis, pour connoître l'état des choſes preſentes, deux de mes doigts dans le *vagina*, je trouvay l'orifice interne de ſa Matrice preſque exactement fermé, dans lequel neanmoins j'introduiſis le doigt indice, où étant, en le fléchiſſant de côté & d'autre, ſans le tirer, je dilatay peu à peu avec luy cet orifice; en telle ſorte que j'y fis entrer le doigt ſuivant, avec leſquels deux ſeuls, n'y en pouvant pas mettre davantage, je tiray trois morceaux de l'arrierefaix, gros comme des noix, qui y étoient reſtez, les prenant l'un aprés l'autre entre mes deux doigts, de la maniere que font les écrevices, lors qu'elles veulent ſerrer quelque choſe avec une de leurs pattes fourchuës; & ainſi faiſant je delivray entierement cette femme, laquelle incontinent aprés ne reſſentit plus aucune douleur, & ſe porta tres-bien enſuite, comme il eſt arrivé à un grand nombre d'autres, à qui j'ay donné un pareil ſecours. Mais ſans cela cette femme auroit indubitablement couru le hazard de la vie, à cauſe de la grande corruption de ce qui étoit retenu dans ſa Matrice; car ce que j'en tiray ainſi, ſentoit ſi mauvais, que plus de deux jours aprés, il me ſembloit que ma main en avoit encore une puante odeur, quoy que je l'euſſe lavée trois ou quatre fois avec du vinaigre.

Mais il arrive ſouvent dans les avortemens des premiers mois, qui ſe font toûjours avec quelque perte de ſang, que l'enfant qui eſt petit, eſt expulſé de la Matrice avec quelques membranes farcies de caillots de ſang, dans le temps que la Sagefemme n'eſt pas auprés de la malade pour la ſecourir, & que les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, n'examinent pas preciſément ſi parmy ces excretions la femme a vuidé l'arrierefaix; lequel eſt pour lors retenu au dedans, à cauſe que la Matrice ſe referme auſſi-tôt que l'enfant en eſt ſorti; à quoy la Sagefemme ne prend pas auſſi quelquefois garde quand elle eſt arrivée; ce qui fait que la choſe ſe rend

d'autant plus difficile par cette negligence ; ensuite de quoy la femme qui n'est pas promptement délivrée de l'arrierefaix ainsi resté dans sa Matrice, est sujette à plusieurs fâcheux accidens, & principalement à des pertes de sang, qui ne cessent pas ordinairement devant que ce corps étrange en ait été mis dehors ; comme il arriva un jour à la femme du Concierge de nôtre maison de saint Cosme, laquelle avorta d'un petit enfant de deux mois, long comme le doigt, & vivant; lequel fut baptisé à l'instant par un Prêtre qui se trouva là par bonheur ; incontinent aprés quoy on laissa ce petit enfant encore palpitant sur une table avec quelques caillots de sang que la femme avoit vuidez, afin de songer à elle qui étoit tombée en foiblesse Mais durant qu'on étoit occupé auprés de la mere, un chat vint aussi-tôt, qui le mangea, & l'avala entierement comme si c'eût été une souris, avec tous les caillots de sang ; ce qui fut cause que la Sagefemme ne put pas examiner si l'arrierefaix n'étoit pas sorti parmi ces excretions ; pour lequel sujet se contentantde la toucher, & ayant reconnu que sa Matrice s'étoit refermée, elle crut qu'il n'y étoit rien resté ; mais comme l'arrierefaix de ce petit enfant y étoit neanmoins demeuré tout entier, la femme sentit de continuelles douleurs dans le ventre durant deux jours, avec une perte de sang, qui vint en si grande abondance au bout de ce temps, que si je ne fusse arrivé dans ce moment pour luy tirer cet arrierefaix, comme je fis, elle n'auroit pas été assûrément encore deux heures sans mourir.

Je ne veux pas oublier d'avertir les Chirurgiens & les Sagefemmes, & même les jeunes Medecins, d'une chose qui merite bien d'être observée, qui est, qu'il faut toûjours faire plûtôt l'extraction de l'arrierefaix par l'operation de la main, autant qu'elle est possible sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion, comme on fait souvent tres-mal à propos avec des remedes pris interieurement ; car toutes les drogues qui peuvent produire cet effet, étant ou purgatives ou diuretiques & extrémement chaudes, contribuent fort à faire venir la fiévre à la malade; & souvent luy faisant faire de grands efforts inutiles, luy font venir des pertes de sang, ou augmentent celle qu'elle a déja, ou luy causent des flux de ventre, des inflammations, ou des descentes & des chûtes de Matrice, qui sont toûjours beaucoup plus préjudiciables à la femme, que ne pourroit être le peu de violence qu'un Chirurgien bien entendu en son Art luy pourroit faire, en tirant l'arrierefaix par l'operation de la main. C'est à quoy on doit bien prendre garde.

Mais comme il arrive ordinairement que dans les avortemens qui ſe font aux premiers mois, l'orifice interne de la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petiteſſe & de la molleſſe du corps de l'enfant qui en eſt expulſé, il n'y a ſouvent pas lieu d'y pouvoir introduire plus d'un ſeul doigt: en ce cas il vaut quelquefois bien mieux, s'il n'y a pour lors aucun accident preſſant, commettre entierement l'expulſion de ces petits arrierefaix à l'œuvre de nature, en l'aidant par les injections & les autres remedes que j'ay enſeignez cy-deſſus, que d'uſer d'aucune violence trop conſiderable pour les tirer avec la main.

J'ay ſouvent remarqué que dans les avortemens qui ont été précedez durant quelque temps de fortes douleurs, l'arrierefaix eſt pour l'ordinaire aſſez facilement expulſé de la Matrice, ou tiré avec l'enfant; mais quand l'avortement ſe fait preſque ſubitement, ſans que les douleurs, qui auroient pu faire détacher l'arrierefaix, ayent précedé, pour lors il reſte aſſez ſouvent au dedans de la Matrice, & n'en eſt expulſé ou tiré qu'avec peine.

Ce que nous avons dit dans ce chapitre, doit ſuffire pour faire connoître comment on ſe doit comporter en pareille occaſion. Montrons maintenant ce qu'il faut faire en chacun des autres accouchemens contre nature.

CHAPITRE X.

Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui ſont contre nature; de leurs cauſes, de leurs differences, & le moyen d'y remedier.

POUR mieux faire entendre les choſes, nous dirons qu'il ſe rencontre trois ſortes de fâcheux accouchemens; ſçavoir, le laborieux, le difficile, & celuy qui eſt tout-à-fait contre nature. Le laborieux eſt un accouchement fâcheux, par lequel la mere & l'enfant (quoyqu'il vienne dans une ſituation naturelle) ne laiſſent pas tous deux de beaucoup ſouffrir, & d'être plus travaillez qu'à l'ordinaire: le difficile ſe peut rapporter à ce premier, & outre cela, il eſt accompagné de quelques accidens qui le retardent, & y cauſent de la difficulté. Mais l'accouchement contre nature eſt celuy qui, à cauſe de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ne peut jamais ſe faire ſans l'aide de l'operation de la main. Dans l'accou-

chement laborieux, & dans le difficile, la nature travaille toûjours un peu, y étant aſſiſtée ; mais en celuy qui eſt entierement contre nature, tous les efforts qu'elle peut faire,ſont vains & inutiles, & il n'y a pour lors que le Chirurgien expert qui ſoit capable de la delivrer, ſans lequel elle ne manqueroit pas de ſuccomber.

Les difficultez qui ſe rencontrent aux accouchemens, arrivent ou de la part de la mere, ou de la part de l'enfant, ou même de celle de tous deux. De la part de la mere, à cauſe de la mauvaiſe diſpoſition de tout ſon corps, ou ſeulement de quelques-unes de ſes parties, & principalement de la Matrice, ou bien à cauſe de quelque forte paſſion de l'ame, dont elle peut être préoccupée. Pour raiſon de tout ſon corps ; comme ſi elle eſt trop jeune, ayant le paſſage trop étroit ; ou trop vieille, étant groſſe de ſon premier enfant ; d'autant que pour lors ſes parties qui ſont plus ſéches & plus dures, ne peuvent pas ſi facilement prêter à la dilatation neceſſaire, comme il arrive auſſi à celle qui eſt trop maigre ; & outre cela les vieilles ont l'articulation du *coccix* ou croupion,plus ferme ; ce qui fait qu'il ne cede pas ſi aiſément à la ſortie de l'enfant,qu'aux jeunes, qui ont cette partie encore cartilagineuſe. Celle qui eſt petite & trapuë, ou contrefaite comme la boſſuë, n'a pas la poitrine aſſez forte pour bien faire valoir ſes douleurs, & les pouſſer en bas ; comme auſſi celle qui eſt foible, ſoit naturellement ou par accident ; & les boiteuſes ont quelquefois les os du paſſage mal conformez ; la delicate & trop ſenſible, ou apprehenſive de la douleur, a encore bien plus de peine qu'une autre ; car cela l'empêche de s'efforcer ; comme auſſi celle dont les douleurs ſont petites, & qui viennent de loin à loin, ou qui n'en a point du tout ; les grandes coliques nuiſent pareillement à l'accouchement, en empêchant les veritables douleurs. Toutes maladies grandes ou aiguës les rendent tres-penibles, & d'une fâcheuſe ſuite, ſelon le ſentiment d'*Hypocrate*, en l'Aphor. 30. du 5. livre : *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale*. Comme quand elle eſt ſurpriſe de quelque fiévre violente, d'une pleureſie, d'un grand flux de ſang,de frequentes convulſions,de dyſenterie,ou de quelque autre grande maladie. Les excremens retenus cauſent auſſi beaucoup de difficulté à la femme qui accouche ; comme s'il y a quelque pierre en la veſſie, ou qu'elle ſoit extrémement pleine d'urine, ſans s'en pouvoir décharger, ou que l'inteſtin *rectum* ſoit rempli de matieres endurcies, ou ſi la femme a de groſſes hemorrhoï-

des & fort douloureuſes ; & ſa mauvaiſe ſituation y apporte encore quelquefois un grand retardement. Les fortes paſſions peuvent encore beaucoup contribuer à rendre l'accouchement difficile ; comme la crainte, la peur, la triſteſſe, la timidité & autres ; & la femme qui avorte, a bien plus de peine que celle qui accouche à terme ; comme auſſi celle qui s'eſt bleſſée, quoyqu'elle ſoit à peu prés proche de ſon temps.

Quant à la difficulté qui ſe rencontre à raiſon de la Matrice ſeule, c'eſt, ou de ce qu'elle n'eſt pas bien ſituée, ou de ſa mauvaiſe conformation, ayant ſon col trop étroit, & trop dur & calleux ; ſoit naturellement, ou par quelque accident ſurvenu, comme par quelque tumeur ou apoſtême, ou ulcere, ou chair ſuperfluë, ſoit dans ſon col, ou à ſon orifice interne, ou à cauſe de quelque dure cicatrice, provenant de quelque violent accouchement qui aura précedé.

Outre cela les choſes qui ſont contenuës dans la Matrice avec l'enfant, rendent auſſi l'accouchement difficile ; comme ſi ſes membranes ſont ſi fortes, qu'elles ne ſe puiſſent rompre, ce qui l'empêche quelquefois de pouvoir s'avancer au paſſage ; ou ſi foibles, que les eaux les percent trop tôt ; car étant écoulées devant le temps, il demeure à ſec dans la Matrice ; s'il s'y rencontre quelque mole ; ſi l'arrierefaix vient à ſortir le premier, ce qui cauſe une grande perte de ſang à la mere, & certainement la mort à l'enfant, à moins qu'il ne ſoit mis hors de la Matrice, ou qu'il n'en ſoit tiré tout auſſi-tôt ; & même la ſortie du cordon de l'umbilic luy cauſe une ſuffocation ſoudaine, ſi on n'y remedie promptement par l'accouchement.

Pour ce qui eſt des empêchemens qui arrivent de la part de l'enfant ; c'eſt quand il a la tête trop groſſe, quand il a le ventre hydropique, quand il eſt monſtrueux, ayant deux têtes, ou étant joint à un autre enfant, ou bien avec quelque mole, ou avec un autre corps étrange ; quand il eſt mort, ou ſi foible, qu'il ne peut aucunement contribuer à ſa ſortie ; & quand il ſe preſente en mauvaiſe figure & ſituation ; comme auſſi quand il s'en trouve deux ou davantage ; à cauſe que la ſituation des enfans, qui ſont pour lors en chaque côté du ventre, empêche les douleurs de l'accouchement de répondre en ligne droite en bas.

Outre toutes ces difficultez dont je viens de parler, j'ay tres-ſouvent remarqué que le travail des femmes eſt beaucoup prolongé, & rendu fort laborieux par quelqu'une des trois cauſes particulieres qui ſuivent : Sçavoir, ou par la groſſeur exceſſive de tout

le corps de l'enfant, qui fait qu'il demeure long-tems devant que de pouvoir être poussé dans le passage ; ce qui n'arrive qu'aprés que les fortes douleurs sont venuës, & ont duré bien du temps: ou bien parce que l'enfant à le col, ou quelqu'un de ses bras embarrassé du cordon de son nombril ; ce qui fait que les douleurs de la femme, au lieu de tendre en bas, rejallissent vers les reins; car pour lors la douleur ne peut pousser l'enfant en bas, sans que le cordon, qui est beaucoup accourcy, quand le col de l'enfant en est ainsi entouré, tiraille en même temps le délivre, & fasse rejallir, comme je viens de dire, la douleur dans le ventre, ou vers les reins : & la troisiéme de ces causes particulieres, est quand l'enfant vient la face en dessus ; parce que dans le temps des douleurs de la mere, son ventre en se contractant, comprime la Matrice sur l'inégalité des bras & des jambes de l'enfant, qui sont en dessus comme la face ; ce qui fait que le mouvement de la douleur en étant intercepté, ne peut pas si facilement pousser l'enfant dehors, que si la compression se faisoit sur le dos de l'enfant, comme il arrive quand il a la face dessous, qui est la situation naturelle. Mais il y a encore une autre difficulté, qui est quelquefois causée par l'ignorance de la Sagefemme, qui, faute de bien sçavoir son Art, empêche la nature de faire son operation, au lieu de l'aider au besoin.

Parlons à present des moyens par lesquels nous pourrions remedier à toutes ces choses, & secourir la femme dans l'accouchement laborieux & difficile ; à quoy nous réüssirons, si nous avons une parfaite connoissance des causes de la difficulté; comme si elle vient de la part de la mere qui est trop jeune, étant aussi trop étroite, on la traitera fort doucement, & on luy amollira les passages avec huiles, graisses ou beurre frais, en les oignant de ces choses long-temps avant l'heure de son accouchement, pour les relâcher & les rendre plus faciles à se dilater, de peur qu'il ne se fasse ruption de quelque partie par la sortie de l'enfant; car il arrive quelquefois qu'il s'y fait une dilaceration jusques à l'*anus* par laquelle les deux trous sont exterieurement mis en un. Si la femme est avancée en âge, lors qu'elle est grosse de son premier enfant, elle s'oindra pareillement les parties basses, pour amollir l'orifice interne de la Matrice, qui étant plus dur & calleux, à bien plus de peine à prêter à la distension necessaire à l'accouchement ; ce qui est cause que le travail de ces sortes de femmes est toûjours beaucoup plus long que celuy des autres, & que leurs enfans, à force d'être poussez contre cet orifice interne, & aussi de demeurer long-temps au paf-

ſage, viennent ordinairement avec de groſſes tumeurs contuſes ſur leur tête.

Les femmes petites & contrefaites ne ſeront miſes au lit pour accoucher, que le plus tard qu'on pourra, & ſeulement lorſque leurs eaux auront percé les membranes ; mais elles ſe doivent tenir debout, & ſe promener dans la chambre, ſi leurs forces le permettent étant ſoûtenuës par deſſous les bras ; car ainſi faiſant, elles reſpireront plus facilement, & feront bien mieux valoir leurs douleurs, que ſi elles étoient au lit, où elles demeurent tout accroupies & entaſſées. Celle qui eſt fort maigre humectera auſſi ſes parties, les oignant des mêmes huiles & axonges, pour les rendre plus molles & plus gliſſantes, afin que la tête de l'enfant ne demeurant pas trop long temps à ſortir, ne ſoit pas tant comprimée, ni meurtrie par la dureté des os de la mere qui forment le paſſage.

La femme foible ſera fortifiée, afin qu'elle puiſſe ſupporter les douleurs de l'accouchement, luy donnant quelque bon conſommé, comme auſſi un peu de vin, ou une rôtie trempée dedans, ou autres confortatifs, ſelon l'exigence des cas. Si elle eſt apprehenſive de la douleur, on la conſolera, l'aſſûrant qu'elle n'en ſouffrira plus gueres, & luy donnant courage par l'eſperance d'être bien-tôt délivrée ; ſi au contraire ſes douleurs ne ſont que petites & legeres, venant de loin à loin & de mauvaiſe eſpece, rejalliſſant vers les reins, ou ſi elle n'en a aucunes, on les luy provoquera, en luy donnant un ou pluſieurs clyſteres qui ſoient un peu forts, afin de les exciter par les épreintes qui viennent en allant à la ſelle ; aprés quoi elle ſe promenera auſſi dans ſa chambre, afin que la peſanteur de l'enfant y puiſſe encore contribuer ; & ſi les douleurs qu'elle avoit euës fort bonnes dans tout le commencement de ſon travail, étoient entierement ceſſées, on les reveillera, en luy faiſant prendre par la bouche, ſi elle n'a pas de fiévre conſiderable, l'infuſion de deux drachmes de ſené dans peu de liqueur, y mêlant le jus d'une orange aigre, pour éviter qu'elle ne vomiſſe le remede ; & une heure ou deux aprés qu'on le luy aura fait prendre, on luy donnera un clyſtere un peu fort, afin que ces deux remedes produiſant leur effet en même temps, les douleurs de l'accouchement en puiſſent être plus facilement provoquées. J'ay ſouvent vû de tres-bons effets de l'uſage de ce remede, dont j'ay coûtume de me ſervir avec bon ſuccés, de la maniere que je viens d'enſeigner, dans les accouchemens laborieux, où les enfans ſont en danger de perir auſſi-bien que les meres, quand la tête de l'enfant demeure

trop long-temps au paſſage aprés l'écoulement des eaux, comme il arrive ſouvent dans les premiers accouchemens des femmes un peu avancées en âge.

Si la femme a grand flux de ſang, ou des convulſions, on y remediera en l'accouchant au plus vite, comme nous avons déja dit autre part, & repeterons en ſon lieu cy-aprés. Si les excrémens ſont retenus, la femme ne les pouvant rendre d'elle-même, on en provoquera l'expulſion ; ce qu'on fera par lavemens, pour ceux du *rectum*, leſquels ſerviront auſſi à diſſiper les coliques qui ſont pour lors fort incommodes ; car elles cauſent de grandes douleurs, qui ſont inutiles & mauvaiſes, parce qu'elles ſont vagues par tout le ventre ſans répondre en bas, comme elles devroient faire ; & ſi elle ne peut uriner, à cauſe de la compreſſion que la Matrice fait au col de la veſſie, elle ſoulevera, pour ce faire, elle-même un peu ſon ventre avec ſes mains ; ou s'il ne ſe peut autrement, on introduira une ſonde creuſe dans la veſſie, pour en tirer l'urine. Si le retardement ou la difficulté de l'accouchement vient à raiſon de la mauvaiſe ſituation de la femme, on luy en fera prendre une meilleure & convenable à ſon habitude & à ſa ſtature, en obſervant les circonſtances que nous avons marquées dans le ſeptiéme chapitre de ce ſecond Livre.

Si elle eſt ſurpriſe de quelque maladie, elle en ſera traitée ſelon ſa nature, avec beaucoup plus de précaution que ſi c'étoit en d'autres temps, ayant toûjours égard à l'état preſent ; ſi c'eſt à raiſon des indiſpoſitions de la ſeule Matrice, comme de ſa ſituation oblique, on y remediera le mieux qu'on pourra par celle du corps ; ſi c'eſt par ſa vicieuſe conformation, ayant ſon col trop dur & calleux, & trop étroit, on l'oindra d'huile & de graiſſe, comme nous avont dit cy-deſſus ; ſi c'eſtoit par quelque forte cicatrice qui ne ſe pût amollir, provenant d'un ulcere qui auroit précedé, ou de quelque ruption faite par un autre violent accouchement, qui ſe ſeroit ainſi agglutinée, on en fera la ſeparation avec un inſtrument propre ; de peur que ſe faiſant derechef une laceration en une autre endroit, la maladie ne fût encore pire enſuite ; ce qu'on fera au lieu que le requierera la choſe pour le mieux, prenant garde que ce ne ſoit pas vers la partie ſuperieure, à cauſe de la veſſie.

Se les membranes des eaux ſont ſi fortes, qu'elles ne puiſſent ſe rompre au temps de l'accouchement, on peut les rompre avec les doigts, pourvû que l'enfant ſoit pour lors fort avancé au paſſage, & qu'il ſuive de fort prés, & que l'orifice interne de la Matrice ſoit

ſuffiſamment

suffisamment dilaté & bien amolli ; car autrement il y auroit danger que ces eaux s'écoulant trop tôt, il ne demeurât long-temps à sec, & qu'on ne fût obligé pour suppléer à leur défaut, d'humecter ces passages, avec fomentations de décoctions & d'huiles émollientes ; ce qui ne fait jamais si bien que quand la nature fait elle même son opération avec ces eaux & ces glaires ordinaires, à quoy elle réüssit fort bien, lorsqu'elles sortent en temps & lieu.

Quelquefois ces membranes s'avancent tellement au dehors de la partie honteuse avant la sortie de l'enfant, qu'elles pendent de la longueur de plus de quatre travers de doigt, ressemblant à une vessie pleine d'eau. Il n'y a pas pour lors grand danger de les percer si elles ne le sont pas; car l'enfant est toûjours au passage bien prêt à sortir quand cela arrive ainsi ; mais il faut bien prendre garde à ne pas tirer ces membranes avec la main, d'autant qu'on détacheroit par ce moyen, avant qu'il en fût temps, l'arrierefaix, auquel elles sont fortement adherentes, d'autrefois aussi les eaux s'écoulent insensiblement par une rupture qui se fait interieurement aux membranes de l'enfant, lesquelles demeurant entieres audevant de sa tête, à laquelle elles servent comme de bandeau, & la tapissant immediatement, la retiennent & l'empêchent de pouvoir être poussée dehors par les douleurs: en ce cas il faut rompre ces membranes, pourvu que le passage soit suffisamment dilaté, afin que la tête de l'enfant ait la liberté de s'y avancer.

Si l'umbilic tombe hors de la Matrice, pour lors on le repoussera aussi-tôt au dedans, l'empêchant de retomber, si faire se peut, sinon il faudroit accoucher la femme au plus vîte; mais si c'est l'arrierefaix, on ne doit jamais le remettre, d'autant qu'étant sorti, il est tout-à-fait inutile à l'enfant, & il luy serviroit d'obstacle & d'embarras si on le remettoit ; en ce cas on le doit retrancher, aprés en avoir lié le cordon, & tirer ensuite l'enfant le plus promptement que faire se pourra, à moins de quoy il suffoqueroit subitement s'il n'étoit déja mort, comme il est presque toûjours en cette occasion.

Si la femme est tombée, & qu'elle soit blessée, elle se mettra aussi-tôt au lit, pour y prendre le repos de toutes manieres ; si ce sont quelques passions de l'ame, qui retardent l'accouchement, on assaïera de les luy faire passer, ou à tout le moins de les adoucir & temperer ; si c'est la honte ou la pudeur, on fera sortir de devant elle les personnes qui en sont la cause ; & si c'est la timidité & la crainte de la douleur, on luy representera que c'est la volonté de

Dieu qui l'a ainſi ordonné, & que ſon travail ne ſera pas ſi rude qu'elle ſe l'imagine, la faiſant reſoudre à cette neceſſité par la conſolation des malheureux, auſquels la peine ſemble toujours un peu plus ſupportable, lors qu'ils font reflexion qu'elle eſt commune, luy remontrant que toutes les autres femmes endurent les mêmes douleurs, & encore plus grandes qu'elle ne fait pas; ſi elle eſt triſte, on tâchera de la réjoüir, luy diſant quelque bonne nouvelle, & luy faiſant eſperer qu'elle aura l'enfant qu'elle ſouhaite, & en un mot (quoyqu'elle ſouffre beaucoup) on luy fera conſiderer que ce n'eſt qu'un mal paſſager, qu'un quart-d'heure de bon temps luy fera oublier auſſi-tôt qu'elle ſera accouchée, l'aſſûrant ſur tout qu'elle eſt hors de danger, à moins qu'on ne le connoiſſe bien preſſant; car en ce cas, il la faudroit avertir de mettre ordre à ſes affaires ſpirituelles & temporelles.

Quand la difficulté vient ſeulement de la part de l'enfant mort, on doit obſerver la methode que nous avons ſpecifiée en l'accouchement naturel; outre laquelle la femme doit s'efforcer le plus qu'elle pourra pour le mettre dehors au plûtôt; car il ne peut plus contribuer à ſa ſortie, comme auſſi quand il eſt extrêmement foible. Elle prendra cependant quelques confortatifs, de crainte que les vapeurs putrides provenant de ſon enfant mort, ne luy cauſent des ſyncopes. Mais s'il eſt tellement hydropique du ventre ou de la tête, qu'il ne puiſſe jamais ſortir, à cauſe de la grande diſtenſion & groſſeur de ces parties; pour lors on ſera obligé de les percer, pour en évacuer les eaux; & s'il eſt énorme en groſſeur de tout le corps, ou de la tête ſeule, ou qu'il en ait deux, ou bien qu'il ſoit joint à un autre enfant, il faut neceſſairement en ce cas, pour ſauver la mere, faire de deux choſes l'une; c'eſt-à-dire, ou dilater les paſſages à proportion de la groſſeur de l'enfant monſtrueux, s'il eſt poſſible de le faire, à moins de quoy il vaut mieux ſuivre l'autre, qui eſt de le tirer avec les inſtrumens, ſi on y eſt indiſpenſablement obligé, pour empêcher que la mere ne periſſe avec ſon enfant; ce qui arriveroit infailliblement, ſi on n'agiſſoit de la façon: & ſi la femme a deux enfans, on y procedera comme il a été dit au chapitre ſeptiéme de ce deuxiéme Livre. Mais ſi la Sagefemme ne peut pas remedier à toutes ces choſes, elle doit promptement appeller un Chirurgien expert, pour luy demander ſon avis, ou luy laiſſer faire ce qui y convient, ſi elle ne s'en trouve pas aſſez capable. Paſſons à preſent aux accouchemens contre nature, qui ne ſe feroient jamais ſans l'operation de la

main, & montrons exactement de quelle maniere il s'y faut comporter.

CHAPITRE XI.

Des accouchemens contre nature, auſquels la main du Chirurgien eſt abſolument requiſe, & les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

LEs accouchemens contre nature qui requierent abſolument l'operation de la main, ſont ceux auſquels l'enfant ſe preſente en mauvaiſe ſituation. *Hypocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & en celuy de la ſuperfetation, n'admet que trois poſtures generales, dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter pour venir au monde; ſçavoir, la tête la premiere, qui eſt la ſeule figure naturelle, quand elle vient directement; la ſeconde, par les pieds; & la troiſiéme, de côté ou de travers; leſquelles deux dernieres ſont tout-à-fait contre nature. Mais pour rendre la choſe plus intelligible, nous dirons que l'enfant peut ſe preſenter en poſture contre nature en quatre façons generales, qui ſont premierement par toutes les parties anterieures du corps, ſecondement par les poſterieures, troiſiémement par les laterales; & quatriémement par les pieds. Or ainſi que nous ne remarquons que quatre vents principaux, auſquels on peut rapporter un chacun des trente-deux que comptent ceux que navigent; & ce, à l'un plus qu'à l'autre, ſuivant qu'ils participent plus ou moins de ces quatre principaux; de même toutes les particulieres & differentes figures contre nature, auſquelles l'enfant ſe preſente pour ſortir, ſe peuvent rapporter à ces quatre manieres generales que nous venons de dire, ſelon qu'elles approchent plus de l'une que de l'autre: & comme le nombre des differens accouchemens contre nature eſt fort grand, nous nous contenterons de traiter de chacun des principaux en particulier; car on viendra facilement à bout des autres qui ne ſont pas de ſi grande conſequence, ſi on eſt capable de remedier à tous ceux dont nous parlerons cy-aprés, dont on peut voir des exemples de toute nature dans mon Livre d'Obſervations. Mais avant que d'en declarer les moyens, il eſt à propos de faire connoître les conditions requiſes au Chirurgien qui veut pratiquer ces operations, avec les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

Ces conditions consistent, ou en ce qui regarde son corps, ou en ce qui concerne son esprit. Pour ce qui est de sa personne, il doit être sain, fort & robuste; d'autant que celle-cy est la plus rude, & la plus laborieuse & penible de toutes les operations de Chirurgie, en laquelle le Chirurgien sue quelquefois à grosses goutes, même au plus grand froid de l'hyver, pour la peine & difficulté qu'il y rencontre ordinairement; ce que nous témoigne bien *Fabrice d'Aquapendente* quand il dit s'y être toûjours tant lassé & fatigué, que souvent il étoit obligé de la laisser achever à ses serviteurs. C'est ce qui fait que certains Chirurgiens laissent aussi tres-souvent mourir les femmes avec leur enfant dans le ventre, sans leur donner aucun secours, refusant par une espece de politique tres blâmable d'entreprendre l'operation quand ils y voyent une trop grande difficulté, afin de s'exempter de l'extrême peine & fatigue qu'elle leur pourroit donner, l'éludant par un specieux prétexte d'impossibilité de la pouvoir faire, & aimant mieux que les pauvres femmes perissent, suivant le prognostic qu'ils en font, que de consentir que d'autres qu'eux entreprennent de les accoucher, de peur que si elles venoient heureusement à rechapper aprés l'operation, on ne crût que ceux qui l'auroient faite, fussent plus capables qu'eux. Mais tout Chirurgien qui a sa conscience bien reglée, ne doit jamais en user de la sorte; car autrement il seroit luy même l'homicide de ces pauvres malheureuses, qui requierent son assistance dans cette extrême necessité. *Occidit enim quisquis servare potest, nec servat.* C'est pour ce sujet que le Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, ne doit pas être d'un âge si avancé, que son corps en soit rendu debile & caduque; mais il faut principalement qu'il ait les mains petites, afin qu'il les puisse plus facilement introduire dans la Matrice quand il est necessaire; qu'elles soient neanmoins fortes, & leurs doigts un peu longs, & particulierement l'*index*, afin de pouvoir plus facilement atteindre & toucher l'orifice interne; qu'il n'y ait aucune bague au temps de l'accouchement, & que ses ongles soient rognez bien prés de la chair, sans qu'il y reste aucunes asperitez, de crainte que la Matrice n'en soit blessée. Il doit être de bon & agreable aspect, propre en ses vêtemens, aussi-bien qu'en sa personne, afin de ne pas effrayer les pauvres femmes qui ont besoin de son assistance.

Il y a des gens qui disent, qu'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, doit au contraire être mal propre, ou à tout le moins fort negligé, se laissant venir une longue barbe sale, afin de

ne pas donner aucune jalouſie aux maris des femmes qui l'envoyent querir pour les ſecourir. A la verité j'en ay vû pluſieurs à Paris de mom temps qui croyoient que cette ſotte politique leur pouvoit faire donner beaucoup plus de pratique ; mais enfin ils s'en ſont deſabuſez ; car une ſemblable mine reſſemble plûtôt à un Boucher, qu'à un Chirurgien, dont les femmes ont déja aſſez de peur, ſans qu'il ſe deguiſe ainſi. Il doit principalement être tres-ſobre, non ſujet au vin, afin d'avoir toûjours une entiere preſence d'eſprit, diſcret, modeſte, & garder tres fidelement le ſecret qui luy eſt confié, ne divulgant à perſonnes étranges les incommoditez & maladies des femmes, qui ſeront venuës à ſa connoiſſance ; & ſur tout qu'il ſoit ſage, prudent, & de bon jugement, pour ſe conduire toûjours avec raiſonnement en ſon operation. Il doit avoir une veritable pitié, ſans toutefois qu'elle puiſſe le diſtraire ni empêcher de faire ſon devoir, ſelon que la choſe le requiert ; comme auſſi être patient, autant qu'il eſt beſoin pour ne rien précipiter, ſe donnant le temps de bien reconnoître ce qu'il eſt neceſſaire de faire. Il ne doit pas auſſi ſe fâcher des injures que luy peuvent dire la malade & les aſſiſtans pendant l'operation ; car c'eſt la douleur de l'une & la compaſſion des autres qui les obligent à cela ſans ſujet. Il doit être bon Chrétien, & avoir la conſcience bien reglée, pour ne pas fruſtrer au beſoin les enfans du bien que leur communique la grace du Baptême, & à ce deſſein il faut qu'il faſſe tout ſon poſſible pour les amener vivans. Il doit aſſiſter charitablement & gratuitement les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon ſecours, & les traiter auſſi doucement & humainement que les riches, deſquelles il ne doit rien extorquer ; mais ſeulement ſe contenter du ſalaire honnête qu'elles luy voudront donner de bonne volonté, ſans les traiter en Arabe, comme il y en a qui font, leſquels n'ont pas ſi-tôt fait leur operation, ſoit bien ou mal, qu'ils veulent être payez ſans aucun delay, & avec tant de mauvaiſe grace & d'importunité, qu'ils obligent ſur le champ la pauvre malade d'envoyer emprunter de l'argent, quand elle n'en a pas aſſez pour les ſatisfaire ſelon leur deſir, & tirent d'elle quelquefois juſques au dernier ſol, pour contenter leur avarice tyrannique ; lequel procedé eſt tout-à-fait indigne d'un honnête homme. Enfin le Chirurgien doüé de toutes ces bonnes qualitez, doit pour ſon accompliſſement & pour ſon entiere perfection, être ſçavant & expert en ſon Art, & particulierement en ces operations, plûtôt qu'en vains ſecrets de pommade ou d'autre charlatanerie, que certains que je connois fourniſſent

aux femmes de leurs pratiques, pour les empêcher, à ce qu'ils pretendent, d'avoir le ventre ridé aprés leur accouchement. Le commerce de ces ſortes de remedes peut bien être permis aux Gardes d'accouchées ; mais il eſt tout-à-fait indecent à un Chirurgien de s'en mêler.

Il y a bien des gens qui croyent qu'il n'y a pas grande difficulté à pratiquer les accouchemens, puiſque ce ſont des femmes qui s'en mêlent ordinairement. En effet, il n'y a pas grand myſtere quand toutes choſes viennent naturellement ; mais quand l'accouchement eſt contre nature, il eſt tres-certain, comme dit fort bien *Celſe* que c'eſt la plus difficile, la plus laborieuſe, & la plus dangereuſe de toutes les operations de Chirurgie; ce qu'ils connoîtroient bien facilement, s'ils l'avoient pratiquée. Il eſt fort aiſé d'en remarquer la conſequence ; car dans toutes les autres pour leſquelles on a recours au Chirurgien, il agit au dehors, & voit à découvert les parties ſur leſquelles il opere ; mais en celle-cy, il travaille au dedans, & il ne doit point, ni ne pourroit pas même, quand il voudroit, ſe ſervir de la vûë pour conduire ſes mains en ſon operation : outre que dans les autres operations, il ne s'agit que de la vie de la ſeule perſonne qui ſe met entre ſes mains ; mais dans l'accouchement, il y va de celle de la mere, & de celle de l'enfant ; & bien plus, de ſon ſalut éternel, quand il meurt ſans Baptême ; & il s'eſt ſouvent vû qu'une ſeule faute en cette operation a cauſé tous ces deſordres en même temps ; de ſorte que c'eſt en faiſant les accouchemens contre nature, qu'on peut dire avec juſte raiſon, *hoc opus, hic labor eſt.* Car, comme dit *Hypocrate* au livre de l'ancienne Medecine, la plûpart des Medecins reſſemblent aux mauvais Pilotes, dont les fautes ne ſont pas manifeſtes, quand leur vaïſſeau vogue durant la bonace ; mais elles ſont connuës d'un chacun quand ils viennent à faire naufrage par leur ignorance durant la tempête. Ainſi en eſt-il des fautes de la plûpart des Chirurgiens & des Sagefemmes, qui ne paroiſſent pas dans les accouchemens naturels ; mais qui ſont tres-manifeſtes dans les accouchemens contre nature, auſquels tres-peu ſont capables de remedier, s'ils n'en font une profeſſion particuliere, & s'ils n'ont toutes les conditions requiſes pour y bien réüſſir.

Or pour s'y comporter, le Chirurgien qui aura les conditions que nous avons dites, lequel ſeul y eſt propre, fera quelques obſervations avant que de les entreprendre ; dont la premiere eſt de prendre garde ſi les forces de la femme ſont ſuffiſantes pour endu-

rer l'operation ; ce qu'il fera en luy tâtant le poux, observant s'il est fort, ou debile, inégal, & intermittent ; considerant encore son visage, & principalement ses yeux, s'ils sont tout-à-fait abbattus, si sa parole est languissante, si sa Matrice & tout son bas ventre sont extraordinairement tendus & enflammez, si elle a toutes les extrémitez du corps froides, s'il luy prend souvent des syncopes avec sueurs froides, si elle tombe en convulsion avec perte de toute connoissance ; enfin si toute sa contenance nous signifie que l'operation seroit vaine, on ne la doit pas entreprendre ; de peur qu'elle ne vienne à mourir entre les mains du Chirurgien, dont il pourroit recevoir un grand blâme, avec la qualité de bourreau qu'on ne manque pas de luy donner, quand ce malheur arrive. Neanmoins lors qu'il y a encore quelque peu d'esperance, tant petite puisse-t-elle être, soit pour la mere, soit pour l'enfant, on est obligé en conscience de faire ce que l'art commande ; & non pas comme ces politiques, qui aiment mieux laisser mourir les personnes sans leur donner aucun secours, que de se charger de mauvaises cures. C'est pourquoy il vaut encore mieux tenter pour lors l'operation dont la suite est incertaine, que de laisser la malade dans un desespoir tout assûré, car quelquefois la nature se releve de bien loin. Mais avant que de l'entreprendre, le Chirurgien fera connoître le grand danger de la vie où la femme & l'enfant sont tous deux, le declarant au mary & aux assistans, même à la malade, s'il étoit jugé à propos pour l'y pouvoir resoudre; & il luy fera en ce cas recevoir ses derniers Sacremens, de peur qu'elle n'en soit plus capable aprés l'operation, qui est toûjours bien laborieuse, & dans laquelle elle pourroit même mourir, comme il s'est quelquefois vû. Mais quand la femme a toutes ses forces, le Chirurgien fera en sorte de ne les pas laisser perdre ni diminuer, en differant l'occasion de luy aider. Pour ce sujet, aprés avoir connu qu'elle est capable de supporter l'operation, il s'informera si elle est à terme ou non, & si elle ne s'est point blessée ; ce qu'il sçaura par le recit de la malade, de la Sage-femme & des assistans, comme aussi par les signes qui luy en apparoîtront, observant de quelle figure se presente l'enfant, & avec quelles circonstances, s'il est mort ou vivant (car quelquefois le mort est autrement tiré que le vivant) & s'il n'y en a qu'un, ou s'il y en a plusieurs. Aprés avoir examiné toutes ces choses, il tâchera de faire concevoir à la malade l'impossibilité qu'il y a qu'elle puisse accoucher sans son aide, & il la fera resoudre à se mettre avec confiance entre ses mains, par des paroles douces, sans l'intimider, luy

persuadant que l'operation ne sera pas si douloureuse qu'elle se l'est imaginée ; & enfin qu'elle est obligée selon Dieu de la souffrir, tant pour elle-même, que pour l'amour de son enfant, qui periroit certainement avec elle, sans ce seul & dernier secours.

La femme y étant resoluë, il faudra qu'il la fasse situer au travers du lit afin de travailler plus commodement, couchée sur le dos, ayant les fesses un peu plus hautes que les épaules, ou à tout le moins le corps également situé, quand il est besoin de repousser ou retourner l'enfant, pour luy faire prendre une autre situation; mais lorsqu'il s'agit d'en faire l'extraction, il faut remettre la femme en la situation que nous avons dite en parlant de l'accouchement naturel ; c'est-à-dire, en tel sorte qu'elle ait la tête & la poitrine un peu plus élevées que le reste du corps, afin qu'elle puisse respirer plus facilement, & mieux aider de sa part à l'expulsion de l'enfant, en poussant & s'épreignant elle-même en bas, dans le temps que le Chirurgien luy commandera. Il faut qu'étant ainsi située, elle ait les jambes pliées, & recourbées en telle façon que ses talons soient assez proches de ses fesses, & les cuisses écartées l'une de l'autre, & tenuës en cet état par deux personnes assez fortes. Il y en aura aussi quelqu'autre qui la retiendra par dessus les bras, afin que son corps ne vienne à suivre en faisant l'attraction de l'enfant, pour laquelle il est quelquefois besoin d'une tres-grande force ; & on luy mettra le drap & la couverture de son lit sur les cuisses, pour la couvrir autant que le requiert une décence honnête, à cause des assistans, comme encore afin qu'elle ne ressente aucun froid; le Chirurgien ayant aussi pour regle en cela sa commodité, jointe avec la consideration de ces choses, & principalement la facilité & la sûreté de son operation ; pour lequel sujet je luy conseille de faire toûjours, autant qu'il pourra, les accouchemens contre nature, étant assis sur un siege d'une hauteur proportionnée à la situation de la femme, qui doit être couchée en telle sorte, que l'entrée exterieure de sa Matrice réponde environ à la hauteur du coude du Chirurgien assis, afin qu'il les puisse faire plus sûrement, & plus commodement, sans se fatiguer avec excés ; car lorsqu'il s'est une fois lassé en operant, il ne peut plus ensuite travailler si adroitement ni si promptement.

Quelques-uns veulent qu'on lie la femme en cette posture, afin qu'étant ainsi tenuë ferme & stable, on puisse travailler avec plus de sûreté ; mais bien loin que cette ligature y pût servir, au contraire elle y seroit tout-à-fait nuisible; car la femme dans cette pos-

ſture immobile, & contrainte comme à la gehenne, ne pourroit pas ſe hauſſer, ſe baiſſer, ou ſe ſoûlever quand le Chirurgien luy diroit, ſelon qu'il le trouve neceſſaire, pour rendre ſon operation plus facile, qu'il fait ordinairement, partie en repouſſant, & partie en fléchiſſant, étendant & tirant quelquefois directement, & parfois obliquement : c'eſt pourquoy on luy doit laiſſer le corps libre, ſans la lier, la faiſant ſeulement tenir en poſture commode à toutes ces differentes intentions par des perſonnes, ſelon qu'il leur ſera preſcrit ; & ſi on la veut lier & garrotter, il faut que ce ſoit avec la langue pour toute bande ; c'eſt-à-dire, la faiſant reſoudre par bonnes raiſons à endurer ſon mal le plus patiemment qu'elle pourra, & à contribuer de toutes ſes forces à l'operation, luy repreſentant la prompte délivrance qu'elle en doit recevoir. Enſuite de toutes ces choſes, le Chirurgien oindra d'huile ou de beurre frais toute l'entrée de la Matrice, afin d'y pouvoir plus facilement introduire ſa main, qui doit pareillement être ointe, & avoir les conditions ſpecifiées cy-deſſus ; aprés quoy il ſe conduira en ſon operation de la maniere que je le diray dans chacun des chapitres ſuivans, lorſque j'auray déclaré les ſignes qui nous font connoître que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la Matrice.

Mais dans tous les accouchemens contre nature qui procedent ſeulement de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ſans être accompagnez d'aucun autre accident conſiderable, il faut attendre, pour faire extraction de l'enfant, que la Matrice ſoit paſſablement ouverte, & que ſon orifice interne ſoit aſſez preparé & amolli, principalement ſi c'eſt un premier enfant. C'eſt pourquoy lorſqu'on s'apperçoit que l'enfant ſe preſente en mauvaiſe ſituation dans le commencement du travail de la femme, il ne faut rompre les membranes de ſes eaux, que dans le temps qu'on ſent les paſſages aſſez diſpoſez à permettre l'extraction de l'enfant ſans une trop grande violence ; & ſi les eaux de l'enfant étoient écoulées par la rupture des membranes avant une ſuffiſante ouverture de la Matrice, il ne faudroit pas laiſſer d'attendre quelque peu la préparation des paſſages, autant qu'il eſt poſſible de l'eſperer, ſans toutefois laiſſer trop deſſécher les parties par l'entiere écoulement des eaux. Car quoyque l'enfant ſoit en mauvaiſe ſituation, il ne laiſſe pas d'être ſuffiſamment vivifié par le cordon de l'umbilic, durant qu'il eſt dans la Matrice, & qu'il n'eſt pas encore fortement engagé au paſſage dans ſa mauvaiſe ſituation ; & la mere de ſon côté n'en eſt pas autrement incommodée, ſinon par la longueur de ſon travail. Si

Mm

l'on n'agiſſoit pas de la ſorte, l'enfant ſeroit bien plus en danger de perir au paſſage dans le temps de l'operation, à cauſe du petit eſpace des lieux qui l'y retiendroit bien plus long-temps, & le Chirurgien auroit beaucoup plus de peine à faire ſon operation, qui cauſeroit auſſi bien plus de violence à la mere.

On doit auſſi obſerver que dans les accouchemens qui ſont beaucoup prématurez, comme au terme de quatre ou cinq mois ou environ, & encore plus dans tous les autres termes de la groſſeſſe moins avancez, & principalement ſi la femme a déja eu d'autres enfans au terme parfait de neuf mois, il ne faut pas ſe mettre bien en peine de réduire ces avortons en une meilleure figure que celle où ils ſe preſentent; car l'orifice de la Matrice ayant été une fois dilaté par le paſſage d'un enfant à terme d'une juſte proportion, peut aſſez ſe dilater par la ſeule operation de la nature, pour laiſſer ſortir ce dernier avorton, dont la groſſeur (quoyqu'il ſoit en double) n'égale pas celle du premier qui eſt venu à terme: & il eſt même plus ſûr, pour ce ſujet, de commettre entierement à la nature l'expulſion de tous les avortons de trois ou quatre mois, qui ſont en mauvaiſe poſture, aux femmes qui n'ont pas encore eu d'autres enfans; puiſque pour leur petiteſſe ils peuvent facilement être pouſſez hors de la Matrice, en quelque poſture qu'ils ſe preſentent, que de tenter à leur donner une figure naturelle, ou à les retourner pour en faire extraction; ce qui ne ſe pourroit pas faire en une femme qui n'a pas eu d'enfans, ſans luy faire quelque ſorte de violence, qui luy ſeroit plus préjudiciable que le ſoulagement qu'on luy voudroit donner.

CHAPITRE XII.

Les ſignes qui font connoître que l'enfant eſt vivant ou mort dans la Matrice.

S'IL y a occaſion où le Chirurgien doive faire une plus grande reflexion, & apporter plus de précaution aux choſes qui concernent ſon art, c'eſt en celle où il s'agit de juger ſi l'enfant, qui eſt dans la Matrice, eſt vivant ou mort; car il s'eſt quelquefois rencontré, par des exemples tout-à-fait déplorables, que des enfans, aprés avoir été eſtimez morts, ont été tirez vivans, & tronquez des deux bras ou de quelques autres parties de leur corps; & d'autres ont été tres-miſerablement tuez avec les crochets, qu'on au-

roit pu avoir vifs, si on ne s'y fût pas trompé. C'est pourquoy, avant que de resoudre de la maniere de faire l'extraction de l'enfant, pour éviter un pareil malheur, & la disgrace de se voir auteur d'un spectacle si pitoyable & si affreux tout ensemble, le Chirurgien prendra bien garde à n'être pas ainsi deçu, faisant tout son possible pour connoître veritablement si l'enfant est vivant ou mort, & se ressouvenant toûjours en cette rencontre, que la timidité est beaucoup plus pardonnable que la témerité; c'est-à dire, qu'il vaut mieux se tromper en traitant comme vivant l'enfant mort, que de traiter comme mort celuy qui ne l'est pas.

On sçaura que l'enfant est vivant, s'il est à terme, si la femme n'a pas été blessée, si elle s'est toûjours bien portée durant sa grossesse, & si elle est en bonne santé pour le present, & tres-assûrément si elle le sent remuer; ce qui se reconnoîtra par le recit de la mere; outre que le Chirurgien en sera encore plus certain s'il le sent mouvoir luy-même, en mettant sa main sur le ventre de la femme, au recit de laquelle il ne faut pas toûjours se fier; car j'ay accouché plusieurs femmes dont les enfans étoient morts en leur ventre il y avoit plus de quatre jours, selon qu'il étoit facile de juger par leur corruption, qu'elles disoient neanmoins (quoyqu'il ne fût pas vray) avoir senti remuer tres-peu de temps devant leur accouchement; & quelques autres dont les enfans étoient vivans, qu'elles n'avoient aucunement senti pendant deux ou trois jours auparavant, suivant leur recit: car aprés l'écoulement des eaux de l'enfant, il est quelquefois si comprimé par la contraction de la Matrice, qu'elle ne luy laisse plus la liberté de mouvoir ses membres, comme il faisoit, avant que les eaux qui la tenoient plus étenduë, en fussent évacuées.

Si par le mouvement de l'enfant, le Chirurgien ne peut pas être certain qu'il soit vivant, quand les eaux auront percé les membranes, il doit couler sa main doucement dans la Matrice, aussi-tôt qu'il le pourra faire; où étant, il sentira la pulsation des arteres umbilicales, qui sera d'autant plus forte, qu'il les touchera proche du ventre de l'enfant; ou bien ayant trouvé une des mains de l'enfant, il tâtera l'artere du poignet; mais elle n'a pas pour lors un mouvement si sensible que celuy des arteres umbilicales, à quoy il le connoîtra mieux. S'il sent donc ainsi le battement de ces arteres, il peut alors s'assûrer qu'il est vivant; comme pareillement, si luy ayant mis l'extrémité du doigt dans la bouche, il luy sent remuer la langue; & le Chirurgien observera de toucher l'une ou l'autre de ces

parties de l'enfant, selon qu'il jugera le pouvoir faire plus facilement ; ce qui dépend des differentes postures ausquelles il se peut presenter.

Mais au contraire, l'enfant sera mort, s'il ne se remuë point il y a fort long-temps, s'il sort de la Matrice des humiditez fetides & cadavereuses, si la femme ressent de grandes douleurs, & une grande pesanteur dans le ventre, s'il n'a aucun soûtien, tombant comme une boule toûjours du côté qu'elle se couche, s'il luy arrive des syncopes & des convulsions fréquentes, s'il y a long temps que le cordon de l'umbilic ou l'arrierefaix est sorti; & si mettant la main dans la matrice,on trouve l'enfant froid,son umbilic sans pulsation, & sa langue immobile ; & si en touchant sa tête,on la sent toute mollasse, & ses os fort vacillans, & chevauchans l'un sur l'autre à l'endroit des sutures, à cause que le cerveau s'affaisse, & est sans pulsation lorsque l'enfant est mort; lequel se corrompt plus en deux jours qu'il reste ainsi dans la Matrice,aprés ses eaux écoulées,qu'il ne feroit en quatre étant dehors ; ce qui arrive à cause de sa chaleur & de l'humidité du lieu, qui sont les deux principes de pourriture. Je dis apres ses eaux écoulées ; car on voit quelquefois des enfans morts rester des semaines entieres, & même encore plus long-temps dans la Matrice sans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de leurs eaux, dans lesquelles ils se conservent pour quelque temps, comme dans une espece de saumure.

Mais on peut seulement tirer des conjectures de la mort de l'enfant, si la femme a eté blessée, si elle a une grande perte de sang, si elle n'est pas à terme ; s'il y a fort long-temps, comme quatre ou cinq jours, que ses eaux sont percées ; si elle a le visage de couleur plombée, les yeux fort enfoncez, & le regard languide & abbattu ; si son haleine est fort mauvaise, si ses mamelles sont flétries, & que la grosseur du bas de son ventre commence à diminuer depuis quelque temps, sans que les eaux de l'enfant soient écoulées de la Matrice; car le ventre des femmes grosses dont l'enfant est mort,diminuë assez souvent au lieu d'augmenter ; à cause que pour lors la nature n'envoye plus les humeurs ordinaires qui étoient destinées pour la nourriture & pour l'accroissement de l'enfant, & les eaux qui étoient avec l'enfant dans la Matrice,se resolvent & se dissipent insensiblement, & l'enfant mort se flétrit en même temps, comme fait un fruit à l'arbre qui ne luy fournit plus de nourriture.

Nous disons que ces choses le signifient seulement par conjectu-

re, & non pas certainement comme font les autres, qui ſe rencontrant la plûpart enſemble en une perſonne, & en un même temps, nous dénotent aſſurément que l'enfant eſt mort ; à moins de quoy la choſe ne peut pas être tout-à-fait certaine, pour lequel ſujet on y doit faire (comme j'ay dit) une reflexion bien attentive, avant que d'entreprendre l'operation, afin d'éviter les accidens ſpecifiez cy-deſſus. C'eſt pour ce ſujet que j'ay fait remarquer preciſement qu'il faut que la plûpart de ces ſignes ſe rencontrent enſemble, pour nous certifier que l'enfant eſt mort ; car pluſieurs d'entr'eux, ſont équivoques, lorſqu'ils ſont ſeuls ; comme eſt par exemple celuy des excretions fetides & cadavereuſes, qui pourroit facilement tromper ceux qui ne conſidereroient pas qu'il ſe rencontre quelquefois deux enfans dans la Matrice, dont l'un eſt mort & corrompu, & l'autre eſt vivant & ſain ; ce que j'ay vû arriver pluſieurs fois, & particulierement en une occaſion où la femme d'un Avocat m'envoya querir pour la ſecourir en ſon accouchement, & pour terminer un grand differend qu'elle avoit avec ſa Sagefemme, qui étoit fondé ſur ce que, nonobſtant qu'elle ſentoit manifeſtement ſon enfant remuer en ſon ventre, ſa Sagefemme luy vouloit faire croire qu'il étoit mort, à cauſe des excretions puantes & cadavereuſes qu'elle vuidoit de la Matrice depuis deux jours : mais lorſque j'eus examiné ce qui en étoit, je trouvay qu'elles avoient toutes deux fortuitement dit la verité ; car j'accouchay ſur l'heure cette femme de deux enfans mâles, dont le premier étoit mort & entierement corrompu, duquel procedoient ces excretions puantes que la mere avoit vuidées, & l'autre étoit vivant. Je les tiray tous deux par les pieds, à cauſe qu'ils ſe preſentoient en mauvaiſe poſture, ayant été obligé pour ce ſujet de percer les eaux du dernier, qui étoit vivant, afin de le tirer incontinent aprés que j'eûs fait extraction de ce premier qui étoit mort.

Il faut encore obſerver que les excretions de la Matrice peuvent auſſi être renduës fetides & cadavereuſes par la ſeule corruption de quelques caillots de ſang extravaſé, qui ont ſéjourné durant quelque temps dans la Matrice ; ce qui n'empêche pas que l'enfant ne ſoit vivant : & les eaux verdâtres & noirâtres, que quelques femmes vuident avant que d'accoucher, ne ſont pas toûjours un ſigne certain que leur enfant eſt mort ; car j'en ay ſouvent accouché qui en vuidoient de pareilles, & dont tout le cordon & l'arrierefaix étoient auſſi d'une couleur tout-à-fait livide, & paroiſſoient fort corrompus, nonobſtant quoy leurs enfans étoient

vivans. Mais quand ces eaux ont avec ces couleurs étranges une odeur cadavereuse comme de chair pourrie, l'enfant pour lors est vraysemblablement mort. Je dis vraysemblablement, & non pas veritablement; car quelquefois la mauvaise odeur & la couleur étrange de ces eaux procedent seulement de la corruption de quelque caillot de sang, comme j'ay dit, & du *meconium* de l'enfant dissou dans ces mêmes eaux. Et quant à ce qui est du signe qui se tire de la longueur du temps qu'il y a que la femme n'a point senti remuer son enfant, il est encore incertain; car il y a des enfans, qui quoyque vivans, sont quelquefois deux jours entiers dans la Matrice aprés que les eaux sont écoulées, sans que la femme les sente remuer manifestement; à cause que la Matrice par sa contraction ne laisse plus, comme j'ay dit, la liberté à l'enfant de mouvoir ses membres, ainsi qu'il faisoit avant l'écoulement des eaux, à quoy la debilité de l'enfant peut encore beaucoup contribuer. C'est pourquoy on doit bien prendre garde à toutes ces circonstances.

Je ne croirois pas m'acquiter du devoir d'un Chrétien, & du service que j'ay dessein de rendre au public, en enseignant fidellement tout ce qui concerne la bonne & veritable methode d'aider & secourir les femmes en leurs accouchemens, si parlant des signes de l'enfant mort en la Matrice, je ne refutois la notable erreur d'un Auteur * moderne, dont le livre meriteroit plûtôt d'être envoyé aux Beurrieres & aux Espiciers de la Halle, pour servir d'enveloppe à leurs marchandises, que d'être distribué au public, à cause des dangereuses consequences de ses mauvais preceptes, & de l'ignorance crasse de cet Auteur, dont voicy seulement un échantillon de la pernicieuse doctrine. Dans les pages 75. & 76. de son liv. (qu'on peut dire être, *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*) il assûre une insigne fausseté, avec plus d'effronterie que s'il disoit une verité incontestable, soûtenant *qu'un signe certain & indubitable de la mort de l'enfant en la Matrice, & qu'autre que luy*, dit-il, *n'a jamais observé, est que l'enfant a vuidé le* meconium (qui est l'excrément de ses intestins) *& qu'en quelque situation qu'il soit, si le Chirurgien reconnoît ce signe en touchant une femme, & que ses doigts paroissent teints d'une couleur noirâtre* (qui est celle de ce *meconium*) *il pourra assûrer pour lors que l'enfant est mort en la Matrice, à cause qu'il s'est vuidé*. Mais c'est, comme j'ai dit, une insigne fausseté que l'experience nous fait connoître tous les jours; car il n'y a rien de si commun dans les accouchemens contre nature, que de voir des enfans vivans qui se sont vui-

* *Viardel.*

dez dans la Matrice, comme font tous ceux qui ſe preſentent le cul devant; leſquels vuident toûjours le *meconium*, auſſi-bien que pluſieurs autres qui ſe preſentent en d'autres mauvaiſes poſtures, qui le rendent pareillement, à cauſe que leur ventre eſt grandement comprimé en ces occaſions, & principalement quand le Chirurgien eſt obligé de les retourner pour en faire extraction. Monſieur *Doye*, & Monſieur *de Mailly*, tous deux mes Confreres, que je cite, parce qu'ils ont connoiſſance de la choſe, peuvent bien témoigner que j'ay accouché en leur preſence, il y a quelques années, leurs femmes, d'enfans vivans, qui venoient en mauvaiſe poſture, & qui avoient vuidé quantité de ce *meconium* avant que je fuſſe arrivé pour les ſecourir, leſquelles ſe portent encore bien à l'heure preſente, auſſi-bien que plus de cent autres de la ſorte que je pourrois nommer. Que l'on prenne donc bien garde en ces occaſions à ne pas traiter comme morts des enfans qui ſont effectivement vivans; & que l'on ne ſe laiſſe pas abuſer par l'ignorance de cet Auteur, ſous le ſpecieux prétexte d'une authentique approbation, que quatre Doyens, & un autre Docteur en Medecine ont donnée à ſon miſerable Livre, aprés l'avoir eu entre leurs mains durant quatre mois pour l'examiner; de laquelle il ſe glorifie à leur préjudice, en ſa Preface au Lecteur: diſant *qu'elle luy ſert d'un aſſez puiſſant bouclier pour le mettre à couvert, & pour le défendre de l'attaque des Critiques*: car je veux croire pour l'honneur de ces cinq doctes Meſſieurs, que cet Auteur a ſurpris d'eux cette approbation, ne pouvant pas me perſuader qu'ils ſoient ſi peu connoiſſans en cette matiere, que d'avoir avoüé par leurs ſignatures une ſi mauvaiſe doctrine que celle qui paroît en tout ce Livre, laquelle rejalliſſant ſur eux, eſt capable de faire diminuer en même temps l'eſtime qu'on doit avoir pour leur celebre *Faculté*.

Or ayant ſuffiſamment enſeigné en ce chapitre les ſignes qui nous peuvent faire connoître ſi l'enfant eſt vivant ou mort dans la Matrice, montrons à preſent ce qu'il faut faire en chacun des accouchemens contre nature, que le Chirurgien ne doit pas entreprendre ſans avoir auparavant ondoyé l'enfant ſur la premiere partie qu'il preſente, lorſqu'il y a quelque ſigne qu'il eſt vivant, & apparence d'un trop rude travail, de peur qu'il ne ſoit plus temps de le faire aprés l'operation, en laquelle pluſieurs, qui ſont déja tres-foibles d'ailleurs, meurent, pour la difficulté qui s'y rencontre aſſez ſouvent.



Chapitre XIII.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.

C'Est une verité tres-conſtante & connuë à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, que les differentes poſtures contre nature auſquelles les enfans ſe preſentent pour ſortir de la Matrice, ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux, & des accidens qui s'y rencontrent, pour leſquels on a ordinairement recours au Chirurgien.

Les ſignes qui font connoître que l'enfant ſe doit certainement preſenter en quelque mauvaiſe poſture, telle qu'elle puiſſe être, ſont que les douleurs de la femme ſont ordinairement plus lentes, & ne répondent pas ſi directement en bas, que quand il vient en bonne ſituation; & ſi on la touche par bas devant que les membranes des eaux ſoient percées, on ne ſent ſouvent aucune partie du corps de l'enfant, à cauſe qu'étant en mauvaiſe poſture, les douleurs de la femme ne le peuvent pas faire deſcendre, ni avancer ſi facilement dans le paſſage; & ſi on ſent parfois quelque partie, elle paroît au toucher de figure inégale, & non pas groſſe, dure, ronde, &

& de figure égale comme la tête; & quand les membranes des eaux sont percées, aprés que le premier flot est sorti, le reste distille peu à peu, & continuellement jusques à ce qu'elles soient entierement écoulées; parce que les parties que l'enfant presente, laissant quelque vuide au passage à cause de leurs inégalitez, ne peuvent pas empêcher qu'elles ne s'écoulent toutes, comme fait bien la tête; laquelle se presentant en droite ligne à l'orifice interne, & en occupant tout le passage par sa grosseur & par sa rondeur égale, vient à le boucher exactement, & empêche par ce moyen que ce qui reste des eaux de l'enfant dans la Matrice ne se puisse écouler; ce qui aide beaucoup à faciliter le passage de son corps aussi-tôt que sa tête est sortie de la Matrice. Or comme on est obligé le plus souvent, à raison de ces mauvaises situations, de tirer l'enfant par les pieds, c'est le sujet pour lequel j'ay resolu, avant que de parler des autres accouchemens, à la plûpart desquels celuy-cy doit servir de guide, de montrer comment on se doit comporter, quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers.

Beaucoup d'Auteurs veulent qu'en cette occasion l'on fasse changer la mauvaise figure de l'enfant, & qu'on la reduise à la naturelle, c'est-à-dire, que s'il presente les pieds, on le retourne pour le faire venir la tête la premiere. Mais s'ils nous en expliquoient des moyens faciles, on pourroit suivre leur conseil, dont il est bien difficile (pour ne pas dire impossible) de venir à bout, si on veut éviter le danger extréme, auquel on mettroit la mere & l'enfant par les violences qu'il leur faudroit faire souffrir pour ce sujet; à raison de quoy il vaut mieux le tirer par les pieds, quand il s'y presente, que de le mettre en plus grand hazard de la vie en le retournant.

Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura reconnu que l'enfant vient en cette situation, & que la Matrice est assez ouverte pour donner passage à sa main (sinon il fera en sorte, oignant d'huile ou de beurre frais toute son entrée, de la dilater peu à peu, se servant aussi pour ce sujet des doigts, les écartant les uns des autres, aprés les y avoir introduits joints ensemble, & continuant à ce faire jusques à ce qu'elle le soit suffisamment) pour lors ayant ses ongles bien rognez, ses doigts sans aucune bague, & toute sa main ointe d'huile ou de beurre frais, & disposée, comme aussi la femme située de la maniere que nous avons déja plusieurs fois dite, il l'introduira doucement à l'entrée de la Matrice, ou trouvant les pieds de l'enfant, il le tirera dehors en cette posture, de la façon que nous

allons décrire. Mais s'il ne s'en presentoit qu'un, il faut qu'il considere bien quel il est, si c'est le droit, ou si c'est le gauche, & de quelle figure il se presente ; car ces reflexions luy feront facilement connoître de quel côté peut être l'autre pied ; ce qu'yant remarqué, il l'ira chercher, & aprés l'avoir trouvé, il le tirera tout doucement dehors avec le premier ; avant quoy il doit encore bien prendre garde, que ce second pied ne soit pas celuy d'un autre enfant ; parce que cela étant, il creveroit plûtôt la mere & les enfans, que de les tirer ainsi ; ce qu'il connoîtra facilement, si ayant coulé sa main au long de la jambe & de la cuisse du premier jusques à l'aîne, il trouve que les deux cuisses sont dépendantes d'un seul & même corps ; ce qui est aussi un moyen facile pour rencontrer l'autre pied, quand il ne s'en presente qu'un dans l'abord.

Plusieurs Auteurs recommandent que de peur de perdre la piste du premier pied, on le lie d'un ruban avec un nœud coulant, afin de n'être pas obligé de l'aller chercher une seconde fois quand on aura trouvé l'autre ; mais souvent il n'est pas beaucoup necessaire ; car pour l'ordinaire quand on en tient un, l'autre n'est pas bien difficile à rencontrer : se serve neanmoins qui voudra de cette précaution qui ne peut nuire, sinon en ce qu'elle prolonge le temps de l'operation. Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura trouvé les deux pieds de l'enfant, il les amenera dehors ; puis les prenant de ses deux mains, au dessus des malleolles, & les tenant prés l'un de l'autre, il les tirera également de cette maniere, jusques à ce que les cuisses & les hanches de l'enfant soient sorties ; empoignant aussi quelquefois pour ce sujet, ses cuisses au dessus des genoux d'abord qu'il aura lieu de le pouvoir faire, & observant d'envelopper ces parties d'un linge simple qui soit sec, afin que ses mains qui sont déja grasses, ne viennent à couler sur le corps de l'enfant qui est fort glissant, à cause des humiditez glaireuses dont il est tout couvert, lesquelles l'empêcheroient de le pouvoir tenir ferme ; ce qu'étant fait, tenant toûjours l'enfant par les deux pieds, ou au dessus des genoux, il le tirera de la sorte jusques au haut de la poitrine, aprés quoy il abbaissera de côté & d'autre avec sa main les deux bras de l'enfant le long de son corps, lesquels il rencontrera pour lors aisément ; observant de le prendre plûtôt par les mains vers le poignet, que par aucun autre endroit, & de les dégager adroitement du passage l'un aprés l'autre, sans les trop forcer, de peur de les rompre, comme font souvent ceux qui operent sans methode ; & prenant bien garde pour lors qu'il ait

le ventre & la face directement en deſſous, pour éviter que l'ayant en deſſus, ſa tête ne vînt à être arrêtée vers le menton par l'os *pubis* : c'eſt pourquoy s'il n'étoit ainſi tourné, il faudroit le mettre en cette poſture ; ce qu'on fera facilement, ſi deſlors qu'on commence à tirer l'enfant par les pieds, on les incline en les tournant peu à peu, à proportion qu'on en fait l'extraction, juſqu'à ce que ſes talons regardent directement le ventre de la femme ; & s'ils n'étoient pas tout-à-fait dans cette ſituation, quand on a tiré l'enfant juſques au haut des cuiſſes, il faut devant que de le tirer plus avant, que le Chirurgien gliſſe une de ſes mains applatie juſques vers le *pubis* de l'enfant, & que de ſon autre main il en tienne les deux pieds, pour luy tourner en même temps le corps du côté où il eſt plus diſpoſé à recevoir une bonne ſituation, juſques à ce qu'il ſoit comme il eſt requis, c'eſt-à-dire, la poitrine & la face en deſſous : & l'ayant ainſi amené juſques vers le haut des épaules, il faut bien prendre le temps (commandant à la femme de s'efforcer dans cet inſtant) pour faire en ſorte qu'en le tirant, ſa tête puiſſe prendre leur place dans le même moment, & qu'ainſi faiſant, elle ne ſoit pas arrêtée au paſſage.

Quelques Auteurs recommandent, pour empêcher cet inconvenient, de n'abbaiſſer ſeulement qu'un des bras de l'enfant, & de laiſſer l'autre relevé ; afin que ſervant d'écliſſe à ſon col, la Matrice ne puiſſe ſe refermer devant que la tête de l'enfant ſoit entierement paſſée ; mais ſi le Chirurgien ſçait bien prendre ſon temps ſans perdre l'occaſion, il n'aura pas beſoin de cette précaution pour éviter cet accident, qui arriveroit bien plûtôt, s'il laiſſoit un bras de l'enfant en haut ; car outre qu'il occuperoit par ſa groſſeur une partie du paſſage qui n'eſt pas déja trop large, c'eſt que faiſant pancher la tête plus d'un côté que d'autre, il ſeroit cauſe qu'elle ne manqueroit pas d'être encore bien plûtôt arrêtée par celuy où le col de l'enfant ne ſeroit pas ainſi écliſſé. Lorſque j'ay quelquefois voulu eſſayer en tirant des enfans par les pieds à laiſſer de cette façon un bras élevé, j'ay toûjours été obligé de les abbaiſſer tous deux, aprés quoy j'ay bien plus facilement achevé mon operation.

Il y a neanmoins des enfans qui ont la tête ſi groſſe, qu'elle demeure arrêtée au paſſage aprés que le corps eſt tout-à-fait dehors, nonobſtant toutes les précautions qu'on puiſſe y apporter pour l'éviter. En ce cas, il ne faut pas s'amuſer à tirer ſeulement l'enfant par les épaules ; car quelquefois on feroit plûtôt quitter & ſeparer

le col que de l'avoir ainsi,mais durant que quelqu'autre personne tirera mediocrement le corps de l'enfant, le tenant par les deux pieds, ou au dessus des genoux, le Chirurgien dégagera peu à peu la tête d'entre les os du passage ; ce qu'il fera en glissant doucement un ou deux doigts de sa main gauche dans la bouche de l'enfant, pour en dégager premierement le menton, & de sa main droite il embrassera le derriere du col de l'enfant, au dessus de ses épaules, pour le tirer ensuite, avec l'aide d'un des doigts de sa main gauche, mis dans la bouche de l'enfant, comme je viens de dire, pour en dégager le menton ; car c'est cette partie qui contribuë davantage à retenir la tête au passage, duquel on ne la peut tirer devant que le menton en soit entierement dégagé ; observant aussi de le faire le plus promptement qu'il sera possible, de peur que l'enfant ne soit suffoqué, comme il arriveroit indubitablement s'il demeuroit long-temps ainsi pris & arrêté ; parce que le cordon de l'umbilic, qui est au dehors, étant refroidi & fortement comprimé par le corps ou par la tête de l'enfant, qui reste trop long temps dans le passage, l'enfant ne peut plus pour lors être vivifié par le moyen du sang de la mere, dont le mouvement est arrêté dans ce cordon, tant par son refroidissement qui l'y fait cailler, que par sa compression qui l'empêche d'y circuler, au défaut de quoy l'enfant devroit aussi-tôt respirer ; ce qu'il ne peut pas faire devant qu'il ait la tête tout-à-fait hors de la Matrice. C'est pourquoy lorsqu'on aura une fois commencé de tirer l'enfant, il faut tâcher de le faire sortir entierement le plûtôt qu'on le pourra ; ce qu'étant bien & duëment fait, on délivrera incontinent aprés la femme de son arrierefaix, en la maniere que nous avons cy-devant dite.

Il faut remarquer que lorsque l'enfant est vivant, il n'est pas ordinairement difficile de donner à sa tête cette situation en dessous, si elle ne l'avoit pas auparavant, laquelle nous avons dite être tres necessaire pour en faciliter l'extraction ; à cause que toutes les parties du corps de l'enfant qui est vivant, ayant de l'appui & de la fermeté, sa tête suit ordinairement le corps, & se tourne de son même côté ; ce qui n'arrive pas de la sorte à la tête de l'enfant mort ; parce que son col étant devenu mollasse & sans fermeté, ne contribuë pas à faire tourner la tête dans une bonne situation, quoique le corps de l'enfant y ait été mis par le Chirurgien, & qu'il ait observé, pour ce faire, tout ce que j'ay dit cy-dessus ; auquel cas le corps de l'enfant mort étant entierement sorti, sa tête vient à

être arrêtée au paſſage, à cauſe qu'elle n'eſt pas ſituée directement en deſſous comme le corps. Pour lors il ne faut pas s'amuſer à tirer le corps de l'enfant devant que d'avoir pareillement réduit la tête en figure droite, la faiſant ainſi regarder en deſſous; ce que le Chirurgien fera en gliſſant ſa main applatie ſur la face de l'enfant, pour en couvrir les inégalitez, & pour aider par ce moyen en l'embraſſant à la faire tourner plus facilement, & à luy donner une ſituation commode, luy mettant auſſi quelque doigt dans la bouche, afin de dégager le menton hors du paſſage, comme j'ay dit; obſervant cependant de tourner avec ſon autre main le corps de l'enfant, ou de le faire tourner par une autre perſonne, pour luy faire ſuivre en même temps le mouvement qu'il donne à la tête; ce qu'il ne doit pas auſſi obmettre, quand il arrive que la tête d'un enfant vivant eſt arrêtée de la ſorte au paſſage, à cauſe de ſa mauvaiſe ſituation. Car s'il vouloit faire tourner la tête ſans le corps, ou le corps ſans la tête, il luy torderoit le col, & le feroit mourir dans l'operation, s'il ne prenoit bien garde à cette circonſtance. J'ay tâché de bien faire obſerver toutes les plus conſiderables particularitez de l'accouchement où l'enfant preſente les pieds les premiers; parce qu'il doit, comme j'ay dit, ſervir de guide & de regle à la plûpart des autres accouchemens contre nature, où on eſt obligé de retourner l'enfant dans la Matrice, pour le tirer enſuite par les pieds, de la maniere que j'ay décrite.

CHAPITRE XIV.

Le moyen de tirer la tête de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la Matrice.

QUoyqu'on prenne toutes les précautions que nous venons de dire, pour faire l'extraction de l'enfant par les pieds, il ſe rencontre quelquefois des enfans qui ſont ſi corrompus & ſi pourris, que pour le peu qu'on faſſe d'effort en les tirant, leur tête ſe ſepare du corps, & demeure ſeule dans la Matrice, dont elle ne peut aprés être tirée qu'avec beaucoup de peine; dautant qu'elle eſt extrémement gliſſante, à cauſe de l'humidité glaireuſe du lieu où elle eſt, comme auſſi parce qu'elle eſt de figure ronde, à laquelle il n'y a pas de priſe; Neanmoins ſi la tête, qui eſt ainſi reſtée dans la Ma-

trice, eſt petite & mollaſſe, comme eſt celle des enfans avortons, on la peut tirer aſſez facilement; mais ſi elle eſt fort groſſe & ſolide, la difficulté en eſt ordinairement ſi grande, qu'on a quelquefois vû juſques à deux ou trois Chirurgiens renoncer l'un aprés l'autre à cette operation, & n'en pouvoir pas venir à bout, aprés y avoir épuiſé en vain toute leur induſtrie, & fait tous leurs efforts; enſuite de quoy la mort des femmes s'eſt enſuivie; mais je croy qu'ils auroient évité ce malheur s'ils s'y fuſſent comportés de la maniere que je vais dire.

Quand donc la tête de l'enfant, ſeparée de ſon corps, ſera reſtée ſeule dans la Matrice, ſoit à raiſon de la pourriture, ou pour autre cauſe, il faut auſſi-tôt ſans aucun delay, pendant qu'elle eſt encore ouverte, que le Chirurgien y porte ſa main droite, & qu'il cherche la bouche de cette tête (car il n'y a pour lors que cette ſeule priſe) & l'ayant trouvée, il mettra un ou deux de ſes doigts dedans, & ſon poulce par deſſous le menton, aprés quoy il la tirera peu à peu, la tenant ainſi par la maſchoire inferieure. Mais ſi elle quitte & ſe ſepare de la tête, en tirant un peu fort, comme il arrive aſſez ſouvent quand il y a de la pourriture; en ce cas, il faudra qu'il retire ſa main droite de la Matrice, pour y gliſſer la gauche, avec laquelle il appuïera cette tête, & de la droite il prendra un crochet étroit, mais fort, & à une ſeule branche, qu'il coulera le long du dedans de ſon autre main, en mettant ſa pointe vers elle, de peur de bleſſer la Matrice; & l'ayant ainſi introduit, il le tournera auſſi-tôt du côté de la tête pour l'enfoncer dans le creux d'un des yeux, ou dans un des trous des oreilles, ou dans celuy de l'*occiput*, ou bien entre les ſutures, ſelon qu'il trouvera la choſe plus facile & plus convenable, tâchant toûjours de luy donner une priſe la plus ferme & ſtable qu'il pourra; aprés quoy tirant cette tête ainſi accrochée, aidant de la main gauche à la conduire, il en fera l'extraction entiere; obſervant, lorſqu'il l'aura amenée proche du paſſage, étant fortement tenuë de ce crochet enfoncé, comme il eſt dit, dans quelqu'un des endroits ſpecifiez, de retirer ſa main hors de la Matrice, afin que la voye de la ſortie n'en étant pas occupée, en ſoit plus large & plus facile, ſe contentant ſeulement de laiſſer quelques doigts vers le côté de la tête, pour la dégager plus aiſément, & pour garantir la Matrice d'être bleſſée par le crochet, en cas qu'il vint à quitter priſe.

On pourroit encore au beſoin, au défaut de crochet, eſſaïer une choſe qui m'eſt venuë en penſée pour ce ſujet, par laquelle on peut

venir à bout de cette penible & laborieuse operation ; ce qui se fera en prenant une bande de linge assez doux, large de quatre grands travers de doigt, & longue de deux coudées ou environ, pliée simplement en deux, de laquelle on tiendra les deux bouts avec la main gauche, & de la droite on en prendra le milieu, qui sera oint de beurre frais par dehors, pour l'indroduire dans la Matrice, en telle sorte qu'on le puisse mettre derriere la tête, pour l'y placer, comme on feroit une pierre dans une fronde ; aprés quoy en tirant la bande par ces deux bouts joints ensemble, on fera fort aisément l'extraction de la tête, sans que cette bande puisse aucunement nuire au passage, à cause qu'elle n'occupe presque pas de place.

Mais si se comportant de ces differentes manieres, le Chirurgien ne peut pas faire sortir, ni tirer la tête, à cause qu'elle est trop grosse ; il faut de necessité, s'il en veut venir à bout, qu'il en diminuë la grosseur avec un couteau courbé, semblable à celuy qui est marqué par la lettre D. en la representation des instrumens, qui est vers la fin de ce second livre. Pour ce faire, il introduira sa main gauche dans la Matrice, où étant il y coulera ce couteau avec la droite, observant toûjours en ce faisant, que sa pointe soit tournée vers le dedans de cette premiere main, de peur que la Matrice n'en soit blessée ; aprés quoy il la retournera vers l'endroit des sutures de la tête, & principalement au lieu de leur jonction, c'est-à-dire, vers la fontaine, où il fera incision avec cet instrument ; afin qu'en ayant separé quelques morceaux, il puisse plus facilement tirer le reste, ou qu'à tout le moins ayant vuidé une partie du cerveau par l'ouverture qu'il fera de la sorte, la grosseur de cette tête en soit beaucoup diminuée, & par consequent son extraction moins penible.

La main gauche ainsi mise en la Matrice, sera tres-utile à faire mieux enfoncer le couteau, pour la division & separation des parties de la tête, selon que le Chirurgien le jugera necessaire, comme aussi pour empêcher que par inadvertence la Matrice n'en soit blessée ; & la main droite qui sera dehors, avec laquelle il tiendra le manche de cet instrument, qui pour cet effet doit être assez long, luy servira pour le porter & mouvoir de tel côté qu'il voudra, en le tournant, poussant, attirant, ou biaisant, selon que la chose le requierera. *Ambroise Paré*, & *Guillemeau* veulent que ce couteau soit si petit, qu'il se puisse cacher dans la main droite, pour en faire cette operation, aprés l'avoir ainsi porté dans la Matrice ; mais il est certain que quand elle est pleine d'un enfant monstrueux

en grosseur, ou d'une tête de la sorte, la main du Chirurgien y étant portée, en est tellement comprimée, que bien difficilement se pourroit-il servir adroitement de ce petit couteau avec elle seule, à moins qu'il ne fît une extrême violence à la Matrice. C'est le sujet pourquoy il faut (si on m'en veut croire) que cet instrument ait le manche fort long, afin qu'étant introduit dans la Matrice, il puisse être conduit à faire l'operation, par la main gauche du Chirurgien, laquelle sera dedans, comme nous avons dit, & gouvernée par la droite qui en tiendra le manche au dehors; lequel doit être égal en longueur à celuy des crochets ordinaires. Ceux qui prendront la peine de vouloir concevoir mon raisonnement, & qui éprouveront un pareil instrument dans le besoin, reconnoîtront bien qu'il sera beaucoup plus utile & commode, ayant le manche ainsi long, que d'être si petit & aussi court que lesdits *Paré* & *Guillemeau* le recommandent. Pour moy m'étant avisé pour ces raisons d'en faire faire un de la sorte, je m'en suis fort bien trouvé dans une occasion où il étoit necessaire de s'en servir.

Or aprés qu'on aura tiré la tête hors de la Matrice, de la façon que je viens de dire, on doit bien prendre garde à n'y en laisser aucune portion, comme aussi à bien délivrer ensuite la femme de son arrierefaix, s'il y étoit encore. Mais sur ce sujet on peut fort à propos faire une question d'assez grande consequence; qui est de sçavoir, quand la tête de l'enfant est ainsi demeurée en la Matrice, la femme n'étant pas aussi délivrée de son arrierefaix, si on doit commencer l'operation par l'extraction de la tête, avant que d'en tirer l'arrierefaix? A quoy on peut répondre avec distinction, que si cet arrierefaix étoit tout-à-fait separé des parois de la Matrice, on le doit tirer le premier, à cause qu'il empêcheroit de pouvoir bien joüir de la tête; mais s'il y étoit encore adherent, il le faudroit laisser jusques à ce que la tête fût tirée; car si on venoit à le separer pour lors de la Matrice, il se feroit un grand flux de sang, qui seroit augmenté par l'agitation de l'operation; parce que les vaisseaux contre lesquels il est joint, demeurent ordinairement ouverts, tant que la Matrice est dans la distension que luy cause la tête retenuë, & ne se renferment que lors qu'ayant été vuidée de ce corps étrange, elle vient à les boucher en se retirant, s'affaissant, & se comprimant en soy-même, comme j'ay expliqué plus précisément en un autre lieu cy-devant; outre cela, l'arrierefaix restant ainsi attaché pendant l'operation, empêche que la Matrice ne soit si facilement contuse & blessée.

Celse au 27. Chap. du 7. Livre, & quelques autres Auteurs nous donnent un moyen pour aider à faire sortir la tête de l'enfant restée seule dans la Matrice, que je ne conseille pas de suivre ; qui est qu'un homme robuste pése fortement sur le ventre de la femme, avec ses deux mains mises l'une sur l'autre, pour pousser la tête hors de la Matrice, comme nous voyons que font à peu prés les cuisiniers, qui pésent fortement sur le ventre d'une volaille qu'ils veulent vuider, pour en faire sortir le gésier. Mais ces violentes compressions ne manqueroient pas de faire contusion à la Matrice, qui pour lors est tres-douloureuse, & d'y causer ensuite une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie : c'est pourquoy on ne se servira pas de cette mauvaise methode. On peut bien neanmoins, s'il est besoin, faire tenir doucement la tête en état, en la contenant seulement, pour empêcher qu'elle ne vacille trop, par quelque personne qui aura sa main sur le ventre de la femme, durant que le Chirurgien en fera l'extraction de la maniere que j'ay enseignée ; mais si la Matrice n'est pas assez ouverte pour en entreprendre l'operation, il vaut mieux en commettre l'expulsion à la nature, luy aidant par quelques clisteres, & principalement lorsque c'est la tête d'un petit avorton, que de faire une violence trop considerable pour en faire extraction.

CHAPITRE XV.

Le moyen d'aider la femme dans son accouchement, quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en dehors.

SI nous avons seulement égard à la figure en laquelle l'enfant vient en cet accouchement, nous pouvons dire qu'il est naturel : mais si nous considerons la disposition de la Matrice, qui est en danger de tomber dehors, dans la sortie ou dans l'extraction de l'enfant, nous connoîtrons qu'il ne l'est pas tout-à-fait ; car sa tête la poussant fortement audevant d'elle, peut facilement causer cet accident, si la femme n'est adroitement secouruë. On voit en cette rencontre le *vagina* ou col de la Matrice, tout par grosses rides se forjetter en dehors, à mesure que l'enfant s'avance.

Les femmes à qui la Matrice avoit accoûtumé de tomber avant leur grossesse, & qui l'ont fort humide, sont sujettes à cet ac-

cident, à cause de la relaxation de ses ligamens. Il ne faut pas observer en cet accouchement la même methode que nous avons enseignée cy-devant en parlant de l'accouchement naturel; car en celuy-cy on ne doit pas faire promener, ni tenir debout la femme ainsi disposée; au lieu de quoy il faut qu'elle soit couchée au lit, & qu'elle ait le corps presque également situé, & non pas si élevé qu'il seroit requis, si l'accouchement étoit naturel. On ne luy doit aussi donner aucun lavement fort ni âcre, de peur de luy exciter de trop grandes épreintes, comme encore ne faut-il pas luy tant humecter la Matrice, qui n'est déja que trop relâchée : Mais pour la bien aider, à chaque moment que les douleurs luy prendront, quand son enfant commencera d'avancer sa tête, & de pousser ainsi le col de la Matrice en dehors, la Sagefemme aura toûjours à chaque côté de cette tête une de ses mains, pour repousser, en resistant aux douleurs de la femme, la Matrice seule vers le dedans, & donner lieu cependant à l'enfant de s'avancer, faisant de cette maniere à chaques épreintes qui surviendront, & continuant toûjours jusques à ce que la mere pousse d'elle-même l'enfant tout à-fait dehors : Car on ne doit en aucune façon le tirer par la tête, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement naturel, de peur qu'on ne vînt à faire tomber en même temps la Matrice, qui pour lors y est grandement disposée.

Neanmoins si l'enfant, ayant la tête hors du passage, venoit à y être arrêté si long-temps qu'il fût en danger d'y être suffoqué ; alors on seroit obligé d'appeller une seconde personne pour aider, qui le tireroit tout doucement par la tête, durant que la Sagefemme tiendroit & repousseroit la Matrice avec les mains, comme il est dit, de peur qu'elle ne suivît le corps de l'enfant en le tirant de la sorte. Aprés que la femme aura été ainsi accouchée, on la délivrera de son arrierefaix, en la maniere cy-devant décrite, se gardant bien aussi pour le même sujet, de ne le pas tirer & ébranler trop fort ; ensuite de quoy on remettra & on tiendra la Matrice en sa situation naturelle, si elle en étoit sortie.

Lorsque la Sagefemme n'observe pas la methode que je viens d'enseigner, elle est cause quelquefois que la Matrice descend, & sort tout-à-fait hors de la partie honteuse, incontinent aprés que la femme est accouchée, & même que son col tombe aussi quelquefois entierement devant l'accouchement, & devient pour lors d'une grosseur & d'une longueur extraordinaire ; à cause que les humeurs s'y portent aussi-tôt en grande abondance, comme je l'ay vû

arriver le 11. May 1669. à la femme d'un Menuiſier proche le College des Jeſuites ; laquelle étant en travail d'enfant, ne pouvoit accoucher, à cauſe que tout le col de ſa Matrice étoit entierement renverſé & tombé depuis trois heures hors de la partie honteuſe, d'une longueur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que ſa Sagefemme en fut toute étonnée, ne ſçachant pas même ce que ce pouvoit être, tant la choſe étoit extraordinaire. Ce col ainſi tombé étoit de la longueur de plus d'un grand demy pied, & une fois plus gros que la tête d'un enfant. On voyoit en ſon extrémité l'orifice interne de la Matrice, qui repreſentoit une eſpece de gros *Phymoſis*, dont les bords étoient épais de plus de trois travers de doigt en toute ſa circonference ; ce qui en étreciſſoit tellement le paſſage, que l'enfant n'en pouvant ſortir, & y étant arrêté, pouſſoit toûjours de plus en plus la Matrice en dehors; & les humeurs affluant en abondance, à cauſe des efforts inutiles que la femme faiſoit, gonfloient extraordinairement ce col de la Matrice, qui en étoit déja tout livide, & diſpoſé à mortification, laquelle ſeroit indubitablement arrivée dans peu, ſi je n'euſſe promptement accouché cette femme, en m'y comportant de la maniere que je vais dire.

Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de reduire ce col de la Matrice ainſi tombé, non ſeulement à cauſe de ſon extréme groſſeur, mais auſſi à cauſe que la tête de l'enfant, étant trop avancée dans le paſſage, n'auroit pas pû être repouſſée ſans une extréme violence, qui auroit été tres préjudiciable à la mere & à l'enfant, j'introduiſis ma main peu à peu dans l'ouverture de ce gros *Phymoſis*, l'ayant trempée auparavant dans l'huile d'olive, aprés quoy je fis efforcer la femme, en conduiſant la tête de l'enfant à chaque douleur, & la faiſant ainſi avancer peu à peu dans le paſſage que ma main luy preparoit, ſans l'en retirer que pour la retremper de fois à autre dans l'huile, & la remettre auſſi-tôt comme auparavant. Ainſi faiſant, je donnay lieu à la tête de l'enfant de paſſer par cette ouverture, ma main luy ſervant toûjours à diſpoſer & entretenir ſon paſſage, en écartant tous les doigts les uns des autres en forme de dilatatoire, & les retirant peu à peu, à proportion que la tête s'avançoit, juſques à ce qu'elle eût été entierement pouſſée dehors par les ſeules douleurs de la femme qui étoient tres-fortes ; aprés quoy l'ayant priſe avec mes deux mains de côté & d'autre, en la maniere ordinaire, je tiray facilement l'enfant qui étoit vivant, & delivray entierement la femme; enſuite de cela, je reduiſis auſſi tôt ſa Matrice en ſa ſituation naturelle, recommandant à ſa Sagefem-

me de luy bien étuver tous les jours les parties basses, pour empêcher la pourriture à laquelle elles étoient tres-disposées. Cette femme guerit en fort peu de temps, nonobstant un si grand accident; aprés quoy je luy donnay un pessaire qu'elle porta sans aucune incommodité depuis ce temps, pour retenir en état sa Matrice, dont elle souffroit une fâcheuse descente depuis dix ans entiers, sans avoir trouvé personne qui pût y remedier comme je fis.

CHAPITRE XVI.

Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorsque venant la tête la premiere, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment.

NOus voyons quelquefois des femmes, dont les enfans (quoyqu'ils viennent en une situation naturelle) restent au passage durant des quatre ou cinq jours entiers, & y seroient encore plus long-temps, & n'en sortiroient même jamais, si on ne les en tiroit par art, comme on est obligé de faire, si on veut sauver la vie de la mere; ce qui se voit arriver le plus souvent aux petites femmes dans leur premier accouchement, & principalement à celles qui sont pour lors fort avancées en âge; à cause que l'articulation de leur *coccix* n'est pas si lâche, & que leur Matrice, qui est beaucoup plus dure & plus séche, ne peut pas être dilatée si facilement que celle des autres qui ont déja eû des enfans, ou qui ne sont pas si âgées. J'ay souvent remarqué que les enfans qui restent ainsi au passage, sont presque toûjours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles, ont ordinairement la tête plus grosse & les épaules plus larges.

Quand la chose se rencontre ainsi, aprés que le Chirurgien aura fait tout son possible de relâcher & dilater les lieux, avec fomentations & onctions d'huiles, & axonges émollientes, pour pouvoir faciliter la sortie de l'enfant, & qu'il aura vû que toutes les peines qu'il en aura prises auront été inutiles, à cause qu'il a la tête beaucoup plus grosse qu'il ne conviendroit, & qu'il est outre cela tres certainement mort, comme il est presque toûjours, quand il demeure trois ou quatre jours en cet état aprés que les eaux se sont écoulées; ce qu'il sçaura encore plus precisément, par les signes que nous avons cy-devant enseignez pour le bien connoître, au

Chapitre douziéme de ce ſecond Livre; alors il ne fera aucune difficulté de mettre un crochet en quelque endroit de la tête de l'enfant, pour en faire l'extraction.

Il ſemble qu'il ſeroit plus à propos de mettre la pointe du crochet vers la partie poſterieure de la tête qu'en aucun autre lieu, afin de la pouvoir tirer par ce moyen plus directement: mais j'ay toûjours trouvé par experience qu'on ne peut pas ſi facilement porter la main vers cette partie de la tête de l'enfant, qui eſt ordinairement ſituée au deſſous de l'os *pubis*; auquel endroit les os qui forment le paſſage ſont beaucoup plus ſerrez, que vers les côtez, où l'eſpace étant bien plus libre, la Matrice ſe peut dilater ſans faire aucune violence au col de la veſſie; ce que le Chirurgien ne pourroit pas éviter, s'il vouloit introduire ſa main avec ſon inſtrument pour en accrocher la tête de l'enfant en ſa partie poſterieure, dont le col de la veſſie eſt pour l'ordinaire ſi fort comprimé dans ces ſortes d'accouchemens, que les femmes ont une entiere ſuppreſſion d'urine, qui eſt encore augmentée par l'inflammation qui ne manque pas d'y arriver, quand l'enfant reſte ainſi au paſſage durant pluſieurs jours, aprés que les eaux ſe ſont entierement écoulées.

C'eſt pourquoy le Chirurgien ayant auparavant fait uriner la femme, s'il eſt beſoin, avec une ſonde creuſe ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la veſſie, en repouſſant un peu avec ſa main la tête de l'enfant, afin de faciliter le paſſage de cette ſonde, pour en faire ſortir l'urine, il gliſſera ſa main droite applatie à l'entrée de la Matrice, vers le côté de la tête de l'enfant; & de la gauche il introduira un crochet, dont la pointe ſoit forte & courte, & tournée en l'introduiſant, vers le dedans de la main droite, aprés quoy il la retournera du côté de la tête de l'enfant, & l'imprimera en l'appuyant avec la main ſur le milieu de l'os *parietal* & en tirant mediocrement à proportion qu'il fait entrer la pointe de ſon crochet, juſqu'à ce qu'il luy ait donné une priſe ferme & ſtable; enſuite dequoy il retirera ſa main droite pour en prendre le manche de l'inſtrument; & ayant introduit ſa main gauche de l'autre côté de la tête de l'enfant, pour la redreſſer & ſoûtenir, il la tirera peu à peu, la conduiſant toûjours avec cette main gauche, à proportion qu'il la fait avancer, en la tirant de la droite, juſqu'à ce qu'il l'ait amenée tout-à-fait hors du paſſage, ſe ſervant encore, s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis en la même maniere que le premier, au côté oppoſé de la tête, afin que l'attraction ſe faſſe

également des deux côtez, aprés quoy ayant ôté ses instrumens, il la prendra avec ses deux mains, pour achever de faire sortir le reste du corps de l'enfant.

Mais si le Chirurgien ne pouvoit pas faire ainsi l'extraction de la tête de l'enfant toute entiere, à cause de son excessive grosseur; pour lors il faudra qu'il y fasse incision avec un couteau droit, ou un peu courbé, selon qu'il conviendra; la faisant à l'endroit des sutures, afin qu'aprés avoir vuidé une partie du cerveau par cette ouverture, la grosseur de cette tête en soit diminuée; ensuite de cela, il introduira aussi par ce même lieu son crochet au dedans du crâne, avec lequel il accrochera fortement quelqu'un de ses os, au moyen de quoy il fera tres facilement l'extraction de l'enfant, si la difficulté ne procedoit que de la seule grosseur de sa tête. Mais souvent en ces sortes d'occasions ce n'est pas tant la grosseur de sa tête qui le fait ainsi mourir, & rester au passage durant plusieurs jours aprés l'écoulement des eaux, que c'est la sécheresse de la Matrice qui empêche qu'elle ne puisse être suffisamment dilatée par les douleurs de la femme; ce qui fait que ne pouvant pousser l'enfant dehors, elles viennent à cesser entierement aprés plusieurs efforts inutiles; ensuite dequoy la substance de la Matrice s'enflamme & se tumefie de telle sorte, qu'elle devient comme une espece de moule, dans lequel tout le corps de l'enfant étant fortement enchâssé, n'en peut être tiré que tres-difficilement, quand la tête ne luy a pas premierement fait son passage par sa sortie. C'est pourquoy il faut toûjours essaïer de la tirer toute entiere, autant qu'il est possible; car il arrive souvent que l'enfant est encore plus arrêté en la Matrice par la grosseur de ses épaules, que par celle de sa tête, qui venant à s'affaisser aprés qu'on en a vuidé le cerveau, rend encore l'operation plus difficile; parce que la Matrice vient pour lors à se resserrer davantage qu'elle n'étoit; ce qui luy arrive à mesure que la tête vient à diminuer de grosseur, & ainsi faisant, le reste du corps de l'enfant est encore plus fortement retenu au dedans, & n'est pas si facilement tiré que quand on a fait passer la tête de l'enfant toute entiere; outre qu'en dépeçant ainsi la tête, ses os s'écartans les uns des autres, & vacillans de tous côtez, à cause qu'ils n'ont plus d'appuy, incommodent beaucoup le Chirurgien en son operation, & peuvent facilement blesser la Matrice, si on n'y prend bien garde.

La difficulté qui se rencontre ordinairement en cet accouchement, m'a fait inventer un autre instrument, qui est incompara-

blement meilleur & plus commode que le crochet, pour faire extraction de la tête de l'enfant mort, reſtée de la ſorte au paſſage; auquel inſtrument j'ay donné le nom de *Tiretête*, à cauſe de ſon uſage. Il eſt ſi propre à cette operation, que je ne doute pas qu'il ne ſoit approuvé de tous ceux qui s'en ſerviront de la maniere que je l'enſeigne tres-exactement à la fin de ce ſecond Livre, auquel lieu j'ay fait repreſenter la figure de cet inſtrument. J'ay vû quelquefois des Chirurgiens en ces ſortes d'accouchemens, faire une inciſion à la partie inferieure & externe de la vulve, s'imaginant que la tête de l'enfant eſt ſeulement arrêtée au paſſage, à cauſe de l'étreciſſement de cette partie, & croïant par ce moïen luy faciliter ſa ſortie; mais ils s'abuſoient fort; car c'eſt au dedans & au droit de l'orifice interne, que l'enfant eſt ainſi retenu, pour les raiſons que j'ay dites; & outre que cette inciſion eſt entierement inutile, c'eſt qu'il y arrive ſouvent mortification aprés l'accouchement; à cauſe de l'inflammation qui eſt ordinairement en ces parties, ſur leſquelles il ſe fait enſuite un dépôt des ſuperfluitez par l'écoulement des vuidanges.

Il eſt tres-certain que ſi l'enfant eſt mort, on ſe doit comporter de la maniere que j'ay enſeignée, pour empêcher qu'il ne faſſe auſſi perir la mere; car on ne le peut pas tirer autrement, à cauſe que la tête eſt un corps rond & gliſſant, ſur lequel il n'y a aucune priſe que par ce moyen, n'y ayant pas lieu auſſi de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, quand il y a long-temps que ſa tête eſt ainſi engagée dans le paſſage aprés l'écoulement des eaux; parce qu'on creveroit plûtôt la mere que de le pouvoir faire; & quand même l'enfant auroit encore quelque peu de vie, il periroit certainement dans l'operation, par l'extréme violence, qu'il faudroit faire à l'un & à l'autre pour en venir à bout. Mais il y a une grande queſtion à examiner, pour ſçavoir ſi on doit tirer avec les inſtrumens, l'enfant qui eſt vivant, n'y ayant aucune eſperance qu'on le puiſſe avoir autrement que par ce moyen, pour ſauver la vie à la mere, dont les paſſages ſont trop étroits, & qu'il eſt impoſſible de dilater aſſez pour luy donner iſſuë; ou ſi on doit differer l'operation, & riſquer la vie de la mere, juſques à ce qu'on ſoit tout à fait aſſûré qu'il ſoit mort. Pour moy je croy que, puiſque l'enfant ne peut pas éviter la mort d'une façon ou d'autre (car reſtant à ce paſſage ſans pouvoir ſortir, il y meurt, & étant tiré par les crochets, ou par un autre inſtrument, il en eſt tué) on doit l'en tirer le plûtôt qu'il y aura lieu de le faire, qui eſt aprés toute eſpe-

rance perduë qu'il puisse jamais venir autrement, pour faire ensorte que la mere ne perde la vie, comme il arriveroit certainement si on n'y procedoit de la maniere. C'est le sentiment de *Tertullien*, qui dit au 13. Chap. du Livre de l'*Ame*, que c'est une cruauté necessaire de donner en tel cas la mort à l'enfant, plûtôt que de l'en exempter, puisqu'il feroit certainement perir sa mere s'il demeuroit en vie. Voicy ses paroles : *Atquin & in ipso adhuc utero infans trucidatur necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus*. C'est neanmoins ce que le Chirurgien ne doit jamais pratiquer qu'en cette extrémité, & aprés avoir ondoyé la tête de l'enfant, s'il en peut voir & toucher facilement l'extrémité, sinon il le fera en y portant de l'eau par le moyen d'une petite seringue, s'il ne le peut pas autrement ; ensuite dequoy il fera son operation le plus adroitement qu'il pourra, comme il est dit, observant aussi de s'en faire requerir par les assistans, aprés leur avoir expliqué la necessité de l'entreprendre. Pour moy j'aimerois bien mieux agir de la sorte en pareille occasion, que de me resoudre à la cruauté & barbarie de l'operation Cesarienne, de laquelle il est absolument impossible (quoy qu'en assûrent plusieurs imposteurs, dont *Rousset* est l'approbateur) que la femme puisse jamais réchapper, comme je feray voir plus particulierement en parlant cy-aprés de cette operation ; car ainsi faisant, on sauvera souvent la mere qui périroit avec son enfant ; & comme il vaut toûjours mieux passer par le moins dangereux de deux chemins, quand il n'y en a pas d'autres, aussi doit-on de deux maux éviter le pire, qui est le sujet pour lequel nous devons toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant, qu'on ne tuë pas en cette occasion vraiment ni volontairement ; puisque l'operation qu'on entreprend pour le tirer de la maniere que j'ay expliquée, dans la seule intention de sauver la mere, avance seulement de quelques momens la mort corporelle de cet enfant, qui ne la pourroit jamais éviter, sans être luy-même veritablement homicide de sa mere.

CHAPITRE



CHAPITRE XVII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le côté de la tête ; comme auſſi en celuy où il vient la face la premiere.

QUoyqu'il ſemble que l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le côté de la tête, ſoit naturel, parce que la tête vient la premiere; il eſt neanmoins bien dangereux, tant pour l'enfant que pour la mere, à cauſe de cette mauvaiſe poſture; car il ſe romproit plûtôt le col, que de pouvoir jamais ſortir de la façon ; & pour lors il eſt d'autant plus embarraſſé dans le paſſage, que la mere fait d'efforts pour le mettre dehors; ce qui luy eſt impoſſible ſi on ne redreſſe la tête de l'enfant pour la faire venir en droite ligne. C'eſt pourquoy auſſi-tôt qu'on aura reconnu que la choſe eſt ainſi, on fera coucher la femme, de peur que l'enfant s'avançant davantage en cette poſture vicieuſe, ne fût plus difficilement repouſſé, comme on eſt obligé de faire, pour luy donner la veritable & naturelle, en luy redreſſant la tête au paſſage.

Pour ce faire, la femme ſera ſituée en une poſture commode, la faiſant un peu pancher ſur le côté oppoſite à la mauvaiſe ſituation de l'enfant ; aprés quoy le Chirurgien gliſſera ſa main bien ointe d'huile à côté de la tête de l'enfant pour la redreſſer, la ramenant tout doucement avec ſes doigts interpoſez entr'elle & la Matrice, dans une ſituation droite. Mais ſi cette tête étoit tellement engagée, que la choſe ne ſe pût faire facilement de la maniere, alors il faudra qu'il coule ſa main juſques aux épaules de l'enfant, afin qu'en le repouſſant un peu dans la Matrice, il le puiſſe mettre en ſituation naturelle & convenable.

Il ſeroit à ſouhaiter que le Chirurgien pût ainſi repouſſer l'enfant par les épaules avec ſes deux mains; mais ſa tête occupe pour lors tellement le paſſage, qu'il a ſouvent bien de la peine d'y en introdure une, avec laquelle il fera ſon operation, aidée du bout des doigts de l'autre, portez juſques où il ſera neceſſaire ; aprés quoy il excitera & procurera la ſortie de l'enfant, comme il a été dit en parlant de l'accouchement naturel ; obſervant de redeſſer de la ſorte la tête de l'enfant le plûtôt qu'il pourra aprés l'écoulement des eaux, quand il aura reconnu qu'elle vient de côté. Car s'il n'y remedie promptement, la tête étant renverſée ſur les épaules, s'engage ſi fortement dans le paſſage, & les inégalitez de la face ſe nichent tellement dans la propre ſubſtance de la Matrice, qui ſe tumefie de tous côtez par l'inflammation qui y ſurvient, qu'il eſt bien difficile enſuite de luy donner une bonne ſituation ; & la ſéchereſſe des parties contribuë beaucoup à rendre la choſe encore plus difficile.

Mais ſi cette tête ne ſe pouvoit bien reduire à cauſe de la mauvaiſe ſituation du corps de l'enfant, qui empêche qu'on ne la puiſſe redreſſer comme je dis, pour lors il faudra ſe ſervir du dernier remede pour ſauver la vie à l'enfant, qui eſt de le retourner entierement, en luy allant chercher les pieds pour le tirer dans ce même moment. C'eſt ainſi que le vingt-cinquiéme Septembre mil ſix cens ſoixante & quatorze, j'ay ſauvé la vie à l'enfant de la femme de M. *Gourot*, Chirurgien du Fauxboug S. Germain, laquelle j'accouchay en preſence de ſon mary, & de M. *Picart*, Chirurgien du même Fauxbourg, ayant été obligé de retourner entierement cet enfant pour le tirer par les pieds, à cauſe que ſe preſentant par le côté de la face qui étoit en deſſus, ſon corps étant outre cela dans une ſituation tout-à-fait oblique, on luy auroit plûtôt rompu le col, que de pouvoir placer ſa tête dans une bonne ſituation.

Si les deux Chirurgiens, qui furent appellez avant moy il y a quelques années pour ſecourir la femme de M. *Poupart* nôtre Confrere, en ſon accouchement, euſſent reconnu que la tête de ſon enfant, qui étoit ainſi fortement engagée dans le paſſage, depuis trois jours entiers aprés l'écoulement de ſes eaux, venoit de côté, ils n'euſſent pas entretenu, comme ils firent durant tout ce temps, cette pauvre femme d'eſperance vaine qu'elle accoucheroit heureuſement; & ils luy auroient ſauvé la vie ſans doute & à ſon enfant, ſi du commencement ils euſſent reduit ſa tête dans une bonne ſituation; ou ſi trouvant trop de difficulté à la redreſſer, ils euſſent entierement retourné l'enfant pour le tirer par les pieds, comme je fis à celuy de la femme dudit *Gourot*, dont je viens de parler. Mais ayant negligé la choſe, faute de l'examiner preciſément, comme ils devoient faire, ils furent cauſe que l'operation fut inutile à l'un & à l'autre; car lorſque je fus mandé pour en dire mon ſentiment, il n'étoit plus temps; parce que l'enfant étoit certainement mort, il y avoit prés de deux jours, & la mere étoit preſque à l'agonie, ayant le ventre extraordinairement dur, & tendu preſque juſques à la gorge, & toutes les parties exterieures de la vulve extrémement tumefiées, & entierement diſpoſées à la mortification, à cauſe de leur inflammation qui commençoit à ſe communiquer aux parties internes de la Matrice; ayant outre cela une groſſe fiévre; & une entiere ſuppreſſion de l'urine & des autres excrémens, dont ſon ventre ne ſe pouvoit aucunement décharger, pour raiſon de quoy elle avoit déja reçu tous ſes derniers Sacremens. Neanmoins comme il vaut mieux tenter un remede incertain, que de laiſſer les malades dans un déſeſpoir aſſûré, ayant fait connoître audit *Poupart*, l'impoſſibilité qu'il y avoit que ſa femme accouchât d'elle-même, ainſi que ces deux Chirurgiens, qui ſe piquoient d'être des plus experts au fait des accouchemens, luy avoient toûjours fait eſperer vainement, je luy conſeillay de la faire accoucher au plûtôt, à quoy je fis condeſcendre ces mêmes Chirurgiens qu'il envoya querir dans cet inſtant, pour ſçavoir s'ils avoüeroient en ma preſence, que la choſe étoit comme je la luy avois déclarée; de quoy ils furent obligez de demeurer d'accord, ne pouvant pas nier la verité du fait, que je leur fis reconnoître devant pluſieurs autres de nos Confreres, qui étoient auſſi preſens. Mais comme il étoit queſtion de faire l'operation ſur l'heure, (car *periculum erat in morâ*, le delay étoit abſolument mortel) le plus ancien des deux, qui fuyoit toûjours de ſon temps les mauvaiſes

cures autant qu'il pouvoit, ſçachant bien l'extréme difficulté qu'il y avoit de tirer cet enfant, & le mauvais état où étoit la mere prit pour prétexte, afin de s'en exempter, que de toute la journée il n'avoit ni bû ni mangé, quoyqu'il fût bien ſix heures du ſoir; & prenant ainſi congé de la compagnie il dit en s'en allant, que ces Meſſieurs (parlant de cet autre Chirurgien & de moy) feroient bien ce qu'il faudroit ſans luy; mais l'autre vouloit pareillement s'en aller & uſer de la même politique, avoüant franchement qu'il l'auroit fait, ſi je n'avois été preſent, qui étoit le ſujet pour lequel il conſentit enfin d'entreprendre l'operation, dans la confiance qu'il avoit que je luy aiderois au beſoin quand il ſe ſeroit laſſé, comme il préjugeoit auſſi-bien que moy qu'il arriveroit En un mot, aprés que ce Chirurgien ſe fut bien fatigué, ſe ſervant inutilement du crochet, pour venir à bout de cette operation, qui étoit une des plus laborieuſes & des plus difficiles, à cauſe que toutes les parties exterieures de la vulve étoient extrémement tumefiées, & que la Matrice, où il y avoit inflammation, étoit entierement à ſec, il me ceda ſa place, enſuite de quoy j'accouchay cette femme d'un tres gros enfant mort, ayant été obligé pour ce faire, de le retourner par les pieds, à cauſe que les épaules de cet enfant étoient ſi fortement enchaſſées dans la ſubſtance de la Matrice tumefiée, qu'elles ne pouvoient pas être déplacées par la ſeule attraction du crochet imprimé ſur la tête, qui étant tout de côté ne pouvoit pas auſſi pour lors être reduit en une figure droite. L'operation luy fut neanmoins infructueuſe (ſinon qu'elle luy prolongea la vie durant quelques jours) à cauſe d'une groſſe fiévre qu'elle avoit devant que d'accoucher, qui continua toûjours enſuite, avec deux ou trois redoublemens par jour, qui étoient ordinairement précedez de friſſons, ayant auſſi toûjours eu depuis ſon accouchement un grand flux de ventre; ce qui la fit mourir neuf jours enſuite. Or il eſt tres-certain que ſi on l'eût ſecouruë d'aſſez bonne heure, elle ſeroit réchappée; vû qu'elle reſiſta encore ſi long-temps, nonobſtant le déplorable état où elle étoit, quand nous luy tirâmes ſon enfant; lequel on auroit auſſi ſauvé, ſi ces deux Cirurgiens euſſent connu dés le commencement qu'il preſentoit le côté de la tête; ce qui étoit le ſeul ſujet pour lequel cette pauvre femme n'avoit pû accoucher d'elle-même.

D'autres fois l'enfant ſe preſente la face la premiere, ayant la tête renverſée en arriere; en laquelle poſture il eſt encore tres-difficile qu'il vienne; & s'il y demeure long-temps, le viſage luy

devient ſi livide & ſi bouffi, qu'il en paroît tout-à-fait monſtrueux dans l'abord ; ce qui arrive tant à cauſe de la compreſſion qui s'en fait en cette ſituation, que pour avoir été quelquefois trop ſouvent & trop rudement touché avec les doigts, en tâchant de luy faire prendre une meilleure ſituation. Il me ſouvient à ce ſujet d'avoir accouché, il y a environ trente & un an, une femme dont l'enfant, qui s'étoit preſenté la face devant, vint au monde ſi livide & ſi contrefait (comme c'eſt toûjours l'ordinaire en telles occaſions) que ſon viſage en paroiſſoit tout ſemblable à celuy d'un Ethiopien, nonobſtant quoy je ne laiſſay pas que de l'amener vivant. Auſſi-tôt que la mere s'en fut apperçuë, elle me dit qu'elle s'étoit toûjours bien doutée que ſon enfant ſeroit ainſi hideux ; à cauſe qu'au commencement de ſa groſſeſſe elle avoit regardé fixement, & avec grande attention un Maur, ou Ethiopien, d'entre ceux dont Monſieur *de Guiſe* avoit toûjours grand nombre à ſa ſuite ; pour lequel ſujet elle ſouhaitoit, ou du moins ne ſe ſoucioit aucunement qu'il mourût, afin de ne pas voir continuellement un enfant ſi défiguré qu'il paroiſſoit pour lors : mais elle changea bien-tôt de ſentiment, lorſque je luy eus expliqué que cette lividité ne provenoit que de ce qu'il étoit venu la face devant dans le commencement, & que tres-aſſûrément cela ſe paſſeroit, comme il arriva en moins de trois ou quatre jours, aprés luy avoir oint pluſieurs fois tout le viſage avec l'huile d'amendes douces tirée ſans feu ; enſuite de quoy ſon teint commença à s'éclaircir de telle ſorte, que l'ayant vu un an aprés, il me parut un des plus beaux enfans & des plus blancs qu'on puiſſe rencontrer. Or pour ſe bien gouverner en cette accouchement, on y procedera de la même maniere que quand l'enfant preſente la tête par le côté ; laquelle on redreſſera avec les mains, comme nous avons dit cy-deſſus, obſervant toûjours de le faire le plus doucement qu'il ſera poſſible, pour éviter de trop meurtrir la face de l'enfant.



CHAPITRE XVIII.

Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, aprés que la tête est entierement sortie.

L'Enfant vient naturellement la tête la premiere; afin que par sa grosseur & par sa dureté, le passage soit plus facilement fait aux autres parties du corps, lesquelles pour l'ordinaire passent sans peine où elle a une fois passé. Neanmoins il se rencontre quelquefois des enfans qui ont la tête si petite, & les épaules si grosses & si larges, qu'elles ne peuvent qu'avec une tres-grande difficulté, faire le même chemin; ce qui les fait souvent demeurer au passage, aprés que leur tête en est sortie. Quelquefois la difficulté vient de ce que l'enfant est mort depuis plusieurs jours dans la Matrice; car pour lors sa tête étant devenuë mollasse, s'affaisse & s'allonge en sortant; & n'ayant plus de fermeté, elle ne peut pas pour ce sujet si bien faire le passage des épaules, que quand l'enfant est vi-

vant. Cet accident arrive auſſi quelquefois pour n'avoir pas bien pris le temps à tirer l'enfant par la tête, comme il a été dit qu'on doit faire, en parlant de l'accouchement naturel, afin que les épaules puiſſent prendre dans un même inſtant, la place que la tête occupoit. Beaucoup de femmes croyent avec aſſez de raiſon que les hommes qui ont les épaules larges, engendrent ordinairement de gros enfans, qui leur reſſemblent en cela; & *Foreſtus* en l'obſervation 70. de ſon 28. livre, dit que ſa belle-mere, qui avoit eu de ſon mary vingt enfans, étoit ſi fortement attachée à cette opinion, quelle ne vouloit point marier aucune de ſes filles à des hommes, qui euſſent les épaules larges, comme avoit ſon mary, de peur qu'elles n'euſſent, comme elle, trop de peine dans leurs accouchemens, à cauſe de la groſſeur du corps & des épaules des enfans qu'elles en pourroient avoir.

Quand l'enfant ſera ainſi arrêté par les épaules, il faut que le Chirurgien ſe dépêche promptement de le tirer de cette priſon, où il eſt pris par le col comme s'il étoit au carcan, car il tarderoit peu à y être étranglé ou ſuffoqué. C'eſt pourquoy afin de l'éviter, il tâchera de faire ſuivre & paſſer les épaules, en tirant mediocrement la tête de l'enfant, tantôt par ſes côtez, tantôt auſſi la prenant d'une main par deſſous le menton, & de l'autre par deſſus le derriere de la tête, & ainſi faiſant alternativement de côté & d'autre pour mieux faciliter la choſe; prenant bien garde que le cordon de l'umbilic ne ſoit pas embarraſſé autour du col, & obſervant toûjours de ne point tirer cette tête avec trop de violence; de peur qu'il n'arrive ce que j'ay vû faire devant moy en une rencontre, où d'un enfant roturier, ainſi pris au paſſage, on en fit ſur le champ un Gentilhomme, en luy arrachant & ſeparant la tête du col, à force de la tirer.

Si les épaules ne paſſent point aprés avoir mediocrement tiré l'enfant de la maniere, il faut gliſſer un ou deux doigts de chaque main par deſſous chacune des aiſſelles, avec leſquelles, les recourbant en dedans, on fera avancer, & on tirera peu à peu les épaules. Mais quand elles ſeront entrées au paſſage, & qu'elles en ſeront tout à fait dégagées, ſi le Chirurgien ne peut encore avoir l'enfant, le tenant ainſi par deſſous les aiſſelles, pour lors il peut être certain qu'il eſt arrêté par quelque autre empêchement, & qu'il eſt aſſûrément monſtrueux de quelque partie de ſon corps; ou comme il arrive le plus ſouvent en cette occaſion, qu'il eſt hydropique du ventre, à raiſon de l'éminence & groſſeur duquel il eſt impoſſible

qu'il ſoit tiré hors de la Matrice, avant qu'on l'ait percé pour en vuider les eaux; aprés quoy on en viendra facilement à bout, comme je l'ay pratiqué en pareille rencontre, dont je vais preſentement décrire toutes les circonſtances, & la maniere avec laquelle nous nous y comportâmes; car nous fûmes deux Chirurgiens, une Sagefemme, & une Apprentiſſe de l'Hôtel-Dieu, à faire cet accouchement, où la choſe arriva de cette façon.

En l'année 1660. comme je pratiquois en ce lieu les accouchemens, il ſe rencontra un jour que l'Apprentiſſe voulant accoucher une femme, ne put jamais faire paſſer autre choſe que la tête de l'enfant, qui demeura ainſi pris au col, & arrêté au droit des épaules, ſans pouvoir avancer plus outre. Or voyant qu'il luy étoit impoſſible d'avoir cet enfant, quoy qu'elle le tirât tres-fortement par la tête, & qu'elle avoit épuiſé inutilement toute ſon induſtrie, pour tâcher d'en venir à bout, elle appella à ſon ſecours la Maîtreſſe Sagefemme, qui étoit pour lors la nommée Madame *de France*, laquelle y fit auſſi tout ſon poſſible, mais ce fut encore en vain. Aprés qu'elles ſe furent bien laſſées toutes deux à tirer cette tête de la ſorte) ce qu'elles firent tant que les vertebres du col avoient déja quitté, ne reſtant preſque plus que la ſeule peau qui y tenoit quelque peu) je ſurvins à ces entrefaites, où d'abord elles me prierent d'examiner moy-même ce qui étoit cauſe que cet enfant n'avoit pas pû être tiré par les efforts qu'elles en avoient faits, qui étoient plus que ſuffiſans pour faire ſortir ſes épaules, quand elles auroient été beaucoup plus groſſes qu'elles n'étoient pas; à quoy ayant fait reflexion, je conçus bien auſſi-tôt qu'il falloit que la difficulté procedât d'ailleurs; ce qui m'obligea de pouſſer d'abord ma main applatie à l'entrée de la Matrice juſques aux épaules de l'enfant, leſquelles ne me paroiſſant pas être trop groſſes pour pouvoir aiſément ſortir, me firent connoître que l'empêchement n'étoit pas en cet endroit. J'indroduiſis aprés cela ma main plus avant, la portant par deſſous la poitrine de l'enfant, au bas de laquelle étant arrivée, environ le cartilage xiphoïde; je trouvay que tout ſon bas ventre étoit tellement hydropique & plein d'eau, qu'il étoit entierement impoſſible de le tirer, ſans l'avoir auparavant percé, pour donner moyen à cette eau de s'écouler: mais il me manquoit alors un inſtrument propre pour le faire, à faute duquel je fus obligé d'envoyer promptement avertir un Chirurgien dudit Hôtel-Dieu; auquel aprés qu'il fut arrivé je déclaray la choſe, comme je l'avois reconnuë, & luy fis entendre que pour tirer

cet

cet enfant, il falloit neceſſairement luy percer le ventre, afin d'en vuider les eaux par ſon ouverture ; mais il ne voulut jamais ſuivre mon ſentiment, ſoit par une eſpece de politique, à cauſe qu'il croyoit peut-être ſçavoir aſſez bien ſon métier ſans avoir beſoin de mon avis ; ou parce qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit pas croire que l'enfant fût hydropique, comme je luy diſois ; ce qui fut cauſe qu'il ſe contenta ſeulement (ſans ſe mettre en peine d'examiner préciſément la choſe) de tâcher d'en faire extraction à ſa mode ; & pour y parvenir il tira d'abord, & ſepara entierement la tête du corps, laquelle pour lors n'y tenoit plus que fort peu, pour avoir été tirée avec trop de violence par les Sagefemmes, comme j'ay dit cy-deſſus. Aprés cela introduiſant un crochet dans la Matrice, il en tira & arracha les deux bras l'un aprés l'autre, & enſuite quelques côtes, une portion des poulmons, & le cœur ; quoy faiſant, il ſe laſſa tant à force de tirer pieces, morceaux & lambeaux l'un aprés l'autre, pendant plus de trois quarts-d'heure, qu'il en ſuoit à groſſes gouttes, quoyqu'il fît extrémement froid en ce temps ; & il s'y tourmenta ſi fort le corps & l'eſprit, qu'il fut contraint de quitter ſa beſogne pour ſe repoſer, laiſſant à la Sagefemme à y faire auſſi ſon poſſible, pendant qu'il reprendroit un peu ſes forces ; laquelle s'y laſſa en vain auſſi-bien que luy, en tirant quelques côtes de l'enfant qu'elle tenoit avec les mains ſeulement (car ce n'eſt pas le fait des Sagefemmes de ſe ſervir de crochets) enſuite de quoy il ſe remit une ſeconde fois à tirer de toute ſa force, ſans pouvoir plus rien avoir ; parce que juſques-la il n'avoit point encore percé le bas ventre, ni le diaphragme, ne le voulant pas faire, comme je luy diſois à chaque moment, ſans quoy il étoit abſolument impoſſible de tirer le reſte du corps.

Or voyant que tous ſes efforts étoient auſſi inutiles cette ſeconde fois que la premiere, il me donna enfin ſon crochet, en me diſant de m'y laſſer auſſi-bien que les autres ; lequel j'acceptay tres-volontiers, & avec joye (car j'étois tres aſſûré de venir à bout de l'operation) ſçachant bien qu'au lieu de m'amuſer à tirer comme il avoit fait, il ne falloit ſeulement que percer le ventre de l'enfant, pour en évacuer les eaux, aprés quoy le tout viendroit tres-facilement. Pour ce ſujet j'introduiſis auſſi-tôt ma main gauche dans la Matrice, juſques au droit de ce ventre hydropique ; où étant je coulay par le dedans, & le long d'elle avec ma droite ce crochet, qui étoit ſemblable à celuy qui eſt marqué de la lettre A. en la repreſentation des inſtrumens qui eſt vers la fin de ce ſe-

cond Livre; au lieu duquel on peut encore à ce dessein se servir plus aisément du couteau courbe marqué par la lettre D; ce qu'ayant fait, je tournay la pointe de cet instrument vers le ventre de l'enfant, dans lequel je l'enfonçay tout d'un coup, en telle sorte qu'il en fut percé d'un trou à y fourrer l'extrémité de deux de mes doigts, que j'y mis aprés l'en avoir retiré; puis les écartant un peu l'un de l'autre, toutes les eaux contenuës en ce ventre sortirent comme un torrent, & furent évacuées dans le même instant; ensuite de quoy je tiray aussi-tôt le reste du corps avec ma seule main sans aucune difficulté, au grand étonnement de ce Chirurgien, que je n'avois jamais pû persuader que cet enfant fût hydropique de la sorte.

Aprés l'avoir ainsi tiré, j'eus la curiosité de remplir son ventre d'eau par l'ouverture que j'y avois faite, afin de voir quelle quantité y avoit été contenuë, & quelle grosseur il pouvoit avoir en étant tout plein. J'y en fis entrer sans exaggerer plus de cinq pintes entieres de nôtre mesure de Paris; ce que j'aurois bien difficilement pu croire si je ne l'eusse vu moy-même; & ce ventre étant ainsi rempli d'eau, étoit de la grosseur & de la figure d'un assez gros balon. J'ay mis icy toutes les circonstances de cette histoire, afin que le Chirurgien connoisse comment il se doit comporter en semblable occasion.





CHAPITRE XIX.

Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement, où l'enfant preſente une ou deux mains avec la tête.

QUand il y a quelque partie de l'enfant qui ſe preſente avec ſa tête, c'eſt pour l'ordinaire une de ſes mains, ou toutes les deux, plûtôt qu'aucune autre; ce qui l'empêche de pouvoir ſortir, à cauſe que les mains occupent une partie du paſſage, & qu'elles font auſſi ſouvent pancher la tête de côté. Lorſque l'enfant vient de la ſorte, l'accouchement eſt contre nature, & la femme a beſoin d'être aſſiſtée en ſon travail.

Pour y remedier, auſſi-tôt qu'on ſentira qu'une des mains ſe preſente ainſi avec la tête de l'enfant, on ne luy permettra pas d'avancer, & de s'engager davantage au paſſage en cette poſture; pourquoy faire le Chirurgien, ayant fait coucher la femme, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées, remettra & repouſſera le plus avant qu'il pourra avec ſa main celle de l'enfant; ou toutes les deux, ſi elles ſe preſentoient, donnant lieu par ce moyen à la tête

de s'avancer ſeule ; ce qu'ayant fait, ſi elle étoit de côté, il la reduiroit en la figure naturelle au milieu du paſſage, pour la faire venir en droite ligne, y procedant au reſte, ainſi que j'ay enſeigné cy-devant au chapitre dix-ſeptiéme de ce ſecond Livre, en parlant de la tête qui vient de côté.

Si on obſerve de ſecourir promptement de la ſorte la femme, lorſqu'il y a peu de temps que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, & ſi elle a de bonnes douleurs, & que ſa Matrice ſoit ſuffiſamment dilatée, elle ne laiſſera pas d'accoucher aſſez heureuſement; ce qui arrivera tout au contraire, ſi ces diſpoſitions ne ſe rencontrent pas, quand les mains ſe preſentent avec la tête. Car ſi la Matrice eſt à ſec, & qu'elle ne ſoit pas bien dilatée, les mains de l'enfant ſeront repouſſées avec bien plus de difficulté ; ce qui ne ſe pourra pas faire auſſi ſans quelque eſpece de violence pour la mere ; & ſi elle n'a pas de bonnes douleurs, la tête ne pourra pas ſi facilement ni ſi promptement deſcendre au paſſage, pour occuper entierement la place que tenoient les mains, aprés qu'on les aura repouſſées. C'eſt ce qui fait que le Chirurgien doit tâcher, autant qu'il peut, en repouſſant ainſi avec ſa main celles de l'enfant, de ne retirer la ſienne hors de la Matrice que dans le temps qu'il ſurviendra une nouvelle douleur à la femme ; afin que dans ce moment il conduiſe la tête de l'enfant au paſſage, pour empêcher par ce moyen, que ſes mains ne viennent à reprendre derechef leur premiere ſituation.





CHAPITRE XX.

Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules.

LOrſque l'enfant preſente une ou deux mains ſeules, ou un bras qui ſort quelquefois juſques au coude, & parfois juſques à l'épaule, c'eſt une des plus mauvaiſes & des plus dangereuſes poſtures que puiſſe tenir l'enfant tant pour luy que pour ſa mere, à cauſe des violens efforts que le Chirurgien eſt toûjours obligé de faire à l'un & à l'autre, pour luy aller chercher les pieds qui en ſont fort éloignez, par leſquels il le doit toûjours tirer en ces occaſions, aprés l'avoir retourné; pourquoy faire, il ſuë ſouvent à groſſes gouttes en plein hyver, à cauſe de la difficulté qui ſe rencontre pour l'ordinaire en cet accouchement, plus grande qu'en tous les autres; dont aucuns ſont à la verité plus dangereux pour l'enfant, comme quand il preſente le ventre avec ſortie de l'umbilic; mais ils ne ſont pas ſi penibles pour le Chirurgien, parce que

les pieds de l'enfant étant plus proches du passage, ne luy sont pas si difficiles à trouver, que quand il vient par les mains; car pour lors il a souvent les pieds en haut, & tout au fond de la Matrice, où il les faut aller chercher, pour le retourner & tirer comme je viens de dire: & j'ay même remarqué, que les enfans qui presentent un bras devant, fort avancé dans le passage, sont ordinairement plus difficiles à retourner, pour en faire extraction par les pieds, que ceux qui se presentent par la tête, quoyque les pieds en soient plus éloignez que du bras; parce que l'enfant qui presente la tête est en une situation droite, qui contribuë à faire plus facilement retourner l'enfant, en le tirant par les pieds, que quand il presente le bras; auquel temps son corps, qui est situé obliquement ou de travers, est pour ce sujet bien plus difficile à retourner, pour le tirer par les pieds, comme on est obligé de faire.

Lors donc qu'une main seule, ou le bras entier se presente le premier, il faut bien prendre garde à ne pas tirer l'enfant par cette partie; car l'accouchement est toûjours d'autant plus difficile, que le bras qui se presente, sort plus avant; & on le separeroit & arracheroit plûtôt du corps, que de faire sortir ainsi l'enfant; à cause que par ce moyen il seroit tiré obliquement & de travers: & si les deux bras se presentoient, & qu'on les tirât ensemble, il ne resteroit pas assez de lieu pour laisser passer la tête, qui se renverseroit aussi en arriere. C'est pourquoy ayant situé la femme comme il est requis, on doit promptement repousser au dedans de la Matrice, les mains & les bras de l'enfant qui se presentent au passage. Quelques Sagefemmes trempent pour lors en eau froide, ou touchent d'un linge moüillé la main de l'enfant qui est sortie, disant qu'il la retire aussi-tôt, s'il est vivant, comme fit un des enfans jumeaux que *Thamar* avoit conçu de son beaupere *Juda*, dont il est parlé au 38. chap. de la *Genese*; mais l'enfant est ordinairement si mal situé, & si pressé & engagé au passage en cette mauvaise posture, qu'il n'a pas assez de liberté pour pouvoir ainsi retirer de luy-même sa main, quand elle est une fois entierement sortie. Pour ce sujet le Chirurgien la remettra avec la sienne, qu'il coulera ensuite dans la Matrice, par dessous la poitrine & le ventre de l'enfant, & si avant qu'il en rencontre les pieds, qu'il attirera doucement à luy, pour le retourner, & en faire l'extraction par eux, ainsi qu'il a été dit; observant que ce soit avec le moins de violence qu'il pourra; ce qui sera bien plus aisé & beaucoup plus seur, que de vouloir s'amuser à luy faire prendre une situation naturelle, comme plusieurs Au-

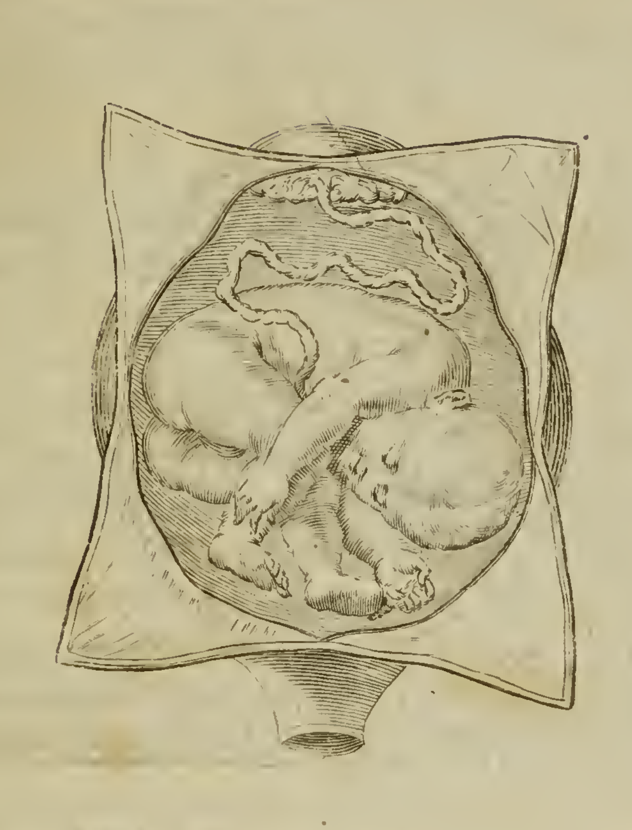
teurs qui n'ont jamais pratiqué les accouchemens, l'ordonnent, sans avoir aucune connoissance de la grande difficulté qu'il y a de suivre leur conseil, qui n'est bon que dans leur imagination. Car en effet, il seroit tres-difficile de remettre pour lors l'enfant dans une situation naturelle; à cause qu'il a le corps tout de travers, quand il presente ainsi le bras seul jusqu'au coude, ou jusques à l'épaule; outre qu'aprés l'avoir remis en bonne situation (ce qui ne se pourroit sans faire beaucoup de violence à la mere & à l'enfant) ils en demeureroient tous deux si debilitez, que la mere de sa part n'auroit plus la force d'achever ensuite de pousser l'enfant dehors, qui de l'autre côté tarderoit peu pour ce sujet à mourir. C'est pourquoy il est toûjours bien plus seur, comme j'ay dit, de retourner pour lors l'enfant par les pieds, afin de le tirer incontinent aprés; mais il faut que le Chirurgien observe bien en introduisant sa main dans la Matrice pour le retourner, qu'il la glisse au dedans des membranes de l'enfant, & non pas entre les membranes & la Matrice; car ces membranes qui tapissent interieurement toute la Matrice, servent par leur substance polie & glissante à faire aisément retourner l'enfant, & empêchent par leur interposition que la Matrice ne soit si facilement offensée par la main du Chirurgien dans le temps de l'operation.

Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura ainsi retourné l'enfant par les pieds, s'il n'en tenoit qu'un, il doit chercher l'autre pour l'amener avec le premier; aprés quoy les tenant tous deux, il se conduira au reste pour tirer l'enfant, de la façon que nous avons cy-devant dit, au chapitre treiziéme de ce second Livre, en parlant de l'accouchement où il presente les pieds les premiers. Mais si le bras étoit tellement avancé (l'étant presque jusques à l'épaule) & si gros & si tumefié (comme il arrive quand il y a long-temps qu'il est dehors) qu'il ne se pût remettre sans une trop grande difficulté; *Ambroise Paré* recommande en ce cas, si on est bien certain que l'enfant soit mort, qu'on coupe tout le bras sorti, le plus avant qu'on pourra, en incisant premierement les chairs, & coupant l'os aprés encore plus haut, avec des tenailles incisives; afin que la portion de ces chairs laissees venant à recouvrir les asperitez de l'os, empêche que la Matrice n'en soit blessée en retournant l'enfant, pour le tirer ensuite par les pieds, comme il est requis: neanmoins si le Chirurgien, ne pouvant pas repousser le bras au dedans, étoit absolument contraint de le retrancher (ce qu'il ne doit pas faire que dans cette extrémité) il en viendra bien

à bout ſans tant de façon, en le tordant deux au trois tours; car à cauſe de ſa tendreſſe, il ſe ſeparera facilement du corps au droit de l'articulation de l'*humerus* avec l'omoplate; au moyen de quoy il ne ſera pas beſoin de tenailles inciſives, ni d'autres inſtrumens, pour en couper l'os & les chairs, de la maniere que l'enſeigne ledit *Paré*; & il n'y reſtera aucunes aſperitez, parce qu'ainſi faiſant, la ſeparation s'en fera juſtement dans d'article. Mais ſur tout quand il s'agira de mutiler l'enfant de la ſorte, ou de le tirer avec le crochet, que le Chirurgien prenne garde tres-exactement à ne pas ſe tromper, examinant bien à ce ſujet s'il eſt aſſûrément mort, & qu'il ne procede point de cette façon, qu'il n'en ſoit tout-à-fait certain, par tous les ſignes dont nous avons fait mention au Chapitre douziéme de ce ſecond Livre; car quel horrible ſpectacle ſeroit-ce, s'il amenoit (comme aucuns que je connois ont quelquefois fait) un pauvre enfant encore vivant, aprés luy avoir ainſi tronçonné les bras, ou quelqu'autre partie du corps; c'eſt pourquoy qu'il faſſe une double reflexion ſur ſon operation, avant que de s'y comporter de la ſorte.



CHAPITRE



CHAPITRE XXI.

Le moyen de tirer l'enfant quand il preſente les pieds & les mains enſemble.

SI l'enfant preſente au paſſage les pieds & les mains tout à la fois, il eſt abſolument impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation ; & pour lors le Chirurgien portant ſa main vers l'orifice de la Matrice, n'y ſentira que quantité de doigts, les uns proche des autres ; & ſi elle n'eſt pas encore bien ouverte, il ſera un peu de temps ſans pouvoir preciſément connoître les pieds d'entre les mains à cauſe qu'ils ſont quelquefois ſi ſerrez & ſi preſſez les uns contre les autres, qu'ils ſemblent preſque tous être d'une même figure. Mais d'abord que la Matrice ſera aſſez dilatée pour y pouvoir introduire ſa main, il diſtinguera bien facilement quelles ſont les mains, & quels ſont les pieds ; ce qu'ayant bien remarqué, il la gliſſera & la portera auſſi-tôt juſques vers la tête de l'enfant, qu'il trouvera aſſez proche, où étant il la repouſſera doucement, & les mains auſſi vers le fond de la Matrice, laiſſant les pieds au même endroit qu'il les avoit trouvez ; ayant pour ce faire mis la femme en ſituation

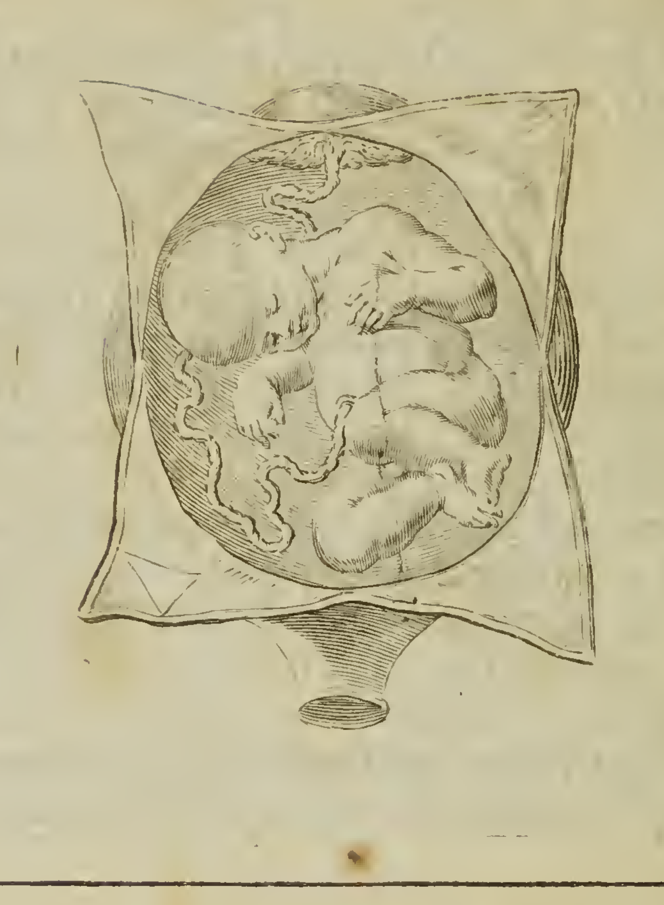
commode, c'eſt-à dire, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées ; laquelle ſituation doit toûjours être obſervée, quand il eſt queſtion de repouſſer l'enfant vers le dedans de la Matrice ; aprés quoy il le prendra par les deux pieds, & le tirera de la maniere que j'ay cy-devant dite en ſon chapitre.

Il arrive aſſez ſouvent, quand il y a tres-peu de temps que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, qu'en le tirant d abord ſimplement par les deux pieds, ſon corps ſe retourne de ſoy-même dans la Matrice, ſans qu'il ſoit beſoin de le repouſſer & de le redreſſer, comme je viens de dire. Mais lorſque la Matrice eſt à ſec, ou que l'enfant eſt fort engagé dans le paſſage, on eſt obligé de luy repouſſer la tête & les mains, ainſi que j'ay enſeigné, afin de le retourner plus facilement ; car ſi on ſe contentoit pour lors de tirer ſeulement les pieds, on ne feroit qu'engager d'autant plus le reſte du corps au paſſage. Cet accouchement eſt à la verité un peu rude ; mais il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit tant que celuy dont nous avons parlé au précedent chapitre, où l'enfant preſente ſeulement la main ; car en celuy-là il faut aller chercher les pieds bien loin, & le retourner tout-à-fait pour le pouvoir tirer ; mais en celuy-cy ils ſont tout trouvez, d'autant qu'ils ſe preſentent d'eux-mêmes ; & il ne s'agit que de luy relever & repouſſer un peu la partie ſuperieure du corps ; ce qui ſe fait preſque de ſoy-même en le tirant ſeulement par les pieds.

Les Auteurs qui ont écrit des accouchemens, ſans les avoir jamais pratiquez, comme ont fait pluſieurs Medecins (*Medici quidem famâ multi, ſed opere valdè pauci*) recommandent tous par un même precepte ſouvent reïteré, de reduire à la figure naturelle chacune de toutes les ſituations contre nature, dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter ; c'eſt à-dire, de le faire venir la tête la premiere ; mais s'ils avoient eux-mêmes mis la main à l'œuvre, ils connoîtroient bien que cela eſt le plus ſouvent impoſſible, à moins qu'on ne riſquât par l'excés de violence qu'il faudroit faire pour ce ſujet, de crever la mere & l'enfant, & qu'on ne ſe mît en danger de les faire mourir tous deux dans l'operation. Un *fiat* de cette maniere eſt bien-tôt dit & ordonné ; mais il n'eſt pas ſi facile à executer qu'à prononcer : *Sunt enim facta verbis difficiliora.* Pour moy je ſuis en cela d'un ſentiment tout contraire au leur, & je croy que ceux qui ſe connoiſſent en l'art, ſeront aſſûrément de mon avis ; qui eſt que toutes les fois que l'enfant ſe preſente en mauvaiſe poſture, par telle partie du corps que ce puiſſe

être, depuis les épaules juſques aux pieds, il eſt plus ſeur, & c'eſt plûtôt fait, de le tirer par les pieds, les allant chercher, s'ils ne ſe rencontrent pas, que de s'amuſer à eſſaïer de le mettre en la figure naturelle, luy amenant la tête la premiere : car les grands efforts qu'il convient ſouvent faire pour retourner un enfant dans la Matrice (ce qui eſt un peu plus difficile que de retourner une aumelette dans la poëlle) débilite tant la mere & l'enfant, qu'il ne leur reſte plus aſſez de force pour commettre enſuite l'operation à l'œuvre de nature ; & la femme n'a plus pour l'ordinaire, aprés avoir été ainſi travaillée, les épreintes & les douleurs neceſſaires à l'accouchement, pour lequel ſujet il ſeroit fort long & tres-difficile ; comme auſſi l'enfant, qui eſt tres-foible pour lors, periroit aſſûrément au paſſage, ſans en pouvoir ſortir. C'eſt pourquoy il vaut mieux en ces rencontres le tirer auſſi-tôt par les pieds, les allant chercher, comme j'ay dit, s'ils ne ſe preſentent pas, & ce faiſant, on épargnera aux meres un tres-long travail, & on amenera ſouvent les enfans vivans, qui ſans cela ne manqueroient pas de mourir, avant qu'ils puſſent être mis dehors par les ſeuls efforts de la nature.





CHAPITRE XXII.

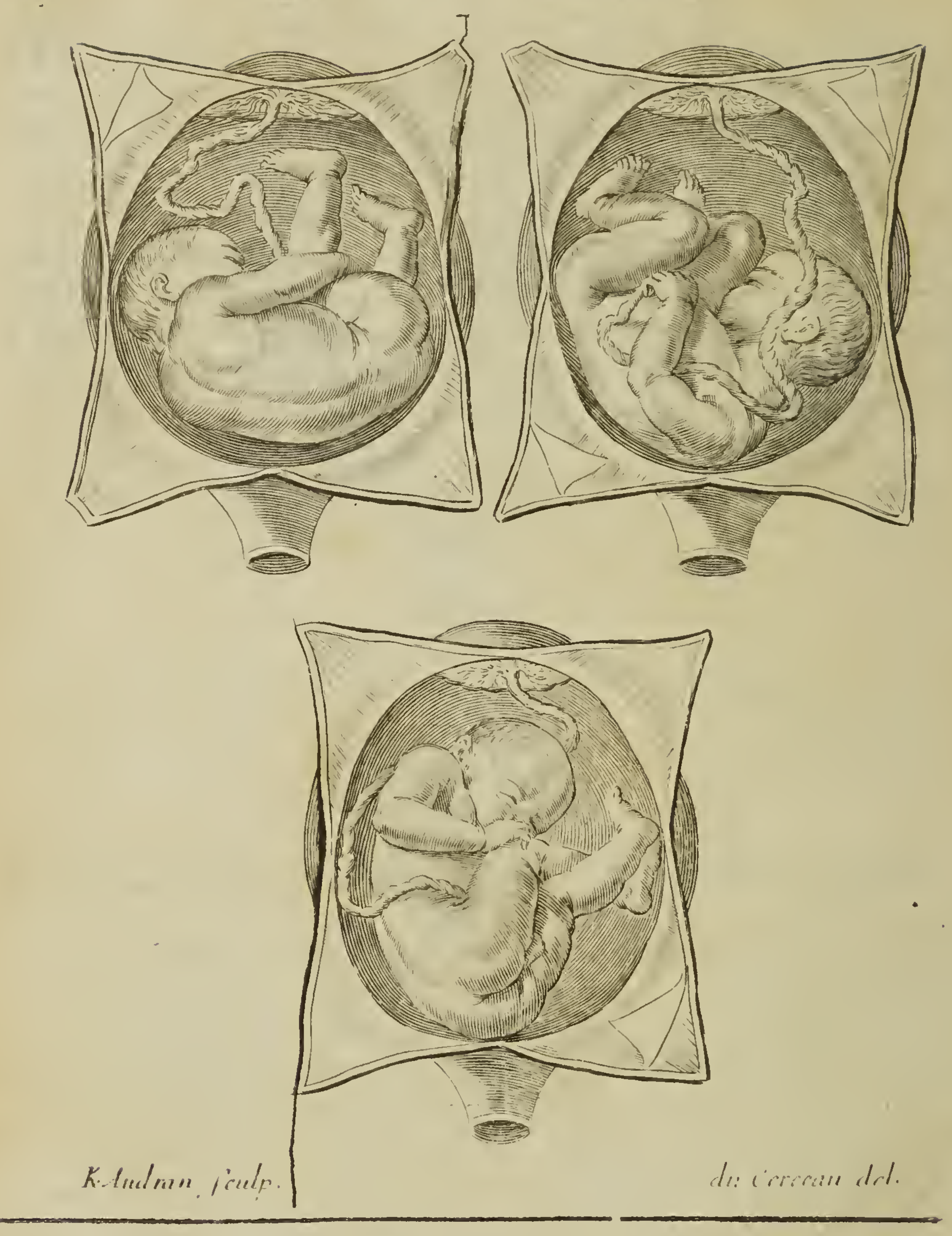
La maniere de tirer l'enfant, quand il presente les genoux.

SI l'enfant, pour n'avoir pas fait la culbute ordinaire, c'est-à-dire, pour ne s'être pas tourné, comme il doit faire vers les derniers mois, afin de venir la tête la premiere, ainsi que j'ay expliqué dans le chapitre cinquiéme de ce second livre, se presente par les genoux, ayant les jambes pliées contre les fesses, pour lors à cause de leur dureté & de leur rondeur, n'en touchant qu'un, on pourroit se tromper, si étant situé encore un peu trop haut, on ne le sentoit seulement que de l'extrémité du doigt, estimant que ce seroit la tête; mais le touchant & le maniant mieux, lorsque la Matrice sera suffisamment dilatée, & que l'enfant sera plus abaissé, on en fera aisément la distinction: & le genou sera aussi facilement distingué du coude, en ce que la rondeur du genou est plus ample & plus égale que celle du coud, qui est plus aiguë.

Aussi-tôt donc qu'on aura reconnu la chose, on ne laissera pas avancer davantage l'enfant au passage en cette posture; & ayant mis la femme en situation, on repoussera doucement les genoux

de l'enfant en dedans, pour avoir plus de liberté de luy déplier les jambes l'une aprés l'autre ; ce que le Chirurgien fera en luy mettant un ou deux de ſes doigts par deſſous le jarret, & les conduiſant peu à peu tout le long du derriere de la jambe, la tirant toûjours un peu obliquement, juſques à ce qu'il ait rencontré le pied, afin qu'en ayant dégagé un, il faſſe la même choſe à l'autre, y procedant de même façon qu'au premier ; aprés quoy les ayant tirez tous deux dehors, il parachevera l'extraction de l'enfant, comme s'il étoit venu les pieds devant, obſervant toûjours de le faire venir la face en deſſous, avec les circonſtances que nous avons fait remarquer en parlant de cet accouchement.





CHAPITRE XXIII.

De l'accouchement où l'enfant presente l'épaule, le dos, ou le cul.

LA plus mauvaise de ces trois sortes de situations dans lesquelles les enfans se presentent quelquefois, est celle de l'épaule; à cause qu'elle est plus éloignée des pieds de l'enfant, que le Chirurgien doit aller chercher pour le tirer dehors par eux; celle du dos tient le milieu; & le cul par la même raison cause moins de peine;

non ſeulement parce que les pieds en ſont plus proches, mais auſſi à cauſe que dans cette figure, la tête & le col de l'enfant ne ſont pas ſi contraints, ni genez que dans les autres ſituations.

Pour remedier à l'accouchement où l'épaule ſe preſente la premiere, quelques-uns veulent qu'on la repouſſe, afin de faire prendre ſa place à la tête de l'enfant, & qu'on reduiſe ainſi faiſant, cette mauvaiſe figure à la naturelle : mais il vaut bien mieux pour les raiſons cy-devant dites au chapitre vingt-uniéme de ce ſecond livre, eſſaïer à le tirer par les pieds ; pour quoy faire, le Chirurgien repouſſera un peu l'épaule avec ſa main, afin d'avoir plus de facilité à l'introduire dans la Matrice ; & la coulant enſuite le long du corps de l'enfant, du côté qu'il trouvera la choſe plus facile, il cherchera les pieds, pour le retourner tout-à-fait en les amenant au paſſage ; aprés quoy il le tirera dehors ainſi qu'il a été enſeigné.

Si c'eſt le dos que l'enfant preſente pour ſortir, il eſt pareillement impoſſible qu'il en vienne à bout ; & quelques efforts que la mere faſſe, elle ne le peut jamais faire avancer au paſſage en cette poſture ; en laquelle l'enfant ayant le corps plié en dedans, & comme en double, ſa poitrine & ſon ventre en ſont tellement comprimez, qu'il tarde peu ordinairement d'en être ſuffoqué ; mais pour éviter cela, il faut au plûtôt que le Chirurgien gliſſe ſa main le long du dos vers ſa partie inferieure, juſques à ce qu'il ait rencontré les pieds de l'enfant, pour les tirer aprés cela, comme s'il les avoit preſentés les premiers.

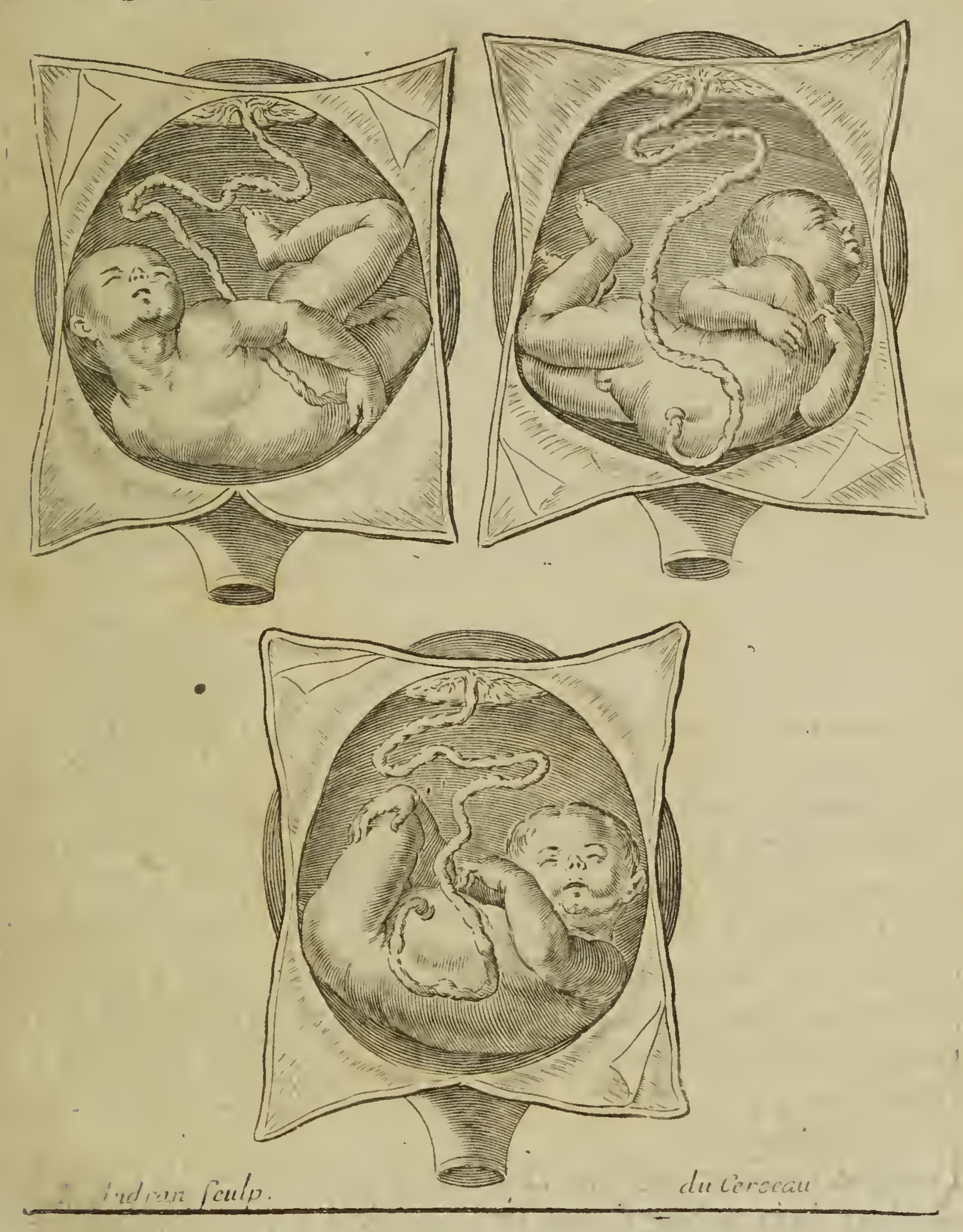
Mais quand l'enfant vient le cul devant, s'il eſt petit ou de mediocre groſſeur, & que la mere ſoit grande, ayant le paſſage aſſez large, il peut bien ſortir en cette ſituation, avec un peu d'aide ; car quoy qu'il ait pour lors le corps en double, les cuiſſes étant pliées vers le ventre qui eſt mollaſſe, ſe font faire place au droit de luy, ſans trop grande difficulté. Neanmoins auſſi-tôt que le Chirurgien connoît que ce ſont les feſſes de l'enfant qui ſe preſentent les premieres, il ne doit pas le laiſſer avancer ni engager de la ſorte dans le paſſage; car il pourroit y reſter trop long-temps, & difficilement venir de la façon, s'il n'étoit petit ou de mediocre groſſeur, & la voye aſſez large, comme nous venons de dire. S'en étant donc apperçu de bonne heure, il repouſſera le cul, ſi faire le peut ſans aucune violence, & enſuite ayant gliſſé ſa main le long des cuiſſes, juſques aux jambes & aux pieds de l'enfant, il les amenera tout doucement l'un aprés l'autre hors de la Matrice, en les pliant, étendant, tournant, & tirant vers le côté le plus facile ; prenant bien garde

à n'y pas faire trop grande contorsion, ni aucune dislocation; aprés quoy il tirera le reste du corps de la même façon que s'il étoit venu les pieds devant.

J'ay dit que le Chirurgien s'étant apperçu que l'enfant vient le cul devant, le doit repousser, si faire le peut; car il s'avance quelquefois tellement dans le passage, qu'il creveroit plûtôt la mere & l'enfant, que de le repousser en dedans, quand il y est une fois fortement engagé; ce qu'arrivant ainsi, il ne pourra pas l'empêcher de venir en cette situation, en laquelle il a le ventre si comprimé, qu'il en rend toûjours pour ce sujet le *meconium* par le fondement. Il luy aidera neanmoins beaucoup à sortir de la maniere, en glissant un ou deux de ses doigts de chaque main à côté des fesses, pour les introduire vers les aînes aussi-tôt qu'il le pourra faire sans violence, & les ayant courbez en dedans, il en attirera le cul au dehors jusques aux cuisses; aprés quoy les tirant un peu obliquement de côté & d'autre, il les dégagera du passage, comme aussi les jambes & les pieds l'un aprés l'autre, se gardant bien d'y faire aucune fracture ni dislocation; ensuite il achevera l'extraction du reste du corps comme s'il étoit venu les pieds devant. Le premier accouchement que j'ay fait, fut d'un enfant que je tiray ainsi le cul devant, il y a trente-cinq ans, y ayant été contraint, parce qu'il s'étoit tellement avancé au passage, incontinent aprés que les eaux eurent percé les membranes (ce qui s'étoit fait devant que j'y fusse arrivé pour l'en empêcher) qu'il étoit impossible de l'avoir autrement; je fis fort bien cette operation, & en peu de temps, sans causer aucun préjudice à la mere ni à l'enfant, en m'y comportant comme je viens de dire. Et j'ay même remarqué qu'il y a souvent moins de danger à laisser venir les enfans en cette posture, que d'en précipiter l'extraction devant que le passage ait été suffisamment préparé & dilaté; car la voye n'étant pas faite, la tête de l'enfant restant pour ce sujet plus long-temps arrêtée au passage, aprés que le corps en est sorti avec beaucoup de peine, il court plus grand risque d'y être suffoqué, que lorsque cette voye a été dilatée par le cul de l'enfant qui s'est presenté le premier.

Cette operation est assez facile, si on s'y conduit comme j'ay coûtume de faire; qui est qu'il faut bien prende garde, en tirant un enfant qui se presente par le cul, de luy faire venir la face en dessous: car comme ordinairement lorsqu'il vient par le cul, il a la face & les pieds vers le ventre de la mere, si on le tiroit de la sorte en ligne droite, sans le tourner peu à peu à proportion qu'on en fait extraction,

extraction, la face se trouvant ainsi en dessus, le menton de l'enfant s'accrocheroit au dessous de l'os *pubis*, & la tête en seroit arrêtée au passage, où il periroit tres-promptement.



CHAPITRE XXIV.

De l'accouchement auquel l'enfant presente le ventre, la poitrine, ou le côté.

L'Epine du dos peut bien se courber & se fléchir un peu en devant, mais non pas en arriere, sans qu'il luy soit fait une ex-

cessive violence : c'est pourquoy la plus mauvaise & la plus dangereuse situation que l'enfant puisse tenir dans la Matrice, est celle en laquelle il presente le ventre ou la poitrine ; car pour lors son corps est contraint de se recourber en arriere ; & quelques efforts que la femme fasse pour le pousser dehors, elle n'en peut jamais venir à bout, & elle se creveroit plûtôt & son enfant, que de le faire avancer au passage en cette situation ; ce qui fait qu'il y est en tres-grand peril de sa vie, & qu'il y meurt le plus souvent, s'il n'est tres-promptement secouru ; & s'il en réchappe, pour le peu qu'il ait resté de la sorte, il pourra demeurer long-temps aprés être né, sans avoir l'épine du dos bien affermie. Mais ce qui augmente encore d'autant plus le danger, est que le cordon de l'umbilic tombe presque toûjours hors de la Matrice, quand l'enfant presente ainsi le ventre le premier. Or d'abord que la chose aura été connuë telle, il faut que le Chirurgien y apporte le seul & unique remede, qui est de tirer l'enfant par les pieds sans aucun delay, & le plûtôt qu'il sera possible, en s'y comportant de cette façon.

Aprés avoir fait situer la femme, il coulera doucement sa main appiatie, bien ointe d'huile ou de beurre frais, vers le milieu de la poitrine de l'enfant, qu'il repoussera en dedans, pour achever de le tourner (car il l'est à demi dans cette situation, ayant les pieds aussi proches du passage que la tête, quand il presente le milieu du ventre) aprés quoy il glissera sa main par dessous le ventre, jusques à ce qu'il ait trouvé les pieds de l'enfant, lesquels il amenera au passage pour le tirer dehors, en la même maniere que s'il les avoit premierement presentez ; prenant bien garde que la poitrine & la face viennent en dessous, & observant toûjours de le mettre en cette situation, avant que d'en faire sortir la tête, pour la raison qui a déja été dite plusieurs fois, & qu'on ne doit jamais oublier.

Lorsque l'enfant presente la poitrine ou le ventre, le Chirurgien procedera de la même façon en l'une & l'autre occasion ; d'autant qu'elles requierent semblables circonstances.

L'enfant peut encore se presenter de côté ; pour lors il est aussi impossible qu'il sorte en cette situation que dans les deux autres ; mais il n'en est pas tant tourmenté, & ne luy est pas si cruelle ; car il peut rester bien plus long-temps sans mourir, que dans les deux précedentes ; dans lesquelles il est beaucoup plus gêné qu'en celle-cy, où son corps peut être courbé en devant sans grande violen-

ce, & non en arriere comme il eſt dans les autres : de plus auſſi, le cordon de l'umbilic n'en ſort pas ſi-tôt que quand l'enfant preſente le ventre le premier, auquel temps il tombe preſque toûjours dehors. Pour remedier à cet accouchement, il faut auſſi-bien qu'aux deux premiers, tirer par les pieds l'enfant qui ſe preſente par le côté du ventre ou de la poitrine, ce qu'on fera de cette maniere. Ayant ſitué la femme comme il eſt requis, le Chirurgien repouſſera un peu le corps de l'enfant avec ſa main, afin qu'il la puiſſe introduire plus facilement ; laquelle il gliſſera le long des cuiſſes juſques à ce qu'il en ait trouvé les jambes & les pieds, par leſquels il le tournera, & le tirera enſuite, ainſi qu'il eſt dit des autres, avec les mêmes obſervations ; & il ne faut pas en ces trois ſortes d'accouchemens, qu'il s'amuſe à vouloir faire venir l'enfant par la tête, en tâchant de le reduire en la figure naturelle ; car pour le peu qu'il reſte en ces ſituations étranges, il eſt en tres-grand danger d'y mourir, ſi on ne le tire au plûtôt, ce qu'on ne peut faire, ſi ce n'eſt en luy allant chercher les pieds, comme j'ay enſeigné.





CHAPITRE XXV.

De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble dans les differentes postures cy devant dites.

SI toutes les figures & situations contre nature que nous avons jusques icy décrites, dans lesquelles l'enfant étant seul, se peut presenter pour venir au monde, causent toutes les difficultez & tous les dangers dont nous avons parlé, l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans ensemble, qui viennent en ces mauvaises situations, est encore beaucoup plus penible, non seulement à la mere & aux enfans, mais aussi au Chirurgien; car ils y sont tellement contraints & pressez, que le plus souvent ils s'embarrassent l'un l'autre, & s'empêchent de sortir; & pour lors la Matrice en est si pleine, que le Chirurgien ne peut qu'avec beaucoup d'effort y introduire sa main, comme il est necessaire de faire, quand il est besoin de les retourner, ou de les repousser, pour leur faire prendre une autre situation que celle en laquelle ils se sont premierement presentez.

Quand la femme a deux enfans, ils ne se presentent pas ordinairement tous deux ensemble au passage pour sortir ; car il y en a souvent un plus avancé que l'autre; ce qui fait qu'en ce temps on n'en sent qu'un, & on ne s'apperçoit quelquefois pas que la femme a deux enfans, que lorsque la voulant délivrer de son arriere-faix, aprés la sortie du premier, on sent venir le second. Il ne faut pas croire aussi, quand il y a deux enfans dans la Matrice, que la nature soit reglée à en faire sortir l'un plûtôt que l'autre, le premier ou le dernier, selon qu'il luy seroit plus convenable ; c'est-à-dire que si l'un est plus fort, & l'autre plus foible, le plus robuste vienne le premier ; comme aussi quand l'un est mort, & l'autre vivant, que le vif chasse le mort ; car il est constant qu'il n'y a pas d'ordre certain pour cela, de quoy voicy un exemple. J'accouchay il y a quelque temps, à huit jours prés l'une de l'autre, deux differentes femmes, chacune desquelles étoit grosse de deux enfans, dont l'un étoit mort & l'autre vivant ; à la premiere, l'enfant vivant vint devant le mort, & à la deuxiéme le mort fut expulsé devant le vif ; & la même chose se rencontre tous les jours à l'égard des enfans forts ou foibles; car celuy qui est le plus proche du passage, soit le mort ou le vif, le fort ou le foible, est toûjours celuy qui sort le premier, ou qu'on doit tirer dehors, s'il ne pouvoit pas venir de luy-même ; à moins de quoy on augmenteroit encore la difficulté de l'accouchement, tant pour la longueur du travail de la mere, que pour la violence qu'il luy faudroit faire, & à ce premier enfant, en le repoussant au dedans pour faire venir l'autre devant luy.

Nous avons enseigné au chapitre septiéme de ce second Livre, en parlant de l'accouchement naturel, comment on doit accoucher la femme qui a deux enfans, quand ils viennent tous deux naturellement : Il nous reste maintenant à faire connoître de quelle façon l'on se doit comporter, quand ils se presentent tous deux en mauvaise situation, ou quand il n'y en a seulement qu'un, comme il arrive le plus ordinairement, le premier venant par la tête, & le second par les pieds, ou en quelqu'autre posture encore plus mauvaise ; auquel cas on doit au plûtôt procurer la sortie du premier, afin d'aller à l'instant querir le second, qui a beaucoup souffert en sa situation contre nature, pour le tirer par les pieds, sans essaïer de luy en faire prendre une naturelle, quand même il y seroit quelque peu disposé ; à cause qu'il a été tellement fatigué & debilité, comme aussi la mere, durant la sortie du premier, qu'il seroit sou-

vent en danger de mourir avant qu'il vint de luy-même.

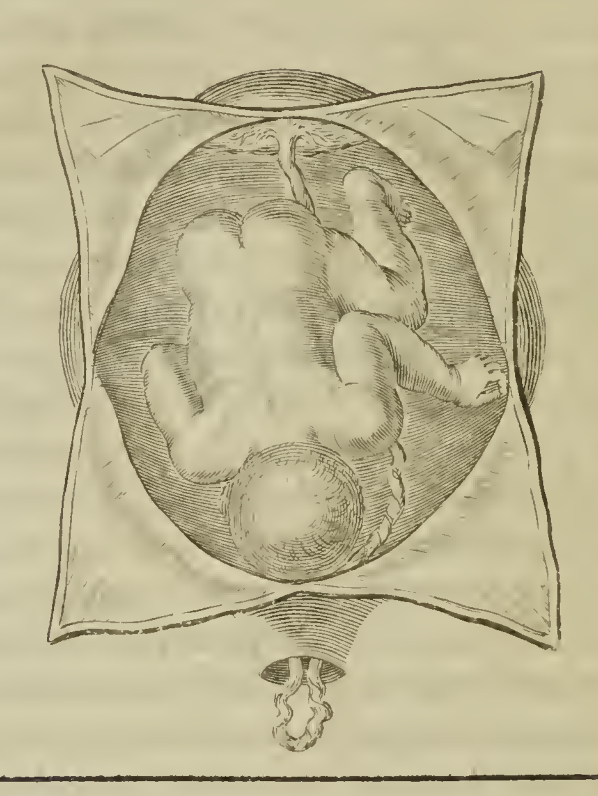
Quelquefois aussi aprés que le premier est sorti naturellement, le second se presente pareillement la tête la premiere: En ce cas il faut laisser achever une si bonne œuvre à la nature, pourvû qu'elle n'y soit pas trop long-temps; car l'enfant pourroit bien mourir, quoyqu'en situation naturelle, par la trop grande longueur du travail; & la femme qui a été beaucoup tourmentée à mettre le premier de ses deux enfans au monde, est pour l'ordinaire si fatiguée & si déconfortée, quand elle sçait qu'aprés avoir tant souffert, elle n'a encore fait que la moitié de la besogne, qu'elle perd aussi-tôt courage; étant outre cela tellement affoiblie & abbatuë, qu'elle n'a plus de douleurs, ou fort peu, & tres-lentes, ni d'épreintes considerables pour pouvoir pousser le second dehors comme le premier. C'est pourquoy voyant que sa venuë tire trop en longueur, & que les forces de la mere diminuënt beaucoup, le Chirurgien, sans attendre davantage, portera sa main dans la Matrice, pour aller chercher les pieds de ce second enfant, afin de le tirer dehors; ce qu'il fera facilement en cette occasion; à cause que la voye est assez large, ayant été tracée par la sortie du premier; & si les eaux de ce dernier enfant n'étoient encore écoulées, comme elles ne le sont pas quelquefois, pour lors ayant intention de le tirer sur l'heure par les pieds, il ne fera aucune difficulté d'en rompre les membranes avec ses doigts; & si nous avons dit autre part, qu'on ne le doit jamais faire, si ce n'est en quelques occasions particulieres que nous avons fait observer en leur lieu, cela se doit entendre avec distinction; car quand il s'agit de commettre entierement l'accouchement à l'œuvre de nature, on les doit laisser percer d'elles-mêmes; mais lorsqu'il est question de faire extraction de l'enfant par art, en ce cas il n'y a aucun danger, & au contraire il le faut faire, afin de le retourner; ce qui autrement seroit impossible. Et il est même toûjours mieux de rompre les membranes du second enfant, incontinent aprés la sortie du premier; parce que le premier ayant fait le passage, on accelere par ce moyen la sortie du second.

Il faut sur toutes choses que le Chirurgien prenne bien garde à ne pas se tromper, quand les enfans presentent tous deux ensemble les mains ou les pieds les premiers, & qu'il avise bien en operant s'ils ne sont pas joints l'un à l'autre, ou monstrueux de quelque maniere que ce soit; comme aussi quelles parties sont de l'un, & quelles parties sont de l'autre, afin de les tirer l'un aprés l'autre, & non pas

tous deux à la fois, comme il pourroit faire en n'examinant pas bien la choſe, ſi tenant le pied droit d'un enfant avec le gauche d'un autre, il les tiroit ainſi tous deux, croyant qu'ils ſeroient d'un même corps, à cauſe qu'il y auroit un gauche & un droit; quoy faiſant, il luy ſeroit abſolument impoſſible de les avoir ainſi. Mais il reconnoîtra bien facilement ce qui en eſt, ſi lorſque deux ou trois pieds de differens enfans ſe preſentent au paſſage, en ayant pris deux à part, des plus avancez, & de differens côtez, c'eſt-à-dire un droit & un gauche, & gliſſant ſa main le long de leurs jambes & de leurs cuiſſes juſques vers les aînes, ſi c'eſt par devant, ou vers les feſſes, ſi c'eſt par derriere, il trouve qu'ils ſont d'un même corps; de quoy étant tres-certain, il commencera premierement de tirer par les pieds celuy qui eſt le plus avancé, ayant, pour laiſſer la voye plus facile, un peu rangé du paſſage ceux de l'autre enfant, ſans avoir aucun égard ſi c'eſt le plus fort ou le plus foible, le plus gros ou le plus petit, le mort ou le vif; mais il tirera ſeulement ce premier tel qu'il ſoit, le plus promptement qu'il pourra, en obſervant pareilles choſes que s'il n'y en avoit qu'un; c'eſt-à-dire de faire en ſorte qu'il vienne la poitrine & la face deſſous, avec les circonſtances dites en l'accouchement auquel les pieds ſe preſentent les premiers, & de ne pas tirer auſſi l'arrierefaix avant que le ſecond enfant ſoit ſorti; car le plus ſouvent il n'y en a qu'un qui eſt commun à tous deux, lequel étant détaché des parois de la Matrice, ſeroit cauſe d'un tres-grand flux de ſang; parce que, comme il a déja été dit autre part, les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il eſt joint, demeureroient ouverts par cette ſeparation, tant que la Matrice ſeroit dans la diſtenſion qu'en fait l'autre enfant qui eſt encore dedans, & ne ſe refermeroient (comme il arrive ordinairement) que lorſqu'ayant été tout-à fait vuidée, elle viendroit à ſe contracter, & à ſe retirer (s'il faut ainſi dire) en ſoy-même.

Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura tiré le premier enfant, il le ſeparera de l'arrierefaix, en luy liant & coupant le cordon de l'umbilic; enſuite de cela, il prendra les pieds de l'autre, pour en faire extraction de la même maniere; aprés quoy il tirera l'arrierefaix avec ſes deux cordons, comme il a été dit & montré au huitiéme chap. de ce ſecond Livre. Mais ſi les enfans preſentent quelques autres parties que les pieds, il ſe gouvernera & comportera avec la même methode que nous avons enſeignée aux précedens chapitres, en parlant de chacune des differentes poſtures contre nature; obſervant toûjours, pour les raiſons alleguées cy-deſſus, de commen-

cer l'operation par l'enfant qui ſera le plus avancé au paſſage, & en la figure la plus commode pour en faire l'extraction.



CHAPITRE XXVI.

De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic ſort avant l'enfant.

TOutes les fois que le cordon de l'umbilic ſort le premier, l'enfant ne preſente pas toûjours le ventre; car quoyqu'il vienne naturellement, quant à la figure du corps, c'eſt-à-dire la tête la premiere, ce cordon ne laiſſe pas de tomber quelquefois & de ſortir au devant d'elle; pour lequel ſujet il eſt en tres-grand danger de ſa vie, à moins que l'accouchement ne ſoit bien prompt; à cauſe que le ſang qui doit aller & venir dans les vaiſſeaux qui le compoſent, pour nourrir & vivifier l'enfant pendant qu'il eſt dans la Matrice, y étant coagulé, bouche & étoupe la voye de la circulation qui s'y doit faire; ce qui arrive tant à raiſon de la compreſſion que reçoivent ces vaiſſeaux au paſſage, lorſqu'ils ſe preſentent avec la tête de l'enfant, ou avec quelques autres parties, qu'auſſi parce que le ſang s'y coagule, comme il eſt dit, à cauſe du refroidiſſement qu'il reçoit par la ſortie de ce cordon. Mais ſi un tel accident eſt cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ce n'eſt pas tant à cauſe du défaut de nourriture, dont il ſe paſſeroit bien pour un

un jour, & même pour davantage, luy restant encore assez de sang au corps pour ce sujet, que c'est parce que ce sang ne peut plus être vivifié & renouvellé par la circulation, comme il a continuellement besoin, laquelle étant empêchée cause toûjours la mort subite à l'animal, & plûtôt ou plus tart, suivant qu'elle l'est plus ou moins; ce qui fait que quelquefois l'enfant, dont le cordon de l'umbilic sort ainsi, n'est pas seulement un quart d'heure sans mourir, si ce cordon est entierement comprimé par la tête de l'enfant, qui est fortement engagée dans le passage, & que d'autres fois il ne laisse pas d'être encore vivant, quoyqu'il soit sorti durant plusieurs heures; à cause que n'étant pas tout-à-fait exactement comprimé, le sang ne laisse pas d'y passer pour vivifier l'enfant dans l'intervalle des douleurs de la femme, ainsi que je l'ay observé particulierement en deux femmes que j'ay accouchées d'enfans vivans, quoyque le cordon de leur umbilic fût sorti durant plus de quatre heures, avant que j'eusse été mandé pour les secourir; ayant été obligé de les retourner entierement dans la Matrice pour les tirer aussitôt par les pieds, afin de leur sauver la vie qu'ils couroient grand risque de perdre.

En touchant le cordon de l'umbilic qui est sorti, on peut facilement connoître si l'enfant, qui est encore dans la Matrice, est vivant ou mort; car s'il est vivant, l'umbilic est chaud, il est gros, plein de sang, & assez ferme, & on y sent le battement des arteres: mais lorsqu'il est mort, ce cordon est ordinairement vuide, mollasse, flétri, petit, refrodi, & on n'y sent aucun mouvement d'artere.

Je sçay bien qu'on me peut objecter, qu'encore que la circulation du sang soit ainsi empêchée, & interceptée par cette sortie de l'umbilic, ce ne doit pas être pour cela un sujet de mort si soudaine à l'enfant, à cause que le sang ne laisse pas de pouvoir circuler dans toutes les autres parties de son corps; à quoy je réponds, qu'à son égard il faut absolument, ou que son sang au défaut de respiration soit élabouré & préparé dans le *Placenta*, pour lequel sujet il y doit avoir une libre communication, ou bien que faute de cela l'enfant respire aussi tôt par la bouche, tant pour rafraîchir ses poulmons & son cœur, que pour en mettre dehors par l'expiration les vapeurs fuligineuses; ce que ne pouvant faire tant qu'il est dans la Matrice, il est de necessité qu'il soit suffoqué, & qu'il meurt en tres-peu de temps, si l'un & l'autre luy manquent ensemble. C'est pourquoy il faut au plûtôt en cette rencontre, exciter & procurer la sortie de

l'enfant, ou bien l'aller querir par les pieds, pour le tirer incontinent dehors, si on voyoit qu'il ne pût pas venir promptement.

Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'umbilic fort long, sont tres sujettes à cet accident; car ces eaux venant à s'écouler en grande abondance dans le temps que les membranes se crevent, entraînent souvent tout d'un coup au moment de leur sortie, ce cordon qui flottoit au milieu d'elles, & d'autant plus facilement que la tête de l'enfant n'est pas encore bien abbaissée & avancée dans le passage, pour l'empêcher de tomber & sortir ainsi devant elle; & souvent aussi le cordon de l'umbilic sort quand l'enfant vient en une posture contre nature; parce que l'enfant ne peut pas bien descendre dans le passage, lorsqu'il est dans une mauvaise situation, qui fait que les parties qu'il presente n'occupant pas bien exactement toute l'entrée de la Matrice, à cause de leur inégalité, il y reste ordinairement du vuide, dans lequel le cordon se glisse.

D'abord qu'on s'apperçoit de la chose, la femme doit se tenir couchée bien chaudement en son lit, & il faut au plûtôt remettre ce cordon en dedans, pour empêcher qu'il ne se refroidisse, & tâcher de le repousser tout-à-fait derriere la tête de l'enfant, si c'est elle qui se presente la premiere, de peur qu'il n'en soit pressé & contus, comme nous avons dit, & que par ce moyen le mouvement du sang n'en soit entierement intercepté, le tenant sujet au lieu où on l'aura repoussé; ce qu'on fera par le moyen du bout des doigts d'une main, les tenant toûjours du côté qu'il est sorti, jusques à ce que la tête étant tout-à-fait descenduë & logée au passage, le puisse empêcher de retomber une autre fois, prenant l'occasion d'une bonne douleur, afin de l'y conduire plus facilement; ou si on en retire la main, qu'on mette un petit morceau de linge bien doux entre le côté de la tête & la Matrice, pour en étouper l'endroit par où il étoit tombé, observant de laisser passer au dehors un bout de ce linge ainsi mis, afin de le pouvoir retirer quand il sera necessaire; comme aussi de mettre une bonne compresse trempée dans du vin chaud au devant de l'entrée de la Matrice, pour empêcher que cet umbilic ne se refroidisse par l'air exterieur, au cas qu'il vînt à ressortir.

Mais quelquefois on a beau remettre ce cordon, & user de toutes ces précautions, il ne laisse pas de retomber toûjours à toutes les douleurs qui viennent à la femme, par lesquelles il est derechef poussé dehors. En ce cas, il ne faut plus differer l'operation, & le

Chirurgien doit le plûtôt qu'il pourra, tirer l'enfant par les pieds, leſquels il faut qu'il aille chercher, quand même il preſenteroit la tête la premiere ; car il n'y a que ce ſeul remede pour luy ſauver la vie, qu'il perdra indubitablement, ſi on le laiſſe ainſi un peu long-temps. C'eſt pourquoy ayant mis la femme en ſituation commode, il repouſſera doucement la tête de l'enfant qui ſe preſente, ſi elle n'eſt pas trop avancée entre les os du paſſage, & qu'il le puiſſe faire ſans violenter la femme avec trop d'excés, (auquel cas il vaudroit mieux laiſſer l'enfant en danger de mourir que de riſquer la vie de la mere) aprés quoy il coulera ſa main bien ointe d'huile ou de beurre frais par deſſous la poitrine & le ventre de l'enfant, pour en aller chercher les pieds, par leſquels il le retournera, pour le tirer enſuite comme il eſt dit ; ce qu'étant fait il prendra garde auſſi-tôt à l'enfant, qui eſt toûjours bien foible en cette occaſion, afin de l'ondoyer promptement, s'il ne l'avoit pas été au paſſage, comme on eſt toûjours obligé de faire pour une plus grande ſûreté. En me comportant de la ſorte j'ay ſauvé la vie, & fait recevoir ou donné moy-même le Baptême à un grand nombre d'enfans, qui auroient été tres-certainement privez de l'un & de l'autre, ſi pour m'exempter (comme font tous les jours les Politiques) de la fatigue d'une ſi penible operation, j'avois laiſſé l'accouchement de leur mere à l'œuvre de la nature.

CHAPITRE XXVII.

De l'accouchement auquel l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorti devant l'enfant.

LA ſortie de l'umbilic avant l'enfant dont nous venons de parler au précedent chapitre, eſt ſouvent cauſe de ſa mort, pour les raiſons que nous avons dites ; mais celle de l'arrierefaix eſt encore bien plus dangereuſe ; car outre que pour lors l'enfant meurt ordinairement, ſi on ne le ſecoure preſque dans le même inſtant, la mere y eſt auſſi tres-ſouvent en peril de ſa vie, à raiſon de la grande perte de ſang qui a coûtume d'arriver, quand il ſe détache de la Matrice, avant qu'il en ſoit temps ; parce qu'il laiſſe ouverts tous les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il étoit adherent, dont le ſang coule en abondance ſans diſcontinuation, juſques à ce que

l'enfant ſoit dehors; à cauſe que pendant qu'il eſt dans la Matrice, elle fait toûjours des efforts à chaque moment pour tâcher de l'expulſer, par le moyen deſquels elle exprime & fait ſortir continuellement le ſang des vaiſſeaux, leſquels ſont toûjours ouverts, comme nous avons déja expliqué pluſieurs fois, quand l'arrierefaix en eſt ainſi détaché, tant qu'elle demeure dans ſa diſtenſion, & ne ſe referment que lorſqu'étant vuidée de tout ce qu'elle contenoit, elle vient par la contraction de ſa ſubſtance membraneuſe à les boucher en les comprimant. C'eſt pourquoy ſi on doit être diligent à ſecourir l'enfant, quand le cordon de l'umbilic ſort le premier, il faut être encore bien plus prompt à le faire, quand l'arrierefaix eſt tout-à-fait détaché & ſorti de la Matrice, & le delay, pour petit qu'il ſoit, eſt toûjours cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ſi on ne le tire au plûtôt dehors; car pour lors il n'y peut reſter long-temps ſans être ſuffoqué; d'autant qu'il a beſoin de reſpiration par la bouche (comme j'ay expliqué au ſuſdit chapitre précedent) auſſi-tôt que ſon ſang n'eſt plus vivifié par la préparation qui s'en fait dans l'arrierefaix, dont la fonction & l'uſage ceſſent, dés l'inſtant qu'il eſt ſéparé des vaiſſeaux de la Matrice avec leſquels il étoit joint; à raiſon de quoy il ſurvient auſſi tout incontinent ce grand flux de ſang, qui eſt ſi dangereux pour la mere, que ſi on n'y remedie promptement, elle tarde peu ſans perdre la vie par ce fâcheux accident.

J'ay remarqué en pluſieurs femmes, qui ne s'étoient aucunement bleſſées, que leur arrierefaix s'étoit ainſi détaché, & entierement ſeparé de la Matrice, à cauſe que le cordon de l'umbilic de leur enfant étoit embarraſſé, & entortillé autour de quelques parties de ſon corps, & particulierement au tour du col; ce qui faiſoit que pour le peu que l'enfant pût ſe mouvoir pour ſe diſpoſer à ſortir, ce cordon n'ayant plus ſa longueur & ſa liberté ordinaire, tirailloit continuellement l'arrierefaix, & le faiſoit ainſi détacher entierement de la Matrice devant le temps.

Lorſque l'arrierefaix ſe preſente ainſi le premier au paſſage, on ne ſent qu'un corps mollaſſe par tout, ſans réſiſtance à l'attouchement par aucune partie ſolide, & le ſang ſort en abondance de la Matrice avec pluſieurs caillots, & la femme tombe ſouvent en foibleſſe. Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura reconnu que la choſe eſt de la ſorte, il faut qu'il ſe dépêche promptement d'accoucher la femme, s'il luy veut ſauver la vie, & à ſon enfant, s'il eſt encore vivant. Pour ce ſujet, ſi l'arrierefaix ſe préſentoit ſeulement ſans

être sorti, & que les membranes des eaux ne fussent pas encore percées, comme il arrive quelquefois, il rangera un peu de côté la partie de l'arrierefaix qui se presente, jusqu'à ce qu'il soit au droit de ses membranes, qu'il rompra aussi-tôt avec ses doigts, pour en faire écouler les eaux, & pour retourner l'enfant dans le même temps, au cas qu'il se presentât en toute autre posture que les pieds devant, par lesquels il le doit promptement tirer: car il faut observer qu'encore que l'arrierefaix, qui se presente ainsi le premier, ne soit plus qu'un corps étrange dans la Matrice, quand il en est entierement separé, comme il est pour lors, & que pour ce sujet on devroit, ce semble, achever de le tirer dehors avant l'enfant; neanmoins comme il est fortement attaché aux membranes qui l'environnent, on n'en pourroit pas facilement venir à bout; parce qu'on ne peut tirer le corps de l'arrierefaix qu'on ne tire en même temps les membranes qui enveloppent le corps de l'enfant; outre cela, c'est que ces membranes qui tapissent interieurement toute la Matrice, servent par leur substance polie & glissante à faire retourner plus aisément l'enfant, & à empêcher par leur interposition que la Matrice ne soit si facilement offensée dans le temps de l'operation; ce qui ne réüssiroit pas si bien, si on tiroit premierement l'arrierefaix. C'est pourquoy il est bien plus sûr pour ces raisons de tirer d'abord l'enfant, qui d'ailleurs est toûjours si foible en ces occasions, qu'il tarde peu à mourir, si on ne le secoure tres promptement. Mais si le Chirurgien voyoit que l'arrierefaix fût presque entierement sorti de la Matrice, & que ses membranes fussent tout-à-fait rompuës & déchirées, en ce cas il doit achever de le tirer: Car outre qu'il seroit inutile pour lors de le repousser au dedans de la Matrice, il incommoderoit grandement le Chirurgien en son operation, & luy feroit cependant perdre le temps de pouvoir promptement secourir l'enfant.

Si on ne doit pas repousser au dedans l'arrierefaix qui est presque tout-à fait hors de la Matrice, & dont les membranes sont toutes rompuës, à plus forte raison ne faut-il pas remettre celuy qui en est entierement sorti. On doit seulement observer de ne pas s'amuser à en lier & couper le cordon, avant que d'avoir aussi tiré l'enfant, non point pour l'esperance qu'il en reçoive encore quelque vivification, pendant qu'on est à parachever l'accouchement; mais afin de ne pas perdre aucun moment de temps à faire au plûtôt l'extraction de l'enfant, qui est toûjours pour lors en tres grand danger de sa vie; comme aussi afin d'arrêter au plûtôt le flux de

sang de la mere, qui cesse ordinairement aussi-tôt qu'elle est accouchée; pour lequel sujet on se doit dépêcher le plus promptement qu'il est possible.

Il se peut faire quelquefois que nonobstant un si grand accident l'enfant soit amené vivant, s'il a été secouru d'assez bonne heure, comme je puis assûrer l'avoir fait plusieurs fois; mais il est pour l'ordinaire si foible, qu'on ne peut presque pas juger dans l'abord s'il est mort, ou s'il vit encore. Les Sagefemmes en cette occasion, comme en d'autres, pour le mieux faire revenir, font au plûtôt chauffer du vin dans un poëlon, où elles mettent ensuite l'arriere-faix, avant que d'en separer l'enfant, s'imaginant avec assez de superstition, quand il vient à reprendre un peu ses forces, que ce sont les vapeurs de ce vin chaud, qui se portant par le moyen des vaisseaux umbilicaux jusques dans son ventre, luy donnent ainsi la vigueur; mais il est bien plus croyable que c'est, parce qu'ayant été presque suffoqué, pour n'avoir pas pû respirer aussi-tôt qu'il en avoit besoin, il commence à le faire pour lors, moyennant quoy il revient peu à peu de cette foiblesse: neanmoins, quoyqu'il en soit, il n'y a pas grand mal à observer la coûtume, bien que superstitieuse, quand elle ne peut pas être préjudiciable, & qu'elle se pratique pour contenter les esprits qui en sont préoccupez, pourvû qu'on n'obmette pas les choses necessaires, pour se laisser aller aveuglément de son côté.

Chapitre XXVIII.

De l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang, ou de convulsion.

De quelque temps que la femme puisse être grosse, qu'elle soit à terme, ou qu'elle n'y soit pas, le plus expedient & le plus salutaire remede qu'il y ait à la grande perte de sang, pour sauver la vie à la mere & à l'enfant, qui y sont toûjours tous deux en tres-grand danger de la perdre, est de l'accoucher au plûtôt & sans aucun delay, en allant chercher les pieds de l'enfant pour le tirer dehors. J'ay assez amplement décrit au Chapitre vingt & un du premier Livre, en parlant de la perte de sang qui arrive à la femme grosse, la maniere avec laquelle on se doit comporter dans cet ac-

couchement, & l'hiſtoire de la mort ſanglante de ma ſœur, que je ne repeteray point, parce que le reſſouvenir m'en eſt trop ſenſible, lequel chapitre convient fort bien à cet endroit-cy : c'eſt pourquoy on y aura recours ; afin de voir ce que j'y ai enſeigné, pour remedier à un ſi fâcheux & ſi dangereux accident. Mais lorſque la perte de ſang eſt fort mediocre, & qu'elle ne fait que commencer à la femme qui eſt en travail, on peut en ce cas commettre l'accouchement à l'œuvre de nature ; pourvu, comme je viens de dire, que la perte de ſang ſoit tres mediocre, & que la femme ait auſſi de ſuffiſantes douleurs, pour donner lieu d'eſperer qu'elle puiſſe accoucher d'elle-même. Neanmoins ſi dans le temps que la perte de ſang commence à paroître, les membranes des eaux de l'enfant ne ſont pas encore percées, il les faut percer auſſi-tôt que la Matrice eſt un peu dilatée, ſans attendre que ces membranes ſe rompent d'elles-mêmes ; car comme les pertes de ſang qui paſſent la mediocrité, procedent toûjours du détachement de l'arrierefaix, ſi on laiſſoit entieres ces membranes, qui ſont attachées de toutes parts à l'arrierefaix, elles en cauſeroient encore un plus grand détachement, étant agitées & pouſſées fortement en devant, dans le temps des douleurs de la femme ; mais étant percées, elles donnent lieu à l'enfant de s'avancer dans le paſſage au travers de leur rupture, ſans tirailler, comme elles faiſoient auparavant, ni faire détacher davantage l'arrierefaix d'avec la Matrice ; & les vaiſſeaux mêmes de la Matrice, qui étoient ouverts, ſe bouchent par la contraction de ſa propre ſubſtance, auſſi-tôt que les eaux de l'enfant, qui la tenoient étenduë, s'en ſont écoulées par la rupture des membranes.

La convulſion eſt un autre accident qui fait ſouvent perir la mere & l'enfant, auſſi bien que la perte de ſang, ſi la femme n'eſt tres-promptement ſecouruë par l'accouchement, qui eſt le meilleur remede qu'on puiſſe apporter à l'une & à l'autre. Mais quelquefois la Matrice n'étant pas ſuffiſamment ouverte, quand la convulſion arrive, on ne peut faire autre choſe que les remedes ordinaires, juſqu'à ce qu'il y ait lieu de tirer l'enfant, comme de ſaigner la femme du bras, & même du pied (en cas que la convulſion ne procedât pas d'une grande perte de ſang) de luy provoquer l'éternuëment, & de luy donner de temps en temps des clyſteres un peu forts, tant afin de dégager le cerveau de la trop grande abondance de ſang échauffé qui s'y eſt porté, que pour procurer des épreintes à la femme qui puiſſent faire dilater ſa Matrice ; laquelle on humectera

auſſi pour ce ſujet, avec fomentations émollientes, & onctions d'huile ſouvent réïterées.

J'ay vu quelques Medecins faire prendre en ces ſortes de rencontres du vin émetique aux femmes, tant pour remedier à la convulſion (à ce qu'ils pretendoient) que pour procurer l'expulſion de l'enfant, mais ils n'ont preſque jamais réüſſi comme ils le ſouhaitoient; car ces ſortes de convulſions arrivent toûjours pour l'ordinaire aux femmes en travail, par quelqu'une de ſes trois cauſes; ſçavoir, ou par la trop grande abondance du ſang extrémement échauffé par l'agitation du travail; ou à raiſon de la grande quantité qui s'en eſt évacuée par une perte de ſang; ou bien, comme il arrive ſouvent dans les premiers accouchemens, à cauſe de la grande douleur que la Matrice, qui eſt toute nerveuſe, reſſent, qui eſt excitée par l'extréme diſtenſion qu'en fait l'enfant, laquelle douleur ſe communiquant au cerveau avec le ſang échauffé qui s'y porte auſſi en abondance, cauſe par compaſſion ces convulſions, qui pour ce ſujet, bien loin de ceſſer ou diminuer, ſont encore augmentées par tous les violens efforts des vomiſſemens, & par l'extrême agitation que cauſe pour lors ce dangereux remede; lequel fait auſſi augmenter la perte de ſang qui avoit precedé les convulſions, ou ne manque pas de la faire venir, en faiſant entierement détacher l'arrierefaix, ſi elle n'étoit pas encore arrivée. C'eſt pourquoy je ne conſeille pas de ſe ſervir de ce remede, que j'ay toûjours reconnu tres-pernicieux en ces occaſions à la mere & à l'enfant, & pouvoir même par les violens efforts qu'il fait faire à la femme, luy cauſer une mortelle ruption de la propre ſubſtance de la Matrice, ſi ſon orifice n'étoit ſuffiſamment dilaté pour en laiſſer ſortir l'enfant.

J'ay vu quelques femmes accoucher d'elles-mêmes d'enfans vivans, & ſe porter bien enſuite, quoy-qu'elles euſſent eu auparavant cinq ou ſix accés de tres-fortes convulſions; mais dans l'intervalle de ces accés elles revenoient à connoiſſance; ce qui faiſoit que les forces de la mere, & celles de l'enfant, qui avoient été bien affoiblies par l'accés de la convulſion, venoient à ſe rétablir auſſi-tôt que la convulſion avoit ceſſé. Mais quand la femme ne revient point à connoiſſance enſuite de l'accés de la convulſion, & qu'elle reſte toute aſſoupie, & qu'on voit qu'elle écume de la bouche en ronflant fortement, pour lors la mere & l'enfant periſſent preſque toûjours, s'il ne ſont tres-promptement ſecourus par l'accouchement. J'ay ſauvé la vie à pluſieurs femmes de la ſorte, & à leurs enfans;

sans ; mais quelques autres n'ont pas laissé de mourir aprés avoir été bien & dûëment accouchées, quoyque je les eussent promptement secouruës ; J'en attribuë particulierement la cause à la corruption de leur enfant mort en leur ventre depuis plusieurs jours, dont il s'étoit élevé des vapeurs malignes, qui se portant au cerveau, avec le sang extrémement échauffé par la grande agitation du travail, y avoient fait une trop mauvaise impression ; joint à ce que la convulsion est de soy le plus souvent mortelle; à quoy aidoit encore beaucoup quelque prise de vin émetique, que des gens qui venoient à la traverse faisoient prendre à la femme, à cause qu'il revenoit encore parfois quelque accés de convulsion aprés l'accouchement, ce qui procedoit de ce que la forte impression qui avoit été faite au cerveau, ne pouvoit pas cesser d'abord tout d'un coup, quoyque la principale cause en fût ôtée.

Or puisque l'accouchement est le plus salutaire remede qu'on puisse apporter à la femme qui est en convulsion, bien que l'évenement en soit douteux, le Chirurgien tâchera neanmoins de luy donner ce secours, & à son enfant, le plûtôt qu'il pourra. C'est pourquoy s'il juge que l'enfant soit vivant, quoyqu'il se presente en posture naturelle, il doit le retourner entierement dans la Matrice, pour le tirer par les pieds, aprés avoir promptement percé les membranes des eaux, pour ce faire, si elles ne l'étoient pas, comme je l'ai fait avec heureux succés en presence de plusieurs Chirurgiens & Sagefemmes. C'est ce qui me fait croire, que si la femme d'un de mes Confreres, laquelle mourut en convulsion avec deux enfans dans le ventre, en la presence de son propre pere & de son mari (qui tous deux faisoient neanmoins profession particuliere des accouchemens) eût été accouchée de la sorte par l'un d'eux, ou que n'ayant pas le courage de le pouvoir entreprendre eux-mêmes, ils eussent mandé quelqu'autre de leurs Confreres pour les assister en ce besoin, il y auroit eu sans doute beaucoup plus d'esperance de sauver la vie à cette pauvre femme par cette voye, que de la laisser mourir comme ils firent sans ce secours, qui luy étoit absolument necessaire.

Mais si le Chirurgien reconnoît que l'enfant soit mort, & que sa tête soit trop fortement engagée dans le passage, il ne fera aucune difficulté de le tirer avec le crochet, en se comportant de la maniere que j'ay enseignée au seiziéme chapitre de ce second Livre, en parlant de la tête de l'enfant mort qui reste au passage, sans pouvoir sortir à cause de sa grosseur. Monsieur *Boileau* mon Confrere,

peut témoigner que j'ay accouché en sa presence, il y a environ vingt-cinq ans, la femme d'un de ses amis, qui étant en travail de son premier enfant, avoit de continuelles convulsions depuis un jour & demi, qui l'avoient réduite à l'agonie, avec perte de toute connoissance; pour raison de quoy elle avoit été abandonnée de plusieurs Chirurgiens, qui n'avoient pas voulu entreprendre de l'accoucher; mais nonobstant le mauvais état où elle étoit, & le peu d'esperance qu'il y avoit qu'elle en pût rechapper, elle ne laissa pas de se porter bien ensuite, & je l'ay encore accouchée plusieurs autres fois depuis ce temps-là.

Le dernier jour de l'année 1672. je fus en poste au Bourg de *Chambly*, proche de *Beaumont-sur-Oyse*, pour accoucher Madame *de Saint Ju*, fille de M. de *Chambly*; laquelle étant en travail de son premier enfant, fut surprise au commencement du deuxiéme jour de son travail, de convulsions tres-violentes, qu'elle eut durant vingt heures; mais ayant été averti trop tard, quelque diligence que je fisse, je ne pus arriver assez à temps pour la secourir; car elle étoit déja morte il y avoit plus d'une heure, & avoit été auparavant accouchée par trois Chirurgiens du païs qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces operations, avoient trop differé pour la secourir, & l'avoient extrémement tourmentée durant plus d'une grande heure pour luy tirer le mieux qu'ils purent son enfant par morceaux, luy ayant outre cela laissé une partie de l'arrierefaix dans la Matrice; ce qui fut cause que la convulsion ne laissa pas de continuer, & que leur operation fut entierement infructueuse à cette pauvre femme, qui mourut quelques heures ensuite. Mais le plus grand mal procedoit principalement du delay de l'operation, qui fut causé par le Curé du lieu, qui soûtenoit positivement qu'on ne pouvoit pas baptiser un enfant au ventre de sa mere, & que dans le soupçon qu'on avoit qu'il pouvoit être encore vivant, on ne devoit pas hazarder sa vie pour sauver celle de sa mere. Mais un Religieux qui étoit apparemment meilleur Theologien que ce Curé, & qui faisoit la fonction de Predicateur au même lieu, assûroit avec raison le contraire; qui est qu'on peut baptiser l'enfant au ventre de sa mere sans le voir, pourvu qu'on le puisse toucher, & que l'eau soit effectivement versée sur quelqu'une des parties de son corps; & qu'aprés cela fait, on devoit toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant, quand il n'y avoit pas moyen de les sauver tous deux; lequel sentiment fut suivi comme le meilleur; mais ce fut trop tard, comme j'ay dit; car la plus

grande partie du jour, & toute la nuit, ſe paſſerent à conſumer le temps inutilement, pour vuider la conteſtation du Curé & du Predicateur, & pour faire venir des lieux circonvoiſins ces trois Chirurgiens qui l'accoucherent comme ils purent.

Il y a certaines femmes qui n'accouchent jamais qu'elles ne tombent en convulſion, ſoit devant, ſoit aprés leur accouchement. Mais pour éviter, & prévenir un ſi fâcheux accident, il faut ſaigner ces ſortes de femmes deux ou trois fois durant le cours de leur groſſeſſe; outre quoy il les faut encore ſaigner auſſi-tôt qu'elles commencent d'être en travail, afin de diminuer la quantité du ſang, dont leurs vaiſſeaux ſont trop pleins; parce qu'il s'en fait pour lors une ébulition, à cauſe des douleurs de l'accouchement, qui l'échauffant, & l'agitant extraordinairement, le tranſportent en trop grande abondance à la tête, & cauſent ordinairement par ce moyen, la convulſion. Pluſieurs femmes ſe ſont tres-bien trouvées d'avoir ſuivi en cela mon conſeil, qui a été cauſe qu'elles ne ſont aucunement tombées en convulſion, comme elles avoient coûtume dans leurs précedens accouchemens; & il faut les ſaigner plûtôt du bras que du pied; parce qu'y ayant une grande plenitude au corps, le ſang qui ſe porte en abondance à la tête, eſt bien plus promptement évacué par la ſaignée du bras, que par celle du pied.

CHAPITRE XXIX.

Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux.

L'Enfant peut être hydropique dans la Matrice, ou de la tête, qui eſt ce qu'on nomme *Hydrocephale*, ou de la poitrine, ou du ventre; & ſi ces parties ſont tellement remplies d'eau (comme je l'ay vû en quelques rencontres) qu'elles en ſoient beaucoup plus groſſes que n'eſt large le paſſage qui doit donner iſſuë à l'enfant; pour lors quelques efforts que la femme puiſſe faire pour le pouſſer d'elle même dehors, il eſt abſolument impoſſible qu'elle en vienne à bout, ſi elle n'eſt ſecouruë & aſſiſtée de l'art; comme encore s'il eſt monſtrueux, ou pour l'être ſimplement en groſſeur, ſoit de tout le corps, ſoit de quelque partie ſeulement, ou pour être joint à quelqu'autre enfant.

Si celuy qui eſt hydropique par excés eſt vivant à l'heure de l'ac-

couchement, on ne peut pas l'exempter de mourir; car pour ſauver la mere, il faut percer la tête de l'enfant, ou le ventre, ou la poitrine, lorſque les eaux y ſont contenuës, afin que les ayant évacuées par l'ouverture qu'on y aura faite, il puiſſe aprés être tiré dehors; à moins dequoy il faut neceſſairement qu'il meure dans la Matrice, n'en pouvant pas ſortir, & qu'y reſtant il tuë auſſi la mere. C'eſt pourquoy pour la ſauver, il ſera de neceſſité indiſpenſable de tirer l'enfant par art, puiſqu'il eſt impoſſible qu'il vienne de luy-même; ce qu'on doit faire avec un couteau crochu, & trenchant à ſon extrémité, tel qu'eſt celuy qui eſt marqué par la lettre D. en la repreſentation des inſtrumens qui eſt vers la fin de ce ſecond Livre, le Chirurgien y procedant de cette façon.

Aprés avoir ſitué la femme ſelon que la commodité de l'operation le requierera, il introduira doucement ſa main gauche au droit de la tête de l'enfant, ſi les eaux y ſont contenuës; où étant, il la ſentira fort groſſe & étenduë, ſes ſutures fort ſeparées, & ſes os grandement éloignez les uns des autres, à cauſe de la diſtenſion qu'en font ces eaux enfermées au dedans; ce qu'ayant reconnu, il coulera avec ſa main droite, le long du dedans de ſa gauche ce couteau crochu, obſervant en l'introduiſant, que ſa pointe ſoit tournée vers elle, de peur de bleſſer la Matrice; & l'ayant conduit juſques proche de la tête à l'endroit de quelqu'une de ſes ſutures, il le tournera vers ce lieu, & y fera une ouverture ſuffiſante pour en faire ſortir les eaux, aprés l'évacuation deſquelles il luy ſera tres-facile de tirer l'enfant; d'autant que pour lors les autres parties du corps ſont ordinairement fort grêles & menuës. Si ces eaux étoient dans la poitrine ou dans le ventre, alors la tête de l'enfant n'étant pas groſſe outre meſure, pourroit bien s'avancer juſques hors du paſſage, ſans que le corps, qui ſeroit exceſſivement tumefié de ces eaux, pût venir plus avant, comme il arriva à cet enfant hydropique du bas ventre, dont j'ay rapporté l'hiſtoire au Chapitre dix-huitiéme de ce ſecond Livre, auquel on aura recours, d'autant qu'elle eſt fort convenable en ce preſent lieu. La choſe étant de la ſorte, le Chirurgien coulera, comme il eſt dit, ſa main gauche & l'inſtrument avec ſa droite juſques contre le ventre, ou vers la poitrine de l'enfant, pour en faire ouverture de la même façon que je fis en cette rencontre, afin d'en évacuer les eaux, aprés quoy il achevera l'operation ſans grande peine.

On doit remarquer, qu'il eſt beaucoup plus difficile de tirer hors de la Matrice un gros enfant monſtrueux, ou joint à quelqu'autre,

que celuy qui eſt hydropique, comme nous venons de dire ; car la groſſeur des parties hydropiques eſt aiſément diminuée par une ſeule & ſimple ouverture, laquelle eſt capable de donner iſſuë aux eaux qui en font diſtenſion, enſuite de quoy le reſte de l'operation eſt aſſez facile ; mais quand il s'agit de faire extraction d'un gros enfant monſtrueux, ou joint à quelqu'autre, une ſimple ouverture n'y ſert de rien ; car il eſt neceſſaire quelquefois, de ſeparer de ce corps des membres tout entiers les uns des autres ; ce qui rend la choſe beaucoup plus penible & laborieuſe, à laquelle il faut auſſi plus de temps & plus d'adreſſe pour ſe bien comporter : auquel cas, on introduira la main gauche dans la Matrice, & le couteau crochu avec la droite, juſques aux parties qu'on veut diviſer & ſeparer ; où étant, on obſervera, autant qu'on le pourra faire, d'inciſer les membres du corps monſtrueux, au droit de leur articulation, & s'il ſe rencontroit deux corps tenans l'un à l'autre, on en fera auſſi la ſeparation au lieu où ils ſont joints enſemble ; enſuite de quoy on les tirera dehors l'un aprés l'autre, les prenant toûjours par les pieds ſi on peut ; & s'il n'y en avoit qu'un, on en viendra pareillement à bout, aprés avoir diminué ſa groſſeur par le retranchement de quelques-unes de ſes parties.

J'ay déja fait voir au Chapitre quatorziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de la tête demeurée ſeule dans la Matrice, de quelle façon doit être l'inſtrument avec quoy on peut commodément faire cette operation ; & j'ay dit qu'il doit être de la longueur d'un crochet ordinaire, pour plus grande ſûreté & facilité ; parce qu'en tenant de la main droite ſon manche, on le pouſſera, & tirera directement, ou obliquement, & on le retournera ſans peine de tel côté qu'on voudra ; & de la gauche qui eſt dans la Matrice, on le conduira pour le faire couper & trancher plus adroitement & plus facilement les parties qu'il faut ſéparer. C'eſt pourquoy il doit avoir le manche ſi long, que la main droite du Chirurgien qui eſt hors de la Matrice, le puiſſe tenir pour le gouverner comme il eſt dit, & le mieux conduire dans l'operation ; laquelle ne pourroit pas être ſûrement ni commodément faite, ſi cet inſtrument étoit fort court, comme le recommandent tous les Auteurs ; car en cette occaſion la main du Chirurgien eſt ſi contrainte & ſi preſſée dans la Matrice, qu'à grande peine peut-il avoir la liberté de remuer l'extrémité des doigts ; ce qui fait qu'il ne ſe pourroit que tres-difficilement aider d'un tel inſtrument avec une ſeule main, à moins qu'il ne voulût extraordinairement forcer &

violenter la Matrice ; pour raison dequoy la pauvre femme seroit en tres grand danger de la vie. Venons maintenant à l'extraction de l'enfant mort, dont nous allons enseigner les differentes manieres.

CHAPITRE XXX.

De l'extraction de l'enfant mort.

QUand l'enfant est mort au ventre de sa mere, l'accouchement en est presque toûjours tres-long & fort fâcheux, à cause que son corps n'ayant plus de soûtien, & étant devenu tout mollasse, ses parties s'affaissent tout en un tas les unes sur les autres; ce qui fait qu'il vient aussi pour l'ordinaire en mauvaise situation, ou quoyqu'il se presente par la tête en figure naturelle, les douleurs de la femme sont si foibles & si lentes en cette occasion, qu'elles ne le peuvent pas faire expulser, & même elle n'en a quelquefois aucune ; d'autant que la nature à demy accablée par la mort de l'enfant, duquel elle ne peut être aidée, travaille si peu, qu'elle ne sçauroit souvent achever la besogne qu'elle a commencée ; ce qui la feroit succomber sans l'assistance de l'art, dont elle a grand besoin pour lors. Neanmoins avant que d'en venir à l'operation de la main, on tâchera d'exciter des douleurs à la femme par clysteres forts & âcres, afin de luy faire venir des épreintes qui poussent en bas, pour faciliter la sortie de l'enfant, au cas qu'il soit en bonne situation ; mais si cela n'y fait rien, il en faut faire l'extraction, qui est le plus sûr moyen ; car je n'approuve aucunement tous ces remedes pris par la bouche, que la plûpart des Auteurs ordonnent pour exciter l'expulsion de l'enfant mort dans la Matrice ; parce que ce sont toutes drogues extrémement chaudes & purgatives, qui peuvent causer dans la suite plusieurs dangereux accidens, comme fiévre, flux de ventre, dysenterie, pertes de sang, & relaxations & descentes de Matrice. Quant à ceux qu'on dit operer par des qualitez occultes, & par des facultez specifiques, ce sont remedes de Charlatans ausquels on ne se doit pas confier.

Tous les Auteurs défendent precisément de faire extraction de l'enfant mort lorsqu'il y a inflammation à la Matrice, & recommandent en ce cas de l'humecter avec des fomentations émollientes, & les demi bains, & avec onctions d'huile souvent réïterées, afin d'appaiser l'inflammation devant que d'en tirer l'enfant mort:

Mais il eſt entierement impoſſible que cette inflammation diminuë durant que l'enfant mort, qui en eſt la veritable cauſe, reſte dans la Matrice; c'eſt pourquoy auſſi-tôt que le Chirurgien aura lieu d'y indroduire ſa main, il faut qu'il en tire l'enfant ſans aucun delay; car c'eſt le ſeul moyen de faire ceſſer l'inflammation, qui s'augmenteroit encore davantage, & feroit certainement venir la gangrene à la partie, ſi on differoit l'operation; aprés quoy il n'y auroit plus aucune eſperance de pouvoir ſauver la vie à la femme.

J'ay ſouvent obſervé que les femmes qui accouchent d'enfans morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fiévre, meurent ordinairement peu de jours aprés leur accouchement; & encore plûtôt ſi elles ont un mauvais travail, qui oblige à retourner leur enfant dans la Matrice, pour l'en tirer; à cauſe que pour lors la Matrice, qui avoit déja reçu une maligne impreſſion par la mort & par la corruption de l'enfant, s'enflamme bien plus facilement qu'en d'autres temps.

Nous avons déclaré au chapitre douziéme de ce Livre, les ſignes qui font connoître que l'enfant eſt mort dans la Matrice, dont les principaux ſont, ſi la femme ne le ſent remuer, & ne l'a point ſenti il y a fort long-temps, ſi elle a grande froideur, douleur & peſanteur au bas du ventre, s'il n'a aucun ſoûtien, & s'il tombe comme une maſſe de plomb toûjours du côté qu'elle ſera couchée, s'il y a long-temps que l'arrierefaix ou l'umbilic eſt ſorti de la Matrice, s'il eſt fletri & refroidi, & ſi on y ſent aucune pulſation, ſi la tête de l'enfant eſt toute mollaſſe, & ſi les os en ſont ſans aucun appuy, vacillans & chevauchans beaucoup les uns ſur les autres à l'endroit des ſutures, & ſi lorſque quelques parties de ſon corps ſont hors de la Matrice, comme quelque bras, ou quelque jambe, on voit que l'épiderme s'en ſepare facilement, & que des humiditez noirâtres, fort puantes & cadavereuſes découlent & ſortent de la Matrice. Tous ces ſignes joints enſemble, ou la plus grande partie, nous feront connoître que l'enfant eſt aſſûrément mort; dequoy le Chirurgien étant certain, il fera ſon poſſible d'en faire l'extraction le plûtôt qu'il y aura lieu; auquel temps il fera ſituer la femme, comme nous avons ſouvent dit; aprés quoy, l'ayant auparavant fait uriner, s'il eſt beſoin, avec une ſonde creuſe ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la veſſie, ſi l'enfant ſe preſente par la tête, & qu'elle ne ſoit pas trop engagée au paſſage, il la repouſſera doucement, tant qu'il ait la liberté d'introduire ſa main

droite dans la Matrice, avec laquelle, l'ayant glissée par dessous le ventre, il ira chercher ses pieds, pour le retourner & le tirer en la façon cy devant dite; prenant bien garde que la tête n'en demeure accrochée au passage, & qu'elle ne s'y separe du corps; ce qui pourroit facilement arriver, quand l'enfant étant fort corrompu & pourri, le Chirurgien n'observeroit pas les circonstances que nous avons plusieurs fois repetées; c'est-à-dire, de luy faire venir (en faisant l'extraction de la maniere) la poitrine & la face tournées vers le dessous; & au cas que nonobstant toutes ces précautions il arrivât que la tête demeurât separée du corps dans la Matrice, à cause de la grande corruption de l'enfant mort, on la tirera comme j'ay cy-devant enseigné au chap. 14. de ce second Livre.

Mais si la tête de l'enfant se presentant la premiere, étoit tellement avancée & engagée entre les os du passage, qu'elle n'en pût être repoussée, pour lors étant bien certain par tous les signes se rencontrans ensemble, ou par la plus grande partie des principaux, qu'il est assûrément mort, on le tirera en cette posture, plûtôt que de trop violenter la femme en le repoussant pour le retourner par les pieds: mais comme c'est un corps rond & glissant, à cause de son humidité, le Chirurgien n'y peut pas avoir aucune prise avec ses doigts, qu'il ne sçauroit pas même mettre au côté d'elle qu'avec peine, d'autant que le passage en est tout-à-fait occupé par sa grosseur. C'est pourquoy il prendra un crochet semblable à l'un des deux qui sont marquez par les lettres A & B dans la representation des instrumens, qui est mise vers la fin de ce second Livre, lequel il poussera le plus avant qu'il pourra sans violence, entre la Matrice & la tête de l'enfant, observant de le conduire au dedans d'une de ses mains, & de mettre sa pointe vers la tête; où étant il l'en accrochera, tâchant de luy donner une prise assez forte sur un des os du crane, en tel sorte qu'il ne puisse glisser, y faisant imprimer l'extrémité de cette pointe, laquelle doit être forte pour ne pas se rebrousser; aprés quoy, ce crochet étant ainsi bien affermi sur la tête, il la tirera dehors, mettant au côté opposite l'extrémité des doigts de sa main gauche applatie, pour aider a la mieux dégager en l'ébranlant peu à peu, & à la conduire plus directement hors du passage; se servant encore pour ce faire, s'il est besoin, d'un second crochet, mis de la même maniere que le premier, au côté opposite de la tête, afin que l'attraction se fasse également des deux côtez.

Il seroit à souhaiter qu'il fût possible de pousser tout d'un coup le

le crochet ſi avant, qu'on luy pût donner une priſe ſuffiſante pour en tirer entierement la tête de l'enfant; mais comme aſſez ſouvent il n'y a pas lieu de l'introduire d'abord plus avant que le milieu de la tête, on l'accrochera premierement de la façon que nous diſons, ſur le milieu de l'un des os parietaux, afin de luy donner une priſe ferme & ſtable; & quand par le premier coup de crochet mis de la ſorte, on l'aura un peu tirée à ſoy, & commencé à la dégager, alors on le retirera de l'endroit où on l'aura premierement fiché, pour le remettre plus avant, afin d'avoir la priſe encore plus forte, & ainſi ſucceſſivement, l'ôtant & le refichant, juſqu'à ce qu'on ait entierement fait paſſer la tête, aprés quoy la tirant incontinent avec les mains ſeules, on fera entrer les épaules au paſſage qu'elle occupoit; où étant, on coulera, s'il eſt beſoin, un ou deux doigts de chaque main, juſques ſous les aiſſelles, pour tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait dehors; ce qu'étant fait, on délivrera la femme, en parachevant le reſte de l'operation comme on ſçait; prenant garde en ce faiſant, de ne pas tirer trop fort le cordon qui eſt attaché à l'arrierefaix, de peur qu'il ne vienne à quitter priſe, & à ſe rompre, comme il arrive quelquefois, quand il y a corruption. Mais le Chirurgien fera encore bien plus facilement l'extraction de la tête de l'enfant mort, avec un inſtrument de mon invention, auquel j'ay donné le nom de *Tire-tête*, dont on peut voir la figure repreſentée à la fin de ce ſecond Livre, auquel lieu j'ay enſeigné le moyen de ſe bien ſervir de cet inſtrument, dont l'uſage eſt incomparablement meilleur en cette occaſion que celuy des crochets.

Devant que de tirer ainſi l'enfant mort, qui preſente la tête la premiere, il faut bien prendre garde qu'elle ſoit en bonne ſituation; car ſi elle étoit de côté, elle ſeroit beaucoup plus difficile à tirer de la ſorte, à cauſe que la tête de l'enfant mort qui eſt mollaſſe, étant plus longue que large, ſa longueur ſe convertit en largeur & groſſeur, quand elle n'eſt pas en figure droite dans le paſſage; ce qui l'empêche par ce moyen de pouvoir ſortir. Il faut encore bien obſerver de la tirer autant qu'on pourra, toute entiere, ſans la dépecer par morceaux, afin que par ſa ſortie, elle trace & faſſe le paſſage au reſte du corps, & pour pluſieurs autres raiſons tres-conſiderables que j'ay expliquées au ſeiziéme chapitre de ce ſecond Livre, où on aura recours, afin de m'exempter de les repeter en ce lieu-cy.

Mais ſi l'enfant mort preſentoit un bras juſques à l'épaule, tel-

lement bouffi & tumefié,qu'il fallût faire trop de violence à la femme pour le remettre ; en ce cas on le pourroit tronçonner au droit de l'article de l'épaule, en le tordant deux ou trois tours, comme nous avons déja dit en autre lieu ; moyennant quoy il ne ſera pas beſoin de biſtori, ni de ſcie ou de tenaille inciſive pour le ſeparer, comme veulent les Auteurs; ce qui ſe fera fort facilement de la maniere, ſans un ſi grand appareil, à cauſe de la molleſſe & délicateſſe de ſon corps ; enſuite de quoy le bras ainſi ſeparé n'occupant plus le paſſage,le Chirurgien aura plus de lieu d'introduire ſa main dans la Matrice, pour aller chercher les pieds de l'enfant, afin de le tirer comme il a été dit ; obſervant toûjours aprés qu'il aura ainſi fait l'extraction de l'enfant mort, de raſſembler en un toutes les parties qu'il en aura retranchées, afin de voir s'il en peut compoſer tout le corps, & de connoître par ce moyen s'il n'en eſt rien reſté dans la Matrice.

Quoyque le Chirurgien ſoit certain que l'enfant ſoit mort dans la Matrice, & qu'il ſoit neceſſaire d'en faire extraction par art,il ne faut pas neanmoins qu'il ſe ſerve toûjours d'abord des crochets ou d'autres inſtrumens;car il ne doit les employer que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes, & quand il n'y a pas lieu de s'en pouvoir exempter, pour garantir la femme du danger où elle eſt, comme auſſi de pouvoir tirer l'enfant autrement ; parce qu'aſſez ſouvent, quoyqu'il ait fait tout ce que l'art commande, les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, croyent qu'il a tué luy-même avec ſes inſtrumens l'enfant qui étoit mort il y avoit plus de trois jours ; & ſans autre raiſonnement ni plus grande connoiſſance de cauſe, pour récompenſe d'avoir ſauvé la vie à la mere, luy jettent ainſi le chat aux jambes, en l'accuſant d'une choſe dont il eſt tout-àfait innocent, & même d'être cauſe de la mort de la femme, ſi elle vient par malheur à déceder enſuite ; & pour toutes loüanges & remerciment, le traitent de boucher & de bourreau ; à quoy aident ordinairement pluſieurs Sagefemmes, qui ſont les premieres à donner de l'horreur pour les Chirurgiens aux femmes qui ont beſoin de leur ſecours, tant elles ont peur d'être blâmées d'eux, pour avoir été elles-mêmes (comme aucunes ſont ſouvent) cauſe de la mort des enfans, & des fâcheux accidens qui en arrivent aux pauvres femmes, ne les ayant pas fait ſecourir aſſez tôt, & dés le moment qu'elles ont connu la difficulté de l'accouchement paſſer leur capacité. C'eſt pourquoy le Chirurgien ne ſe ſervira donc que le plus tard qu'il pourra des inſtrumens, & il fera auſſi ſon poſſible,

autant que la chose le permettra, d'amener les enfans entiers, quoyque morts, & non par pieces & par morceaux, afin d'ôter aux méchans & aux ignorans, tout prétexte de le pouvoir blâmer. Je dis autant que la chose le permettra, c'est-à-dire, la sûreté de la vie de la femme qui est entre ses mains ; car pour la luy conserver, il vaut bien mieux quelquefois tirer ainsi l'enfant mort avec les ferremens, que de la faire mourir elle-même, en la tourmentant avec une excessive violence, pour le tirer tout entier : Mais en un mot, il faut toûjours faire en conscience ce que l'art commande, sans se soucier de ce qu'on peut dire aprés; & tout Chirurgien qui l'aura bien reglée, aura toûjours plus d'égard à son devoir qu'à sa reputation ; quoy faisant, il en doit esperer de Dieu la récompense.

CHAPITRE XXXI.

De l'extraction de la Mole & du Faux-germe.

APrés avoir assez amplement parlé au chapitre 10. du 1. Livre, des causes, des signes, & des differences de la mole & du faux-germe, & montré comme la mole provient toûjours du faux-germe, & que tous les prétendus faux-germes ont été des vrais germes dans les premiers jours de la conception, & ne sont effectivement que de petits arrierefaix, comme je l'ay expliqué en ce lieu; il ne nous reste qu'à faire connoître de quelle maniere on doit faire l'extraction de ces corps étranges contenus en la Matrice, au cas qu'on n'en puisse pas procurer l'expulsion; laquelle est fort difficile quand ils y sont adherens, & principalement celle de la mole, qui n'étant tirée dehors, y demeure parfois ainsi attachée (si nous en croyons quelques autres) durant deux & trois années entieres, & même quelquefois durant tout le reste de la vie de la femme, comme nous a fait remarquer *Paré ;* au sujet de quoy il recite l'histoire de la femme d'un Potier d'étain, qui en porta une dix-sept ans, de laquelle il dit avoir luy-même fait l'ouverture aprés sa mort. *Schenckius* au 4. Livre *de ses Observations*, rapporte encore plusieurs autres exemples de cette nature.

Pour éviter un pareil accident, & une infinité d'incommoditez que la mole apporte, on procurera donc au plûtôt sa sortie, tâchant s'il n'y a pas lieu d'en venir à l'operation de la main, que la femme la puisse expulser d'elle même ; pour lequel sujet on luy fera prendre quelque medicament purgatif, si elle n'a pas de fiévre,

ni de perte de ſang ; & dans le même temps qu'on connoîtra que le remede commencera d'operer, on luy donnera un clyſtere un peu fort & âcre, qu'on pourra réiterer autant de fois qu'il ſera jugé neceſſaire, afin de luy exciter des épreintes qui puiſſent faire dilater la Matrice pour donner paſſage à la mole ; obſervant auſſi de faire relâcher la Matrice, en l'humectant ſouvent avec onctions d'huiles & de graiſſes émollientes, n'obmettant pas encore la ſaignée du pied, & le demy-bain, en cas de neceſſité.

La mole ne manquera pas d'être expulſée par ces remedes, pourvû qu'elle ne ſoit que de groſſeur mediocre, & qu'elle ne ſoit point adherente, ou tres-peu à la Matrice; mais ſi elle eſt fortement attachée en ſon fond, ou qu'elle ſoit exceſſivement groſſe, la femme aura bien de la peine d'en être délivrée, ſans l'aſſiſtance de la main du Chirurgien; auquel cas, aprés qu'il aura ſitué la femme, comme pour extraire l'enfant mort, il coulera ſa main dans la Matrice, ſi elle eſt ſuffiſamment dilatée, pour en tirer la mole dehors, ſe ſervant, ſi elle eſt ſi groſſe qu'elle ne puiſſe pas paſſer toute entiere (ce qui arrive toutefois rarement, parce que c'eſt un corps mollaſſe & tout charnu, qui obéït plus facilement que l'enfant) d'un crochet, ou du couteau, pour la tirer, ou pour la ſeparer en deux, ou en pluſieurs parties, ſelon que la neceſſité le requierera. Si le Chirurgien la trouve jointe & attachée à la Matrice, il l'en ſeparera doucement avec le bout de ſes doigts, dont les ongles ſeront bien rognez, les mettant peu à peu entre la mole & la Matrice, commençant par le côté où elle n'eſt pas ſi adherente, & pourſuivant ainſi juſques à ce qu'elle ſoit entierement détachée; prenant bien garde, ſi elle tient trop, de ne pas déchirer ni intereſſer la propre ſubſtance de la Matrice, y procedant de la maniere que nous avons enſeignée, en parlant de l'extraction de l'arrierefaix demeuré dans la Matrice quand le cordon eſt rompu.

La mole n'a jamais aucun cordon qui luy ſoit attaché, ni pareillement aucun arrierefaix duquel elle puiſſe recevoir ſa nourriture; mais elle-même la tire immediatement des vaiſſeaux de la Matrice, à laquelle elle eſt preſque toûjours adherente & jointe en quelque endroit. La ſubſtance de ſa chair eſt auſſi beaucoup plus dure que celle de l'arrierefaix, & elle eſt même parfois ſchyrreuſe ; ce qui fait qu'elle eſt bien plus difficilement ſeparée de la Matrice ; & quelquefois même la ſubſtance de la mole & celle de la Matrice ſont ſi confuſes enſemble, comme j'ay déja dit autre part, qu'elles ne compoſent toutes deux qu'un même corps; ce qui fait que pour

lors la maladie est entierement incurable : car cette espece de mole ne pouvant pas être expulsée, ni tirée hors de la Matrice, augmente toûjours en grosseur, jusques à ce qu'elle fasse enfin mourir la femme, aprés luy avoir fait mener long-temps une vie languissante. C'est ce qu'*Hipocrate* a tres-bien remarqué parlant de la mole, au premier Livre des maladies des femmes. *Si quidem una caro fiat, mulier perit, neque enim fieri potest ut superstes maneat.* Il repete encore la même chose en mêmes termes, au Livre intitulé *De sterilibus*.

Pour ce qui est du faux-germe, encore qu'il soit bien plus petit que la mole, il ne laisse pas aussi de mettre quelquefois la femme en danger de la vie, à cause d'une grande perte de sang qui survient presque toûjours lorsque la Matrice tâche de l'expulser, laquelle ne cesse ordinairement qu'aprés qu'il est sorti ; d'autant que pour lors elle fait continuellement des efforts pour le mettre dehors, par lesquels le sang est excité à fluer, & comme exprimé des vaisseaux qui en sont ouverts.

Le meilleur & le plus assûré remede qu'on puisse donner à la femme en cette occasion, est de tirer au plûtôt le faux-germe, parce que la Matrice a souvent bien de la peine à le pousser dehors, si elle n'y est aidée ; à cause qu'étant toûjours assez petit, l'impulsion que peut faire la femme de son côté en s'épreignant, ne fait point tant d'effort, quand le corps, qui est contenu dans la Matrice, n'en fait pas grande distension, que quand il a quelque grosseur considerable ; car pour lors, elle est bien plus fortement comprimée par les épreintes. Il se rencontre souvent aussi qu'on a bien de la peine à faire extraction de ces faux-germes ; parce que la Matrice ne s'ouvre & ne se dilate ordinairement qu'à proportion du corps qu'elle contient, & comme il est fort petit, aussi est son ouverture ; mais principalement aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans ; ce qui fait que le Chirurgien n'a pas lieu quelquefois, non seulement d'y porter la main entiere, mais même quelques doigts simplement, avec lesquels il est obligé de faire son operation le mieux qu'il luy est possible, y procedant de cette maniere, quand il les y peut introduire.

Ayant bien huilé sa main, il la glissera dans le col de la Matrice jusques à l'orifice interne, qu'il rencontrera quelquefois fort peu dilaté ; où étant, il y introduira tout doucement un de ses doigts, qu'il tournera aussi-tôt, & fléchira de côté & d'autre, jusques à ce qu'il ait fait en sorte d'y en glisser un deuxiéme, & ensuite un troi-

d'un Huissier au Châtelet de Paris, laquelle, aprés avoir pris un breuvage que sa Sagefemme luy avoit donné pour luy faire vuider un faux-germe, eut une si prodigieuse perte de sang durant deux jours, qu'elle en fut reduite à l'extrémité de la vie, qu'elle alloit perdre, si je ne fusse survenu dans ce moment, pour luy tirer ce corps étrange avec la main, comme je fis en presence d'un Medecin, & de cette Sagefemme; aprés quoy la perte de sang cessa incontient, & la malade revint en bonne santé. C'est ce que j'ay encore vu arriver à quantité d'autres femmes, à qui j'ay donné un pareil secours avec un aussi heureux succés.

Mais sur toutes choses dans l'usage de toutes sortes de remedes, tant pris par dedans, qu'appliquez au dehors, qu'on prenne bien garde que pensant seulement procurer l'expulsion d'une mole, qu'on croiroit faussement être contenuë dans la Matrice, on n'excite au lieu de cela le veritable avortement d'un enfant, comme j'ay quelquefois vu faire à des personnes qui ne se connoissoient pas bien en l'art, dont j'ay rapporté plusieurs exemples tres-considerables, qu'on peut voir dans le livre de mes Observations.

CHAPITRE XXXII.

De l'Operation Cesarienne.

LOrsque la femme grosse est effectivement en travail, il arrive tres-rarement que le Chirurgien expert ne puisse pas faire l'extraction de l'enfant, mort ou vif, entier ou par pieces; en un mot, qu'il n'en vienne à bout, s'il s'y comporte, selon que la chose le requiert, de la maniere que nous avons cy-devant fait connoître dans chaque chapitre en particulier, en parlant de tous les differens accouchemens contre nature, sans qu'il soit necessaire, que par un trop grand excés d'inhumanité, de cruauté, & de barbarie, il en vienne à la section Cesarienne, pendant que la mere est vivante, comme quelques Auteurs par trop temeraires ont ordonné, & quelquefois eux mêmes pratiqué; ce que plusieurs ignorans font encore tous les jours à la campagne, par un pernicieux abus que tous les Magistrats devroient empêcher.

A la verité, ils sembleroient avoir quelque prétexte d'excuse legitime, de faire ainsi mourir martyres ces pauvres femmes, si c'étoit pour en tirer un second *Scipion l'Afriquain*. (lequel au rapport de *Pline* au 9. chap. du 7. livre de l'Histoire Nat. nâquit de la

la ſorte, & fut pour ce ſujet ſurnommé *Ceſar)* ou bien pour ſauver la vie à quelque grand & nouveau Prophete. Il s'eſt bien vû du temps des anciens Payens, qu'on a ſacrifié des victimes innocentes pour le ſalut de tout un public, mais non pas pour celuy d'un particulier. Je ſçay bien qu'ils ſe couvrent du prétexte de pouvoir donner Baptême à l'enfant, qui autrement ſeroit en grand danger d'en être privé, parce que la mort de la mere eſt ordinairement cauſe de celle de l'enfant ; mais j'ignore qu'il y ait jamais eu aucune loy chrétienne ni civile, qui ordonnât de tuer ainſi la mere pour ſauver l'enfant. C'eſt plûtôt pour ſatisfaire à l'avarice de certaines gens, qui ſe mettent fort peu en peine que leur femme meure, pourvu qu'ils en ayent un enfant qui luy puiſſe ſurvivre ; non tant pour en avoir lignée, qu'afin d'en heriter aprés ; pour raiſon de quoy ils donnent volontiers leur conſentement à une ſi cruelle operation ; ce qui eſt une tres-damnable adreſſe.

S'ils diſent, pour rendre en apparence la choſe moins horrible, qu'on ne la doit entreprendre que quand la femme eſt à l'extrémité de la vie, à cela je répons que ſouvent la nature ſe releve de bien loin, contre toute nôtre eſperance ; & s'ils objectent qu'elle en peut bien réchapper enſuite, c'eſt ce que je leur nie abſolument, par la preuve des plus experts Chirurgiens, qui l'ayant pratiquée, en ont toûjours eu une mauvaiſe iſſuë, la mort de toutes les femmes s'en étant peu aprés enſuivie. C'eſt pourquoy je loüe grandement *Guillemeau*, qui, pour deſabuſer le public d'une ſi méchante & ſi pernicieuſe pratique, dit, en parlant de cette fatale operation, & avouë (comme s'en repentant) l'avoir faite en deux rencontres, en la preſence d'*Ambroiſe Paré*, & l'avoir vû faire trois autres fois par trois differens Chirurgiens tres-habiles, qui n'obmirent aucune circonſtance pour la faire bien réüſſir, dont toutes les femmes moururent. Quant à *Paré*, il ne veut pas témoigner qu'il l'ait vu faire ces deux fois que *Guillemeau* recite, pour ne pas faire connoître à la poſterité qu'il ait été capable de conſentir à une telle cruauté ; mais il ſe contente ſeulement de dire qu'on ne la doit jamais entreprendre qu'aprés le decés de la femme, à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle en réchappe, non ſeulement à raiſon de l'énorme playe qu'il convient faire pour ce ſujet au ventre ; mais principalement pour celle de la Matrice, & pour l'exceſſif flux de ſang qui y ſurviendroit dans le même moment, à quoy j'ajoûteray, que ceux qui pratiquent cette horrible operation, ne l'entreprennent ordinairement qu'aprés qu'une femme a été durant plu-

ſieurs jours en travail, ſans pouvoir accoucher; auquel temps la Matrice a beaucoup ſouffert par quantité de douleurs inutiles, qui luy ont cauſé une inflammation de toute ſa ſubſtance, laquelle venant pour lors à être inciſée, s'enflamme encore davantage, & ne manque pas de contribuer toûjours à la mort certaine de la femme.

On voit neanmoins contre le ſentiment de ces deux fameux Chirurgiens, des temeraires, qui ſoûtiennent opiniâtrement (comme fait *Rouſſet*) qu'il n'eſt pas impoſſible que la femme en revienne; parce qu'ils ont vu quelques femmes, à qui les os de l'enfant mort ſont ſortis par des abſcés du ventre, aprés que les chairs s'en étoient allées en ſuppuration par les voyes naturelles; leſquels os avoient peu à peu percé la Matrice, & même le ventre; enſuite de quoy ayant été ainſi tirez, les femmes en ſont nonobſtant cela réchappées; & que d'autres auſſi ne ſont point mortes, auſquelles la Matrice aprés ſa précipitation & ſon entiere pourriture, a été tout-à-fait extirpée. A la verité, il ne faut pas s'obſtiner à ne pas ajoûter foy aux choſes que l'experience a montrées pluſieursfois, comme celle-là, que je crois être arrivée, & pouvoir encore arriver, auſſi-bien qu'eux (quoyque tres-rarement.) Cependant il ne s'enſuit pas qu'il en ſoit de même de cette operation Ceſarienne; car on y fait en un inſtant une grande playe au ventre & à la Matrice, qui cauſe toûjours la mort ſubite à la pauvre femme, ou fort peu de temps aprés. Mais quand la nature vient elle-même à ſeparer, & à percer ces parties par le moyen de ces os, pour les jetter dehors par quelque nouvelle voye qu'elle ſe fait, ne l'ayant pas pu par la naturelle & ordinaire, faute d'avoir été bien ſecouruë dans le temps par gens experts en l'art, elle fait cela peu à peu, & non tout-à-coup; & à meſure qu'elle chaſſe ainſi ces corps étranges hors de la Matrice, elle la réünit & rejoint en même temps, à proportion, & ſans aucun flux de ſang; ce qui arrive tout au contraire dans l'operation qui ſe fait par l'art; & s'il eſt vray qu'il y ait jamais eu quelques femmes qui en ſoient rechappées, nous devons croire que ç'a été miraculeuſement, & par la volonté expreſſe de Dieu, qui peut, lorſqu'il le veut, reſſuſciter les morts, comme il a fait le *Lazare*, & changer l'ordre de la nature quand il luy plaît, plûtôt que par aucun effet de la prudence humaine.

Nous voyons quantité de bonnes femmes, qui pour l'avoir ſeulement oüy dire à quelques commeres, aſſûrent qu'elles connoiſſent telles & telles encore vivantes, à qui ont a ainſi ouvert le côté

pour tirer leurs enfans du ventre. Bien plus il s'en rencontre, qui diſent en ſçavoir à qui on a fait trois ou quatre fois conſecutivement cette operation Ceſarienne, ſans en être mortes; & pour mieux affirmer une menterie ſi inſigne, qu'elles ont ſeulement entendu reciter à d'autres, & qu'aprés avoir racontée deux ou trois fois, elles croyent elles-mêmes veritables, comme ſi elles avoient vû la choſe de leurs propres yeux, elles en rapportent tant de circonſtances, & tant de tenans & aboutiſſans, qu'elles en perſuadent facilement ceux qui n'en connoiſſent pas l'impoſſibilité.

Il s'en voit même d'autres, qui montrant des cicatrices de quelques abſcés qu'elles ont eûs au ventre enſuite de leur couche, veulent perſuader qu'on leur a tiré l'enfant par cet endroit; au ſujet de quoy je reciteray ce que j'ay une fois vû moy-même, touchant une femme groſſe qui étoit en l'année 1660. à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorſque j'y pratiquois les accouchemens. Cette femme, ſoit par malice, feignant de croire la choſe, ou par ignorance, la croyant effectivement, avoit témoigné à toutes les femmes groſſes qui étoient audit Hôtel-Dieu, comme auſſi à une infinité d'autres perſonnes, & entr'autres à une bonne vieille Religieuſe qui les gouvernoit toutes, qu'on nommoit la Mere *Bouquet* (laquelle préſidoit pour lors en la ſalle des accouchées, dont elle étoit comme la Déeſſe *Lucine*) qu'elle apprehendoit extrémement qu'on ne fût obligé de luy ouvrir le côté pour l'accoucher, ainſi qu'on avoit déja fait deux ans auparavant; pendant lequel temps elle avoit fait ce conte à plus de mille differentes perſonnes, chacune deſquelles l'avoit peut-être encore recité à autant d'autres, montrant à tout le monde une grande cicatrice, par où elle diſoit que les Chirurgiens luy avoient tiré ſon enfant hors du ventre. Elle pria pour ce ſujet la Mere *Bouquet* de me la recommander, deſirant être plûtôt accouchée par moy qui étois Chirurgien, afin d'en être plus ſûrement ſecouruë au beſoin, que par la Sagefemme. Cette bonne Religieuſe m'étant venuë dire la choſe, comme elle la croyoit être effective, ſuivant le recit de l'autre, je luy témoignay que n'étant pas aſſez credule pour me l'imaginer, je ne pouvois pas croire qu'on eût fait l'operation Ceſarienne à cette femme, comme elle l'en avoit perſuadée. Si vous ne le croyez pas, me dit-elle, je vais tout preſentement vous la faire venir, & elle vous en racontera elle-même toutes les circonſtances. Auſſi-tôt elle fit appeller la femme, qui me fit recit de pareille choſe qu'elle luy avoit contée; mais l'ayant particulierement interrogée, pour ſçavoir par

quel lieu on luy avoit ainsi tiré son enfant, & si elle avoit senti grande douleur en cette operation; elle me dit que non, ne s'en souvenant pas, à cause qu'elle avoit perdu pour lors toute connoissance, laquelle ne luy étoit revenuë que cinq ou six jours aprés. Je luy demanday comment donc elle étoit certaine qu'on luy eût tiré son enfant par incision du ventre, puisqu'elle n'avoit aucune connoissance en ce temps? elle me répondit que les Chirurgiens l'en avoient assûrée, & en même instant elle me montra une grande cicatrice, située justement à la partie laterale & dextre de la poitrine, environ le milieu des côtes, où elle avoit eû un grand abscés, dont cette cicatrice étoit restée; & lorsque je luy eus dit, que la poitrine n'étoit pas le lieu d'où son enfant devoit avoir été tiré, & que je luy eûs fait connoître par raisonnement l'impossibilité de la chose qu'elle avoit cruë, & persuadée à toutes ces femmes de l'Hôtel-Dieu, comme aussi à la Mere *Bouquet* elles en furent un peu desabusées; & encore bien plus, quand trois jours aprés cette conference je l'eus accouchée, comme je fis, avec la plus grande facilité du monde, quoyque ce fût d'un fort gros enfant, qui vint en peu de temps, d'autant qu'elle avoit le passage extrémement large. Si on examinoit bien l'origine de toutes les histoires qu'on fait touchant cette operation, la recherchant exactement, comme je fis en cette occasion, on trouveroit toûjours que ce sont pures fables, & que celles que nous rapporte ledit *Rousset*, en son enfantement Cesarien, n'en ont pas eu d'autre que la réverie, le caprice, & l'imposture de leurs Auteurs.

Mais si pour toutes ces raisons le Chirurgien ne doit jamais faire cette cruelle operation, pendant que la mere est vivante, quoyqu'il soit certain que l'enfant le soit aussi (ce qui neanmoins est quelquefois tres-douteux) car, je vous prie, quelle infamie seroit-ce pour luy, si ayant ainsi tué la mere, il trouvoit outre cela l'enfant mort qu'il auroit crû vivant? A plus forte raison s'en doit-il abstenir quand il est bien assûré qu'il est mort. C'est pourquoy il le doit plûtôt tirer en pieces & par morceaux (s'il ne le peut autrement) par la voye naturelle, que de martyriser ainsi la mere, pour l'avoir tout entier; & si la Matrice étoit si peu ouverte qu'il ne pût pas avoir la liberté d'y travailler, & d'y introduire aucun instrument, il doit plûtôt patienter un peu, en aidant toûjours à dilater les passages par art, comme nous avons dit cy-devant, que de la faire succomber presque en un instant par un tel coup de desespoir, en faisant cette operation Cesarienne, qu'on ne doit jamais

entreprendre pour ce ſujet, qu'incontinent aprés le decés de la mere.

C'eſt une verité dont il faut que tout homme de bon ſens demeure d'accord : Voicy comme je la prouve facilement, en réfutant l'objection la plus forte qu'on puiſſe faire, pour établir la pretenduë neceſſité de cette operation Ceſarienne, durant que la femme eſt vivante; qui eſt qu'on doit conſiderer en l'enfant deux ſortes de vies; ſçavoir, la corporelle & la ſpirituelle, & que la vie ſpirituelle de l'enfant, qu'il ne peut recevoir que par le moyen du Baptême, doit être préferable à la vie corporelle de la mere, & que pour ce ſujet, s'il ne la pouvoit pas recevoir qu'en faiſant l'operation Ceſarienne à la mere, elle ſeroit obligée de l'endurer, au riſque même de ſa propre vie corporelle, qu'elle doit donner pour procurer la ſpirituelle à ſon enfant. Mais je répons en un mot, pour détruire ce ſeul & principal fondement, ſur lequel tous les Sectateurs de *Rouſſet* peuvent s'appuyer, qu'il n'y a pas d'occaſions où on ne puiſſe bien donner le Baptême à l'enfant, durant qu'il eſt encore au ventre de la mere, étant facile de porter de l'eau nette par le moyen du canon d'une ſeringue juſques ſur quelque partie de ſon corps; & il ſeroit inutile d'alleguer, que l'eau n'y peut pas être conduite, à cauſe que l'enfant eſt enveloppé de ſes membranes, qui en empêchent; car ne ſçait-on pas qu'on les peut rompre tres-aiſément, en cas qu'elles ne le fuſſent pas, aprés quoy on peut toucher effectivement ſon corps; & ſi on ſuppoſe que l'orifice interne de la Matrice n'étant pas aucunement ouvert, il ſeroit impoſſible d'en venir à bout, il eſt aiſé de réfuter cette objection; car pour lors il faudroit demeurer d'accord, que la femme ne ſeroit pas en travail d'enfant; parce que ſi elle y étoit effectivement, il ſeroit aſſez ouvert, pour le peu qu'il le fût, ou ſe pourroit ſuffiſamment dilater, pour pouvoir baptiſer ainſi l'enfant, en conduiſant, comme je dis, de l'eau juſques ſur quelque partie de ſon corps avec le canon d'une petite ſeringue, quand même il faudroit uſer de violence pour dilater de force avec quelque inſtrument cet orifice interne, au cas qu'il ne le fût aucunement; ce qui ne cauſeroit pas un ſi grand peril à la mere que l'operation Ceſarienne. De ſorte donc que pouvant en toutes rencontres dans ces extrémitez donner la vie ſpirituelle à l'enfant, en le baptiſant ainſi au ventre de la mere, il reſte ſeulement à examiner aprés cela, ſi ſa vie corporelle eſt préferable à celle de la mere. Or il eſt certain que ne pouvant pas ſauver la vie à tous deux, on doit toûjours préferer celle de la mere à celle de l'enfant, pour pluſieurs raiſons que tous les bons Theologiens ſça-

vent. C'eſt pourquoy on ne doit jamais entreprendre l'operation Ceſarienne; parce qu'elle ſeroit tres-aſſurément cauſe de la mort de la mere ; au lieu de quoy on la fera promptement ſecourir par des gens experts, qui, aprés avoir baptizé l'enfant comme nous diſons, au cas qu'il fût vivant, trouveront bien des moyens de le tirer tout entier avec les ſeules mains par les voyes ordinaires & naturelles, s'ils ſont bien entendus en leur art, ou bien avec les inſtrumens, s'ils y ſont indiſpenſablement obligez pour ſauver la vie à la mere. Je ſçay bien qu'à cette occaſion les plus ſcrupuleux peuvent alleguer le paſſage du 3. Chapitre de l'Epître de S. Paul aux Romains, où il eſt dit, *Non faciamus mala ut veniant bona.* Qu'il ne nous eſt pas permis de faire un mal, afin qu'il en arrive un bien. Mais c'eſt mal entendre la penſée de l'Apôtre, que de l'expliquer ainſi; car tant s'en faut que ce ſoit un mal, que de ſauver par cette voye la vie à la mere, qui periroit certainement avec ſon enfant, c'eſt effectivement un grand bien; & au contraire, ce ſeroit commettre un veritable homicide, ſi pouvant luy donner ce ſecours, on le luy dénioit. *Occidit enim quiſquis ſervare poteſt, nec ſervat.* De ſorte que, comme dit tres-bien *Tertullien* au 13. chap. du liv. de l'Ame, c'eſt une cruauté neceſſaire de donner en cette occaſion la mort à l'enfant, puiſqu'il feroit tres-certainement mourir ſa mere, s'il demeuroit en vie. Voicy les paroles de ce grand homme, que j'ay déja rapportées autre part pour une même intention: *Atquin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur, neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus.* En ce cas on ne tuë pas vrayment ni volontairement l'enfant; mais l'operation qu'on fait ainſi dans la ſeule intention de ſauver la vie de la mere, avance ſeulement de quelques momens la mort corporelle de l'enfant, qu'il ne pourroit jamais éviter ſans être tres-certainement homicide de ſa mere, comme dit *Tertullien*, dequoy nous ſerions nous-mêmes cauſe, ſi nous ne l'empêchions, le pouvant faire.

Il y a neanmoins des occaſions où on pourroit dire, que la vie corporelle de l'enfant doit être préferable à celle de la mere, à laquelle on ne peut pas s'exempter de faire l'operation Ceſarienne, pour conſerver la vie de l'enfant, comme il pourroit arriver qu'on ſeroit obligé de faire, pour tirer du ventre de la mere, un enfant qui devroit être le ſucceſſeur de quelque grand Royaume; parce que le ſalut du public eſt preferable à celuy d'un particulier. C'eſt ainſi qu'*Henry VIII.* qui regnoit en Angleterre du temps que *François I.* regnoit en France, permit qu'on fît à *Jeanne Seymer* ſa troiſié-

me femme, à laquelle on fit la ſection Ceſarienne par le conſeil des Medecins, pour tirer de ſon ventre *Edouard VI.* qui a depuis ſuccedé à la Couronne d'Angleterre ; preferant ainſi la vie de cet enfant à celle de ſa mere, qui mourut quelques jours aprés cette cruelle operation. Mais je laiſſe cette queſtion à décider aux Caſuites, pour ſçavoir ſi cette operation peut être permiſe en une telle rencontre, vu qu'on ne peut pas avoir pour lors aucune certitude que l'enfant, qui eſt encore dans le ventre de ſa mere, ſoit mâle ou femelle, ni même qu'il puiſſe vivre long-temps ; & ſi ſur une ſimple eſperance d'avoir un ſucceſſeur tel qu'on le ſouhaite, on peut martyriſer la mere de la ſorte, la vie de laquelle doit ce me ſemble être toûjours preferée à celle de l'enfant ; car revenant en ſanté, on peut eſperer qu'aprés avoir remedié aux cauſes qui l'avoient empêché d'accoucher naturellement cette derniere fois, elle fera d'autres enfans, dont elle ſe délivrera enſuite plus heureuſement. Mais pour ne faire pas un plus long diſcours, je conſeille ceux qui voudront être entierement éclaircis de tous les cas de conſcience qui peuvent concerner une ſi importante matiere, de conſulter le Livre que *Theophyle Raynaud* Jeſuite en a fait ; dans lequel il explique ſçavamment, & reſout toutes les difficultez qui s'y peuvent rencontrer. C'eſt pourquoy revenons à nôtre theſe ; qui eſt qu'on ne doit jamais, en quelque occaſion que ce ſoit, entreprendre cette operation qu'incontinent aprés le decés de la mere ; auquel ſe trouvera le Chirurgien pour s'y comporter en la maniere que je vais preſentement décrire, tant pour l'eſperance qu'il y a quelquefois de pouvoir encore trouver l'enfant vivant, comme fut trouvé *Scipion l'Afriquain*, qui n'âquit de la ſorte, ainſi que rapporte *Pline*, lequel marque poſitivement que ce fut, *enecta parente*, aprés la mort de ſa mere, que pour ſatisfaire à la loy qui défend tres-expreſſément d'enterrer une femme groſſe, ſans luy avoir tiré ſon enfant hors du ventre.

Pour en bien venir à bout, comme il eſt requis, lorſqu'il verra la femme proche de l'agonie, il apprêtera promptement toutes les choſes neceſſaires à ſon operation, pour ne perdre aucun temps ; car le retardement feroit qu'il trouveroit certainement l'enfant mort, qu'il auroit peut-être tiré vivant quelques momens auparavant. Il y en a qui veulent, quand la femme eſt prête à rendre l'ame, qu'on luy mette quelque choſe entre les dents pour luy tenir la bouche entr'ouverte, & pareillement à l'exterieur de la Matrice ; afin que l'enfant recevant par ce moyen quelque peu d'air,

& quelque ſorte de rafraîchiſſement, il ne ſoit pas ſi-tôt ſuffoqué; mais cela ne peut aucunement ſervir, parce que l'enfant n'eſt vivifié que par le ſang de la mere, & ne peut aucunement reſpirer quand il eſt dans la Matrice : c'eſt pourquoy ſi le Chirurgien uſe de cette pratique, que ce ſoit plûtôt pour contenter les aſſiſtans, que pour la croyance qu'il pourroit avoir que cela fût neceſſaire. Auſſi-tôt donc que la femme aura jetté le dernier ſoupir, & qu'elle ſera morte (de quoy il fera auſſi demeurer d'accord tous les aſſiſtans) il commencera ſon operation, pour tirer l'enfant hors de la Matrice par l'inciſion du ventre.

La plûpart des Auteurs veulent qu'on la faſſe au côté gauche du ventre, diſant qu'il eſt plus libre, à cauſe du foye qui eſt au côté droit : mais ſi on en veut croire mon ſentiment, elle ſera bien mieux, & plus adroitement pratiquée en faiſant l'ouverture juſtement au milieu du ventre, entre les deux muſcles droits; car en cet endroit il n'y a que les tegumens & la ligne blanche à couper; mais elle ne ſe peut pas faire à côté, ſans inciſer les deux muſcles obliques & le tranſverſe, leſquels étant couchez l'un ſur l'autre forment une épaiſſeur aſſez conſiderable, outre qu'il en ſort bien plus de ſang que vers le milieu du ventre: Ce n'eſt pas qu'il importe que ce ſang s'écoule, comme il ne laiſſe pas de faire, quand la femme ne vient que d'expirer; mais parce qu'il empêche par ſa ſortie de voir diſtinctement à faire bien l'operation. Pour en venir donc plus facilement & plus promptement à bout, le Chirurgien ayant mis la femme morte en une ſituation où ſon ventre ſoit un peu éminent, prendra un bon & fort ſcalpelle, bien tranchant d'un ſeul côté, ſemblable à celuy qui eſt marqué par la lettre F, en la table des inſtrumens qui eſt aprés ce chapitre, avec lequel il fera au plus vîte, & tout d'un coup, ou à deux ou trois fois tout au plus (s'il veut pour plus grande ſûreté) une inciſion au milieu du ventre entre les deux muſcles droits juſques au peritoine, de la longueur & étenduë de la Matrice, ou environ; aprés quoy il le percera ſimplement avec la pointe de ſon inſtrument, pour y faire une ouverture à y mettre un ou deux doigts de ſa main gauche, dans laquelle il les introduira auſſi-tôt pour l'inciſer en le ſoulevant avec eux, & conduiſant l'inſtrument, de peur qu'il ne pique les inteſtins, à proportion de la premiere ouverture des tegumens; ce qu'étant fait, il verra incontinent paroître la Matrice, à laquelle il fera ouverture de la même maniere qu'il aura fait l'inciſion du peritoine; prenant bien garde à ne pas enfoncer ſon inſtrument tout d'un

coup

coup bienavant, croyant trouver la Matrice épaiſſe d'un ou de deux travers de doigt, comme la plûpart des Auteurs aſſûrent contre la verité; en quoy il ſe tromperoit auſſi-bien que ceux qui n'ont jamais bien examiné la choſe; car il eſt certain qu'elle n'a pas à l'heure de l'accouchement, pendant que l'enfant y eſt encore contenu avec ſes eaux, plus d'une ſeule ligne d'épaiſſeur, qui eſt à peu prés celle que peut avoir un de nos écu d'argent; quoy qu'ils nous ayent tous chanté, que par la providence divine, & une choſe miraculeuſe, plus elle s'étend dans la groſſeſſe, plus elle devient épaiſſe, ce qui eſt abſolument faux. Il eſt bien vrai ſeulement qu'elle l'eſt un peu plus en ce temps à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherent, auquel lieu ſa ſubſtance eſt pour lors comme ſpongieuſe; mais dans tout le reſte de ſon étenduë & de ſa circonference, & principalement en ſa partie anterieure, elle eſt extrémement mince, & elle la devient d'autant plus qu'elle ſe dilate, juſques à ce qu'ayant été vuidée par l'accouchement de l'enfant qu'elle contenoit, elle vienne à s'épaiſſir en contractant & ramaſſant en ſoy-même toute ſa ſubſtance, qui étoit auparavant extraordinairement étenduë. C'eſt ainſi, (ſuivant que je l'ay plus particulierement expliqué au traité des parties de la femme qui ſervent à la géneration) que la veſſie de l'urine, qui étant pleine eſt extrémement mince, nous paroît de l'épaiſſeur d'un demi-travers de doigt, lorſqu'elle eſt tout-à-fait vuide; laquelle venant derechef à s'étendre pour contenir l'urine qui y affluë, devient encore d'autant plus mince qu'elle ſe dilate. Aprés donc avoir ainſi fait ouverture de la Matrice, il inciſera pareillement les membranes de l'enfant, ſe gardant bien de le bleſſer avec l'inſtrument; enſuite de quoy il le verra incontinent paroître, & le tirera dehors au plûtôt, avec l'arrierefaix qu'il ſeparera promptement du fond de la Matrice; & reconnoiſſant qu'il eſt encore vivant, il loüera Dieu, & le remercira d'avoir ainſi beni & fait réüſſir ſon operation.

Mais les enfans qu'on tire de la ſorte en pareilles rencontres, ſont ordinairement ſi foibles (s'ils ne ſont tout-à-fait morts, comme il arrive le plus ſouvent) qu'on a bien de la peine à connoître d'abord ce qui en eſt; on ſera neanmoins aſſûré que l'enfant eſt encore vivant, ſi en touchant le cordon proche du nombril, on ſent quelque peu mouvoir les arteres umbilicales, comme auſſi le cœur, en luy mettant la main ſur la poitrine; de quoy étant certain, il ſera baptizé au plûtôt par le Prêtre qui aura aſſiſté la mere à ſa mort, au défaut duquel le Chirurgien ou quelqu'autre aſſiſtant l'ondoye-

ra; ce qu'étant fait on tâchera de le faire revenir de ſa foibleſſe, en luy ſoufflant un peu de vin au nez & dans la bouche, & le rechauffant juſqu'à ce qu'il commence à ſe mouvoir de luy-même.

Les Sagefemmes mettent ordinairement aux enfans ainſi foibles l'arrierefaix tout chaudement ſur le ventre: ſi cela ſert de quelque choſe, c'eſt plûtôt à raiſon de la chaleur tiéde de cet arrierefaix, que pour autre cauſe; car il eſt impoſſible que l'enfant en puiſſe recevoir aucun eſprit, depuis qu'il eſt une fois ſeparé de la Matrice, & encore moins lorſque la femme eſt ainſi morte. Pour ce qui eſt de la chaleur, elle ne luy eſt aſſûrément pas nuiſible; mais la peſanteur de cette maſſe, qu'elles luy mettent ſur le ventre, eſt plûtôt capable de l'étouffer par la compreſſion qu'elle y fait, que de luy aider en autre choſe. Outre cela, quand l'arrierefaix eſt refroidi, elles le mettent dans un poëſlon, où elles ont fait chauffer du vin, duquel elles croyent que des eſprits s'élevent, qui étant portez au travers des vaiſſeaux umbilicaux juſqu'au ventre de l'enfant, luy redonnent de la force; mais, comme jay dit autre part, cela eſt bien inutile; & le meilleur & le plus prompt remede eſt de l'en ſeparer incontinent, & de luy entr'ouvrir un peu la bouche, luy nettoyant & débouchant auſſi le nez, s'il y avoit quelque ordure, pour luy aider d'autant plus facilement à reſpirer, le tenant cependant auprés du feu, juſqu'à qu'il ſoit un peu revenu de ſa foibleſſe, luy ſoufflant auſſi à la bouche & au nez un peu de vin, comme il eſt dit, afin qu'il le puiſſe ſavourer, & en ſentir l'odeur qui ne luy peut nuire en cette rencontre, quand on obſerve une mediocrité à la choſe.

Aprés avoir aſſez emplement parlé dans ce ſecond Livre, tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & donné de ſuffiſans moyens au Chirurgien, pour pouvoir aider les femmes au premier, & remedier aux autres dans toutes les differentes occaſions pour leſquelles il peut être journellement appellé, il ne nous reſte plus pour y mettre fin, que de faire connoître par leur repreſentation, quels ſont les inſtrumens convenables à l'art; enſuite de quoy nous paſſerons au troiſiéme Livre, dans lequel il ſera traité de beaucoup de choſes, que ceux qui veulent pratiquer les accouchemens, doivent neceſſairement ſçavoir.

EXPLICATION DES INSTRUMENS de la Planche ſuivante.

A. *Crochet propre à faire extraction de l'enfant mort.*

B. *Autre crochet, qui ſert à même fin, ſelon que la neceſſité le requiert, plus étroit ou plus large.*

C. *Crochet mouſſe, propre à tirer la tête d'un enfant qui ſeroit demeurée ſeule dans la Matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embraſſant avec ce crochet.*

Tous ces crochets doivent être aſſez forts, & ſur tout, bien polis, & ſans aucunes inégalitez, afin de ne pas bleſſer la Matrice en operant, & longs de dix grands poulces ou environ, en y comprenant leur manche, qui doit être d'une groſſeur mediocre, afin de le pouvoir tenir aſſez ferme.

D. *Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, propre à ſeparer l'enfant monſtrueux, à percer le ventre de celuy qui eſt hydropique, & à inciſer la tête pour en vuider le cerveau, ou à la ſeparer en piéces, quand pour être trop groſſe & monſtrueuſe, elle eſt reſtée ſeule dans la Matrice, & ſéparée du corps de l'enfant.*

E. *Autre petit couteau courbe, propre à même fin, mais qui n'eſt pas ſi commode, d'autant qu'il ne peut être conduit que par une ſeule main.*

F. *Scalpelle, propre à faire l'operation Ceſarienne incontinent aprés la mort de la femme.*

G. *Bec de gruë, propre à tirer les corps étranges hors de la Matrice, quand on n'y peut pas introduire toute la main, ou pluſieurs doigts pour le faire.*

H. *Autre inſtrument propre à la même choſe.*

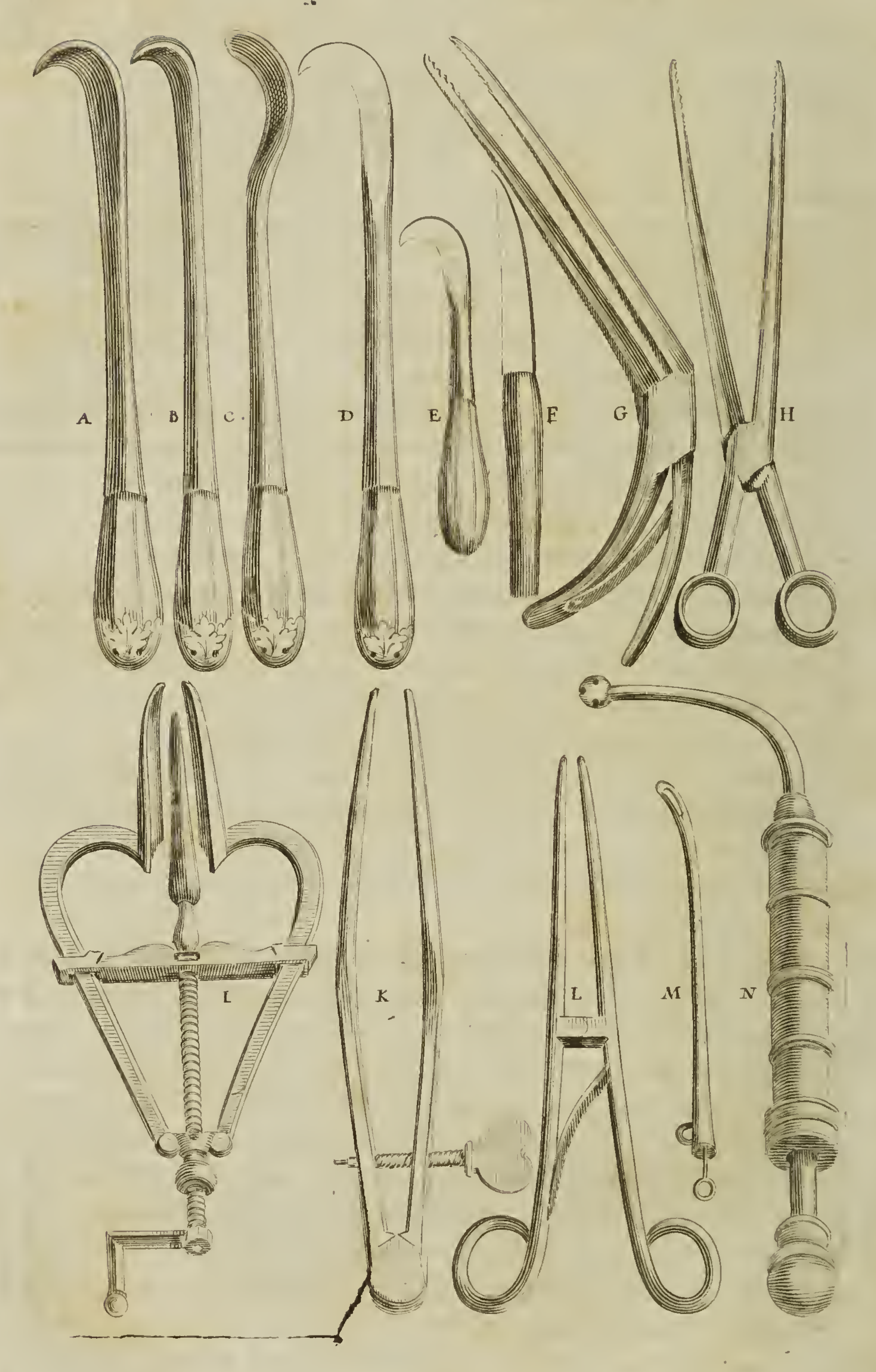
I. *Dilatatoire à trois branches, ſervant à ouvrir la Matrice pour découvrir les ulceres, ou autres maladies qui y ſont quelquefois ſituées profondément.*

K. *Autre dilatatoire à deux branches, qui ſert auſſi à même fin.*

L. *Autre dilatatoire encore plus commode.*

M. *Sonde creuſe, propre à tirer l'urine de la veſſie, quand la femme ne peut pas uriner d'elle-même.*

N. *Seringue, propre à faire des injections juſques au fond de la Matrice, laquelle doit avoir un bouton perforé de pluſieurs trous à l'extrémité de ſon canon.*


A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N

LEs differentes figures qu'on voit en la planche ſuivante, repreſentent un inſtrument de mon invention, auquel je donne le nom de *Tire-tête*, à cauſe de ſon uſage, qui eſt de ſervir à faire facilement extraction de l'enfant mort, dont la tête eſt fortement engagée entre les os du paſſage. Cet inſtrument eſt en ces ſortes d'occaſions incomparablement meilleur & plus commode que le crochet; parce que le Chirurgien ne peut pas ſe ſervir alors du crochet, ſans introduire une de ſes mains, pour le conduire au côté de la tête de l'enfant qui occupe entierement le paſſage, & ſans faire en même temps une violence aſſez conſiderable aux parties de la vulve, qui ſont déja enflammées, & beaucoup tumefiées; pour raiſon de quoy la pourriture & la gangrene y arrive tres-ſouvent aprés l'accouchement; outre que le crochet imprimé ſur la tête de l'enfant eſt fort ſujet à gliſſer, & ne peut pas faire une attraction droite, comme fait tres-bien cet inſtrument; avec lequel le Chirurgien n'agit que ſur le milieu de la ſeule tête de l'enfant mort, ſans introduire aucunement ſa main, ni même ſes doigts au côté de la tête. Enfin cet inſtrument eſt ſi propre à cet uſage, que la groſſeur de la tête de l'enfant en eſt diminuée en s'allongeant pour ſuivre l'attraction qu'il en fait. Comme il eſt entierement de ma propre invention, j'avois eu deſſein dans le commencement que je l'inventay, de me le reſerver comme un rare ſecret, ſans le communiquer à qui que ce ſoit; mais voulant éviter que ma conſcience me puiſſe reprocher de n'avoir pas contribué de tout mon poſſible à l'utilité publique, en declarant ſincerement toutes les connoiſſances que Dieu m'a fait la grace de me donner en mon art, je m'acquite de mon devoir, en faiſant connoître à tous ceux qui liront mon Livre, ce merveilleux Inſtrument, & la veritable maniere de s'en bien ſervir, qui eſt cy-aprés clairement expliquée.

A. *Montre l'inſtrument, appellé* Tire-tête, *monté de toutes ſes parties.*

B. *Le corps de l'inſtrument, ſeparé de ſa canule & de ſa clef, à l'extrémité duquel il y a une platine de figure ronde, qui eſt mobile, pour être plus facilement introduite au dedans de la tête de l'enfant mort: Il y a auſſi de chaque côté de cette platine une petite éminence, faite en pointe de diamant; dont l'une doit correſpondre à une petite cavité, marquée au corps plat de l'inſtrument, pour s'y loger, quand on couche la platine contre luy.*

C. *Montre encore le corps du même instrument, dont la platine est couchée, comme elle doit être, en l'introduisant au dedans de la tête de l'enfant; aprés quoy on redresse cette platine, comme elle est en la precedente figure, marquée par* B.

D. *La canule, dans laquelle on doit introduire la branche de l'instrument, jusques à ce que la platine qui est à l'extrémité de cette canule soit proche de celle qui est au bout de l'instrument pour serrer exactement, par ce moyen, le cuir chevelu, & les os de la tête qui sont entre les deux platines, comme on voit en la figure marquée par* I. *Cette canule a une fente proche sa platine, faite pour loger le corps plat de l'instrument, & un petit aileron de chaque côté de son autre extrémité, afin de la tenir stable, & empêcher qu'elle ne se tourne en la serrant avec la clef de l'instrument, laquelle est marquée par* F.

E. *La même canule, qui est vuë d'une autre façon, afin de montrer deux petites cavitez qui sont à sa platine, aux côtez de son grand trou; lesquelles cavitez sont pour loger les deux petites éminences faites en pointe de diamant, qui sont à la platine du corps de l'instrument, qui est marqué par* B. *Ces petites éminences servent en s'imprimant dedans les os de la tête, pour affermir mieux la platine de l'instrument, & empêcher que ce qui en est embrassé, ne s'échappe.*

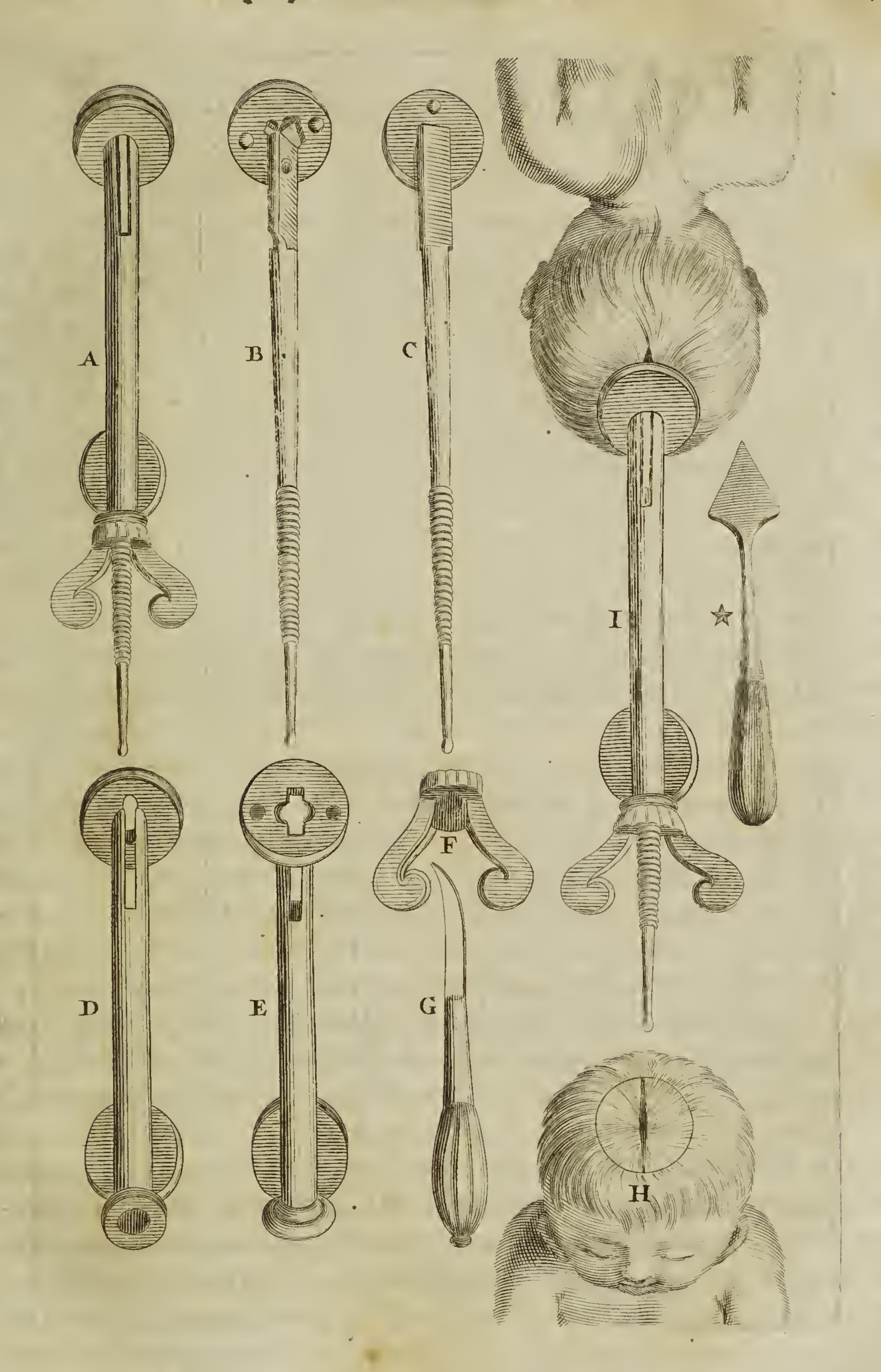
F. *La clef dans laquelle se doit mettre la vis de l'instrument, afin que la canule étant pressée par le moyen de cette clef, les deux platines soient fortement serrées l'une contre l'autre.*

G. *Un petit couteau tranchant d'un seul côté, propre à faire incision à la tête de l'enfant mort, afin d'y introduire l'instrument.*

* *Autre instrument que j'ay inventé, en forme de fer de pique, qui est encore plus propre que le petit couteau à faire tout d'un coup une ouverture à la tête de l'enfant mort, pour y introduire ensuite la premiere platine du* Tire-tête.

H. *Une tête d'enfant, où il y a une incision en longueur entre les deux os parietaux, de la maniere qu'elle doit être faite, pour y introduire l'instrument appellé* Tire-tête; *dont les deux platines doivent embrasser toute la partie de la tête, qui est comprise par la ligne circulaire qu'on y voit marquée.*

I. *L'instrument avec toutes ses parties, attaché à la tête de l'enfant, pour en faire extraction hors de la Matrice, en empoignant fortement cet instrument au droit de sa clef, afin de le tenir plus ferme.*


A
B
C
I
☆
D
E
F
G
H

Chapitre XXXIII.

Des instrumens de Chirurgie, qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur.

Il faut observer que les instrumens que j'ay fait representer à la fin de ce second Livre, peuvent souvent servir à garantir la femme de la mort, s'ils sont conduits dans les occasions où ils sont requis par la main d'un expert & prudent Chirurgien; mais si on les met en celle d'un ignorant & d'un brutal, c'est mettre une épée en celle d'un furieux, qui du même instrument qui pourroit servir à sa défense & à son salut, s'il en usoit avec prudence, en creuse son propre tombeau quand il en fait un mauvais usage. C'est pourquoy ce pauvre Auteur, dont j'ay déja parlé cy-devant à la fin du 12. chap. de ce second Livre; qui dit avec ostentation, pour tromper les bonnes femmes, qu'il sçait operer sans se servir jamais d'instrumens que de la seule main, peut facilement être convaincu de grande ignorance, par tous ceux qui se connoissent en l'art; parce qu'il est tres-certain qu'il y a plusieurs occasions où on ne peut pas s'en dispenser, si on veut sauver la vie à la femme; comme pour luy tirer du ventre un enfant mort & monstrueux en grosseur, dont la tête est fortement engagée depuis plusieurs jours entre les os du passage, ou pour percer le ventre, ou la tête de celuy qui est excessivement hydropique de ces parties, ou pour tirer une grosse tête d'enfant restée seule dans la Matrice, aprés que la mâchoire inferieure en est tout-à-fait separée: & quant à ce qu'il allegue dans quelques observations de son ridicule Livre, qu'il dépece & met en morceaux la tête, ou le corps d'un enfant avec les seuls ongles de ses doigts, sans instrumens, dont on ne se doit pas, dit-il, servir, de peur de blesser la Matrice; qui est celuy qui ne sçait pas qu'une des principales conditions de la main d'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchements, est d'avoir les ongles exactement rognez, & que pour ce sujet il seroit impossible de dépecer ainsi un enfant? & quand même il conserveroit ses ongles sans les rogner, pour s'en servir à cet usage, il faudroit certainement qu'ils fussent plus forts, & plus crochus que ceux d'un Aigle pour en venir à bout, à moins que le corps de l'enfant ne fût entierement pourri. Mais il doit sçavoir que le Chirurgien qui est expert en son art, ne se met aucunement

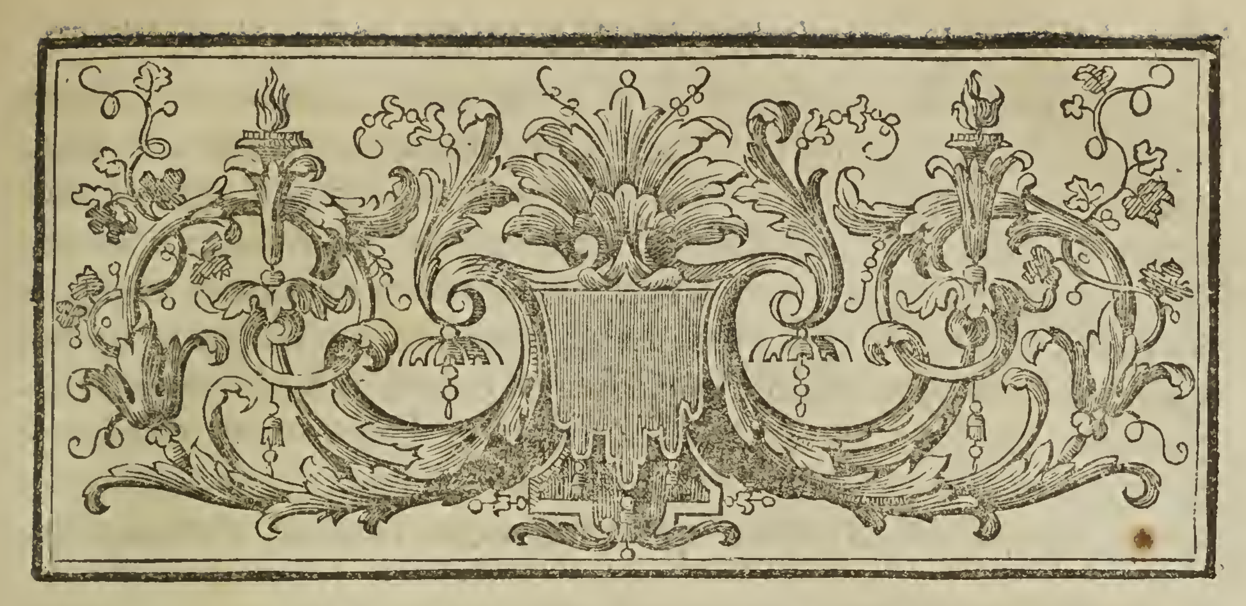
cunement en danger de bleſſer la Matrice avec ſes inſtrumens; parce qu'il ne s'en ſert jamais qu'il ne les conduiſe avec une de ſes mains miſe au devant pour l'en garantir; de ſorte que je conſeille à cet Auteur de s'en ſervir en ces occaſions, plûtôt que de ſes ongles, qui ſont pires que des inſtrumens; & comme apparemment il en ignore la bonne methode, qu'il liſe attentivement mon Livre pour s'en inſtruire, & qu'il conſidere bien ce que j'ay dit dans tout le chapitre 30. de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de l'enfant mort, auquel lieu j'ay enſeigné tout ce que le Chirurgien doit obſerver avant que de ſe ſervir d'inſtrumens. C'eſt l'avertiſſement le plus charitable que je luy puiſſe donner. *Non ergo deſpicias ullum inſtrumentum, quin ſint omnia apud te præparata : inexcuſabilis eſt enim qui hanc artem profitetur, & non habet in promptu quæ ad hanc artem requiruntur. Albucaſis cap. 67. lib. 2. Meth.*

Mais outre que j'ay dit que cet Auteur qui eſt mort depuis l'avertiſſement que je luy avois donné, pouvoit être convaincu de grande ignorance, pour les raiſons que j'ay alleguées, l'exemple qui ſuit, dont le ſeul recit eſt capable de donner de l'horreur, fait voir manifeſtement qu'il n'avoit pas moins d'effronterie & de temerité, que d'ignorance.

Le 29. Novembre 1675. j'ay vû en la ruë de la *Mortellerie*, chez Monſieur *Paris* mom Confrere, la ſœur d'une pauvre femme qui venoit de mourir, à ce qu'elle me dit, par les violences extraordinaires que ce temeraire Auteur luy avoit faites en ſa preſence, durant deux heures entieres, pour l'accoucher, lequel au lieu de luy tirer du ventre ſon enfant qui étoit vivant, l'avoit tué avec ſes inſtrumens (car il n'eſt pas croyable qu'il ſe ſoit ſervi de ſes ſeuls ongles en cette occaſion) & avoit en même temps crevé & déchiré de tous côtez la Matrice de la mere; ce qui avoit été cauſe qu'elle mourut une heure enſuite, & qu'une grande partie des inteſtins & du meſentere de cette femme ſortirent hors de ſon ventre par l'endroit de ces déchiremens, auſſi-tôt que ſon enfant luy eut été tiré hors de la Matrice, en preſence de cet Auteur, par le ſieur *Clement* (preſentement mon Confrere, qui étoit pour lors ſerviteur de M. *Lefévre*) lequel *Clement* étoit venu en l'abſence de ſon Maître qu'on avoit envoyé querir, aprés qu'on eut vu le cruel traitement & les exceſſives violences inutilement faites à cette pauvre femme par ce même Auteur, qui rejetta auſſi-tôt effrontément ſa faute ſur ledit *Clement*, à cauſe qu'il avoit mis le dernier la main à l'œuvre. La verité de ce triſte recit me fut auſſi-tôt confirmée par le même

Monſieur *Paris* mon Confrere, qui me dit avoir été mandé à l'heure même, pour faire la reduction des inteſtins de cette femme, qui étoit agoniſante, leſquels il trouva tout à-fait hors de ſon ventre, & tout meurtris, & le meſentere tout déchiré, & en lambeaux, m'aſſûrant qu'il n'avoit jamais vû un ſpectacle plus horrible, & en même temps plus pitoyable; parce que cette pauvre femme avoit pour lors ſept petits enfans vivans. Si j'ay fait le recit de cette lamentable hiſtoire, ce n'eſt pas pour inſulter à la memoire de ce pauvre Auteur; mais c'eſt afin de faire connoître au public, combien il eſt dangereux de ſe fier aux vaines promeſſes de ceux qui n'ont pas une veritable connoiſſance de leur art.





TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

LIVRE TROISIÉME.

DU TRAITEMENT DES FEMMES ACCOUCHÉES; Des maladies & symptomes qui leur arrivent durant leurs couches; Du traitement des enfans nouveau-nez; de leurs maladies les plus ordinaires; & des conditions necessaires au choix des nourrices.



LA grossesse est une mer orageuse, sur laquelle la femme grosse & son enfant voguent durant l'espace de neuf mois entiers, & l'accouchement qui en est le seul port, est si plein de dangereux écuëils, que tres-souvent l'un & l'autre aprés y être arrivez, & y être même débarquez, ont encore besoin de beaucoup d'aide, pour les garantir de quantité d'incommoditez, qui ont accoûtumé de suivre les peines & les fatigues qu'ils y ont endurées. Nous avons fait connoître au premier livre en parlant des maladies de la grossesse, le moyen d'empêcher que

la femme ne fasse naufrage dans cette mer, durant un si long voyage; & nous avons enseigné au deuxiéme, comment elle peut entrer dans ce port, & y débarquer avec sûretéepar l'accouchement. Il reste donc maintenant pour mettre fin à nôtre œuvre, que nous exposions en ce troisiéme & dernier, de quelle façon la mere & l'enfant doivent aprés cela être gouvernez, & que nous declarions comment on doit remedier en ce temps à plusieurs indispositions qui leur arrivent assez souvent. Examinons premierement celles qui regardent la femme nouvellement accouchée, aprés quoy nous passerons à celles qui concernent l'enfant nouveau né.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'il faut faire à la femme aussi-tôt qu'elle est accouchée & delivrée naturellement.

AUssi-tôt que la femme aura été accouchée & délivrée de son arrierefaix, il faut prendre garde que son détachement ne soit suivi d'une trop grande perte de sang, & luy mettre au devant de l'entrée de sa Matrice un linge assez doux & maniable, plié en cinq ou six doubles, pour empêcher que l'air froid entrant au dedans, ne soit cause que les vaisseaux qui doivent laisser écouler peu à peu les vuidanges, n'en soient tout-à-coup trop restraints; par la suppression desquelles il ne manqueroit pas d'arriver beaucoup de fâcheux accidens, comme grandes douleurs & tranchées dans le ventre, inflammation de Matrice, fiévre, pleuresie, & plusieurs autres, dont nous parlerons cy-aprés, à raison de quoy la mort même pourroit bien survenir.

Lorsque l'entrée de la Matrice aura été ainsi bouchée, si la femme n'avoit pas été accouchée dans son lit ordinaire, elle y sera portée incontinent aprés, par une forte personne, ou par plusieurs, s'il en est besoin, plûtôt que de luy permettre de se lever sur ses pieds pour y aller elle-même; lequel lit doit auparavant avoir été tenu tout prêt, bien chauffé, & garni comme il est requis, à cause des vuidanges. Mais si elle y avoit été accouchée (comme c'est le mieux & le plus sûr, afin de nêtre pas obligé de la transporter ainsi) on en ôtera aussi-tôt les linges & les autres garnitures qu'on y avoit mis pour recevoir les eaux, le sang & les autres immondices qui sortent dans le temps de l'accouchement; aprés quoy on la

mettra en une ſituation commode pour prendre le repos qui luy eſt bien neceſſaire, afin de la rétablir des peines & des douleurs qu'elle a endurées pendant tout ſon travail; laquelle doit être en telle ſorte qu'elle ait la tête & le corps un peu élevez, tant afin de pouvoir reſpirer plus librement, que pour donner lieu aux vuidanges, & principalement au ſang qui fluë pour lors, de s'écouler plus facilement, & de ne pas ſe cailler en grumeaux, qui étant retenus cauſeroient de grandes douleurs; ce qui arriveroit ſi on ne luy laiſſoit la liberté de ſortir par cette ſituation, en laquelle on luy fera abbaiſſer les cuiſſes & les jambes jointes l'une contre l'autre, luy mettant quelque petit oreiller par deſſous les jarrets, ſur lequel ils puiſſent être un peu appuyez. Etant ainſi couchée, il faut qu'elle ne ſoit pas plus d'un côté que de l'autre, mais juſtement ſur le milieu du dos, autant qu'elle y pourra demeurer, afin que la Matrice puiſſe mieux reprendre ſa ſituation naturelle.

La coûtume la plus ordinaire, eſt de faire prendre aux femmes auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, une once d'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec autant de ſyrop de capilaires, le tout mêlé enſemble; ce qui ſert pour adoucir & lenir interieurement la gorge, qui a été échauffée & enroüée par les continuelles lamentations, par les cris, & par les grands efforts de retenir ſon haleine, que la femme a faits pendant tout ſon travail; comme auſſi afin que l'eſtomac & les inteſtins en étant enduits, n'en ſoient pas tant travaillez de douloureuſes tranchées. Mais cette drogue fait ſi mal au cœur à quelques femmes, qu'étant forcées de la prendre avec averſion & grand dégoût, elle eſt capable de leur faire plus de mal, que de les ſoulager en autre choſe: C'eſt pourquoy on n'en donnera qu'à celles qui le ſouhaittent, & qui n'en ont aucun dégoût. J'eſtime bien mieux pour ce ſujet, un bon boüillon, qu'on fera prendre à la femme auſſi-tôt qu'elle ſera un peu remiſe de la grande émotion de ſon accouchement; parce qu'il luy ſera beaucoup plus agreable & plus profitable qu'une telle drogue; & luy ayant accommodé & penſé ſon ventre, ſes mamelles, & ſes parties baſſes de la maniere que nous allons dire au Chapitre ſuivant, on la laiſſera auſſi-tôt repoſer & dormir ſi elle peut, ſans luy faire aucun bruit, ayant bien clos les rideaux de ſon lit, & fermé les portes & les fenêtres de ſa chambre, afin que ne voyant aucune clarté elle s'aſſoupiſſe plus aiſément; car c'eſt une tres-mauvaiſe methode que celle d'empêcher durant quelque temps les femmes de dormir aprés qu'elles ſont accouchées, n'y ayant rien qui puiſſe mieux

rétablir leurs forces abbatuës, & calmer les accidens causez par la grande agitation du travail, que le dormir naturel. Mais si laccouchement avoit été fâcheux, on se gouverneroit en ce cas, selon que les accidens le requiereroient, comme il sera cy-aprés déclaré; car ce que nous avons dit en ce lieu, est seulement la regle de celuy qui est naturel, & auquel il ne s'est rencontré aucune difficulté extraordinaire.

CHAPITRE II.

Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mamelles de la nouvelle accouchée.

COmme les parties basses de la femme reçoivent une tres-violente distension par la sortie de l'enfant, & principalement dans le premier accouchement, on doit à cause de cela empêcher qu'il n'y survienne inflammation. C'est pourquoy aussi-tôt qu'on aura nettoyé son lit des immondices de l'accouchement, & qu'elle y aura été mise dans la situation que nous avons dite au précedent chapitre, on luy appliquera exterieurement sur l'entrée de toute la partie honteuse, un cataplasme anodin, composé de deux onces d'huile d'amandes douces avec deux œufs frais, y mettant le blanc & le jaune, qu'on fera cuire ensemble sur les cendres chaudes, dans une écuelle d'argent ou autre, remuant le tout avec une cuilliere, comme pour faire des œufs broüillez, jusqu'à ce qu'il soit cuit en consistance de cataplasme mollet, lequel étant étendu sur un linge, on luy mettra mediocrement chaud sur la partie, aprés en avoir ôté le linge avec quoy on l'avoit bouchée aussi-tôt qu'elle a été accouchée, & l'avoir nettoyée des grumeaux de sang qui y pourroient être restez. Ce remede est fort temperé, & propre pour appaiser la douleur que les femmes ressentent ordinairement en ces lieux, à cause de la violence qui leur a été faite par la sortie de l'enfant: On le doit laisser trois ou quatre heures, aprés quoy on le renouvellera une seconde fois, si besoin est, pour autant de temps. Ensuite de cela on fera une décoction avec orge, graine de lin, & cerfeüil, ou avec aigremoine, guimauves & violiers; avec quoy, l'ayant fait tiédir, on étuvera deux ou trois fois par jour, pendant les cinq ou six premiers de la couche, toutes les lévres de la vulve, pour les nettoyer du sang & des autres excrémens qui

proviennent des vuidanges. Cet étuvement ſera bon auſſi pour temperer & appaiſer la douleur de ces parties. Quelques perſonnes ſe ſervent pour ce ſujet de lait tiéde; mais la plûpart des femmes uſent ſimplement d'eau d'orge & de cerfeuïl.

On ne doit pas dans le commencement ſe ſervir d'aucune choſe qui puiſſe reſtraindre les vuidanges; mais aprés que quinze jours ſeront paſſez, & que les purgations auront flué aſſez abondamment, on pourra uſer de quelque remede qui commence à fortifier ces parties; à quoy ſera propre la décoction faite avec les roſes de Provins, les feuïlles & les racines de plantain, & l'eau de forge; & lorſque les vuidanges auront eu leur évacuation entiere & ſuffiſante, comme il arrive pour l'ordinaire, aprés le dix-huitiéme ou vingtiéme jour, on ſe ſervira d'eau de Myrthe, ou bien on fera pour celles qui le ſouhaitent une lotion fort aſtringente, qui ſera propre à fortifier & à reſtraindre ces lieux qui ont été beaucoup relâchez, tant par la grande extenſion qu'ils ont reçuë, que par les humiditez dont ils ont été abreuvez pendant un ſi long-temps. Ce remede ſera composé d'écorce de grenade, *une once & demie* de noix de cyprés, *une once* glands de chêne, *demie once* terre ſigilée, *une once* roſe de Provins, *une poignée* & alun de roche, *deux dragmes*, leſquelles choſes on fera infuſer durant toute la nuit dans cinq demi-ſeptiers de gros vin auſtere, ou bien de peur qu'il ne ſoit trop piquant, on mêlera une partie d'eau de forge avec ce vin; aprés quoy on fera boüillir le tout juſques à ce qu'il ſoit reduit à une pinte, & on le paſſera enſuite dans un linge, en l'exprimant fortement, & de cette décoction on en baſſinera au ſoir & au matin les parties, afin de les fortifier & rafermir au mieux qu'il ſera poſſible: je dis au mieux qu'il ſera poſſible; car il n'y a pas lieu de les remettre jamais au même état qu'elles étoient avant la portée des enfans. Ne nous arrêtons pas davantage en ce lieu, & paſſons aux remedes convenables au ventre de la nouvelle accouchée.

La plûpart des Auteurs veulent qu'incontinent aprés l'accouchement on mette ſur le ventre de la femme la peau d'un mouton noir, écorché tout vif pour ce ſujet, & qu'on l'y laiſſe quatre ou cinq heures; d'autres veulent que ce ſoit celle d'une liévre. A la verité je croy bien qu'à raiſon de la chaleur naturelle de telles peaux, ce remede ne ſeroit pas mauvais; mais auſſi je craindrois que peu de temps aprés elles n'apportaſſent plus d'incommodité à la femme qu'elles ne luy ſeroient utiles; & qu'elles ne luy cauſaſſent par leur humidité en ſe refroidiſſant quelque friſſon, qui ſe-

roit tres-préjudiciable, en causant suppression des vuidanges qui devroient s'écouler; outre que c'est un remede de trop grande appareil; car à chaque femme, qui accoucheroit, il faudroit qu'il y eût toûjours un boucher tout prêt, ou une autre personne qui sçût faire promptement telle operation, & qu'il fût pour ce sujet dans la chambre même, ou à tout le moins dans le logis, afin de pouvoir avoir cette peau toute chaude pour s'en servir comme il est dit. Plusieurs veulent aussi qu'on mette sur le nombril de la femme une petite emplâtre de *Galbanum*, au milieu de laquelle il y ait un peu de civette, & que cela soit propre (à ce qu'ils s'imaginent) à tenir la Matrice en état; parce que se réjoüissant d'une telle odeur, elle se releve d'elle-même pour s'en approcher: mais comme ce remede n'est fondé que sur une opinion qui est tout-à fait superstitieuse, je ne suis pas d'avis qu'on use de telle pratique. Il suffit seulement de luy tenir le ventre bien chaudement en la situation que nous avons dite, & d'empêcher qu'elle ne sente aucun froid.

A l'égard du bandage qui est convenable à la femme accouchée, il doit être fort lâche le premier jour, quand le travail a été rude; à cause que pour le peu qu'il pourroit comprimer le ventre, il incommoderoit grandement la femme qui l'a fort douloureux en ce temps, comme aussi la Matrice qui a été beaucoup travaillée; c'est pourquoy on observera qu'il soit simplement contentif dans le commencement, & dans tout le temps qu'il s'écoule quelque vuidange de la Matrice. Les Sagefemmes veulent qu'il serve par le moyen des compresses, tant pour relever la Matrice & la tenir en état, que pour en exprimer de tous côtez les vuidanges qui doivent être évacuées; & les Gardes abusées de telle croyance, serrent quelquefois tant le ventre de leurs accouchées, qu'elles font contusion avec leurs grosses compresses à la Matrice qui est fort douloureuse dans les premiers jours, dont s'ensuit une inflammation tres-dangereuse. Ce bandage & ces compresses ne peuvent pas avoir aucune prise pour relever la Matrice ainsi qu'elles s'imaginent; d'autant que son fond, qui est la principale partie, étant vague dans la cavité de l'hypogastre, ce qui est appliqué sur le ventre, ne peut point la tenir stable; ce que ne permet pas outre cela, l'interposition de la vessie qui est située sur elle. Pour ce qui est de l'opinion qu'elles ont qu'un tel bandage sert encore à exprimer les vuidanges de la Matrice, il faut qu'elles se desabusent de cette erreur; car il n'en arrive pas de même que lorsqu'en pressant dans une

une serviette la viande boüillie, on en fait sortir le jus; parce que cette évacuation des vuidanges est entierement un œuvre de nature, que la forte compression, au lieu d'y aider, empêcheroit par la douleur qu'elle causeroit à la Matrice, & par l'inflammation qui y surviendroit. Sans nous arrêter donc à la maniere ordinaire de faire ce bandage, nous nous en servirons selon que la raison le requiert, & non selon la mauvaise coûtume qu'ont les gardes, desquelles la methode est de mettre premierement sur le ventre une compresse pliée en quatre ou cinq doubles, de figure triangulaire, pour relever (à ce qu'elles prétendent) la Matrice, & quelquefois deux autres roulées fort ferme aux deux côtez vers les aînes, pour la tenir en état, de peur qu'elle ne vacille & ne panche plus d'une part que d'autre, avec encore une autre quarrée, large de tout le ventre, qu'elles posent sur la premiere; aprés cela elles font leur bandage d'une serviette pliée en deux ou trois doubles, de la largeur d'un quartier d'aulne, avec quoy elles serrent & compriment ainsi le ventre.

J'approuve fort volontiers qu'on se serve de ce bandage & d'une bonne grande compresse quarrée sur tout le ventre, pourvû qu'il ne soit que simplement contentif durant les douze ou quinze premiers jours, afin de le tenir seulement en état; observant cependant de le faire chaque jour de temps en temps, pour faire une onction sur le ventre de la femme (s'il étoit douloureux, & qu'elle y eût des tranchées) avec la seule huile d'amandes douces que je prefere à toutes les pommades de charlatans; mais aprés ce temps on le pourra serrer peu à peu, pour ramener & ramasser les parties qui ont été grandement étenduës par la grossesse; ce qui se peut faire sûrement pour lors; car la Matrice par l'évacuation des vuidanges qui se sont écoulées, est tellement diminuée & appetissée, qu'elle ne peut pas être trop comprimée par ce bandage, si l'on ne le serre que bien moderément, comme on doit toûjours faire, ne suivant pas la mauvaise coûtume qu'ont la plûpart des gardes, qui croyant mieux & plus promptement racommoder la taille du ventre de leur accouchée, le serrent si fort, pour en diminuer la grosseur, que la Matrice, au lieu de se rétablir en sa situation naturelle, est poussée en bas par la trop grande compression de ce bandage; ce qui est souvent cause que la femme en reste long-temps fort incommodée d'une grande pesanteur de Matrice, & que son ventre, au lieu de diminuer, en est rendu encore plus gros, à cause de la fluxion que ce douloureux sentiment de pesanteur entretient en cette

partie, & dans toutes celles qui lui ſont voiſines. L'experience journaliere nous fait même connoître, que le ventre de la plûpart des femmes accouchées, & principalement de celles qui ſe le font ainſi trop ſerrer, reſte ordinairement gros, & ne ſe remet pas en ſon état naturel, qu'aprés la premiere évacuation de leurs mois. Venons maintenant à ce qu'il convient faire aux mamelles.

Si la femme ne veut pas être nourrice, on mettra ſur ſes mamelles des remedes propres à faire évader le lait, deſquels nous parlerons cy-aprés. Mais ſi elle deſire l'être, on ſe contentera de luy tenir le ſein bien clos & couvert, avec linges doux & molets, qui l'entretiendront chaudement, de peur que le lait ne s'y grumelle; & ſi ont craint que le ſang ne s'y porte trop abondamment, on y fera quelque embrocation d'huile avec un peu de vinaigre mêlez enſemble, dont on trempera auſſi quelque petit linge fin pour mettre deſſus; obſervant ſi la femme veut nourrir ſon enfant, qu'elle ne luy donne pas à tetter le même jour qu'elle ſera accouchée; à cauſe que toutes ſes humeurs ſont alors extrémement émûës des douleurs & de l'agitation de l'accouchement. C'eſt pourquoy elle differera tout au moins juſques au lendemain à le faire; & il ſeroit encore mieux qu'elle attendît quatre ou cinq jours, & même davantage, afin de laiſſer paſſer le plus grand tranſport du lait, & l'abondance des humeurs qui affluent aux mamelles dans les premiers jours, durant leſquels une autre femme luy donneroit à tetter. Parlons à preſent du regime de vivre, que la femme doit garder pendant tout le temps de ſa couche.

CHAPITRE III.

Du regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le temps de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens.

QUoyque la femme ſoit accouchée naturellement, il faut neanmoins qu'elle obſerve un bon regime de vivre, pour prévenir & empêcher beaucoup de fâcheux accidens qui luy peuvent arriver pendant ſa couche; dans les premiers jours de laquelle on la doit traiter en ce qui concerne ſon boire & ſon manger, preſque comme ſi elle avoit la fiévre, pour faire enſorte qu'elle ne luy vienne pas, d'autant qu'elle y eſt pour lors toute diſpoſée; auſſi luy

arrive-t-elle ſouvent, pour la moindre faute qu'elle peut commettre en ſon regime.

Il ne faut pas à cet égard être du ſentiment de la plûpart des gardes, qui diſent qu'on doit bien nourrir les femmes accouchées tant pour reparer les forces diminuées par la grande fatigue de leur travail, & par la quantité du ſang qu'elles ont perdu dans leur accouchement, & de celuy qui s'évacuë encore enſuite, à raiſon de quoy elles croyent qu'il faut manger, afin d'en refaire d'autre, que pour leur remplir auſſi le ventre qu'elles ont tout vuide, aprés que l'enfant en eſt dehors. Mais il vaut beaucoup mieux ſuivre en cela le conſeil qu'*Hypocrate* nous donne dans l'Aphoriſme 10. du ſecond livre, auquel il dit, *impura corpora quò plus nutriveris, eò magis læſeris*, tant plus vous nourriſſez les corps impurs, d'autant plus vous les bleſſez. Or il eſt certain que la femme nouvellement accouchée eſt de cette eſpece, comme nous le pouvons connoître par la quantité de vuidanges & de ſuperfluitez qui s'écoulent de ſa Matrice en ce temps; auquel pour ce ſujet elle doit vivre fort ſobrement, principalement aux trois ou quatre premiers jours; durant leſquels elle ſera nourrie ſeulement avec de bons boüillons au veau & à la volaille, œufs frais & bonne gelée, ſans uſer d'aucuns alimens ſolides dans ce commencement; mais lorſque la plus grande abondance de ſon lait ſera un peu paſſée, elle pourra avec plus de ſûreté manger quelque peu de potage à ſon dîner, & quelque petit morceau de chapon bouïlli, ou de poulet rôti, ſelon ſon appetit; aprés quoy ne luy arrivant aucun accident, on luy donnera peu à peu plus largement de la nourriture; pourvû cependant que ce ſoit un tiers moins qu'elle a coûtume d'en prendre quand elle eſt en parfaite ſanté, & que les alimens qu'on luy donnera pour lors, ſoient viandes de bonne & facile digeſtion, ſans luy permetre d'uſer de ces gâteaux, tartes & autres patiſſeries qui ſe mangent ordinairement à la collation qui ſe fait enſuite du Baptême de l'enfant. Pour ſon boire il ſera de ptiſanne, faite avec le chiendent, l'orge & la regliſſe, ou à tout le moins d'eau boüillie, prenant bien garde à ne la luy pas donner froide; elle pourra auſſi (pourvû qu'elle n'ait pas de fiévre) boire un peu de vin blanc bien trempé d'eau, aprés les cinq ou ſix premiers jours ſeulement.

Quoyque nous preſcrivions en general un tel regime pour toutes celles qui ſont nouvellement accouchées, il y en a toutefois qui ne le doivent pas obſerver ſi exactement, comme ſont les femmes de grand travail, leſquelles étant d'un temperament tres-fort &

robuste, doivent être nourries un peu plus pleinement; à qui neanmoins, si on ne change la qualité de leurs alimens ordinaires, on en doit retrancher la quantité, ayant toûjours égard en toutes personnes à la coûtume. C'est ce que le même *Hypocrate* nous enseigne en l'Aphor. 17. du 1. Liv. où il dit, *Animadvertendi sunt quibus semel aut bis, & quibus copiosior, aut parcior, aut per partes cibus est offerendus; dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati & consuetudini.* Il faut bien aviser & remarquer les personnes à qui on doit donner de la nourriture une seule fois, ou deux, comme aussi à qui on en doit donner plus ou moins, ou peu à peu; mais il faut accorder quelque chose au temps, au païs, à l'âge, & à la coûtume. Ce que nous avons dit doit suffire pour l'ordonnance de son boire & manger.

L'accouchée se doit aussi tenir en grand repos dans son lit, couchée sur le dos, la tête un peu élevée, sans se tourner si souvent de côté & d'autre; afin que la Matrice se raffermisse mieux dans sa premiere situation: elle ne prendra en ce temps aucun soin de son ménage; mais elle en confiera la charge à quelqu'une de ses parentes ou amies; elle parlera le moins qu'elle pourra, & que ce soit à voix basse, & on ne luy rapportera aucune mauvaise nouvelle qui luy puisse donner de la tristesse; car toutes ces choses causent tant d'émotion & de trouble aux humeurs, que la nature ne les pouvant dominer, n'en peut aussi faire l'évacuation necessaire, au sujet dequoy la mort est arrivée à plusieurs.

Les femmes bourgeoises ont une tres-mauvaise coûtume dont elles se devroient abstenir; qui est qu'elles font ordinairement baptiser leurs enfans le deuxiéme ou le troisiéme jour aprés leur accouchement, ensuite de quoy toutes leurs parentes & amies viennent faire la collation dans la chambre de l'Accouchée; où étant, elle est obligée de tant parler & répondre au compere & à la commere, & à tous venans, durant une aprés-dînée entiere, pour faire les complimens de cette cérémonie, qu'elle en a la tête toute étourdie; & quoyqu'il n'y ait personne dans la compagnie qui ne boive à sa santé, elle la perd neanmoins par le bruit qu'on luy fait aux oreilles, outre aussi qu'elle est souvent contrainte par honneur de s'abstenir de demander le bassin, ou ses autres necessitez, pour raison de quoy elle est grandement incommodée; & cela se pratique justement dans le temps qu'elle devroit avoir plus de repos; car c'est vers ce troisiéme jour que le lait se porte plus abondamment aux mamelles; c'est ce qui fait que le lendemain de ce jour de fête elle a souvent une grosse fiévre, pour s'y être trop tourmentée. J'approu-

ve fort qu'on baptiſe l'enfant le plûtôt que faire ſe pourra; mais il faudroit differer ce feſtin juſques à ce que l'accouchée ſe portât bien; ou à tout le moins on le devroit faire en un lieu d'où elle n'entendît aucun bruit, & n'en vît pareillement rien, de peur de l'incommoder de la ſorte, & pour éviter qu'elle ne fût tentée par ces ſortes de pâtiſſeries qui s'y mangent, deſquelles elle ne doit point goûter, d'autant que tels mets ſont grandement étouffans, & de trop difficile digeſtion.

On fera en ſorte de luy tenir toûjours le ventre libre avec clyſteres, luy en donnant à tout le moins de deux jours l'un; leſquels ſerviront, non ſeulement pour évacuer les gros excrémens, mais auſſi pour attirer d'autant plus les vuidanges en bas. Aprés que la femme aura vécu d'un tel regime durant trois ſemaines (qui eſt à peu prés le temps auquel elle s'eſt purgée de la plus grande partie de ſes vuidanges) avant que de ſe relever, pour achever de nettoyer d'autant plus les lieux, devant que d'y rebâtir en y travaillant ſur nouveaux frais, on luy donnera une petite medecine, qu'on réïterera, ſi beſoin eſt, composée de l'infuſion de deux drachmes de ſené tout au plus, d'une demi-once de caſſe mondée, & d'une once de ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, ou quelque autre dont la compoſition ſoit convenable au temperament & à la diſpoſition de l'accouchée; laquelle medecine ſervira pour purger l'eſtomac & les inteſtins, des mauvaiſes humeurs que la nature n'a pas pû évacuer par la Matrice, comme elle a fait les autres ſuperfluitez qui s'en ſont écoulées; ce qu'étant fait, s'il ne luy reſte aucune indiſpoſition, on la pourra baigner une ou deux fois, pour la décraſſer de toutes les immondices, dont elle peut avoir eu la ſuperficie du corps enduite durant ſes couches; enſuite de quoy on luy laiſſera le ſoin de ſe gouverner elle-même ſuivant ſa coûtume.

Je ne peux pas au ſujet de la purgation qui convient, comme j'ay dit, à la femme, trois ſemaines aprés être accouchée, m'empêcher de blâmer le mauvais conſeil qu'on donne à la plûpart des Dames de la Cour, d'attendre à prendre medecine qu'il y ait trente-cinq ou quarante jours qu'elles ſoient accouchées; ce qui eſt ſouvent cauſe, que tant s'en faut qu'elles reçoivent aucun ſoulagement de la medecine qu'elles prennent en ce temps, au contraire elles en ſont plus incommodées qu'elles n'étoient auparavant: Car quoyqu'il y ait des femmes à qui les menſtruës ne reviennent que trois mois enſuite de leur couche, la plus grande

partie les ont aprés cinq ou six semaines : de sorte que celles qui sont du temperament de ces dernieres, venant à prendre medecine trente-cinq ou quarante jours aprés être accouchées, & justement ou à peu prés dans le temps qu'elles sont sur le point d'avoir leurs menstruës, elles ne manquent pas d'être plus incommodées qu'auparavant, par l'émotion & le trouble que la medecine cause en ce temps aux humeurs dont la nature est sur le point de faire une évacuation naturelle.

L'observation que je viens de faire au sujet de la purgation des femmes accouchées, n'est pas de moindre consequence pour toutes les autres femmes, qui ne doivent jamais, pour la même raison, prendre aucune medecine purgative, lorsqu'elles sont prés du temps où elles ont coûtume d'avoir leurs menstruës : mais si elles ont besoin de se purger, elles doivent attendre à le faire aprés l'évacuation naturelle de leurs mois; car c'est seulement en ce temps que les femmes peuvent recevoir du soulagement d'un medicament purgatif, dont au contraire elles sont d'autant plus incommodées, qu'elles sont prés du temps de leurs mois, quand elles usent de remedes de cette nature.

CHAPITRE IV.

Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices.

IL y a un grand nombre de remedes dont on se sert ordinairement pour cet effet. Les uns empêchent que les humeurs n'affluent tant aux mamelles, d'autres dissipent & resolvent le lait qui y est contenu ; & les autres les raffermissent aprés que le lait s'en est évadé.

Ceux qui empêchent que les humeurs ne s'y portent si abondamment, sont l'huile & le vinaigre mêlez ensemble, avec quoy on fait un liniment sur toutes les mamelles, ou longuent *populeum* avec le *cerat* de *Galien*, mêlez en égale portion, dont on étendra un peu sur un linge, ou sur un papier gris, pour le mettre sur le sein. D'autres usent de linges trempez en verjus tiede, dans lequel aucuns font fondre un peu d'alun pour avoir plus d'astriction, & d'autres y appliquent la lie de gros vin toute pure, ou mêlée avec l'huile.

Les remedes qui resolvent & dissipent le lait des mamelles,

ſont les cataplaſmes compoſez des quatre farines, miel & ſafran, qu'on fait cuire avec la décoction de cerfüeil ou de ſauge. D'autres en font un de miel tout pur ; & quelques autres en frotent ſeulement le ſein, & y mettent pardeſſus des feüilles de choux rouges, aprés en avoir ôté les groſſes côtes, & les avoir fait un peu amortir au feu. Il y en a qui font boüillir des feüilles de buis & de ſauge en urine, dont ils fomentent enſuite les mamelles chaudement, & en trempent un linge pour mettre deſſus. Mais en appliquant toutes ces choſes ſur le ſein, & en les rechangeant, il faut ſur tout bien prendre garde que la femme n'y reſſente aucun froid; comme auſſi de n'y pas cauſer inflammation & apoſteme, au lieu d'en faire évader le lait : c'eſt pourquoy on choiſira les remedes refrigerans, refregnans, repercuſſifs, ou reſolutifs, ſelon que les differentes diſpoſitions le requiereront.

Je connois des femmes qui tiennent pour grand ſecret, & pour choſe tres-certaine, & propre à bien faire évader leur lait, de mettre & vêtir tout chaudement la chemiſe de leur mari, auſſi-tôt qu'il l'a ôtée de deſſus ſon corps, & de la garder juſques à ce que le lait ſoit écoulé ; mais s'il s'évade pendant ce temps, c'eſt ſuperſtition de croire que cette chemiſe en ſoit la cauſe, & qu'elle produiſe un tel effet ; cela vient plûtôt de ce que toutes les humeurs du corps ayant pris d'elles-mêmes un autre cours qu'aux mamelles, n'y affluent plus de jour en jour en ſi grande abondance : c'eſt pourquoy en ſe ſervant de tous ces remedes, on ne doit pas obmettre le principal, qui eſt de faire en ſorte qu'elles ſe portent en bas, procurant pour ce faire une bonne & ample évacuation des vuidanges; & pour y aider, on doit auſſi tenir le ventre libre avec clyſteres qui puiſſent les provoquer ; & que la femme ſe tienne en grand repos, ſans remuer les bras que le moins qu'elle pourra, parce que les principaux muſcles qui les font mouvoir, étant ſituez ſous les mamelles, ne peuvent faire leur action, ſans agiter le ſein, qui eſt fort douloureux durant les premiers jours aprés l'accouchement : ainſi faiſant, le lait s'évadera facilement.

Les remedes qui ſont propres à raffermir les mamelles ſont aſtringens; mais on ne doit pas s'en ſervir que trois ſemaines aprés l'accouchement, lorſque le lait en eſt bien évadé. L'eau de Myrthe eſt propre à cet uſage : ayant un peu fait tiedir de cette eau, on y trempera un ſimple linge bien doux, qu'on mettra ſur les mamelles ; ou bien on les oindra d'huile de gland, dont la plûpart des Dames ont coûtume de ſe ſervir pour cette intention. Mais ces

ſortes de remedes ſont ordinairement plus propres pour la decoration, qu'ils ne ſont convenables pour la ſanté, à laquelle ils peuvent même quelquefois préjudicier ; car en reſſerrant & bouchant les pores de la partie, ils empêchent la libre tranſpiration des humeurs ſuperfluës qui croupiſſant aux mamelles, en endurciſſent les glandes qui s'en abbreuvent, & y cauſent quelquefois dans la ſuite des tumeurs douloureuſes des apoſtêmes.

Tout ce que nous avons dit juſques icy dans les premiers chapitres de ce troiſiéme livre, ſe doit ſeulement pratiquer quand la nouvelle Accouchée n'eſt accompagnée d'aucune indiſpoſition ; car s'il luy en arrive, on ſe doit comporter d'une autre maniere, & ſelon que les accidens le requereront. C'eſt maintenant de quoy nous allons parler dans les chapitres ſuivans.

CHAPITRE V.

De la perte de ſang qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons parlé au chapitre 21. du premier livre, de la perte de ſang qui précede l'accouchement, & au chapitre 28. du ſecond livre de celle qui l'accompagne, & montré que le ſeul moyen d'y remedier lorſqu'elle eſt grande, eſt d'accoucher la femme le plûtôt qu'il ſera poſſible ; il faut à preſent voir ce qu'il convient faire à celle qui ſurvient incontinent, ou peu aprés l'accouchement, à cauſe que les orifices de tous les vaiſſeaux de la Matrice, qui ſont devenus trois ou quatre fois plus amples durant la groſſeſſe qu'ils n'étoient auparavant, ſont recemment ouverts par le détachement de l'arrierefaix qui étoit joint & attaché contre eux. Ce ſang fluë pour lors d'autant plus abondamment qu'il eſt ſubtil & échauffé naturellement, ou par l'agitation d'un long & rude travail, & que la femme eſt avec cela fort ſanguine & plethorique, & qu'elle a les vaiſſeaux de la Matrice plus gros. J'ay beaucoup de fois remarqué que les femmes qui ont de gros enfans, ſont fort ſujettes à de grandes pertes de ſang, auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, qui ſont quelquefois ſi abondantes, qu'elles en tombent en de frequentes foibleſſes ; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrierefaix, dont les vaiſſeaux ſont auſſi fort gros, & proportionnez à ceux de la Matrice ; outre que le travail de ces femmes étant toûjours fort penible, à cauſe de la groſſeur de leur enfant, qui ne peut pas être pouſſé au dehors que par un grand

nombre

nombre de tres-fortes douleurs, tout leur ſang eſt extrémement échauffé par la grande agitation de leur travail, & pour ſe ſujet d'autant plus diſpoſé à couler avec abondance immediatement aprés l'accouchement. Pour éviter un pareil accident, ces ſortes de femmes doivent ſe faire ſaigner du bras deux ou trois fois durant le cours de leur groſſeſſe, & même quelquefois dans le commencement de leur travail; afin que la plenitude du corps ayant été un peu diminuée, le ſang & les humeurs ne ſe portent pas tout d'un coup en ſi grande abondance vers la Matrice, dans le temps du détachement de l'arrierefaix.

Cet accident peut ſouvent arriver pour avoir détaché l'arrierefaix avec trop de promptitude & de violence. Il eſt auſſi quelquefois cauſé de ce qu'il en reſte quelque portion dans la Matrice, ou bien quelque eſpece de faux-germe; car pour lors en s'efforçant de l'expulſer, elle exprime & fait fluer le ſang hors des vaiſſeaux nouvellement ouverts, & quelquefois un gros grumeau de ce ſang caillé demeurant dans le fond de la Matrice peut produire le même effet; lequel à cauſe de la diſtention qu'il en fait, excite ſouvent des douleurs pareilles à celles que la femme avoit pour accoucher, qui la tourmentent juſques ce qu'elle l'ait à vuidé, aprés quoy elle eſt ſoulagée; mais quelquefois le ſang ne laiſſant pas encore de toujours couler, & demeurant dans le fond de la Matrice, il s'en fait de nouveaux grumeaux, qui ſont cauſe que l'accident recommence comme auparavant, & qu'il continuë ainſi par pluſieurs fois; dans l'intervalle deſquelles il fluë au dehors ſeulement quelque ſéroſité de ce ſang retenu qui ſe diſſout; ce qui fait croire à ceux qui ne ſe connoiſſent pas bien en l'art, que le flux eſt ceſſé, quoy qu'il coule toûjours au dedans, où il eſt arrêté par une portion qui s'y eſt ainſi coagulée; mais quand ce caillot vient à tomber, on le voit ſortir derechef tout pur, & avec abondance.

La perte de ſang eſt un accident plus dangereux que tous les autres qui peuvent arriver à la femme nouvellement accouchée, & qui la conduit ſi promtement au tombeau, quand il ſort abondamment, qu'on n'a pas ſouvent le temps d'y pouvoir remedier. C'eſt pourquoy on ſe dépêchera au plûtôt en cette occaſion de faire les choſes convenables, tant pour l'arrêter, que pour le détourner des lieux d'où il ſort.

Pour ce ſujet on aura égard à ce qui peut exciter un tel flux de ſang. Si c'étoit quelque eſpece de faux-germe, ou une portion de l'arrierefaix, ou des caillots de ſang reſtez en dedans qui en fuſſent

cause, on fera promptement son possible de les tirer dehors, ou d'en procurer aussi-tôt l'expulsion; mais si le sang ne laisse pas de couler toûjours, quoy qu'il ne reste rien dans la Matrice; pour lors la femme sera saignée du bras, si ses forces sont suffisantes; observant durant la saignée de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diversion du sang sans diminuer les forces; elle sera couchée ayant le corps également situé, & non élevé, afin que le sang ne se porte point trop vers les parties inferieures. Elle se tiendra en grand repos sans se remuer d'un côté ni d'autre, pour ne pas causer agitation aux humeurs. On ne doit pareillement luy serrer le ventre avec aucun bandage, ni avec aucunes compresses posées dessus, si elle y sent de la douleur; car en le comprimant ainsi, le mal en seroit augmenté. L'air de sa chambre sera aussi un peu rafraîchi, & la femme ne sera pas trop couverte en son lit, afin que la chaleur n'excite le sang à fluer de plus en plus. Tout le monde défend en cette occasion de donner des clysteres à la femme, de peur d'attirer encore davantage les humeurs en bas; mais je me suis trouvé en plusieurs rencontres, où en ayant usé tout au contraire, les pertes de sang ont cessé par lavemens, & même assez forts; comme je vais expliquer, afin qu'on y prenne garde en pareille occasion.

Je fus appellé, il y a environ ving-huit ans, pour voir une femme qui avoit été surprise d'un grand flux de sang, incontinent aprés que la Sagefemme l'eût délivrée; ce qu'elle fit avec un peu trop de violence, comme m'assûra la malade, qui me dit avoir senti une tres-grande douleur dans l'instant qu'elle luy tira l'arrierefaix, qu'elle entendit même se détacher avec bruit. Depuis le moment qu'elle fut ainsi délivrée, elle perdit pendant cinq ou six jours continuellement une si grande abondance de sang, que j'aurois bien eu de la peine à croire qu'elle en eût pu tant vuider sans mourir, si je ne l'avois vu moy-même. On se servit durant tout ce temps inutilement de tous les remedes imaginables, pour pouvoir faire cesser cet accident: comme elle se plaignoit avec cela de tres-grandes douleurs de ventre, on luy donna quelques lavemens anodins & rafraîchissans, de peur que luy en faisant prendre d'autres plus forts, le sang n'en fût encore excité à fluer de plus en plus. Elle en prit quatre ou cinq de la sorte, qu'elle rendit comme on les luy avoit donnez, sans aucune matiere; ce que voyant, & préjugeant qu'elle avoit assûrément quelques gros excrémens retenus dans les intestins dés avant sa couche, qui ne pouvant être évacuez

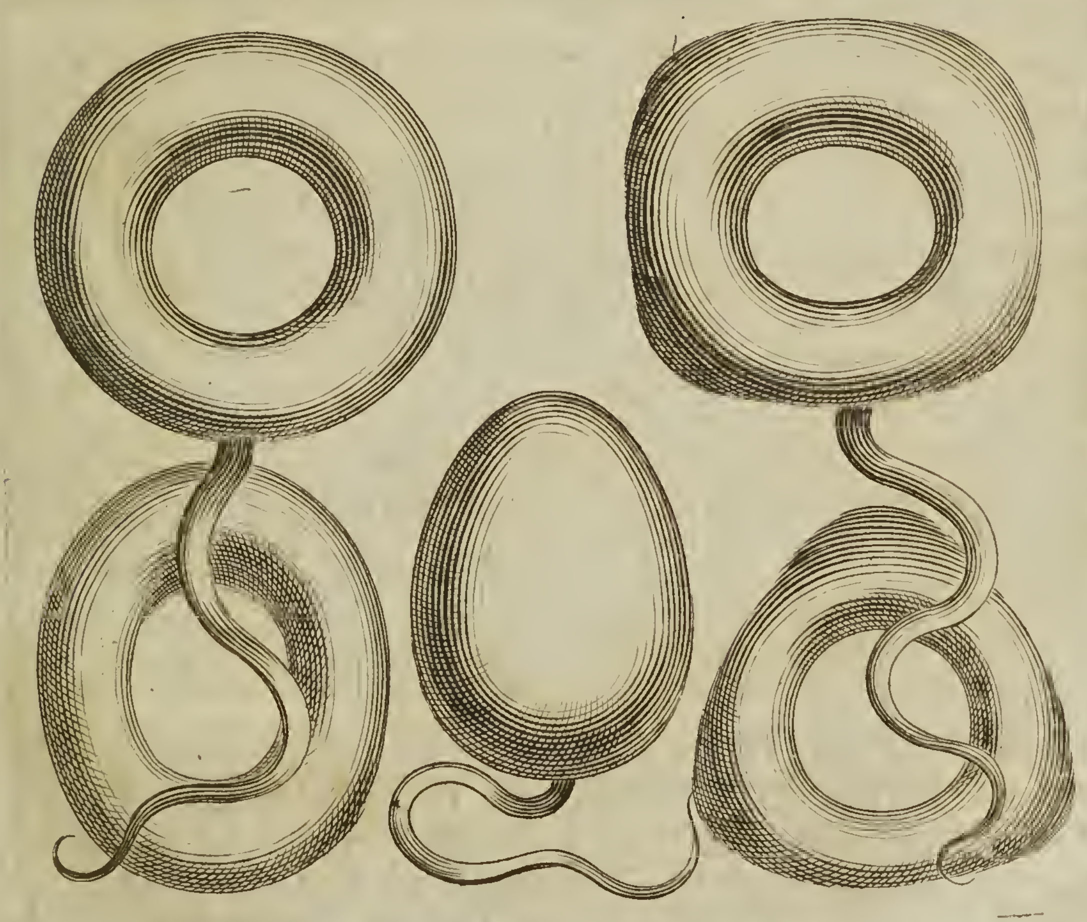
par ces clysteres anodins, luy causoient une grande colique qu'elle sentoit par tout le ventre, qui en paroissoit même tout gonflé, sur ce préjugé je luy en fis donner un commun & un peu fort, contre le sentiment neanmoins de plusieurs personnes, qui ne connoissant pas bien la cause de la maladie, assûroient qu'il falloit bien s'en garder, parce qu'il augmenteroit encore indubitablement (disoient-elles) la perte de sang. Mais l'issuë en fut toute contraire à leur attente; car la malade rendit avec ce lavement un plein bassin de gros excrémens, qui croupissans depuis long-temps, & s'étant endurcis par leur séjour, avoient bouché le passage à beaucoup de vents qu'elle rendit aussi en même temps. Or les intestins pleins de ces grosses matieres étant agitez à chaque moment par ces vents, agitoient aussi, & comprimoient continuellement la Matrice; au moyen de quoy la perte de sang étoit toûjours entretenuë, laquelle cessa incontinent aprés que cette colique eût été dissipée, par l'évacuation de ces excrémens; & depuis ce temps-là m'étant trouvé en plusieurs autres occasions où le flux de sang étoit encore entretenu par même cause, en ayant usé de la même maniere, l'issuë en a été aussi toute semblable. C'est pourquoy s'il y a quelque apparence qu'il y ait des excrémens retenus de la sorte dans les intestins, on ne fera aucun scrupule de donner des clysteres qui les puissent évacuer, s'abstenant en cette rencontre de ceux qui sont astringens; car ils les endurciroient & les retiendroient encore davantage; ce qui augmenteroit ainsi faisant, la maladie.

Mais si outre cela le sang fluë continuellement, pour lors on essaïera les derniers remedes, qui sont de mettre coucher la femme sur la paille fraîche, avec un simple drap sant aucun matelas, afin qu'elle n'ait pas les reins si échauffez, luy mettant le long des lombes des serviettes trempées en oxycrat froid; à moins que ce ne fût en hyver, auquel cas on le feroit un peu tiedir: O luy fera aussi prendre par la bouche du suc de pourpier seul, ou mêlé parmi ses boüillons. *Galien* dit au 5. chap. du 5. livre de la Meth. avoir arrêté avec l'injection de l'eau de plantain, le flux de sang de la Matrice qu'on n'avoit pas pu faire cesser durant quatre jours par aucun autre remede. J'ay connu par experience que c'étoit aussi un tres-bon remede aux pertes de sang de cette nature, de faire une ceinture de l'herbe appellée *Centinode*, ou vulgairement, *Renoüée*, & de l'appliquer fraîchement autour des reins de la malade. Ainsi faisant, on arrêtera un peu l'impetuosité du sang, en temperant sa chaleur, & par ce moyen on concentrera vers le principe le peu

qui en reste au corps de la femme ; & afin de luy conserver ses forces, qui s'affoiblissent extrémement par l'évacuation de ce thresor de la vie, on luy donnera de demi-heure en demi-heure un peu de bon consommé, avec quelque cuillerée de gelée & un jaune d'œuf par intervalle, sans luy faire prendre beaucoup d'alimens à la fois, à cause que son estomac ne les pourroit pas digerer ; & son boire sera un peu de vin rouge avec de l'eau ferrée. On luy réchauffera aussi toute la region du cœur avec des linges chauds, & aromatisez de quelque liqueur propre , comme est l'eau de la Reine de Hongrie; car par ce moyen la chaleur naturelle se rassemblant vers la region du cœur & de l'estomac, les forces en seront conservées, & restaurées en même temps par la distribution de l'aliment. Le seul vin peut bien dans un pressant besoin faire promptement le même effet ; mais comme cet effet est plus promptement produit par le vin , que par l'aliment d'un bon boüillon, ou de quelque consommé, aussi cesse-t-il plûtôt que celuy qui procede de l'aliment, lequel est plus stable. Et lorsque la perte de sang aura commencé à cesser, & que la femme sera revenuë des foiblesses qu'elle luy avoit causées, elle usera pour sa boisson ordinaire, de ptisanne faite avec l'orge mondé & la pimpinelle. Mais si nonostant toutes ces choses le sang continuë toûjours à fluer ; pour lors la femme tombe souvent en syncope, & est en tres-grand danger d'en perdre bien-tôt la vie; parce qu'on ne peut pas porter aucun remede propre sur les vaisseaux ouverts en ces lieux , comme on feroit en d'autres parties ; ou si elle vient à réchapper aprés une grande perte de sang de cette nature , il luy survient souvent quelques jours ensuite un grand mal de tête qui procede du boüillonnement & de la fermentation qui se fait au nouveau sang , comme au vin nouveau; avec une fiévre qui est quelquefois continuë,avec plusieurs petits frissons & redoublemens, & assez souvent intermittente ; à cause que le sang qui s'engendre nouvellement au défaut de celuy que la femme a perdu tout d'un coup en grande abondance, n'ayant pas ni la consistance, ni les autres qualitez du premier, il se corrompt pour lors tres-facilement. C'est aussi ce qui fait que ces sortes de femmes , à qui il est arrivé de grandes pertes de sang, ont ordinairement les jambes enflées, & restent assez souvent bouffies de tout le corps, durant quelques mois aprés leur accouchement ; parce que ce sang nouvellement engendré , n'est pas si spiritueux que celuy qu'elles ont perdu , & qu'il a en sa masse beaucoup de particules excrementeuses, dont toutes les parties du

corps étant abbreuvées, ſe tumefient facilement, & en deviennent toutes œdemateuſes.

Il eſt bon d'obſerver que la plûpart des femmes ayant la premiere évacutation de leurs mois, aprés leur accouchement, bien plus abondante qu'à l'ordinaire; il y en a beaucoup qui prennent cette évacuation pour une perte de ſang: mais elle ne doit pas être qualifiée de ce nom; car ce ne ſont que de ſimples mois, qui ſont ſeulement abondans; parce que les vaiſſeaux de la Matrice, qui étoient devenus beaucoup plus amples dans le temps de la groſſeſſe, n'ayant pas encore été bien rétablis & fortifiez, ſont cauſe que cette premiere évacuation des mois a ſouvent coûtume d'être ainſi ſurabondante, aux femmes à qui elle arrive peu de temps aprés leur accouchement. Cette évacuation quelque abondante qu'elle ſoit n'eſt pas pour l'ordinaire dangereuſe, quand elle ne procede que de la cauſe que je viens d'expliquer, & n'a point beſoin d'autre remede que du repos & de l'abſtinence du coït, juſques à ce qu'elle ſoit entierement ceſſée.



Ces cinq figures repreſentent de differens peſſaires propres à relever & à retenir la Matrice, pour empêcher qu'elle ne tombe comme elle fait dans la deſcente.

CHAPITRE VI.

De la deſcente & chûte de la Matrice & du ſiege, & de la douleur des hemorrhoïdes de la Femme nouvellement accouchée.

POur mieux faire entendre la choſe, je feray deux ſortes de deſcentes ou relaxations, comme auſſi deux ſortes de chûtes ou précipitations de Matrice, toutes leſquelles ne different que du plus ou du moins qu'elle eſt tombée; car la deſcente eſt quand la Matrice s'abbaiſſe & deſcend ſeulement ſans ſortir, & la chûte eſt quand elle tombe entierement dehors.

La premiere ſorte de deſcente ou relaxation, eſt celle en laquelle le corps de la Matrice tombe dans le *vagina,* en telle façon qu'en mettant le doigt, on ſent l'orifice interne fort proche; la ſeconde eſpece eſt quand la Matrice étant encore plus abbaiſſée, on voit manifeſtement cet orifice interne paroître à l'exterieur de la partie honteuſe.

La chûte eſt auſſi de deux ſortes: en la premiere, la Matrice tombe tout-à-fait dehors, ſans que ſon fond ſoit neanmoins renverſé, & ſans qu'on le puiſſe voir interiuerement; mais on voit ſeulement ſon orifice, qui paroît à l'extrémité d'une groſſe maſſe charnuë qui compoſe le corps de la Matrice, & l'autre chûte de Matrice qui eſt la plus fâcheuſe de toutes, & celle qu'on nomme renverſement; pour lors elle eſt non-ſeulement tout-à-fait tombée dehors, mais ſon fond eſt auſſi renverſé de telle façon, qu'on le voit ſans orifice, à cauſe qu'il eſt pareillement retourné. La Matrice ainſi tombée ſemble n'être qu'un gros morceau de chair ſanglante, & comme une eſpece de *ſcrotum,* qui pend entre les cuiſſes de la femme; & ce qui eſt étonnant en cette rencontre, eſt qu'on voit la maiſon de l'enfant, qui eſt la Matrice, ſortir par la porte, qui eſt ſon orifice interne.

La deſcente & la chûte de Matrice procedent ou de la relaxation, ou de la ruption de ſes ligamens. Les femmes qui ont quantité de fleurs blanches ſont ſujettes à ces relaxations; & ces ligamens s'étendent encore, ou ſe rompent dans les fâcheux & violens accouchemens; comme auſſi par la trop frequente portée des enfans gros & peſans; quelquefois par une grande toux; par de frequens & forts éternuëmens; pour avoir ſauté, ou s'être laiſſé tomber de

haut; pour aller en coche, en charette, à cheval, ou par autres voitures rudes & secoüantes; pour avoir soulevé avec grand effort quelque pesant fardeau; pour avoir trop levé les bras en les portant par-dessus la tête; pour avoir fait de trop grands efforts en allant à la selle pour rendre les excrémens du ventre endurcis depuis un long-temps; pour avoir eu un flux de ventre de longue durée, avec fortes épreintes & grands tenêmes; d'autant que toutes ces choses secouënt & poussent grandement la Matrice en bas, quand elle est pleine d'enfant; & ses ligamens étant par ce moyen relâchez, ou rompus, ne la peuvent plus retenir; ce qui fait qu'elle descend & tombe facilement aprés que l'enfant en est dehors.

Quoyque nous disions que ces ligamens se rompent par les causes que nous venons de specifier, nous ne devons pas croire qu'il s'en fasse une totale ruption; car cela seroit bien difficile; mais il se fait seulement un détachement d'une partie de leurs fibres, qui fait que leur corps s'allonge ensuite plus qu'il ne devroit. Mais la cause la plus frequente des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui provient des violens & fâcheux accouchemens; ce qui arrive principalement quand l'enfant se presente dans une situation en laquelle il ne peut pas sortir, & quand il a la tête trop grosse, ou quand l'orifice interne ne se dilate pas assez pour luy faire voye dans le temps; car pour lors la Matrice est poussée avec tant de force en bas, sans que l'enfant puisse avancer au passage, que ses ligamens en sont extrémement tiraillez & relâchez; à quoy aident encore beaucoup les clysteres trop forts, & toutes sortes de violens remedes qu'on fait prendre souvent mal-à-propos à la femme, pour luy faire expulser l'enfant mort; comme aussi quand y ayant quelque disposition premiere, on tire trop fort, & tout d'un coup l'arrierefaix grandement adherant au fond de la Matrice; & d'autant plûtôt encore, si portant la main au dedans (comme on est obligé de faire pour délivrer la femme, lorsque le cordon est rompu) on prend & tire au lieu de l'arrierefaix, le corps même de la Matrice. Nous avons montré au chapitre neuviéme du second livre, le moyen de ne s'y pas tromper, & d'en venir adroitement à bout.

La femme qui a une chûte de Matrice, ressent une grande pesanteur au bas du ventre, avec une difficulté d'uriner, & une extréme douleur aux reins & aux lombes, vers l'endroit où sont attachez ses ligamens; & on voit sortir des humiditez roussâtres & sanglantes à travers cette masse de chair qui luy pend entre les cuisses. La descente & la chûte de Matrice peuvent bien arriver à toutes sor-

tes des femmes, pour les causes alleguées cy-dessus, & même aux filles, comme je l'ay vû plusieurs fois; mais le renversement entier ne se fait jamais qu'ensuite de l'accouchement, & principalement immediatement aprés; à cause que pour lors son orifice interne est presque aussi étendu & dilaté que son fond; ce qui n'est pas de même en un autre temps; ou étant fermé, il ne luy peut pas laisser lieu de se renverser ainsi. J'ay montré au chapitre quinziéme du second Livre, le moyen de preserver la femme de cet accident en l'accouchant, quand elle y est disposée, auquel lieu on aura recours pour en éviter la repetition.

Si on remedie promptement à la relaxation & à la chûte de la Matrice, en la reduisant & remettant en son lieu naturel, on peut facilement en esperer guerison; & d'autant plûtôt que la femme sera jeune, & la maladie recente; mais si la femme est vieille, & qu'il y ait déja long-temps que la Matrice soit tombée, elle en est d'autant plus incurable, & la chûte ou le renversement de Matrice, qui arrive incontinent aprés l'accouchement, peut faire mourir la femme en peu d'heures, si elle n'est tres-promptement réduite, comme il arriva il y a environ vingt-deux ans à une femme alliée de Monsieur *Cantot* mon Confrere, laquelle mourut une heure & demie aprés être accouchée, par la faute de sa Sagefemme, qui ne luy reduisit pas aussi-tôt sa Matrice qui étoit chûte, s'étant peut-être trompée, comme font plusieurs autres, qui ne se connoissant pas à la chose, & croyant que ce gros morceau de chair sanglante qu'elles voyent sortir de la partie honteuse, soit quelque mole que la nature veut mettre dehors, font de violens efforts pour la tirer avec leurs mains; ce qui cause d'insupportables douleurs, & souvent la mort à la pauvre femme, faute de la faire promptement secourir par gens bien connoissans en l'art; car il se fait pour lors un grand flux de sang, & la Matrice ainsi tombée se tumefie tellement d'abord; qu'elle ne peut plus être remise, & les accidens qui en surviennent sont si fâcheux, que souvent la femme meurt avant qu'on y puisse remedier. La même chose est encore arrivée par l'ignorance & l'imprudence d'une autre Sagefemme, qui voyant que la Matrice d'une femme qu'elle venoit d'accoucher étoit ainsi tout-à-fait tombée, & ne se connoissant pas capable d'y remedier; en prit une telle epouvante, qu'elle s'enfuit aussi-tôt du logis, pour éviter les huées que plusieurs autres femmes qui étoient presentes faisoient aprés elles, abandonnant entierement la malade en ce pitoyable état, laquelle mourut presque aussi-tôt, faute d'être secouruë

couruë dans cette extréme necessité. Mais ces sortes de fautes ne sont pas seulement commises par l'ignorance de quelques Sagefemmes; car il y des Chirurgiens qui ne sont pas quelquefois plus capables en ces matieres que des Sagefemmes, comme je l'ay bien connu en la femme d'un Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, à laquelle un autre Chirurgien du même Fauxbourg, voulant, à ce qu'il disoit, extirper un corps étrange qui luy sortoit de la Matrice, avoit tellement tiré par ignorance le corps de la Matrice, dont elle avoit une descente depuis quelques années, qu'elle en mourut peu de jours ensuite, à cause de l'extréme douleur qu'il luy fit en tiraillant ainsi fortement cette partie, à laquelle il survint aussi-tôt une grande inflammation, accompagnée de douleurs de ventre insupportables, avec une grosse fiévre, & autres accidens funestres qui la firent périr.

Pour la curation de cette maladie on aura égard à deux choses; la premiere est de réduire la Matrice en son lieu naturel, & la deuxiéme de l'y contenir & fortifier. Pour executer la premiere, qui est de la réduire, si la Matrice est tout-à-fait tombée, ou renversée, on fera devant toutes choses uriner la femme, & on luy donnera, si besoin est, un clystere doux pour évacuer les gros excrémens qui sont dans le *rectum* afin que la réduction en soit plus facile; aprés quoy on la fera coucher sur le dos, ayant les fesses plus élevées que la tête, puis on luy fomentera avec le vin & leau tiédes, ou avec le lait, tout ce qui est tombé dehors; & ensuite ayant pris un linge bien mollet, on la remettra en son lieu naturel, la repoussant avec la main peu à peu de côté & d'autre; & si la chose fait trop de peine, à cause que ce qui est sorti est déja fort gros & tumefié, on l'oindra d'huile d'amandes douces, pour le faire rentrer plus facilement; observant, aprés en avoir fait la reduction, dessuyer cette huile le mieux qu'il sera possible, pour éviter la récidive. Mais si la Matrice ainsi faisant, demeure dehors sans pouvoir être remise, à cause qu'elle est excessivement enflammée & tumefiée (ce qui arrive quand on est trop long-temps sans y faire les remedes necessaires, pendant quoy elle est continuellement salie & abbreuvée de l'urine & des autres excrémens qui contribuent beaucoup à sa corruption) pour lors il y a grand danger qu'elle ne tombe tout à-fait en gangrene, & que la femme n'en meure ensuite. Neanmoins *Æëtius* & *Paul Æginete* disent qu'on à vû échapper des femmes, à qui pour un tel accident on avoit entierement extirpé la Matrice. *Paré* rapporte quelque histoire semblable; ce que fait pa-

reillement *Rousset* en son enfantement Cesarien, mais cela arrive tres rarement.

Quant à ce qui est du second moyen de la curation de cette maladie, lequel consiste à retenir la Matrice en son lieu, & à la fortifier aprés l'y avoir remise, cela se fera par une situation convenable. La femme pour ce sujet se tiendra couchée sur le dos, ayant les fesses un peu hautes, les jambes un peu croisées, & les cuisses jointes l'une contre l'autre, afin d'empêcher qu'elle ne retombe. J'ay vû quelques femmes se servir à ce dessein d'une éponge, qu'elles introduisent dans le *vagina* : mais je n'en trouve pas l'usage bon, à cause que l'éponge retient tous les excrémens de la Matrice dont elle s'abbreuve; lesquels pour le peu qu'ils séjournent dans ce cloaque, acquierent une corruption qui augmente beaucoup leur acrimonie. C'est pourquoy le plus seur sera de luy mettre un pessaire dans le col de la Matrice pour la tenir en état. Il faut neanmoins observer que les descentes de Matrice où l'orifice interne ne tombe point jusques hors des levres de la partie honteuse, en sorte qu'il paroisse à la vûë, n'ont pas besoin d'aucun pessaire. C'est pourquoy il ne faut pas s'en servir en ces sortes de prétenduës descentes ou relaxations de Matrice, qui procedant seulement de ce que la Matrice étant abbreuvé & gonflée des humeurs dont l'évacuation est supprimée, y causent un sentiment de pesanteur; ce qui fait qu'en ces dispositions le globe de la Matrice étant beaucoup plus tumefié qu'à l'ordinaire, on sent son orifice interne fort proche de l'exterieur : car bien loin que le pessaire fût utile pour lors, il ne serviroit qu'à incommoder la femme par la douloureuse compression qu'il feroit à la Matrice ainsi tumefiée.

On fait de quatre ou cinq sortes de pessaires, qui peuvent servir pour le même dessein, dont on voit les differentes figures au commencement de ce chapitre. Les uns sont ronds, & un peu oblongs, en figure d'œuf, de grosseur & longueur du col de la Matrice, dans lequel on les laisse, aprés les y avoir introduits; mais ceux-là remplissant toute la capacité du *vagina*, & n'étant pas percez, empêchent encore que les excrémens de la Matrice ne puissent avoir une libre issuë; outre cela, ils sont sujets à tomber souvent dehors, & principalement dans le temps des menstruës ; c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas si utiles, ni si commodes que les autres qu'on fait avec un morceau de liege, afin qu'ils soient plus legers. Ils doivent être en figure de cercle épais, semblable à celle d'un petit bourlet, & être percez dans leur milieu d'un assez grand trou, lequel sert

tant pour y loger, appuyer, & recevoir l'orifice interne de la Matrice, que pour donner passage aux vuidanges qui s'en évacuent. Il faut que ces sortes de pessaires (qui sans doute sont preferables à tous les autres qu'on a inventez jusques à present) soient recouverts de cire blanche, pour empêcher qu'ils ne se corrompent, & afin qu'ils en soient plus unis, & que par ce moyen ils ne puissent pas blesser la femme qui s'en servira; & ils doivent être assez larges, afin qu'étant introduits avec un peu de force, ils puissent plus facilement tenir; on peut aussi y mettre, si l'on veut, un petit lien, avec lequel ils seront retirez de temps en temps pour les nettoyer: neanmoins ce lien n'est pas necessaire aux pessaires qui sont percez, d'autant qu'on les peut assez aisément retirer avec le seul doigt. Outre cela on doit remarquer qu'on en peut faire de ronds exactement, ou en ovale, & d'autres d'une figure aucunement quarrée, ou même triangulaire, dont les angles soient mousses. Ceux-cy tiennent quelquefois mieux, & ne tombent pas si facilement que les ronds; mais les ronds sont plus universellement propres pour toutes sortes de femmes. On en peut aussi faire d'or ou d'argent qui soient caves, afin d'être plus legers: mais on se servira des uns & des autres selon qu'on les jugera être plus convenables à la figure & à la disposition présente de la Matrice; & aprés que le pessaire aura été introduit & placé au lieu où il doit être, la femme ne le retirera point, si elle n'en est incommodée; ce qui n'arrive pas quand le pessaire est bien fait; car il n'est aucunement besoin qu'elle le retire pour le nettoyer; à cause qu'étant percé d'un grand trou, les excrétions de la Matrice passent facilement à travers; & la femme peut aussi pour ce sujet user d'injections d'eau de plantain, d'eau de forge, ou d'autres qui aideront pareillement à fortifier la Matrice. Ces sortes de pessaires ne l'empêchent pas d'user librement du coït, en cas qu'elle ne s'en puisse abstenir (ce qu'il faudroit neanmoins qu'elle fît, afin qu'elle pût plûtôt guerir) ni même de devenir grosse; la semence de l'homme pouvant facilement être éjaculée à travers le trou du pessaire, jusques dans l'orifice interne de la Matrice; comme je puis assûrer être arrivé à deux differentes femmes, lesquelles aprés avoir été plusieurs années sans faire d'enfans, sont devenuës grosses, & ont toutes deux porté leur enfant jusques à terme, dont je les ay heureusement accouchées, quoyqu'elles eussent toûjours porté actuellement un pessaire que je leur avois mis, pour retenir des descentes de Matrice dont elles étoient tres incommodées depuis plus de huit années. J'en ay rapporté les

exemples avec quelques autres de même nature dans le Livre de mes Observations.

Je ne peux assez m'étonner, au sujet de ces sortes de pessaires, de l'erreur de *Rousset* qui veut en la 6. Sect. de son Livre de l'enfantement Cesarien, qu'on les introduise dans la propre cavité du fond de la Matrice; ce qui ne se pourroit pas, à moins que ce ne fût immediatement aprés l'accouchement; car en d'autres temps on ne pourroit pas jamais dilater suffisamment l'orifice interne ni le corps de la Matrice, pour y introduire un pessaire de la sorte; & quand même on l'y auroit mis (ce qui est entierement impossible) il n'y pourroit aucunement rester; parce que la Matrice qui en seroit irritée par une douloureuse distention, feroit continuellement des efforts pour le pousser dehors (comme elle fait pour rejetter les corps étranges) jusqu'à ce qu'elle en fût venuë à bout; & il s'ensuivroit de là, que le pessaire ne pouvant être introduit dans le fond de la Matrice qu'immediatement aprés l'accouchement, les autres femmes qui ont des descentes de Matrice, & particulierement celles qui ne font point d'enfans, n'en pourroient jamais recevoir aucun soulagement. Mais ce Docteur s'est grandement abusé; car le pessaire se met seulement dans le *vagina*, ou col de la Matrice; où étant il trouve facilement place, à cause de la substance membraneuse de ce col qui se dilate aisément; & y ayant été introduit avec un peu de force, il y est facilement retenu, à cause que l'entrée exterieure de ce col n'est pas si large; & il repousse vers le haut par le moyen de son épaisseur, & retient le propre corps de la Matrice qui tomboit, l'orifice de laquelle se loge commodément dans le trou qui est au milieu du pessaire. Cette insigne absurdité de *Rousset* qu'il nous assûre par de ridicules argumens, comme si c'étoit une verité incontestable, me fait croire qu'il a pû s'être laissé abuser de la même maniere en la plûpart de ses histoires fabuleuses qu'il rapporte dans ce même Livre touchant l'operation Cesarienne.

Mais si on ne peut pas introduire le pessaire dans le fond de la Matrice d'une femme qui ne fait point d'enfans, à cause que la Matrice ne laisse jamais de vuide en sa cavité, qui est tres-petite, & à cause que son orifice ne pourroit pas se dilater suffisamment, quelque violence qu'on y fît, il seroit encore bien plus impossible de dilater la Matrice d'une fille, pour y mettre un pessaire de la maniere que veut *Rousset*. Beaucoup de personnes ont de la peine à croire qu'une fille puisse avoir une chûte de Matrice, s'imaginant que cette maladie n'arrive qu'aux femmes qui ont eu des enfans; mais

ils se trompent : Car quoyque les filles en soient rarement incommodées, j'en ay vû neanmoins plusieurs qui avoient de tres-fâcheuses descentes, & une entr'autres qui étoit une pauvre servante, âgée seulement de 23. ans, à laquelle il étoit arrivé tout d'un coup une chûte entiere de la Matrice, par un violent effort qu'elle avoit fait en frotant un plancher à l'âge de seize ans; & comme elle n'osoit par honte communiquer sa maladie, elle laissa ainsi sa Matrice tombée, sans la pouvoir en aucune façon remettre durant sept ans entiers; aprés tout lequel temps, se lassant enfin de mener une vie miserable, à cause de la grande incommodité qu'elle en recevoit, elle vint chez moy le 14. Septembre 1673. pour me demander le secours necessaire à son infirmité, lequel je luy donnay charitablement. Sa Matrice étoit presque aussi grosse que la tête d'un enfant, & luy sortoit entierement hors de la partie honteuse, luy pendant par delà le milieu des cuisses. Au bas de cette monstrueuse tumeur, qui paroissoit comme une grosse vessie charnuë, laquelle n'étoit autre chose que la substance du *vagina* extrémement dilatée & boursoufflée, on sentoit le propre corps de la Matrice, & on voyoit en l'extrémité son orifice interne tres-petit, par lequel les menstruës sortoient reglément dans le temps ordinaire. Je tâchay de réduire doucement la Matrice de cette fille lorsqu'elle me vint voir; mais y ayant trouvé de la difficulté, à cause de l'extréme grosseur de la tumeur, & ne voulant user d'aucune violence pour faire cette réduction, je jugeay à propos de differer deux jours, afin d'en venir à bout plus facilement; durant lesquels je luy conseillay de se tenir de repos au lit, luy recommandant de ne vivre que de seuls boüillons, comme aussi de prendre quelques clysteres pour vuider le ventre de ses excrémens; ce qu'ayant été fait, je luy réduisis sa Matrice en sa situation naturelle; & pour la retenir & l'empêcher de retomber, je luy mis aussi-tôt un pessaire dans le *vagina*, ou col de la Matrice, par le moyen de quoy elle fut parfaitement & entierement délivrée de cette grande & fâcheuse infirmité, dont elle avoit été affligée depuis un si long-temps. Le 30. May 1675. j'ay encore réduit la Matrice d'une autre fille de 24. ans, chez Madame *Laisné* Sagefemme en la ruë de la vieille bouclerie, à qui elle étoit entierement tombée depuis sept ans, & sans avoir pû être réduite depuis prés de deux ans qu'elle luy pendoit entre les cuisses, de plus de la grosseur de la tête d'un enfant; & comme le corps de la Matrice étoit fort tumefié & extrémement endurci, & que cette fille étoit sur le point d'avoir ses menstruës, lorsque je

la vis la premiere fois, je ne jugeay pas à propos de luy faire en ce temps la réduction de sa Matrice : Mais aprés l'avoir fait tenir au lit durant dix jours ensuite de l'évacuation de ses menstruës, & l'avoir fait saigner outre cela deux fois du bras, & purger une fois, je luy réduisis la Matrice en la présence de la susdite Sagefemme; aprés quoy je luy mis un pessaire dans le *vagina*, qu'elle porta ensuite sans aucune incommodité.

Lorsque la Matrice se purge de ses vuidanges, il ne faut pas user d'autre chose pour la fortifier, que de la tenir en état, & en sa situation naturelle par le moyen d'un pessaire; car les remedes astringens qui seroient propres pour empêcher sa relaxation, causeroient un grand préjudice à la femme, en faisant suppression de ces superfluitez; & on doit sur tout observer dans cette maladie de ne pas luy serrer le ventre avec aucun bandage; c'est en quoy se trompent la plûpart des Sagefemmes, qui croyant mieux retenir la Matrice en son lieu, serrent beaucoup le ventre de l'accouchée; car en le comprimant ainsi fortement, elles poussent encore davantage la Matrice en bas : On luy doit aussi donner le bassin dans le lit, & même elle demeurera couchée en rendant ses excrémens; pendant quoy elle aura toûjours sa main au devant de sa Matrice, pour empêcher qu'elle ne retombe. Mais lorsque le temps des purgations sera entierement passé, & qu'il s'en sera fait une assez ample évacuation, on pourra sans danger se servir d'injections astringentes, & même enduire le pessaire d'une composition qui ait une semblable vertu. On aura pareillement égard à toute l'habitude du corps, pour en tarir les humiditez par un regime universel; & la femme qui est nouvellement accouchée ne se relevera du lit qu'aprés cinq ou six semaines au plûtôt, observant aussi de s'abstenir entierement du coït durant tout ce temps, afin que la Matrice & ses ligamens se puissent remettre, & se bien fortifier en leur situation naturelle.

Il arrive aussi quelquefois, que par les trop grands efforts que la femme fait durant son travail, le siege en est tout-à-fait poussé dehors : En ce cas, si l'enfant est bien avancé au passage, on se contentera seulement, avant que cet accident vienne, de l'empêcher, s'il y a moyen, en recommandant à la femme de ne pas s'épreindre si fortement; mais s'il est entierement tombé, on attendra que l'enfant soit tout-à-fait sorti pour le remettre; car avant cela il seroit bien difficile de le faire sans causer grande contusion à l'intestin. Aussi-tôt donc que la femme sera accouchée, on en fera la rédu-

ction de la même façon que celle de la Matrice, aprés l'avoir fomenté, étuvé, & oint s'il est necessaire ; prenant garde ensuite de ne pas donner à la femme durant ses couches aucun lavement fort ni acre ; car les épreintes qu'elle feroit pour le rendre, luy exciteroient derechef la chûte de l'intestin, ou même celle de la Matrice.

Pour ce qui est des hemorrhoïdes, dont les femmes sont ordinairement incommodées dans leurs couches, il n'y a pas de meilleur remede que de leur faire tremper, deux ou trois fois le jour, durant un quart d'heure, le siege dans un bassin à moitié plein de simple eau tiéde ; ou bien il faut se contenter de les fomenter durant les premiers jours avec le lait tiéde, pour en appaiser la douleur ; ou on les oindra d'huile d'œuf battuë dans le mortier de plomb, ou d'un peu d'onguent de *Populeum*, ou de quelqu'autre remede doux, évitant tous ceux qui les peuvent irriter ; & procurant sur toutes choses une bonne évacuation des vuidanges de la Matrice; car par ce moyen, qui est le plus salutaire, la douleur des hemorrhoïdes ne manquera pas de cesser. C'est pourquoy il ne faut pas y appliquer d'abord des sangsuës, comme quelques-uns font dans ces premiers jours: dautant que par l'évacuation qu'elles font, elles pourroient détourner celle des vuidanges, & même exciter une plus grande fluxion sur les hemorrhoïdes, qui sont pour lors tres-douloureuses, à cause qu'elles ont été recemment irritées par la compression qui a été faite au siege dans la sortie de l'enfant, au temps de l'accouchement. C'est ce qui fait que j'aimerois mieux differer cette application de sangsuës aux hemorrhoïdes jusques au huitiéme jour aprés l'accouchement.

CHAPITRE VII.

Des contusions, & des déchiremens des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement.

IL n'y a pas lieu de s'étonner de ce que souvent, & principalement dans les premiers accouchemens, il arrive des contusions & des déchiremens aux parties basses de la femme ; on en connoîtra facilement la cause, en faisant reflexion sur la grosseur de la tête de l'enfant, qui pour sortir de la Matrice est obligée de faire aussi grande distension de ces parties qui sont étroites, qu'elle est grosse, lesquelles étant extrémement pressées par cette tête con-

tre la dureté des os qui les environnent en ſont facilement contuſes, & ne pouvant ſe dilater ſuffiſamment, il eſt de neceſſité qu'elles ſe déchirent pour laiſſer paſſer l'enfant.

Preſque toutes les femmes dans leur premier accouchement, ſe plaignent, lorſque leur enfant eſt au paſſage, que la Sagefemme les pique, & les égratigne en ces parties, & croyent que les meurtriſſures qui y ſont aprés ſa ſortie, procedent de ce qu'elles les a trop ſouvent & trop rudement touchées avec la main; mais elle s'abuſent grandement, car cela vient de ce que la tête de l'enfant fait en paſſant une violente diſtention & ſeparation des quatre caruncules, & des autres parties voiſines, leſquelles en ſont meurtries, & quelquefois déchirées, & de là eſt cauſée la douleur qu'elles diſent ſentir alors, comme ſi on les piquoit ou égratignoit, dont elles ne ſe plaignent jamais tant dans les accouchemens ſuivans, à cauſe que ces parties ayant une fois donné paſſage à un enfant, ſe relâchent & s'étendent aprés bien plus facilement, & avec d'autant moins de peine & de douleur, que la choſe a été plus ſouvent reïterée.

On doit bien prendre garde à ne pas negliger ces contuſions, & ces déchiremens, de peur qu'ils ne ſe convertiſſent en ulceres malins: car la chaleur & l'humidité de ces lieux, outre les immondices qui s'en écoulent continuellement, y contribueroient facilement, ſi on n'y apportoit les remedes convenables. C'eſt pourquoy auſſi-tôt que la femme ſera accouchée, s'il n'y a que de ſimples contuſions & écorchures, on luy mettra ſur les parties baſſes, pour en appaiſer la douleur, un petit cataplaſme, comme nous avons déja dit en un autre lieu, fait avec les œufs frais, dont on mêlera le jaune & le blanc avec huile d'amandes douces, lequel on fera un peu cuire dans une écuelle ſur les cendres chaudes, en remuant le tout avec une cueiller, juſques à ce qu'il ſoit un peu lié; puis l'ayant mis ſur des étoupes fines, ou ſur un linge, on l'appliquera chaudement ſur tout l'exterieur de la vulve, l'y laiſſant pendant cinq ou ſix heures; aprés quoy on l'ôtera pour mettre de côté & d'autre ſur chacune des lévres de petits linges trempez en huile d'hyperi-con; & en les renouvellant deux ou trois fois le jour, ou étuvera ces parties avec eau d'orge & miel de Narbonne, pour les nettoyer des excrémens qui s'écoulent de la Matrice; & quand la femme voudra uriner, on les garnira de quelque linge, pour empêcher que l'urine tombant deſſus, ne luy excite grande cuiſſon & douleur: mais ſi ces écorchures ſont fort douloureuſes, on preferera

préferera l'huile d'œuf tirée ſans feu à tous autres remedes.

La contuſion de ces parties eſt quelquefois ſi grande, qu'il ſe fait inflammation des grandes lévres, où il ſe forme un abſcés aſſez conſiderable, comme je l'ay vû arriver en quelques rencontres, par les violences que la Sagefemme avoit faites à ces parties. En ce cas on donnera iſſuë à la matiere qui s'y ſera faite, vers le lieu le plus declive & le plus commode; aprés l'évacuation de laquelle on fera une injection déterſive dans la cavité où elle étoit contenuë, avec eau d'orge & miel, qu'on animera avec un peu d'eſprit de vin, s'il y avoit danger de corruption; & au ſurplus, on panſera l'ulcere ſelon que l'art le requiert.

Mais il arrive quelquefois par un bien plus fâcheux & déplorable accident, que toute la partie inferieure de la fente, que nous appellons la fourchette, ſe déchire en la ſortie de l'enfant, juſques au fondement, par le moyen de quoy les deux trous, ſçavoir celuy de la Matrice & celuy de l'*anus*, ſe mettent à l'exterieur tout-à fait en un, qui à cauſe de ſon énorme grandeur, reſſemble pour lors à la bouche d'un antre affreux. Si on laiſſoit un tel déchirement ſans en faire la réünion, la femme devenant groſſe une autre fois, accoucheroit enſuite avec bien plus de facilité, & ſans être en danger de la recidive qui s'y fait ordinairement, quand ces parties ſe ſont repriſes aprés cet accident; mais auſſi lors qu'elles demeurent disjointes & ſeparées de la ſorte, les femmes en ſont ſi incommodées, à raiſon des excrémens, qui barboüillent & infectent tellement toute leur nature, & les rendent ſi dégoutantes à leur mary, & à elles-mêmes, comme encore ſi peu convenables au coït, qu'il vaut mieux en faire la reünion incontinent aprés l'accouchement. C'eſt pourquoy ayant nettoyé avec gros vin tiede tout le lieu déchiré, des excrémens qui peuvent être coulez entre ſes lévres, on y fera une ſuture aſſez forte, à points ſeparez, y en faiſant un, ou deux, ou plus, ſelon la longueur de la ſeparation, & prenant à chacun des points aſſez de chair pour empêcher qu'ils ne quittent; aprés quoy on panſera la playe avec baume agglutinatif, tel qu'eſt celuy d'*Arceus*, ou avec quelqu'autre de ſemblable nature, y mettant quelques linges pardeſſus, qui puiſſent empêcher autant qu'il eſt poſſible, que l'urine & les autres excrémens n'y découlent; car par leur acrimonie ils y cauſeroient grande cuiſſon & douleur; & afin que ces parties ſe réüniſſent plus facilement, la femme aura toûjours ſes cuiſſes l'une contre l'autre ſans les écarter aucunement, la traitant ainſi juſques à parfaite guériſon. Mais ſi enſuite de cela

elle devient encore groſſe, elle ſera obligée, pour ne pas tomber en pareil accident, d'oindre ſouvent ces parties avec huiles & graiſſes émollientes ; & lorſqu'elle ſera en travail, elle ne s'épreindra ſi fortement tout d'un coup ; mais elle laiſſera faire peu à peu la nature, qui ſera aidée par une Sagefemme, ou plûtôt par un Chirurgien bien entendu en ſon Art, lequel étant averti de la premiere diſgrace, fera ſon poſſible pour en éviter une ſeconde : car ordinairement ces parties ayant été déchirées une fois, il eſt bien difficile que la recidive ne vienne à l'accouchement ſuivant ; à cauſe que la cicatrice qui s'y fait, retreſſit encore les lieux davantage ; c'eſt pourquoy il ſeroit à ſouhaiter, pour plus grande ſeureté, que la femme ne fît plus d'enfans ; afin de ne pas retomber en la même peine ; & ſi pour avoir negligé un tel déchirement, les lévres en étoient cicatriſées, il faudra, ſi on veut y remedier, en renouveller la cicatrice avec bons ciſeaux, ou avec le biſtoury, comme on fait au bec de liévre, ou lévres fenduës ; aprés quoy on en fera la réünion de la même façon que ſi elles étoient nouvellement ſeparées. Je ne conſeille pas neanmoins à aucune femme de ſe faire faire une operation ſi douloureuſe, pour la ſimple décoration d'une partie qu'elle ne doit jamais expoſer à la vûë.

J'ay obſervé que ces parties exterieures de la vulve ſe déchirent bien moins dans la ſortie de l'enfant aux femmes qui ont les lévres de la partie honteuſe peaucieres & pendantes, qu'à celles qui les ont fermes & charnuës ; & que ces déchiremens ſe font auſſi d'autant plus conſiderables, que les douleurs de l'accouchement ſont violentes & ſubites ; car ces lévres dans les douleurs mediocres ſe dilatant & étendant peu à peu, ne ſe déchirent pas ſi-tôt, que quand elles ſouffrent tout d'un coup un violent effort.

Il arrive auſſi quelquefois que le col de la veſſie, qui a été tres-fortement comprimé pendant trois ou quatre jours par la tête de l'enfant qui ſera reſtée au paſſage, ne pouvant durant tout ce temps donner libre iſſuë à l'urine qui eſt retenuë en la veſſie, vient à s'enflammer, & à ſuppurer entierement, par la pourriture qui ſurvient ordinairement aux parties baſſes de la femme, aprés ces ſortes d'accouchemens fâcheux ; enſuite dequoy il y reſte des fiſtules, qui cauſent une iſſuë involontaire de l'urine, qui eſt tres-incommode à la pauvre femme qui en eſt affligée, & même incurable, quand la fiſtule eſt grande, & qu'elle procede d'une entiere perte de la ſubſtance du col de la veſſie qui a ainſi ſuppuré. Mais ſi elle eſt petite, & qu'il y ait peu de ſubſtance perduë, elle guerit quelquefois aprés

un ou deux mois d'incommodité. Ce fâcheux accident arrive le plus ſouvent dans le premier accouchement,à cauſe que la tête de l'enfant fait pour lors une plus grande contuſion de ces parties qui n'ont pas encore été dilatées, que dans les autres accouchemens qui ſuivent, où elles ſouffrent plus facilement, & ſans aucun préjudice, la diſtenſion qu'elles ont déja reçuë, à moins que la groſſeur du dernier enfant n'excedât beaucoup celle du premier; auquel cas l'accident pourroit bien arriver pour le même ſujet.

Mais c'eſt aſſez ſouvent mal à propos qu'on blâme le Chirurgien, ou la Sagefemme, les accuſant à tort d'avoir été cauſe de ces fâcheux accidens, qui arrivent ordinairement ſans qu'il y ait eu aucunement de leur faute : car quelque expert que ſoit le Chirurgien, il eſt quelquefois impoſſible qu'il les puiſſe empêcher, & principalement s'il eſt appellé trop tard pour ſecourir la femme. C'eſt pourquoy on ne luy en doit pas imputer la faute, comme faiſoit la ſœur d'un Notaire de *Paris*, que je fus voir à *Fleury* prés de *Meudon*, le 1. Septembre 1671. laquelle taxoit de grande imprudence un Chirurgien de *Paris*, dont elle avoit été accouchée il y avoit quatre ans (quoyqu'il eût pour lors plus grande reputation qu'aucun autre pour le fait des accouchemens) l'accuſant de luy avoir arraché une partie de la veſſie, en luy tirant avec violence ſon enfant hors du ventre : Mais comme l'ignorance de la veritable cauſe de ſon mal la faiſoit être de ce ſentiment, je la deſabuſay, autant qu'il me fut poſſible, & ſon mary qui avoit toûjours eu cette penſée auſſi-bien qu'elle, en leur epxliquant & faiſant entendre que la ſeule pourriture qui étoit arrivée en ces parties aprés ſon accouchement, pour les raiſons que j'ay dites cy-deſſus, avoit fait une perte de la plus grande partie de la ſubſtance du col de la Matrice, & de tout celuy de la veſſie, d'où procedoit une iſſuë involontaire d'urine qu'elle avoit toûjours euë depuis ce temps-là, accompagnée d'une continuelle & inſupportable douleur, qui luy faiſoit traîner une vie languiſſante & miſerable, que je crûs devoir bien-tôt ſe terminer par la mort de cette pauvre femme, à cauſe du mauvais état où je la vis pour lors ; ce qui arriva en effet quelques jours aprés, comme je l'avois prédit à ſon mary.

CHAPITRE VIII.

Des tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes.

LE plus commun accident dont la plus grande partie des femmes sont ordinairement incommodées durant leurs couches, est celuy des tranchées qui leur arrivent peu de temps aprés être accouchées. Nous avons montré cy-devant comme on avoit coûtume de les prévenir, en faisant prendre aux femmes incontinent aprés l'accouchement, une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires ; mais comme assez souvent, quoy qu'on se soit servi de ce remede, la femme ne laisse pas d'avoir ensuite beaucoup de douleurs dans le ventre, il nous faut maintenant rechercher quelles peuvent être les differentes causes de toutes ces douleurs qu'on appelle ordinairement, sans aucune distinction, du nom general de tranchées, qu'elles ressentent quelquefois vers les reins aux lombes, & aux aînes, quelquefois dans la Matrice seulement, & quelquefois vers le nombril & par tout le ventre, soit continuellement, ou par intervales avec quelque relâche, en un lieu fixe, ou tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; toutes lesquelles reflexions nous font distinctement connoître leurs differentes causes, selon quoy il faut diversifier les remedes.

Ces tranchées ou douleurs de ventre arrivent le plus souvent pour une seule de ces quatre causes, ou pour plusieurs jointes ensemble. La premiere par des vents contenus dans les intestins, dont ils se remplissent facilement incontinent aprés l'accouchement ; tant parce qu'ils ont alors bien plus d'espace pour se dilater, qu'ils n'en avoient quand l'enfant étoit dans la Matrice, par laquelle ils étoient comprimez ; qu'aussi parce que les alimens, & les matieres contenuës, tant en eux, que dans l'estomac, ont été tellement broüillez & agitez de côté & d'autre durant les efforts de l'accouchement, par les épreintes frequentes qui font toûjours grandes compressions du ventre, que la digestion ne s'en est pas pû bien faire ; d'où il s'ensuit quelquefois un flux de ventre, ou génération de vents, qui sont cause des tranchées que la femme ressent pour lors vagues par tout le ventre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que ces vents ou les matieres s'y portent plus ou moins, & quel-

quefois aussi vers la Matrice, à cause de la compression & de la commotion qu'y font les intestins qui en sont extrémement agitez.

La deuxiéme cause de ces tranchées & douleurs de ventre, qui ne fait pas moins de peine à la femme que la premiere, est celle qui provient de quelque corps étrange resté dans la Matrice aprés l'accouchement, qu'elle s'efforce d'expulser par de continuelles épreintes; & c'est par fois quelque espece de faux-germe, ou plûtôt une portion de l'arrierefaix, & fort souvent des caillots de sang qui causent cet accident, lequel ne cesse jamais que ce qui est ainsi contenu dans la Matrice n'en soit sorti. Pour lors ces douleurs sont presque pareilles à celles que la femme avoit avant que d'être accouchée, & ne diminuënt point par les lavemens, comme font celles qui sont causées de vents; mais bien au contraire elles en sont excitées & augmentées, jusques à ce que ces corps étranges ayent été entierement expulsez ou tirez de la Matrice.

En troisiéme lieu les tranchées sont souvent causées par la suppression subite des vuidanges, la matiere desquelles emplissant avec abondance toute la substance de la Matrice, en fait grand distension, & y cause inflammation par son séjour, laquelle se communique par le moyen du peritoine à toutes les parties du bas ventre, pour raison de quoy il s'enfle, se tend, & devient extrémement dur, lequel accident continuant cause souvent la mort à la femme en tres-peu de temps.

Enfin la quatriéme & derniere cause de ces douleurs de ventre procede de la violente extension des ligamens de la Matrice, arrivée par un rude & fâcheux travail. En ce cas les douleurs tiennent plus fixement aux reins, aux lombes & aux aînes, qu'en autre part, à cause que ce sont les lieux où ces ligamens sont attachez. Ce n'est pas que ces douleurs ne se communiquent aussi quelquefois par continuité à toute la Matrice; & d'autant plûtôt, si elle a souffert quelque contusion dans un violent accouchement.

On tient par une opinion commune, que la femme n'est pas tant travaillée de tranchées dans sa premiere couche, que dans les suivantes; ce qui est neanmoins entierement contraire au sentiment d'*Hypocrate*, qui dit au 1. livre des Maladies des Femmes, & au liv. de la Nature de l'Enfant, que les femmes sont beaucoup plus travaillées de douleurs dans leur premier accouchement, & dans le temps des purgations de leurs couches, que dans ceux qui suivent; mais l'experience journaliere nous fait voir que cela arrive quel-

quefois indifferemment, ſelon que les differentes diſpoſitions preſentes y contribuënt plus ou moins, ſans que pour raiſon du premier ou du dernier accouchement, il y ait aucune regle tout-à-fait certaine : car j'ai vû beaucoup de femmes être auſſi incommodées de tranchées dans leur premiere couche que dans les ſuivantes ; cela dépendant de la diſpoſition que le ſang a plus ou moins grande, en quelques femmes qu'en d'autres, à ſe coaguler dans la Matrice.

Cette diſpoſition peut proceder de deux cauſes ; la premiere ſelon que le ſang eſt plus ou moins en mouvement par l'agitation du travail ; & la ſeconde, ſelon qu'il eſt plus ou moins fibreux. Or le premier accouchement des femmes étant pour l'ordinaire plus laborieux que les autres, leur ſang a moins de diſpoſition à ſe cailler incontinent aprés l'accouchement, tant parce qu'il eſt pour lors en plus grand mouvement, qui fait qu'il ſort en liqueur hors de la cavité de la matrice, ſans y ſéjourner, auſſi-tôt qu'il eſt ſorti de ſes vaiſſeaux, que parce qu'il eſt auſſi en ce temps plus ſereux : car les femmes beuvant beaucoup pour appaiſer la grande alteration que leur cauſe l'agitation de leur travail, les fibres de leur ſang ſont plus diviſez par l'abondante liqueur de la boiſſon, dont toutes leurs arteres & leurs veines s'empliſſent extraordinairement ; ce qui peut (ce me-ſemble) contribuer en quelque façon à faire que les femmes ne ſont pas ordinairement ſi travaillées de tranchées dans leur premier accouchement, que dans les ſuivans.

A ces deux cauſes j'en ajoûte une troiſiéme, qui eſt que l'orifice interne de la Matrice, qui n'avoit jamais été dilaté, ſouffrant une plus grande violence dans le premier accouchement par la ſortie de l'enfant, & en étant pour ce ſujet plus debilité, il ne peut pas ſe refermer ſi-tôt que dans les ſuivans, où ne ſouffrant pas un ſi grand effort, il fait bien plus facilement ſon action, qui eſt de ſe refermer en ſe contractant aprés l'accouchement ; quoy faiſant, il retient dans la Matrice le ſang qui coule des vaiſſeaux, lequel étant ainſi retenu, y forme de gros caillots, qui tenant lieu de corps étrange, & augmentant de volume par le nouveau ſang qui y affluë, font une diſtenſion douloureuſe de cette partie, en l'empêchant de ſe contracter, comme elle s'efforce de faire aprés la ſortie de l'enfant.

Il faut remedier à toutes ces douleurs ſelon leurs differentes cauſes ; & pour prévenir, comme nous avons dit, les tranchées qui pourroient être excitées par des vents, on fera prendre à la femme

aussi-tôt qu'elle sera accouchée, de l'huile d'amandes douces, & du syrop de capillaires mêlez ensemble: quelques-uns estiment mieux l'huile de noix bien saines; mais elle est aussi de bien plus mauvais goût que l'autre. Ce remede sert à lenir, & enduire par son onctuosité tout le dedans des intestins, au moyen de quoy ce qui est contenu en eux s'écoule plus facilement par bas. Mais comme nous avons dit autre part, cette drogue est si dégoûtante, qu'elle fait quelquefois pour ce sujet plus de préjudice qu'elle n'apporte d'utilité. C'est pourquoy je prefererois un bon boüillon à la viande, bien chaud, pour celles qui ont grande aversion de cette huile. D'autres donnent un demy verre de bon hypocras; mais il peut en cet état, où la femme est toûjours grandement émûë, causer une pire maladie, en faisant venir la fiévre. Il y a des Sagefemmes qui font prendre aussi à l'accouchée quelques goutes de sang de son arrierefaix, qu'elles mêlent avec l'huile & le syrop que nous avons dit, croyant superstitieusement que ce sang ait une vertu particuliere pour la garentir des tranchées; mais c'est un remede qui est plus capable de luy faire mal au cœur, que de la soulager en aucune maniere.

Or pour prévenir & empêcher encore d'autant mieux ces sortes de tranchées, la femme tiendra son ventre bien chaudement, & prendra pareillement garde à pas boire sa ptisanne trop froide, & si ces tranchées la tourmentoient beaucoup, on luy mettra de temps en temps des linges chauds sur le ventre, y faisant une onction d'huile d'amandes douces, ou bien on y appliquera une grande aumelette d'œufs, faite avec l'huile de noix, sans le serrer trop avec son bandage; & pour mieux évacuer les vents qui sont dans les intestins, le jour suivant on luy donnera quelque clystere fait avec la décoction des herbes émollientes, dans laquelle on aura fait boüillir un peu de graine de lin, y ajoûtant ensuite deux ou trois onces de miel, avec autant d'huile d'amandes douces, ou bien de bon beurre frais, & réïterant ce clystere, s'il est besoin, ou autre, selon que la necessité le requierera: Et si les tranchées procedoient d'un flux de ventre, on y remedieroit comme j'enseigneray cy-aprés au 14 chap. de ce 3. livre.

Les femmes de qualité ont coûtume de prendre, aussi-tôt qu'elles sont accouchées, le boüillon d'une vieille perdrix cuite avec des porreaux, prétendant que ce boüillon a une vertu particuliere pour appaiser les tranchées; d'autres préferent un boüillon au lait, dans lequel on mêle cinq ou six noix pilées avec un peu de sucre,

passant le tout chaudement à travers un linge; & d'autres font & prennent plusieurs autres remedes, que les femmes s'enseignent par tradition de l'une à l'autre, que j'ai tous trouvez également inutiles, quand les tranchées procedent (comme il arrive ordinairement) des caillots de sang retenus en la Matrice. C'est pourquoy si par tous ces moyens les douleurs du ventre ne sont pas appaisées, on peut s'assûrer qu'il y a quelque autre cause qui les entretient.

Si on connoît qu'il y ait quelque corps étrange retenu dans la Matrice, on en procurera l'expulsion, ou on le tirera dehors, en portant les doigts à son entrée, comme il a été dit en parlant de l'extraction du faux germe; & si ce sont des gros grumeaux & caillots de sang, qui étant pareillement retenus causent des douleurs, elles ne manqueront pas de cesser aussi-tôt qu'on les aura tirez; mais le même accident recommencera dans peu, s'il s'écoule encore de nouveau sang dans le fond de la Matrice, & qu'il s'y coagule derechef, comme il arrive assez souvent; car elle ne peut rien souffrir de contenu dans sa capacité aprés l'accouchement; & j'ay fort souvent observé que les plus douloureuses tranchées qui arrivent aux femmes durant les premiers jours aprés leur accouchement, procedent de quelques caillots de sang contenus dans la Matrice, qui leur causent, comme j'ay dit, des douleurs presque semblables à celles qui précedent l'accouchement; lesquelles ne cessent pas ordinairement devant que les caillots de sang qui les causoient, ayent été expulsez. La plûpart des Gardes, & quelques Sagefemmes prennent par ignorance ces caillots de sang pour des faux-germes restez dans la Matrice aprés l'accouchement, & principalemeut lorsque ce sang s'est insinué dans les replis de quelque portion des membranes de l'enfant, qui étoit restée attachée à la Matrice ensuite de l'accouchement.

Ces caillots se forment ainsi dans la cavité de la Matrice, & s'y arrêtent, à cause que son orifice interne, qui se referme incontinent aprés que la femme est accouchée, empêche le sang d'en sortir aussi-tôt qu'il est hors de ses vaisseaux; ce qui fait qu'il s'en forme dans le commencement un petit grumeau, qui grossissant peu à peu par le sang qui coule des vaisseaux qui sont tout autour, cause aprés cela de grandes douleurs, par la distension qu'il fait de la Matrice; & souvent aprés que le premier caillot a été expulsé, il s'en forme encore d'autres ensuite durant le premier & le second jour; & ces caillots sont quelquefois de deux ou trois differentes couleurs plus ou moins rouges, & noirâtres en differentes parties, selon

ſelon que le ſang, qui en eſt la ſeule matiere, eſt plus ou moins nouvellement ſorti de ſon vaiſſeau, & qu'il a ſéjourné plus ou moins de temps dans la Matrice, qui en ſe contractant & ſe reſſerrant aprés l'accouchement au tour de ces caillots, qui ſe forment de la ſorte dans ſa cavité, les rend d'une conſiſtance aſſez ferme, aprés que la ſeroſité s'en eſt écoulée par cette contraction; en telle façon que leur couleur, leur conſiſtance, & leur figure ſemblable à celle de la cavité de la Matrice, dans laquelle ils ont été comme moulez, font que beaucoup de gens qui ne s'y connoiſſent pas, les prennent pour des faux-germes; & ces caillots ſe groſſiſſans de plus en plus par l'accumulation du nouveau ſang qui ſort des vaiſſeaux, font une diſtenſion douloureuſe de la Matrice, en l'empêchant de ſuivre ſon mouvement naturel, qui eſt de ſe contracter en ſoy-même aprés l'accouchement.

Lorſque la femme aura une ſuppreſſion ſubite de ſes vuidanges, qui s'écouloient auparavant en grande abondance, il ne faut pas rechercher d'autre cauſe des douleurs qu'elle peut endurer dans le ventre, & le remede le plus ſalutaire eſt d'en procurer l'évacuation; ce qu'on fera par clyſteres qui attirent en bas, par fomentations chaudes & aperitives ſur les parties genitales, & par la ſaignée du pied, qui ſera précedée de celle du bras, ſi les accidens le requierent,

Quant à ce qui eſt des douleurs que la femme peut ſentir aux lombes & aux aînes, qui viennent à raiſon de la grande diſtenſion, ou de la ruption en partie des ligamens de la Matrice qui ſont attachez vers ces endroits, le ſeul repos, & la bonne ſituation du corps ſuffiront pour les fortifier & raffermir, ſans plus grand remede; parce qu'on n'en peut pas porter actuellement où ils ſont ſituez; obſervant cependant un bon regime de vivre, & n'oubliant pas en toutes ces differentes cauſes de tranchées & douleurs de ventre, de bien conduire l'évacuation naturelle des vuidanges; car c'eſt un des principaux moyens pour en obtenir une bonne iſſuë.

CHAPITRE IX.

Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la Femme; d'où elles viennent; & les signes des bonnes & des mauvaises.

JE ne trouve pas que la plûpart des Auteurs ayent assez particulierement fait la recherche de la cause des vuidanges qui s'évacuent durant les couches de la femme, pour nous faire veritablement connoître ce que c'est, soit pour leur nature, disant que c'est le sang qui avoit coûtume d'être purgé tous les mois avant la grossesse, lequel s'étant amassé & accumulé autour de la Matrice, vient à s'écouler quand elle est ouverte aprés l'enfantement; soit pour la quantité de cette évacuation, & pour la longueur du temps qu'elle doit durer. L'Ecriture sacrée, au chap. 12. du Levit. ordonne à la femme qui enfante un mâle, de demeurer au sang de sa purgation durant trente-trois jours, & à celle qui fait une femmelle, d'y rester pendant soixante-six jours. *Hypocrate* au livre de la nature de l'enfant, & au premier livre des Maladies des Femmes, veut que cette évacuation soit au premier jour d'une hémine & demie, de laquelle mesure (qui étoit commune de son temps) nous n'avons pas une connoissance bien certaine; car les uns disent que c'étoit celle de nôtre demi-septier, & les autres celle de chopine ou environ. Il veut aussi qu'elle dure trente jours au plus, & vingt au moins pour un mâle; & quarante-deux jours au plus, & vingt-cinq au moins pour une femelle, diminuant chaque jour peu à peu, jusques à ce qu'il ne fluë plus rien, & que l'évacuation soit parfaite. *Galien* dit que ces vuidanges sont seulement les humeurs vicieuses, & le residu & superflu du sang dont l'enfant s'est nourri pendant qu'il étoit au ventre de la mere. Mais voicy à peu prés de quelle maniere je conçois que cette évacuation se fait, & la raison pour laquelle ces vuidanges diminuent de jour en jour, & changent de couleur, de consistance & de qualité, selon les differens temps.

Aussi-tôt que l'enfant est hors de la Matrice, il coule encore dans cet instant beaucoup d'eaux, outre celles qui étoient déja sorties auparavant par la ruption des membranes. Ces eaux pour lors sont assez souvent sanglantes; non qu'elles soient telles de leur na-

ture, mais parce qu'il y a du ſang mêlé avec elles, qui ſortant des vaiſſeaux de la Matrice, les rend ainſi rougeâtres ; mais incontinent aprés que l'arrierefaix en eſt tout-à-fait détaché, on voit couler le ſang tout pur : Et le ſujet pour lequel ces vuidanges fluent beaucoup, & ſont extrémement rouges le premier jour, eſt que les vaiſſeaux contre leſquels cet arrierefaix étoit joint & attaché dans la Matrice, ſont tout recemment ouverts ; mais le ſang coulant peu à peu avec moins d'abondance, à cauſe que la plus grande plenitude a été évacuée dans l'abord, il s'en caille & grumele quelques petites gouttes à lextrémité de tous ces vaiſſeaux, dont ils ſont bouchez, aprés quoy il ne s'en écoule plus que la partie la plus ſereuſe : C'eſt d'où vient que ces vuidanges commencent le deuxiéme & le troiſiéme jour à être plus pâles & moins teintes, & qu'enſuite de cela leur couleur ſanglante diminuë toûjours, à proportion que les vaiſſeaux ſe referment, juſques à ce qu'elles ſortent comme blanches ; ce qui arrive lorſque ces vaiſſeaux étant preſque entierement clos & réünis, il n'en diſtile plus que de ſimples humiditez, comme auſſi de toute la ſubſtance de la Matrice, à travers laquelle il en ſuinte & tranſude pareillement beaucoup. Or ces humiditez ſereuſes acquierant par la chaleur de ces lieux une conſiſtance un peu épaiſſe, & plus ou moins, ſelon qu'elles en ſortent en grande ou en petite quantité, & ſelon la longueur du temps qu'elles y ſéjournent, pour lors les vuidanges ſont preſque ſemblables en couleur & conſiſtance à du lait trouble: ce qui fait croire à tout le monde, que c'eſt celuy des mamelles qui s'évacuë ainſi par bas ; mais dans la verité, c'eſt un pur abus, qui eſt auſſi grand qu'il eſt commun.

Pour moy je ne reconnois pas d'autre cauſe du changement ordinaire de la couleur & de la conſiſtance de ces vuidanges, comme auſſi de la diminution de leur quantité, que celle que nous voyons journellement dans la ſuppuration d'une grande playe faite en une partie charnuë : car dans le premier abord que la playe eſt faite, il s'en écoule du ſang tout pur, & en quantité aſſez grande, à cauſe des vaiſſeaux qui ſont pour lors ouverts ; mais quelque temps aprés, & pendant le premier & ſecond jour, il n'en ſuinte plus que des ſeroſitez ſanglantes, d'autant que quelques petites portions de ce ſang s'étant caillées aux ouvertures de vaiſſeaux, ils en ſont en partie bouchez ; & l'étant enſuite davantage, il en ſort comme un pus blanc, lequel provient des humiditez, qui tranſudant à travers la ſubſtance des chairs, & de ces vaiſſeaux qui ont été nouvelle-

ment refermez, acquierent une consistance épaisse & blanchâtre par la chaleur de la partie, & par le séjour qu'elles y font. Or pour concevoir la chose par cette comparaison, il faut s'imaginer qu'il se fasse une espece de playe à la Matrice par le détachement de l'arrierefaix, à raison de quoy il arrive, s'il faut ainsi dire, une espece de suppuration, dont le pus & les excrétions sont les vuidanges qui s'en écoulent.

Ceux qui croyent, quand ces vuidanges sont blanches, que ce soit le lait des mamelles qui fluë par la Matrice, se fondent sur ce qu'il s'évade ordinairement des mamelles à mesure que cette évacuation se fait; & disent outre cela, qu'on voit bien à la couleur & à la consistance, que c'est effectivement du lait; mais s'ils sçavoient bien l'anatomie, ils connoîtroient qu'il n'y a aucun conduit qui ait pour ce sujet communication des mamelles avec la Matrice; si ce n'est qu'ils pensent que cela se fasse par le moyen de cette anostomose imaginaire de la veine mammaire avec l'épigastrique; ce qui absolument ne peut pas être; parce que l'une & l'autre de ces deux veines ne vont aucunement aux mamelles ni à la Matrice, comme il se voit manifestement par l'anatomie; car la mammaire vient de la soûclaviere pardessous le *sternon* sans donner aucun rameau aux mamelles, & sans même les toucher; & l'épigastrique naît des iliaques, sans avoir aucune communication avec la Matrice.

Dulaurens qui sçavoit bien qu'il étoit impossible pour cette raison, que le lait passât des mamelles à la Matrice par une telle voye, se figure un autre chemin qui est aussi éloigné de la verité que le premier. Son opinion est que le lait & le sang refluent des veines thoraciques, qui arrosent les mamelles à la veine axillaire, & puis de l'axillaire au tronc de la veine cave, par la continuité duquel ils découlent dans le rameau hypogastrique, & de là finalement dans la Matrice. Mais outre qu'il seroit bien difficile que le lait qui auroit fait un tel chemin, pût sortir, sans être tout-à-fait mêlé avec le sang, c'est que le mouvement circulaire du sang qu'il ne connoissoit pas, nous montre tres évidemment que cela est impossible, à cause qu'il remonte au cœur par la partie inferieure de la veine cave, sans qu'elle puisse rien apporter à la Matrice; c'est ce qui fait voir qu'il n'a pas mieux rencontré que les autres, pour nous faire connoître comment cela se peut faire.

Quant à moy je croy avec beaucoup plus de raison, ce me semble, que ce n'est pas le lait des mamelles, qui s'évacuë de la sorte

par ces vuidanges; mais que ce sont seulement ces humiditez abondantes & superfluës, qui distilent & transudent des vaisseaux & de la substance de la Matrice, comme je l'ay expliqué ; par le moyen de quoy toute l'habitude du corps étant beaucoup desemplie, il n'en reste pas assez pour être porté aux mamelles, & n'y affluant plus rien, ou peu de chose, ce qui est contenu en elle est dissipé par la transpiration, & digeré par la chaleur naturelle des parties ; car le lait par cette évacuation se tarit ainsi que nous pourrions voir la chose arriver à un étang qu'on voudroit dessécher, duquel il ne seroit pas absolument necessaire de faire écouler les eaux qui le forment; mais il suffiroit seulement de détourner le ruisseau qui en seroit la source pour le conduire en un autre lieu; ce qu'ayant fait, & ne fluant plus de nouvelles eaux en cet étang, il se tariroit bien tôt, tant pour être dissipé en vapeurs, que pour être imbû de la terre sur laquelle il a son lit. C'est pourquoy par même raison, si nous voyons que les Nourrices n'ont pas ordinairement leurs purgations, c'est à cause que toutes les humeurs abondantes en leurs corps, étant portées aux mamelles & vuidées au moyen du continuel succement qu'en fait l'enfant, il n'en reste pas de superfluës qui puissent être la matiere des menstruës ; & il n'est pas besoin pour ce sujet que ce sang menstruel soit porté de la Matrice aux mamelles, afin que le lait des Nourrices en soit engendré; mais il suffit que les humeurs fluent vers elles, sans aller à la Matrice. De même, il n'est pas necessaire que le lait des mamelles soit porté à la Matrice pour être évacué par ces vuidanges ; car c'est assez seulement que les humeurs soient attirées & portées vers elle, sans aller aux mamelles. *Natura enim ita fert, ne humor locis pluribus simul erumpere soleat*, *inquit Arist. c.* 11. *lib.* 7. *de hist. anim.*

Nous ne devons pas aussi croire, comme quelques-uns s'imaginent, que le sang qui coule aprés l'accouchement, soit un sang mauvais & corrompu, & seulement le residu du meilleur que l'enfant a pris pour sa nourriture, comme aussi qu'il soit resté vers ces lieux durant tout le temps de la grossesse; car c'est un sang qui sortant immediatement des vaisseaux, qui sont pour lors ouverts par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, est tout semblable à celuy qui est au reste du corps, auquel il ne se remarque incontinent aprés l'accouchement aucun changement, si ce n'est par autant d'alteration que luy peut causer la disposition du lieu d'où il sort, & selon qu'il fluë promptement ou doucement, & qu'il est mêlé avec les autres immondices qui s'écoulent en ce temps, ou qu'il fait de

séjour dans la Matrice, aprés être hors de ses vaisseaux. S'il étoit ainsi resté autour de la Matrice, comme quelques-uns veulent, ou en elle, sans avoir eu le mouvement circulaire pendant toutle temps de la grossesse, il est tres-certain qu'il se seroit pourri par necessité, de même que nous voyons que l'eau d'une mare, faute d'agitation & de mouvement, est infectée & corrompuë: Mais il n'y a pas d'autre superfluité ou residu de la nourriture de l'enfant, que ce sang grossier, dont toute la masse de l'arrierefaix est pleine.

Aprés avoir fait connoître la nature & qualité de ces vuidanges, nous dirons que tant à l'égard de la quantité, que du temps & de la durée de cette évacuation, il n'y a pas de regle certaine & particuliere; car aucunes femmes en ont beaucoup, & long-temps; & d'autres fort peu, tant pour ce qui est de leur quantité, que pour leur durée. Cela se fait & arrive ordinairement selon la saison, la region, & l'âge, selon le temperament plus ou moins chaud & humide, la maniere de vivre, l'habitude plus ou moins replete, & selon que les vaisseaux restent plus ou moins long-temps ouverts; mais en general nous voyons que l'évacuation des vuidanges de la couche est ordinairement d'autant plus abondante, & dure d'autant plus long-temps, que l'enfant dont la femme ast accouchée est gros; & que cette évacuation est le plus souvent achevée en quinze ou vingt jours, & plûtôt ou plus tard, selon les choses que nous venons de remarquer; & indifferemment tant pour les femmes qui sont accouchées d'un mâle, que pour ceux qui ont fait une femelle; pendant quoy les vuidanges diminuent continuellement en quantité de jour en jour, jusques à ce qu'elles cessent tout-à-fait à la fin de ce temps; aprés lequel les lieux restent encore quelque peu humides, sans qu'il fluë manifestement aucune autre chose, sinon à celles qui sont fort sujettes aux fleurs blanches, ou à celles qui usent du coït peu de jours aprés qu'elles sont accouchées; à cause que par son action toute la Matrice est agitée, & les humeurs y affluant pour ce sujet en grande abondance, empêchent que ces vaisseaux ne se puissent refermer si facilement qu'ils font à celles qui demeurent en repos: C'est ce qui fait que certaines femmes ont quelquefois de continuelles vuidanges avec une grande pésanteur de la Matrice durant plus de six semaines ou deux mois entiers aprés leur accouchement, & même quelquefois encore plus long-temps, parce qu'elles ne s'abstiennent pas du coït comme elles devroient faire. Il n'est pas de même de la femme, que des femelles de certains animaux, qui souffrent le mâle & conçoivent, comme font

les lapines, dés le même jour qu'elles ont fait leur petits ; car comme elle ſeule abonde plus en menſtruës que tous les autres animaux, elle a auſſi une plus copieuſe & plus longue évacuation de vuidanges, & eſt plus de temps, pour ce ſujet à ſe rétablir aprés ſon enfantement. Ce que nous avons dit, doit s'entendre des accouchemens à terme ; car enſuite de l'avortement, d'autant plus que le *fœtus* eſt petit, & que la femme eſt groſſe de moins de temps, d'autant moins auſſi a-t-elle ordinairement de ces vuidanges.

Les ſignes des bonnes & loüables vuidanges ſont, qu'elles ne ſoient ſanglantes que durant les premiers jours, & qu'elles perdent peu à peu cette teinture de ſang, pour devenir comme blanches ; qu'elles ſoient de conſiſtance égale, ſans aucuns caillots ni grumeaux ; qu'elles n'ayent aucune feteur ni mauvaiſe odeur, & ſoient ſans acrimonie, & qu'elles fluent en une moderée quantité.

Nous diſons premierement, qu'il faut qu'elles ne ſoient ſanglantes que durant les premiers jours ; parce qu'autrement elles ne ſeroient pas de veritables vuidanges, mais un pur flux de ſang qui ſeroit tres-dangereux, & qu'elles perdent peu à peu cette couleur rouge pour devenir comme blanches : ce ſigne nous démontrent que les vaiſſeaux qui avoient été ouverts, ſe referment peu à peu. Secondement, qu'elles ſoient de conſiſtance égale, ſans caillots ni grumeaux ; par ce moyen nous ſommes aſſûrez qu'il n'y a aucun mêlange d'autres matieres étranges, & qu'elles ſont regies par la nature. Troiſiémement ; qu'elles n'ayent aucune feteur ni mauvaiſe odeur, & qu'elles ſoient ſans acrimonie : en ce cas nous connoiſſons qu'il n'y a pas danger de corruption, ni d'inflammation à la Matrice. Et enfin qu'elles fluent en une moderée quantité, afin que la ſeule ſuperfluité des humeurs en ſoit évacuée ; car ſi les vuidanges fluoient en ſi grande abondance, qu'il en ſurvint ſyncope & convulſion, la femme ſeroit en danger de la vie, comme nous aſſûre *Hypocrate* en l'Aphoriſme 56. du 5. livre. *Si muliebri profluvio convulſio, & animi defectus ſuperveniat, malum eſt.* Si, dit-il, aux flux des femmes, il ſurvient defaillance de cœur & convulſion, c'eſt un mauvais ſigne : Et dans l'Aphoriſme ſuivant il ajoûte : *Menſtruis (ſive lochiis) abundantibus morbi eveniunt, & ſubſiſtentibus accidunt ab utero morbi.* Si les menſtruës, ou vuidanges de la Matrice, fluent trop abondamment, il arrive des maladies ; & ſi elles ſont ſupprimées, cela provient des indiſpoſitions de la Matrice.

Les maladies qui arrivent lorſque les vuidanges flent avec trop d'abondance, ſont comme nous avons dit en ce premier Aphroriſ-

me, la convulsion, & la syncope, ou défaillance de cœur ; & si la femme n'en meurt, elle en est tres-affoiblie; elle amaigrit, elle reste long temps avec les pâles couleurs, les jambes & les cuisses luy enflent, ensuite dequoy elle devient souvent toute bouffie. Et comme les vuidanges trop abondantes ont ordinairement beaucoup de rapport avec la perte de sang qui survient aprés l'accouchement, on y remediera comme nous avons enseigné au 5. chap. de ce 3. liv. Nous voyons neanmoins par experience journaliere, que les femmes incontinent aprés leur accouchement supportent ordinairement une grande évacuation de sang par la Matrice, sans tomber en foiblesse; à cause que leur sang extraordinairement échauffé par l'agitation de leur travail, étant en plus grand mouvement, circule plus promptement ; ce qui fait qu'elles peuvent pour lors perdre plus facilement dix ou douze palettes de sang, sans foiblesse, qu'elles n'en perdroient quatre en d'autres temps. Pour ce qui est des maladies qui viennent de la suppression des vuidanges, nous en ferons mention au chapitre suivant.

CHAPITRE X.

De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause.

LA Matrice est abbreuvée de tant d'humiditez pendant la grossesse, & il affluë de toutes parts une si grande abondance d'humeurs dans l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement ; que s'il ne s'en fait ensuite une suffisante évacuation, la femme est en danger qu'il ne luy arrive plusieurs fâcheux accidens, & souvent même la mort. *Hypocrate* le declare assez bien par ces paroles, au livre de la nature de l'enfant. *Si enim non purgetur mulier à purgationibus partus, morbus magnus ipsam corripiet, & periculum vitæ incurret, nisi cito curetur.* Parce que ces humeurs se corrompant par le séjour qu'elles y font, ne manquent pas d'y causer grande inflammation; c'est ce qui fait que la suppression des vuidanges est un des plus dangereux accidens qui puissent arriver à la femme aprés son accouchement; & principalement si dans les premiers jours (qui est le temps auquel elles devroient beaucoup fluer) elles viennent à s'arrêter entierement & subitement ; car pour lors il survient fiévre aiguë, grand mal de tête, douleur aux mamelles, aux reins & aux lombes, suffocation de Matrice, & une inflammation qui se communique incontinent par tout le bas ventre, lequel devient

devient fort tendu & enflé. Il arrive aussi une grande difficulté de respirer, des étouffemens, des palpitations du cœur, des syncopes, des convulsions avec delire, & souvent la mort, si la suppression continuë; ou si la femme en échappe, elle est en danger qu'il ne se fasse un abscés dans sa Matrice, & même quelque *cancer* ensuite, ou qu'il n'arrive de grands apostémes au bas ventre, à cause de la proximité du lieu; comme aussi des gouttes sciatiques & des clodications, ou des inflammations & des abscés aux mamelles & à la poitrine, si les humeurs sont portées vers ces parties. C'est pourquoy *Galien* au 3. Comm. du 3. Livre des Epid. a eu grande raison de dire, que la suppression des vuidanges qui doivent être évacuées aprés l'accouchement, étoit beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstruës ordinaires.

Les causes de la suppression des vuidanges procedent, ou d'un grand flux de ventre, d'autant qu'il se fait pour lors une trop grande évacuation d'humeurs, qui détourne & fait cesser celle des vuidanges, ou de quelques fortes passions de l'ame, telles que sont la grande peur & la tristesse, ou quelque fâcherie & saisissement; car ces choses concentrent, & font subitement retirer les humeurs au dedans; & par leur trop prompt & soudain retour, elles causent quelquefois la suffocation. Le grand froid arrête les vuidanges; parce qu'il resserre les vaisseaux & les pores de la Matrice, & faisant cailler le sang à leurs orifices, & même dans la substance de la Matrice, il empêche que toutes les humeurs qui y étoient affluées par les douleurs de l'accouchement, n'en exsudent facilement; l'usage des choses astringentes produit encore le même accident, comme aussi le boire trop froid; d'autant que cela empêche que les humeurs qui en sont condensées & épaissies, ne coulent si aisément; & la forte & frequente agitation du corps, en les épanchant & dispersant par toutes les parties, ne permet pas pareillement qu'elles soient évacuées par la Matrice.

Pour bien procurer l'évacuation des vuidanges, il faut que la femme évite toutes ces fortes agitations d'esprit, qui en ont pu causer la suppression; qu'elle soit couchée sur le dos, ayant la tête & la poitrine un peu élevées, se tenant en grand repos, afin que les humeurs soient facilement portées en bas par leur pente naturelle; qu'elle observe un bon regime de vivre, qui tende à chaleur & humidité; qu'elle use plûtôt de viandes boüillies que rôties, & de seuls boüillons avec un peu de gelée, si elle a la fiévre; qu'elle évite toutes choses astringentes; que sa ptisane soit faite avec celles qui

sont un peu aperitives, comme sont les racines de chicorée, de chiendent, & d'asperges, avec un peu d'anis & de houblon; & elle prendra de fois à autre dans un verre de cette ptisane, un peu de syrop de capilaires, & sur tout elle se donnera garde de ne pas boire trop froid. On luy donnera aussi des clysteres qui puissent attirer les humeurs en bas; & on luy étuvera les parties basses d'une décoction émolliente & aperitive, faite avec les mauves, parietaire, camomille, melilot, racines d'asperges, & la graine de lin; de laquelle décoction on pourra aussi faire injection dans la Matrice; & du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuire pour les passer à travers un gros tamis, on fera un cataplasme, auquel ou ajoûtera de l'huile de lis, ou axonge de porc, pour mettre bien chaudement sur le bas ventre, rechauffant de temps en temps ce cataplasme dans sa même décoction. Avec cela on luy fera de fortes frictions tout le long des cuisses & des jambes, principalement vers le dedans, en les lavant chaudement de cette décoction émolliente que nous venons de dire; on pourra même appliquer de grandes ventouses sur le haut des cuisses en leur partie interne. Il ne seroit pas encore mauvais de se servir pour ce sujet d'un parfum fait avec drogues aromatiques, si ce n'est qu'il cause une pesanteur de tête, comme l'a remarqué *Hypocrate* en l'Aphorisme vingt-huitiéme du cinquiéme livre, où il dit, *suffitus aromatum muliebria educit: sæpius verò & ad alia utilis esset, nisi capitis induceret gravitatem.*

Mais durant qu'on met toutes ces choses en usage, on n'oubliera pas la saignée du pied, ou celle du bras, selon que les accidens causez par la suppression des vuidanges le requiert; & il ne faut pas pour lors suivre aveuglément l'opinion de plusieurs femmes, qui croyent que la saignée du bras est pernicieuse en cette occasion. Elles ont presque toutes cette imagination si fortement enracinée dans leur tête, que si une accouchée vient à mourir aprés avoir été saignée du bras, elles ne manquent pas de dire & d'assûrer que cette saignée en a été la cause; mais elles font tels discours sans aucune connoissance; car la saignée du bras doit être quelquefois preferée à celle du pied, & d'autrefois celle du pied se fait plus sûrement que celle du bras: comme par exemple, supposons une femme fort replete d'humeurs, & principalement de sang dans toute l'habitude, qui ait une suppression de ses vuidanges, causée par l'obstruction des vaisseaux qui les devroient laisser écouler, pour raison de quoy une inflammation de Matrice luy soit survenuë, ayant outre cela une grosse fiévre, & une grande difficulté de

respirer, ainsi qu'il arrive ordinairement en ces rencontres: Il est tres-certain que si on saignoit d'abord du pied cette femme, qui est extrémement plethorique, on attireroit vers la Matrice une si grande abondance de ces humeurs, dont toute l'habitude regorge, que son inflammation en seroit beaucoup augmentée, & par consequent tous les accidens de la maladie: Mais il vaudroit bien mieux en ce cas, désemplir au plûtôt l'habitude par la saignée du bras premierement, laquelle on réïtereroit même deux ou trois fois s'il étoit necessaire; aprés quoy les plus pressans accidens étant en partie diminuez, on pourroit fort à propos venir à celle du pied; car par ce moyen la nature qui étoit presque accablée sous le faix de l'abondance des humeurs, en étant allegée d'une partie, domine & regit plus facilement le reste: Mais au contraire, s'il y a suppression de vuidanges, sans apparence de grande plenitude au corps, & sans aucun notable accident, pour lors on peut pratiquer d'abord la saignée du pied, si on le souhaite: Neanmoins je trouverois souvent plus à propos qu'elle fût précedée de quelqu'une du bras, pour dégager par ce moyen plus promptement la poitrine, à laquelle on doit particulierement avoir égard en cette occasion. C'est pourquoy je ne suis pas de l'opinion de *Mercurial*, qui veut qu'en toutes suppressions de vuidanges on saigne toûjours d'abord la femme, du pied, & non pas du bras.

J'ay vû plusieurs femmes avoir tres-peu de vuidanges dans tout le temps de leur couche, sans qu'il leur en arrivât aucun notable préjudice; mais ces sortes de femmes étoient ordinairement beaucoup plus incommodées de l'abondance de leur lait, & d'une pesanteur de Matrice durant quelque temps, que celles qui ont leurs vuidanges en une raisonnable quantité; & elles avoient aussi, au défaut de leurs vuidanges, des sueurs plus abondantes, & plus frequentes que les autres; par lesquelles sueurs la matiere des vuidanges étoit détournée, & en partie dissipée; & quelques autres avoient un flux de ventre moderé qui causoit le même effet.

Chapitre XI.

De l'inflammation qui survient à la Matrice aprés l'accouchement.

La suppression des vuidanges dont nous venons de parler cause tres-souvent, & principalement au commencement des cou-

ches, une inflammation à la Matrice, qui eſt une tres-dangereuſe maladie, & qui fait mourir la plus grande partie des femmes à qui elle arrive. Elle leur vient quelquefois auſſi, à cauſe que la Matrice a été contuſe & bleſſée par quelque coup, ou par quelque chûte, & notamment pour avoir été trop travaillée dans un mauvais & violent accouchement, par gens qui ne ſont pas experts en l'art; ou pour être tombée dehors enſuite; ou bien parce qu'il eſt reſté en elle quelque corps étrange, qui s'y corrompt, comme auſſi pour avoir été trop comprimée pendant les premiers jours, ſoit avec la main, ſoit avec ces groſſes compreſſes & ces ſerviettes roulées, que les Sagefemmes & les Gardes mettent ſur le ventre de l'accouchée; afin (diſent-elles) d'en exprimer les vuidanges & de la tenir en état; ce qui arrive encore d'autant plûtôt que le ſang émû & échauffé par l'agitation d'un rude travail, s'y porte pour lors en plus grande abondance, & y ſéjourne plus long-temps ſans évacuation. J'ay vû pluſieurs perſonnes qui croyent, que de jetter l'arrierefaix de la femme dans le feu, ou bien dans les aiſances, comme on fait ſouvent, cela eſt capable de luy cauſer enſuite, par une eſpece de ſympathie, une inflammation de Matrice, pour lequel ſujet ils aiment mieux qu'on l'enterre; mais c'eſt une opinion qui eſt entierement ſuperſtitieuſe, & qui n'eſt fondée que ſur une ſimple imagination.

On connoît l'inflammation de Matrice en ce qu'elle eſt tres-douloureuſe, & beaucoup plus tumefiée aprés l'accouchement qu'elle ne devroit; & la femme ſent une grande peſanteur au bas ventre; il y ſurvient grande tenſion, & il s'enfle & devient preſque auſſi gros qu'il étoit avant qu'elle fût accouchée; elle a difficulté d'uriner & d'aller à la ſelle; elle reſſent auſſi augmentation de douleur quand elle veut rendre ſes excrémens; à cauſe que la Matrice preſſe l'inteſtin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée, & qu'elle luy communique par proximité ſon inflammation auſſi-bien qu'à la veſſie; elle a toûjours pour lors outre cela une groſſe fiévre; avec grande difficulté de reſpirer; & il luy ſurvient hoquet, vomiſſement, convulſion, delire, & enfin la mort, ſi la maladie ne ceſſe en peu. La femme qui a reçu quelque contuſion, ou une violente compreſſion de la Matrice, eſt en grand danger qu'aprés l'inflammation (ſi elle n'en meurt) il ne s'y faſſe un abſcés, ou qu'il n'y reſte quelque tumeur ſcyrrheuſe durant un aſſez long-temps, & même par fois un *cancer* incurable, qui luy fera mener le reſte de ſes jours une vie miſerable & languiſſante.

Pour ce ſujet on doit remedier à l'inflammation de Matrice

aussi tôt qu'on s'en apperçoit ; ce qu'on fera en temperant la chaleur des humeurs, & en détournant & évacuant leur abondance le plus promptement que faire se pourra ; faisant premierement l'extraction, ou procurant l'expulsion des choses étranges qui seroient retenuës en la Matrice aprés l'accouchement, de la maniere que nous avons enseignée en son lieu ; & sur tout la traitant en ce temps avec tres-grande douceur, sans user d'aucune violence, de peur que le mal ne s'augmente.

Les humeurs seront temperées par le regime de vivre, lequel doit être rafraîchissant, usant de viandes qui nourrissent peu ; c'est pourquoy la femme se contentera pour toute nourriture de seuls boüillons, faits avec chairs de veau & de volaille, observant qu'ils ne soient pas trop forts de viande ; on y fera boüillir des herbes rafraîchissantes, comme laituë, pourpier, chicorée, bourroche, oseille, & autres : Elle s'abstiendra de vin, & boira de la ptisane faite avec racine de chicorée, fraisier, chiendent, orge & reglisse ; elle pourra encore user d'émulsions faites avec les semences froides & l'eau d'orge. La femme gardera aussi un grand repos dans son lit ; elle n'aura le ventre serré d'aucun bandage, & il luy sera tenu libre avec lavemens anodins simplement ; à cause que s'ils avoient quelque acrimonie, ils exciteroient des épreintes, qui causeroient une extréme douleur à la Matrice enflammée ; & entre toutes les passions de l'ame elle évitera principalement la colere.

On évacuera & on détournera l'abondance des humeurs par le moyen de la saignée, laquelle se doit faire au commencement du bras, & non du pied, pour la raison dite au précedent chapitre ; la réïterant sans beaucoup perdre de temps (car l'accident est tres-pressant) jusques à ce que la plus grande plenitude soit évacuée, & l'inflammation de Matrice un peu diminuée ; aprés quoy on viendra à celle du pied. Il sera bon aussi de mettre sur le ventre une grande emplâtre de *Cerat* refrigerant de *Galien*, où d'y faire une embrocation d'huile d'amandes douces, mêlée avec un peu de vinaigre. On pourra même faire quelques injections dans la Matrice, pourvû que ce ne soit avec aucune chose astringente, de peur qu'en faisant encore plus grande suppression des vuidanges, qui coulent toûjours tres peu en cette rencontre, on ne vînt à augmenter la maladie : C'est pourquoy on se servira seulement des remedes qui temperent sans aucune astriction, comme sont l'eau d'orge, ou le lait tiede ; observant aussi pour le même sujet, de n'user d'aucune chose qui soit trop rafraîchissante, & d'éviter pareillement

toutes ſortes de diuretiques ; car dans cette fâcheuſe maladie il faut tenir un certain milieu pour ſa cure, duquel ſi on s'écarte tant ſoit peu, on ne manque pas de l'augmenter ; parce que ſi on donne des remedes pour provoquer les vuidanges, pour lors l'inflammation devient d'autant plus grande qu'il affluë d'humeurs à la Matrice ; & ſi on uſe de remedes rafraîchiſſans, la ſuppreſſion des vuidanges qui avoit été cauſe de l'inflammation, eſt encore augmentée. C'eſt pourquoy le principal de la curation conſiſte à faire une bonne & ample évacuation par la ſaignée, afin de ſuppléer au défaut de celle qui ſe devroit faire par les vuidanges. Mais ſur tout dans cette maladie on doit s'abſtenir de toute ſorte de purgatifs, comme auſſi dans toutes les autres où la Matrice eſt travaillée de quelque fluxion conſiderable, & dans celles où elle ſouffre quelque douleur pour petite qu'elle ſoit ; car on doit obſerver qu'on peut preſque toûjours ſaigner ſûrement les femmes dans les maladies qui leur arrivent, même dans le temps de leurs menſtruës, ſi cette évacuation naturelle ne fluë pas aſſez abondamment pour en pouvoir eſperer un prompt ſoulagement ; mais il n'en eſt pas de même de la purgation ; car elles n'en doivent preſque jamais uſer durant les trois ou quatre jours qui précedent l'évacuation menſtruelle, ni dans tout le temps qu'elle dure, non plus que dans le temps des vuidanges de leur couche.

Quelquefois l'inflammation de Matrice ſe convertit en apoſtême, qui rend une grande abondance de matiere ; pour lors il y a grand danger de corruption en cette partie, tant à cauſe de ſa chaleur & de ſon humidité, qui en ſont les principes, que parce qu'on n'y peut pas appliquer ni faire tenir facilement les remedes propres. C'eſt pourquoy n'y ayant pas lieu de faire autre choſe, on eſt obligé de ſe contenter d'un bon regime, & d'injections déterſives, qui en puiſſent nettoyer la matiere, afin que la corruption n'en ſoit pas augmentée par ſon trop long ſéjour ; ce qu'on fera avec une décoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle on mêlera du miel, ou du ſyrop d'abſynthe, l'animant d'un peu d'eſprit de vin, ſi la corruption étoit grande. Mais ſi l'apoſtême ſe convertit en ulcere chancreux, comme il arrive ſouvent ; alors quelques remedes qu'on puiſſe faire à cette fâcheuſe maladie, elle durera juſques à la mort ; pour lequel ſujet on doit ſeulement ſe contenter de choſes paliatives avec un bon regime de vivre, & ſuivre en cela le precepte d'*Hipocrate* en l'Aphoriſme 38. du 6. Livre. *Quibus occulti cancri fiunt, non curare melius ; curati enim citius intereunt, non curati verò*

longius vitam trahunt. Il vaut mieux, dit-il, ne pas traiter les chancres occultes & cachez ; car si on les traite, les malades en meurent plûtôt, & ceux à qui on ne fait rien vivent plus long-temps. Or par chancre occulte, il entend parler de ceux qui viennent au dedans du corps, & principalement de celuy qui arrive à la Matrice.

CHAPITRE XII.

Du scyrrhe de la Matrice.

COmme la Matrice est continuellement abbreuvée de la superfluité des humeurs de toute l'habitude du corps de la femme, elle devient assez souvent scyrrheuse, à cause qu'il se fait obstruction aux voyes qui devroient laisser écouler ces superfluitez ; ce qui arrive souvent ensuite de l'inflammation qui n'a pas été resoluë, & qui n'a pas suppuré, quand la plus subtile partie des humeurs est seulement repoussée ou dissipée, la plus grossiere restant insinuée & retenuë dans la propre substance de la Matrice ; à quoy contribuë l'usage des remedes trop froids & astringens (soit qu'on les applique sur le ventre de la femme, ou qu'on les introduise dans la Matrice, en injection ou autrement) ou bien de ceux qui sont trop resolutifs.

Il n'y a quelquefois que l'orifice interne de la Matrice qui est scyrrheux ; pour lors la Matrice n'est guere plus grosse qu'à l'ordinaire ; mais d'autrefois tout son corps est endurci aussi-bien que son orifice interne, & est extrémement tumefié ; comme il arrive souvent ensuite d'une inflammation survenuë aprés l'accouchement ; ou bien en d'autres temps, ensuite d'un déreglement ou d'une longue suppression de menstruës.

Le scyrrhe de la Matrice se connoît facilement par le toucher, soit en mettant la main sur le ventre de la femme, ou en introduisant le doigt dans le col de la Matrice ; car on sent le corps de la Matrice beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, avec grande dureté ; son orifice interne est aussi plus gros, plus dur, plus inégal & plus court, & il est sans douleur considerable, quand le scyrrhe ne participe aucunement de l'inflammation, & qu'il n'est pas disposé à dégenerer en *cancer ;* car si cela étoit, il y auroit grande douleur à la partie. La femme qui a la Matrice scyrrheuse, ressent une lassitude par tout le corps, une grande pesanteur au bas du ventre, elle a douleur aux reins, aux aînes & au cuisses, envie frequente d'uriner,

& la douleur s'augmente quand elle veut rendre ses excrémens ; à cause de la compression que la Matrice fait à l'intestin droit, & à la vessie, & les menstruës sont entierement supprimées, ou coulent tres peu, & sans aucune regle, à cause de l'obstruction qui est en la partie; laquelle obstruction fait que le sang qui s'arrête dans tous les vaisseaux des parties voisines de la Matrice, & de celles qui ont communication avec elle, causent souvent une grande douleur à toutes ces parties; tant à raison de l'excessive repletion de ces vaisseaux, qu'à cause de l'acrimonie que ce sang y acquiert par un trop long séjour.

Comme la Matrice est une partie destinée à l'évacuation de toutes les humeurs superfluës du corps de la femme, il est certain que le scyrrhe qui y survient est une maladie tres-fâcheuse, laquelle même est souvent suivie de plusieurs autres qui sont mortelles; parce que ces superfluitez ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, refluent en toute l'habitude, & particulierement vers les parties principales, qu'elles alterent & corrompent dans la suite ; & ces humeurs étant long-temps retenuës en la substance de la Matrice, & venant à s'y fermenter, acquierent une qualité maligne, qui fait souvent dégenerer le scyrrhe en un *cancer* incurable : c'est pourquoy on y doit remedier le plûtôt qu'il sera possible. *Aëtiu* dit que le scyrrhe de la Matrice se guerit facilement lorsqu'il n'est qu'en son orifice & en son col, & difficilement quand il est en son fond ; mais cette maladie est ordinairement si rebelle aux remedes, qu'on ne peut pas veritablement dire que le scyrrhe de l'orifice de la Matrice soit facile à guerir, si ce n'est en comparaison de celuy qui est en son corps. J'ay vû neanmoins la femme d'un Avocat avoir tout le corps de la Matrice scyrrheux durant plus de huit mois, ensuite d'un avortement qu'elle eut au cinquiéme mois de sa premiere grossesse, laquelle en guerit parfaitement, & même devint grosse aprés ce temps, nonobstant que ce scyrrhe fût au commencement gros comme la tête d'un enfant, lequel ne diminua que peu à peu en grosseur & en dureté. Ce scyrrhe étoit si gros, qu'un certain Medecin qui fut mandé aprés moy, pour voir cette femme avec un de mes Confreres, croyant que ce fût un second enfant qui étoit resté en la Matrice, luy donna plusieurs violens remedes qu'il luy fit prendre par la bouche, l'assûrant qu'ils étoient specifiques pour chasser l'enfant mort, & qu'il la gueriroit dans trois jours, en luy faisant vuider ce qui étoit contenu en sa Matrice ; mais au lieu de cela, s'étant lourdement trompé

en

en son jugement, il augmenta beaucoup la maladie, par l'irritation de ses remedes, qui mirent la femme en grand danger de mort.

J'ay encore vû plusieurs autres femmes avoir durant trois ou quatre mois entiers, ensuite de leur accouchement, ou d'un avortement, des scyrrhes phlegmoneux de tout un seul côté de la Matrice & des parties voisines de l'aîne, où elles ressentoient une extréme douleur, & neanmoins en guerir peu à peu parfaitement; ce qui n'arrive ordinairement en ces sortes de tumeurs, qu'aprés une longueur de temps assez considerable. J'ay aussi vû quelquefois de ces mêmes tumeurs apostumer au dehors: mais j'ay connu une Demoiselle qui avoit un scyrrhe de toute la Matrice, presque indolent, de la grosseur de la tête d'un enfant nouveau-né, depuis plus de cinq ans entiers, qui luy étoit arrivé ensuite d'une perte de sang, qu'elle avoit euë continuellement durant une année, lequel je crus être entierement incurable, & devoir enfin la faire mourir dans la suite, comme il luy est arrivé aprés avoir langui durant six années. J'en ai rapporté l'Histoire en l'observ. CXII. du livre de mes Observations.

De quelque nature que puisse être le scyrrhe, on ne doit pas saigner du pied la femme, ni la baigner dans le commencement de sa curation, comme plusieurs personnes font sans raison: car toute l'habitude du corps étant replete, les humeurs qui se porteroient vers la Matrice ne pouvant pas en être évacuées, à cause de l'obstruction qui est à la partie, augmenteroient la maladie, ou s'y corrompant par un long séjour, pourroient même convertir le scyrrhe en *cancer*. C'est pourquoy avant que de se servir de ces deux remedes, on vuidera suffisamment la plenitude du corps par la saignée du bras, & par de petites purgations tres-douces; car les fortes ne manqueroient pas, pour la même raison que je viens d'alleguer, d'augmenter encore davantage le scyrrhe, comme je l'ay toûjours vû arriver, lorsqu'on s'est voulu servir de fortes medecines pour la guerison de cette maladie en cette partie. On usera aussi de remedes émolliens, tant de ceux qu'on peut appliquer sur le ventre, soit huiles, ou axonges, cataplasmes, ou fomentations, que ceux qu'on peut introduire dans la Matrice en injection, en vapeur, & en fumée; lesquels ne doivent avoir aucune acrimonie; ensuite de quoy la femme pourra se servir du demi-bain, ou du bain entier; & on la saignera du pied aprés qu'elle aura usé des bains durant quelques jours: mais sur toutes choses qu'elle s'abstienne du coït, & qu'elle observe un bon regime de vivre durant tout ce temps;

qui tende entierement à temperer & à rafraîchir moderément les humeurs de toute l'habitude du corps ; le lait clair & le lait d'aneſſe ſont pour cela tres-convenables ; mais l'uſage des eaux minerales eſt preferable à tous autres remedes pour cette maladie.

CHAPITRE XIII.

Du Cancer *de la Matrice.*

LE *cancer* ſuccede ſouvent au ſcyrrhe dont nous avons parlé ; ce qui arrive lorſque les humeurs, dont la ſubſtance de la Matrice étoit abbreuvée, viennent à s'échauffer par une fermentation qui s'en fait, à cauſe de leur trop long ſéjour en cette partie ; aprés quoy ces mêmes humeurs acquierent une acrimonie maligne qui ulcere la Matrice. Le *cancer* vient auſſi enſuite de l'inflammation, ou de l'apoſtême de la Matrice, qui arrivent quelquefois aprés l'accouchement. Il peut encore arriver en d'autres temps, & à toutes ſortes de femmes, tant aux jeunes qu'aux vieilles, & même aux filles, quoyque tres-rarement. Les fleurs blanches malignes, & les vieilles gonorrhées virulentes y peuvent auſſi beaucoup contribuer, par l'eroſion qu'elles font à la Matrice; & comme les femmes ne ſont ordinairement en parfaite ſanté, que lorſqu'elles ſont bien reglées comme il faut dans l'évacuation de leurs menſtruës, tant pour le temps auquel elles la doivent avoir, que pour la quantité de l'évacuation, le *cancer* arrive bien plûtôt à celles qui n'ont pas réglément cette évacuation naturelle ; mais principalement dans le temps que les femmes ſont en âge de la perdre tout-à-fait, qui eſt depuis quarante ans juſques à cinquante ; à cauſe que les vaiſſeaux de la Matrice qui avoient coûtume de ſervir réglément à cette évacuation, commençant pour lors à ſe fermer & ſe réünir peu à peu, & les menſtruës étant ſupprimées, pour ce ſujet, durant pluſieurs mois, il s'amaſſe une grande abondance de ſang, dont toute la ſubſtance de la Matrice ſe remplit ſi extraordinairement, que ſouvent la nature qui n'eſt plus reglée, fait un ſubit & violent effort pour s'en décharger ; ce qui cauſe la ruption de quelques vaiſſeaux conſiderables de la Matrice ; enſuite de quoy il arrive de grandes pertes de ſang, qui ſe renouvellent tres-frequemment; à cauſe que la fluxion continuelle des humeurs qui ſe fait ſur cette partie, empêche que l'ouverture de ces vaiſſeaux ne ſe puiſſe réünir, & y cauſe des ulceres qui deviennent malins dans la ſui-

te, & se convertissent enfin en un *cancer* incurable.

La femme qui a un *cancer* à la Matrice, y ressent une douleur pongitive & aggravante, à cause de l'acrimonie des humeurs qui découlent de l'ulcere, & à cause du poids de la partie, qui est toûjours en même temps scyrrheuse. Cette douleur se communique aux reins & aux aînes, & la femme sent une grande pesanteur au bas du ventre, & des lassitudes par tout le corps; elle a difficulté d'uriner; il sort de la Matrice une sanie sereuse, fetide, virulente, noirâtre, & souvent sanglante; quelquefois le sang en sort tout pur en liqueur, & d'autrefois en caillots. Quand l'ulcere est à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus souvent, on le sent avec le doigt, & on le peut facilement voir avec le dilatatoire; mais lorsqu'il est dans son fond, on le connoît par la sanie qui en sort, & par les autres accidens. Ces ulceres sont toûjours inégaux, sordides, & puants; & leur corruption est quelquefois si grande, qu'il s'y engendre des vers, ainsi que j'ay vû arriver à la femme d'un Fripier, laquelle mourut peu de temps ensuite, comme je luy avois bien prédit.

Quoyque plusieurs Charlatans se vantent effrontément de guerir le *cancer* ulceré de la Matrice, il est néanmoins entierement incurable; tant à cause qu'il ne peut pas être extirpé comme celuy des mamelles, que parce que la Matrice est une partie qui reçoit continuellement les superfluitez de toute l'habitude du corps de la femme; ce qui fait que la malignité de l'ulcere augmente journellement, nonobstant tous les remedes qu'on y puisse apporter, jusques à ce qu'il fasse enfin mourir miserablement les pauvres femmes qui en sont affligées, aprés leur avoir fait traîner une vie languissante, & pleine de continuelles douleurs, durant des années entieres, les faisant perir toutes, comme je l'ay vû arriver en un tres grand nombre de femmes differentes, dont les unes n'ont vécu que cinq ou six mois ensuite de cette fâcheuse maladie, d'autres ont duré un an, & quelques autres ont langui pendant deux ou trois années entieres, durant tout lequel temps elles souhaitoient souvent de mourir, pour être delivrées des cruelles & continuelles douleurs qu'elles sentoient. J'en ay rapporté beaucoup d'exemples tres-considerables dans le Livre de mes Observations.

J'ay vû quelques Chirurgiens entreprendre de guerir des femmes qui avoient des *cancers* de cette nature à la Matrice, en leur donnant le flux de bouche, & les traitant de la même maniere qu'on fait les personnes qui ont la maladie Venerienne; mais au

lieu d'en avoir un bon succés, comme ils avoient vainement fait eſperer à ces pauvres femmes, ils leur ont au contraire acceleré la mort. Et ce qui merite d'être bien obſervé par ceux qui s'appliquent à la curation de la maladie Venerienne, eſt qu'ils peuvent bien guerir par le moyen de la ſalivation les mauvais ulceres, qui ne ſont qu'aux lévres externes de la vulve; mais qu'ils ſçachent que ceux qui ſont au propre corps de la Matrice, & ceux même qui ſont ſeulement à ſon orifice interne, dont il ſort une abondance de ſanie fétide, s'irritent davantage par ce remede, & qu'ils ſe rendent encore plus incurables qu'ils n'étoient auparavant. C'eſt pourquoy ſi le Chirurgien n'entreprend de traiter le *cancer* de la Matrice, il faut que ce ſoit ſeulement d'une cure paliative; afin d'appaiſer, autant qu'il eſt poſſible, les extrémes douleurs que la femme reſſent; & cependant, qu'il faſſe connoître le danger de la vie où eſt la malade; afin qu'elle ſoit perſuadée que l'augmentation de ſa maladie vient de ſa malignité, & non pas de l'effet des remedes dont elle peut uſer. Mais de quelque nature que ces remedes puiſſent être, tant ceux que la femme peut prendre au dedans du corps, que ceux dont elle ſe peut ſervir pour faire injection en la Matrice, ils ne doivent avoir aucune acrimonie; car autrement ils ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, & d'irriter le *cancer;* ce qui la feroit encore plûtôt mourir que ſi on ne luy avoit fait aucun remede, ainſi qu'*Hypocrate* nous enſeigne en l'Aphoriſme 38. du ſixiéme Livre.

Or puiſque le *cancer* de la Matrice eſt abſolument incurable lorſqu'il eſt confirmé, qui eſt quand l'ulcere eſt ſordide & puant, & d'une grandeur conſiderable, ſoit qu'il ait ſon ſiege au dedans du fond de la Matrice, ſoit qu'il n'occupe que ſon orifice interne, comme il arrive le plus ſouvent, on doit tâcher par toutes ſortes de voyes de preſerver la femme d'une ſi fâcheuſe maladie, lorſqu'elle y a quelque diſpoſition; à quoy ſont ſujettes les femmes qui ont leur Matrice ſcyrrheuſe, & celles à qui il eſt ſurvenu quelque apoſtéme, comme auſſi celles qui ont ſouvent des pertes de ſang, & celles qui n'ont plus réglément leurs menſtruës, & qui ſont d'âge à les perdre entierement; car c'eſt en ce temps, ainſi que j'ay dit cy-deſſus, que les femmes ſont beaucoup plûtôt affligées de cette maladie qu'en tout autre. Le plus ſouverain remede dont la femme de cet âge puiſſe uſer pour s'en preſerver, & pour ſe garentir auſſi de beaucoup d'autres incommoditez auſquelles elle eſt ordinairement ſujette en ce même temps, eſt la ſaignée du bras ſouvent réiterée, afin de ſuppléer au défaut de l'évacuation menſ-

truelle , & d'empêcher que le ſang & les humeurs ne ſe portent en trop grande abondance à la Matrice. Elle doit ſe ſervir de temps en temps de ce remede durant quelques années , juſques à ce que la nature ait entierement perdu l'habitude qu'elle avoit d'envoyer le ſang vers la Matrice , pour l'évacuation des menſtruës , & que les vaiſſeaux qui laiſſoient écouler ce ſang , ſoient tout-à-fait réünis , & ſi la femme eſt ſujette à des pertes de ſang frequentes , elle s'abſtiendra entierement du coït ; car il luy eſt extrémement préjudiciable ; parce que dans ſon action la Matrice étant échauffée & agitée , la perte de ſang en eſt tres-ſouvent excitée. Elle uſera d'un regime de vivre rafraîchiſſant & humectant : elle évitera toutes choſes aperitives & diuretiques , comme auſſi tous violens purgatifs ; & pour temperer d'autant plus l'acrimonie des humeurs , aprés avoir pris quelque legere purgation , elle pourra vivre durant quelque temps de lait de vache tout recemment trait , uſant auſſi par intervalles , & alternativement de boüillons de poulets , dans le corps deſquels on mettra cuire en même temps un peu de ſemences froides.

Mais afin que le lait luy puiſſe apporter tout le ſoulagement qu'on peut eſperer , on doit faire en ſorte que ce ſoit le lait d'une vache bien ſaine , qui ne ſoit point pleine , ni en chaleur , & n'ait pas trop recemment fait ſon veau , & qu'elle ſoit nourrie de bonne pâture ; car autrement il luy ſeroit entierement préjudiciable, à cauſe que le lait de tous les animaux correſpond , auſſi-bien que celuy de la femme , à la bonne ou mauvaiſe habitude de leur corps, & retient toûjours beaucoup de la qualité des mauvais alimens dont ils peuvent être nourris ; comme eſt le lait de ces vaches que pluſieurs gens nourriſſent durant l'Hyver , du reſte des grains qui ont ſervi à faire de la bierre , & qui ne boivent que de l'eau corrompuë de quelque mare infectée. Si on faiſoit bien reflexion à cela , on trouveroit que c'eſt là ſouvent la cauſe pour laquelle le lait ne profite pas aux malades qui en prennent.

CHAPITRE XIV.

Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons déja parlé au dix-neuviéme Chapitre du premier Livre, du flux de ventre qui arrive à la femme grosse; auquel lieu on peut avoir recours, pour voir ce que nous en avons dit : C'est pourquoy nous nous contenterons de traiter succinctement en ce lieu-cy, du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée; lequel procede souvent de ce que les alimens qui étoient dans l'estomac, & les matieres des intestins, sont tellement agitez & broüillez par les fortes compressions du ventre de la femme durant son travail, par le moyen des douleurs de l'accouchement, que la nature ne les pouvant plus regir, les laisse écouler en abondance, aussi-tôt qu'elle est accouchée; ce qui est aidé de ce que l'enfant étant long-temps au passage, & faisant une compression du *rectum*, empêche que la femme ne puisse vuider ses excrémens; lesquels étant retenus & grandement agitez dans les intestins, les debilitent, & les irritent par l'acrimonie qu'ils y acquierent; ce qui cause tres-facilement ensuite le flux de ventre; à quoy contribuent aussi quelquefois les clysteres trop acres qu'on avoit donnez à la femme, pour luy procurer les douleurs de l'accouchement, lesquels elle n'avoit pas entierement rendus, une partie en étant restée dans les intestins, qui les échauffe & les irrite extrémement.

De quelque nature que le flux de ventre de la femme nouvellement accouchée puisse être, & de quelque cause qu'il puisse proceder, il est toûjours tres-fâcheux, & la met souvent en grand peril de la vie; parce qu'il détourne, & empêche l'évacuation des vuidanges de la Matrice; lesquelles étant supprimées causent toûjours de tres pernicieux accidens, & même tres-souvent la mort. *Hypocrate* au 3. liv. des Malad. Popul. nous donne trois notables exemples de differentes femmes, dont deux moururent, le septiéme jour aprés avoir avorté, & la troisiéme dura jusques au quatorziéme jour aprés son accouchement, & mourut pareillement, ayant eu durant tout ce temps, aussi-bien que les deux premieres, le flux de ventre. Mais ne nous arrêtons pas à rechercher d'autres

exemples dans les Auteurs, pour prouver une chose que l'experience nous fait connoître journellement. Ce qui est de plus fâcheux en cette maladie est, que tous les remedes qui seroient propres au flux de ventre, augmentent encore la suppression des vuidanges; & ceux qui peuvent procurer l'évacuation des vuidanges supprimées, sont entierement contraires au flux de ventre: c'est pourquoy on n'ose pas faire prendre par la bouche à la malade aucune chose qui reserre, ni luy donner aucun clystere astringent; & même on ne peut pas la purger avec sûreté dans le commencement de sa couche; c'est ce qui fait que le flux de ventre s'augmente assez souvent, n'étant pas possible d'y remedier pour lors, de la maniere qu'on feroit en d'autre temps. Neanmoins il faut tâcher, autant qu'il est possible en ce temps, de faire quelques remedes convenables à cette fâcheuse maladie, ce qu'on fera en donnant à la malade de bons consommez, pour entretenir ses forces qui se diminuent beaucoup par le flux de ventre; on luy donnera aussi des clysteres anodins, composez d'une simple décoction de son, ou d'herbes rafraîchissantes, ou bien avec le lait & les jaunes d'œufs, pour appaiser la douleur, & pour temperer l'acrimonie des matieres qui sont dans les intestins; on pourra même luy faire prendre quelque grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf; & si ce flux de ventre est accompagné de fiévre & d'autres accidens, on la pourra saigner pour suppléer au défaut des purgations. Mais si on voit que le flux de ventre mette la femme en plus grand danger de la vie, que ne feroit pas la suppression des vuidanges, on luy fera tous les autres remedes dont on a accoûtumé de se servir dans les autres temps; & aprés que le flux de ventre sera entierement arrêté, on procurera le mieux qu'on pourra l'évacuation des vuidanges de la Matrice, qui avoient été supprimées; & on remediera aux autres accidens par des remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XV.

Des tumeurs du ventre, appellées hernies-ventrales.

LA Matrice devient d'une grandeur si prodigieuse durant la grossesse, qu'elle emplit la plus grande partie du bas ventre, qui dans sa disposition naturelle n'étant pas capable de la contenir, est contraint de s'étendre à proportion que la grosseur de la Matrice vient à augmenter; ce qui se fait quelquefois si extraordi-

nairement, & avec tant de violence, que le peritoine ne pouvant pas se dilater suffisamment, vient à se rompre; aprés quoy il se fait une separation de muscles, & une tumeur au même lieu, dans laquelle l'intestin, ou l'épiploon, & parfois même la Matrice avec l'enfant tombent, comme je l'ay vû en une femme grosse de six mois & demi, qui avoit une *hernie-ventrale* si grande, que sa Matrice & son enfant étoient presque entierement contenus dans cette tumeur, qui étoit éminente d'une prodigieuse grosseur, hors les bornes de son ventre.

Cette rupture du peritoine se fait quelquefois au dessus, & d'autres fois au dessous du nombril, entre les deux muscles droits; elle arrive aussi tres-souvent à l'umbilic, ou vers les aînes, à cause que ces endroits sont les plus foibles parties du ventre. Elle est ordinairement causée par les grands efforts d'un mauvais travail, ou par ceux d'un violent vomissement; ou d'un frequent éternuëment, ou par quelque coup que la femme aura reçu sur le ventre, ou par quelque chûte qu'elle aura faite, ou par autre chose capable de luy faire quelque subite violence; à quoy les femmes grosses contribuent beaucoup, en se serrant trop la poitrine & le haut du ventre dans leurs vêtemens, pour paroître de plus belle taille; ce qui fait que leur ventre n'ayant pas la liberté de s'étendre également de tous côtez, souffre un plus grand effort qu'il ne devroit, vers sa partie inferieure, où tout le fardeau de la grossesse est poussé.

Outre que cette maladie est tres-difforme, elle est encore fort incommode aux femmes; car elle leur cause souvent des refroidissemens d'estomac, des indigestions, des vomissemens, des coliques tres-douloureuses, & plusieurs autres accidens fâcheux, les mettant aussi quelquefois en peril de la vie; comme il arrive quand l'intestin, qui est tombé hors de la rupture du peritoine, ne peut être repoussé au dedans du ventre, sans faire incision à la partie, ainsi qu'on est obligé de faire au *bubonocel*, lorsque l'intestin est retenu en l'aîne. On a vû même quelquefois la Matrice être poussée, comme j'ay dit, hors du ventre, au commencement de la grossesse, dans des ruptures de cette nature, laquelle n'ayant pas pû être remise, a été cause de la mort de la femme; parce que l'enfant ne laissant pas d'y prendre son accroissement, la tumeur devenoit d'une telle grosseur, qu'il étoit impossible de repousser, ni de reduire la Matrice dans sa situation naturelle. *Sennerte* au 9. ch. de la 1. Part. du 2. liv. des Maladies, fait mention d'un semblable accident, arrivé à la femme d'un Tonnelier au commencement de sa grossesse;

grossesse, laquelle en aidant son mari à courber avec grande force une perche, reçut un violent coup de cette perche vers l'aîne gauche, qui luy causa une rupture du peritoine, aprés quoy il survint aussi-tôt une tumeur, qui en peu de temps s'augmenta tellement, qu'on ne put jamais repousser au dedans du ventre, la Matrice qui étoit contenuë dans cette tumeur; à cause de l'accroissement qu'y prenoit son enfant, qu'elle porta ainsi hors du ventre, comme dans un sac, n'étant recouvert que de la Matrice & de la peau seulement; jusques à ce qu'enfin le terme de l'accouchement étant venu, on fut obligé de luy tirer cet enfant par la section Cesarienne; à cause de l'impossibilité qu'il y avoit de reduire la Matrice dans le ventre, afin qu'elle pût accoucher par la voye ordinaire. Cette operation sauva bien la vie à l'enfant; mais elle fut infructueuse à la mere, qui mourut quelque temps ensuite.

Les femmes peuvent se preserver de ces sortes de ruptures du ventre, si elles évitent durant leur grossesse tout ce qui peut leur causer quelque subit & violent effort; laissant la liberté à leur ventre de s'étendre également de tous côtez. C'est pourquoy elles ne doivent avoir la poitrine ni le ventre aucunement serrez par leurs vêtemens, durant tout le temps de leur grossesse; & si nonobstant cette précaution, cet accident ne laissoit pas de leur arriver par les violens efforts d'un mauvais travail, le meilleur remede dont elles puissent user, est de porter un bandage propre, qui soit garni de compresses bien ajustées sur la tumeur du ventre, afin de repousser au dedans les parties qui pourroient y tomber, & si la rupture est en un lieu où la Matrice y puisse être entierement poussée, comme il arriva à cette femme dont je viens de parler, & que la femme s'apperçoive d'avoir conçu, elle doit user d'une tres-grande précaution pour éviter ce fâcheux accident, & pour empêcher aussi que la rupture ne soit encore augmentée par la grossesse, comme il arrive presque toûjours; c'est pourquoy il seroit bon qu'elle se tînt au lit durant tout le temps de sa grossesse, si elle pouvoit avoir la commodité de le faire.

Chapitre XVI.

De l'inflammation des mamelles de la femme nouvellement accouchée.

TOut le ſang & les humeurs ſont tellement échauffez & agitez durant le travail, par les douleurs & par les efforts de l'accouchement, que les mamelles, qui ſont composées de corps glanduleux & ſpongieux, recevant en trop grande abondance ces humeurs, qui y affluent de toutes parts, en ſont facilement enflammées; à cauſe que cette repletion en fait une diſtenſion tres-ſenſible & douloureuſe, à quoy la ſuppreſſion des vuidanges de la Matrice, & la plénitude univerſelle du corps contribuent beaucoup. Cette inflammation vient auſſi quelquefois de ce que la femme s'eſt trop ſerrée le ſein, ou pour y avoir reçu quelque coup, ou pour s'être couchée deſſus; car ces choſes y font facilement contuſion; comme encore pour avoir ceſſé de donner à tetter à l'enfant; d'autant que par ce moyen, le lait qui eſt en grande quantité aux mamelles, n'en étant pas évacué, s'y échauffe & s'y corrompt par un trop long ſéjour.

Mais de quelque choſe que procede l'inflammation des mamelles à la femme nouvellement accouchée, il faut au plûtôt y apporter les remedes convenables; de peur qu'elles ne viennent à s'apoſtémer enſuite, ou bien que ne ſuppurant pas, il n'y reſte une dureté ſcyrrheuſe, qui pourroit avec le temps degenerer en *cancer*, qui eſt une tres-pernicieuſe maladie, & le plus ſouvent incurable, quand elle eſt confirmée. Outre le danger qu'il y a que l'inflammation des mamelles ne ſe convertiſſe en ces fâcheuſes maladies, il arrive ordinairement que la femme reſſent en ces parties, qui ſont tres-ſenſibles, une extréme douleur, qui luy cauſe ſouvent des friſſons, auſquels ſurvient une fiévre avec telle ardeur de tout le corps, qu'elle ne peut preſque endurer aucune ouverture ſur elle, & quand elle ſe découvre tant ſoit peu, & même pour tenir ſeulement ſes bras hors du lit, il luy arrive de nouveaux friſſons, qui augmentent encore enſuite la chaleur de la fiévre. On ne doit pas s'étonner ſi elle vient bien tôt en cette occaſion; car les mamelles par leur proximité de cœur, luy communiquent tres-facilement leur inflammation, qui même quelquefois excite delire & freneſie, ſi le

ſang ſe porte ſubitement vers elles, & s'y amaſſe en trop grande abondance, comme nous aſſûre *Hypocrate* en l'Aphor. 40. du 5. liv. *Quibuſcumque mulieribus ad mammas ſanguis colligitur, furorem ſignificat.* Si le ſang (dit-il) ſe porte & eſt amaſſé en abondance aux mamelles, cela ſignifie délire, & freneſie à venir.

Le principal & le plus aſſûré moyen d'empêcher, que les humeurs ne ſe portent en ſi grande abondance aux mamelles, & qu'il n'y ſurvienne pour ce ſujet inflammation, c'eſt de procurer une bonne & ample évacuation des vuidanges par la Matrice. C'eſt pourquoy ſi elles étoient ſupprimées, on les provoquera, comme il a été dit autre part; car par cette évacuation toutes les humeurs prendront leur cours vers les parties inferieures. On deſemplira toute l'habitude du corps par le moyen de la ſaignée du bras; aprés quoy, pour une plus grande diverſion, & pour faire couler d'autant mieux les vuidanges, on viendra à celle du pied, & pendant cela, on n'oubliera pas les remedes topiques ſur les mamelles; comme d'y faire dans le commencement une embrocation d'huile d'amandes douces & de vinaigre mêlez enſemble, & d'y mettre enſuite des emplâtres de cerat refrigerant de *Galien*, avec lequel on mêlera le tiers de *populeum*; ou bien on ſe ſervira d'un cataplaſme, fait avec la terre cimolée qui ſe trouve au fond de l'auge des Couteliers, l'huile, & un peu de vinaigre; & ſi la douleur étoit grande, on fera un autre cataplaſme avec la mie de pain blanc & le lait, auquel on mêlera l'huile d'amandes douces & quelques jaunes d'œufs: On pourra auſſi mettre par deſſus toutes ces choſes des compreſſes trempées en oxycrat, ou en eau de plantain; mais il faut bien obſerver, que les remedes qu'on appliquera ſur les mamelles, ſoient ſeulement refrigerans, & refrenans, ſans aucune grande aſtriction; car par ce moyen on y feroit venir une tumeur ſcyrrheuſe, qui y reſteroit long-temps, & encore y auroit-il grand danger qu'elle ne ſe convertît en pire maladie.

Aprés que la plus grande fureur de l'inflammation ſera paſſée, comme auſſi la plus grande partie de l'humeur antecedente évacuée & détournée, on ſe ſervira de remedes un peu reſolutifs, pour digerer, reſoudre, & conſumer le lait qui eſt dans les mamelles en trop grande abondance; de peur qu'il ne s'y corrompe par ſon ſéjour. C'eſt pourquoy il doit être évacué, ou en le faiſant ſortir par le tettement qu'en fera l'enfant, ou par le ſucement d'une autre perſonne, ou bien par reſolution, ſinon il faudroit qu'il ſuppurât s'il étoit en quantité. Il faut neanmoins tâcher de le reſoudre plûtôt

que de le tirer ainsi, quand la femme ne veut pas nourrir son enfant ; car le sucement en attire d'autre à la partie, qui causeroit ensuite le même accident, s'il n'étoit encore évacué ; mais si le lait vient à s'écouler de soy-même des mamelles, on ne le doit pas empêcher ; parce que pour lors il s'en fait une évacuation sans attraction. On le resoudra en appliquant sur les mamelles, un cataplasme de miel tout pur; ou bien on en frotera seulement des feüilles de choux rouges qu'on y mettra, les ayant fait un peu amortir auparavant sur le feu, & en ayant ôté toutes les grosses côtes; prenant bien garde aussi à ne pas trop serrer le sein, & qu'il n'y ait aucun linge dessus qui soit dur & inégal, afin qu'il n'en soit froissé ni contus. Un fort bon remede encore pour cela, est de prendre une pomme entiere de chou rouge, qu'on fera cuire en eau de riviere, tant qu'elle soit bien molle, & qu'il n'y ait presque plus d'eau de reste, aprés quoy on la pilera un peu en un mortier de bois ou de marbre, pour la faire passer en boüillie à travers un tamis, de laquelle (y ayant ajoûté un peu de miel, & d'huile de camomille) on fera un cataplasme pour mettre sur les mamelles.

En pratiquant toutes ces choses, la femme doit observer un regime de vivre rafraîchissant, & qui soit peu nourrissant, pour n'engendrer pas trop de sang & d'humeurs, dont il y a déja une excessive abondance; elle doit avoir toûjours le ventre libre, afin que les humeurs puissent être portées d'autant plus en bas, & par consequent détournées des mamelles. Pendant tout le temps que durera l'inflammation des mamelles elle se tiendra au lit, couchée sur le dos, afin qu'elle puisse mieux reposer ; car étant levée, les mamelles qui sont lourdes & pesantes, à cause de l'abondance d'humeurs dont elles sont remplies, luy font une tres-grande douleur, quand elles pendent en bas ; elle ne remuëra pareillement les bras que le moins qu'elle pourra ; parce que les principaux muscles qui les font mouvoir étant situez sous les mamelles, ne peuvent faire leur action, sans agiter le sein qui est fort douloureux, quand il est enflammé; & aprés le quinziéme jour de son accouchement, lorsqu'elle aura eu une assez ample évacuation de vuidanges, & que le plus fort de l'inflammation sera passé, n'ayant aussi plus de fiévre, on la purgera une fois ou deux, selon que la chose le requierera, pour évacuer les mauvaises humeurs, qui pourroient être restées en toute l'habitude. Mais si nonobstant tous ces remedes les mamelles ne se désenflent pas, & si elle y sent toûjours beaucoup de douleur, & grande pulsation, avec dureté plus en un endroit

qu'en l'autre, on peut être assûré qu'il se fait apostéme en ce lieu : Nous en traiterons cy-aprés.

CHAPITRE XVII.

Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil.

JUsqu'à present on a toûjours crû, que le sang étoit la matiere dont le lait est fait aux mamelles: Mais il y a grande apparence que le chyle seul, & non le sang, est destiné à sa génération, aussi-bien qu'il est la veritable matiere, dont tout le sang du corps est fait. Ce qui nous peut facilement le faire préjuger, est la nouvelle découverte du canal thoracique, qui porte le chyle dans la veine soûclaviere, trouvé heureusement par Monsieur *Pecquet*, Medecin de la Faculté de Montpellier, auquel toute la posterité sera éternellement redevable, d'avoir lieu par là, de se desabuser de plusieurs notables erreurs, qui, faute d'une si belle & si necessaire connoissance, s'étoient glissées & entretenuës jusqu'à present dans la pratique de la Medecine. Neanmoins comme les vaisseaux qui peuvent porter pour ce sujet une partie de ce chyle aux mamelles, ne sont pas encore manifestement connus, nous nous contenterons d'expliquer en la maniere suivante la cause du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil, qui arrive aux femmes nouvellement accouchées.

Dans le commencement des couches de la femme, son lait n'est pas encore bien purifié; à cause de la grande émotion que tout son corps a reçuë pendant les efforts de l'accouchement; & il est pour lors mêlé avec quantité d'autres humeurs, qui se portant en ce temps aux mamelles avec trop d'abondance, causent l'inflammation, dont nous venons de parler dans le précedent chapitre; mais quand l'enfant a déja teté durant quinze ou vingt jours, ou plus, alors le lait seul y est contenu, sans ce mélange d'humeurs; cela étant, il arrive quelquefois qu'y étant retenu trop long-temps sans évacuation, il s'y caille & grumele, & s'y échauffant, il cause aussi-tôt cette maladie, que les femmes appellent entr'elles *le poil* parce qu'elle cause à la femme une douleur de mamelles, semblable à celle qu'*Aristote* au chap. 11. du 7. Liv. de l'Hist. *de Anim* dit fabuleusement proceder de quelque poil avalé par la femme en beuvant, lequel étant ensuite facilement porté dans la substance fongueuse des mamelles, y fait une tres-grande douleur, qui ne s'appaise pas

devant qu'on en ait fait ſortir ce poil avec le lait, ſoit en preſſant les mamelles, ſoit en les ſuçant; mais il n'y a que les bonnes femmes qui ayent une telle croyance.

Pluſieurs Auteurs font diſtinction entre le caillement de lait, & une autre maladie, qui eſt appellée par eux *Caſeatio* en laquelle le lait ſe convertit en fromage; ce qui arrive par le moyen de la chaleur, qui faiſant réſolution de la partie la plus ſubtile du lait, celle qui eſt la plus groſſiere, vient à s'endurcir dans les glandes des mamelles; mais le caillement de lait dont nous parlons maintenant eſt bien plus ordinaire. Ses ſignes ſont, que les mamelles qui étoient molles & égales auparavant, deviennent dures, inégales, & raboteuſes par tout, ſans aucune rougeur; & on y ſent facilement la diſtinction, & la ſéparation de toutes leurs glandes, qui ſont remplies de ce lait caillé. Les femmes y ont une grande douleur, & ne les peuvent faire rayer comme elles avoient accoûtumé; il leur ſurvient un friſſon, qui les tient principalement au milieu du dos, où elles reſſentent comme un glaçon. Ce friſſon eſt ordinairement ſuivi d'une fiévre, qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures, & quelquefois encore moins; ſi ce n'eſt que le caillement de l'ait ſe convertiſſe en veritable inflammation des mamelles; ce qui arriveroit indubitablement s'il n'en étoit évacué, ou diſſipé & reſolu.

Ce caillement de lait vient le plus ſouvent de ce que la femme n'eſt pas aſſez tirée; ſoit pour en avoir une trop grande abondance, ſoit parce que ſon enfant eſt ſi petit, ou ſi foible, qu'il ne peut pas tout ſucer, ſoit pour vouloir ceſſer d'être nourrice; car pour lors le lait demeurant aux mamelles aprés ſa coction, ſans être évacué, perd la douceur qu'il avoit, & par le moyen de la chaleur qu'il y acquiert, à raiſon du trop long ſéjour qu'il y fait, s'aigriſſant, il s'y caille & grumelle, ainſi que nous voyons que l'aigreur de la préſure dans du lait ordinaire, le fait prendre & cailler. Cet accident vient ſouvent auſſi à la femme, pour avoir ſouffert un grand froid, & pour avoir eu le ſein trop découvert; parce que le lait venant à être trop refroidi ſe caille, & ſe tourne en grumeaux, comme nous voyons que le ſang fait.

De quelque cauſe que puiſſe proceder le caillement de lait, le plus prompt & le plus aſſûré remede, eſt que la femme ſe faſſe au plûtôt tetter, juſques à vuider & tarir les mamelles: Mais comme ſon enfant, s'il eſt petit ou foible, ne peut pas avoir le ſucement aſſez fort pour cela (car le lait ainſi grumelé ne raye point au commencement) elle ſe fera tirer par une autre femme, juſques à ce

que ses mamelles soient de facile trait ; aprés quoy elle redonnera à tetter à son enfant; & afin qu'elle n'engendre point plus de lait qu'il n'en peut tirer pour sa nourriture, elle usera de viandes peu nourrissantes, & se tiendra toûjours le ventre assez libre. Mais comme il arrive quelquefois que la femme ne veut, ou ne peut pas être nourrice, il est besoin de se servir d'autres moyens pour la curation de cette maladie. Pour lors on ne tirera point le lait grumelé par le sucement des mamelles ; car y attirant encore d'autres humeurs, la maladie recommenceroit toûjours, si derechef elles n'étoient évacuées ensuite : c'est pourquoy il sera necessaire d'empêcher qu'il ne s'y en porte d'avantage, & de resoudre & dissiper le lait qui y reste. Il faudra, pour ce sujet, évacuer la plenitude du corps, par la saignée du bras; & outre cette évacuation on attirera les humeurs en bas, par clysteres un peu forts, & même par la saignée du pied, se servant aussi de la purgation si besoin est; & pour resoudre, digerer, & dissiper le lait grumelé aux mamelles, on mettra dessus les choses que nous avons dit être propres à le faire évader; comme le cataplasme de miel tout pur, ou celuy des quatre farines, cuite en décoction de sauge, menthe, hache & fenoüil, y mêlant de l'huile de camomille, dont on fera aussi une embrocation sur toutes les mamelles.

J'ay quelquefois vû des femmes, mettre sur leur sein en cette occasion, avec un succés assez heureux, des linges qui servent de couverture aux pots de beurre salé : c'est un remede qui est dessicatif, & propre pour absorber les humiditez de ces parties, dont on peut se servir, aprés toutefois que ceux mentionnez cy-dessus en auront dégrumelé le lait : mais si nonobstant tout cela il ne peut être dissipé, ni resolu, il y a danger qu'y croupissant plus longtemps, il ne cause inflammation aux mamelles. Si la chose arrive ainsi, on y remediera comme il a été dit au precedent chapitre. Parlons maintenant des apostêmes des mamelles qui viennent souvent aprés leur inflammation.

CHAPITRE XVIII.

Des apostêmes des mamelles de la femme accouchée.

IL peut arriver en tout temps, aux filles aussi-bien qu'aux femmes des apostêmes aux mamelles, soit chauds, soit froids, la curation desquels n'a rien de pariculier, comme dit *Guidon,* sinon

qu'on n'y doit pas mettre de forts repercuſſifs, à cauſe de leur proximité du cœur, & que la retention des menſtruës ſert beaucoup à leur generation, & leur provocation à leur gueriſon, comme auſſi la ſaignée des ſaphenes ; mais nôtre intention eſt ſeulement de traiter de ceux qui arrivent à la femme accouchée, & qui ſuivent ordinairement l'inflammation des mamelles cauſée par la corruption du lait, & par la trop grande abondance de ſang & d'humeurs qui s'y portent.

Aprés donc qu'on aura fait tout ſon poſſible pour faire ceſſer cette inflammation, ſoit par les évacuations univerſelles du corps, tant par la ſaignée du bras, & par celle du pied, que par la provocation des vuidanges, ſoit auſſi par le moyen des remedes repellans, & ſimples reſolutifs, appliquez ſur les mamelles, ſi la femme y reſſent toûjours une grande douleur, & une forte pulſation, plus en un lieu qu'en l'autre, auquel il y ait pareillement quelque dureté de couleur livide, accompagnée de molleſſe en ſon lieu, c'eſt ſigne qu'elles s'abſcedront. Pour lors on doit ceſſer l'application de tous ces premiers topiques, pour venir aux remedes maturatifs de l'apoſtême, qu'il vaut bien mieux en ce cas faire ſuppurer tout-à-fait, que de ſe ſervir d'avantage de repellans, & de reſolutifs ; de peur qu'on ne faſſe endurcir la matiere, en repouſſant, ou reſolvant ſeulement le plus ſubtile, le plus groſſier reſtant aux mamelles, qui cauſeroit une tumeur ſcyrrheuſe, qui ſeroit apres fort difficile à diſſiper ; ou qui demeurant long-temps, comme il arrive quelquefois, ſe pourroit convertir en *cancer*.

Pour aider à la ſuppuration de l'apoſtême, on mettra ſur les mamelles un cataplaſme émollient & maturatif, compoſé de mauves, guimauves, oignon de lis, & graine de lin concaſſee, qu'on fera cuire tant que tout ſoit extrémement mol, & qu'il puiſſe paſſer à travers un gros tamis, de peur qu'il n'y reſte rien de dur, qui puiſſe froiſſer le ſein, qui pour lors eſt fort douloureux ; aprés quoy on mêlera une bonne quantité d'axonge de porc, ou de l'onguent *baſilicum*; & ſur le lieu où l'apoſtême démontre ſe vouloir plûtôt percer, on y mettra une petite emplâtre du même *baſilicum*, & ce cataplaſme par deſſus, le renouvellant douze heures aprés, ou au plus tard le lendemain, continuant tel remede juſques à ce que l'apoſtême ſoit meur : ou bien on ſe ſervira de l'emplâtre divin diſſout en une médiocre conſiſtance avec l'huile de lis, lequel emplâtre on doit préferer à toute ſorte d'autres, pour bien meurir, & faire ſuppurer les apoſtêmes des mamelles.

Auſſi-tôt

Auſſi tôt que l'apoſtéme ſera meur, on en fera l'ouverture, ſi elle ne s'étoit faite d'elle-même. On connoîtra qu'il eſt temps de la faire, quand la pulſation que la femme ſentoit auparavant aux mamelles eſt ceſſée, quand la douleur & la fiévre ſont beaucoup diminuées, & quand avec cela le milieu de l'apoſtême eſt un peu élevé en pointe; & eſt tout-à fait amolli, & qu'on y ſent avec le doigt l'inondation de la matiere y contenuë.

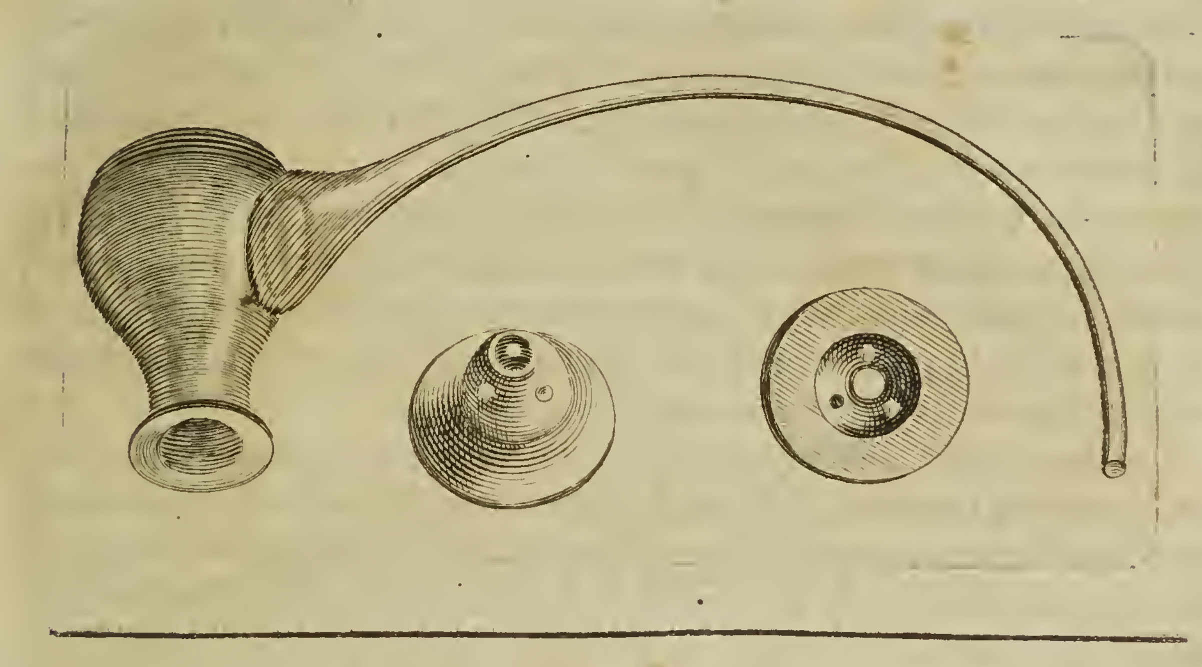
Quand donc ces ſignes apparoîtront, pour lors on fera ouverture de l'apoſtême au lieu le plus propre à donner iſſuë à la ſanie, prenant bien garde à ne le pas faire trop tôt, & la matiere n'étant pas encore bien cuite, de peur de trop grande douleur; car les mamelles ſont des parties extrémement ſenſibles, & qui reçoivent facilement fluxion, à cauſe de leur ſubſtance rare & ſpongieuſe, tiſſuë d'une infinité de vaiſſeaux. C'eſt pourquoy on y laiſſera meurir la matiere, ſans toutefois l'y laiſſer trop croupir. On peut faire cette ouverture avec la lancette, ou avec un grain de cautere, la faiſant aſſez ample, pour en évacuer les grumeaux qui s'y rencontrent ordinairement; mais il vaut encore mieux préferer la lancette, dautant qu'elle ne fait aucune perte de ſubſtance, & que la cicatrice n'en eſt pas ſi difforme, que celle qui ſuccede aprés l'ouverture faite par le cautere; car les femmes ſont bien aiſes de conſerver en ſon entier, le plus qu'elles peuvent, une partie, qui par ſa ſeule beauté les fait ſouvent cherir & careſſer. *Guidon* veut qu'on faſſe cette ouverture en forme de Lune, c'eſt-à-dire, en figure de demy-croiſſant, pour ſuivre la figure ronde de la mamelle; mais il importe peu de quelle façon elle ſoit faite, pourvû que ce ſoit au lieu le plus commode pour l'évacuation de la matiere, & qu'on ſe donne garde d'ouvrir quelques gros vaiſſeaux, les principaux deſquels ſont vers l'aiſſelle. Aprés qu'on aura tiré toute la matiere, & les grumeaux de lait pourry qui s'y trouvent ſouvent, on détergera & mondifiera l'apoſtême en la maniere ordinaire, obſervant ſeulement de n'y pas mettre aucunes tentes trop longues, ni trop dures; mais ſeulement quelques tampons de charpie fort mollets, ſans les pouſſer trop avant, deſquels on liera le premier avec un fil, ſi beſoin eſt, pour le retirer plus facilement, à cauſe qu'ordinairement ces apoſtêmes ſont caverneux. S'il y a une grande douleur, on trempera les plumaceaux en huile d'œuf, ou en *baſilicum* mêlé avec le digeſtif, s'il y reſte encore quelque choſe à ſuppurer; enſuite de quoy on ſe ſervira de déterſifs & de mondificatifs, comme ſont le miel, le mondificatif d'ache, ou l'*apoſtolorum*, ſelon que le cas le requiert,

tant par dessus un emplâtre d'onguent divin, pour amollir & dissiper la dureté qui pourroit y être restée.

Quelquefois les mamelles n'abscedent pas seulement en un lieu, mais souvent chacune de leurs principales glandes viennent à suppurer, & à faire comme autant d'apostêmes; de telle façon qu'elles se percent par fois en cinq ou six endroits, qui rendent tous de la matiere. Pour lors il ne faut pas s'amuser à faire de grandes ouvertures à chacun de ces petits trous, mais il suffit d'en faire une bonne, ou deux aux lieux les plus declives; car toute la matiere qui a aisément communication d'un endroit à l'autre par dedans, à cause que les mamelles sont toutes spongieuses, s'évacuëra facilement; & une ou deux bonnes issuës faites ainsi en lieu commode, tariront en bref toutes les autres. Mais le moyen le plus seur pour guerir les apostêmes des mamelles aprés l'évacuation de la matiere; & pour empêcher que leurs ouvertures ne soient longtemps fistuleuses, est d'en faire évader entierement le lait; ce qu'on fera de la maniere que nous avons enseignée en son lieu, non seulement de la mamelle apostumée, s'il n'y en avoit qu'une qui le fût, mais de toutes les deux; parce qu'il y en resteroit toûjours quelque communication; ce faisant, les ulceres en seront bien plûtôt, & plus facilement dessechez; & pour ce sujet le ventre de la femme sera tenu libre par clysteres qu'on luy donnera, si elle ne l'avoit ainsi naturellement; & elle sera purgée de fois à autre, pour évacuer les humeurs superfluës, & pour les porter en bas, usant aussi d'un regime de vivre peu nourrissant.

Il faut observer qu'on ne doit pas laisser séjourner trop longtemps la matiere des abscés des mamelles, aprés sa maturité, comme font mal à propos la plûpart des femmes, qui aiment mieux laisser percer ces abscés d'eux-mêmes, que de souffrir un simple coup de lancette, pour donner issuë à la matiere qui y croupit; ce qui est cause que cette matiere étant retenuë trop longtemps, corrode & ronge la substance des propres glandes de la mamelle, & se communiquant par ce moyen jusques aux reservoirs du lait, fait que ces sortes d'abscés sont de tres-longue guérison; à cause de l'écoulement du lait & des serositez, qui ayant pris cours par les ouvertures de l'abscés, empêchent la consolidation de la partie; & principalement aux femmes, qui nonobstant cela ne laissent pas de nourrir quelquefois leur enfant, de la mamelle saine, à cause de la mutuelle communication des vaisseaux des deux mamelles. C'est pourquoy il faut donner issuë à la matiere,

aussi-tôt qu'elle est dans une parfaite maturité, & dans le temps qu'elle n'est encore contenuë que dans les tegumens, ou dans les seules graisses de la mamelle; ainsi faisant, l'abscés est bien plus promptement gueri, & d'autant plûtôt si la femme cesse d'être nourrice de son enfant, & qu'on luy fasse user souvent de quelque ptisanne laxative, pour luy tenir le ventre libre.



CHAPITRE XIX.

Des bouts des mamelles écorchez & emportez.

SOuvent les femmes qui sont nourrices, & principalement quand c'est la premiere fois, sont sujettes aux fentes & aux écorchures des bouts de leurs mamelles, qui sont doüez d'un sentiment tres-exquis; parce que plusieurs petits filamens nerveux y viennent aboutir; ce qui leur cause une extréme douleur, qui les fait souvent suer à grosses gouttes, tant elle leur est insupportable, quand, nonobstant cette indisposition, elles donnent à teter à leur enfant; & d'autant plus que leurs mamelles sont de difficile trait, comme il arrive lorsqu'elles veulent du commencement être nourrices; auquel temps le lait ne s'étant pas encore fait voye à travers les petits trous des mamelons, qui ne sont pas tout à-fait ouverts, l'enfant fait bien plus d'effort pour teter, que quand les mamelles rayent presque d'elles-mêmes; & quelquefois ces fentes & ces écorchures s'augmentent de telle sorte, par le continuel sucement qu'il fait, qu'à la fin il emporte entierement le bout des mamelles; aprés quoy la femme ne luy peut plus donner à teter, & il y reste

un ulcére, qui est quelquefois de difficile guérison. Souvent aussi cela provient de ce que les enfans sont si alterez, & si affamez, qu'ils ne se donnent pas la patience de teter doucement ; & sentant que le lait ne sort pas si promptement qu'ils le souhaitent, ils mordent & mâchotent si fort les bouts, croyant le faire venir plûtôt, soit qu'ils ayent des dents, ou qu'ils n'en ayent pas, qu'ils les écorchent, & enfin continuant toûjours, les emportent tout-à-fait, comme nous disons. Il arrive aussi quelquefois que d'autres enfans ont la bouche tellement échauffée, que les bouts des mamelles viennent à s'en ulcerer, comme quand ils l'ont pleine de ces petits ulcéres qu'on nomme *aphtes*, ou même, & d'autant plus facilement, s'ils ont la maladie venerienne, laquelle ils peuvent aussi communiquer à leurs nourrices ; & pour lors les ulceres qui en sont causez, ne cedent pas aux remedes ordinaires ; mais au contraire ils vont toûjours en augmentant.

On doit remedier de bonne heure à ces fentes ou écorchures, tant pour raison de la grande douleur qu'elles causent à la femme, lors qu'elle veut donner à teter à son enfant, que pour éviter qu'elles ne s'augmentent & empirent de jour en jour, & qu'enfin elles ne se convertissent en ulcéres malins. C'est pourquoy aussi-tôt qu'elles commenceront, il seroit à propos que la femme s'abstînt de donner à teter à son enfant, jusques à ce qu'elles fussent entierement guéries (car par son continuel sucement il seroit bien difficile qu'il ne les fist encore croître en les irritant) pendant quoy on feroit évader pour un peu de temps son lait, de peur que n'étant plus tirée, il ne luy vînt une inflammation au sein, par sa trop grande abondance. Neanmoins s'il n'y avoit que le bout d'une seule mamelle de malade, elle luy en pourroit donner de l'autre. On mettra sur ces bouts ainsi écorchez un peu d'huile d'œuf, ou d'huile de cire neuve, durant quelques jours ; aprés quoy on se servira de remedes dessicatifs, comme sont l'eau alumineuse, & l'eau de chaux ; ou on les bassinera seulement d'eau de plantain, mettant pardessus de petits linges bien mollets & trempez dans ces eaux ; ou on se servira de quelque petite emplâtre de ceruse, ou de blan raisin, ou bien de pompholix, ou d'un peu de poudre d'amidon ; mais sur tout ce ne sera d'aucune chose qui puisse être trop desagreable au goût de l'enfant, ny luy porter aucun préjudice ; c'est pourquoy beaucoup se contentent seulement d'y mettre un peu de miel rosat.

Quelques-uns veulent qu'au lieu de dessicatifs on se serve d'émolliens ; mais il faut faire distinction : car les emolliens sont pro-

pres à préserver de telles fissures; mais quand elles sont faites, il faut user de dessicatifs ; & pour empêcher que la femme ne soit blessée en ces parties qui sont douloureuses, & que les linges n'y adherent, on doit mettre sur le bout du mamelon un petit chapeau de cire, ou de bois, ou de plomb, pour être plus dessicatif, semblable à ceux qui sont representez au commencement de ce chapitre; lequel doit être percé de plusieurs trous, tant pour donner issuë à la sanie qui sort de ces petits ulcéres, qu'afin que le lait qui distile souvent du bout de la mamelle, se puisse écouler par leur moyen.

Si l'enfant avoit tout à-fait emporté les bouts des mamelles, pour lors il faudroit faire perdre entierement le lait, afin de pouvoir au plûtôt dessécher les ulcéres qui y restent ensuite; car autrement on n'en viendroit pas à bout qu'avec peine, & ils pourroient devenir calleux & malins avec le temps; & si l'enfant avoit la maladie venerienne, en ce cas il seroit bien difficile qu'on pût guérir les ulcéres qu'il auroit fait venir aux bouts des mamelles de sa nourrice durant qu'il la teteroit : c'est pourquoy on luy en donnera une autre, à laquelle on fera les remedes préservatifs de cette maladie ; mais s'il avoit simplement de simples petits ulcéres à la bouche, sans aucune malignité, on la luy lavera avec eau d'orge, dans laquelle on mettra un peu de jus de citron ; & pour temperer d'autant plus ses humeurs qui sont échauffées, la nourrice usera d'un regime de vivre rafraîchissant, afin que son lait puisse être de pareille nature, & elle sera saignée s'il est necessaire.

Lorsque les bouts sont tout-à-fait emportez, il est bien difficile que la femme puisse encore nourrir son enfant, à cause qu'il n'a plus de prise pour sucer le lait, comme aussi parce que les petits trous du mamelon se referment, à cause de l'ulcére. Si nonobstant cela elle desire le faire, il faut qu'une autre femme luy fasse peu à peu d'autres bouts, aprés que les ulcéres en seront guéris, laquelle en sucant avec sa bouche attirera au dehors, & déboûchera par ce moyen la racine des bouts emportez ; ou se servant d'un instrument de verre propre à cela, tel que celuy qui est figuré au commencement du present chapitre, avec lequel la femme pourra aussi elle-même le faire cinq ou six fois le jour ; & pour figurer & tenir en état ce qui aura été attiré, de peur qu'il ne se renfonce dans la mamelle, elle y mettra par dessus un petit couvercle de bois, ou d'autre matiere, comme ceux dont il est parlé cy-dessus. Ainsi faisant peu à peu, aprés que les bouts seront tout-à-fait formez, & débouchez, elle pourra donner à teter à son enfant.

Chapitre XX.

De l'enflure des jambes & des cuisses de la femme accouchée.

J'Ay vû plusieurs femmes aprés être accouchées assez heureusement, avoir les jambes & les cuisses toutes œdemateuses & extraordinairement grosses, quelquefois depuis l'aîne jusques à l'extrémité du pied, par fois d'un seul côté, & d'autres fois de tous les deux. Cet accident survient souvent ensuite d'une douleur sciatique causée par un reflux, qui se fait sur ces parties, des humeurs qui devroient être évacuées par les vuidanges, dont le gros nerf de la cuisse s'abreuve quelquefois tellement, qu'il en peut rester à la femme une claudication dans la suite, comme il est arrivé à une de mes Tantes, qui, quoyqu'elle fût tres bien faite, & fort droite auparavant, est restée tout-à-fait boiteuse d'une jambe depuis trente-huit ans, par un semblable accident, ensuite d'une de ses couches.

Si ces enflures sont extraordinairement grandes & douloureuses, comme sont celles qui participent de l'inflammation, & qui procedent de la suppression des vuidanges, & qu'elles soient accompagnées de fiévre avec difficulté de respirer, & de grande tension & douleur du ventre, elles sont d'autant plus dangereuses, que ces accidens sont grands, & qu'ils se rencontrent plusieurs, ou tous ensemble; mais lorsqu'elles ne sont que mediocres, & qu'elles sont sans fiévre, elles se dissipent assez souvent facilement, en ouvrant les voyes de l'urine, par un regime de vivre propre à cela, & par la purgation dans le temps: car ces sortes d'enflures arrivent assez ordinairement à cause de quelque obstruction vers la region des reins; & c'est ce qui fait que l'excrétion de l'urine étant petite, les humiditez superfluës du corps, qui ne sont pas bien repurgées, refluënt sur les parties inferieures, qui en sont tumefiées de la sorte. Pour ce sujet on tâchera de procurer à la femme une bonne & libre évacuation de ses vuidanges, de la maniere que j'ay cy-devant enseignée au 10. chap. de ce 3. livre; & on luy ouvrira les voyes de l'urine par le moyen d'une ptisanne aperitive, faite avec les racines de fenoüil, de persil & de chiendent, dans laquelle on mettra un peu de cristal mineral; & dans un verre de cette ptisanne, on luy fera prendre quelquefois par intervalles, une once de syrop de capillaires, avec cinq ou six gouttes d'esprit de sel dulcifié, ou bien demi

drachme de sel polycreste ; & si la femme est sans fiévre, & qu'il y ait au moins quinze jours qu'elle soit accouchée, pour lors on ne fera aucune difficulté de la purger.

Chapitre XXI.

De la passion hysterique appellée vulgairement suffocation de Matrice.

Comme les femmes accouchées, aussi bien que celles qui sont grosses, & beaucoup d'autres, sont assez souvent travaillées de la passion hysterique, appellée vulgairement *suffocation de Matrice*, à cause que la suffocation, ou difficulté de respirer, est l'accident le plus ordinaire qui arrive à celles qui en sont surprises, j'ay jugé à propos d'examiner, le plus exactement que je pourray, quelles en peuvent être les veritables causes, & d'enseigner les moyens que j'ay trouvez par experience les plus convenables pour y remedier.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'un si grand nombre de differens accidens, selon la diverse disposition des personnes qui en sont affligées, & cause tant de differens changemens, & de si grandes alterations aux fonctions du corps & de l'esprit des femmes, qu'on la peut tres-bien comparer au pouvoir que *Prothée*, ce Dieu marin de la fable, avoit de se changer en toutes sortes de differentes formes : car on voit qu'entre les femmes qui souffrent cette indisposition, les unes ont le pouls élevé, les autres l'ont petit & retiré ; à d'autres il est si foible qu'on ne le sent presque point ; les unes sont pâles & demeurent froides & immobiles dans tout le temps de l'accés de la maladie, comme si elles étoient mortes, & les autres ont la couleur du visage bonne, & s'agitent, & se tourmentent extraordinairement ; & d'autres ont en ce même temps des mouvemens convulsifs ; les unes respirent presque insensiblement, & sans aucun mouvement manifeste des muscles de la respiration ; & les autres ne tirent l'air qu'avec une grande peine & une forte agitation & grande élevation de toute la poitrine ; les unes restent sans connoissance jusques à ce que l'accés soit passé, aprés quoy elles ne se souviennent point de tout ce qu'elles ont dit & fait durant ce temps ; & les autres conservent toûjours la raison & le jugement, & ont memoire de tout ; les unes sont plus gayes qu'à l'ordinaire, & rient & chantent, & les autres sont tristes & pleurent ; & d'autres

souffrent dans les accés de cette maladie plusieurs autres differens symptômes, qui ne paroissent pas tous en toutes sortes de femmes, mais certains aux unes plûtôt qu'aux autres, suivant la diverse disposition de celles qui en sont attaquées. Ce mal a coûtume de prendre par des accés qui reviennent quelquefois frequemment, & d'autrefois rarement; & ces accés durent quelquefois plusieurs heures, & souvent des jours entiers; & d'autrefois ils se dissipent & passent promptement, selon que les causes dont ils sont excitez subsistent plus ou moins de temps.

Galien, & la plûpart des Auteurs disent que les causes de la passion hysterique procedent de la semence & du sang menstruel de la femme, qui étant trop long temps retenus se corrompent, & que ces humeurs ayant acquis une qualité maligne & veneneuse, il s'éleve de la Matrice & des lieux voisins, où séjournent ces humeurs corrompuës, des vapeurs, qui étant portées au cœur & au cerveau par des conduits cachez & imperceptibles, produisent ensuite tous les accidens dont cette maladie est accompagnée, selon la mauvaise qualité de l'humeur qui en est cause; c'est ce qui fait qu'on donne communément à cette passion hysterique le nom de *vapeur*. Mais il n'est pas besoin, ce me semble, d'aller chercher ces conduits cachez & imperceptibles qui pourroient donner passage à ces prétenduës vapeurs; puisque le mouvement circulaire du sang nous fait connoître manifestement que la malignité des humeurs corrompuës, & ces humeurs mêmes peuvent facilement être portées au cœur par le moyen des veines, qui y reportent le sang de toutes les parties, & successivement du cœur au cerveau, par le moyen des arteres.

Pour moy je croy que tous les differens accidens qui ont coûtume d'accompagner cette maladie, que l'on prétend proceder des vapeurs qui s'élevent de la Matrice, ne viennent, pour l'ordinaire, que de la sympathie des petits rameaux de nerfs qui se distribuënt à la Matrice, qui ont communication avec les nerfs de la sixiéme paire de ceux qui naissent du cerveau, qui étant tiraillez & irritez par ce commun consentement, causent promptement divers accidens aux parties où ces mêmes nerfs se distribuënt, & qui sont les plus disposez à souffrir de ce consentement: de sorte que les nerfs qui servent à faire la respiration, principalement ceux qui se distribuënt au diaphragme & aux muscles internes du *larinx*, qui sont des portions de cette sixiéme paire, manquant à bien faire leur action, causent le plus commun accident de cette maladie, qui est la

la suffocation ou difficulté de respirer ; ceux qui vont au cœur luy causent des palpitations, & des mouvemens dereglez avec des syncopes ; lesquels mouvemens dereglez du cœur augmentent encore de beaucoup la difficulté de respirer ; à cause que pour lors le ventricule gauche du cœur ne pouvant pas pousser assez promptement dans la grande artere tout le sang qu'il contient, les poulmons se gonflent aussi-tôt de l'abondance de celuy qu'ils reçoivent, & ne s'en pouvant plus dégager, ils s'enflent jusqu'à un tel excés, qu'ils ne laissent point de vuide dans la poitrine ; & ne peuvent plus, pour ce sujet, recevoir l'air de la respiration ; ce qui fait que la malade est travaillée pour lors d'une grande suffocation ; & s'imagine avoir à la gorge un gros morceau qui l'étrangle, à cause du défaut de l'action des muscles internes du *larinx* : car comme le cœur & les poulmons ne se dégagent pas assez promptement de toute l'abondance du sang qu'ils reçoivent, les veines superieures, & principalement les jugulaires, & celles de tous les muscles du col du *larinx* & du *pharinx* en demeurent extraordinairement gonflées, & les muscles souffrent pour lors une espece de mouvement couvulsif, qui fait paroître tout le col de la malade beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire ; & les nerfs qui se distribuent à l'estomac compatissant par ce même consentement causent des dégouts, des nausées, des contractions de l'ésophage & du larinx, auquel il est adherent ; ou bien sont cause assez souvent, que les humeurs qui sont contenuës dans l'estomac venant à être agitées, & à se fermenter, engendrent beaucoup de ventositez, qui le gonflant extraordinairement, & poussant fortement le diaphragme vers la poitrine, augmentent encore la difficulté de respirer ; & si l'affection se communique par la continuité des mêmes nerfs jusqu'au cerveau, il survient quelquefois des mouvemens convulsifs, des assoupissemens, des delires, & d'autres accidens, suivant les differentes dispositions des parties. Voila selon mon opinion de quelle maniere sont excitez tous les divers symptômes qui accompagnent la passion hysterique.

On peut avec raison attribuer la cause de tous ces differens accidens à la Matrice, quand cette partie souffre quelque intemperie, soit à cause de la suppression des menstruës, soit pour une abondance de fleurs blanches malignes, soit à cause de quelque autre humeur, ou matiere corrompuë procedant de quelque ulcere en cette partie, ou de quelque corps étrange retenu en sa cavité, comme quelque faux-germe qui s'y seroit converti en suppuration ; par

toutes lesquelles choses les nerfs qui se distribuent à la Matrice étant irritez, excitent les autres qui ont communication avec eux, à faire faire aux parties où ils s'inserent, un mouvement irregulier, qui cause des accidens, selon la nature de l'irregularité de ce mouvement : comme par exemple, si le nerf du cœur, souffrant quelque affection par communication de celle qui est à la Matrice, fait faire au cœur une contraction extraordinaire des fibres de ses ventricules, le pouls de la femme sera pour lors petit & resserré, & produira des accidens conformes à cette affection. Au contraire, si ce même nerf compatissant d'une autre maniere fait dilater le cœur & la grande artere plus que de coûtume, le pouls en ce cas sera plus élevé ; & s'il le fait mouvoir dereglément, il causera la palpitation, & rendra le pouls inégal. Suivant ce que je viens d'expliquer des accidens qui procedent des differentes façons dont le cœur se meut en ces occasions, on peut expliquer de la même maniere la cause de la lesion des differentes fonctions qui dépendent du cerveau, & ainsi de celle que souffrent toutes les autres parties qui compatissent à l'affection de la Matrice, qui pour cette raison peut être dite la cause de tous les differens accidens que les femmes souffrent dans l'accés de la passion hysterique, & même, suivant le dire d'*Hypocrate*, la cause de la plûpart des maladies des femmes.

Lorsque les testicules des femmes, ou les autres parties voisines de la Matrice, ont quelque notable vice de conformation, ou qu'ils souffrent une considerable intemperie, soit par la semence corrompuë, pour y avoir été trop long-temps retenuë, ou par un regorgement d'humeurs sur ces parties dans la suppression des menstruës, cette mauvaise disposition cause assez souvent les mêmes accidens que la Matrice mal affectée, pour les mêmes raisons que j'ay dites; parce que les nerfs de la Matrice & de ses ligamens, & ceux des testicules ont communication & compatissent tous les uns avec les autres.

On ne doit pas neanmoins toûjours attribuer la cause de tous les accidens, qui se remarquent en la passion hysterique, à la mauvaise disposition de la Matrice & des parties qui en dépendent, non plus qu'à la retention & corruption du sang menstruel & de la semence ; car souvent une autre humeur corrompuë venant à se fermenter dans les replis du mésentere, ou dans le *pancreas* ou dans la rate, ou dans les reins, peut causer presque tous les mêmes accidens, par la même communication des nerfs de la sixiéme paire qui se distribuent dans toutes ces parties, sans que la Matrice soit

aucunement malade; comme je l'ay vû arriver à une Dame de qualité, qui ayant un abſcés au rein, ſouffrit preſque tous les jours durant deux ans entiers de grandes ſuffocations, & de frequentes foibleſſes & palpitations de cœur, de la même maniere que ſi leur cauſe eût procedé de la Matrice; laquelle par l'ouverture du corps de cette Dame aprés ſa mort, fut trouvée tres-ſaine, auſſi-bien que toutes les parties qui en dépendent; mais un des reins étoit tout pourri par un abſcés qui s'y étoit formé, au milieu duquel on trouva une groſſe pierre, qui avoit été cauſe de cet abſcés, qui fit enfin mourir la malade, qui avoit toûjours été traitée par pluſieurs Medecins, comme ſi elle eût été travaillée d'une continuelle ſuffocation de Matrice, quoyqu'elle n'eût aucune indiſpoſition en cette partie, comme je les aſſûray lorſque je fus appellé pour viſiter cette femme, quatre mois avant ſa mort; leur ayant fait remarquer, que rendant quantité de pus dans ſes urines, il falloit attribuer la cauſe de tous les accidens dont elle étoit travaillée, à un abſcés qu'elle avoit indubitablement dans le rein, auquel lieu elle ſentoit une continuelle douleur fixe.

Ce qui prouve d'autant plus, que la retention de la ſemence & du ſang menſtruel, n'eſt pas toûjours cauſe des ſuffocations qui arrivent aux femmes, c'eſt que l'on voit beaucoup de femmes veuves, qui, bien qu'elles n'uſent plus du coït, ainſi qu'elles avoient coûtume avant leur viduité, comme auſſi la plûpart des Religieuſes, qui vivent chaſtement, ne ſouffrent point ces ſortes de maladies; & au contraire nous voyons ſouvent des femmes mariées, qui, quoyqu'elles uſent aſſez ſouvent du coït, & qu'elles ayent bien reglément l'évacuation de leurs menſtruës, ne laiſſent pas d'être fort ſujettes à ces indiſpoſitions, auſſi bien que quelques vieilles, qui, quoyqu'elles n'ayent plus depuis beaucoup d'années de ſang menſtruel, ni de ſemence ſuperfluë, reſſentent neanmoins quelquefois de ſemblables accidens, qui arrivent même parfois à certains hommes, mais bien plus rarement qu'aux femmes, dont le ſang eſt naturellement bien plus diſpoſé que celuy des hommes, à recevoir de temps en temps de certaines fermentations, qui contribuent beaucoup à la production de tous ces accidens; & il n'eſt rien de plus commun que de voir des femmes ſouffrir, pour cette raiſon, de grandes ſuffocations, pour avoir ſeulement ſenti l'odeur du muſc, ou des roſes, ou d'autres bonnes odeurs ſemblables, qui par leurs qualitez excitent dans les poulmons des fermentations extraordinaires du ſang, qui cauſent auſſi-tôt des étouffe-

mens, des palpitations, & des mouvemens déreglez du cœur ; outre que ces ſortes de parfums bien odorans étant portez en même temps au cerveau, & alterant & troublant les eſprits qui ſe diſtribuent dans les nerfs qui vont au cœur, aident, pour cette cauſe, à produire d'autant plûtôt les mêmes effets ; à quoy contribuent encore beaucoup la peur, le chagrin, la triſteſſe, la fâcherie, la colere, & autres paſſions violentes de l'eſprit ; ce que l'on voit ſouvent arriver aux femmes nouvellement accouchées, qui ſont beaucoup plus incommodées de ces ſuffocations que les autres ; parce qu'elles ont le cœur plus foible, à cauſe de la grande évacuation & des grandes douleurs qu'elles ont ſouffertes dans le temps de leur accouchement.

Les ſignes de la paſſion hyſterique ne ſont pas toûjours ſemblables en toutes ſortes de femmes ; car, comme j'ay dit, les accidens en ſont ſouvent differens, ſuivant la diverſe diſpoſition des parties qui compatiſſent avec la Matrice ; mais les plus ordinaires ſont la difficulté de reſpirer, qui cauſe une ſuffocation avec étranglement, comme ſi la malade avoit un gros morceau dans la gorge qu'elle ne pût avaler, & qu'on luy ſerrât fortement le col avec la main, des foibleſſes & palpitations de cœur, des dégoûts, des nauſées, & quelquefois un écoulement d'eau & de ſeroſitez de la bouche ; leſquels accidens ſont ſouvent precedez dans le commencement de l'accés de cette maladie, de fréquens bâillemens, de battemens d'arteres dans le ventre, de mouvemens en maniere de treſſaillemens & contractions de la Matrice, d'un bruiſſement de ventoſitez dans les inteſtins & dans l'eſtomac, qui le gonflant extraordinairement, compriment & font élever le diaphragme vers la poitrine. Il ſurvient auſſi à quelques femmes dans les accés de cette maladie des delires, & des mouvemens convulſifs, qui ont coûtume d'être precedez de douleur, peſanteur, & tournoyement de tête, d'éblouiſſement des yeux, d'un aſſoupiſſement, & d'une diminution de la mémoire, & d'autre léſion des fonctions animales.

Cette maladie cauſe ordinairement plus de terreur, qu'elle n'apporte de peril aux femmes qui ont coûtume d'en être attaquées: Neanmoins quelques-unes, aprés avoir été travaillées dans ces accés de mouvemens convulſifs tres-violens, ſont tombées en apoplexie mortelle, & d'autres ſont reſtées enſuite paralytiques de la moitié du corps, durant des années entieres, comme je l'ay vû arriver, il y a environ quinze ans, à la femme de Monſieur *Deleſpine*, mon Allié, laquelle étant groſſe ſeulement de deux mois, fut pour

lors surprise d'une passion hysterique si violente, qu'elle luy causa des convulsions, & une espece d'apoplexie, qui se convertit en une paralysie dela moitié du corps; nonobstant quoy elle ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme, & d'en accoucher fort heureusement : Mais n'ayant été que mediocrement soulagée de sa paralysie par son accouchement, elle fut obligée d'aller ensuite prendre les eaux minerales de Vichy en Bourbonnois, par l'usage desquelles eaux elle fut delivrée de cette paralysie, dont elle avoit été fort incommodée durant une année entiere.

On doit observer deux choses pour la curation de la passion hysterique; l'une qui est, qu'avant l'accés de cette maladie on preserve la femme d'en être attaquée ; & l'autre, que l'on remedie dans le temps même de l'accés aux accidens qui l'accompagnent.

Pour executer cette premiere intention, si les menstruës,ou bien les vuidanges de la femme en couche sont supprimées, on les provoquera par fomentations de toutes les parties voisines, de la Matrice, lavemens de jambes, le demy bain, la saignée du pied, clysteres,purgations, & autres remedes convenables à cela: Mais si la femme étoit grosse,on doit se contenter de la saignée du bras pour évacuer la plénitude du sang, & de luy tenir le ventre libre par simples clysteres. L'usage des eaux minerales est un des meilleurs & des plus convenables remedes aux femmes qui sont sujettes à de frequentes passions hysteriques,pourvû qu'elles ne soient pas grosses pour lors ; & s'il y avoit quelque corps étrange, comme faux-germe, ou quelque morceau de l'arrierefaix, qui étant retenu dans la Matrice,venant à s'y corrompre,fût cause de la passion hysterique,on doit procurer le plûtôt qu'il sera possible,l'expulsion de ces corps étranges, ou en faire l'extraction de la maniere que nous l'avons enseignée en son lieu ; & la femme doit éviter toutes sortes de parfums de choses bien odorantes, & tous alimens trop doux & sucrez, le chagrin, la fâcherie, la colere, & toutes autres violentes passions de l'esprit, & avoir soin de se tenir tous les jours reglément le ventre libre ; & si l'on jugeoit que la trop longue retention de la semence contribuât quelque chose à la génération de cette maladie, ce qui arrive bien plus rarement pour cette cause, que pour la retention des autres humeurs,qui ont coûtume de s'évacuer par la Matrice, si l'état de la femme ne luy permettoit pas de pouvoir user du coït, pour décharger les testicules & les reservoirs de la semence de leur trop grande plenitude, qui cause la passion, que l'on appelle proprement *fureur uterine*, elle observera un

regime de vivre rafraîchiſſant, & uſera de bains & d'émulſions, qui puiſſent temperer & appaiſer le boüillonnement de cette ſemence, juſques à ce que la nature l'ait expulſée comme elle a coûtume de faire d'elle-même, auſſi bien que les excrémens, & toutes les autres humeurs ſuperfluës du corps.

La ſeconde intention que l'on doit avoir en la curation de cette maladie, conſiſte, ainſi que nous avons dit, à remedier dans le tems de l'accés aux accidens que la femme reſſent pour lors; mais comme ordinairement les plus preſſans ſont la difficulté de reſpirer avec un grand étouffement, des foibleſſes & palpitations de cœur, auſſi eſt-on obligé d'y remedier principalement. On a coûtume en ces occaſions de ſe ſervir de certains remedes que l'on croit être ſpecifiques contre cette maladie, comme de faire ſentir à la malade des choſes de tres-mauvaiſe odeur, ainſi que ſont les plumes de perdrix brûlées, ou le cuir de quelque vieille ſavate; préjugeant apparemment, que puiſque les bonnes odeurs cauſent ces ſortes d'accidens aux femmes, les puantes doivent être propres pour y remedier. Pluſieurs jettent une dragme de camphre allumé dans un pot plein d'eau, & l'y laiſſent brûler juſques à ce qu'il s'éteigne, aprés quoy ils donnent de cette eau à boire à la malade: Les autres préferent trois ou quatre gouttes d'huile d'ambre, priſes dans un boüillon, ou dans de l'eau de fleurs d'orange, dont l'odeur, quoyque ſuave, eſt reputée être propre à cette maladie: Mais j'ay vû beaucoup de femmes qui étoient auſſi incommodées de l'odeur de la fleur d'orange comme de celle du muſc, des roſes, & des autres fleurs trop odorantes; d'autres eſtiment fort la poudre de la corne du pied d'*Elan* priſe interieurement, croyant qu'elle a une vertu particuliere pour la préſervation & pour la gueriſon de la même maladie; recommandant outre cela que la femme ait ſoin de porter toûjours ſur ſoy un morceau de la corne du pied de cet animal: Mais l'experience m'a ſouvent fait connoître, que tous ces remedes ne ſont pas ſi ſpecifiques qu'on les croit. C'eſt pourquoy conſiderant que les accidens les plus preſſans de cette maladie ſont, comme nous avons dit, des foibleſſes & palpitations de cœur, avec une grande difficulté de reſpirer, & des étouffemens, & que dans ces occaſions, il y a ſouvent beaucoup de ventoſitez dans l'eſtomac, qui le gonflant extraordinairement, empêchent que le diaphragme qui en eſt fortement pouſſé vers la poitrine, ne puiſſe ſe mouvoir librement, j'ay coûtume, aprés avoir promptement fait deſſerrer les vêtemens de la malade, ſi elle y étoit trop contrainte, de pre-

ferer à tous ces remedes prétendus ſpecifiques, l'uſage de quelque cuillerée d'eau de canelle, ou de ſimple eau de vie; parce que je trouve que ce remede produit un bien meilleur effet, étant plus propre qu'aucun autre pour diſſiper les ventoſitez contenuës dans l'eſtomac, qui cauſent les grands étouffemens que les femmes reſſentent dans les accés de cette maladie; & qu'outre cela il fortifie en même temps l'eſtomac, & communique enſuite tres promptement ſa vertu juſques au cœur, qu'il recrée auſſi-tôt. C'eſt pourquoy je conſeille d'en uſer dans ſes occaſions; comme auſſi de donner plûtôt aux femmes un demi verre de vin pur, que de l'eau ſimple, comme j'ay ſouvent vû faire contre mon ſentiment. Il eſt bon auſſi de faire ſentir à la malade, de l'eſprit de vin; l'odeur duquel je prefere en cette indiſpoſition à celle du vinaigre, comme auſſi l'odeur du ſimple papier brûlé, ou bien celle de la méche d'un mouſquet, à celle des vieux cuirs ou des plumes de perdrix, & principalement ſi la femme étoit groſſe; car les odeurs trop fetides pourroient contribuer à exciter l'avortement. Il eſt encore utile de provoquer l'éternuëment à la femme qui n'eſt pas groſſe, avec la poudre de bétoine, ou avec celle du ſimple tabac, qui ne ſoit aucunement parfumé, ou bien avec autre choſe qui puiſſe produire le même effet; comme auſſi de mettre dans la bouche de la malade un gros grain de ſel pour luy aider à faire ſortir plus promptement les eaux & les ſeroſitez, qui y affluent quelquefois avec abondance dans le temps de la paſſion hyſterique.

L'on pourroit, ce me ſemble, mettre en doute ſi la ſaignée convient dans le temps de l'accés de cette maladie, pour en faire plûtôt ceſſer les accidens; & au cas que l'on juge qu'elle y convienne, on pourroit encore douter ſi la ſaignée du pied eſt toûjours preferable à celle du bras. Pour reſoudre cette queſtion, il faut faire quelque diſtinction; car en toutes ſortes de femmes ſi la paſſion hyſterique & tous les accidens qui l'accompagnent, ont été precedez de grandes évacuations, comme de flux de ventre immoderé, de flux de ſang par la Matrice, ou d'un grand écoulement de fleurs blanches, ou bien d'une exceſſive abondance de vuidanges en une femme en couche, & que le pouls de la malade ſoit petit & languide, la couleur de ſon viſage pâle, & ſon corps froid, la ſaignée ne luy convient aucunement; mais au contraire, ſi la couleur de ſon viſage eſt bonne, ſi ſon pouls eſt plein & élevé, & que l'accés de la maladie ait été precedé de la ſuppreſſion des menſtruës, ou des vuidanges, ou ſi la femme à des mouvemens convulſifs, pour lors la ſai-

gnée luy eſt neceſſaire; auquel cas je prefererois dans le commencement la ſaignée du bras à celle du pied; parce que les principaux accidens de cette maladie procedant de la leſion des fonctions vitales & animales, comme le bras eſt plus proche de la poitrine & de la tête que le pied, la malade reçoit pour lors un bien plus prompt ſoulagement par la ſaignée du bras, que par celle du pied, & la trop grande plenitude ayant été premierement vuidée par cette ſaignée du bras, on peut venir enſuite à celle du pied, qui autrement ne pourroit pas être ſûrement faite dans le commencement; car aſſez ſouvent dans ces ſortes de paſſions hyſteriques, il y a en la Matrice quelque obſtruction, qui a été cauſe de la ſuppreſſion des menſtruës, ou des autres excretions qui avoient coûtume de s'écouler par cette partie; & cela étant, les voyes de la Matrice n'étant pas diſpoſées à donner paſſage au ſang & aux humeurs que la ſaignée du pied pourroit attirer ſur elle, ſon intemperie qui avoit excité tous les accidens de la paſſion hyſterique pourroit pour ce ſujet s'augmenter dans la ſuite, ſi l'obſtruction qui eſt en la partie, continuoit à empêcher l'écoulement des humeurs qui y ſeroient affluées; & ſi la femme étoit groſſe, il ne faudroit aucunement la ſaigner du pied, de peur de luy provoquer l'avortement.

Je m'imagine bien qu'étant difficile de concevoir les veritables cauſes de tant de differens accidens, qui ont coûtume d'être excitez par la paſſion hyſterique, ſuivant la diverſe diſpoſition des femmes qui en ſont attaquées, & qu'étant encore plus mal aiſé de les bien expliquer nettement pour les faire concevoir à un chacun, ce que je viens de dire ſur cette matiere ne ſatisfera peut-être pas entierement les plus curieux; mais je crois que mes petites opinions que j'ay declarées, pourront aider quelque autre plus ſçavant que moy à la mieux traiter, & à trouver & faire connoître de plus ſeurs moyens que ceux que j'ay enſeignez pour guerir cette maladie, qui, entre toutes celles qui ont coûtume d'arriver aux femmes, ſemble avoir toûjours été une des plus connuës par les accidens dont elle eſt accompagnée, mais qui en effet a été juſques à preſent la moins connuë par les propres cauſes de la production de la plûpart de ces mêmes accidens; qu'on a toûjours cru être excitez par des prétenduës vapeurs, qui s'élevant de la Matrice, & étant portées par des conduits cachez & imperceptibles juſques au cœur & au cerveau, cauſoient auſſi-tôt la leſion de la plûpart des fonctions vitales & animales.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Des fleurs blanches des femmes.

LEs fleurs blanches des femmes ne ſont autre choſe qu'un écoulement déreglé d'humeurs hors de la Matrice, ſemblables en couleur & en conſiſtence à du lait trouble & ſereux, lequel écoulement ſe fait ordinairement par les mêmes vaiſſeaux qui ſervent au flux menſtruel; dont il eſt facilement diſtingué, en ce que les humeurs qui ſortent de la Matrice dans le flux menſtruel, ne ſont proprement qu'un veritable ſang ſuperflu, dont la nature ſe décharge reglément tous les mois durant quelques jours ſeulement; aprés quoy il diſtile ſouvent en pluſieurs femmes, non ſeulement de ces mêmes vaiſſeaux qui ont ſervi à l'écoulement des menſtruës, mais auſſi de toute la ſubſtance interieure de la Matrice, des ſeroſitez blanchâtres appellées, pour ce ſujet, fleurs blanches. La couleur de ces humeurs les fait aſſez diſtinguer du flux menſtruel; mais non pas du flux d'humeurs corrompuës que l'on voit ſortir en la gonorrhée virulente, ni de celuy qui vient des ulceres de la Matrice; car les excrétions malignes qui procedent de ces deux dernieres indiſpoſitions, paroiſſent ſouvent blanchâtres auſſi-bien que les fleurs blanches; à quoy on doit bien prendre garde, pour éviter d'être trompé, ſoit par certaines femmes ruſées, qui ayant des gonorrhées virulentes les qualifient, pour couvrir leur honte, du nom de fleurs blanches; ſoit auſſi par d'autres, qui ayant des ulceres en la Matrice, ſans le ſçavoir, croyent que la matiere qu'elles vuident continuellement par cette partie, n'eſt qu'un écoulement de ſimples fleurs blanches. J'ay vû trois petites filles, l'une âgée de neuf ans, & les deux autres de ſix ou ſept ans ſeulement, qui avoient toutes trois des gonorrhées virulentes, que leurs meres qualifioient de fleurs blanches, me diſant qu'elles étoient étonnées de ce que leurs filles avoient cette incommodité en un ſi jeune âge: mais ayant viſité ces petites innocentes en leur preſence, & ayant bien reconnu la nature de leur maladie, quoyqu'il ne parût aucune fraction manifeſte des parties exterieures de la Matrice, qui pût faire croire qu'elles euſſent ſouffert affectivement une introduction entiere du membre viril, je leur fis avoüer, avec bien plus grand étonnement de leurs meres, que des coquins de domeſtiques (qui

meritoient d'être brûlez pour un crime si énorme) avoient eu brutalement avec elles des attouchemens impudiques & impurs, qui leur avoient causé ces gonorrhées virulentes. Ces exemples que j'ay vû de mes propres yeux, me pourroient faire croire, que c'étoit peut-être plûtôt une semblable gonorrhée, que des fleurs blanches, que *Fernel* dit avoir vûës en une petite fille âgée de 8. ans.

La seule quantité de la matiere qui s'écoule de la Matrice, ne peut pas nous faire connoître bien distinctement la nature de ces differentes maladies ; car on voit souvent des gonorrhées virulentes & des ulceres de la Matrice, d'où il s'écoule une aussi grande abondance de matiere que par les fleurs blanches ; mais la qualité de cette matiere, le lieu d'où elle sort, & les propres accidens qui accompagnent l'indisposition, nous demontrent manifestement l'espece de la maladie. Car la matiere des fleurs blanches est moins fetide, plus blanche, & plus sereuse, principalement si elle est abondante ; & ces fleurs blanches fluent ordinairement sans douleur, & distilent de la substance interieure de la Matrice, & des mêmes vaisseaux qui servent à l'évacuation des menstruës, & ne paroissent qu'aprés que cette évacuation naturelle est finie : mais la matiere de la gonorrhée virulente est plus fetide & plus épaisse, jaunâtre, ou verdâtre, & s'écoule, non du fond de la Matrice, comme les fleurs blanches, ni des vaisseaux spermatiques, comme la plûpart des Auteurs qui nous ont precedé, l'ont crû abusivement ; mais d'un certain corps glanduleux situé en maniere de prostate vers le conduit de l'urine, & tout le long du col de la vessie, lequel pour lors se tumefie & s'enflâme par l'acrimonie de cette matiere, de telle sorte que la femme rendant son urine, sent une cuisson avec ardeur des parties voisines qui paroissent à l'aspect toutes enduites d'une vilaine matiere visqueuse & verdâtre, qui est quelquefois si acre, qu'elle ulcere ces parties, & qui ne cesse point de fluer dans le temps des menstruës, comme font les fleurs blanches, mais qui continuë devant, durant, & aprés ce temps ; & la matiere qui sort des ulceres qui sont au corps de la Matrice, ou à son orifice interne, est toûjours extrémement fétide; & quoyqu'elle soit quelquefois blanchâtre, comme sont les fleurs blanches, elle ne demeure pas long-temps de la sorte ; car assez souvent elle devient de temps en temps rougeâtre, par le mêlange d'une serorité sanglante, qui sort en abondance des vaisseaux de la partie ulcerée ; & pour lors l'évacuation des menstruës n'est plus moderée, ni reglée, comme elle devroit être ; au lieu de quoy il survient parfois des pertes de

ſang aſſez conſiderables, qui étant un peu appaiſées ſe convertiſſent auſſi-tôt en un écoulement d'une ſeroſité ſemblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la chair cruë ; & l'on voit ſouvent dans la ſuite ſortir parmi ces excrétions putrides de petits grumeaux de ſang noirâtre & corrompu. Outre ces ſignes la femme qui a un ulcere en la Matrice, ne peut ſouffrir la compagnie de ſon mari, ſans ſentir une grande douleur, & aſſez ſouvent l'action du coït provoque un renouvellement de la perte de ſang ; ce qui n'arrive pas dans le ſimple écoulement des fleurs blanches : & l'ulcere ſe connoît facilement par l'attouchement du doigt, quand il eſt à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus ſouvent. La matiere des fleurs blanches eſt ordinairement differente ſelon le temperament & la diſpoſition du corps de la femme ; car cette matiere eſt quelquefois ſans feteur, blanche & ſereuſe comme la ſimple ſeroſité du lait, & d'autrefois elle eſt plus épaiſſe, jaunâtre, fetide, & ſi acre, qu'elle cauſe une grande ardeur & cuiſſon aux parties genitales de la femme.

La principale cauſe des fleurs blanches n'eſt pas toûjours en la Matrice ; car ſouvent les viſceres maleficiez ſe déchargent de leurs humeurs corrompuës ſur cette partie, qui n'eſt pas ſeulement deſtinée pour la génération, mais auſſi pour ſervir d'égoût à toute l'habitude du corps de la femme : neanmoins la mauvaiſe diſpoſition de la Matrice contribuë beaucoup à l'augmentation de cette maladie ; ſoit pour avoir ſouffert quelque violence dans un fâcheux accouchement, ou bien parce qu'y ayant obſtruction aux vaiſſeaux de cette partie, qui devroient laiſſer écouler le ſang menſtruel, il n'en ſuinte que l'humeur la plus ſereuſe, qui ſe convertit en fleurs blanches. Les femmes qui ont eu des enfans ſont bien plus ſujettes à cette maladie, que les filles ; à cauſe que les vaiſſeaux de la Matrice, qui durant la groſſeſſe ſont devenus beaucoup plus gros qu'ils n'avoient coûtume d'être, ne ſe referment pas enſuite ſi exactement aprés l'évacuation des menſtruës, comme ils font aux filles. Beaucoup de femmes en ſont plus incommodées quand elles ſont groſſes, qu'en d'autres tems ; à cauſe des menſtruës qui étant ſupprimées, ſe convertiſſent en ces fleurs blanches, qui ne coulent pas pour lors du fond de la Matrice, mais ſeulement des vaiſſeaux qui aboutiſſent à ſon orifice interne. Cette infirmité eſt ſi commune aux femmes, qu'il y en a tres-peu qui en ſoient tout-à-fait exemptes ; mais les unes en ſont beaucoup plus incommodées que les autres, comme ſont celles dont la Matrice a été debilitée par un fâcheux accou-

chement, & la plûpart de celles qui n'ont pas bien reglément leurs menſtruës ; celles qui ont les entrailles fort échauffées, & qui ont le ventre reſſerré ; celles qui ſont d'un temperament pituiteux, & qui ont la chair mollaſſe, & les pâles couleurs, & qui menent une vie triſte & ſedentaire ; mais les jeunes filles n'y ſont pas ordinairement ſujettes, devant qu'elles ayent atteint l'âge de puberté, & qu'elles ayent eu leurs menſtruës ; avant lequel temps elles peuvent toutefois être infectées de quelque gonorrhée virulente, que l'on pourroit abuſivement qualifier de fleurs blanches, comme il étoit arrivé à ces trois petites filles dont j'ay rapporté cy-deſſus l'exemple.

Les femmes ſe portent ordinairement d'autant mieux, qu'elles ſont bien reglées dans l'évacuation naturelle de leurs menſtruës, & qu'elles ont moins de fleurs blanches, dont la grande abondance debilite tellement la Matrice, que la femme en eſt ſouvent renduë ſterile ; tant parce que ces mauvaiſes humeurs corrompent la ſemence auſſi-tôt qu'elle y eſt reçuë ; que parce qu'elles l'entraînent avec elles hors de la Matrice, qui en eſt renduë ſi humide & ſi gliſſante, qu'elle n'y peut être retenuë. Ces fleurs blanches étant abondantes, affoibliſſent auſſi beaucoup tout le corps de la femme; ſon viſage en devient tout pâle & décoloré, ſes jambes ſe tumefient, elle perd l'appetit, elle ſent ſouvent de grandes douleurs de reins, & quelquefois des foibleſſes, des palpitations de cœur, & des ſuffocations hyſteriques; & ſi ce flux d'humeurs continuë longtemps en abondance, il émacie de telle ſorte tout le corps de la malade, qu'elle en devient étique. Ce même flux cauſe encore aſſez ſouvent des relaxations & des deſcentes de Matrice, qui rendent les femmes qui en ſont affligées ſi déplaiſantes à elles-mêmes, & ſi dégoutantes à leur mary, qu'elles en ont une triſteſſe continuelle, qui eſt d'autant plus augmentée, en quelques-unes, qu'elles n'oſent pas par honte déclarer leur infirmité aux perſonnes qui les en pourroient ſoulager ; de ſorte que la celant quelquefois trop longtemps, il leur ſurvient des ulceres en la Matrice, qui ſe convertiſſent dans la ſuite en un *cancer* incurable, comme il arrive à celles dont les fleurs blanches ont quelque malignité, ſoit qu'elle procede ſeulement du mauvais temperament de la femme, ſoit qu'elle vienne d'une virulence, qui luy aura été communiquée par ſon mari, ou par un autre homme infecté de la maladie venerienne.

Pour la curation des fleurs blanches, on ne doit pas ſuivre le mauvais conſeil de beaucoup de Sagefemmes ignorantes, qui ſe

servent d'abord fort mal à propos d'injections & d'autres remedes astringens, pour arrêter le cours des humeurs qui coulent par la Matrice; car ces humeurs corrompuës, que la nature vouloit expulser par cette voye, étant retenuës en cette partie par le trop subit resserrement de ses vaisseaux, & se glissant dans sa propre substance, y causent souvent une intemperie tres-considerable, ou une tumeur scyrrheuse qui est de tres-difficile guerison; ou bien ces humeurs s'amassant en abondance dans la propre cavité de la Matrice par la constriction de son orifice interne, pourroit causer une espece d'hydropisie uterine, comme il arriva, pour le même sujet, à la femme de *Boëtius*, dont *Galien* rapporte l'exemple au 8. chapitre de son Livre *de præcognitione ad Posthumum*. C'est pourquoy il ne faut pas se servir pour la curation des fleurs blanches d'aucuns remedes astringens, avant que la plenitude de tout le corps ait été suffisamment évacuée par saignée, purgations, & autres remedes convenables, & que les parties principales, qui peuvent contribuer à la génération des humeurs qui causent les fleurs blanches, ayent été bien temperées & fortifiées, tant par un bon regime de vivre, que par des remedes propres à la guerison de leur indisposition.

Plusieurs ignorans croyent, que l'usage des bains ne convient aucunement aux femmes qui sont incommodées de fleurs blanches; parce que les bains relâchant (disent-ils) encore la Matrice, & ouvrant ses pores & ses vaisseaux, ils seroient cause (à ce qu'ils s'imaginent) que l'indisposition augmenteroit, au lieu de diminuer; mais comme il arrive souvent que les fleurs blanches de beaucoup de femmes ne procedent que d'une tres-grande chaleur d'entrailles, & d'un trop grand resserrement de leur ventre, qui fait que la Matrice s'échauffant, à cause de la proximité des gros excrémens trop long-tems retenus, attire à soy beaucoup d'humeurs superfluës du corps, qui faute d'avoir été évacuées par le ventre, ou par les sueurs, ou par les urines, coulent en abondance vers cette partie, il est certain que les bains sont tres-propres à ces sortes de femmes; tant pour temperer la trop grande chaleur de leurs entrailles, que pour faciliter la transpiration des humeurs superfluës de toute l'habitude, & ouvrir les voyes de l'urine; observant neanmoins avant leur usage, d'évacuer premierement la plus grande plénitude du corps, par quelques saignées & purgations convenables; aprés lesquels bains la femme ne peut user d'aucun meilleur remede que de la boisson des eaux minerales froides, comme sont celles de

Forges, ou autres de ſemblable nature : mais pour les femmes qui ſont d'un temperament fort pituiteux, & d'une chair mollaſſe, je prefererois l'uſage des eaux minerales chaudes, comme ſont celles de Bourbon & de Vichy ; ou bien l'uſage d'une décoction ſudorifique faite avec la racine de ſquine & de ſalſepareille, aprés leur avoir fait prendre auparavant, tous les jours durant douze ou quinze jours, un verre de ptiſane laxative & diuretique, faite avec les herbes capillaires, & les racines de chiendent, d'aſperge, d'ache, & de fenoüil, dans laquelle on fera infuſer à froid durant toute la nuit, une dragme de ſené, y ajoûtant de trois jours en trois jours, quatre ou cinq gouttes d'eſprit de ſel dulcifié, ou bien une demi-dragme de ſel polycreſte ; & obſervant durant tout ce temps un bon regime de vivre, & s'abſtenant auſſi pour lors du coït, & évitant tout chagrin & triſteſſe ; car ces ſortes de paſſions alterant fort le bon temperament de tout le corps, contribuent beaucoup à la génération des mauvaiſes humeurs, dont les parties principales ſe déchargent aſſez ſouvent ſur la Matrice. Le temps le plus propre pour commencer l'uſage de ces remedes eſt immediatement enſuite de l'évacuation des menſtruës.

Or aprés que l'on aura évacué de la ſorte la plenitude du corps, & que la femme aura été bien purgée, comme je viens de dire, elle pourra, ſi elle veut, ſe ſervir de quelque injection d'eau aſtringente, telle qu'eſt l'eau de plantin mêlée avec moitié d'eau de myrte ; pourvû qu'elle obſerve de n'en pas uſer durant les cinq ou ſix jours qui précedent le temps ordinaire à l'évacuation des menſtruës, & durant tout le temps qu'elles fluent ; afin de ne point empêcher par ce remede que la nature ne faſſe librement cette évacuation : car ſi ſi elle s'en ſervoit mal à propos ; croyant ſe délivrer de l'incommodité que luy peuvent cauſer les fleurs blanches, elle tomberoit en quelque autre pire maladie, qui ne manqueroit pas de luy arriver par la ſuppreſſion de ſes menſtruës ; & ſi ce n'étoit que la plûpart des femmes ont une forte inclination à ſe ſervir de ſes injections d'eaux aſtringentes, pour retreſſir autant qu'elles peuvent l'entrée de leur Matrice, afin d'en être plus agréable aux hommes dans l'action du coït, je leur conſeillerois de s'abſtenir entierement de ces ſortes de remedes, dont l'uſage leur eſt ſouvent préjudiciable : car ainſi que nous verrions que le trou de l'égoût d'une cuiſine qui ſeroit bouché, & ne donneroit plus paſſage aux immondices qui s'en devroient écouler, ne manqueroit pas d'être cauſe de l'infection de toute la cuiſine ; de même les pores & les

conduits de la Matrice, qui devroient donner une libre issuë aux mauvaises humeurs qui y affluent en abondance, étant retressis & bouchez par ces injections astringentes, il arriveroit que ces mauvaises humeurs étant retenuës dans la substance de cette partie, y causeroient, comme j'ay dit, une intemperie considerable, & même une tumeur scyrrheuse; & les visceres consequemment ne pouvant pas se décharger par d'autres voyes de leurs humeurs corrompuës, retiendroient en eux ces mêmes humeurs, qui s'y accumulant en grande abondance, seroient cause de plusieurs accidens tres-fâcheux. Mais les femmes qui sont sujettes à des fleurs blanches malignes, qui sont si acres qu'elles leur causent une ardente cuisson à toutes les parties qu'elles abbreuvent en passant, peuvent en toutes sortes de temps, hors de celuy de la purgation des menstruës, user de simples injections faites avec l'eau d'orge, ou le petit lait, ou avec la simple eau tiéde; afin de temperer un peu, en lavant deux ou trois fois le jour ces parties, la cuisson qu'elles y ressentent; quoy faisant, & toute l'habitude du corps étant cependant vuidée, purgée & temperée de la maniere que nous avons dite, & n'envoyant plus d'humeurs superfluës à la Matrice, cette partie se fortifiera beaucoup mieux ensuite de soy-même, que par l'usage des injections astringentes, que je conseille tres-rarement, pour les incommoditez qui en peuvent arriver, quand on s'en sert hors du temps convenable. La source des fleurs blanches ayant été entierement épuisée, ou beaucoup diminuée par les remedes que j'ay prescrits, il ne faut pas croire qu'elle se puisse toûjours entierement tarir par ces moyens, & principalement si la maladie est inveterée; car si la femme ne recommence de temps en temps l'usage de ces mêmes remedes, & aussi souvent qu'il est necessaire pour se tenir toûjours le corps net de toutes impuretez, la maladie ne manque pas aprés quelque temps de recommencer comme auparavant; parce que c'est le propre de la Matrice de recevoir les superfluitez des humeurs de toute l'habitude du corps, & d'autant plûtôt que la femme neglige d'observer un bon regime de vivre.

Ce que nous avons dit jusques à present dans ce troisiéme Livre, doit suffire pour le traitement des femmes accouchées, comme aussi pour la connoissance & la curation des maladies qui leur viennent le plus ordinairement, sur lesquelles il n'est pas besoin de nous étendre davantage; car s'il leur en arrive d'autres que celles dont nous avons fait mention, & qui ne soient pas du fait du Chirurgien, le Medecin sera mandé pour y remedier en la maniere ac-

coûtumée, selon que l'art le requiert. Passons maintenant au traitement de l'enfant nouveau-né, & parcourons aussi ses maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE XXIII.

Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de luy lier, couper & bander l'umbilic.

SI l'enfant, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement, a souvent besoin lorsqu'il est au ventre de sa mere, de la bonne conduite & de la dexterité du Chirurgien, ou de la Sagefemme, pour le délivrer & le faire sortir heureusement de ce cachot, où il a été si long-temps enfermé, leur assistance ne luy est encore pas moins necessaire, aussi-tôt qu'il en est dehors; tant pour remedier à quelques indispositions qu'il apporte quelquefois en naissant; que pour le garentir de plusieurs infirmitez à quoy la foiblesse de son âge & la tendresse de son corps le rendent sujet. Nous avons fait voir assez particulierement dans tout le précedent livre, de quelle maniere il doit être aidé dans l'accouchement; il nous reste maintemant d'enseigner ce qu'il luy faut faire aprés sa naissance. Pour ce sujet nous montrerons premierement comment il luy faut lier, retrancher & bander le cordon de l'umbilic.

Aussi-tôt que l'enfant est hors de la Matrice, quelques Sagefemmes luy lient & retranchent l'umbilic, avant que de délivrer la femme de son arrierefaix: mais il faut toûjours (si faire se peut, sans attendre trop long temps) differer jusqu'à ce qu'on ait pareillement tiré l'arrierefaix; car la Matrice qui est extrémement ouverte aprés la sortie de l'enfant, seroit en danger d'être bien refroidie par l'air exterieur, durant qu'on s'arrêteroit à faire la ligature de l'umbilic; outre que son orifice se refermant un peu, la femme seroit ensuite bien plus difficilement délivrée.

Pour faire cette ligature comme il est requis, la Sagefemme s'y comportera de cette façon. Aussi-tôt donc qu'elle aura délivré l'accouchée, elle luy mettra au devant de sa Matrice un linge plié en plusieurs doubles pour la boucher, comme nous avons dit en son lieu; ensuite de quoy ayant posé l'enfant dans une couche chaude, elle prendra un fil de chanvre, mis en quatre ou cinq doubles, de la longueur d'un quartier d'aune ou environ, noüé d'un simple nœud

nœud à chacun de ses extrémitez, de peur que les differens bouts s'écartant les uns des autres, ne s'entremêlent en faisant la ligature; & de ce fil ainsi accommodé (que la Sagefemme doit avoir apprêté avant l'accouchement, comme aussi être munie de bons ciseaux, pour ne pas perdre aucun temps) elle liera le cordon de l'umbilic, à un travers de doigt prés du ventre, en faisant un double nœud d'abord, puis retournant les deux bouts du fil au côté opposite de ces premiers nœuds, elle en fera encore autant, rëiterant, derechef la chose, s'il est besoin, pour une plus grande sûreté; aprés quoy, elle retranchera l'umbilic à un autre doigt plus bas que la ligature, du côté de l'arrierefaix; de sorte qu'il restera seulement du cordon la longueur de deux travers de doigt, au milieu de quoy la ligature aura été faite, comme nous disons; laquelle doit être si serrée, qu'il ne s'écoule aucune goutte de sang hors des vaisseaux; mais elle ne doit pas aussi l'être trop, de peur qu'ils n'en soient presque coupez. C'est pourquoy il faut que le fil soit un peu gros pour ce sujet, & qu'il soit serré avec quelque sorte de mediocrité; toutefois il vaut bien mieux qu'il le soit plus que moins; car il s'est vû quelquefois des enfans perdre miserablement la vie avec tout leur sang, avant qu'on s'en apperçût, pour ne leur avoir pas bien noüé l'umbilic. Or afin de ne pas être cause d'un si grand malheur, on prendra bien garde aprés qu'il est coupé, s'il n'en suinte point de sang; & si cela étoit, on feroit encore quelques nouveaux nœuds pour le serrer exactement avec le reste du fil, qu'on doit pour ce sujet avoir laissé un peu long; ce qu'étant fait, on enveloppera le bout de cet umbilic ainsi lié & coupé, avec deux ou trois circonvolutions d'un petit linge sec, & oint d'un peu de beurre frais, ou trempé en huile rosat, si on veut; puis ayant mis un autre petit linge en double sur le ventre de l'enfant, vers sa partie superieure, on y couchera & posera l'umbilic, enveloppé comme il est dit, afin qu'il ne le touche pas à nud, sur lequel on mettra encore une petite compresse; aprés quoy il sera bandé avec un autre linge, large de quatre doigts pour le tenir sujet, de peur que vacillant trop, & qu'étant continuellement agité de côté & d'autre, par les mouvemens du ventre, il ne vînt à tomber avant que les vaisseaux fussent tout-à-fait rëünis.

Il faut bien observer de coucher comme nous disons, le bout restant du cordon de l'umbilic vers la partie superieure du ventre; afin que si par cas fortuit les vaisseaux n'étoient pas assez serrez, le sang ne s'en écoulât pas si-tôt qu'il feroit si on le couchoit en

bas; car il se rencontre quelquefois que ce cordon est si gros à certains enfans, que bien qu'il ait été lié fort serré dans le premier abord, neanmoins venant aprés à se flêtrir & à se dessécher, la ligature en est renduë plus lâche, au moïen de quoy le sang ne laisse pas de s'écouler ensuite, si on n'y prend garde. Cet accident arriva dernierement à un pauvre enfant, qui mourut le deuxiéme jour par un flux de sang de la sorte, quoyque la Sagefemme m'eût protesté qu'elle luy avoit bien exactement lié les vaisseaux; & s'étonnant comme cela s'étoit pu faire, elle me dit qu'il falloit bien assûrément (ce qui en effet étoit vray) que la ligature s'en fût relâchée de cette maniere, à mesure que l'umbilic s'étoit flétri: c'est pourquoy afin de n'estre pas cause d'un tel malheur, il faudra le serrer encore d'un nouveau nœud la premiere fois qu'on remuëra l'enfant, si on juge qu'il en soit besoin; mais pour une plus grande sûreté, on fera d'abord une double ligature à ces sortes de gros cordons.

L'umbilic ainsi lié, se desséche de jour en jour, & se separe prés du ventre au bout de six ou sept jours ordinairement, quelquefois même plûtôt, & rarement plus tard qu'au huitiéme ou au neuviéme jour. On le doit toûjours laisser tomber de soy-même, sans l'exciter à cela, de crainte que venant à se separer trop tôt, & avant que les vaisseaux soient entierement fermez & réünis, il n'arrive un flux de sang qui seroit bien dangereux comme il est dit, ou bien qu'il n'y reste un ulcere de tres-difficile guerison.

Il y a quelques bonnes femmes, qui ont assez de superstition touchant la ligature de l'umbilic, pour croire qu'il la faut faire plus proche, ou plus éloignée du ventre de l'enfant, selon la difference du sexe; & qu'aux garçons il est mieux qu'elle soit de deux bons doigts distante du ventre; afin qu'ils puissent avoir la verge plus longue; & qu'aux filles il la faut faire plus proche; parce que retirant par ce moyen la Matrice, elle en reste plus profonde, & son col plus étroit; mais c'est un pur abus; car en quelque endroit qu'on puisse lier ce cordon, soit proche, soit loin, quand même ce seroit un demi-pied de longueur, il se separe toûjours au même endroit, qui est tout joignant le ventre; parce que c'est une partie qui reste entierement inanimée aprés que l'enfant est hors de la Matrice; outre que cette ligature ne peut pas relâcher, ou retirer ni la verge du mâle, ni la Matrice de la femelle; d'autant que ces parties n'ont aucune communication particuliere avec le cordon de l'enfant; car il est certain qu'aucun ligament ne va de la Ma-

trice dans cet umbilic;il eſt bien vray ſeulement que l'*ouraque*, qui eſt attaché au fond de la veſſie, laquelle a continuité avec la verge du mâle, ſe porte, comme il fait auſſi en la femelle, au nombril, pour ſervir de ſuſpenſoire à la veſſie; mais au *fœtus* humain, il ne le traverſe en aucune façon, & ne ſe rencontre pas dans le cordon: C'eſt pourquoy cette croyance étant tres-mal fondée, on le liera tant aux garçons qu'aux filles, à un travers de doigt de diſtance du ventre, comme il eſt dit, & non plus proche,de peur d'exciter quelque douleur & inflammation au nombril de l'enfant.

Il eſt aſſez à propos de parler en ce lieu d'une choſe de tres-grande conſequence, qui eſt quelquefois capable de faire mourir les enfans nouveau-nés,ſans qu'on en ſçache preſque la cauſe;c'eſt d'une fort mauvaiſe coûtume qu'ont quelques Sagefemmes, qui avant que faire la ligature de l'umbilic, repouſſent dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon, croyant par ce moyen le faire revenir, & le fortifier quand il eſt foible. Mais le contraire arrive; car auſſi-tôt que les vaiſſeaux ſont tant ſoit peu refroidis, le ſang qu'ils contiennent perd ſes eſprits, & ſe coagule à demi dans le même moment; ce qui fait qu'étant ainſi repouſſé dans le foye de l'enfant, il eſt capable de luy cauſer beaucoup de grands accidens; non point par ſon abondance, mais parce qu'ayant tout à-fait perdu ſa chaleur naturelle, il eſt enſuite tres-promptement corrompu, & altere & gâte celuy de l'enfant, avec lequel il vient à être mêlé. Elles uſent ordinairement, comme il eſt dit, de cette mauvaiſe pratique quand les enfans ſont debiles; mais ils en ſont d'autant plûtôt ſuffoquez, car s'ils avoient beſoin de ſang pour leur donner de la vigueur, ce ſeroit d'un ſang bon, loüable, & non de celuy-là qui eſt pour lors à demi caillé, & deſtitué de toute ſa chaleur naturelle C'eſt pourquoy, que l'enfant ſoit fort, ou qu'il ſoit foible, on ſe donnera bien garde (ſi on ne veut le mettre en danger de ſa vie, ou du moins luy cauſer de grandes oppreſſions, & de grandes douleurs & tranchées) de ne pas repouſſer ainſi au dedans de ſon corps, ce ſang qui ſe rencontre dans le cordon de l'umbilic. Or aprés l'avoir lié & retranché de la façon que nous venons de dire, on nettoyera auſſi-tôt tout le corps de l'enfant, pour l'emmaillotter enſuite comme nous allons faire connoître.

CHAPITRE XXIV.

De quelle façon l'enfant nouveau-né doit être nettoyé de ses excrémens, comme aussi la maniere de le bien emmaillotter.

QUand la Sagefemme aura accommodé l'umbilic de l'enfant en la maniere enseignée au precedent chapitre, l'ayant porté ensuite auprés du feu, il faudra qu'elle le nettoye aussi-tôt des excrémens qu'il apporte en naissant, dont les uns sont au dedans de son corps, comme l'urine qui est dans la vessie, & le *meconium* qui se rencontre dans les intestins; & les autres sont au dehors, qui sont certaines crasses blanchâtres & onctueuses, qui procedent du limon de ses eaux. Il y a quelquefois des enfans qui en ont le corps si couvert, qu'on diroit qu'ils auroient été frottez de fromage mou; & certaines femmes de legere croyance, s'imaginent bonnement que c'est pour en avoir souvent mangé durant leur grossesse, que leurs enfans sont ainsi pleins de cette crasse blanche, qui ne ressemble pas mal en couleur & en consistance à du fromage blanc. Quoyque cette croyance soit ridicule, elle est neanmoins fondée sur l'autorité d'*Aristote*, qui dit à la fin du 4. chap. du 7. liv. de l'Histoire des anim. que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la mere a mangé; & qu'il sort tout couvert de moisissure morveuse (qui peut être cette crasse blanche) si la femme usoit du coït au huitiéme mois de sa grossesse: Mais les moindres apprentifs en l'art sçavent bien que les alimens ne vont pas à la Matrice; & que les membranes qui enveloppent l'enfant, empêchent (quand même la Matrice seroit ouverte, comme elle commence quelquefois à l'être un peu au huitiéme mois) que la semence de l'homme & celle de la femme ne puissent être portées jusques sur le corps de l'enfant, pour en former cette crasse, qui procede seulement, comme je viens de dire, du limon des eaux dans lesquelles il est contenu.

L'enfant sera donc nettoyé de ces excrémens avec de l'eau & du vin, qu'on fera un peu chauffer pour luy en laver tous les endroits du corps où il y en a; ce qui se rencontre principalement à la tête, à cause des cheveux, & aux plis des aînes & des aisselles; lesquelles parties on décrassera doucement avec un petit linge, ou avec une éponge molle trempée en ce vin tiede. Si cet excrément étoit si adherent qu'on eût trop de peine à le détacher de ces lieux, on

l'ôtera facilement, les frottant d'un peu d'huile d'amandes douces, ou d'un peu de beurre frais fondu avec le vin, & les essuyant ensuite. On décrassera aussi, & on débouchera avec de petites tentes de linge roulé le dedans des oreilles & des narines; pour les yeux, on luy doit nettoyer avec un linge doux, qui soit sec, & non trempé dans ce vin, afin de ne leur pas causer cuisson & douleur. *Galien* au 10. chap. du 1. livre de la conservation de la santé, refute tres-bien la coûtume de certaines Nations d'Allemagne, qui lavoient & plongeoient tout-à-fait l'enfant en l'eau froide, aussi-tôt qu'il étoit né, croyant par là luy donner de la force, comme on fait au fer chaud en le trempant dans l'eau; & il déclare assez en ce lieu de quelle consequence étoit cette mauvaise coûtume; car, comme il dit, on ne doit pas faire une telle constriction des pores du cuir, que la transpiration du corps en soit empêchée. C'est pourquoy il est plus à propos de laver l'enfant de la maniere que nous avons dite.

Or aprés qu'il aura été lavé & nettoyé de ces immondices, & du sang qui sort en l'accouchement, dont il a quelquefois le corps tout barboüillé, on prendra garde à toutes ses parties, pour voir si elles n'ont aucun vice, s'il n'en a aucunes disloquées ou rompuës, s'il a le nez bien droit, si le filet de sa langue ne la bride pas trop, s'il n'a pas quelque tumeur contuse sur sa tête, & si les os n'en sont point de côté, si le *scrotum* (en cas que ce soit un mâle) n'est pas bouffi & tumefié, bref s'il n'a souffert aucune violence en toutes les parties de son corps, & si elles sont bien & duëment conformes, afin d'y remedier selon la nature des indispositions qui s'y rencontreroient. Mais comme ce n'est pas assez d'avoir nettoyé l'enfant au dehors du corps, il faut encore observer sur tout qu'il puisse se décharger des excrémens retenus au dedans; c'est pourquoy on examinera s'il a les conduits de l'urine & du siege bien ouverts; car il s'est vû des enfans naître sans être percez, lesquels sont morts faute de vuider leurs excrémens, pour n'y avoir pas donné ordre, en y prenant garde de bonne heure. Quant à ce qui est de l'urine, tous les enfans, tant les mâles que les femelles, la rendent aussi-tôt qu'ils sont nez, & principalement lorsqu'ils sentent la chaleur du feu, & quelquefois aussi le *meconium* des intestins, mais un peu plus tard pour l'ordinaire. Si l'enfant ne le rendoit pas le premier jour, de peur qu'il ne croupît plus long-temps en son ventre, & qu'il ne luy causât de tres-douloureuses tranchées, on luy mettra dans le siege quelque petit suppositoire, pour l'exciter à s'en décharger;

on se servira pour ce sujet d'une amande couverte de sucre, & dorée d'un peu de miel cuit, ou bien d'un petit morceau de savon blanc frotté de beurre frais; on luy fera aussi prendre par la bouche à ce dessein une dragme de casse mondée, ou bien un peu de syrop de capillaires ou de roses, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces tirée sans feu, luy frottant encore le ventre de cette même huile, ou avec le beurre frais. On connoîtra que l'enfant aura tout vuidé son *meconium*, quand les matieres qu'il rend par le siege auront changé leur couleur noire en blanchâtre; ce qui arrive le deuxiéme ou le troisiéme jour, en perdant peu à peu cette teinture, à mesure qu'il s'engendre de nouveaux excrémens du lait, lesquels se mêlent en ce temps avec ce premier.

Il est assez à propos d'examiner ce que c'est, & d'où peut provenir le *meconium*, qui est un excrément semblable en consistance & en couleur à la moüelle de casse, lequel se rencontre dans les intestins de l'enfant, lorsqu'il vient au monde: C'est pourquoy sans m'arrêter à l'explication differente des Auteurs, touchant sa generation, j'en diray ingenuëment ma pensée; qui est qu'il provient du sang superflu, qui se décharge journellement, comme il se fait en toutes personnes, & en tous âges, par le moyen du canal hepatique, qui sortant de la partie cave du foye, va décharger dans l'intestin *duodenum* ce sang superflu, dont est formé ce *meconium*, qui sert aprés cela pour tenir les intestins du *fœtus* ouverts & dilatez, afin qu'ils puissent bien faire leur action aprés sa naissance: Et pour faire connoître qu'il est vray que cela se fait ainsi, & que le superflu du sang est continuellement déchargé par ce canal hepatique dans le *duodenum*, comme je dis, c'est qu'il se voit des gens, qui à l'âge de quatre-vingts ans, n'ont jamais été saignez, ni n'ont point perdu de sang exterieurement, qui neanmoins en font, & en ont fait tous les jours, comme il faut de necessité l'avoüer. Or s'il ne s'en vuidoit de la maniere, ils suffoqueroient bien-tôt par sa trop grande abondance. Je sçay bien que plusieurs me pourroient dire, qu'il est bien plus croyable que cette décharge se fait par les rameaux de la veine porte, qui se distribuent par tout le mesentere; mais ceux qui connoissent le mouvement circulaire du sang, sçavent bien que cela ne se peut pas naturellement; & je crois qu'ils seront plûtôt de mon sentiment, s'ils y font bien reflexion.

Il ne suffiroit pas pour refuter ma pensée, de m'objecter que si la superfluité du sang se vuidoit ainsi journellement, on feroit toûjours les selles sanglantes; car on sçait bien que cette portion de

ſang ſuperflu, (qui eſt tres-petite en comparaiſon des autres excrémens des inteſtins avec leſquels elle eſt mêlée) y reçoit facilement changement de couleur par l'alteration, & l'eſpece de coction qui s'y fait; d'où procede qu'on ne s'en apperçoit pas ſi viſiblement en l'homme que dans l'enfant, auquel ce *meconium* étant ſans aucun mêlange, en retient plus la couleur, comme étant engendré du ſeul ſang, qui a été ſeparé comme inutile à ſa nourriture, & expulſé de cette façon : & comme il y a peu de ſang ſuperflu au corps de l'enfant, quand il eſt dans la Matrice, parce qu'il en conſume beaucoup pour ſa nourriture & pour ſon accroiſſement, outre qu'il a déja été purifié par la mere, avant que de luy être envoyé, auſſi s'engendre-t-il peu de *meconium*, durant tout le temps de la groſſeſſe, duquel pour ce ſujet l'enfant ne ſe vuide pas, quand il eſt dans la Matrice, mais bien quand il eſt né : car pour lors il prend les alimens par la bouche, deſquels il ſe fait d'autres excrémens en quantité, qui l'obligent à jetter ce premier dehors; & quoyque le *meconium* ait reſté dans les inteſtins de l'enfant, pendant tout le temps qu'il a été au ventre de ſa mere; neanmoins (ce qui eſt admirable) il s'en faut beaucoup qu'il n'ait une ſi mauvaiſe odeur que les nouveaux excrémens qui s'engendrent de la nourriture qu'il prend par la bouche, aprés qu'il eſt né, bien qu'ils n'y ſéjournent que tres-peu de temps, & qu'ils s'en déchargent journellement.

Auſſi-tôt donc que la Sagefemme aura lavé & nettoyé l'enfant, comme nous avons dit, & qu'elle aura pris garde à toutes les parties de ſon corps, elle l'emmaillotera dans des langes & couvertures, commençant premierement à luy couvrir la tête d'un petit beguin de toile, & d'un bonnet de laine pardeſſus, ayant auparavant mis ſur la fontaine une compreſſe de linge bien doux, pliée en trois ou quatre doubles, & large de quatre doigts; laquelle, pour ne vaciller pas, doit être attachée au beguin, avec une petite épingle miſe par dehors, afin qu'elle ne puiſſe pas piquer l'enfant; cette compreſſe ſert à défendre, tant du froid que des autres injures, le cerveau de l'enfant qui n'eſt pas pour lors recouvert d'os en cet endroit. Elle luy entourera les oreilles avec de petits linges, afin d'abſorber la craſſe qui s'y engendre ordinairement : cela fait, elle luy mettra encore d'autres linges ſur la poitrine, & aux plis des aiſſelles & des aînes; aprés quoy elle le bandera, l'ayant enveloppé dans des couches & des langes bien chauds.

Il n'eſt pas beſoin de décrire préciſément comme elle s'y doit comporter; car il n'y a pas de femme qui ne ſçache une choſe qui

est si commune; mais nous dirons seulement en general que l'enfant ne doit pas être trop serré dans ses langes, & principalement au droit de la poitrine & de l'estomac; afin qu'il puisse respirer plus librement; & pour éviter qu'il ne soit obligé par cette compression, de vomir souvent le lait qu'il aura teté, à cause que l'estomac ne pourroit pas s'étendre assez pour le contenir; ce qui quelquefois par succession de temps, convertissant ce vomissement en habitude, est d'un grand préjudice à l'enfant; c'est pourquoy on y prendra bien garde. Ses bras & ses jambes seront enveloppez de sa couche, & étendus en droite ligne, puis bandez pour les tenir en cet état; sçavoir les bras le long de son corps, & les jambes l'une proche de l'autre également situées, avec un peu de la couche entre deux, de peur qu'elles ne s'échauffent en se touchant & frottant à nud; ensuite de cela, on luy tiendra la tête stable & droite, avec un linge appellé vulgairement testiere, qu'on attachera d'un côté & d'autre à son lange, enveloppant aprés l'enfant de couvertures pour le tenir chaudement. Il doit être ainsi emmailloté, afin de donner à son petit corps la figure droite, qui est la plus décente & la plus convenable à l'homme, & pour l'accoûtumer à se tenir sur ses deux pieds; car sans cela, il marcheroit peut-être à quatre pattes, comme la plûpart des autres animaux.

Outre tous ces excrémens dont nous avons parlé, l'enfant a encore une certaine pituite, ou phlegme gluant, resté dans l'estomac, des superfluitez de ses membranes, lequel il jette par la bouche dans les premiers jours. Pour y aider, on luy fera prendre avec une petite cuillier un peu de vin sucré, qu'on luy fera avaler, en luy tenant la tête un peu élevée, réïterant la chose deux ou trois fois le premier jour, auquel on luy doit donner à teter devant que tout ou la plus grande partie de ce phlegme n'ait été évacuée, ou digerée & consumée par l'estomac; de peur que le lait étant mêlé avec cette humeur visqueuse n'en soit corrompu, comme il arriveroit, si on luy donnoit à teter d'abord. Quelques-uns luy donnent pour le même sujet, de l'huile d'amandes douces, tirée sans feu, avec un peu de syrop de capillaires. Les Juifs ont coûtume de faire prendre à leurs enfans du beurre & du miel, ce qui produit à peu prés le même effet, & font cela pour suivre ce qui est dit au 7. chap. d'Isaïe: *Une Vierge concevra & enfantera un fils, & sera appellé Emmanuël: il mangera beurre & miel, afin qu'il sçache reprouver le mal, & élire le bien.* Mais le vin est encore meilleur, d'autant qu'il incise & détache mieux cette pituite, & qu'il aide aussi à cuire & digerer celle qui reste

reste, & le sucre sert à la purger & à adoucir l'acrimonie du vin. Or luy ayant fait prendre un tel remede, on le mettra doucement reposer, couché sur le côté, afin que ces excrémens soient plus facilement évacuez & rejettez par la bouche; car si l'enfant étoit sur le dos, il y auroit danger que restans dans sa bouche, il n'en tombât une partie sur sa poitrine, dont il pourroit être suffoqué, ou à tout le moins beaucoup incommodé. Voyons maintenant de quelle maniere on le doit nourrir & gouverner aprés cela.

CHAPITRE XXV.

Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.

L'Enfant, qui lors qu'il étoit au ventre de sa mere, n'avoit aucune autre nourriture que le sang qu'il en recevoit par les vaisseaux umbilicaux, a besoin à son defaut, quand il en est sorti, de la prendre par la bouche, en suçant le lait de ses mamelles: neanmoins il n'est pas bon de luy donner à teter aussi-tôt qu'il est né, pour éviter qu'un changement si subit, tant à l'égard de la difference de cette nourriture, que pour la maniere de la recevoir, ne soit cause de quelque alteration de sa santé. Il faut premierement luy faire vuider les phlegmes qu'il a dans l'estomac, en luy donnant, comme nous avons dit au chapitre precedent, durant le premier jour un peu de vin & de sucre, pour les inciser & détacher; afin d'éviter que le lait qu'il vient à prendre ensuite, ne soit corrompu, étant mêlé avec cette pituite visqueuse; c'est pourquoy il vaut mieux attendre dix ou douze heures pour le faire teter; afin qu'elle soit tout-à-fait évacuée, ou digerée & consumée, auquel temps on luy peut presenter la mamelle

Il seroit à souhaiter qu'on ne luy donnât celle de sa propre mere, qu'aprés le huitiéme jour de son accouchement, pour le plûtôt, & même de laisser passer quinze ou vingt jours, afin que toutes les humeurs de son corps étant bien temperées & remises de l'agitation qu'elles ont reçuë dans le travail, comme aussi leurs superfluitez ayant été entierement repurgées par le moyen des vuidanges, son lait en fût d'autant plus purifié; outre cela, c'est que les petits trous du mamelon n'étant pas encore bien déboûchez, les mamelles sont ordinairement de difficile trait, dans les premiers jours, à l'enfant nouveau-né, pendant lequel temps on luy feroit teter une autre femme. Mais souvent les pauvres gens n'ont

pas moyen d'uſer de tant de précautions, & telles meres ſont obligées de nourrir elles mêmes leurs enfans dés le premier jour, il s'en rencontre auſſi quelquefois qui ne veulent pas ſouffrir que d'autres qu'elles le faſſent. En ce cas elles ſe feront un peu dégorger les mamelles par le ſucement d'une grande perſonne, ou par un autre enfant qui ſera déja fort, ou elles ſe les tireront elles-mêmes avec une tetine de verre, ſemblable à celle qui eſt figurée au commencement du chapitre dix-neuviéme de ce troiſiéme Livre; aprés quoy elles donneront à teter au leur, quand le lait ſera un peu en train de couler, & continuëront à ce faire juſques à ce qu'elles ſoient de facile trait pour l'enfant nouveau-né.

Il y en a qui croyent que le lait de la nouvelle accouchée luy eſt plus propre dans le commencement, que s'il étoit purifié, & qu'il ſert à luy lâcher le ventre, & à le purger du *meconium* des inteſtins; la nature n'ayant pas manqué (à ce que je croy) d'imprimer au lait de la femme nouvellement accouchée certaines qualitez convenables à l'enfant nouveau-né.

Quant à ce qui eſt du temps auquel on doit preſenter la mamelle à l'enfant nouveau-né, ce ne doit être qu'aprés dix ou douze heures, pour les raiſons que nous en avons dites; & pour l'exciter à la prendre (car il y en a quelquefois qui ne le veulent pas faire pendant deux ou trois jours (il faut que ſa nourrice luy raye auparavant quelque peu de ſon lait dans la bouche, & ſur les lévres, pour le luy faire ſavourer petit à petit; aprés quoy elle luy donnera ſa mamelle encore toute degoutante, qu'elle preſſera un peu de ſa main, lorſqu'il en aura pris le bout, afin que le lait en ſorte plus facilement, & que l'enfant, qui n'a pas pour lors grande force, n'ait pas tant de peine à tirer & ſucer, faiſant ainſi peu à peu, iuſques à ce qu'il ſoit accoûtumé à bien teter.

Si la nourrice a beaucoup de lait, elle ne doit donner aucune autre nourriture à ſon enfant durant les deux premiers mois, tout au moins. Les animaux nous font bien voir que le lait ſeul eſt ſuffiſant pour nourrir l'enfant, puiſqu'ils en nourriſſent cinq & ſix de leurs petits, & quelquefois même davantage, ſans qu'ils prennent que long-temps aprés d'autre nourriture. A l'égard de la quantité de lait que doit teter l'enfant, elle doit être proportionnée à ſon âge & à ſes forces. Dans les premiers jours on ne luy en donnera pas tant, ny ſi ſouvent, afin que ſon eſtomac, qui n'eſt pas encore accoûtumé d'en faire la coction, le puiſſe mieux digerer; enſuite de quoy on ira toûjours peu à peu en augmentant, juſques à ce

qu'on luy en donne pleinement ; pour ce qui eſt du temps & de l'heure, il n'en doit point avoir de limitez pour ce ſujet ; car ce ſera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & que ce ſoit plûtôt peu & plus ſouvent, que de luy en faire prendre grande quantité tout d'un coup, afin que ſon petit eſtomac le puiſſe mieux cuire & digerer, ſans le rejetter & vomir, comme il fait ſouvent quand il ne le peut facilement contenir. Neanmoins il eſt bon de regler l'enfant, ſi on peut, à ne teter durant le jour que de deux heures en deux heures au plus, & de ne luy donner la mamelle pendant la nuit que quand il s'éveille de luy-même.

Aprés que l'enfant aura été nourri du ſeul lait pendant deux ou trois mois, & plus ou moins, ſelon qu'on verra qu'il aura beſoin de plus grande nourriture, on luy donnera de la boüillie, faite avec la farine de pur froment, & le lait de vache ; obſervant de luy en donner fort peu dans les premieres fois, & qu'elle ne ſoit trop épaiſſe ; de peur que ſon eſtomac n'en ſoit ſurchargé tout à coup, pour n'être pas accoûtumé à telle choſe. Or afin qu'elle ſoit de plus facile digeſtion, on doit faire un peu cuire au four la farine, l'y mettant dans une terrine aprés qu'on en aura tiré le pain, & la remuant de fois à autre pour la deſſécher également. La boüillie faite de telle farine, outre qu'elle eſt bien plûtôt cuite, eſt bien meilleure que celle qu'on fait ordinairement, laquelle eſt beaucoup plus peſante, plus viſqueuſe & plus indigeſte à l'eſtomac ; car étant faite avec la farine cruë, il eſt bien difficile qu'on luy puiſſe donner une bonne cuiſſon ſans conſumer la meilleure partie du lait, aprés quoy il en reſte ſeulement la plus groſſiere, & qu'à force de boüillir long-temps, on ne luy faſſe perdre ſon goût & ſa bonté. Il faut auſſi obſerver que le lait avec lequel on fera cette boüillie, ſoit le plus recemment trait de la vache qu'on pourra ; car il y a au lait certains eſprits ſubtils qui s'évaporent quand il eſt vieux trait, comme font auſſi les eſprits des eaux minerales, lorſqu'il y a long-temps qu'elles ſont ſorties de leur ſource. Quand on aura fait prendre à l'enfant de la boüillie ainſi faite, dont on ne luy donnera qu'une fois par jour, & principalement au matin, ou deux fois tout au plus, ſa nourrice le fera un peu teter, afin qu'étant délayée par le lait dans ſon eſtomac, la digeſtion en ſoit plus facilement faite.

Il y a beaucoup de femmes qui donnent de la boüillie aux enfans nouveau-nés dés les premiers jours ; les nourrices qui ont peu de lait en uſent ordinairement de la maniere, pour les empêcher de crier, comme ils font quand ils ont faim ; mais quelquefois cela

ſeul eſt capable de les faire mourir, comme je l'ay vû arriver pluſieurs fois, pour l'indigeſtion, & pour l'obſtruction que cauſe cette nourriture ; laquelle à raiſon de ſa conſiſtance groſſiere & viſqueuſe, ne peut que difficilement trouver paſſage dans l'eſtomac & dans les inteſtins, qui au commencement ſont foibles, & non encore bien ouverts ny dilatez; pour lequel ſujet il arrive aux enfans de grandes oppreſſions & difficultez de reſpirer, des tranchées, des douleurs & enflures de ventre, des convulſions, & ſouvent la mort: c'eſt pourquoy on ne luy en peut donner qu'aprés un ou deux mois pour le plûtôt, & même quand on ſeroit trois ou quatre mois entiers ſans luy en faire prendre, il ne s'en porteroit que mieux, pourvû que ſa nourrice ne manquât pas de lait.

Lorſque l'enfant aura teté ſuffiſamment, la nourrice le mettra repoſer & dormir dans un berceau, & non pas avec elle dans le même lit où elle couche, de peur que ſans y ſonger elle ne vînt à l'étouffer en s'endormant deſſus, comme je l'ay vû arriver à une pauvre femme qui fit mourir ainſi ſon enfant, ſoit qu'elle l'eût fait par malice, pour en être délivrée, ſoit que ce fût innocemment; elle ſeule en pouvoit ſçavoir la verité. Quand elle s'éveilla, elle trouva ſous elle la tête de ce pauvre enfant, qui avoit été ſuffoqué de la façon, ſans qu'elle s'en fût apperçuë, ſuivant ce qu'elle proteſtoit. Il n'y a gueres que deux ans que je vis encore arriver un pareil malheur à un tres bel enfant unique d'une Dame de qualité que j'avois accouchée, lequel fut ainſi étouffé par ſa nourrice quatre jours aprés être né; ce qui faillit à faire mourir ſa mere de déplaiſir; & depuis ce temps-là j'ay auſſi été témoin du regret mortel qu'eut la femme d'un Procureur au Châtelet, d'avoir vû ſon enfant unique, dont je l'avois accouchée le jour precedent, étouffé de la ſorte par ſa nourrice; ce qui luy cauſa une douleur d'autant plus ſenſible, que ſa joye avoit été grande, d'être accouchée fort heureuſement de cet enfant vivant, qui étoit un garçon, qui ſe portoit tres-bien, aprés avoir déja eu deux autres enfans morts en ſon ventre, dans ſes deux premieres groſſeſſes précédentes; ce qui avoit obligé ſon mary de me prier d'accoucher ſa femme cette troiſiéme fois, dans la croyance qu'il avoit, à ce qu'il me dit, que je la ſecourerois bien mieux que n'avoit pas fait un autre Chirurgien qui l'avoit accouchée ces deux premieres fois. Ces exemples, & pluſieurs autres ſemblables que j'ay encore vûs, font aſſez connoître la neceſſité qu'il y a de prendre garde à une choſe de ſi grande importance.

Mais pour éviter un tel accident, la nourrice ne doit jamais

donner à teter à l'enfant durant la nuit, qu'elle ne ſoit bien éveillée, pourquoy faire il faut qu'elle ſoit à ſon ſeant durant tout le temps qu'elle luy donne la mamelle, de crainte que s'endormant inſenſiblement durant que l'enfant tete, elle ne l'étouffe ainſi; & elle couchera l'enfant dans un berceau proche de ſon lit, audeſſus duquel on doit mettre un petit archet, pour y pouvoir poſer quelque couverture, afin d'empêcher qu'il ne tombe aucune ordure ſur ſon viſage, & qu'il ne voye le trop grand jour, procedant de la lueur du Soleil, ou de la chandelle, & du feu qui ſeroient dans la chambre. Il ſera couché ſur le dos, en telle ſorte qu'il ait la tête un peu élevée par un oreiller, ſur lequel elle ſera poſée; & pour luy exciter d'autant plûtôt le ſommeil, ſa nourrice le bercera doucement, par un petit mouvement égal, ſans trop grande agitation, d'autant qu'empêchant la digeſtion du lait qui eſt en ſon eſtomac, elle le provoqueroit à le rejetter en vomiſſant; ce qui ſe fait de même qu'aux perſonnes qui étant ſur la Mer vomiſſent, non tant à cauſe de l'odeur de ſon eau ſalée, que pour l'ébranlement & l'agitation du navire où ils ſont; ce qui arrive même à beaucoup de femmes pour aller ſeulement en carroſſe, quand elles n'y ſont pas accoûtumées. Mais pour éviter qu'on ſoit obligé à la ſujettion de bercer ainſi l'enfant chaque fois qu'on le voudra endormir, il eſt bon de ne luy en pas faire prendre l'habitude, ſi l'on peut, dans le commencement, & de luy laiſſer venir le ſommeil naturellement.

On ne doit pas avoir de temps certain ni limité pour ſon repos; car il eſt bon qu'il dorme à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & pour l'ordinaire il dort d'autant plus qu'il ſe porte mieux. Toutefois ſi on voit que ſon dormir excede une mediocrité raiſonnable, on l'en diſtraira tant ſoit peu, pour quoy faire ſa nourrice le prendra entre ſes bras pour le porter au jour, en chantant d'un ton de voix doux & agreable, & luy montrant quelque choſe reluiſante qui luy réjoüiſſe la vûë, & l'agitant un peu pour le réveiller de ſon aſſoupiſſement; car par le trop long dormir la chaleur naturelle eſt tellement retirée au-dedans, qu'elle y eſt comme enſevelie, au moyen dequoy tout le corps, & principalement le cerveau, eſt tellement refroidi, que les ſens de l'enfant en ſont tout hébetez, & leurs fonctions languiſſantes & aſſoupies.

Loſqu'il ſera couché, il faut que ce ſoit en telle ſorte qu'il ſoit vis-à-vis du feu, ou de la chandelle, ou du jour qui donnera dans la chambre, afin que l'ayant directement en face, il ne ſoit obligé de regarder continuellement de côté; car le faiſant ſouvent, ſa vûë ſe

pervertiroit tant qu'il en deviendroit louche. C'eſt pourquoy pour le plus ſeur, on metra ſur l'archet de ſon berceau quelque couverture, comme nous avons dit, pour l'empêcher de voir la lumiere, d'autant que par ce moyen ſa vûë étant arrêtée ſans vaciller de côté & d'autre, ſera mieux fortifiée. Voyons maintenant comment la nourrice doit tous les jours nettoyer l'enfant de ſes excrémens.

Comme les petits de tous les autres animaux ont leur corps libre, ſans être embarraſſez d'aucunes enveloppes, ils ſe déchargent facilement de leurs excrémens, ſans en être ſalis ni gâtez; & ils ne les ont pas plûtôt vuidez de leur ventre, que leur mere (s'ils ne le peuvent faire eux-mêmes) s'en appercevant, les rejette d'abord hors du lieu où ils ſont couchez, ou au moins les range en un endroit où ils ne leur peuvent nuire; mais il n'en eſt pas de même des enfans, qui pour être liez & garrotez de bandes & de langes, comme on eſt obligé de faire pour leur donner la figure droite, qui eſt ſeule convenable à l'homme, ne peuvent rendre leurs excrémens, qu'ils n'en ayent au même temps le corps tout barboüillé; dans leſquels (pour ne les pouvoir pas appercevoir, à cauſe de ces enveloppes) ils demeurent ſouvent, juſques à ce que leur mauvaiſe odeur vienne au nez de leur nourrice, ou qu'elle s'en doute & le préjuge par les cris & les pleurs de l'enfant, qui eſt incommodé de leur humidité & de leur acrimonie. C'eſt pourquoy on le doit démailloter, & le remuer au moins deux ou trois fois le jour, & même quelquefois la nuit, s'il en eſt beſoin, afin de le nettoyer de ſes excrémens, en le changeant de nouvelles couches, leſquelles doivent être blanches de leſſive, & non pas ſeulement relavées par pluſieurs fois, comme ont coûtume de faire la plûpart des nourrices à gages; ce qui cauſe une grande demangeaiſon & cuiſſon au corps de l'enfant, pour raiſon d'un certain ſel, qui provenant de ces excrémens ne ſe diſſout pas tout-à-fait quand les langes en ſont une fois imbus, qu'en les mettant à la leſſive. Le temps le plus propre pour remuer l'enfant, eſt incontinent aprés qu'il a rendu ſes excrémens, ſans le laiſſer croupir plus long-temps dedans, que juſques à ce qu'il ſoit éveillé, s'il dormoit pour lors. Or comme il les peut rendre à toute heure indifferemment, on ne peut auſſi limiter d'autre temps auquel il le faille faire que celuy de cette neceſſité; c'eſt-à-dire que ce doit être tant de fois, & auſſi ſouvent qu'il eſt requis pour le tenir toûjours nettement.

Il faut que l'enfant ſoit remué auprés du feu, & que les couches

soient bien chaudes, & bien séches, avant que de le mettre dedans, de peur que leur froideur & humidité ne luy causassent quelque colique & des tranchées. Sa nourrice aura pareillement soin de luy mettre de temps en temps de petits linges derriere les oreilles & sous les aisselles, pour en dessécher les humiditez qui s'y rencontrent; prenant bien garde pendant les premiers jours à ne pas faire tomber trop tôt le bout restant du cordon de son umbilic, & avant que les vaisseaux en soient tout-à-fait réünis. Elle verra aussi à chaque fois qu'elle le remuëra, si le sang n'en sort point, pour n'avoir pas été bien noüé la premiere fois, ou à cause que la ligature s'en est relâchée; & aprés que ce bout de cordon sera tout-à-fait tombé, elle luy bandera encore le nombril durant quelque temps, en y laissant toûjours une compresse pardessus jusqu'à ce qu'il soit bien cicatrisé, & qu'il soit tout-à-fait deprimé & retiré en dedans. Outre cela, elle luy mettra à l'endroit de la fontaine de la tête, par-dessous son beguin, une autre compresse, tant pour tenir le cerveau chaudement, que pour le garentir des injures externes qui le pourroient facilement blesser, à cause de la mollesse qui est en ce lieu, où il n'est recouvert d'aucun os. C'est ce qui fait que les enfans nouveau-nés sont tres-sujets à s'enrhumer par le moindre froid qu'ils sentent en cette partie, comme je l'ay souvent vû arriver par la seule froideur de l'eau dont on les baptise; auquel temps en leur procurant la vie spirituelle par le Baptême, on leur fait quelquefois perdre la corporelle, sans y songer, en leur versant en hyver avec trop d'abondance l'eau excessivement froide sur la fontaine de la tête. J'en ay rapporté un exemple tres-considerable en l'Observ. CDXXII. du Livre de mes Observations.

La nourrice aura aussi grand soin de ne pas laisser trop crier son enfant, & principalement pendant les premiers jours, de peur que son nombril n'en soit poussé en dehors, & qu'il ne luy arrive par sa dilatation une *exomphale*, comme aussi qu'il ne se fasse quelque descente de l'intestin en l'aîne; & il ne faut pas qu'elle s'arrête au dire des bonnes gens, qui veulent qu'il soit necessaire de laisser crier quelquefois l'enfant pour luy décharger le cerveau, Les deux meilleurs moyens de l'appaiser quand il crie, sont de luy donner à teter, & de le remuer pour le nettoyer de ses excrémens; elle doit aussi luy presenter quelque chose d'agreable à la vûë pour le réjoüir, & détourner ce qui peut luy donner de la peur, ou luy causer quelque chagrin.

J'ay vû plusieurs enfans nouveau-nés avoir des tumeurs dou-

loureuses des mamelles, procedant souvent de ce que les Gardes d'Accouchées leur tirent ou leur sucent les bouts du mamelon, prétextant d'en faire sortir le lait, ou plûtôt un peu de serosité qui y est contenuë, & de rendre les bouts mieux faits aux filles; mais c'est une tres-mauvaise methode, qui y cause souvent ces inflammations douloureuses qui y surviennent, lesquelles se dissipent neanmoins peu de temps ensuite, si on s'abstient de leur tirer & sucer ainsi les mamelles, y mettant dessus un petit linge trempé en huile rosat & vinaigre, & prenant garde que l'enfant ne soit pas trop serré en son maillot vers cette partie.

Toutes les choses que nous avons dites en ce present Chapitre, touchant le regime & le gouvernement de l'enfant nouveau-né, doivent être seulement entenduës pour celuy qui est en bonne santé; car s'il luy arrive quelque indisposition, il sera traité selon que les accidens le requereront. C'est ce qu'il nous faut à present examiner dans toute la suite de ce Livre.

CHAPITRE XXVI.

Des indispositions des petits enfans; & premierement de la foiblesse des nouveau-nez.

A Peine les jeunes arbres se sont-ils élevez du sein de la terre, qui est leur mere, que souvent plusieurs meurent incontinent aprés, dautant que leurs petits troncs, pour raison de la tendresse de leurs substances, reçoivent facilement alteration, & ne resistent qu'avec peine à la moindre chose qui leur est contraire, jusques à ce qu'ils soient un peu plus grands, & qu'ils ayent de fortes & profondes racines: de même aussi voyons-nous mourir ordinairement plus de la moitié des petits enfans avant qu'ils ayent seulement deux ans, tant pour la delicatesse & debilité de leur corps, que parce qu'ils ne peuvent en ce foible âge exprimer autrement que par leurs cris, les incommoditez qu'ils ressentent au-dedans; & même plusieurs meurent de convulsion, ou d'autre maladie, devant le septiéme jour, comme *Aristote* a bien remarqué au 12. Ch. du 7. Liv. de l'histoire des anim. C'est ce qui faisoit que de son temps on ne donnoit pas de nom aux enfans qu'au septiéme jour. Nous avons montré cy-devant comme ils doivent être gouvernez dans les commencemens pour les conserver en bonne santé, & maintenant

maintenant nous allons parler des indiſpoſitions auſquelles ils ſont ſujets, particulierement depuis leur naiſſance, juſques à ce qu'ils ayent ſept ou huit mois. Faiſons premierement mention de quelques-unes avec leſquelles ils naiſſent, aprés quoy nous traiterons de celles qui leur arrivent plus ordinairement.

Le premier accident auquel il faut remedier, eſt la foibleſſe dans laquelle ſont pluſieurs enfans, quand ils viennent au monde; ce qui arrive ſouvent, non pas qu'ils ſoient tels de leur nature; mais à cauſe de la violence d'un mauvais travail, ou à cauſe de ſa longueur, pendant quoy ils ont tant ſouffert, que quelquefois aprés qu'ils ſont nés, ils ſont ſi debiles, qu'à peine peut-on reconnoître d'abord s'ils ſont vivans, ou s'ils ſont morts; à cauſe qu'on ne leur voit mouvoir aucune partie de leur corps, lequel eſt auſſi parfois ſi bleu, & ſi livide principalement par la face, qu'on croit qu'ils ſont tout à fait ſuffoquez; & quelquefois aprés avoir été des heures entieres en cet état, ils reviennent peu à peu de leur foibleſſe, comme s'ils reſſuſcitoient, & retournoient de mort à vie.

On préjugera que l'enfant n'eſt pas effectivement mort (quoyqu'il le paroiſſe en quelque façon dans ce premier inſtant (ſi la femme l'a ſenti remuer avec vigueur peu de temps avant que d'accoucher, ſi elle n'a pas eu une trop grande perte de ſang, & ſi elle n'a pas été extraordinairement travaillée: mais on ſera tout à-fait certain qu'il eſt encore vivant, quoyqu'il ne jette aucun cry, & qu'il ne remuë aucune partie de ſon corps, aprés qu'il eſt né, ſi mettant la main ſur ſa poitrine on ſent le mouvement de ſon cœur, & ſi, touchant le cordon de l'umbilic proche du ventre, on ſent encore un peu battre les arteres. Pour lors on tâchera par toutes ſortes de moyens de le faire revenir de cette foibleſſe.

Or afin de luy donner le ſecours neceſſaire, on le mettra au plûtôt dans une couche chaude pour le porter auprés du feu; ou étant, la Sagefemme ayant pris du vin dans ſa bouche, luy en ſoufflera un peu dans la ſienne, réïterant la choſe par pluſieurs fois, s'il en eſt beſoin; elle luy mettra auſſi ſur le ventre & ſur la poitrine des compreſſes trempées en d'autre vin, qu'elle aura fait chauffer pour ce ſujet; elle luy laiſſera le viſage découvert, & prendra garde qu'il n'ait pas le col contraint, afin qu'il puiſſe reſpirer plus facilement, & pour luy aider d'autant plus, elles luy tiendra la bouche un peu entre-ouverte, & lui nettoyera les narrines avec de petites tentes de linge trempées auſſi dans du vin, pour luy en faire flairer l'odeur; elle luy échauffera toutes les parties de ſon corps pour y rappeller

le ſang & les eſprits, qui pour s'être tous retirez au dedans par la foibleſſe, le mettent en danger d'être ſuffoqué. Ainſi faiſant peu à peu, l'enfant reprenant ſes forces, viendra comme inſenſiblement à mouvoir ſes membres les uns aprés les autres, enſuite de quoy il jettera au commencement quelques petits cris languiſſans, qui s'augmenteront & ſe fortifieront aprés d'autant plus qu'il reſpirera librement.

Outre les moyens que nous venons de dire (qui ſans doute ſont les meilleurs, & les plus ſeurs, pour les foibleſſes des enfans nouveau-nés) les Sagefemmes en ont encore d'autres dont elles ſe ſervent ordinairement, leſquels je n'approuve pas, non ſeulement parce qu'ils ſont inutiles, mais à cauſe qu'aucuns d'eux ſont tres dommageables à l'enfant. La plûpart coupent un morceau d'oignon, & le mettent auſſi-tôt contre le nez de l'enfant, croyant que ſon odeur ait la vertu de le faire revenir de ſa foibleſſe, en quoy elles s'abuſent ; car ſi l'enfant reprend vigueur aprés cela, ce n'eſt point par l'effet de l'odeur de l'oignon, mais bien plûtôt par celuy de l'air dont il avoit beſoin, qu'il commence pour lors à reſpirer. C'eſt pourquoy il vaut bien mieux luy laiſſer une entiere liberté de reſpirer un air pur & net, qui ne ſoit pas ainſi infecté de l'odeur âcre de cet oignon qui bien loin de luy être utile, peut au contraire être préjudiciable à la délicateſſe de ſon cerveau. Quelques-unes luy mettent tout chaudement l'arrierefaix ſur le ventre, & l'y laiſſent juſques à ce qu'il ſoit refroidi. J'ay déja dit autre part, que l'arrierefaix pour raiſon de ſa chaleur luy pourroit bien ſervir; neanmoins à cauſe de ſa peſanteur, étant ainſi mis ſur le ventre de l'enfant, qui pour n'avoir aucun ſoûtien en eſt facilement comprimé, il luy empêche beaucoup la reſpiration ; qui eſt la choſe qui luy eſt pour lors la plus neceſſaire. D'autres jettent cet arrierefaix dans le feu avant que de le ſeparer de l'enfant, & d'autres le mettent dans du vin chaud, s'imaginant qu'il s'éleve des vapeurs de ce vin, qui ſe portant par les vaiſſeaux umbilicaux, ſont capables de luy donner quelque vigueur ; mais comme toute cette maſſe charnuë, & ces vaiſſeaux, ſont des parties mortes d'abord qu'elles ſont hors de la Matrice, il n'y reſte auſſi aucun eſprit qui ſe puiſſe communiquer à l'enfant : c'eſt pourquoy ſi on uſe d'une telle pratique; ce doit être plûtôt pour ſatisfaire à la coûtume, que pour l'eſperance que cela puiſſe profiter.

Si telles choſes ne ſont aucun bien, auſſi ne font-elles pas grand mal ; mais celle qui ſuit eſt capable de cauſer la ſuffocation ſoudai-

ne de l'enfant. C'eſt que quelques autres repouſſent & font rentrer en ſon corps le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux umbilicaux, croyant que cela ſoit propre pour le fortifier & le faire revenir de ſa foibleſſe. Je ſçay bien qu'on peut appuyer cette mauvaiſe pratique ſur l'autorité d'*Ariſtote*, qui la recommande au 10. chap. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim. diſant que les plus habiles Sagefemmes de ſon temps, repouſſoient ainſi le ſang de l'umbilicau dedans du corps de l'enfant qui étoit foible, aprés quoy ſes forces ſe rétabliſſoient auſſi-tôt. Mais nous avons déja fait connoître en un autre lieu, que le ſang contenu dans ces vaiſſeaux perd ſes eſprits, auſſi-tôt que l'arrierefaix eſt ſeparé & ſorti de la Matrice, & qu'il y eſt même incontinent aprés à demy congelé. Or s'il vient pour lors à être ainſi repouſſé dans le foye de l'enfant debile, il s'y arrête, n'étant plus animé d'aucuns eſprits, dont il eſt tout-à-fait deſtitué, & au lieu de luy donner de nouvelles forces, il accable le peu qu'il luy en reſte, & il acheve d'éteindre ſa chaleur naturelle languiſſante. Pour éviter cela, on ſe donnera bien garde de repouſſer ce ſang de la ſorte au ventre de l'enfant; outre que dans ces foibleſſes (à moins qu'elles ne ſoient cauſées de la grande perte de ſang que la femme pourroit avoir eûë avant que d'accoucher) il n'y en a toûjours que trop au corps de l'enfant, & principalement vers le cœur, où il eſt en grande abondance; & au lieu de luy en envoyer davantage, il le faut retirer vers les extrémitez, afin que ſes ventricules étant un peu dégagez, il puiſſe avoir enſuite ſon mouvement plus libre, pour renvoyer les eſprits à toutes les parties du corps qui en ſont privées dans la foibleſſe. C'eſt pourquoy puiſque l'enfant ne doit plus rien recevoir des vaiſſeaux umbilicaux aprés ſa naiſſance, on en fera la ligature auſſi-tôt, pour le traiter comme nous avons dit.

Pluſieurs fois auſſi les enfans qui ſont foibles en naiſſant, ſont tels de leur nature, comme quand ils viennent avant terme, & d'autant plus qu'ils ſont éloignez du temps le plus ordinaire, qui eſt la fin du neuviéme mois, & auſſi qu'ils ont été engendrez de parens infirmes & malades. En ce cas il eſt bien difficile d'y remedier, & il n'y a autre choſe à faire que de les bien nourrir & gouverner ſelon qu'il a été dit; mais difficilement peut-il arriver que ces enfans ſoient de longue vie, & qu'ils ne meurent de la moindre indiſpoſition qui ſurvient à leur foibleſſe naturelle.

CHAPITRE XXVII.

Des contusions & meurtrissures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.

LE corps des petits enfans est comme nous avons dit, si tendre & si delicat, qu'il est facilement contus & meurtri, & que même parfois quelques-uns de ses membres sont disloquez ou rompus dans les fâcheux accouchemens; soit parce qu'ils restent long-temps dans une posture contre nature, ou à cause qu'ils sont maniez trop rudement dans le temps de l'operation.

La contusion la plus ordinaire & la plus frequente, est celle qui se fait au dessus de leur tête, où quelquefois ils ont en naissant une tumeur aussi grosse que la moitié d'un œuf, & parfois encore plus, comme il se voit principalement dans les premiers accouchemens; ce qui arrive d'autant plûtôt que les femmes sont pour lors plus avancées en âge; parce que l'orifice interne de leur Matrice, appellé *le couronnement* étant plus calleux, se dilate avec beaucoup plus de difficulté; pour raison de quoy la tête de l'enfant venant à être pressée contre luy, & en étant ceinte comme d'une couronne en sa partie superieure, qui se presente naturellement la premiere au passage, est enflée & tumefiée, à cause du sang & des humeurs qui tombent & sont retenuës en cette partie, par la grande compression qu'en fait circulairement cet orifice interne, & principalement quand elle commence d'être poussée fortement, & qu'elle reste ainsi trop long-temps sans qu'elle se puisse faire voye, aprés que les eaux qui la soûtenoient un peu ont été écoulées; à quoy peut aussi contribuer la Sagefemme, si elle la touche trop souvent & trop rudement avec les doigts, lorsqu'elle se presente au passage; mais on l'en accuse souvent à tort en cette occasion, où ordinairement la seule compression que fait cet orifice, en forme de ceinture ou couronne, à la tête de l'enfant, est la cause de ces sortes de tumeurs contuses.

Cette partie se tumefie pour lors de la même maniere que nous le voyons arriver en toutes autres qui sont trop fortement comprimées, liées, ou serrées; car par ce moyen, le sang, qui ne peut avoir son mouvement circulaire, étant arrêté en trop grande abondance en une partie, la fait enfler & tumefier; & par la repletion qu'il en fait, la rend livide comme si elle étoit contuse: Or cette com-

pression est bien plus grande à l'égard des veines (qui sont toûjours plus exterieures, lesquelles doivent reporter le sang au cœur) que non pas des arteres, par le moyen desquelles il l'envoye à toutes les parties ; car outre que les arteres sont situées plus profondément, elles ont encore un battement continuel, à la faveur duquel il s'y glisse toûjours un peu de sang ; c'est ce qui fait que dans toutes les compressions, ou ligatures des parties (à moins qu'elles ne soient extrémes) le sang y est facilement apporté par les arteres, & en est difficilement remporté par les veines ; ce qui est cause que la partie en recevant beaucoup plus qu'elle n'en renvoye, & qu'elle n'en consume pour sa nourriture, est obligée de se tumefier de la maniere par repletion. Si ceux qui pratiquent les accouchemens font bien reflexion à ce que je viens de dire, quand l'occasion s'en presentera (laquelle arrive assez souvent) ils connoîtront que ces sortes de bosses ou tumeurs, que plusieurs enfans ont sur la tête en naissant, ne procedent ordinairement d'autre chose que de celle que j'ay expliquée.

Ces tumeurs sont quelquefois si grosses, & si élevées, qu'elles peuvent (la femme n'étant pas accouchée, & n'ayant pas encore l'orifice interne de sa Matrice tout-à-fait dilaté) empêcher de reconnoître facilement la partie que l'enfant presente la premiere ; & elles sont cause quelquefois que la Sagefemme ne pouvant sentir avec le doigt aucun os de la tête, s'imagine que ce soit quelque épaule de l'enfant, ou bien une autre partie ; & par fois même quelques-unes ne sçavent ce que ce peut être, que telle chose qu'elles sentent ainsi tumefiée : Mais on le connoîtra facilement en ce que ces tumeurs qui paroissent toutes charnuës en les touchant, sont neanmoins plus dures que si c'étoit une épaule, ou quelque fesse de l'enfant ; lesquelles parties ont toûjours beaucoup plus de mollesse ; & on n'y sent point aussi de poil, comme on fait à la tête, les os de laquelle on sentira encore facilement, si ayant le doigt oint d'huile ou de beurre frais, on le peut introduire dans l'orifice interne ; car les parties de la tête qui sont au dedans de la Matrice ne sont pas tumefiées ; il n'y a seulement que celle qui se presente à son orifice, & qui en est pressée, ceinte, & serrée comme il est dit. Si l'enfant presente quelqu'autre chose que la tête, comme un bras, une jambe, & que ces parties demeurent pareillement long-temps pressées au passage, & en postures bien contraintes, ou qu'elles en soient sorties, elles se tumefient par la même raison.

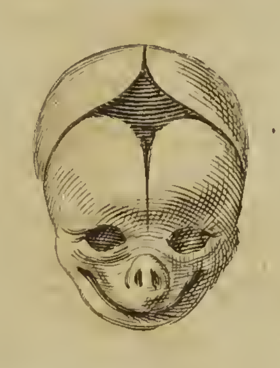
Il faut non seulement remedier à telles bosses, ou meurtrissures de la tête des petits enfans, mais on doit aussi tâcher de le prévenir, ou d'empêcher à tout le moins qu'elles ne soient si grosses. Le moyen de les prévenir, c'est de procurer l'accouchement le plûtôt qu'on pourra, afin que la tête de l'enfant ne reste ainsi trop long-temps arrêtée & serrée par le couronnement de l'orifice interne de la Matrice ; lequel sera bien oint & graissé d'huile, ou d'axonge émolliente, tant pour aider à sa dilatation, qu'afin que la tête puisse plus promptement & plus facilement passer.

Quelques-uns pourroient m'objecter, que si ces tumeurs arrivoient par la cause que j'ay dite, elles devroient disparoître aussitôt que l'enfant est né, puisque pour lors (sa tête n'étant plus pressée) rien n'empêche que le sang qui avoit fait tumefier la partie, ne s'en retourne, ayant son mouvement libre; mais ils doivent sçavoir que par le trop long sejour qu'il fait en une partie, il perd ses esprits qui y sont étouffez, desquels étant destitué, il n'a plus aucun mouvement, & que s'étant extravasé hors de son lieu naturel, comme il fait quand les vaisseaux qui le contiennent en sont trop pleins, il se glisse dans tous les petits vuides de la partie; ce qui fait qu'il ne peut plus ensuite retourner par les voyes ordinaires : C'est pourquoy il est necessaire en cette occasion, ou d'en faire la resolution à travers la partie, ou qu'il vienne à suppuration, s'il y croupit plus long temps ; laquelle on évitera neanmoins le plus qu'il sera possible, étant tres-dangereuse à la vie de l'enfant, à cause de la proximité du cerveau, qui aux enfans nouveau-nez n'est pas recouvert des os du crâne à l'endroit des sutures, qu'ils ont toûjours fort lâches, & principalement vers la fontaine de la tête.

Pour resoudre ces tumeurs, & ces meurtrissures, aussi-tôt que l'enfant sera né, on les étuvera de vin chaud, ou d'eau de vie, y trempant encore une compresse pour la mettre dessus. La plûpart des Sagefemmes n'y mettent qu'une compresse trempée en huile & vin mêlez ensemble, d'autres en huile rosat seule, les ayant premierement étuvées avec le vin : Mais si nonobstant cela elles viennent à suppuration, on n'y laissera pas sejourner trop long-temps la matiere, de peur que les os de la tête, qui sont fort tendres, & tres-minces aux enfans nouveau-nés, n'en soient alterez & cariez : En ce cas on fera ouverture avec la lancette au lieu le plus propre, selon que l'art le requiert, y mettant aprés l'emplâtre de *betoine* par dessus. Si quelque jambe, ou un bras étoit ainsi tumefié, on l'envelopera pareillement de compresses trempées en vin dans le-

quel on aura fait boüillir des roſes de Provins, & des fleurs de camomille & de melilot. Quelquefois les enfans mâles ont la bourſe du *ſcrotum* fort enflée, ce qui leur peut arriver, ſoit pour des eaux qui ſont contenuës en ſes membranes, ſoit pour avoir été contuſe, & maniée trop rudement par le Chirurgein, ou par la Sagefemme dans l'accouchement. Pour lors les compreſſes trempées dans le vin avec les roſes ſont propres en l'une & en l'autre occaſion.

Mais le plus grand mal eſt quand le Chirurgien, pour n'être pas expert, & habitué à telle operation, ou pour ne pouvoir point parfois faire autrement dans un mauvais travail, a rompu ou diſloqué quelque bras ou quelque jambe de l'enfant en le voulant tirer. Si la choſe arrive ainſi, il y remediera enſuite, en remettant les parties, & les contenant avec bandages propres en leur ſituation naturelle, à ce qu'elles y ſoient bien affermies & fortifiées.



CHAPITRE XXVIII.

De la fontaine de la tête des enfans nouveau-nés, & de ſes ſutures trop ouvertes.

SOuvent les enfans qui ſont venus avant terme, n'ayant pas encore acquis toute leur perfection, comme auſſi ceux qui ſont debiles de leur nature, ont la fontaine de la tête, & les ſutures ſi ouvertes, par la diſtance & ſeparation des os les uns des autres, qu'elle en eſt toute molle & preſque ſans ſoûtien, parce que ſes os vacillent aiſément de tous côtez. Ces enfans ne ſont pas ordinairement de longue vie; & il ne faut pas prétendre pour lors en raprocher les os les uns contre les autres, en les ſerrant fortement; car ainſi faiſant, on comprimeroit tellement le cerveau qui eſt tres-

mol, qu'on causeroit pire maladie, en luy ôtant la liberté de son mouvement, pour raison de quoy ses fonctions seroient depravées, & s'aboliroient tout-à-fait dans la suite. Il faut seulement se contenter de les contenir tout doucement avec un petit bandeau, de peur qu'ils ne vacillent trop, & laisser le reste à l'œuvre de nature, qui joindra peu à peu ces sutures, en achevant d'engendrer, & de dessécher & affermir les os de la tête; qui n'avoient pas encore été entierement formez.

Le lieu où vient aboutir la suture sagittale au milieu de la coronale, qu'elle separe toûjours en deux à tous les enfans, se continuant jusqu'à la racine du nez, est appellé *la fontaine* de la tête; parce que c'est son endroit le plus mol & le plus humide, lequel se desséche & referme pour ce sujet le dernier. Sa figure est representée en la tête qui est mise au commencement de ce chapitre. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte jusques à trois ans, & même encore aprés ce temps; ce qui est un grand témoignage de la foiblesse de leur chaleur naturelle. Elle est ordinairement tout-à-fait fermée au bout de deux ans, & plûtôt ou plus tard, selon que les enfans sont plus ou moins humides, & qu'ils sont aussi plus ou moins robustes. Jusques à ce que ces os soient entierement affermis, on doit mettre dessus cet endroit, comme nous avons déja dit autre part, une compresse de linge en plusieurs doubles, pour défendre le cerveau, tant du froid que des autres injures externes. Quelques femmes y laissent long temps une piece de drap d'écarlate, croyant que cela fortifie davantage cette partie; mais il n'importe pas de quoy on se serve, pourvû que ce soit chose qui tienne chaudement le cerveau, & l'empêche d'être blessé en ce lieu, qui n'est pour lors recouvert d'aucun os.

Il arrive quelquefois que bien que les os de la tête soient assez larges pour se joindre de toutes parts, s'ils n'en étoient empêchez, ils sont neanmoins grandement distans les uns des autres à l'endroit des sutures, à cause de quantité d'eaux qui sont contenuës entr'eux & la dure mere. Cette maladie s'appelle *hydrocephale*, dont on fait plusieurs sortes, selon que les eaux sont plus proches ou distantes du cerveau, ou même qu'elles sont contenuës en ses ventricules. Lorsque ces eaux sont entre le cuir & le pericrane, ou entre le pericrane & le crane, les enfans en peuvent guerir, si la tumeur n'est pas trop grande, en resolvant les eaux, ou en faisant ouverture pour les évacuer; mais si elles sont en grande abondance au dessous des os, entr'eux & la dure mere, les poussant ainsi en dehors, & élargissant

ſant les ſutures, les enfans n'en peuvent pas réchapper; ce qui eſt encore d'autant plus impoſſible ſi ces eaux ſont contenuës entre la dure & la pie mere, ou dans le cerveau.

CHAPITRE XXIX.

Du fondement clos des enfans nouveau-nés.

IL arrive quelquefois que les petits enfans, tant les mâles que les femelles, naiſſent avec le fondement clos & bouché, pour raiſon de quoy ils ne peuvent rendre ni vuider, tant les nouveaux excrémens qui s'engendrent du lait qu'ils tetent, que le *meconium* qui s'étoit amaſſé dans les inteſtins pendant qu'ils étoient au ventre de la mere; de laquelle maladie ils meurent certainement, ſi on n'y remedie promptement. Il s'eſt vû auſſi quelquefois des filles, qui ayant le fondement clos, ne laiſſoient pas de vuider les excrémens des inteſtins, par une ouverture que la nature pour ſuppléer à ſon défaut, avoit fait par dedans le *vagina*, ou col de la Matrice.

Or le fondement eſt clos en deux manieres; car c'eſt ou par quelque ſimple membrane, comme par la ſeule peau, au travrars de laquelle on voit quelque veſtige, ou marque livide, provenant des excrémens retenus; & en touchant du doigt, on ſent une molleſſe au dedans, à l'endroit où il devroit être percé; ou bien il eſt tout-à-fait clos & bouché par une épaiſſeur de chair, en telle ſorte qu'il ne paroît aucune choſe au dehors, qui puiſſe dénoter ſa veritable ſituation.

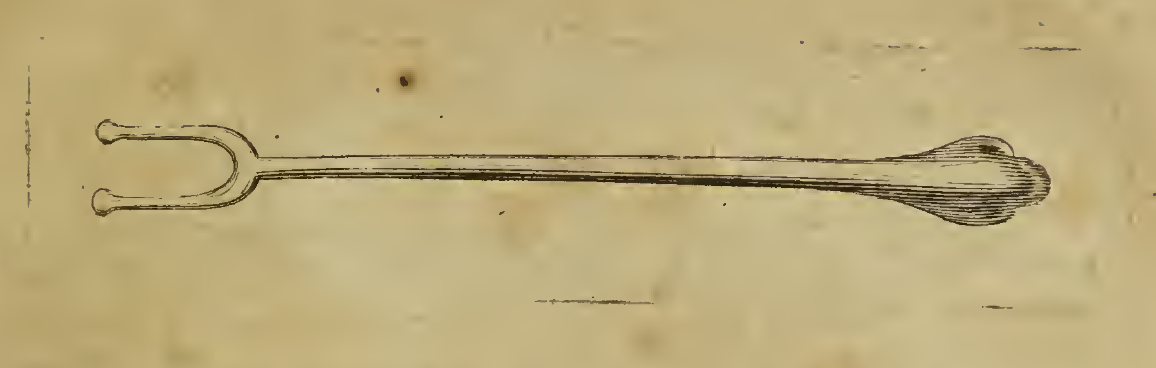
Quand il n'y a que la ſeule peau qui fait ſa clôture, l'operation eſt tres-facile; & les enfans en peuvent échapper. Pour lors on en fera ouverture avec un petit biſtory, la faiſant en figure de croix, plûtôt que ſimple & longitudinale, afin de luy donner la forme ronde, & que le lieu ne ſe puiſſe rejoindre aprés, prenant bien garde à ne pas bleſſer le *ſphincter* du *rectum*. L'inciſion ayant été ainſi faite, les excrémens ne manqueront pas d'avoir iſſuë; mais ſi pour le long ſéjour qu'ils auroient fait au ventre, s'y étant deſſéchez, l'enfant ne les vuidoit point, on luy donnera quelque petit clyſtere, pour les délayer, & attirer au dehors; aprés quoy on mettra une tente de linge dans le ſiege nouvellement fait, de peur qu'il ne ſe reprenne, laquelle on couvrira au commencement de miel roſat, & ſur la fin, de quelque onguent propre à deſſécher & cicatriſer, com-

me eſt l'*album raſis*, ou le *pompholix;* obſervant de nettoyer l'enfant de ces excrémens, & de le penſer auſſi-tôt, & à chaque fois qu'il les aura rendus, de peur qu'y croupiſſant long-temps, l'ouverture qu'on a faite ne ſe convertiſſe en un ulcere malin.

Si le fondement eſt tellement clos, qu'on n'en voye & qu'on n'en ſente aucune trace ni apparence, pour lors l'operation eſt beaucoup plus difficile, & quoy qu'on la faſſe, c'eſt un grand hazard ſi l'enfant en rechappe. C'eſt pourquoy ſi c'étoit une fille qui vuidât ſes excrémens par la vulve (ce qui s'eſt vu quelquefois, comme j'ay dit) en ce cas il n'y faudroit pas toucher de peur que voulant ſeulement guerir une incommodité, on ne cauſât la mort à l'enfant; mais ſi les matieres n'ont iſſuë par aucun lieu, on eſt obligé d'en venir à l'operation (bien que tres-perilleuſe) ſans cela la mort arrive indubitablement.

Pour la bien faire, encore qu'on ne voye au dehors aucune trace du lieu propre, à cauſe de l'épaiſſeur des chairs qui ſont par deſſus l'inteſtin, le Chirurgien introduira juſques dans le vuide un petit biſtory tranchant d'un ſeul côté, mettant le dos de l'inſtrument au deſſous & à demi doigt du croupion de l'enfant, qui eſt le lieu où il ne manquera pas de trouver l'inteſtin, & le pouſſant ſi avant qu'il en ſoit aſſez ouvert pour donner libre iſſuë aux matieres qui y ſont contenuës, & conſervant toûjours le plus qu'il ſera poſſible le *ſphincter*, aprés quoy la playe ſera penſée & medicamentée comme il eſt dit cy-deſſus, ayant égard aux accidens qui ſurviendront.

Lorſqu'il arrive (comme cela ſe peut encore) que le conduit de l'urine tant au mâle qu'à la femelle, eſt clos & bouché, on y fera pareillement ouverture pour donner iſſuë à l'urine contenuë en la veſſie; enſuite de quoy on y introduira une petite tente de blomb, cannullée, afin de tenir le paſſage ouvert, juſques à ce que la ponction & inciſion qu'on y aura faite avec la lancette ſoit cicatriſée; mais comme il eſt bien difficile de faire tenir une telle tente à la verge des petits enfans, qui pour être trop courte, ne donne pas lieu d'y pouvoir mettre aucun bandage propre, on ne s'en mettra pas beaucoup en peine, car l'urine qu'ils rendent preſqu'à toute heure, empêchera bien que l'ouverture ne ſe rebouche.



CHAPITRE XXX.

Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.

LA langue eſt naturellement liée d'un aſſez fort ligament, qui vient s'attacher juſtement au deſſous & au milieu d'elle, afin de la tenir plus ſujette, & d'être comme un pivot ſur lequel étant appuyée, elle puiſſe faire de côté & d'autre tous ſes differens mouvemens. Ce ligament doit luy laiſſer la liberté d'être portée & appuyée en tous les endroits de la bouche; pourquoy faire, il ne doit pas être ſi court, ni s'attacher qu'à une notable diſtance de ſon extrémité, qui doit être entierement libre de tous côtez; mais ſouvent les enfans nouveau-nés ont au devant de luy une petite production membraneuſe, appellée ordinairement *le filet*, qui ſe continuë preſque juſques au bout de leur langue, laquelle leur ôtant la liberté de ſon mouvement, les empêche de pouvoir facilement teter; d'autant que la langue étant retenuë en bas, & comme bridée de ce filet, l'enfant ne la peut pas porter vers le haut, comme il ſeroit neceſſaire, pour preſſer avec elle contre ſon palais le bout de la mamelle, & le ſucer afin d'en faire ſortir le lait, ni auſſi la mouvoir commodément pour en faire enſuite la déglution.

Pour remedier à cette incommodité, il ne faut pas faire comme quelques femmes qui déchirent ce filet avec leurs ongles; car on y pourroit faire venir un ulcere qui ſeroit aprés de difficile gueriſon; mais l'enfant doit être porté au Chirurgien, qui le coupera tant & ſi peu qu'il jugera être neceſſaire, avec des ciſeaux bien tranchans par la pointe; prenant garde à ne pas faire inciſion du propre ligament de la langue, comme auſſi de ne pas ouvrir les vaiſſeaux qui ſont au deſſous, comme fit il y a quelques années un Chi-

rurgien, qui voulant couper le filet à un enfant, luy ouvrit en même temps par inadvertance les vaiſſeaux de deſſous la langue, dont il ſortit une ſi grande abondance de ſang, que le pauvre enfant mourut le même jour, au tres-grand regret du pere & de la mere, qui en furent d'autant plus inconſolables, que la joye qu'ils avoient euë de la naiſſance de cet enfant, qui leur étoit unique, avoit été grande auparavant. Mais il me paroît que la ſeconde faute que fit ce Chirurgien, de n'avoir pas eu l'induſtrie d'arrêter cette hemorragie, fut plus grande que la premiere, qu'il pouvoit facilement reparer, en faiſant ſeulement chauffer le bout d'une ſimple ſonde; pour en cauteriſer les vaiſſeaux ouverts; moyennant quoy il auroit arrêté avec ſûreté dans le même moment ce flux de ſang, qui fit ainſi miſerablement perir ce pauvre enfant, ſans que ce Chirurgien le crût ſeulement en danger; à cauſe qu'il ne voyoit pas que l'enfant rejettât par la bouche une quantité de ſang bien conſiderable : mais il ne prenoit pas garde qu'à meſure que le ſang ſortoit des vaiſſeaux ouverts, l'enfant en avalloit une partie, qui ſe caillant dans ſon eſtomac, & une autre partie diſtillant dans ſa poitrine, fut cauſe qu'il en fut ſuffoqué le même jour.

Pour bien faire cette operation, le Chirurgien doit relever la langue de l'enfant avec un ou deux de ſes doigts, qu'il mettra au deſſous & à côté d'elle, afin qu'il puiſſe voir ce qu'il faut couper; mais comme les enfans nouveau-nés ont ſouvent la bouche ſi petite, qu'il eſt difficile de leur pouvoir ainſi lever la langue avec les doigts leſquels étant dedans, empêchent auſſi de voir clair à ce qu'il faut faire, il ſe ſervira pour ce ſujet d'un inſtrument fait en figure de petite fourchette, tel qu'eſt celuy qui eſt repreſenté au commencement de ce chapitre, duquel il mettra les deux petites branches (qui doivent être mouſſes à leur extrémité) par deſſous le milieu de la langue, aux deux côtez du filet qui en ſera embraſſé; où étant, il la ſoulevera de droite ligne, & la tiendra facilement ſujette, au moyen de quoy il fera auſſi plus commodément & plus ſûrement ſon operation. Cet inſtrument qui eſt petit, ne l'empêchera pas de voir dans la bouche de l'enfant, comme font les doigts qui ſont trop gros. Aprés que le filet aura été ainſi coupé adroitement, la nourrice de l'enfant luy paſſera deux ou trois fois par jour ſon doigt bien net par deſſous la langue, afin qu'il ne ſe reprenne pas, le faiſant aſſez doucement, de peur qu'irritant cette petite playe, il n'y ſurvînt inflammation, qui empêcheroit encore davantage l'enfant de teter, & qu'elle ne ſe convertît en ulcere fâcheux.

CHAPITRE XXXI.

Des tranchées & douleurs de ventre des petits enfans.

PLuſieurs enfans ſont tellement travaillez de tranchées, qu'ils ne ceſſent de crier jour & nuit, pour les grandes douleurs du ventre qu'ils en reſſentent, dont aucuns ſont auſſi tant fatiguez & tourmentez, qu'ils en meurent enſuite. C'eſt aſſez ſouvent la premiere & la plus commune maladie qui arrive aux petits enfans aprés leur naiſſance ; laquelle procede ordinairement de la ſubite mutation de leur nourriture ; d'autant que l'ayant toûjours reçuë par l'umbilic pendant qu'ils étoient au ventre de leur mere, ils viennent à changer tout d'un coup, non ſeulement la maniere de la recevoir, mais auſſi ſa nature & qualité, lorſqu'ils en ſont dehors ; car au lieu du ſeul ſang purifié, qui leur étoit porté par le moyen de la veine umbilicale, ils ſont obligez à ſon défaut de ſe nourrir du lait des mamelles de leur mere, qu'ils ſucent avec la bouche ; duquel ſont engendrez beaucoup d'excrémens qui cauſent ces tranchées, tant pour n'être pas ſi purifié que le ſang, dont ils étoient nourris étant dans la Matrice, que parce que l'eſtomac & les inteſtins n'en peuvent pas faire une bonne digeſtion, ni une facile diſtribution, dans le commencement qu'ils ne ſont pas encore accoûtumez à cette nouvelle nourriture.

Les cauſes particulieres de ces tranchées, ſont comme ſi le *meconium* qui avoit été amaſſé durant tout le temps de la groſſeſſe, n'eſt évacué peu aprés la naiſſance de l'enfant, & que par ſon trop long ſéjour dans les inteſtins il acquiere une acrimonie, dont ils ſont picotez, ou que venant à s'y endurcir, l'enfant ne le puiſſe vuider, ni les nouveaux excrémens qui proviennent du lait qu'il aura pris dans les premiers jours: C'eſt auſſi quelquefois à cauſe que ne pouvant facilement teter, il avale, en ſuçant le lait avec peine, beaucoup d'air & de vents, qui étant retenus dans l'eſtomac, & ſe gliſſant dans les inteſtins, en font une diſtenſion douloureuſe. Ces vents ſont d'autres fois cauſez de ce que l'enfant prend une plus grande quantité de lait qu'il n'en peut bien digerer, ou de ſa mauvaiſe qualité ; le froid que l'enfant aura ſouffert en peut encore être cauſe. Mais tres-ſouvent c'eſt pour luy donner trop tôt de la boüillie, comme auſſi pour ne la pas faire aſſez cuire ; parce que cette nourriture qui eſt groſſiere & viſqueuſe, ne peut pas facilement

être digerée par les enfans nouveau-nés, qui n'y ont pas encore l'estomac accoûtumé ; & les vers qui s'engendrent dans les intestins, par leurs remuëmens, & par leurs picotemens, les tourmentent beaucoup. Outre ces choses, nous avons déja cy-devant dit, que la Sagefemme peut aussi causer de grandes douleurs au ventre de l'enfant, si elle y repousse le sang refroidi & caillé qui est dans le cordon de l'umbilic, avant que de le lier.

Pour bien remedier à ces douleurs de ventre, que les femmes appellent ordinairement toutes, du nom commun de *tranchées*, on doit avoir égard à leur differente cause. Quant à ce qui est de la cause generale, que nous avons dit être la trop soudaine mutation de nourriture, pour l'éviter on ne fera pas teter l'enfant aussi-tôt qu'il est né ; mais on attendra cinq ou six heures, ou même jusques au lendemain ; de peur que le lait étant mêlé avec les phlegmes qu'il a pour lors dans l'estomac, n'en soit corrompu ; & on luy en donnera peu au commencement, jusques à ce qu'il soit accoûtumé d'en faire bonne digestion Si c'est le *meconium* des intestins, qui par son trop long séjour luy cause des tranchées, pour luy aider à s'en décharger, on fera prendre à l'enfant par la bouche, comme nous avons cy-devant dit, une dragme de casse mondée, ou bien un peu d'huile d'amandes douces, ou un peu de syrop de roses ; & pour l'y exciter encore davantage, on luy mettra dans le siege quelque petit suppositoire, fait d'une côte de poirée, dorée de miel ; ou on se servira d'une amande couverte de sucre, & trempée pareillement en miel commun ; ou bien même on luy donnera un petit clystere.

Si l'enfant ne peut teter qu'avec peine, on aura égard à ce qui l'en empêche ; car si c'est le filet de la langue, on luy coupera comme il a été dit ; & si c'est parce que sa nourrice a les mamelles de difficile trait, on luy en donnera une autre, de laquelle le lait sera bien purifié, & il la tetera plûtôt peu & souvent, que de prendre tout d'un coup plus de lait que son petit estomac n'en peut facilement contenir & digerer à la fois ; & sur tout pendant que l'enfant aura des tranchées, on ne luy donnera point de boüillie ; parce que cette nourriture cause facilement, pour sa viscosité, des obstructions, desquelles s'ensuit generation de vents, qui augmentent de telle sorte la douleur des tranchées, qu'elle cause de mortelles convulsions à plusieurs enfans.

S'il a des vers, on luy mettra sur le ventre un linge trempé en huile d'absynthe, mêlée avec fiel de bœuf, ou un petit cataplasme

fait de poudre de rhuë, d'absynthe, de colloquinte, d'aloës, & de semence de citron, incorporées avec fiel de bœuf & farine de lupins; & pour les attirer & les pousser d'autant plus en bas, si le petit enfant peut prendre quelque chose par la bouche, on luy donnera une legere infusion de rhubarbe, ou une demie once de syrop de chicorée composé, luy ayant fait prendre auparavant un petit clystere de lait sucré: car par ce moyen les vers qui fuyent l'amertume des medicamens, & qui recherchent la douceur du lait, seront aisément rejettez par le siege.

Lorsque ces tranchées sont causées par des vents, comme il arrive assez ordinairement, ou bien par quelques humeurs âcres contenuës dans les intestins, on oindra tout le ventre de l'enfant avec huile violat, ou avec celle d'amandes douces, ou bien avec huile de noix & de camomille, mêlées ensemble, aprés les avoir fait chauffer, desquelles on trempera aussi un linge pour le mettre dessus; ou on fera une petite aumelette avec deux œufs & un peu d'huile de noix qu'on y appliquera; & on luy donnera quelque petit clystere anodin, ou carminatif, selon qu'on connoîtra la cause des tranchées, tenant au surplus toûjours l'enfant bien chaudement.

CHAPITRE XXXII.

De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.

LEs cris continuels que les petits enfans font, à raison des douleurs & des tranchées qu'ils ressentent dans les commencemens, leur causent quelquefois tant d'agitation du ventre, que l'umbilic venant pour ce sujet à tomber trop-tôt, & avant qu'il soit entierement réüni & cicatrisé, il y survient inflammation & ulceration; d'autres fois aussi pour la même cause, quoy qu'il soit tout-à-fait repris exterieurement, ne l'étant pas en dedans, il se dilate, & est poussé en dehors de la grosseur d'un petit œuf, ou quelquefois même davantage; c'est ce que nous appellons ordinairement *exonphale*, ou éminence du nombril.

Il y en a qui s'imaginent, quand il s'enflâme & s'ulcere ainsi, que c'est parce que le cordon a été lié trop proche du ventre; ce qui cause une grande douleur, & l'inflammation ensuite: d'autres disent que la nature ayant accoûtumé de décharger l'urine par cet endroit durant que l'enfant étoit au ventre de sa mere, l'y envoye

encore pendant les premiers jours, & qu'elle cause cet accident par son acrimonie, à quoy il n'y a aucune raison; car il est impossible que l'urine regorge de la vessie au nombril par l'ouraque; d'autant qu'il n'est pas percé au *fœtus* humain, comme nous avons déja fait connoître autre part : & tant proche du ventre, & serrée que puisse être la ligature du cordon de l'umbilic (à moins qu'on n'eût lié aussi quelque portion du veritable cuir qui est sensible) elle ne peut causer aucune douleur à l'enfant; d'autant que c'est une partie morte & inanimée, aussi-tôt qu'il est hors du ventre de sa mere, & qui même est toûjours insensible, parce qu'il n'y a aucun nerf qui s'y distribuë. Mais cette inflammation vient pour l'ordinaire (ainsi que j'ay dit) de ce que l'enfant ressentant de grandes douleurs & tranchées du ventre, fait continuellement des cris, par lesquels l'umbilic est empêché de se réünir : elle peut aussi être causée par une violente & frequente toux ; d'autant que par ses efforts le sang est poussé dans le bout restant de la veine umbilicale, qu'il tient toûjours dilatée, & se corrompant par le séjour qu'il y fait, il ne manque pas de causer inflammation au nombril; & ce qui a été lié venant à tomber avant que la réünion soit faite, il y demeure un ulcere tres-fâcheux, auquel survient parfois une grande perte de sang, & même la mort.

La principale chose qu'on doit observer pour la curation de cette maladie, est d'appaiser la toux & les cris de l'enfant, ayant égard à ce qui en est cause, à moins de quoy elle s'augmenteroit toûjours ; & s'il avoit des tranchées, on y remediera comme il a été dit au chapitre précedent. Quant au surplus, si le nombril est enflâmé, on mettra dessus un emplâtre de *cerat* de *Galien* mêlé avec moitié de *populeum*, ou une petite compresse trempée en huile rosat avec un peu de vinaigre : L'onguent rosat & l'*album rasis* mêlez ensemble y sont aussi fort bons. Si le nombril reste ulceré aprés que la ligature en est tombée, on mettra dessus des remedes dessicatifs & astringens, tels que sont les petits linges trempez en eau de chaux qui ne sont pas bien fortes, ou en l'eau de plantain dans laquelle on aura fait dissoudre un peu d'alun. Si l'ulcere est petit, on se servira seulement d'un plumaceau de charpie sec. Plusieurs personnes n'y mettent qu'un peu de poudre de bois vermoulu. Ces choses sont meilleures à ce sujet que les emplâtres, lesquels ne sont jamais si dessicatifs, à cause des huiles ou graisses qui entrent en leur composition. Si neanmoins on s'en veut servir, on prendra celuy de ceruse, ou le dessicatif rouge, ou le *pompholix*, observant sur

tout

tout de mettre une bonne compresse de linge par-dessus ces remedes, avec un bandage pour la tenir jusques à ce que l'umbilic soit entierement affermi, de peur qu'outre son ulceration il ne fût poussé en dehors, & que ses vaisseaux ne vinssent à s'ouvrir par les efforts d'une violente toux, ou par la grande agitation que les tranchées causent au ventre de l'enfant.

Pour ce qui est de l'éminence du nombril des petits enfans, de telle grosseur ou petitesse que puisse être la tumeur, on n'en doit pas entreprendre la curation autrement que par le bandage & par compresses, qu'on appropriera bien à cet usage, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis un âge un peu raisonnable; auquel temps si la maladie n'a pas été guerie par le bandage, on y pourra faire l'operation, si on le souhaite; mais si ensuite de l'inflammation du nombril il s'y est formé un apostême qui cause cette éminence, & que la tumeur soit fort grosse, pour lors les enfans en meurent toûjours. Si on en fait l'ouverture, à la verité on donnera bien issuë à la matiere; mais il y a grand danger qu'avec elle les intestins ne sortent par ce lieu, aux premiers cris que fera l'enfant; ce qui pourroit ensuite faire croire à ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, que cet accident seroit arrivé par l'ignorance du Chirurgien. Pour cette raison *Ambroise Paré* conseille de n'y pas toucher, & de laisser plûtôt mourir l'enfant sans luy rien faire, ainsi qu'il dit s'être comporté envers celuy d'un Tailleur qui l'avoit envoyé querir en pareille occasion. Il recite même l'histoire d'un Chirurgien de son temps, nommé Maître *Pierre de la Roque*, lequel fut en tres-grand danger de sa vie, pour avoir fait ouverture d'un apostême de l'umbilic à l'enfant de Monsieur *de Martigues*; ce qu'ayant fait, les intestins sortirent par l'ouverture; ensuite dequoy survint la mort de l'enfant, de laquelle les serviteurs du logis le disoient être la seule cause; & pour ce sujet (quoyque sans raison) ils le vouloient tuer, si ledit sieur *de Martigues* ne les en eût empêchez; mais je crois que ce Chirurgien eût évité la peur qu'ils luy en firent, & une telle disgrace, s'il eût auparavant fait un bon prognostic de ce qui devoit arriver, & du danger où étoit l'enfant; car peut-être que ressemblant à beaucoup de gens de nôtre temps, qui n'étant que simples hommes, assurent qu'ils sont capables de miracles, il avoit promis de guérir en bref l'enfant, de cette maladie qui étoit incurable, pour (sous une si belle esperance) se faire bien payer d'avance. En cela nous devons suivre le conseil de *Paré* avec quelque distinction; car si l'apostême étoit petit, & les forces de l'enfant

bonnes, on ne laisseroit pas (aprés toutefois avoir fait un bon prognostic) d'y faire ouverture; parce que lors qu'il y a quelque esperance, tant petite soit-elle, il vaut mieux pratiquer ce que l'Art commande, que de laisser le malade dans un desespoir assuré.

CHAPITRE XXXIII.

De la cuisson, rougeur & inflammation des aînes, des fesses, & des cuisses des petits enfans.

SI la nourrice ne tient le petit enfant bien nettement, le changeant de couches blanches chaque fois & aussi-tôt qu'il a rendu ses excrémens, leur acrimonie ne manquera pas de luy causer des rougeurs & des cuissons aux aînes, aux fesses & aux cuisses, ensuite de quoy, pour la douleur qu'il en ressent, ces parties s'enflammeront ; ce qui arrive facilement à cause de la tendresse & délicatesse de son cuir, duquel l'épiderme est à la fin séparé & enlevé, si on n'y donne ordre de bonne heure.

La curation de telles indispositions consiste en deux choses principales ; la premiere, à tenir l'enfant nettement ; & la seconde, à temperer ses urines, afin qu'elles ne soient pas si âcres. Pour ce qui est de la premiere, il faut que la nourrice le nettoye de ses excrémens aussi-tôt qu'il les aura rendus, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, le rechangeant à chaque fois de couches blanches de lessive ; à l'égard de la seconde chose à observer, qui est de temperer les urines de l'enfant, afin qu'elles ne soient point si âcres, elle ne se peut executer que par le moyen du regime de vivre de la nourrice, lequel doit être rafraîchissant, afin que son lait ait la même qualité ; c'est pourquoy elle s'abstiendra de tout ce qui le peut échauffer.

Outre ces deux choses generales, on appliquera sur les parties enflammées des remedes qui soient rafraîchissans & dessicatifs. Pour ce sujet, chaque fois que l'enfant sera nettoyé de ses excrémens, on luy bassinera ces parties d'eau de plantain, avec laquelle on mêlera un quart d'eau de chaux, & si la douleur étoit bien grande, on les étuvera seulement avec le lait tiede. Beaucoup de femmes ont coûtume, pour les dessécher, de se servir de la poudre de bois vermoulu, ou d'un peu de folle farine qu'elles mettent dessus. L'*album rhasis*, ou le *ompholix* étendus sur de petits linges en forme d'emplâtre, y sont encore convenables ; & sur tout en re-

muant l'enfant, la nourrice aura grand soin de l'y envelopper ces parties enflammées avec quelques petits linges bien blancs, pour éviter que venant à se frotter à nud les unes contre les autres, la cuisson & les douleurs n'en soient augmentées.

Chapitre XXXIV.

Des ulceres de la bouche des petits enfans.

Assez ordinairement le lait de la nourrice (tel que seroit celuy d'une femme rousse, ou de celle qui seroit sujette au vin, ou bien amoureuse par excés) peut par sa chaleur & par son acrimonie, faire venir de petits ulceres à la bouche des enfans, qu'on appelle *aphthes*, & vulgairement *chancres;* quelquefois aussi, quoyque le lait n'ait aucune mauvaise qualité de soy, il ne laisse pas de se corrompre dans l'estomac de l'enfant, à cause de sa debilité, ou de quelque autre indisposition, dans lequel acquerant une acrimonie, au lieu de se bien digerer, il s'en éleve des vapeurs mordicantes, lesquelles venant à former une crasse visqueuse, qui s'attache comme une espece de suye blanche par toute la bouche, y causent & engendrent facilement ces petits ulceres, à cause de sa tendresse & delicatesse. C'est ce que nous fait remarquer *Guidon*, quand il dit que ces ulceres viennent le plus souvent aux enfans pour la malice du lait, & pour sa mauvaise digestion.

Quelques-uns de ces ulceres sont simples, comme ceux qui sont causez de la seule chaleur du lait de la nourrice, ou du sang & des humeurs de l'enfant qui sont un peu trop échauffez, comme pour avoir eu quelque petit accés de fiévre. Pour lors ils sont fort superficiels, & de peu de durée, cedans facilement aux remedes; & les autres sont malins, tels que sont ceux qui sont causez par un *virus* venerien, ou qui viennent ensuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du *Scorbut* lesquels sont putrides, corrosifs & ambulans, & n'occupent pas seulement la superficie de la membrane qui revêt le dedans de la bouche & toute la langue, mais faisant des escarres profonds, ils se communiquent encore à toutes les parties internes de la gorge, comme sont principalement ceux qui sont causez par la grosse verole, lesquels ne peuvent pas être guéris par les remedes ordinaires, mais veulent être traitez avec leurs specifiques, à moins de quoy ils vont toû-

jours en augmentant, & causent aisément la mort aux petits enfans, qui souvent sont trop foibles pour pouvoir supporter les remedes qu'il leur conviendroit faire pour leur guérison.

Les ulceres de la bouche, selon *Galien*, sont de difficile guérison, à cause qu'ils sont situez en lieux chauds & humides, dans lesquels s'augmente promptement la pourriture & la corrosion; outre que les remedes appliquez n'y peuvent pas arrêter, parce qu'ils sont aussi-tôt détrempez de sa salive.

Pour guérir ces ulceres, lors qu'ils sont petits, & sans aucune malignité, il faut faire en sorte de temperer & rafraîchir le lait de la nourrice, luy faisant observer un regime de vivre rafraîchissant, la saignant même & purgeant pour ce faire, s'il est besoin. La bouche de l'enfant sera lavée avec eau d'orge, ou de plantain, & miel rosat, ou syrop de roses séches, y mêlant un peu de verjus, ou du jus de citron, tant pour mieux détacher & nettoyer les humeurs visqueuses qui s'attachent au dedans de la bouche de l'enfant, que pour luy rafraîchir ces parties qu'il a fort échauffées; ce qu'on fera par le moyen d'un petit linge bien doux, mis au bout d'un petit bâton, qu'on trempera dans ce remede, pour en laver doucement ces ulceres, prenant bien garde à ne pas faite trop de douleur, de peur qu'en les irritant il ne survînt une inflammation qui augmenteroit la maladie. Le ventre de l'enfant doit être assez libre, afin que les humeurs étant portées vers les parties inferieures, il ne s'en éleve tant de vapeurs, comme il se fait ordinairement, quand les excrémens du ventre sont trop long-temps retenus.

Si les ulceres participoient de quelque malignité, pour lors il faudra user de remedes topiques, qui fassent leur operation promptement, & presque en un instant, pour corriger la mauvaise qualité de l'humeur qui les cause, & faire en sorte qu'ils n'augmentent pas davantage; parce que ne pouvant demeurer long-temps sur ces parties, leur effet & leur vertu seroient empêchez, ou beaucoup diminuez par les humiditez de la bouche. Ces remedes doivent être de ceux qui font quelque escare. Pour ce sujet on touchera ces ulceres avec un peu d'eau seconde, mêlée avec eau de plantain, ou bien avec un peu d'esprit de vitriol, prenant bien garde à faire en sorte que l'enfant n'en avale aucunement; & le remede sera d'autant plus fort & âcre, que les ulceres seront profonds & malins. Aussi-tôt qu'on les aura cauterisez de la sorte, en les touchant simplement une ou deux fois, selon leur largeur & profondeur, & selon leur corruption (de peur que quelques se-

rositez âcres ne distillent sur les lieux non ulcerez, & même dans la gorge de l'enfant) on luy lavera la bouche avec eau de plantain, ou avec décoction d'orge & d'aigremoine & miel rosat; réïterant de toucher & laver les ulceres tant qu'il sera jugé à propos, & jusques à ce qu'on reconnoisse qu'ils n'ambulent plus. Pour éviter que se servant de ces medicamens âcres, il n'en tombe quelque petite portion dans la gorge de l'enfant, & que l'avalant cela ne luy puisse porter un grand préjudice, aucuns aiment mieux cauteriser ces ulceres avec de petites tentes de linge, trempées en huile boüillante, laquelle étant avalée ensuite ne luy peut faire aucun mal. Il sera bon aussi de purger l'enfant, en luy faisant prendre un peu de casse mondée, ou bien une demie once de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si ces ulceres sont entretenus par un *virus* vénerien, tous ces remedes pourront bien peut-être empêcher qu'ils n'augmentent pour quelque temps; mais ils ne guériront point, si on ne se sert de ceux qui sont spécifiques à telle maladie, comme nous dirons autre part.

CHAPITRE XXXV.

De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, & de la convulsion.

LEs dents qui étoient cachées dans les mâchoires, commencent ordinairement à sortir, non pas toutes à la fois, mais les unes aprés les autres, vers le cinquiéme ou le sixiéme mois, parfois plûtôt, & quelquefois aussi plus tard, pour quoy faire elles percent les gencives dont elles étoient recouvertes. Pour lors à cause du sentiment exquis de ces parties, il survient de si grandes douleurs aux enfans, que beaucoup, qui s'étoient au reste fort bien portez jusques là, sont en danger de leur vie, & meurent souvent, pour raison de plusieurs fâcheux accidens qui leur arrivent en ce temps. *Hypocrate* nous en rapporte les principaux dans l'Aphor. 25. du 3. liv. *In progressu veró quum jam dentire incipiunt, gingivarum prurigines, febres, convulsiones, alvi profluvia, & maximè quum caninos edunt dentes, & his præsertim pueris, qui crassissimi sunt, & alvos duras habent.* Dans le temps, dit-il, que les dents commencent à pousser aux enfans, il leur arrive une demangeaison de gencives, fiévres, convulsions, flux de ventre, & principalement à la sortie

des dents canines, particulierement à ceux qui ſont fort gros & replets, & qui ont le ventre dur & ſerré. Toutefois le même *Hypocrate* dit au Livre *de dentitione*, que tous les enfans qui ont des convulſions quand les dents leur percent, ne meurent pas, & que pluſieurs en réchapent. Il dit auſſi que ceux à qui elles percent durant l'hyver en ſont plûtôt délivrez qu'en d'autre temps, ſi on les traite bien.

Les dents canines, qu'on appelle vulgairement *les œilleres*, cauſent beaucoup plus de douleur à l'enfant que les autres; parce qu'elles ont une racine tres-profonde, & un petit nerf plus conſiderable, qui a communication avec celuy qui fait mouvoir l'œil; & comme dit auſſi *Hypocrate*, les enfans qui ſont tres-gros, & qui ont le ventre dur, ſont pour ce ſujet en bien plus grand danger que les autres; parce que la douleur en ceux-là cauſe une bien plus grande fluxion d'humeurs ſur la partie malade, leur corps en étant toûjours fort replet, quand le ventre eſt dur & reſſerré. Les dents qui ſortent les premieres ſont les inciſives, tant à cauſe qu'elles ſont bien plûtôt parfaites, que parce qu'étant plus petites, & plus aiguës & tranchantes, les gencives en ſont plus facilement percées; comme auſſi avec moins de douleur, que par les autres qui ſont plus molles dans le commencement, & qui, pour être plus groſſes & plus larges, ne peuvent pas ſi-tôt ſe faire voye, & que ce ne ſoit avec des efforts bien plus grands.

Les ſignes que les dents de l'enfant veulent ſortir, ſont que ſes gencives & ſes jouës ſont enflées. Il y ſent une grande chaleur, avec une demangeaiſon qui luy fait ſouvent porter les doigts dans ſa bouche pour ſe les frotter, de laquelle il diſtille beaucoup d'humiditez qui y affluënt, à cauſe de la douleur qu'il reſſent; la nourrice en luy donnant à teter la ſent auſſi bien plus chaude, & il eſt plus alteré que de coûtume; il crie à chaque moment, & il ne peut dormir, ou fort peu, en ce temps; & on ſent, & on voit les petites pointes des dents au travers des gencives, qui paroiſſent minces & blanches par le deſſus, & fort enflées & rouges par les côtez; & ſi les dents ſont long-temps ſans pouvoir ſortir, ou qu'il en perce trop à la fois, il y a danger que l'enfant ne tombe dans les accidens dont *Hypocrate* fait mention dans l'Aphoriſme ſuſdit, & que ne ceſſans en bref, il n'en meure, comme il arrive aſſez ſouvent, & principalement aux enfans qui ont la tête trop groſſe.

On doit en cette occaſion avoir égard à deux choſes; la premiere, à préſerver l'enfant des fâcheux accidens qui luy pourroient

arriver à raiſon de la trop grande douleur, & la ſeconde à faire en ſorte d'aider au plûtôt à la ſortie des dents, quand elles ont trop de peine à percer elles-mêmes les gencives.

Pour préſerver l'enfant des accidens, il faut que ſa nourrice obſerve pour lors un bon regime de vivre, & qu'elle uſe de toutes choſes qui pourront rafraîchir & temperer ſon lait, afin que la fiévre ne ſurvienne à la douleur des dents; & pour empêcher que les humeurs ne ſe portent avec trop d'abondance ſur ſes gencives enflammées, on luy tiendra toûjours le ventre libre, afin de les évacuer par bas; pour lequel ſujet on luy donnera de petits clyſteres s'il étoit reſſerré; mais ſouvent les enfans n'en ont pas beſoin, parce qu'il leur ſurvient ordinairement en ce temps un flux de ventre.

Quant à ce qui eſt de la ſeconde choſe, qui conſiſte à aider à la ſortie des dents, cela ſe fera par la nourrice, qui de temps en temps paſſera ſon doigt bien net ſur la gencive de l'enfant, en appuyant mediocrement deſſus, afin qu'en étant rarefiées, elles ſoient plus facilement penetrées & inciſées par les dents qui ſont prêtes à ſortir; à quoy l'enfant pourra auſſi aider luy-même, ſi on luy donne à mâchoter un petit bâton de regliſſe, ou un petit bout de bougie de cire neuve, laquelle eſt fort propre pour amollir la gencive. On ſe ſert ordinairement d'un hochet d'argent, garni de petites ſonnettes, afin de divertir l'enfant de la douleur qu'il reſſent pour lors, dans lequel eſt enchâſſée une dent de loup, ou bien on y met un morceau de corail, ou de criſtal. Il ne faut pas croire neanmoins que ces choſes ayent quelque proprieté particuliere, comme beaucoup de femmes s'imaginent; mais ſi elles ſont utiles à cela, c'eſt à cauſe de leur matiere ſolide, unie & polie; car l'enfant preſſant ſes gencives contre, pour ſe ſoulager de la demangeaiſon qu'il y reſſent, il en diminuë peu à peu l'épaiſſeur, & tant, qu'à la fin elles ſont inſenſiblement percées par les dents qui ſont au-deſſous. Si ces choſes ne ſervent de rien, à cauſe que les gencives ſont trop dures & trop épaiſſes, pour ne pas tant laiſſer ſouffrir l'enfant, & pour éviter qu'à raiſon de la grande douleur qu'il reſſent, il ne tombe dans les accidens dont nous avons parlé cy deſſus, on fera une petite inciſion avec la lancette ſur la gencive qui ſera diſpoſée à percer. Les nourrices ont coûtume de faire cette operation avec leurs ongles; mais l'inciſion faite avec la lancette doit être préférée, parce qu'elle n'eſt pas ſi douloureuſe.

Il y a encore beaucoup de remedes que pluſieurs perſonnes aſſu-

rent avoir quelque proprieté particuliere pour aider à la ſortie des dents, comme de frotter les gencives de lait de chienne, de cervelle de liévre, ou de celle de cochon, & de pendre au col de l'enfant une dent de vipere, & autres niaiſeries de pareille nature; mais comme ce ſont choſes fondées plûtôt ſur la ſuperſtition que ſur aucune raiſon, je ne m'y veux pas arrêter, pour en faire un plus ample recit, qui ſeroit inutile.

Pour ce qui eſt de la convulſion, c'eſt le plus mortel accident qui puiſſe arriver aux petits enfans, dont les deux plus communes cauſes ſont les tranchées du ventre, deſquelles nous avons traité cy-devant au chapitre 31. & la douleur que cauſe la ſortie des dents, dont nous venons de parler; à quoy les enfans ſont d'autant plus ſujets, qu'ils ont la tête groſſe, & le ventre reſſerré.

Si ce ſont les tranchées du ventre qui cauſent la convulſion, comme il arrive aſſez ordinairement dans les premiers jours de la naiſſance de l'enfant, on y remediera comme nous avons enſeigné au ſuſdit chapitre 31. Mais ſi c'eſt la douleur que cauſe la ſortie des dents, il n'y a pas de plus ſalutaire remede que de faire ouverture de la gencive avec un petit biſtory, juſques à ce que l'on ſente avec la pointe de l'inſtrument les dents qui ſont diſpoſées à percer, & de faire un cautere au derriere de la tête des enfans qui l'ont fort groſſe; comme auſſi de lâcher le ventre de ceux qui l'ont reſſerré, leur retranchant encore entierement la boüillie pour quelque temps. On peut quelquefois auſſi pour prévenir ce fâcheux accident, tirer une palette de ſang du bras aux enfans que l'on voit en être menacez par leur plenitude, & même leur faire prendre quelque ſyrop purgatif, & leur oindre avec l'huile de lys tout le derriere du col, la nourrice uſant toûjours cependant d'un bon regime de vivre.

CHAPITRE XXXVI.

Du flux de ventre des petits enfans.

AUſſi-tôt que les petits enfans ont la moindre indiſpoſition, le flux de ventre leur arrive aſſez ordinairement; à quoy contribuë fort ſon humidité, qui leur eſt naturelle, comme il eſt enſeigné dans l'Aphor. 53. du 2. Livre. *Quicumque alvos humidas habent, ſi quidem juvenes fuerint, melius degant his qui ſiccas habent.* Ceux, dit *Hypocrate*, qui ont le ventre humide dans la jeuneſſe, ſe portent mieux que ceux qui l'ont ſec. Mais outre que tous les enfans

fans sont d'une nature humide, c'est qu'ils n'usent aussi pendant qu'ils tetent que d'alimens fort liquides & fluides, lesquels s'écoulent facilement & promptement de l'estomac & des intestins.

Le plus souvent le flux de ventre leur arrive à cause de la grande douleur qu'ils ressentent à la sortie de leurs dents; car toutes les humeurs en sont tellement échauffées qu'ils ont pour lors une grande alteration; ce qui fait que tâchant de l'éteindre, ils tetent beaucoup plus de lait que leur estomac n'en peut digerer, dans lequel se corrompant, il ne manque pas aprés de leur causer le flux de ventre. Il peut aussi venir quelquefois par le vice du lait de la nourrice qui est trop échauffé.

Si le flux de ventre de l'enfant n'est accompagné de fiévre, ou de quelqu'autre accident, il ne sera pas à craindre; à cause que c'est une indisposition convenable à sa nature & à son habitude humide, comme aussi aux alimens dont il est nourri. *Hypocrate* nous l'assûre ainsi dans l'Aphor. 34. du 2. Liv. *In morbis minus periclitantur, quorum naturæ, aut ætati, aut tempori morbus magis cognatus fuerit, quàm quibus in nullo horum cognatus fuerit.* Ceux-là, dit-il, sont moins en danger, desquels la maladie est plus familiere & convient mieux à leur nature, ou à l'âge, ou à la coûtume de vivre, ou au temps, que ceux dont le mal n'a aucun rapport à toutes ces choses. Neanmoins s'il continuoit bien long-temps, il sera bon d'y remedier, de peur que l'enfant qui est composé d'une substance tendre & molle, facile pour ce sujet à être, s'il faut ainsi dire, fonduë, n'en fût trop affoibli, à raison de la grande dissipation des esprits, que feroit la continuelle évacuation des humeurs qui s'écoulent par le flux de ventre.

Pour ce sujet on luy fera teter un lait bien purifié, ne luy en donnant que peu à la fois, afin qu'il le puisse mieux digerer; & pour purger son estomac, & ses intestins de quelques mauvaises humeurs, qui pour être contenuës en eux, empêcheroient encore d'autant plus la digestion, on luy fera prendre une petite infusion de rhubarbe, ou un peu de syrop de chicorée composé: on luy donnera aussi quelques petits clysteres anodins, fait avec le lait, les jaunes d'œufs, & le miel violat; & aprés qu'il aura été purgé, ils seront faits avec eau de plantain. On pourra aussi mêler pour lors quelque jaune d'œuf dans sa boüillie s'il en mange; luy faisant prendre outre cela un peu de syrop de coins, ou de celuy de grenades; & le ventre luy sera frotté avec huile de coins, & on luy mettra dessus l'estomac des compresses trempées en vin astrin-

gent, dans lequel on aura fait cuire des roſes de Provins, ayant au ſurplus toûjours égard aux differentes cauſes du flux de ven- & aux accidens qui pourroient l'accompagner, & ſe ſervant de remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XXXVII.

Du vomiſſement des petits enfans.

ON ne s'étonne pas du vomiſſement des petits enfans, parce que c'eſt un accident qui leur eſt plus ordinaire & plus commun qu'aucun autre; & on ne ſe met pas auſſi beaucoup en peine de l'arrêter, à moins qu'il ne ſoit continuel, & avec un peu trop d'excés; auquel cas il ſeroit neceſſaire d'y remedier, pour empêcher qu'il ne fût ſuivi de quelque plus fâcheuſe maladie.

Le vomiſſement vient ordinairement aux enfans, à cauſe qu'ils prennent ſouvent plus de lait que leur petit eſtomac n'en peut facilement contenir & digerer, duquel étant ſurchargé, il eſt obligé de le rejetter. Il leur arrive quelquefois auſſi pour ſa mauvaiſe qualité. Les efforts d'une toux violente leur cauſent encore la même choſe; ce que font pareillement les ſauts & les ſecouſſes que leur donnent leurs nourrices, en les faiſant danſer trop rudement entre leurs bras; comme auſſi en les berçant trop fort; d'autant que par ces mouvemens, le lait étant trop agité & broüillé dans l'eſtomac, il n'en peut pas être bien digeré; mais tres-ſouvent auſſi c'eſt pour n'y pouvoir pas être facilement contenu, à cauſe que l'enfant a le ventre trop comprimé & ſerré avec les bandes & les langes dans leſquels il eſt emmailloté; ce qui fait qu'il eſt obligé de le laiſſer regorger, à cauſe de la douleur qu'il en reſſent. La douceur & la tiédeur du lait dont l'enfant eſt nourri, contribuë encore beaucoup à toutes ces cauſes.

Quand le vomiſſement eſt trop frequent, il eſt neceſſaire de l'arrêter; de peur que l'enfant rejettant continuellement ſes alimens, n'en fût extrémement debilité par le défaut de nourriture, & que l'action de l'eſtomac n'en fût ſi pervertie, qu'elle ne pût être que difficilement rétablie, aprés que cet accident ſe ſeroit converti en habitude.

Pour la curation du vomiſſement, on aura égard à ce qui le peut cauſer; s'il vient de ce que l'enfant prend plus de lait qu'il ne luy en faut, ſa nourrice ne luy donnera pas tant à teter; & que ce ſoit

peu à chaque fois, afin que son estomac puisse plus facilement contenir & digerer ce qu'il aura reçu ; si c'est par la mauvaise qualité du lait, la nourrice sera changée, pour luy en donner une qui luy soit convenable; si c'est par la toux, on y remediera en luy donnant des choses propres pour l'appaiser, selon les differentes causes dont elle peut être excitée. Sa nourrice ne le fera pas sauter si rudement, & ne le bercera point si fort aprés qu'il aura teté, pour ne pas empêcher par ces agitations la digestion du lait. On prendra garde aussi qu'il ne soit pas trop pressé & serré de ses bandes au droit de son estomac, afin de luy laisser la liberté de s'étendre, selon la quantité du lait qu'il aura reçu ; & outre toutes ces choses, si quelques mauvaises humeurs y étoient contenuës, il sera fort à propos de purger l'enfant, luy faisant prendre demi-once de syrop de chicorée composé ; & aprés qu'il aura été ainsi purgé, s'il est jugé à propos, on luy fera prendre un peu de syrop de coins, pour fortifier son petit estomac, mettant aussi sur sa region pour ce sujet, des compresses trempées en vin astringent, dans lequel on aura fait infuser des roses de Provins, de la canelle & des clous de girofle.

CHAPITRE XXXVIII.

Des hernies, ou descentes des petits enfans.

AFin de ne pas nous éloigner trop de nôtre intention, qui est seulement d'observer quelques particularitez qui concernent les maladies des petits enfans, nous ne nous arrêterons pas à faire l'explication, & à traiter à fond de toutes les differentes especes d'hernies ; mais nous nous contenterons simplement d'examiner legerement celle qui leur arrive le plus ordinairement, qui est l'intestinale, laquelle est quelquefois complete aux enfans aussi-bien qu'aux hommes; ce qui arrive quand l'intestin tombe jusqu'au fond du *scrotum*; & d'autrefois incomplete, lorsqu'il ne passe pas l'aîne: Ce peut être aussi quelquefois (mais plus rarement) *l'epiploon* qui fait l'hernie, lequel peut tomber seul de même que l'intestin, & quelquefois l'un & l'autre s'y rencontrent ensemble.

Les causes les plus frequentes des hernies des petits enfans, sont les grands efforts qu'ils font à crier & à tousser, à quoy contribuë fort l'humidité & la mollesse de leur corps, comme aussi la trop grande compression de leur ventre dans le maillot ; dautant que

ne se pouvant pour lors dilater en large, quand ils viennent à beaucoup crier ou à touſſer, il eſt fortement pouſſé en bas, au moyen dequoy ſe font facilement ces hernies ou deſcentes.

Il faut remedier à cette maladie auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit; car plus elle eſt negligée, d'autant plus elle ſe rend de difficile curation; à cauſe que par la continuelle chûte de l'inteſtin, le lieu par où il tombe ſe dilate toûjours de plus en plus: Mais comme les hernies arrivent plus facilement aux enfans, à cauſe de la molleſſe de leurs corps, auſſi en gueriſſent-ils plûtôt que les perſonnes âgées; parce que la réünion des parties dilatées eſt aiſément faite, tant à raiſon de leur tendreſſe, qu'à cauſe que l'inteſtin étant réduit & contenu en ſon lieu naturel, pendant que l'enfant acquiert accroiſſement avec l'âge, groſſit à proportion de toutes les autres parties du corps, & le lieu de la dilatation s'étrecit peu à peu, & ſe raffermit par la compreſſion du bandage bien appliqué deſſus.

Pendant que les enfans ſont au maillot, on ne doit tenter la curation des vrayes hernies qui leur arrivent que par le bandage, lequel ſeul eſt capable de remedier, tant aux completes qu'aux incompletes. Il ſera fait avec la bande roulée, mettant une compreſſe au droit de la dilatation, aprés avoir premierement bien reduit l'inteſtin, & l'*epiploon* pareillement, s'il étoit tombé, dans leur ſituation naturelle. Pour quoy faire, il faudra coucher l'enfant la tête baſſe, puis des deux mains on fera peu à peu la reduction, pouſſant de l'une tout doucement la tumeur, & faiſant rentrer l'inteſtin de l'autre, miſe au droit de la dilatation, & retenant avec elle ce qui ſera rentré, pour empêcher qu'il ne reſſorte, faiſant ainſi juſques à ce que la reduction ſoit entierement faite; aprés quoy on mettra une compreſſe aſſez épaiſſe ſur le lieu dilaté, puis on fera le bandage de cette ſorte. On prendra une bande roulée, de largeur & longueur proportionnée à la groſſeur du corps de l'enfant, en telle façon qu'elle en faſſe trois ou quatre tours; on poſera d'abord le premier bout ſur le ventre de l'enfant, vers le côté oppoſite de celuy de l'hernie, enſuite de quoy la bande ſera menée par deſſous la feſſe de celuy qui eſt malade, puis conduite en relevant de bas en haut pardeſſus la compreſſe appoſée; où étant, on la fera paſſer par deſſous les reins du même côté, pour luy faire faire le tour du corps: aprés cela elle ſera reconduite comme la premiere fois, continuant ainſi tous les autres tours juſques à la fin, obſervant toûjours que les circonvolutions qui paſſent ſur l'aîne, ſe faſſent de bas en haut, pour mieux relever, & de les attacher tou-

tes avec de petites épingles sur la compresse, afin que le bandage soit plus stable.

Il sera plus à propos que la nourrice porte le petit enfant au Chirurgien, pour apprendre de luy la maniere de reduire la descente, & de bien faire ce bandage; au lieu duquel on luy peut mettre aussi un petit brayer, qui fera le même effet, sans qu'on soit obligé de le défaire & remuer tant de fois qu'on fait la bande roulée; pour lequel sujet il doit être ciré de tous côtez, afin qu'il ne soit pourri par les excrémens de l'enfant. Or si on veut que tels bandages puissent promptement guerir l'hernie, il faut que l'enfant reste couché au moins durant quarante jours ou davantage, selon la grandeur de la dilatation, & qu'on fasse aussi en sorte qu'il ne crie ni tousse, s'il y a moyen, & que le ventre ne luy soit comprimé en son maillot, de peur que ces choses n'excitent de nouveau l'intestin à sortir. Quelques-uns avant que d'appliquer le bandage, bassinent le lieu avec eau de forge, puis y mettent l'emplâtre *contra rupturam*; mais cela sert peu en cette rencontre, où le seul bandage peut suffire, pourvû qu'il soit bien appliqué.

Outre ces vrayes hernies dont nous venons de parler, il en peut encore arriver de non vrayes, lesquelles ne se font point par la chûte d'aucune partie; mais seulement par la distension des membranes du *scrotum*, & de celles des testicules, causées par quelques matieres qui s'y sont amassées, tant pour la debilité naturelle de ces parties, que pour avoir été contuses & pressées pendant un mauvais travail; entre lesquelles l'aqueuse & la venteuse arrivent le plus souvent; car la charnuë & la variqueuse ne se rencontrent jamais, ou tres rarement aux petits enfans.

Pour la curation de l'aqueuse, qu'on appelle *hydrocelle*, laquelle est faite par des eaux contenuës dans les membranes, soit communes, ou propres des testicules, on mettra sur la tumeur des remedes qui puissent resoudre les eaux qui sont dedans, & en dissiper les vents; aprés quoy on fortifiera ces parties. On les resoudra avec fomentations d'eau de vie, ou de décoction de camomille, melilot, ruë, marjolaine & fenoüil, dans laquelle on trempera aussi des compresses pour mettre dessus; & on les desséchera avec eau de chaux, où sera fondu un peu d'alun, & aprés la résolution & dessication de la plus grande portion des eaux, on fortifiera les parties, de peur qu'il ne s'y en engendre d'autres, en y mettant des compresses trempées en gros vin qui aura boüilli avec les roses & l'alun, ayant toûjours égard à la chose qui peut avoir causé l'hydrocelle, &

à celle dont elle eſt entretenuë. Mais ſi les remedes ont été faits en vain, & que la tumeur ſoit extrémement groſſe, on en fera l'ouverture pour en évacuer les eaux par la ſeule ponction de la lancette, dont on ſe doit contenter aux petits enfans, qui pour la foibleſſe de leur âge, & la delicateſſe de leurs corps, & pour n'avoir pas l'uſage de la raiſon, ne peuvent pas alors endurer autre plus grande operation pour la curation de l'hydrocele; & même ſi la tumeur n'eſt que mediocrement groſſe, on n'en doit pas faire ouverture; car j'ay ſouvent vû qu'elle ſe diſſipe & ſe guerit d'elle-même avec l'âge, comme dit *Hypocratë* au Livre *De aër. aqu. & loc. Pueris hydropes in teſtibus fiunt, quandiu parvi fuerint: deinde ætatis progreſſu evaneſcunt.*

CHAPITRE XXXIX.

Des galles qui viennent ordinairement à la tête & à la face des petits enfans.

NOus pretendons parler en ce lieu des galles qui n'ont aucune malignité, & qui ſont cauſées de la ſeule ſuperfluité de quelques humeurs, qui pour être ſimplement échauffées, ſont facilement portées à la tête & au viſage de l'enfant, où étant, elles y font des puſtules humides, dans leſquelles ces humeurs ſéjournant, ſe corrompent & ſe convertiſſent en ſanie, qui ronge enſuite & ulcere la ſimple ſuperficie du cuir; aprés quoy cette ſanie en découle, laquelle venant à ſe deſſécher autour du lieu d'où elle ſort, s'endurcit & fait ces croûtes que nous appellons vulgairement *galles*; dont il ſe voit des enfans avoir la tête & le viſage ſi couverts de tous côtez, qu'ils paroiſſent avoir une callote, & un maſque tout d'une piece, au travers duquel on ne leur voit ſeulement que les yeux & le bord des lévres qui en ſoient exemts.

Beaucoup de perſonnes veulent que ces galles, auſſi-bien que la rougeole & la petite verole, ſoient ordinairement cauſées de quelques ſuperfluitez, & du reſidu du ſang menſtruel, dont l'enfant ſe purge aprés qu'il eſt né, lequel, pour ne pouvoir être bien rectifié, eſt ainſi chaſſé au dehors, afin d'être rejetté comme choſe inutile; mais c'eſt ſouvent pour la mauvaiſe nourriture des enfans, qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digerer, comme auſſi à cauſe de ſa mauvaiſe qualité, pour raiſon de quoy ſont engendrées quantité d'humeurs vicieuſes & corrompuës qui cauſent cette galle, laquel-

le vient le plus ſouvent à la tête & à la face ; parce que ce ſont parties qui abondent plus en humiditez, principalement aux enfans, qu'aucun autre qui ſoit au reſte du corps.

On connoîtra que les galles ne ſont pas malignes, ſi elles ſont ſuperficielles, ſi elles ſont humides, & de couleur jaunâtre, & ſi leurs croûtes étant levées, le cuir paroît rouge & vermeil, ſans être ulceré profondement.

On ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs, en les repouſſant au dedans; parce que leur évacuation garentit les petits enfans de pluſieurs fâcheuſes maladies ; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps s'eſt long-temps purgé de telles ſuperfluitez, s'en portent beaucoup mieux, aprés qu'ils ont jetté toute cette eſpece de gourme; & comme *Guidon* dit fort à propos, bien que comme ſigne, la galle ſoit mauvaiſe, toutefois comme cauſe elle peut être bonne ; parce que la nature a coûtume de purger ainſi le corps de l'enfant, en pouſſant au dehors ces excrémens. C'eſt pourquoy on ſe contentera ſeulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaiſes humeurs; pour lequel ſujet on luy donnera une nourrice bien ſaine, dont le lait ſoit parfaitement purifié & bien rafraîchi; le ventre de l'enfant ſera toûjours tenu libre, & purgé ſi beſoin eſt, avec un peu de ſyrop de roſes, ou de chicorée, afin que les humeurs ne ſe portent pas en ſi grande abondance vers la tête ; de peur que la ſanie qui eſt retenuë ſous les galles, venant à ronger & à coroder le cuir, ne faſſe des ulceres profonds, il ſera bon auſſi de faire tomber toutes les croûtes, afin qu'elle puiſſe avoir libre iſſuë ; pourquoy faire on ſe ſert ordinairement de beurre frais, avec lequel on les frotte pour les humecter, ou d'un liniment d'huile d'amandes douces, enſuite de quoy on met pardeſſus des feüilles de chou ou de poirée, les rechangeant deux ou trois fois par jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humiditez que ces choſes attirent & font ſortir. On doit continuer ces remedes juſques à ce que l'enfant ſoit tout-à-fait gueri, & il ne les faut point changer, parce qu'ils font beaucoup ſuppurer les galles ; car ils n'attirent ſeulement que les humeurs ſuperfluës, qu'on ne doit aucunement retenir au dedans, de crainte qu'une pire maladie n'arrive ; aprés l'évacuation deſquelles le lieu ſe deſſéchera & ſe guerira de ſoy-même. Pendant cela, les mains de l'enfant doivent être attachées, de peur que venant à ſe grater, & à écorcher ces galles, à cauſe de la demangeaiſon qu'il y reſſent ordinairement, il n'excitât inflammation à ces parties en les irritant, par le

moyen de laquelle il y affluëroit encore une plus grande abondance d'humeurs.

CHAPITRE XL.

De la petite verole, & de la rougeole des enfans.

LA petite verole est une maladie contagieuse des petits enfans, qui arrive aussi quelquefois (mais plus rarement) aux personnes déja avancées en âge, en laquelle on voit quantité de pustules toutes semblables, venir à toute la superficie de la peau, engendrées de l'impureté du sang, & des autres humeurs que la nature y rejette, comme en l'émonctoire universel, pour en purger tout le corps.

Beaucoup d'anciens Medecins, aussi-bien que plusieurs modernes, attribuent la cause de cette maladie au residu du sang menstruel, dont l'enfant a été nourri au ventre de sa mere, lequel aprés qu'il est né, venant à être échauffé & à boüillonner dans ses vaisseaux, est separé de toute la masse du sang qui a été engendré depuis, & est épandu vers toute la superficie du corps, pour en être ainsi entierement rejetté & expulsé. Ce raisonnement, selon mon sens, n'est pas bien vraysemblable; car nous voyons tous les jours plusieurs hommes & femmes, qui quoyque bien âgez, n'ont jamais eu cette maladie, qu'ils ne pourroient avoir évitée, si elle procedoit des restes de ce sang menstruel dont un chacun sans exception est nourri au ventre de la mere. Ceux qui sont de cette opinion répondent, que si on voit des personnes exemptes de cette maladie c'est que leur nature forte & robuste a pu digerer, & consumer telles superfluitez, ou même les purger par d'autres voyes, comme par quelques flux de ventre, ou par d'autres manieres insensibles. Toutefois il faut qu'ils demeurent d'accord que ce sang menstruel ne pourroit pas demeurer caché & assoupi au corps, pendant des trente, quarante & cinquante années aprés la naissance, sans produire ses effets, comme nous voyons quelquefois des gens n'avoir cette maladie qu'en cet âge : mais il est bien plus croyable, que la cause de la petite verole est la corruption d'un air contagieux, qui infecte & gâte principalement le sang des enfans & des jeunes gens, qui y sont plus disposez que ceux qui sont plus avancez en âge, à cause de la tendresse & mollesse de leur corps, & plus en certaines années &

en quelques saisons, qu'en d'autres, comme il est aisé de le reconnoître journellement; car en temps pestilentieux, la petite verole est bien plus commune au Printemps & en Esté, que sur la fin de l'Automne & en Hyver.

La petite verole differe de la rougeole, quoyqu'elles soient toutes deux si semblables dans leur commencement, qu'il est souvent difficile de reconnoître distinctement l'une d'avec l'autre, qu'aprés le deuxiéme ou le troisiéme jour; auquel temps la verole, qui ne paroissoit être que rougeole dans l'abord, commence à s'élever en pustules, qui aprés blanchissent & meurissent de jour en jour. La rougeole est causée d'un sang bilieux & échauffé; qui fait seulement des taches rouges par toute la peau, sans aucune élevation, ou tres-petite, qui viennent plus promptement, comme des erysipelles, & principalement au visage; mais la verole est faite d'une matiere sanguine & pituiteuse, qui étant plus crasse & plus visqueuse, produit plusieurs pustules qui s'élevent en pointe, & qui peu à peu deviennent blanches & meurissent, aprés quoy elles se convertissent en croûtes par la dessication de leur matiere.

Des signes de la verole; les uns précedent la sortie des pustules, & les autres l'accompagnent. Ceux qui la précedent, sont la fiévre, étourdissement, tournoyement & douleur de tête, l'urine fort trouble, lassitude & douleur aux reins & aux lombes, nausées & vomissemens, difficulté de respirer, bâillemens frequens, éternuëmens, prurit & demangeaison du nez, rougeur des yeux, & lassitude de tout le corps; mais lorsque la verole commence à sortir, on voit le troisiéme ou le quatriéme jour beaucoup de pustules qui s'élevent par tout, lesquelles croissent & s'augmentent tant en grosseur qu'en nombre, jusques au huitiéme ou au neuviéme jour, pendant quoy elles meurissent & blanchissent peu à peu; la tête & le visage s'enflent, les yeux se ferment par la grande fluxion d'humeurs qui s'y fait, le nez se bouche par les excrémens qui s'y desséchent, les malades ont la voix enroüée, une toux séche, douleur de gorge, & grande difficulté de respirer; & pour lors toutes les parties du corps sont tellement tumefiées par la quantité de pustules, qu'il en paroît tout bouffi, & en est rendu tout monstrueux.

On peut faire de deux especes de petite verole, selon qu'elle est plus ou moins maligne; la premiere est celle qui n'est accompagnée que d'une simple émotion de fiévre, excitée de la seule ébullition de sang & des humeurs, qui cesse dés les premiers jours sans aucuns fâcheux accidens, laquelle meurit, suppure & guerit faci-

lement, & promptement: les puſtules de celle-là ſont élevées en pointe, & leur matiere eſt blanche, égale & bien cuite, & les enfans en réchappent aiſément, s'ils en ſont bien traitez. Mais l'autre eſpece de verole qui eſt totalement maligne, eſt celle qui eſt cauſée de quelque humeur contagieuſe; & peſtilentieuſe, dont les puſtules ſont plates, brunes, obſcures ou livides, ayant de petites taches noires en leur milieu; elles ſortent plus lentement, & ne ſont ſuivies d'aucune ſuppuration, ou s'il s'en fait, elle eſt mauvaiſe, ſanieuſe, ſereuſe & accompagnée de pernicieux accidens, comme de fiévre maligne, freneſie, grande difficulté de reſpirer, ſyncope, dyſenterie & d'autres qui cauſent tres-ſouvent la mort, ou à tout le moins des ulceres malins, carie des os, perte de la vûë, défigurement & grande difformité du viſage, ou ſtropiement de quelque membre, ſelon les lieux où ces humeurs vicieuſes ſont portées & retenuës. Ces ravages ſont cauſez par ce que toutes les femmes appellent vulgairement le maître grain de la verole; lequel n'eſt autre choſe que pluſieurs puſtules, qui par leur proximité, & par leur groſſeur ſe joignent toutes enſemble, & font un mêlange de leur matiere; laquelle étant amaſſée en grande quantité en un même lieu, ronge & corrode bien plus profondément la partie, que ſi elle avoit été épanduë & diſperſée en pluſieurs puſtules ſeparées; pour raiſon de quoy les cavitez en demeurent beaucoup plus creuſes, & les cicatrices plus difformes, à cauſe de la grande perte de ſubſtance qui s'y fait ordinairement; & ſe faiſant un dépôt, ou tranſport de cette vilaine matiere ſur les os, ou ſur d'autres parties, elle les carie, & y cauſe d'autres accidens, comme nous avons dit.

Le prognoſtic de la petite verole ſe tire ſelon ſa nature differente que nous venons d'expliquer; car ſi la fiévre eſt legere, & qu'elle ceſſe à proportion que les puſtules ſortent, ſi ces puſtules ne ſont pas en trop grande quantité, & qu'elles meuriſſent & blanchiſſent en peu de temps, c'eſt un bon ſigne; mais ſi la fiévre eſt forte au commencement, & qu'elle s'augmente de jour en jour, avec la difficulté de reſpirer & autres accidens à meſure que les puſtules ſortent, ſi elles ſont en grand nombre, noires, plates, ſéches & ſans ſuppuration, c'eſt ſigne de mort. Mais les enfans ne ſont pas en un ſi grand danger dans cette maladie que les perſonnes âgées; d'autant qu'elle eſt convenable à leur âge & à leur nature, & qu'ils ont auſſi le cuir plus rare & plus mol, au travers duquel cette matiere eſt plus facilement expulſée, qu'aux autres qui l'ont plus dur, & ſes pores moins ouverts.

Quant à la rougeole, elle n'eſt jamais ſi dangereuſe que la verole; à cauſe que ſa matiere pour ſa ſubtilité s'évapore plus facilement & plus promptement. Elle ſe termine ordinairement en trois ou quatre jours, à la fin deſquels la verole ſurvient quelquefois; c'eſt ce qui fait que ſouvent on prend, comme nous avons dit, l'une pour l'autre dans le commencement, auquel temps elles paroiſſent preſque ſemblables.

La guериſon de la petite verole, dépend principalement de la force & vertu de nature, qui tâche à faire expulſion de ces humeurs malignes; c'eſt pourquoy il faut luy aider à les dompter le plus qu'on pourra, & la fortifier, afin qu'elle puiſſe venir à bout de l'ouvrage qu'elle entreprend; ſe donnant bien garde de ne la pas détourner de ſon operation, par aucune ſaignée faite hors de temps, ou par medecine donnée mal à propos. Pour remedier à cette maladie on fera premierement obſerver à l'enfant un bon regime de vivre, qui doit être tel qu'il n'uſe d'aucuns alimens ſolides durant ce temps, mais qu'il en prenne ſeulement de liquides, comme ſont les boüillons faits avec chair de veau & volaille; on luy pourra auſſi donner un peu de bonne gelée. Son boire ſera de ptiſanne faite avec orge mondé, racine de chiendent, & regueliſſe, dans laquelle on peut mettre boüillir quelques raiſins de damas. Si l'enfant eſt à la mamelle, on ne luy doit donner aucune boüillie, juſques à ce qu'il ſoit entierement gueri; & comme pour lors, à cauſe de ſon jeune âge, il ne peut aſſez ſouvent prendre aucun remede, ni autre aliment par la bouche, que le lait de ſa nourrice, elle obſervera elle même un bon regime, afin de le rafraîchir & temperer le plus qu'elle pourra; elle ne portera point l'enfant à l'air, mais le tiendra dans une chambre bien cloſe, en laquelle il n'ait ni trop chaud, ni trop froid; car l'air trop chaud affoiblit extrémement, en faiſant grande reſolution & diſſipation des eſprits; & l'air froid repouſſe les humeurs au dedans du corps, & empêche la ſortie de la verole. On recommande qu'il ſoit couché dans un lit entouré de rideaux rouges, à cauſe que cette couleur émeut ordinairement les humeurs du dedans au dehors; mais elle nuit ſouvent aux yeux, & les enflamme par ſa vivacité, auſquels il ſurvient toûjours une grande fluxion dans cette maladie; c'eſt pourquoy je crois qu'une couleur un peu plus douce, telle qu'elle puiſſe être, devroit être preferée; mais l'uſage le veut ainſi. Le dormir de l'enfant doit être moderé, afin que par ſon moyen les humeurs étant mieux cuites & digerées, la ſortie des puſtules ſe faſſe plus aiſément; il ne doit pas aller juſ-

ques à un trop profond assoupissement, qui seroit un signe d'une nature accablée ; le ventre luy sera tenu médiocrement libre avec petits clysteres afin d'en évacuer les excrémens, s'ils y étoient trop long temps retenus.

Mais lorsque la verole est accompagnée au commencement de grande fiévre, avec difficulté de respirer, & d'autres accidens, le principal remede est la saignée, bien que la plûpart des femmes, qui ne se connoissent pas à la chose, la blâment, & ne veulent pas souffrir qu'on la fasse à leurs enfans, s'imaginant qu'elle empêcheroit la verole de sortir ; & quand il arrive que les enfans ausquels on s'en est servi, meurent, quoyque ce soit pour la grandeur & malignité de la maladie, elles ne manquent pas d'en attribuer la cause à la saignée ; mais il est tres-certain que ce remede est tres-profitable dans les premiers jours de cette maladie ; car par son moyen toutes les humeurs sont rafraîchies, & la plénitude en étant évacuée, la nature regit & domine mieux le reste. Pour ce qui est de la purgation, on ne s'en doit pas servir au commencement, de peur que par l'agitation qu'elle cause aux humeurs, la nature ne soit détournée & empêchée de faire son operation ; mais on en usera fort à propos sur la fin, pour évacuer ce qui pourroit être demeuré d'impur, de peur que ce reliqua se jettant sur quelque partie, n'y causât du dégât.

Or pendant tout cela, on doit se servir de fois à autre de choses qui puissent fortifier le cœur, comme sont les cardiaques, non pas du genre de ces eaux Theriacales, dont on se sert ordinairement, qui sont plûtôt propres à faire vomir, qu'à fortifier le cœur, ni de ces poudres de Perles, & de Bezoard, & autres pareilles fadaises, qu'on croit superstitieusement, & sans aucune raison, avoir des facultez specifiques à ce sujet. L'exemple d'un jeune Prince de tres-grande esperance, décedé à la premiere fleur de son âge, nous prouve bien cette verité ; lequel mourut de la petite verole, aprés avoir pris quantité de ces sortes de drogues, appellées sans raison *remedes specifiques*, en quoy on avoit inutilement une telle confiance, qu'on negligea de luy faire les remedes qui luy auroient été vray-semblablement salutaires, & principalement la saignée. Mais les veritables & les plus salutaires cardiaques, sont premierement la respiration d'un air sain & pur, & les bons alimens, avec l'usage moderé des choses qui sont agreables à l'estomac, & qui les réjoüissent & le confortent, en resistant à la pourriture des humeurs, comme font le jus d'orange & les syrops de Limon & de

Grenade, mêlez avec la ptiſanne de l'enfant, ou avec un peu de vin bien trempé, qui eſt le meilleur de tous les cardiaques ; ſi la fiévre n'eſt pas grande ; & ſi c'eſt un enfant à la mamelle, le ſeul lait luy doit ſuffire pour tout.

Quant à ce qui concerne les remedes appliquez au dehors, c'eſt-à-dire au traitement des puſtules, afin qu'elles ſe puiſſent meurir plus facilement, auſſi tôt qu'elles commencent à paroître, qui eſt vers le troiſiéme ou quatriéme jour, on les oindra toutes, & principalement celles du viſage, avec huile d'amandes douces, les frotant avec une plume trempée dedans ; quelques-uns y mêlent un peu de crême, d'autres ne ſe ſervent que de beurre frais, & aucuns de vieux lard fondu & lavé par pluſieurs fois en eau de roſe, & bien battu en un mortier de marbre, de quoy ils les graiſſent juſques à parfaite gueriſon ; & quand les puſtules ſont bien meures, ce qu'on reconnoît par leur blancheur, & par la demangeaiſon qui y ſurvient, qui arrive ordinairement vers le neuviéme jour, on peut alors percer les plus groſſes, pour en faire ſortir la matiere, de peur que par ſon trop long ſéjour, elle ne vînt à ulcerer & corroder trop profondément les parties. Cela ſe fera avec une aiguille d'or ou d'argent, ou en les coupant avec la pointe des ciſeaux ; aprés quoy pour les deſſécher, on frotera le viſage d'un liniment fait de crême récente, mêlée avec la craye blanche, continuant ce remede juſques à ce que les croûtes ſoient tout-à-fait tombées, le renouvellant chaque jour au matin & au ſoir ; ou on le fera avec onguent roſat, dans lequel on mêlera un peu de ceruſe bien pulveriſée.

Pour empêcher que la verole ne faſſe venir trop grande fluxion ſur les yeux, il eſt bon d'uſer au commencement de quelque remede rafraîchiſſant, qui en repouſſant moderément, la puiſſe empêcher. On ſe ſert ordinairement d'eau roſe, & de celle de plantain mêlées enſemble, avec quoy on les baſſine de temps en temps ; la plûpart des femmes y ajoûtent un peu de ſafran qu'elles font détremper dedans ; mais à cauſe de ſa forte odeur, j'aimerois mieux me ſervir des eaux toutes ſeules ; le lait de la nourrice eſt pareillement fort bon pour en appaiſer la douleur. On aura ſoin auſſi de temps en temps de déboucher le nez de l'enfant, afin qu'il puiſſe plus facilement reſpirer ; ce qu'on fera avec de petites tentes de linge ; & pour adoucir ſa gorge, qu'il a toûjours enroüée, il pourra uſer d'un peu de ſyrop violat mêlé avec ſa ptiſanne ; & pour inciſer les phlegmes qui s'y attachent, on luy donnera un peu de celuy de Limon ou de Grenade ; mais le ſeul lait ſuffira pour le petit enfant. Faiſons

voir maintenant la maniere avec laquelle il doit être traité de la maladie venerienne, vulgairement appellée *la grosse-verole*, pendant qu'il est encore à la mamelle.

CHAPITRE XLI.

De la curation de la maladie Venerienne des petits enfans.

SI la petite verole dont nous venons de parler, est une maladie contagieuse, elle ne l'est ordinairement qu'à l'égard des enfans; car difficilement vient-elle aux grandes personnes par frequentation; mais il n'en est pas de même de la grosse verole, dont le venin est si pernicieux & si susceptible, qu'un seul enfant qui a ce mal, est capable de le communiquer (comme il s'est vû bien des fois) à des familles entieres, & aussi-bien aux vieux qu'aux jeunes. C'est une chose digne de grande compassion, de voir de pauvres petits innocens à la mamelle affligez d'une si fâcheuse maladie; qui outre qu'elle leur fait porter la peine d'un peché dont ils ne sont pas coupables, elle les fait encore assez souvent abandonner d'un chacun, & delaisser même de leur propre mere dans un état si déplorable.

Ceux qui ont ce mal dans un si jeune âge, ou ils l'ont apporté en naissant, l'ayant dés le ventre de leur mere; ce qu'on reconnoît si elle en étoit infectée, & si en venant au monde ils avoient des pustules, & des ulceres en plusieurs parties de leur corps; & principalement au ventre & vers le fondement, & au dedans des cuisses, comme aussi à la tête; ou bien ils l'ont gagnée depuis, & l'ont prise de leur nourrice qui en est pareillement gâtée; pour lors les premieres impressions paroîtront vers la bouche de l'enfant, à laquelle il viendra des ulceres, à cause de l'acrimonie du mauvais lait qu'il tete, lequel luy servant de nourriture, ne manquera pas de communiquer ensuite ce venin à toutes les autres parties de son corps. On doit neanmoins observer, que l'on voit souvent des enfans qui tetent le lait d'une nourrice fort échauffée, avoir pour cette seule cause, quantité de pustules aux fesses, & au dedans des cuisses, qui donnent quelquefois lieu de les soupçonner d'être infectez de la maladie venerienne; mais on peut juger que ces pustules, quoyque grosses & élevées, sont simples & sans malignité, si elles ne sont accompagnées d'aucun autre accident; auquel cas il faut seulement pour leur guerison donner à l'enfant une autre nourrice,

dont le lait ſoit bien temperé, & qu'elle ait ſoin de tenir toûjours l'enfant bien nettement.

Il eſt tres-difficile que les enfans qui ſont nés avec la maladie venerienne en puiſſent guérir; & ils meurent preſque toûjours tres-peu de demps aprés; parce que toute leur ſubſtance ne peut pas ſe rétablir, ayant eu pour fondement un ſi mauvais principe, qu'eſt le ſang de la mere infecté d'un tel venin, dont ils ont été engendrez, formez & nourris : mais à l'égard de ceux qui l'ont priſe de leur nourrice ſeulement, il y a beaucoup plus d'eſperance & de facilité à leur gueriſon; parce que le venin du mauvais lait ne ſe communiquant pas d'abord avec toute la ſubſtance du lait dans les vaiſſeaux du corps de l'enfant, n'y fait pas tant de degât qu'en l'autre occaſion; où le ſang dont il eſt ſeulement nourri pendant qu'il eſt au ventre de la mere, luy eſt porté, & s'épanche tel qu'il eſt dans toutes les parties de ſon corps; car il n'y a ſeulement que le plus pur de ce lait verolé, ou pour mieux dire le moins impur, qui ayant été changé en chyle dans l'eſtomac, & repurgé par les inteſtins de la plus grande partie de ſes excrémens, peut en ſe mêlant aprés avec le ſang, l'alterer & le corrompre, par la mauvaiſe qualité qui luy reſte toûjours, nonobſtant les differentes préparations qu'il a reçuës : neanmoins l'enfant qui a pris le mal de ſa nourrice, n'en guerira jamais tant qu'il la taitera; d'autant que ſon lait eſt toûjours infecté de cette qualité veneneuſe; & le pire eſt que luy en donnant une autre, comme on eſt obligé de faire pour le guerir, c'eſt un grand hazard s'il ne luy communique cette contagieuſe maladie.

On peut dire en general, que la curation de la groſſe verole eſt tres-difficile à tous les petits enfans qui ſont à la mamelle; à cauſe que pour la foibleſſe de leur âge, ils ne peuvent prendre pour lors, ni ſupporter, qu'avec grand danger de leur vie, les remedes qui y conviennent : c'eſt pourquoy il ſeroit à ſouhaiter, que par une cure palliative on pût differer à les traiter tout-à-fait, juſques à ce qu'ils euſſent trois ou quatre ans; mais comme il s'en rencontre beaucoup, qui periroient avant que de pouvoir ſeulement atteindre la premiere, ou la deuxiéme année, d'autant que cette méchante maladie va toûjours en augmentant, & que ſes accidens font bien plus facilement impreſſion ſur leur corps; à cauſe de ſa delicateſſe & molleſſe, que ſur celuy de ceux qui ſont plus avancez en âge, on eſt obligé quelquefois dans ce temps d'en entreprendre la curation, quoy que l'enfant ſoit encore à la mamelle. Cet-

te entreprise est à la verité bien perilleuse pour lors ; mais on est contraint de s'y resoudre, quand il n'y a aucune apparence, ni esperance qu'il puisse réchapper autrement. Or voicy le moyen qu'il faut tenir pour ce sujet.

On doit premierement changer la nourrice de l'enfant, si elle étoit infectée de pareil venin, pour luy en donner une dont le lait soit bien purifié ; & s'il n'étoit ainsi ; elle seroit saignée & purgée pour ce faire, selon qu'il seroit requis. La plûpart veulent, afin qu'il soit medicamenteux, qu'elle use durant tout le traitement de l'enfant, d'une eau theriacale, & d'une décoction sudorifique; mais outre que je croy que telles choses auroient peu d'effet, je craindrois que luy échauffant le lait, elles ne portassent préjudice à l'enfant, au lieu de luy profiter ; c'est pourquoy j'aimerois mieux qu'elle observât seulement de sa part un regime de vivre, qui le pût temperer & rafraîchir ; & de peur qu'elle ne prenne le mal elle-même, il sera bon qu'elle lave le bout de sa mamelle avec du vin, chaque fois qu'elle aura donné à teter à l'enfant, & qu'elle se purge de temps en temps, afin d'avoir le corps plus net, & moins disposé à recevoir cette infection.

Mais souvent ces pauvres petits enfans ainsi affligez, sont si malheureux qu'il ne se trouve aucune nourrice, qui veüille en leur donnant la mamelle s'exposer au risque de gagner la maladie : en ce cas, il faudroit en choisir une qui eût du lait en abondance, & dont les mamelles rayassent facilement, afin qu'en les pressant seulement, il en tombât suffisamment dans la bouche de l'enfant pour sa nourriture ; ou en ayant tiré dans un verre, elle luy en fera prendre & avaler avec une petite cuillere, ou en ayant mis dans un entonnoir, à l'extrémité duquel il y ait un petit morceau de linge roulé qu'elle luy mettra dans la bouche ; ou bien elle luy donnera souvent un petit linge trempé dedans, qu'elle luy fera sucer ensuite : mais pour le plus seur, afin que l'enfant ne puisse gâter aucune nourrice, & pour s'exempter d'une telle sujettion, il sera mieux de luy faire teter une jeune chevre, nourrie exprés de bonnes herbes, & d'autres choses convenables, afin que son lait en soit meilleur.

Pour ce qui est de l'enfant, il est certain qu'il ne guerira jamais de la verole qui est confirmée, que par l'usage des remedes dans la composition desquels entre le mercure, qui jusques à present a été reconnu pour le vray entidote du venin de cette maladie: c'est pourquoy aprés l'avoir saigné & purgé avec syrop de roses ou de

chicorée,

chicorée, on luy fera (si ses forces le permettent) de petites onctions d'onguent de mercure, dont on luy frottera seulement les pustules & les ulceres; quoy faisant peu à peu, en réïterant ces onctions, on luy provoquera un petit flux de bouche, qui doit être presque insensible, de peur que les humeurs émûës & portées en trop grande abondance vers elle, ne la fissent trop enfler, & n'y causassent de fâcheux ulceres, qui l'empêcheroient de pouvoir teter. Il faut pour ce sujet que l'onguent ne soit que legerement chargé de mercure; car il vaut mieux être plus long-temps à la cure, que de rien précipiter. Pour ce faire, aprés avoir usé d'une petite friction, ou de deux tout au plus, on s'en abstiendra durant cinq ou six jours, pour reconnoître jusques à quel degré l'enfant en pourra être émû; aprés quoy on jugera par l'effet des premieres, s'il est necessaire de les réïterer, & avec quelle dose, laquelle ne se peut veritablement décrire; parce que toutes les habitudes des enfans sont aussi differentes que celles des hommes, entre lesquels aucuns cracheront plûtôt pour une simple friction, que d'autres pour six consecutives; mais en ce cas il n'y a pas si grand danger à pecher au moins qu'au plus; car on réïtere & on augmente bien plus facilement la dose, quand elle n'a pas été assez forte la premiere fois, qu'on ne retient son effet quand elle excede.

On peut encore au lieu de frictions, ou avec elles, envelopper l'enfant dans une couche parfumée legerement de mercure, & même luy faire prendre quelques grains de mercure doux, qu'on mêlera parmy sa boüillie; & quant à ce qui est des ulceres qui luy viendront à la bouche, sa nourrice luy lavera avec eau d'orge & d'aigremoine, y mêlant un peu de miel rosat, ou du syrop d'absynthe avec vin blanc, luy nettoyant souvent par ce moyen la bave qui s'y amasse. Pour la luy faire vuider plus facilement, il doit être couché sur le côté, & non sur le dos, de peur que ces glaires luy tombant dans l'estomac, ou sur la poitrine, ne vînssent à le suffoquer. Il sera aussi tenu bien chaudement, sans le porter à l'air, veillant au surplus à l'effet du remede, qui ne doit être conduit en cette occasion, que par le prudent & expert Chirurgien, & non pas laissé à la discretion d'un chacun.

La commune maniere de faire l'onguent, est de prendre demi-once de mercure, qu'on nettoyera bien de sa crasse, en le faisant passer plusieurs fois au travers d'un linge double, ou d'un morceau de chamois; aprés quoy on l'agitera dans un mortier avec quatre onces d'axonge de porc, tant & si longuement qu'il y soit tout-à-

fait bien incorporé ; ce qu'étant fait, on prendra deux drachmes de cet onguent pour chaque friction ; & plus ou moins ſelon que l'enfant paroît fort, & diſpoſé à être émû, dont on oindra principalement les puſtules & les ulceres, comme il a été dit. *Pigray* aſſure même qu'il a vû des enfans guérir, pour avoir été frotez de la ſeule axonge agitée & battuë en mortier de plomb; mais c'eſt toûjours à raiſon du mercure, dont le plomb a toute la qualité.

Chapitre XLII.

Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, boſſus, ou boiteux.

Le corps des petits enfans pour raiſon de ſa tendreſſe, eſt comme la cire molle, ou comme les jeunes arbres, auſquels on peut facilement donner telle figure qu'on veut dans le commencement ; c'eſt pourquoy on doit ſoigneuſement prendre garde en ce temps, que la bonne conformation de leurs petits membres ne ſoit viciée, faute de prudente conduite, ou même que l'étant, elle puiſſe être réduite en l'état naturel par le ſoin qu'on en prendra. Or entre autres choſes, on tâchera que l'enfant ne devienne louche, tortu, boſſu ou boiteux, & de redreſſer au mieux qu'il ſera poſſible celuy qui le ſera.

On empêchera qu'il ne devienne louche, ſi on luy donne une nourrice qui ait la vûë ſtable & droite, afin qu'il ne prenne pas cette mauvaiſe habitude par ſon exemple, ſi elle l'étoit ; & comme nous avons déja dit autre part, il faut toûjours que ſon berceau ſoit ſitué en telle ſorte qu'étant couché il puiſſe voir directement le jour, ou la lumiere de la chandelle, ou du feu ; de peur qu'étant de côté, il ne vînt à tourner continuellement les yeux vers ce lieu, quoy faiſant il y auroit grand danger qu'il ne devînt louche. *Paul Eginete* & *Paré*, veulent qu'on redreſſe & affermiſſe la vûë de l'enfant louche, en luy mettant au viſage un maſque, où ſoient ſeulement deux petits trous au droit des yeux, par leſquels il puiſſe voir: ce qui fera que n'appercevant aucune clarté qu'à travers ces trous, il ſera obligé de la tenir toûjours vers ce lieu, par le moyen de quoy les yeux s'affermiront en une ſituation directe, & quitteront peu à peu la mauvaiſe habitude qu'ils avoient priſe de regarder de côté. Ce conſeil ſemble être bon en apparence ; mais je crois que l'uſage de ce maſque ſeroit bien incommode à l'enfant ;

outre que pour le peu qu'il ſeroit remué, ou vacilleroit de quelque côté que ce fût, les petits trous ne correſpondans pas tout-à-fait en ligne droite au milieu des yeux, la vûë en ſeroit encore plus pervertie.

Pour empêcher que l'enfant ne devienne tortu, & boſſu, ou boiteux, la nourrice luy doit emmailloter le corps en une ſituation bien droite, luy étendant également les bras & les jambes, & tournant ſes bandes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; de peur que le bandant toûjours d'une même maniere, les parties ne prennent un mauvais contour. Quand il ſera couché dans ſon berceau, il doit être ſitué directement ſur le dos, ſans être courbé, ni porter à faux; & ſur tout quand la nourrice le tiendra entre ſes bras, elle le portera tantôt ſur l'un & tantôt ſur l'autre; car luy ſerrant toûjours les jambes contre elle d'un même côté, ce ſeroit un grand hazard ſi elle ne les rendroit à la fin tortuës; & c'eſt ſouvent le ſeul ſujet pour lequel nous voyons beaucoup d'enfans avoir quelque jambe de travers, & l'une plus en dedans que l'autre, principalement au droit du genoüil, à quoy la plûpart des nourrices ne prennent pas garde, ce qui eſt neanmoins de tres-grande conſequence.

Quand ces parties auront quelque mauvaiſe conformation dans leur figure, elles ſeront raccommodées avec bandes & compreſſes miſes aux endroits neceſſaires, pour les tenir en état pendant que l'enfant eſt au maillot; aprés quoy étant un peu plus grand, on ſe ſervira de petites botines d'un cuir un peu fort, ou d'autres machines propres à cet uſage, avec leſquelles on luy redreſſera les jambes, ſi leur defaut étoit bien conſiderable, à moins de quoy on ne doit pas s'en mettre fort en peine; car j'ay tres ſouvent vû qu'à des petits enfans qui paroiſſoient avoir les jambes toutes courbées en dedans au droit du genoüil, lors qu'ils commençoient à marcher, à l'âge de deux ans, ces parties ſe ſont redreſſées d'elles-mêmes naturellement, à proportion qu'elles ſe fortifioient avec l'âge, ſans aucun uſage de botines; ni d'autres machines, qui ſont ſouvent plus incommodes en ces occaſions qu'elles ne ſont utiles; & ſi ce n'étoit que le pied qui fût tourné plus d'un côté que de l'autre, on ſe contentera de ſouliers, qui ſont plus hauts de ſemelles vers les endroits neceſſaires, afin de le faire pancher & retourner du côté oppoſite. Quand la poitrine, ou l'épine du dos ſeront contrefaites, le vice ſera raccommodé, ſi faire ſe peut, ou à tout le moins on empêchera qu'il ne s'augmente, & le defaut ſera caché, en garniſſant les vêtemens de l'enfant avec cartons, bâtons de ba-

leine, & fer blanc, aux lieux que le Chirurgien le jugera à propos, pour redresser les parties mal conformées, & pour leur donner une meilleure figure.

Ayant jusques icy fait mention des maladies les plus ordinaires des petits enfans, il n'est pas necessaire d'en faire en ce lieu une plus ample description ; car pour les autres dont nous n'avons pas parlé, comme elles peuvent arriver indifferemment à toutes sortes d'âges, elles n'ont rien de particulier à leur égard, tant pour leur connoissance, que pour leur curation, si ce n'est à raison de la tendresse & delicatesse de leur corps : c'est pourquoy il nous reste seulement, pour mettre fin à nôtre entreprise, de faire connoître les conditions necessaires au choix d'une bonne nourrice.

CHAPITRE XLIII.

Les conditions requises au choix d'une bonne nourrice.

C'Est avec grande raison qu'*Aulus Gellius* au 1. chapitre de son 12. livre, invective ce genre de meres, qu'il appelle demi-meres, lesquelles contre les loix de la nature, rejettent loin d'elles leur enfant aussi-tôt qu'elles l'ont mis au monde, lui déniant le lait de leurs mamelles lorsqu'elles le voyent vivant, en implorer amoureusement l'assistance par ses larmes dignes de compassion, aprés avoir nourri de leur propre sang dans leur ventre un je ne sçay quoy qu'elles ne voyoient ni ne connoissoient pas. Disons donc que la premiere & principale de toutes les qualitez requises à une bonne nourrice, est d'être la mere propre de l'enfant, tant à cause du rapport du temperament de l'un à l'autre, que parce qu'ayant beaucoup plus d'amour pour luy, elle en prend un bien plus grand soin que la nourrice empruntée, qui n'aime ordinairement son nourrisson que d'un amour feint & simulé, lequel n'a pour but & pour tout fondement que l'esperance de la récompense qu'elle attend de ses peines par un loyer mercenaire. C'est pourquoy la veritable mere, quoy qu'un peu moins bonne, sera toûjours préferée à l'étrangere. Mais comme il se rencontre souvent qu'elle ne veut, ou ne peut elle-même nourrir son enfant, soit pour se conserver en son embonpoint, comme font toutes les femmes de qualité, & la plûpart des Bourgeoises, soit aussi parce que son mary ne voudra pas luy-même souffrir, ni voir un

tel embarras, ou bien pour être si incommodée & indisposée, qu'elle n'en est pas capable; pour lors on sera obligé de luy substituer une autre nourrice pour suppléer à son defaut, laquelle on choisira la plus convenable à l'enfant qu'il sera possible.

Or ainsi que nous voyons que des arbres, quoyque de même espece, & nez en même lieu, étant aprés transplantez en differentes terres, produisent des fruits de tres-different goût, à raison de la nourriture qu'ils en tirent; de même la santé des enfans, & souvent même leurs moeurs dépendent de la nourriture qu'ils prennent dans ces commencemens; car chacun sçait que la santé du corps correspond aux humeurs dont toutes les parties sont nourries & entretenuës, & que les humeurs tiennent toûjours de la nature des alimens, dont elles ont été engendrées. Pour ce qui est des mœurs, elles suivent ordinairement le temperament, lequel procede aussi de la qualité des humeurs; par cette consequence, telle que sera la nourrice, tel pourra devenir l'enfant, par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle; & en la tetant il sucera avec le lait les vices de son corps & de son esprit. Cela se reconnoît tres-facilement aux animaux qu'on fait nourrir par une mere étrangere; car ils participent toûjours quelque chose de celle qui les allaite, tant du naturel plus ou moins farouche, que de la force ou foiblesse du corps; ce qui se remarque par l'exemple des jeunes lions, qu'on apprivoise en les faisant teter quelque animal domestique, comme une vache, ou une ânesse, ou quelque chevre; & au contraire le chien sera bien plus furieux & farouche, s'il est nourri par une louve: & nous pouvons croire avec assez de raison que l'agilité du corps que nous remarquons en la plûpart des Basques, vient de ce qu'en leur Province toutes les femmes nourrissent elles-mêmes leurs enfans, & que celles qui ne peuvent pas le faire, pour leurs indispositions, ou pour autre cause, leur font teter des chévres, qui sont fort communes en ce pays, & generalement toutes n'usent que du même lait de chévre pour faire la boüillie des enfans; ce qui contribuë beaucoup à rendre legers & bien dispos de leur corps toutes les personnes de cette contrée.

Les conditions necessaires à une bonne nourrice se tirent ordinairement de son âge, du temps & de la maniere qu'elle est accouchée, de la bonne constitution de toutes les parties de son corps, & particulierement des mamelles, de la nature de son lait, & enfin de ses bonnes mœurs.

Quant à ce qui eſt de ſon âge, le plus convenable eſt depuis vingt cinq ans juſques à trente cinq ans; d'autant que durant cet eſpace de temps la femme eſt plus ſaine, plus forte & plus vigoureuſe; elle n'y eſt pas ſi propre au-deſſous de vingt cinq ans; parce que ſon corps n'ayant pas encore alors acquis toutes ſes dimenſions, ne peut être ſi robuſte; & au-deſſus de trente-cinq ans, n'ayant pas du ſang en ſi grande abondance, elle ne peut auſſi avoir aſſez de lait pour la nourriture de l'enfant: toutefois aucunes femmes ſont paſſablement bonnes nourrices dés leur vingtiéme année, & d'autres juſques à la quarantiéme, mais plus rarement au-deſſus & au-deſſous de ces deux âges.

Pour le temps & la maniere en laquelle elle eſt accouchée, on veut ordinairement qu'il y ait pour le moins un mois ou ſix ſemaines, afin que ſon lait ſoit tout à fait purifié; d'autant que pour lors ſon corps eſt repurgé des vuidanges qui ſuivent l'accouchement, & les humeurs ne ſe reſſentent plus de l'émotion qu'il leur avoit cauſée; qu'il n'y ait pas auſſi plus de trois ou quatre mois, afin qu'elle puiſſe achever de nourrir l'enfant, ſans qu'on ſoit obligé aprés quelque temps de luy en donner une autre; elle ne doit pas avoir avorté, mais elle doit être accouchée à terme, & on veut ordinairement que ce ſoit d'un enfant mâle vivant, & bien ſain; car c'eſt un indice d'une bonne conſtitution; & que ce ſoit ſon deuxiéme, ou ſon troiſiéme enfant; afin qu'elle ſoit mieux ſtilée à gouverner ſon nourriſſon, par l'experience qu'elle a de la choſe. Mais pour moy, ſans avoir égard à la coûtume, comme je prefererois le lait de la propre mere à celuy de toute autre femme, auſſi prefererois-je un lait nouveau de douze ou quinze jours à celuy de trois ou quatre mois; & ſi c'étoit pour nourrir une fille, je prefererois auſſi la nourrice qui ſeroit accouchée d'une fille à celle qui auroit fait un garçon, afin que toutes les diſpoſitions de la nourrice empruntée étant plus conformes à celles de la propre mere de l'enfant qu'on luy veut donner à nourrir, ſon lait puiſſe mieux convenir à l'âge & au temperament du petit nourriſſon.

A l'égard de la bonne conſtitution de ſon corps, c'eſt d'elle que dépend le principal, & preſque tout le reſte. Il faut en general qu'elle ſoit bien ſaine, & de bonne habitude, ſans être ſujette à aucune maladie; qu'elle ſoit née de parens qui n'ayent jamais eu la pierre aux reins, ou en la veſſie, point ſujets aux gouttes, aux écroüelles, à l'épilepſie, ou à quelque autre maladie hereditaire, qu'il n'y ait en elle aucune tache, ni même le moindre ſoupçon

de la maladie venerienne; qu'elle n'ait aucune galle, rogne, tigne, ni autre vilenie de cette nature; qu'elle soit robuste, afin de veiller & solliciter l'enfant en tout ce qui luy sera necessaire, qu'elle soit de stature mediocre, c'est-à-dire, ni grande ni petite, ni trop grasse, ni trop maigre; parce que le corps qui est d'une telle symmetrie naturelle, fait & exerce bien plus parfaitement toutes ses fonctions; & comme on dit ordinairement, *in medio consistit virtus*. Mais sur tout elle ne doit point être grosse d'enfant; elle sera d'un temperament sanguin; ce qu'on connoîtra par sa couleur vermeille, non si rouge, mais tirant à blancheur, & d'une chair ferme; elle n'aura point aussi ses menstruës, parce que ce seroit un signe que son sang seroit trop échauffé, soit à cause de son temperament qui est ainsi, ou par quelque passion amoureuse, ou autrement; elle ne sera pareillement sujette aux fleurs blanches, d'autant que telles superfluitez sont indice d'une mauvaise habitude; elle ne sera point rousse, ni marquée de taches de pareille couleur; mais elle doit être de poil noir ou châtain; elle sera bien faite de corps, propre en ses vêtemens, & belle de visage, ayant l'œil gay & riant, la vûë droite, les dents saines & blanches, sans en avoir aucune gâtée ni pourrie, de peur que sa bouche ne soit de mauvaise odeur; son ton de voix doit être agreable, afin de réjoüir l'enfant; elle doit aussi parler d'une prononciation bien nette & franche, afin de ne luy donner aucun mauvais accent. On doit bien prendre garde qu'elle ne sente point mauvais, comme font ordinairement celles qui sont rousses, & parfois même quelques-unes qui sont tres-noires de poil & fort blanches de peau; car leur lait est chaud, âcre & puant, commme aussi de tres-méchant goût; elle n'aura point l'haleine forte, comme celle qui a le nez punais, ou quelques dents gâtées, ainsi que nous avons dit; parce que la nourrice qui baise continuellement l'enfant, luy infecteroit les poulmons, en luy faisant souvent respirer son haleine corrompuë; elle doit avoir les mamelles assez amples, pour y pouvoir contenir & cuire une suffisante quantité de lait, sans être toutefois grosses avec excés; elles doivent être entieres & sans cicatrices provenant de quelques apostêmes qu'elle y auroit eus; il faut qu'elles soient mediocrement fermes & charnuës, & non trop mollasses & pendantes, afin que leur chaleur naturelle en soit plus forte. La poitrine de la nourrice doit être large, à cause qu'étant ainsi, le lait a plus d'espace pour être bien préparé & digeré, & que la poitrine large témoigne abondance de chaleur vitale; pour ce qui est des bouts

des mamelles, elle les doit avoir bien faits, c'eſt-à-dire point trop gros, ni durs, ni calleux, ni trop enfoncez ; mais qu'ils ſoient un peu élevez, & de groſſeur & fermeté mediocre, bien perforez de pluſieurs petits trous, pour être de facile trait, afin que l'enfant n'ait pas trop de peine pour en faire ſortir le lait, en les ſuçant & les preſſant avec ſa bouche.

Si la nourrice a toutes les bonnes qualitez que nous venons de reciter en ce qui concerne toutes les parties de ſon corps, il y a tout ſujet de préjuger que ſon lait doit être bien conditionné; ce qu'on connoîtra premierement à ſa quantité, qui doit être telle qu'elle puiſſe ſuffire pour la nourriture de l'enfant; elle n'en doit pas auſſi avoir par excés, de peur que ne pouvant pas tout tirer, il ne vienne à ſe grummeler, ou à ſe corrompre aux mamelles, y ſejournant trop long temps; mais toutefois il vaut mieux qu'elle en ait plus que moins ; car elle pourra bien faire teter le ſurplus à un autre enfant ; il doit être de ſubſtance & conſiſtance mediocre, c'eſt-à dire ni trop aqueux, ni trop épais; on en jugera facilement, la nourrice en ayant fait rayer quelques gouttes ſur la main, ſi en la panchant tant ſoit peu il s'écoule auſſi-tôt, c'eſt ſigne qu'il eſt trop aqueux, & qu'il n'eſt pas aſſez cuit; mais ſi les gouttes demeurent attachées ſans couler par le panchement de la main, c'eſt indice qu'il eſt trop groſſier & trop viſqueux. Le bon eſt celuy qui eſt entre deux conſiſtances, lequel s'épanche tout doucement, à proportion qu'on incline la main, laiſſant la place d'où il s'écoule un peu teinte. Quant à ſa couleur, la plus blanche eſt la meilleure, & il eſt d'autant plus mauvais qu'il en eſt éloigné; il doit être d'une odeur douce & agreable; car c'eſt un témoignage de ſa bonne temperature ; le contraire ſe reconnoît aux rouſſes, qui ont leur lait d'une odeur aigre, puante & mauvaiſe ; & pour être parfait en toutes bonnes qualitez, il doit être de bon goût, c'eſt-à-dire de ſaveur douce & ſucrée, ſans aucune acrimonie, ni aucun goût étrange, & qu'il ne ſoit pas trop chaud.

Il ne faut pas auſſi oublier une des principales & meilleures conditions de la nourrice, qui conſiſte aux bonnes mœurs, c'eſt pourquoy elle ſera vigilante & ſoigneuſe à nettoyer l'enfant auſſi-tôt qu'il en aura beſoin ; elle ſera ſage & prudente, & ne ſera point ſujette à la colere, ni querelleuſe, tant de peur de donner dans ces commencemens de mauvaiſes impreſſions à l'enfant, que parce que cette paſſion échauffe extraordinairement le lait; elle ne ſera point mélancolique, mais joyeuſe & gaillarde, riant ſouvent & moderément,

derément, afin de le divertir; elle sera sobre, nullement sujette au vin, & encore moins à l'excés de Venus; mais elle pourra user avec mediocrité du premier, & ne s'abstiendra pas tout-à-fait du second, si son naturel le requiert, pourvû que ce soit avec son mari; laquelle permission luy est volontiers octroyée par *Joubert*, au chapitre septiéme du cinquiéme livre de ses Erreurs populaires, fondé sur l'experience de toutes les pauvres femmes, qui ne laissent pas de bien élever leurs enfans, encore qu'elles couchent journellement avec leur mari, & sur la sienne propre, alleguant que sa femme avoit fort bien nourri tous ses enfans, quoyqu'il n'ait pas laissé pour cela de coucher toûjours avec elle, & de luy faire l'amour (à ce qu'il dit) comme un bon & fidelle mari: Car en effet la semence trop long temps retenuë (principalement aux femmes qui avoient coûtume d'user ordinairement du coït) s'échauffant trop faute d'évacuation, leur cause une telle demangeaison, & une si grande envie de s'en décharger, que s'en abstenant par force, elle ne manqueroit pas de se corrompre dans ses vaisseaux; aprés quoy elle causeroit une grande agitation, tant des humeurs du corps, que des passions de l'ame; d'autant qu'il n'y a point (comme chacun sçait) de plus violente, ni de pire rage que celle de l'amour. C'est pourquoy il n'y aura aucun danger que la nourrice use moderément du coït avec son mari, & que ce soit seulement pour décharger & vuider la trop grande plenitude, & non pour autre cause; quoy faisant, elle observera seulement de ne pas donner à tetter à l'enfant incontinent aprés cet exercice; mais elle attendra au moins une ou deux heures, afin de laisser reposer pendant ce temps toutes les humeurs de son corps, qui ont été agitées & échauffées par cette action.

Si la nourrice a toutes, ou la plus grande partie des conditions que nous venons de specifier, tant à l'égard de sa personne, qu'en ce qui concerne ses mœurs, & qu'elle se maintienne en cet état, par un regime de vivre accomodé au temperament de l'enfant, & qui ne soit pas contraire au sien, il y a pour lors tout sujet d'esperer qu'elle est capable de faire une tres-bonne nourriture, & d'élever en parfaite santé le fils d'un Prince.

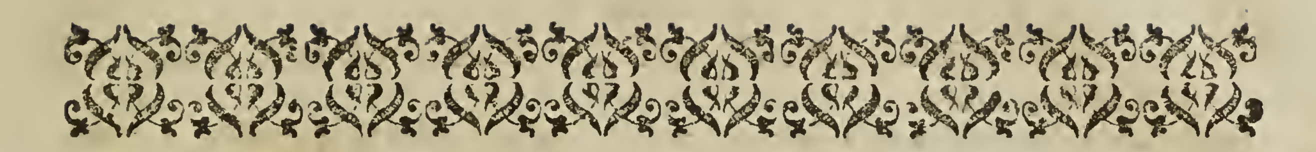
Enfin, mon cher Lecteur, je crois maintenant m'être acquité de mon devoir envers le public, en vous communiquant les connoissances que Dieu m'a fait la grace de me donner touchant les maladies des femmes grosses & accouchées. Je le prie, luy qui est l'unique source de toute science, qu'il vous veüille enseigner

les veritables moyens pour les bien ſecourir, & leurs enfans en ces rencontres, vous faiſant encore mieux concevoir les choſes que je ne vous les ay exprimées, & que le tout ſoit à jamais pour ſa plus grande gloire.

. . . . Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti; ſi non, his utere mecum.

AVERTISSEMENT.

EN reliſant avec attention les Ouvrages que j'ay donnez au public, qui ſont ce preſent Livre, & celuy de mes Obſervations, j'ay jugé à propos d'en extraire moy-même les plus conſiderables preceptes, dont j'ay compoſé les Aphoriſmes ſuivans, pour former plus facilement une vraye idée de l'Art des accouchemens à tous ceux qui voudront le pratiquer, & qui auront deſſein de s'employer particulierement à la gueriſon des maladies des femmes.



APHORISMES,

TOUCHANT

LA GROSSESSE, L'ACCOUCHEMENT LES MALADIES,

& autres diſpoſitions des Femmes.

Maladies des Femmes.

1. L'INTELLIGENCE de ces Aphoriſmes rendant l'Art des accouchemens moins long, l'experience moins perilleuſe, le jugement moins difficile, fera que la curation des maladies des femmes en ſera d'autant plus facile.
2. Pour bien connoître les maladies des femmes, & y bien remedier, il faut avoir une parfaite connoiſſance de la Matrice & de toutes les parties qui en dépendent.
3. Le dereglement des fonctions de la Matrice, eſt cauſe de la plus grande partie des maladies des femmes.
4. La condition des femmes eſt tres-malheureuſe; puis qu'elles ſont ſujettes, non-ſeulement à toutes les indiſpoſitions des hommes, mais encore à une infinité d'autres dont les hommes ſont exempts.
5. La curation des maladies des femmes differe beaucoup de la curation de celles des hommes.
6. Comme la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes, le traitement des infirmitez des femmes groſſes ne differe pas moins de celui qui peut convenir aux maladies des femmes qui ne ſont pas groſſes.
7. Les maladies des femmes ſont bien plus dangereuſes dans le tems de la groſſeſſe; parce qu'on ne peut pas pour lors leur faire tous les remedes qui leur pourroient convenir en d'autres tems.
8. Si la femme groſſe a une maladie qui demande quelque operation de chirurgie de haut appareil, comme celle qui convient à la pierre en la veſſie, à la fiſtule à l'*anus*, ou autre, il faut autant qu'on le peut, differer cette operation juſques aprés ſon accouchement.
9. Les femmes ſouffrent ordinairement tant d'incommoditez durant tout le

temps de la groſſeſſe, qu'on l'appelle vulgairement avec raiſon, une maladie de neuf mois.

10. Les femmes ſont le plus ſouvent malades quand elles ſont groſſes, à cauſe de la ſuppreſſion de leurs menſtruës ; mais au contraire la plûpart des autres animaux qui n'ont point de menſtruës, paroiſſent preſque toûjours en bonne ſanté durant qu'ils portent leurs petits au ventre.

11. Dans toutes les maladies des femmes groſſes, on doit empêcher, autant qu'il eſt poſſible, qu'elles n'accouchent durant que la nature eſt trop occupée par la grandeur de la maladie, pour pouvoir bien regir l'évacuation des vuidanges qui doit ſuivre l'accouchement.

12. Les femmes qui avortent ou accouchent dans le temps qu'elles ont une fiévre continuë ſont en tres-grand danger de la vie, & principalement celles dont la fiévre eſt accompagnée de fluxion ſur la poitrine.

13. Le *Quinquina* ſe peut donner auſſi ſûrement aux femmes groſſes, pour la gueriſon de la fiévre, qu'à d'autres perſonnes.

14. Les femmes ſont ordinairement ſoulagées par l'accouchement, des incommoditez & des maladies que la groſſeſſe leur avoit cauſées ; mais leurs autres indiſpoſitions qui n'ont aucun rapport à la groſſeſſe, ont coûtume d'augmenter aprés l'accouchement, quand il arrive dans un état maladif.

15. L'on voit quelquefois des femmes tres-valetudinaires & infirmes faire des enfans aſſez ſains ; parce que l'enfant a en ſoy un principe de vie particulier, qui purifie ſouvent la mauvaiſe nourriture qu'il reçoit de la mere, comme nous voyons que la greffe rectifie & adoucit l'auſterité de la ſéve de l'arbre ſauvage ſur lequel elle eſt entée.

Diſpoſitions differentes de la Matrice.

16. Comme la Matrice doit ſervir d'égout à toute l'habitude du corps de la femme, il ne faut jamais uſer d'injections aſtringentes en cette partie, ſi une exceſſive perte de ſang n'y oblige.

17. Les femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ont toûjours l'orifice interne de la Matrice aſſez petit, & d'une rondeur égale ; mais celles qui en ont eu, l'ont ordinairement plus gros & plus inégal que les autres.

18. L'orifice interne de la Matrice eſt toûjours d'une ſubſtance beaucoup plus molle dans le temps de la groſſeſſe qu'en tout autre.

19. L'ouverture de l'orifice interne de la Matrice d'une femme groſſe, n'eſt pas toûjours un ſigne aſſûré qu'elle ſoit en travail ; car on en voit quelquefois à qui cet orifice eſt ouvert à y introduire le doigt, un mois devant que d'accoucher.

20. La Matrice de la femme n'a qu'une ſeule cavité, à la difference de celle de beaucoup d'autres animaux qui ont pluſieurs cellules en cette partie.

21. La génération de l'enfant peut bien ſe faire vers un des coins de la Matrice, où aboutit le vaiſſeau deferent éjaculatoire appellé *Tuba* ; mais il eſt impoſſible qu'elle ſe faſſe dans ce vaiſſeau même.

22. Il y a des femmes qui rendent quelquefois des vents de la Matrice avec

auſſi grand bruit que ſi c'étoit de l'*anus* ; ce qui toutefois ne leur cauſe aucune autre incommodité, que l'indécence de ce bruit extraordinaire.

23. Tous les vaiſſeaux de la Matrice ſont beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, lorſque les femmes ont leurs menſtruës , ou qu'elles ſont ſur le point de les avoir ; & ils deviennent encore d'autant plus gros en toutes les femmes groſſes, que le terme de leur groſſeſſe eſt avancé.

24. Plus la ſubſtance du corps de la Matrice ſe dilate dans le temps de la groſſeſſe, plus elle devient mince & déliée, ſon épaiſſeur étant conſumée en ce temps par ſa grande extenſion.

25. La Matrice eſt ſi mince dans les derniers mois de la groſſeſſe, qu'elle ſe creve quelquefois, ne pouvant ſouffrir la grande extenſion que la groſſeur de l'enfant luy fait en ce temps.

Des Menſtruës.

26. Les femmes ne ſont ordinairement en bonne ſanté, que lorſqu'elles ſont bien reglées comme il faut & quand il faut dans l'évacuation de leurs menſtruës : ainſi l'on peut dire que la Matrice eſt l'horloge de leur ſanté.

27. Quelque maladie qu'une jeune femme ait, lorſque cette maladie eſt cauſée ou accompagnée d'une ſuppreſſion des menſtruës, il faut la ſaigner du bras ou du pied, ſelon que les accidens le requierent, au moins une fois le mois, pour ſuppléer au défaut de cette évacuation naturelle.

28. Dans toutes les maladies des femmes qui ont ſuppreſſion de leurs menſtruës, la ſaignée leur eſt ſi utile, qu'elle convient même aux femmes hydropiques.

29. Les jeunes femmes ne deviennent preſque jamais groſſes devant que d'avoir eu au moins une fois leurs menſtruës, & il eſt tres-rare que celles qui ſont accouchées le redeviennent devant qu'elles ayent eu de rechef cette évacuation menſtruelle enſuite de leur couche.

30. Les excrétions ſanglantes de la Matrice ne doivent pas être qualifiées du nom de menſtruës aprés l'âge de cinquante-huit ou ſoixante ans ; car ces ſortes d'excrétions ſont pour lors ſymptomatiques, & tres-ſouvent ſignes avantcoureurs d'ulcere carcinomateux & de la mort qui les ſuit.

31. Les femmes qui ont leur évacuation menſtruelle moins de trois jours, ou plus de ſix, ne ſe portent pas ordinairement ſi bien que les autres.

32. On voit mourir beaucoup plus de femmes depuis l'âge de quarante-cinq ans juſques à cinquante ans, ou environ, qu'en aucun autre âge de leur vie ; à cauſe que la nature commence pour lors d'être privée de l'évacuation menſtruelle qui leur étoit ſalutaire.

33. Le ſang menſtruel des femmes bien ſaines ne differe preſque pas en couleur, en conſiſtance, & en autre qualité, de celui qui reſte dans les vaiſſeaux.

34. La ſimple ſuppreſſion des menſtruës cauſe quelquefois aux filles vierges des dégoûts, des nauſées & des vomiſſemens, comme il en arrive ordinairement aux femmes groſſes.

35. On peut bien voir quelques femmes avoir dans la ſuppreſſion de leurs

menstruës quelques simples serositez qui sortent de leurs mamelles ; mais non pas du veritable lait, si elles ne sont point grosses, & qu'elles n'ayent jamais eu d'enfans.

36. Le temps qui precede l'évacuation des menstruës, ni celui auquel elles fluënt n'est point propre à purger les femmes ; c'est pourquoi il faut toûjours attendre autant qu'on le peut, que cette évacuation soit finie, pour purger celles qui en ont besoin.

37. Le flux menstruël que l'on voit quelquefois paroître en certaines femmes dans les premiers mois de leur grossesse, vient dans le temps ordinaire, sans aucun accident ; mais les pertes de sang viennent dans un temps extraordinaire, & sont toûjours accompagnées de quelques accidens, qui sont d'autant plus à craindre, que ces pertes de sang sont grandes.

38. Les femmes qui avant que de devenir grosses étoient valetudinaires, à cause de la petite évacuation de leurs menstruës, se portent mieux ordinairement aprés être accouchées ; parce que les vaisseaux qui servent à cette évacuation menstruelle en sont rendus plus libres.

39. On voit beaucoup de femmes incommodées de rhumatismes, quand elles ont quelque dereglement ou suppression de leurs menstruës ; mais il est tres-rare d'en voir qui ayent la goutte.

40. La premiere évacuation des menstruës qui arrive aux femmes accouchées quelques mois aprés leur accouchement, est presque toûjours beaucoup plus abondante qu'à l'ordinaire : elle est neanmoins sans aucun danger.

41. Les filles de treize ou quatorze ans qui sont valetudinaires, & qui n'ont pas encore eu aucune évacuation menstruelle, ne commencent à se bien porter, qu'aprés que cette évacuation leur est arrivée avec l'âge.

42. Lorsque les femmes sont dans le temps de l'évacuation de leurs menstruës, & dans tout celui des vuidanges de leurs couches, elles doivent s'abstenir d'aller en toutes voitures secoüantes, pour éviter que cette évacuation ne soit excessive, & que la Matrice qui est en fluxion n'en soit blessée.

Perte de sang dans le temps de la grossesse.

43 Les femmes à qui on voit paroître quelque évacuation de sang par la Matrice durant les premiers mois de leur grossesse, doivent se faire saigner du bras, se tenir de repos, & s'abstenir entierement du coït, si elles veulent conserver leur grossesse.

44. Les grandes & excessives pertes de sang qui arrivent quelquefois à la femme grosse, viennent presque toûjours du détachement entier ou en partie de l'arrierefaix d'avec la Matrice ; & ces sortes de pertes de sang ne cessent jamais entierement que la femme ne soit accouchée.

45. Le cordon de l'umbilic qui est naturellement trop court, ou qui par accident est embarrassé autour de quelque partie de l'enfant au ventre de la mere, est souvent cause que l'enfant ne pouvant se remuer librement sans tirailler ce cordon, dont il est bridé, fait détacher prematurément l'arrie-

refaix d'avec la Matrice, & cauſe en même temps une grande perte de ſang.

46. Les pertes de ſang qui arrivent aux femmes groſſes ſont toûjours d'autant plus dangereuſes que le terme de la groſſeſſe eſt plus avancé.

47. Les pertes de ſang qui ſont accompagnées de frequentes ſyncopes, ſont tres-ſouvent mortelles aux femmes groſſes & à leur enfant.

48. Les pertes de ſang qui arrivent aux femmes dans les deux ou trois premiers mois de leur groſſeſſe, ne ſont preſque jamais mortelles quelque abondantes qu'elles ſoient ; mais celles qui leur arrivent dans les deux derniers mois, leur ſont tres-ſouvent funeſtes & à leur enfant.

49. Entre les femmes groſſes qui ont une exceſſive perte de ſang qui oblige d'accelerer leur accouchement, celles dont l'orifice interne de la Matrice eſt fort épais & dur, ſont beaucoup plus en danger de mourir que celles qui ont ce même orifice mince & mollet.

50. Les grandes pertes de ſang qui ſont accompagnées de convulſion, ſont preſque toûjours mortelles aux femmes groſſes.

51. La ſaignée du bras eſt utile aux femmes groſſes, pour les preſerver de pertes de ſang, quand elles y ſont ſujettes ; elle convient auſſi à celles qui en ont de petites ou médiocres ; mais on ne la doit point pratiquer pour les pertes exceſſives.

52. L'arrierefaix qui ſe preſente devant l'enfant au paſſage, cauſe toûjours une exceſſive perte de ſang à la mere, & tres-ſouvent la mort, auſſi bien qu'à ſon enfant, ſi on n'y remedie au plûtôt par l'accouchement.

53. De quelque temps qu'une femme ſoit groſſe, quand elle a une perte de ſang ſi exceſſive qu'elle en tombe en de frequentes ſyncopes, l'accouchement eſt le plus ſalutaire remede qu'on lui puiſſe donner & à ſon enfant, s'il eſt encore vivant.

54. Dans les pertes de ſang des femmes qui ſont en travail, il faut toûjours rompre les membranes des eaux de l'enfant le plûtôt qu'on le peut faire, afin de lui donner lieu de s'avancer au paſſage, ſans pouſſer ces membranes, qui étant agitées par l'impulſion des douleurs, augmenteroient encore la perte de ſang, en augmentant le détachement de l'arrierefaix où elles tiennent, qui l'avoit cauſée.

55. Quoyque l'accouchement ſoit le plus ſalutaire remede qu'on puiſſe donner aux femmes groſſes qui ont une exceſſive perte de ſang, il leur eſt ſouvent inutile, ſi l'on differe trop long-temps à leur donner ce ſecours.

56. Quand il arrive une perte de ſang à une femme groſſe, ſi le ſang vient du fond de la Matrice, il eſt toûjours ſuivi de l'avortement : mais lorſqu'il ne s'écoule que du col de la Matrice, l'on peut encore eſperer la conſervation de la groſſeſſe : l'une & l'autre diſpoſition ſe connoiſſent par l ouverture ou par la clôture de la Matrice.

57. Les frequentes foibleſſes, le tintement des oreilles, la vûë ébloüië & égarée ſont tous ſignes preſque certains de mort, quand ils procedent d'une grande perte de ſang en une femme groſſe de ſix mois & audeſſus, & principalement ſi cette perte de ſang a été cauſée par quelque bleſſure.

Pertes de sang aprés l'accouchement.

58. Les femmes qui accouchent de gros enfans, sont fort sujettes à de grandes pertes de sang aussi-tôt qu'elles sont accouchées; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrierefaix, dont les vaisseaux sont fort amples, ausquels ceux de la Matrice sont toûjours proportionnez.

59. Les femmes qui sont sujettes à de grandes pertes de sang aprés leur accouchement, doivent être saignées du bras deux ou trois fois durant le cours de leur grossesse, & même encore une fois dés qu'elles commencent d'être en travail.

60. Les femmes qui ont eu une tres-grande perte de sang dans leur accouchement, sont ensuite sujettes à être incommodées durant plusieurs jours d'un tres-grand mal de tête avec fiévre, qui procede d'une espece de fermentation qui se fait au sang nouvellement engendré, semblable à celle qui se fait au vin nouveau; & elles restent long-temps avec les pâles couleurs & les jambes enflées.

61. Les femmes qui ont eu une perte de sang excessive dans leur accouchement, doivent s'abstenir du coït durant trois mois, & se tenir de repos au lit, lorsque la premiere évacuation de leurs menstruës se fera.

Sterilité des femmes.

62. Les femmes qui ont la Matrice intemperée, soit en excés de chaleur & séchresse, soit en froideur & humidité, sont ordinairement steriles.

63. Les femmes steriles sont pour l'ordinaire bien plus valetudinaires que les autres.

64. La sterilité vient le plus souvent du défaut personnel qui se rencontre dans les femmes; car on voit ordinairement plus de trente femmes steriles pour un homme impuissant.

65. Les femmes steriles ont ordinairement l'orifice interne de leur Matrice plus petit & plus grêle que les autres.

66. Il y a certaines femmes qui ne sont steriles que pour un temps seulement, & qui changeant de temperamment avec l'âge, deviennent enfin fécondes.

67. La génération d'un faux germe en une femme qui avoit été auparavant sterile, est pour l'ordinaire un signe avant-coureur de fécondité pour l'avenir.

68. Le bain d'eau tiede & l'usage des eaux minerales ensuite, sont tres-convenables aux femmes steriles, pour débarasser & lever les obstructions de la Matrice qui peuvent causer leur sterilité.

69. Outre que les filles qui naissent imperforées de la Matrice, sont steriles tant que cette mauvaise disposition subsiste, elles mourroient indubitablement dans la suite, si on ne leur faisoit une ouverture à la vulve, capable de servir à l'évacuation de leurs menstruës dans le temps.

70. Les femmes qui cessent durant deux ou trois ans d'être fecondes, comme elles

elles étoient auparavant, & acquerent un embonpoint extraordinaire, deviennent assez souvent aprés cela entierement steriles.

71. Certaines femmes qui par la contrarieté de leur temperament avoient paru être steriles avec des hommes qui n'étoient pas impuissans, deviennent fécondes avec d'autres hommes, dont le temperament a plus de conformité avec le leur.

72. Les femmes qui ont l'évacuation menstruelle en tres-petite quantité, conçoivent difficilement; mais celles qui sont entierement privées de cette évacuation, sont tout-à-fait steriles.

73. La naissance du premier enfant d'une femme qui avoit été sterile durant un long-temps, luy donne souvent dans la suite plus de disposition à faire d'autres enfans qu'elle n'avoit auparavant, à cause que les vaisseaux, qui servent à l'évacuation des mois, étant devenus plus amples dans la grossesse, restent plus libres aprés l'accouchement.

Conception de l'enfant.

74. Les femmes conçoivent plus facilement dans les cinq ou six premiers jours qui suivent l'évacuation de leurs menstruës qu'en tout autre temps.

75. La conception se fait toûjours dans le même moment de la reception & retention des semences prolifiques dans la Matrice bien disposée.

76. La conception se fait quelquefois sans aucune introduction du membre viril, par la seule éjaculation de la semence au droit de l'ouverture de la Matrice, comme l'ont assez prouvé les exemples de plusieurs femmes, qui n'étant perforées que d'un simple petit trou, n'ont pas laissé de concevoir.

77. Si la forte imagination d'une femme grosse peut imprimer quelque tache sur le corps de l'enfant, comme on le croit, ce n'est que durant les premiers jours de la conception; car lors que l'enfant est tout-à-fait formé, & un peu fortifié, l'imagination ne luy peut plus changer sa premiere figure.

78. Tout le corps du *fœtus* est formé dés le premier jour de sa conception, & n'est pas pour lors plus gros qu'un petit grain de millet, tout le reste du temps de la grossesse ne servant seulement qu'à luy donner l'accroissement necessaire, & à le fortifier.

Proportions differentes de l'enfant.

79. Un enfant qui naît à neuf mois complets, & qui est d'une bonne proportion, pese ordinairement environ onze ou douze livres de seize onces chaque livre; celuy de huit mois n'en pese que sept ou huit; celuy de sept mois que quatre ou environ; & le *fœtus* de trois mois ne pese au plus que trois onces, celuy d'un mois environ une demy drachme, & celuy de dix jours un demy grain; de sorte qu'on peut facilement connoître par cette démonstration, que le *fœtus* dans le premier jour de sa conception, n'est pas plus gros qu'un petit grain de millet.

Des semences de l'homme & de la femme.

80. Il y a dans la semence des hommes & dans celle des femmes un principe materiel également capable d'engendrer des enfans de l'un & de l'autre sexe.

81. La moindre goutte de la semence contient en elle l'idée & la forme de toutes les parties du corps.

82. Le sexe de l'enfant est déterminé dés le premier jour de sa conception suivant la diversité des qualitez materielles des deux semences.

Differens temps de la grossesse.

83. Quelques femmes grosses sentent leur enfant se mouvoir dés le premier mois accompli ; beaucoup d'autres ne le sentent pas devant six semaines ou deux mois ; mais la plûpart le sentent à trois mois ou environ ; quelques-unes toutefois ne le sentent bien manifestement qu'à quatre mois.

84. La diversité du sexe de l'enfant ne contribuë point à son plus prompt ou tardif mouvement dans le temps de la grossesse.

85. Beaucoup de femmes ayant ignoré leur grossesse dans le commencement, à cause de quelque évacuation menstruelle dans les deux premiers mois, croyent ensuite accoucher à huit mois, ou à sept mois seulement, quoyqu'elles soient pour lors effectivement grosses de neuf mois entiers.

86. Les femmes portent le plus ordinairement leur enfant dans le ventre neuf mois entiers ; quelques-unes le portent même encore plusieurs jours pardelà ce terme ; mais on n'en voit point qui passent entierement le dixiéme mois.

87. Les enfans qui naissent aprés le terme de neuf mois entierement accompli sont toûjours plus gros qu'à l'ordinaire.

88. Les enfans qui naissent sont toûjours d'autant plus gros & robustes, & d'autant plus viables par consequent, qu'ils approchent du terme le plus parfait, qui est la fin du neuviéme mois de la grossesse de leur mere.

Enfant né à sept mois.

89. Il est si rare de voir vivre un enfant dans la suite qui est véritablement né à sept mois, que de mille à peine s'en rencontre-t-il un seul qui échappe.

Enfant né à huit mois.

90. Plus de la moitié des enfans nez à huit mois complets vivent dans la suite, si on leur donne une bonne nourrice qui en ait bien du soin.

Cause du sexe de l'enfant.

91. Ce n'est pas la bonne ou la mauvaise santé du pere & de la mere qui dé-

termine le ſexe de l'enfant qui en eſt engendré ; car on voit tous les jours des hommes & des femmes de complexion tres-delicate & infirme, faire des garçons, & d'autres au contraire qui ſe portent tres-bien, qui ne font que des filles.

92. Comme on voit des femmes groſſes porter leurs enfans mâles au côté droit, on en voit d'autres auſſi qui y portent leurs filles ; de ſorte que le côté droit ni le côté gauche de la Matrice ne contribuënt en rien à déterminer le ſexe de l'enfant, qui ne dépend que de la diſpoſition particuliere des ſemences.

93. Si l'influence des differens aſpects de la Lune contribuoit à déterminer le ſexe de l'enfant lors de ſa conception, comme quelques-uns le croyent, on ne verroit pas tous les jours naître des jumeaux de different ſexe, qui ont été conçûs dans le même temps.

94. La naiſſance des jumeaux de different ſexe fait bien connoître qu'on ne peut pas prédire certainement de quel ſexe eſt l'enfant qui eſt au ventre de la mere.

95. Les femmes qui ont déja eû pluſieurs enfans, peuvent mieux que tout autre conjecturer de quel ſexe eſt l'enfant dont elles ſont groſſes ; en conferant les diſpoſitions où elles ſe trouvent avec celles de leurs précédentes groſſeſſes.

Signes qui dénotent qu'une femme eſt groſſe de pluſieurs enfans.

96. Les femmes qui ſont groſſes de pluſieurs enfans ſont beaucoup plus incommodées durant tout le temps de leur groſſeſſe, & accouchent ordinairement au moins quinze jours ou trois ſemaines devant la fin du neuviéme mois, & elles ont preſque toûjours les jambes enflées juſques aux cuiſſes dans les derniers mois, & ont même auſſi quelquefois les deux levres de la vulve toutes tumefiées.

Signes qui diſtinguent la fauſſe groſſeſſe de la vraye.

97. Les femmes qui ont une fauſſe groſſeſſe ont ordinairement le ventre également tendu de tous côtez ; mais celles qui ſont groſſes d'enfant l'ont toûjours plus éminent vers le devant.

98. Dans les ſoupçons douteux de groſſeſſe avancée de quatre ou cinq mois, ou plus, ſi l'on trouve que le nombril de la femme ſoit enfoncé, & l'orifice de ſa Matrice petit & dur, on peut être aſſûré qu'elle n'eſt pas groſſe d'enfant.

99. Les faux ſoupçons de groſſeſſe arrivent ordinairement aux femmes qui ne ſont pas bien reglées dans l'évacuation de leurs menſtruës ; mais principalement aux femmes de trente-cinq ou quarante ans ou environ.

100. La relation que la femme fait des incommoditez qu'elle reſſent, ſi elle eſt fidelle, peut beaucoup contribuer à faire connoître ſa groſſeſſe ; mais il ne faut pas toûjours s'y fier ; car beaucoup de femmes ſont ſujettes à ſe tromper elles-mêmes, ou à tromper les autres ; & quelques-unes croyent

être grosses, quoiqu'elles ne le soient pas, & d'autres le sont, & ne le croyent pas.

Superfétation.

101. La superfétation ne peut pas se faire durant les six premiers jours de la conception ; car il se feroit pour lors une confusion de la seconde semence avec la premiere reçuë, qui n'est pas encore munie d'une membrane assez forte pour l'en pouvoir preserver.

102. Si la superfétation étoit possible, elle ne le seroit que depuis le septiéme jour de la conception jusques au trentiéme tout au plus.

De la Mole & du faux-germe.

103. Dans la vraye grossesse l'enfant a de soy un mouvement de totalité & de partialité ; mais dans la fausse grossesse la Mole n'a qu'un simple mouvement de decidence, ou par accident celui d'un certain tressaillement convulsif, qui arrive quelquefois à la Matrice qui en est irritée.

104. La Mole n'est proprement qu'un gros faux-germe, qui étant resté dans la Matrice aprés le temps auquel la nature a coûtume d'expulser ces sortes de corps étranges, y a pris un plus grand accroissement.

105. Les femmes n'engendrent jamais de Moles ni de faux-germes, si elles n'ont usé du coït.

106. La Mole ne s'engendre que dans la Matrice de la femme, & ne se rencontre jamais ou tres-rarement dans celle des autres animaux, qui n'usent ordinairement du coït qu'en certain temps, lorsque la nature les a disposez à une veritable conception.

107. La Mole n'a point d'arrierefaix ni de cordon qui luy soit attaché, comme l'enfant a toûjours ; elle est ordinairement elle-même, aussi-bien que le faux-germe, une espece d'arrierefaix de *fœtus* avorté dés les premiers jours de la conception.

108. Comme les véritables Moles ne sont que de gros faux-germes, tous ces sortes de corps étranges ne restent jamais dans la Matrice aprés le terme de l'accouchement passé.

109. Il est tres-rare que les simples faux-germes demeurent plus de trois mois dans la Matrice sans en être expulsez.

Regime des femmes grosses.

110. Si les alimens quoique moins bons, dont les femmes grosses usent avec appetit, sont d'un commun usage à la nourriture, ils sont preferables aux autres meilleurs dont elles n'useroient qu'avec répugnance.

111. La boisson trop froide, comme celle qui est à la glace, cause une si grande colique à la femme grosse, que l'avortement en peut être excité.

112. Les femmes grosses qui sont incommodées d'aigreurs d'estomac, doivent s'abstenir de toutes sortes d'acides, & de manger des fruits crus, de la sa-

lade, du ſucre, & même de boire du vin ; car le vin fait aigrir ces ſortes d'alimens dans l'eſtomac, & y contracte auſſi réciproquement la même aigreur.

113. La femme qui eſt ſujette à des avortemens, doit auſſi-tôt qu'elle s'apperçoit d'avoir conçu, s'abſtenir entierement du coït, ſi elle veut conſerver ſa groſſeſſe.

114. La femme doit ſe tenir plus de repos qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de ſa groſſeſſe, parce que c'eſt environ ce temps-là que l'enfant a coûtume de ſe tourner pour prendre ſa ſituation naturelle ; de ſorte que ſi la femme vient à faire pour lors quelque exercice extraordinaire, l'enfant au lieu de ſe tourner en droite ligne, ſe tourne de travers.

115. Comme il eſt tres-conſtant que de dix fauſſes couches ou avortemens qui arrivent aux femmes, il y en a neuf qui leur arrivent avant la fin du troiſiéme mois de leur groſſeſſe, il eſt plus utile de les ſaigner par précaution dans les deux premiers mois, que d'attendre, comme l'on fait ordin ar ment,qu'elles ſoient groſſes de quatre mois & demy.

116. Si l'on veut purger plus ſûrement une femme groſſe qui en a beſoin, il faut la ſaigner du bras quelques jours auparavant.

117. Les femmes groſſes qui ont quelque long voyage à faire, doivent ſe faire ſaigner une fois du bras quelques jours avant que de ſe mettre en chemin, afin de ſe mieux preſerver d'être bleſſées par l'agitation qu'elles peuvent recevoir dans leur voyage.

118. Il ne faut pas ouvrir les varices des jambes aux femmes groſſes pour en tirer du ſang ; car cette évacuation feroit pour lors le même effet que la ſaignée du pied, qui ne doit point être pratiquée dans le temps de la groſſeſſe.

119. Il faut ſaigner du bras les femmes groſſes qui ont des hémorrhoïdes douloureuſes, à quelque terme qu'elles ſoient de leur groſſeſſe.

120. La violente & frequente toux des femmes groſſes, peut facilement leur cauſer de grandes pertes de ſang, & l'avortement dans la ſuite.

121. La groſſeſſe & l'action du coït ſont toûjours tres-contraires aux femmes qui ſont ſujettes à cracher du ſang.

122. La ſaignée du bras, le lait, la boiſſon tiede, le parler peu, la liberté du ventre & l'abſtinence du coït, conviennent fort aux femmes groſſes qui ſont travaillées d'une violente toux, & principalement à celles qui crachent du ſang.

123. Il ne faut jamais purger les femmes groſſes ni autres qui ont un crachement de ſang, ou la toux & la poitrine échauffée, ni celles qui ont la Matrice en fluxion.

Flux de ventre de la femme groſſe.

124. Le flux de ventre provoque ſouvent l'avortement aux femmes groſſes, & principalement s'il eſt dyſenterique.

125. Le flux dyſenterique qui fait avorter une femme, & qui luy continuë

plus de quatre jours aprés son avortement, luy est ordinairement funeste.

Descente de Matrice.

126. On ne doit point faire promener ni tenir debout les femmes en travail, qui étoient sujettes avant leur grossesse, à une descente de Matrice, & il est plus seur de les accoucher étant couchées au lit, que situées dans une chaise.

127. La descente & la chûte de la Matrice peuvent bien arriver en tout tems, à toutes sortes de femmes, & quelquefois même aux filles; mais il n'arrive jamais de renversement entier de ette partie qu'immediatement aprés l'accouchement.

128. La plus frequente cause des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui vient des violens accouchemens.

129. Le renversement entier du fond de la Matrice, qui ne peut pas être réduit, s'il ne fait pas mourir la femme dés le premier jour que cet accident luy arrive, il luy est toûjours funeste dans la suite par une perte de sang continuelle.

130. La femme qui a une descente de Matrice, ne doit point comprimer son ventre avec un bandage, ni porter, ni lever aucun pesant fardeau, & doit s'assujettir à porter un pessaire lorsque sa descente est inveterée.

131. Si le pessaire est bien fait, la femme qui le porte actuellement ne laisse pas de pouvoir bien concevoir, la semence étant reçuë dans la Matrice à travers le trou du pessaire.

Hydropisie de Matrice.

132. Les eaux qui s'engendrent quelquefois dans la Matrice, ne sont jamais enveloppées d'aucune membrane, si la femme n'a point usé du coït.

Hydropisie du ventre.

133. L'hydropisie du ventre qui a précédé de long-temps la grossesse d'une femme, s'augmente encore souvent aprés qu'elle est accouchée.

134. L'hydropisie du ventre vient ordinairement aux femmes, par la privation ou entiere cessation, ou à tout le moins par une grande diminution de leurs menstruës.

De l'avortement.

135. Si avec de grandes douleurs de reins on voit sortir de la Matrice dans le temps de la grossesse quelques excrétions qui n'avoient pas coûtume de paroître, la femme est pour lors en grand danger d'avorter, & principalement si ces excrétions sont teintes de sang.

136. Il est impossible qu'une femme ayant avorté d'un des enfans qu'elle auroit conçûs, puisse conserver l'autre jusques à terme.

137. La femme qui avorte eſt en bien plus grand danger que la femme qui accouche à terme.

138. L'avortement eſt toûjours funeſte à l'enfant, ou dans le temps même de l'avortement, ou peu de temps enſuite.

139. Les avortemens ſont preſque toûjours accompagnez d'une grande perte de ſang.

140. Les femmes nouvellement mariées ſont ſujettes aux avortemens, à cauſe de la violente émotion que les trop ardens & frequens coïts leur cauſent.

141. Il arrive dix fois plus d'avortemens dans les deux ou trois premiers mois de la groſſeſſe que dans tous les autres.

142. Il y a des femmes, qui, comme elles conçoivent facilement, auſſi avortent-elles aiſément ſans aucune cauſe manifeſte.

143. La trop grande abondance de ſang noyant aſſez ſouvent en certaines femmes leur conception recente, les fait avorter.

144. Les violentes agitations de l'eſprit cauſent ſouvent des avortemens aux femmes, comme font celles du corps, & principalement la ſubite peur & la colere.

145. L'écoulement d'eaux teintes de ſang de la Matrice d'une femme groſſe qui n'eſt pas à terme, eſt un ſigne avant-coureur ordinaire de l'avortement.

146. La femme qui avorte eſt ſouvent plus difficilement delivrée de l'arrierefaix, que celle qui accouche à terme.

147. Les femmes qui avortent ayant la petite verole, meurent preſque toutes peu de temps aprés.

148. Dans les avortemens audeſſous de quatre ou cinq mois, il ne faut pas beaucoup ſe mettre en peine de réduire en une bonne figure les enfans qui ſe preſentent mal ; car en quelque poſture que ces avortons ſoient, la nature les expulſe aſſez facilement, à cauſe de leur petiteſſe.

149. Comme dans les avortemens qui ſe font dans les deux ou trois premiers mois de la groſſeſſe, la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petiteſſe du *fœtus*, il arrive aſſez ſouvent, que l'arrierefaix dont le volume eſt beaucoup plus gros, eſt retenu au dedans durant quelque temps

150. La groſſeur des *fœtus* avortons morts, ne correſpond pas toûjours au temps de la groſſeſſe ; car ils n'ont ordinairement, quand ils ſont expulſez de la Matrice, que la groſſeur qu'ils avoient lorſque leur principe de vie a été détruit.

151. Les femmes qui ſont ſujettes à de frequens avortemens, doivent avant que de ſe mettre en état de concevoir, être cinq ou ſix mois ſans coucher avec leur mari, & s'abſtenir entierement du coït, & ſe tenir en repos dés qu'elles ſe connoîtront être groſſes.

152. Les arrierefaix ſcyrrheux ſont ſouvent cauſe de l'avortement quand l'enfant devient un peu grand ; parce que ces ſortes d'arrierefaix ne peuvent pas fournir une ſuffiſante ni convenable nourriture à l'enfant.

153. Les enfans avortons qui ſont expulſez vivans, n'ont pas ordinairement de voix durant la fin du troiſiéme mois, leur poulmon n'ayant pas en-

core la force de pousser l'air avec assez d'impetuosité pour former aucun cry.

154. L'avortement que les femmes se procurent volontairement, les met en plus grand peril de la vie, que celuy qui leur arrive de soy-même sans l'exciter.

155. Il y a des femmes grosses si delicates & si foibles, qu'elles avortent pour le moindre faux pas qu'elles fassent, ou seulement pour lever trop les bras.

156. On voit beaucoup de femmes avoir des avortemens dans les premiers mois de leur grossesse, par le seul effet de leur temperament trop sanguin.

157. Les avortemens sont toûjours d'autant plus dangereux que la cause qui les procure est violente, soit qu'ils soient causez par mauvais remedes pris interieurement, ou qu'ils viennent de quelque blessure exterieure.

Signe de l'enfant mort en la Matrice.

158. Les mamelles & le ventre de la femme grosse dont l'enfant est mort, diminuënt au lieu d'augmenter de jour en jour.

159. Les excrétions fétides & cadavereuses de la Matrice, ne sont pas toûjours un signe certain de la mort de l'enfant qui y est contenu; car ces excrétions peuvent être telles par la seule corruption de quelque caillot de sang qui y aura sejourné trop long-temps.

160. La tête de l'enfant mort & corrompu, étant devenuë mollasse, & n'ayant plus de fermeté, ne peut pas si bien faire le passage des épaules dans le temps de l'accouchement, que quand l'enfant est vivant.

161. L'enfant mort en la Matrice, rend presque toûjours l'accouchement long & fâcheux.

162. Les femmes qui accouchent d'enfans morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fiévre continuë, meurent ordinairement peu de jours aprés leur accouchement.

163 L'enfant mort en la Matrice, acquiert une corruption plus grande & plus fetide en deux ou trois jours aprés l'écoulement de ses eaux, qu'il ne fait en un mois, quand ses eaux n'en sont pas écoulées.

164. Quand la tête d'un enfant reste long-temps engagée au passage, sans que la partie qui s'y presente se tumefie, c'est ordinairement un signe qu'il est mort.

Maladie Venerienne de la femme grosse.

165 Les femmes grosses infectées de la maladie Venerienne, peuvent bien en être traitées durant les cinq ou six premiers mois de la grossesse; mais il vaut mieux differer d'en traiter les autres, jusques à ce qu'elles soient accouchées.

166. Les ulceres veneriens qui ne sont qu'aux lévres externes de la vulve, peuvent bien être gueris par la salivation; mais ceux qui sont au propre corps de la Matrice, ou à son orifice interne, sont toûjours incurables.

167. Les enfans qui naiſſent infectez de la maladie venerienne que leur mere leur avoit communiquée, periſſent preſque tous peu de temps aprés qu'ils ſont nez.

Situations differentes de l'enfant.

168. La ſituation naturelle de l'enfant au ventre de la mere, tant aux garçons qu'aux filles, c'eſt d'avoir la tête en haut regardant en devant, & les pieds en bas, dans les ſept ou huit premiers mois de la groſſeſſe ; & tout au contraire la tête en bas regardant le derriere de la mere, & les pieds en haut, dans les derniers mois.

169. L'enfant tourne ordinairement ſa tête en bas vers le neuviéme mois de la groſſeſſe, & quelquefois même dés le huitiéme mois.

170. Lorſque l'enfant ſe tourne vers le dernier mois de ſa groſſeſſe, il excite ſouvent par ce mouvement extraordinaire de fauſſes douleurs, qui étant quelquefois ſuivies des vrayes, déterminent ainſi le travail prematurément.

171. La poſture naturelle de l'enfant dans le temps de l'accouchement eſt de preſenter la tête, ayant la face en deſſous ; toutes les autres poſtures ſont mauvaiſes & contre nature, entre leſquelles celle des pieds eſt la moins mauvaiſe, celle du bras & de l'épaule ſont les plus fâcheuſes, celle du cul tient le milieu, auſſi-bien que celles des pieds & des mains enſemble.

Des eaux de l'enfant.

172. Les eaux de l'enfant qui eſt au ventre de ſa mere ne viennent point de ſon urine ; car il ne la rend point par la verge, ni par l'ouraque, ni aucun autre excrément du ventre, durant tout le temps qu'il eſt en une diſpoſition naturelle dans la Matrice.

Du Meconium.

173. L'enfant ne rend jamais le *Meconium* dans le ventre de ſa mere, ſi ce n'eſt par extréme foibleſſe, ou par trop grande compreſſion de ſon ventre, quand il eſt en une mauvaiſe ſituation.

Ecoulement des eaux de l'enfant.

174. Une partie des eaux de l'enfant peut bien quelquefois s'écouler ſans que la femme ſoit en travail ; mais non pas toutes.

Membranes de l'enfant.

175. Les membranes de l'enfant ne ſont que deux, ſçavoir le *corion* & l'*amnios*, leſquelles ſont tellement jointes & contiguës, qu'elles ne compoſent qu'une même enveloppe qui contient les eaux de l'enfant qui ſont toutes d'une même nature.

176. Les enfans jumeaux ont toûjours chacun leurs membranes & leurs eaux particulieres, & ne sont jamais dans une même enveloppe, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adherens l'un à l'autre, ce qui est tres-rare & monstrueux.

177. Les membranes de l'enfant qui sont trop fortes, ou trop foibles, regardent l'accouchement ; les fortes tardant trop à se rompre, empêchent l'enfant de s'avancer au passage, & les foibles se rompant prematurément, font que les eaux s'écoulant devant que la Matrice soit suffisamment dilatée, l'enfant y demeure à sec.

De l'Accouchement.

178. Les femmes au-dessus de quinze ans accouchent d'autant plus facilement qu'elles sont jeunes.

179. Lorsque les eaux que vuide une femme en travail, qui d'abord avoient été simples & maigres, commencent à devenir glaireuses, elles accelerent pour lors l'accouchement.

180. Les os *pubis* ni ceux des hanches ne se separent point dans le temps de l'accouchement ; il n'y a que le *coccix* dont l'articulation est mobile, qui se recule un peu en arriere.

181. La saignée du bras faite à la femme qui a un laborieux travail, luy est tres-utile pour la faire accoucher plus promptement & plus heureusement, & pour la preserver de trop grande perte de sang ou de convulsion.

Accouchemens laborieux.

182. Les femmes dont les enfans ont la tête grosse & les épaules larges, souffrent plus que les autres en leur travail, & principalement celles qui accouchent pour la premiere fois.

183. L'écoulement prematuré des eaux de l'enfant, sa grosseur excessive, l'embarras de son cordon autour de son col, ou au tour de quelque autre partie, & la situation de sa face en dessus prolongent toûjours beaucoup l'accouchement, & le rendent laborieux.

184. Dans les difficiles & laborieux accouchemens la nature travaille, mais dans les accouchemens contre nature où un gros enfant est en mauvaise situation, tous les efforts de la nature sont inutiles.

185. Dans tous les accouchemens contre-nature qui procedent seulement de la mauvaise situation de l'enfant, il faut attendre pour le tirer de la Matrice, que son orifice interne soit passablement ouvert, & assez preparé & amolli, pour y pouvoir introduire la main sans trop de violence.

186. Dans la plûpart des plus mauvaises postures ausquelles l'enfant se presente, il vaut souvent mieux le tirer par les pieds, que d'essayer à le réduire en la posture naturelle ; c'est pourquoy cet accouchement doit servir de regle à bien pratiquer les autres.

187. Lorsqu'il est impossible de sauver la mere & l'enfant dans le temps de

l'accouchement, la vie de la mere doit toûjours être preferable à celle de l'enfant.

188. Quand on veut retourner un enfant dans la Matrice, pour le tirer ensuite par les pieds, il faut que le Chirurgien glisse sa main au dedans des membranes de l'enfant, afin que par leur interposition la Matrice ne soit pas si facilement offensée dans le temps de l'operation.

189. La petitesse des femmes grosses contribuë souvent à faire venir leurs enfans en mauvaise posture, à cause qu'ils n'ont pas une entiere liberté de se bien tourner en la Matrice.

190. Les femmes dont les enfans sont extraordinairement gros, ont des douleurs plus lentes dans le commencement de leur travail, à cause que ces sortes d'enfans trop gros ont de la peine à descendre & a être poussez dans le passage.

191. Le premier accouchement des femmes est presque toûjours beaucoup plus laborieux que ceux qui suivent.

192. Les femmes contrefaites & les boiteuses accouchent bien plus difficilement que les autres, & principalement les bossuës, à cause de la foiblesse & de la mauvaise disposition de leur poitrine, qui les met en grand danger de mourir par la fluxion qui s'y fait ensuite de leur accouchement.

193. Lorsqu'il est necessaire de retourner un enfant en la Matrice pour en faire extraction, le Chirurgion doit, autant qu'il peut en travaillant, se mettre dans une situation commode, afin de conserver ses forces qui luy sont tres necessaires pour bien conduire son operation.

Vomissement de la femme grosse.

194. Les excessifs & violens vomissemens des femmes, les mettent d'autant plus en danger d'avorter que le terme de leur grossesse est avancé.

Vomissement de la femme en travail.

195. Le vomissement qui survient à la femme qui est en travail luy est toujours salutaire quand il est moderé.

Gouvernement de la femme en travail.

196. Si la femme qui commence d'être en travail n'a pas eu depuis quelques jours la liberté du ventre, on doit pour lors luy donner un clystere, pour la luy procurer en rendant par ce moyen la voye de l'enfant plus libre.

197. Si la femme qui est en travail de son premier enfant est d'une habitude replete, il est tres-salutaire de la saigner du bras, dans le temps que son pouls commencera d'être fort élevé par l'agitation du travail.

189. La respiration libre contribuë beaucoup, en augmentant la force de l'impulsion des douleurs, à faciliter l'accouchement.

199. A quelque temps de la grossesse que puisse être une femme, lorsque l'on sent les eaux se former, c'est à-dire, se presenter & être poussées audevant de la tête de l'enfant dans le temps de la douleur, c'est un signe certain que la femme est en travail.

200. Il ne faut jamis rompre les membranes de l'enfant dans le temps du travail d'une femme, que la Matrice ne soit suffisamment dilatée pour pouvoir esperer un prompt accouchement, à moins qu'il n'y ait quelque pressant accident qui y oblige, comme celuy d'une perte de sang ou de quelque convulsion.

201. Il ne faut pas réïterer trop souvent les onctions de beurre dans le temps du travail d'une femme; parce qu'ainsi faisant, on consume les humiditez glaireuses de la Matrice, qui y sont une onction naturelle, qui est souvent bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.

202. La femme qui est en travail ne doit user d'aucun aliment ni de boisson qui la puisse trop échauffer.

Du cordon de l'umbilic de l'enfant.

203. Le cordon de l'umbilic au *fœtus* humain n'est composé que de trois vaisseaux, qui sont une seule veine & deux arteres, qui sont tous trois contenus dans une enveloppe commune.

204. Tout le cordon de l'umbilic de l'enfant est insensible, parce qu'il n'a point de nerf qui s'y d'istribuë.

205. L'enfant ne tire aucune nourriture, par la bouche durant qu'il est au ventre de la mere, n'étant pour lors vivifié que du seul sang qu'il reçoit par la veine umbilicale.

206. Les cordons qui sont froncez, quelques gros qu'ils soient, sont bien plus sujets à se rompre en les tirant pour délivrer la femme de son arrierefaix, que les autres.

207. Il y a des enfans qui ont le cordon de l'umbilic si gros, que bien qu'on y fasse une ligature fort serrée, neanmoins venant aprés à diminuer de grosseur en se flétrissant, la ligature en est renduë plus lâche; ce qui fait que le sang ne laisse pas de s'en écouler ensuite, si on n'y prend bien garde.

208. On voit quelquefois des enfans naître avec le cordon de l'umbilic noüé d'un veritable nœud, qui s'y est fait par la grande longueur de ce cordon, dont il s'est fait un cercle dans lequel l'enfant a passé en se remuant au ventre de sa mere.

Accouchement de la femme qui est grosse de plusieurs enfans.

209. La Matrice s'étant une fois ouverte pour mettre dehors un des enfans jumeaux, ne se referme jamais, que le second n'en ait été expulsé ou tiré.

210. Celuy des enfans jumeaux qui sort, ou est tiré le premier de la Matrice, doit toûjours être reputé pour l'aîné, nonobstant l'opinion qu'on

pourroit avoir touchant la superfetation.

211. Aprés qu'on a tiré un enfant de la Matrice, s'il y en reste encore quelque autre, il faut toûjours l'en tirer devant que de delivrer la femme de l'arrierefaix du premier sorti.

212. L'un des enfans jumeaux peut être vivant au ventre de la mere, quoyque l'autre y soit mort depuis plus d'un mois ou deux.

213. Aussi-tôt que la femme est accouchée du premier des enfans jumeaux, il faut toûjours rompre les membranes des eaux du second, afin d'en accelerer la sortie durant que la Matrice est ouverte par la sortie du premier.

214. Lorsque la femme est grosse de plusieurs enfans, il ne faut pas la délivrer de l'arrierefaix qu'aprés la sortie du dernier enfant; parce qu'autrement on luy causeroit une grande perte de sang en détachant ainsi l'arrierefaix prématurément.

215. En délivrant une femme de l'arrierefaix des enfans jumeaux dont elle est accouchée, soit qu'il soit unique, ou qu'il y en ait plusieurs, il faut toûjours tâcher en tirant les differens cordons, de faire préceder l'extraction de l'arrierefaix du premier enfant sorti.

216. Il faut toûjours porter la main sur le ventre d'une femme incontinent aprés l'avoir accouchée d'un enfant, pour reconnoître s'il n'y en a pas encore un second, & principalement si on voit que l'enfant qui en est sorti n'est que de mediocre grosseur, comme tous les jumeaux sont ordinairement.

De l'arrierefaix.

217. Les arrierefaix qui sont fort épaix, & principalement ceux qui sont comme scyrrheux, sont bien plus difficilement tirez de la Matrice que ceux dont la substance est molle, & qui n'ont qu'une médiocre épaisseur.

218 On voit ordinairement en l'arrierefaix des marques de la mauvaise disposition du corps de la femme, soit en sa couleur, soit en sa substance.

219. Ce n'est pas tant l'adherence de l'arrierefaix qui le retient quelquefois au dedans de la Matrice, que c'est la seule contraction de l'orifice interne qui n'est pas assez dilaté pour l'en laisser sortir.

Extraction de l'arrierefaix resté en la Matrice.

220 Il vaut mieux preferer l'extraction de l'arrierefaix par l'operation de la main, autant qu'il est possible sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion par des remedes purgatifs & dieuretiques.

221. Lorsque l'arrierefaix est resté dans la Matrice aprés l'avortement d'un enfant, si elle n'est assez ouverte pour en faire facilement l'extraction, le danger est moins grand d'en commettre l'expulsion à la nature, que de faire trop de violence pour le tirer.

Sortie du cordon de l'umbilic.

222. La sortie du cordon de l'umbilic avant l'enfant le fait souvent mourir en tres-peu de temps au ventre de la mere, comme fait aussi la forte compression de ce même cordon qui se presente avec la tête au passage.
223. En touchant le cordon de l'umbilic qui est sorti, on connoît si l'enfant qui est encore dans la Matrice est vivant, par le battement des arteres que l'on y sent; ou mort, par l'entiere privation de ce même battement.
224. Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'umbilic fort long, sont sujettes à la sortie de ce même cordon devant l'enfant, lorsque leurs eaux viennent à s'écouler subitement par la rupture de leurs membranes.

Enfant hydropique.

225. L'enfant qui est hydropique du ventre ou de la tête, s'il ne peut pas dés le ventre de sa mere, comme il arrive le plus souvent, il meurt toûjours tres-peu de temps aprés être né, aussi-bien que celuy qui est monstrueux ayant deux têtes ou deux corps.
226. Si l'enfant au temps de l'accouchement ayant la tête entierement hors du passage, est fortement arrêté au droit des épaules qui ne sont point trop larges, il est ordinairement hydropique du ventre, ou monstrueux par l'adherence de son corps à celuy d'un autre enfant.
227. L'enfant qui est hydropique est bien plus facilement tiré de la Matrice que l'enfant monstrueux; car il suffit de faire une simple ponction aux parties qui sont hydropiques, pour en évacuer toutes les eaux qui en faisoient l'excessive grosseur.

Convulsion de la femme grosse ou accouchée.

228. La convulsion met la femme grosse & son enfant en danger de la vie, qui est toûjours d'autant plus grand que la femme ne revient pas à connoissance dans l'intervale des accés de la convulsion.
229. Les femmes qui sont en travail de leur premier enfant sont beaucoup plus sujettes à la convulsion, que les autres qui ont déja eu d'autres enfans.
230. La femme grosse qui est surprise de convulsion est bien plus en danger de la vie que celle qui est accouchée, à qui le même accident arrive.
231. La convulsion qui arrive à une femme grosse ou accouchée d'un enfant mort & corrompu, la met en bien plus grand danger de la vie, que celle dont l'enfant est vivant, qui est surprise du même accident.
232. L'émetique est pernicieux aux femmes grosses ou nouvellement accouchées qui sont surprises de couvulsion: & la saignée est pour lors le meilleur remede que l'on puisse faire aux unes & aux autres, si la convulsion n'a pas été causée par une grande perte de sang.

Convulſion de l'enfant.

233. Les femmes qui font des enfans qui ont la tête trop groſſe, les voyent ordinairement mourir de convulſion à la ſortie de leurs dents.

Enfans qui preſentent les pieds.

234. Lorſque l'enfant ne preſente qu'un pied, il faut bien conſiderer ſi c'eſt le droit ou ſi c'eſt le gauche, & de qu'elle figure il ſe preſente, car ces reflexions feront facilement connoître de quel côté eſt l'autre pied, afin de l'aller chercher avant que de tirer l'enfant.

235. Lorſqu'on voit deux pieds d'enfans l'un droit & l'autre gauche ſe preſenter, il faut bien prendre garde avant de les tirer, s'il ſont tous d'eux d'un même enfant, & non de differens jumeaux.

236. En tirant de la Matrice un enfant par les pieds, il faut toûjours prendre garde avant que d'en tirer la tête, que la face ſoit tout-à-fait en deſſous.

Enfant dont la tête eſt trop groſſe.

237. Les enfans qui reſtent la tête engagée au paſſage dans le premier accouchement des femmes, ſont preſque toûjours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles, ont ordinairement la tête plus groſſe & les épaules plus larges.

238. Les femmes dont les maris ont la tête groſſe & les épaules fort larges, engendrent ordinairement de gros enfans qui leur reſſemblent en cela.

239. Dans le premier accouchement des femmes, ſi la tête de leur enfant eſt tres-groſſe, elle reſte quelquefois engagée dans le paſſage aprés y avoir été pouſſée, principalement aux femmes avancées en âge; mais cet accident n'arrive point dans tous les autres accouchemens, lorſque le premier enfant eſt venu à terme, & qu'il a été d'une juſte proportion.

Tête de l'enfant reſtée en la Matrice.

240. Lorſque la tête d'un enfant eſt reſtée ſeule dans la Matrice, qui n'eſt plus aſſez ouverte pour luy donner paſſage, il vaut mieux en commettre l'expulſion à la nature, que d'en tenter l'extraction avec trop de violence.

Enfans ſe preſentans en mauvaiſe poſture.

241. Lorſque quelque partie de l'enfant ſe preſente dans le temps de l'accouchement avec ſa tête, c'eſt ordinairement une de ſes mains; ou toutes les deux plûtôt qu'aucune autre.

242. Lorſqu'un enfant ſe preſente en quelque mauvaiſe poſture dans le temps de l'accouchement, il ne faut jamais le tirer par le bras; car l'accouche-

ment est toûjours rendu d'autant plus difficile que le bras qui se presente sort plus avant.

243. Tous les enfans qui presentent le cul devant dans le temps de l'accouchement rendent toûjours le *Meconium* dans le ventre de leur mere, à cause de la grande compression que leur ventre reçoit en cette mauvaise situation.

Operation Cesarienne.

244. Comme l'Operation Cesarienne cause toûjours tres-certainement la mort à la femme, on ne la doit jamais entreprendre durant qu'elle est encore en vie

245. Comme l'enfant, outre la vie commune dont il jouït avec sa mere, a encore en soy un principe de vie qui luy est particulier, l'on trouve quelquefois des enfans vivans au ventre de leur mere morte, si l'on en fait ouverture aussi-tôt qu'elle est expirée.

Des Instrumens pour l'extraction de l'enfant mort.

246. Il ne faut jamais se servir d'instrumens pour faire extraction d'un enfant mort, lorsque les mains seules peuvent suffire.

247. Les crochets dont on se peut servir pour faire extraction de l'enfant mort en la Matrice, ne doivent avoir aucune asperité ou inégalité dans toute leur longueur, afin que les parties de la femme n'en soient point blessées.

248 Devant que de se résoudre à tirer un enfant du ventre de la mere avec les instrumens, il faut bien prendre garde à ne pas traiter un enfant vivant comme s'il étoit mort.

Gouvernement de la Femme accouchée.

249. C'est une tres-mauvaise coûtume que celle d'empêcher durant quelque temps les femmes de dormir aprés qu'elles sont accouchées; car il n'y a rien qui puisse mieux rétablir les forces abbattuës, & calmer les accidens causez par la grande agitation du travail, que le dormir naturel.

250. Il ne faut jamais faire aucune lotion astringente aux parties naturelles de la femme durant les quinze premiers jours aprés son accouchement.

251. Le bandage du ventre des femmes accouchées ne doit être que simplement contentif durant tout le temps qu'il s'écoule quelque vuidange de la Matrice.

Tranchées qui suivent l'accouchement.

252. Les femmes accouchées ne sont pas ordinairement tant travaillées de douloureuses tranchées aprés leur premier accouchement, que dans les suivans.

253. La cause la plus ordinaire des tranchées que les femmes souffrent aprés leur

leur accouchement, vient des caillots de ſang formez & retenus en la Matrice, le ſang ne ſortant pas en liqueurs hors de cette partie auſſi-tôt qu'il s'eſt écoulé de ſes vaiſſeaux.

Des vuidanges de la couche.

254. Le ſang qui ſort de la Matrice immediatement aprés l'accouchement eſt beau & vermeil, & ſe caille promptement, ſi la femme eſt ſaine, ne differant en rien de celuy qui demeure au reſte du corps.

255. C'eſt une erreur de croire que le lait des mamelles s'évacuë veritablement par la Matrice d'une femme accouchée, n'y ayant aucun conduit de communication entre ces parties qui le puiſſe permettre.

256. L'évacuation des vuidanges de la couche eſt d'autant plus abondante, & dure d'autant plus long-temps, que l'enfant dont la femme eſt accouchée ou avortée eſt gros, ſoit que ce ſoit un garçon, ſoit que ce ſoit une fille.

257. La femme qui uſe du coït trop-tôt aprés l'accouchement, a coûtume de prolonger le temps de l'évacuation des vuidanges de ſa couche, en entretenant, par la commotion que cette action cauſe, la Matrice en fluxion.

258. La totale & ſubite ſuppreſſion des vuidanges dans les premiers jours aprés l'accouchement met la femme en grand danger de la vie, ſi on n'y remedie au plûtôt ; car ces humeurs ſupprimées reſtant dans les vaiſſeaux de la Matrice, ne manquent pas de cauſer inflammation en cette partie, & beaucoup d'autres pernicieux accidens.

259. La ſuppreſſion des vuidanges qui doivent être évacuées de la Matrice aprés l'accouchement, eſt beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la ſuppreſſion des menſtruës ordinaires.

260. Dans la ſuppreſſion des vuidanges de la couche qui eſt accompagnée d'une inflammation de la Matrice, la ſaignée du bras eſt preferable à celle du pied.

261. Le chagrin n'eſt jamais plus pernicieux aux femmes que dans le temps de leurs couches, auquel temps il leur cauſe une dangereuſe ſuppreſſion de leurs vuidanges.

Inflammation de Matrice.

262. L'inflammation de la Matrice met la femme en grand danger de la vie, mais principalement quand elle arrive dans les premiers jours aprés un fâcheux accouchement.

263. Tous les remedes purgatifs ſont prenicieux à la femme qui a une inflammation de Matrice.

264. Le hoquet, le vomiſſement, la convulſion, le délire & l'extrême tenſion du ventre en une femme accouchée qui a une inflammation de Matrice, ſont tous ſignes avant-coureurs de ſa mort prochaine

265. Quand la Matrice ſouffre inflammation, ſon orifice eſt pour lors ſi dur & reſſerré, qu'il ne peut pas permettre l'expulſion ni l'extraction des corps étranges qui ſont retenus en cette partie.

Scyrrhe de la Matrice.

266. Le ſcyrrhe de la Matrice eſt une maladie tres-rebelle, qui eſt tres-ſouvent ſuivie de pluſieurs autres qui ſont mortelles ; à cauſe que les humeurs ſuperfluës ne peuvent pas avoir leur évacuation ordinaire aſſez libre par cette partie où il y a une grande obſtruction.
267. Tous les forts purgatifs ſont pernicieux au ſcyrrhe de la Matrice.
268. Le ſcyrrhe de la Matrice dégénere ſouvent en un cancer incurable.
269. Le ſcyrrhe de la Matrice rend toûjours la femme ſterile & valetudinaire durant tout le temps qu'il ſubſiſte.
270. Les tumeurs douloureuſes qui arrivent quelquefois aux femmes aprés leur accouchement vers l'un des côtez de la Matrice proche l'aîne, ſont toûjours de tres-longue gueriſon ; & ſi elles viennent à abſceder, elles mettent la femme en danger de la vie.

Cancer de la Matrice.

271. Les ulceres qui viennent de cauſe interne au propre corps de la Matrice ou à ſon orifice interieur, ſe convertiſſent toûjours dans la ſuite en un cancer incurable.
272. Le cancer de la Matrice fait toûjours mourir miſerablement les femmes qui en ſont affligées aprés leur avoir fait traîner une vie languiſſante & pleine de continuelles douleurs durant des années entieres.
273. Comme les femmes depuis l'âge de quarante ans, juſques à celuy de quarante-huit ans ou environ, commencent à n'être plus reglées dans l'évacuation de leurs menſtruës comme auparavant, elles ſont pour lors bien plus ſujettes aux ulceres carcinomateux de la Matrice, qu'en tout autre âge de leur vie.
274. Il n'arrive preſque jamais aux femmes qui ont paſſé ſoixante ans, de perte de ſang aprés l'entiere privation de leurs menſtruës durant un long-temps, que ces pertes ne procedent, ou ne ſoient ſuivies de quelque ulcere carcinomateux, qui les fait toûjours mourir dans la ſuite.
275. On voit tres-rarement le *cancer* arriver à la Matrice des filles qui n'ont jamais uſé du coït.

Feurs blanches.

276. Il ne faut pas ſe ſervir d'aucun remede aſtringent pour la curation des fleurs blanches, avant que la plenitude du corps ait été ſuffiſamment évacuée par ſaignées, purgations & autres remedes convenables.
277. L'uſage des eaux minerales eſt fort convenable aux femmes qui ne ſont pas groſſes qui ſont incommodées de fleurs blanches.
278. On voit quelquefois de petites filles de ſept ou huit ans infectées de gonorrhées veneriennes, qu'on croit abuſivement être ſimples fleurs blanches.

Suffocation de Matrice.

279. La suffocation de Matrice vient bien plus souvent des menstruës ou des vuidanges retenuës & corrompuës, que la superfluité de la semence.
280. Toutes les odeurs suaves sont pernicieuses aux femmes qui sont sujettes aux suffocations de Matrice, & principalement à celles qui sont nouvellement accouchées.

Tumeurs & apostêmes des mamelles.

281. Les remedes astringents dont les femmes accouchées se servent ordinairement pour la décoration de leur sein, quand elles ne veulent pas être nourrices, y causent souvent dans la suite des tumeurs douloureuses & des apostêmes, en empêchant la libre transpiration des humeurs.
282. Il ne faut pas laisser trop séjourner la matiere des apostêmes des mamelles aprés sa parfaite maturité, de crainte que cette matiere y croupissant trop long-temps, ne corrode la propre substance des glandes & des reservoirs du lait.
283. Les tumeurs schyrreuses des mamelles qui sont fort adherentes aux côtes deviennent ordinairement carcinomateuses dans la suite.
284. La fiévre de lait qui arrive aux femmes accouchées vers le troisiéme jour, est tres-ardente ; mais elle est semblable à un feu de paille, qui s'éteint presque aussi-tôt qu'il est allumé.

Fistule du col de la vessie.

285. S'il arrive quelque mortification aux parties de la femme aprés un violent accouchement, il y a grand danger que le col de la vessie n'en soit interessé, & qu'il ne s'y fasse ensuite une fistule.
289. L'issuë involontaire de l'urine causée par une fistule qui s'est faite au col de la vessie aprés le violent accouchement d'une femme, est ordinairement incurable si elle dure plus de trois mois.



TABLE
des principales Matieres contenuës dans les Aphorifmes.

A

Accouchemens, *Voyez l'Aphorifme*, 178
Accouchemens laborieux, *Aphor.* 182
Accouchement de la femme groffe de plufieurs enfans, 209
Apoftêmes & tumeurs des mamelles, 281
Arrierefaix, 217
Avortement, 135

C

Cancer de la Matrice, *Aphor.* 271
Conception de l'enfant, 74
Convulfion de la femme groffe ou accouchée, 228
Convulfion des enfans 233
Cordon de l'umbilic de l'enfant, 203
Cordon de l'umbilic forti, 222

D

Defcente de Matrice, *Aphor.* 126
Difpofitions differentes de la Matrice, 16

E

Eaux de l'enfant, *Aphor.* 172
Ecoulement des eaux de l'enfant, 174
Enfant né à fept mois, 89
Enfant né à huit mois, 90
Enfant qui prefente les pieds, 234
Enfant dont la tête eft trop groffe, 237
Enfant dont la tête eft reftée en la Matrice, 240.
Enfant qui fe prefente en mauvaife pofture, 241
Extraction de l'arrierefaix refté en la Matrice, 220

F

Fiftule du col de la veffie, *Aphor.* 285
Fleurs blanches, 276
Flux de ventre de la femme groffe, 124

G

Gouvernement de la femme en travail, 197
Gouvernement de la femme accouchée, 249

H

Hydropifie de Matrice, *Aphor.* 132
Hydropifie du ventre, 133
Hydropifie de l'enfant, 225

I.

Inflammation de Matrice, *Aphor.* 262
Inftrument à faire extraction de l'enfant mort, 246

M

Maladies des femmes, *Aphor.* 1
Maladie venerienne de la femme groffe, 165
Meconium de l'enfant, 173
Membranes de l'enfant, 175
Menftruës, 26
Mole & faux germe, 103

O

Operation Cefarienne, *Aphor.* 244

P

Perte de fang dans le temps de la groffeffe, 43
Perte de fang aprés l'accouchement, 58
Proportions differentes de l'enfant, 79

R

Regime des femmes groffes, *Aphor.* 113

S

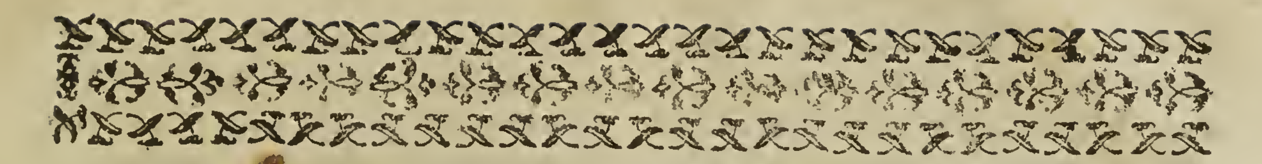
Scyrrhe de la Matrice, *Aphor.* 266
Semences de l'homme & de la femme, 80
Sexe de l'enfant, fa caufe, 91
Signes qu'une femme eft groffe de plufieurs enfans 96
Signes qui diftinguent la fauffe groffeffe de la vraye, 98
Signes de l'enfant mort en la Matrice, 158
Situations differentes de l'enfant, 168
Sterilité des femmes, 62
Suffocation de Matrice, 279
Superfetation, 101

T

Temps differens de la groffeffe, *Aphor.* 83
Tranchées qui fuivent l'accouchement, 252

V

Vomiffement de la femme groffe, *Aphor.* 194
Vomiffement de la femme en travail, 195
Vuidanges de la couche, 254



TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës en tout ce Livre.

A

Abus de la plûpart des Anatomistes qui croyent sans raison que la substance de la Matrice devient d'autant plus épaisse qu'elle se dilate dans le temps de la grossesse, 19. 361

Abus de ceux qui croyent qu'il se rencontre au milieu du col de la Matrice une membrane, qu'ils appellent *hymen*. 38

Abus de quelques Auteurs, qui disent qu'une femme peut concevoir aprés la mort de son mary, 63

Abus d'*Aristote*, qui veut que la femme n'ait pas de semence, 64. 77

Abus de la plûpart des Auteurs, & de toutes les Sagefemmes, qui veulent que la femme grosse fasse plus d'exercice qu'à l'ordinaire, vers les derniers mois de sa grossesse, 122. 197.

Abus de ceux qui croyent que pour une saignée d'élection, il faut toûjours attendre que la femme soit grosse à demi terme, 126. 133

Abus des Sagefemmes, qui font avaler à la femme grosse qui s'est blessée, de la soye rouge cramoisy, ou de la graine d'écarlate, 195

Abus notable d'*Hypocrate*, & de tous les Auteurs, qui croyent que l'enfant de huit mois ne peut pas vivre, comme celuy de sept mois, 203. 204.

Abus de ceux qui veulent que les os *pubis* se separent dans le temps de l'accouchement, pour laisser sortir l'enfant, 207

Abus de ceux qui veulent que l'enfant urine par l'*ouraque*, dans le temps qu'il est dans la Matrice 218

Abus de *Fernel* qui dit que les enfans mâles ont la face tournée en dessous, lorsqu'ils naissent, & que les femelles l'ont en dessus, 234

Abus insigne d'un nouvel Auteur, qui veut faire croire que quand l'enfant a vuidé son *meconium*, dur nt qu'il est dans la Matrice, c'est un signe certain & indubitable de sa mort, 278.

Abus des gardes qui bandent extrémement fort le ventre de l'accouchée, pour en retenir mieux la Matrice, & en exprimer les vuidanges 376.

Abus des gardes qui donnent trop à manger aux femmes accouchées, dans la croyance qu'elles ont qu'il faut remplir leur ventre, qui est tout vuide aprés l'accouchement, 379.

Abus insigne de *Rousset*, qui veut que le pessaire dont on se sert pour la descente de Matrice, s'introduise dans la propre cavité du fond de la

Matrice, & non pas dans le *vagina*, 396.
Abus de ceux qui croyent que le lait des mamelles s'évacuë par la Matrice aux femmes nouvellement accouchées, 412
Abus d'*Aristote*, qui dit que la maladie des mamelles, vulgairement dite *le poil*, vient de quelque poil avalé par la femme en buvant, 437.
Abus d'*Aristote*, qui dit que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la femme a mangez, & plein d'une moisissure morveuse, si la femme use du coït au huitiéme mois de sa grossesse, 468
Abus de certaines nations qui plongent tout-à fait en l'eau froide l'enfant nouveau-né, croyant par là le rendre plus fort, 469
Accidens qui précedent l'avortement. 192.
Accidens qui surviennent aux vuidanges de la Matrice qui coulent en trop grande abondance, 416
Accidens qui surviennent à la suppression des vuidanges. 416
Accidens qui se remarquent en la passion hysterique, que l'on croit être causez par vapeurs qui s'élevent de la Matrice, ne sont ordinairement excitez que par la sympathie & communication des nerfs de la Matrice, avec ceux de la sixiéme paire, 447.
Accouchée, comment doit être traitée incontinent aprés l'accouchement naturel, 372
Accouchée, quel regime doit observer durant tout le temps de sa couche, 378
Accouchement, ce que c'est, ses differences, & ses differens termes, 201. 20[illegible].
Accouchement, comment est distingué de l'avortement, 187
Accouchement naturel, quatre conditions y sont requises, 202. 243
Accouchemens laborieux, difficiles, & contre nature, leurs causes, leurs differences, & le moyen d'y remedier, 259
Accouchement contre nature est la plus difficile & laborieuse, & la plus dangereuse de toutes les operations de Chirurgie, 268. 271
Ame, sçavoir si elle est actuellement, ou seulement en puissance dans la semence, 84
Ame, en quel temps est introduite au corps de l'enfant, & d'où elle procede, 83. 84
Amnios est une des membranes de l'enfant, sa description, 217
Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, & les maladies des femmes, 531
Apostêmes des mamelles, on n'y doit pas laisser séjourner trop long-temps la matiere aprés sa parfaite maturité, de peur que les propres reservoirs du lait n'en soient corrodez, 442
Apostêmes des mamelles, comment doivent être ouverts, 441
Apostêmes des mamelles requierent pour leur guerison qu'on en fasse évader entierement le lait, 442
Apostême qui suit l'inflammation de la Matrice se convertit souvent en *cancer* incurable, 421
Appetits étranges des femmes grosses leur causent ordinairement le flux de ventre, à cause des alimens de mauvais suc dont elles usent. 150
Arrierefaix, délivre, ou *placenta*, ce que c'est, 224
Arrierefaix est tout-à-fait inutile à l'enfant aussi-tôt qu'il est entierement separé de la Matrice, 362
Arrierefaix detaché de la Matrice cau-

ſe toûjours de grandes pertes de ſang à la femme groſſe, qui la mettent en tres-grand danger de la vie, ſi elle n'eſt tres-promptement accouchée, 159. 331
Arrierefaix s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs qui avoient coûtume de ſe décharger par la Matrice, 217
Arriere faix ne doit être tiré de la Matrice devant que tous les enfans en ſoient dehors, quand il arrive que la femme en a pluſieurs, 247
Arrierefaix reſté dans la Matrice aprés que le cordon en eſt rompu, comment en doit être tiré, 251
Arrierefaix épaix & ſcyrrheux eſt difficilement tiré de la Matrice, 252
Arrierefaix eſt ſouvent retenu dans la Matrice, non pas tant par ſon adhérence, que par la contraction de l'orifice interne, 253
Arrierefaix reſté dans la Matrice fait continuer les douleurs de l'accouchement, juſques à ce qu'il en ſoit ſorti, 255
Arrierefaix de la femme qui avorte eſt plus difficilement expulſé, ou tiré de la Matrice, que celuy de la femme qui accouche à terme, 256
Arteres portent ſeules aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, à quoy les veines ne contribuënt aucunement, 43
Avortement, ce que c'eſt, & ſes differentes cauſes, 186
Avortement cauſé par la ſeule odeur d'une chandelle mal éteinte, 118
Avortement cauſé par la vapeur du charbon, 118
Avortement cauſé à l'Imperatrice, pour avoir bû à la glace, 120. 187
Avortement, & l'effluxion des ſemences peuvent être cauſez par toutes choſes ſalées, acres, ameres, aperitives & diuretiques, parce qu'elles provoquent les menſtruës, 120
Avortement volontaire doit être en horreur à tous les Chrêtiens, 191
Avortement cauſe ſouvent la mort aux femmes qui ſe le provoquent volontairement, 192
Avortement eſt plus dangereux que l'accouchement, 192
Avortement arrive plûtôt dans la premiere quarantaine de la groſſeſſe, que dans les autres temps, ſelon *Hyp.* 193
Avortement qui arrive à la femme qui a la fiévre continuë, la fait preſque toûjours mourir tres-peu de temps aprés, 196

B

BAIN tout-à-fait contraire aux femmes groſſes, 126. 183
Bain ne convient point au commencement de la curation du ſcyrrhe de la Matrice, 425
Bains conviennent à quelques femmes incommodées de fleurs blanches, 461
Bandage du ventre de la nouvelle accouchée, doit être peu ſerré durant les premiers jours. 376
Berceau de l'enfant, comment doit être ſitué, pour empêcher qu'il ne devienne louche, 522
Boüillie de l'enfant nouveau-né, comment doit être faite, pour être de facile digeſtion, 475
Boüillie ne doit pas être donnée à l'enfant nouveau-né, qu'aprés un ou deux mois pour le plûtôt, 476
Boüillie, ſa mauvaiſe cuiſſon cauſe ſouvent des tranchées du ventre aux petits enfans, 493

C

CANCER de la Matrice, ſes cauſes, & ſes ſignes, 426

Cancer de la Matrice eſt incurable, 427
Cancer de la Matrice fait toûjours mourir la femme miſerablement, aprés luy avoir fait traîner une vie languiſſante durant un long-temps, 427
Cardiaques, quels ſont les veritables, 25. 5
Caruncules myrtiformes de la Matrice, ce que c'eſt, & comment peuvent être marque de la virginité, 31. 38
Cauſe pour laquelle les vieilles femmes accouchent plus difficilement de leur premier enfant, que les jeunes, 210. 260
Cauſes de l'accouchement contre nature, 260
Cauſes de la retention de l'arrierefaix dans la Matrice, 251
Cauſes de la difficulté de l'accouchement, 260
Cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges, 416
Cauſes de la generation des moles en la Matrice, 110
Cauſe du *cancer* en la Matrice, 426
Cauſes de la ſuffocation de Matrice, 448
Cauſe originaire des fleurs blanches n'eſt pas toûjours en la Matrice, 459
Cauſe des accidens qui ſe remarquent en la paſſion hyſterique, ne doit pas toûjours être attribuée à la mauvaiſe diſpoſition de la Matrice, ni à la retention & corruption du ſang menſtruel & de la ſemence, 450
Chûte de Matrice extraordinaire arrivée à une femme dans le temps de ſon accouchement, 291
Chûte de Matrice qui cauſa la mort à une femme, une heure & demie aprés être accouchée, pour n'avoir pas été reduite, 392
Chûte de Matrice, *voyez* deſcente de Matrice.
Chorion, eſt une des membranes de l'enfant, ſa deſcription, 216
Circulation du ſang, comment ſe fait au corps de l'enfant, durant le temps qu'il eſt au ventre de ſa mere, 230
Clytoris, cette partie eſt le ſiege du plaiſir & de l'appetit venerien aux femmes, 29
Clytoris eſt tellement gros & long en quelques femmes, qu'elles en peuvent abuſer avec d'autres femmes, 29
Coït, femmes qui en uſent ſont plus ſaines que celles qui n'en uſent pas, 25
Coït ne cauſe pas toûjours épanchement de ſang à la femme, la premiere fois qu'elle en uſe, 31
Coït, quel temps y eſt le plus propre, pour la conception, 61
Coït, femmes qui en uſent journellement ſont ſujettes à ſe tromper au temps de leur groſſeſſe, 93
Coït, doit être défendu durant quelques jours à la femme qui a nouvellement conçu, afin d'empêcher l'écoulement des ſemences, 121
Coït doit être défendu durant les deux derniers mois de la groſſeſſe, 123
Coït eſt préjudiciable aux perſonnes qui ont la poitrine foible & malade, 143
Coït, ſon trop frequent uſage peut cauſer l'avortement, 190
Coït prolonge de beaucoup la durée de l'évacuation des vuidanges, aux femmes qui en uſent peu de jours aprés leur accouchement, 414
Coït, ſon uſage eſt contraire à la femme qui a la Matrice ſcyrrheuſe, 425
Col de la Matrice, ſa deſcription, 35

Col de la Matrice est le siege des gonorrhées, 37
Col de la Matrice s'accommode toûjours à la figure de la verge de l'homme, 37
Col de la Matrice n'a aucune *hymen* en son milieu, 38
Col de la vessie suppure quelquefois entierement, aprés un fâcheux accouchement, ce qui cause ensuite à la femme une issuë involontaire de son urine, 402
Conception, ce que c'est, & les conditions qui y sont requises, 62
Conception arrive quelquefois aux femmes sans avoir jamais eu de menstruës, 54
Conception se fait dans le même temps que la semence est reçuë & retenuë dans la Matrice, 63
Conception peut quelquefois se faire sans aucune introduction du membre viril, 64
Conception se fait quelquefois en la femme sans aucun sentiment de volupté, 68
Conception recente est souvent noyée par l'abondance de sang, 194
Conception est d'autant plus stable que la femme étoit éloignée du temps qu'elle devoit avoir ses menstruës, quand elle a conçu, 79
Conditions du Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, 268
Conditions requises en l'accouchement naturel, 202. 243
Conditions necessaires aux choix d'une bonne nourrice, 524
Conditions d'un bon lait, 525
Contusions & déchiremens des parties externes de la matrice, causez par l'accouchement & le moyen d'y remedier, 399
Contusions & meurtrissures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né, leurs causes & le moyen d'y remedier, 484
Convulsion met la mere & l'enfant en tres-grand danger de la vie, quand elle arrive dans le temps de l'accouchement, 335
Convulsion est le plus funeste accident qui puisse arriver aux petits enfans, 504.
Cordon de l'umbilic de l'enfant est composé seulement de trois vaisseaux, 227
Cordon de l'umbilic, quelle est sa longueur & sa grosseur, 228
Cordon de l'umbilic sortant devant l'enfant dans le temps de l'accouchement, est souvent cause de sa mort, 328
Cordon de l'umbilic entortillé autour de quelque partie du corps de l'enfant, cause quelquefois de grandes pertes de sang, par le détachement qu'il fait de l'arrierefaix, qui est tiraillé dans le temps de l'accouchement. 159. 332
Cordon de l'umbilic de l'enfant nouvellement né, comment doit être lié & retranché, 464
Cordon de l'umbilic a été trouvé noüé d'un veritable nœud aux enfans de plusieurs femmes accouchées par l'Auteur, 228
Cordon de l'umbilic qui est au dehors étant refrodi, & fortement comprimé par le corps ou par la tête de l'enfant qui reste trop long-temps au passage, l'y peut faire perir promptement, 284
Cornes de la Matrice, ce que c'est, 41
Cotiledons, ce que c'est, 42. 226.
Cotiledons ne se rencontrent pas en la Matrice de la femme, 42
Couronnement de la Matrice, ce que c'est, 143. 245
Curation de la maladie venerienne de la femme grosse peut être entreprise durant sa grossesse, 181

Curation de la maladie venerienne des petits enfans, comment se doit faire, 518

D

DELIVRE, *voyez* Arrierefaix.
Dents, leur douleur cause souvent flux de ventre aux petits enfans, 501
Descente, ou relaxation de Matrice, ses differences, ses causes & ses remedes, 172. 390
Descente de Matrice peut arriver à toutes sortes de femmes, & même aux filles, mais non point le renversement, qui ne peut jamais arriver qu'immediatement aprés l'accouchement, 392
Difference des os du squelet d'une femme d'entre les os de celuy d'un homme, 209
Difficulté d'uriner de la femme grosse, d'où elle procede, 138
Difficulté de respirer de la femme grosse, ses causes, 141
Difficultez de l'accouchement, d'où procedent, 260
Diuretiques doivent être évitez, quand il y a inflammation de Matrice, 422
Dormir moderé fortifie toutes les fonctions naturelles, 121
Douleurs de ventre & de reins ne sont pas toûjours signes que la femme grosse est en travail d'enfant, 96
Douleurs du dos, des reins, des hanches & des aînes, qui arrivent aux femmes grosses, d'où elles sont causées, 134
Douleur des mamelles des femmes grosses, ses causes, 137
Douleurs de l'accouchement cessent ordinairement dans les grandes pertes de sang, 161
Douleurs veritables de l'accouchement comment sont distinguées de celles qui sont fausses, 211
Douleurs de l'accouchement sont communes aux femmes & aux autres animaux, 237
Douleurs de l'enfantement sont plus grandes aux femmes qu'aux autres animaux, à cause que l'homme entre tous a la tête plus grosse, à proportion de son corps, 237
Douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, comment on y doit remedier, 502
Douleur des dents cause souvent flux de ventre aux petits enfans, 503

E

EAUX de l'enfant, leur origine, & leur nature, 212. leur usage, 220
Eaux de l'enfant ne procedent aucunement de son urine, 219
Eaux de l'enfant ne luy servent pas de nourriture dans le temps qu'il est dans la Matrice, comme quelques-uns croyent, 221
Eaux de l'enfant, leur trop grande abondance contribuë beaucoup à faire sortir le cordon de l'umbilic devant l'enfant, dans le temps de l'accouchement, 330
Eaux minerales sont tres-propres pour les hydropisies de Matrice, 179
Eaux minerales sont tres-convenables aux femmes qui sont sujettes à de frequentes suffocations de Matrice, 453.
Eaux minerales conviennent tres-bien aux femmes qui sont incommodées de fleurs blanches, 461
Enfant, quelles parties de son corps sont formées les premieres, 81
Enfant, en quel temps est tout-à-fait formé, 81
Enfant, en quel temps est animé, 83
Enfant mâle n'est pas plûtôt formé que la femelle, 81
Enfans jumeaux ne laissent pas de vi-

vre, quoyqu'ils soient de different sexe, 105
Enfans jumeaux, comment peuvent être distinguez de ceux qui pourroient avoir été engendrez par superfetation, 108
Enfans jumeaux, celuy qui naît le premier doit avoir le droit d'aînesse, 247.
Enfans qui naissent au huitiéme mois, vivent encore plûtôt que ceux qui naissent au septiéme, 204
Enfans sont d'autant plus robustes en naissant, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui est le neuviéme mois, 204. 236
Enfans qui naissent à six mois, & tous ceux qui naissent au dessous de ce terme, ne peuvent pas rester longtemps en vie, 206
Enfant n'urine aucunement durant tout le temps qu'il est dans la Matrice, 219
Enfans, s'ils sont plusieurs, chacun d'eux est contenu en ses membranes, & en ses eaux separément, 220. 226
Enfant change ordinairement sa premiere situation vers le huitiéme mois de la grossesse, 234
Enfans, s'ils sont plusieurs dans la Matrice, se nuisent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, qu'il y en a presque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaise situation dans le temps de l'accouchement, 236
Enfant mort en la Matrice, peut en être tiré autrement que le vivant, 271
Enfant mort en la Matrice, ses signes, 274
Enfant mort peut quelquefois rester en la Matrice durant des semaines entieres sans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de ses eaux, 276
Enfant qui se presente en mauvaise posture dans le temps de l'accouchement, par telle partie du corps que ce puisse être, depuis les épaules jusques aux pieds, doit être tiré par les pieds, 315
Enfant mort est quelquefois mis hors de la Matrice devant celuy qui est vivant, & quelquefois aussi le contraire arrive, sans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela, 325
Enfant hydropique est bien plus facilement tiré de la Matrice que celuy qui est monstrueux en grosseur, 341
Enfant nouveau-né, comment doit être traité, 464
Enfant nouveau-né, comment doit être nettoyé de ses excrémens, & la maniere de le bien emmailloter, 468
Enfant nouveau-né ne doit être couché dans le même lit de sa nourrice, de peur qu'elle ne le suffoque en s'endormant dessus, 476
Enfans, comment peuvent être preservez de devenir louches, tortus, bossus, ou boiteux, 522
Enflure variqueuse des jambes & des cuisses des femmes grosses, quelle en est la cause, 144
Enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse, ses causes, 179
Enflures de la partie honteuse de la femme grosse, sont tres-dangereuses, si elles procedent de l'inflammation qui est à la Matrice, 180
Enflure œdemateuse des jambes, & bouffissure de tout le corps, arrivent souvent aux femmes nouvellement accouchées qui ont eu de grandes pertes de sang, 388
Erreur, *voyez* abus.
Erysipele de la Matrice est mortel, 180

Excretions fetides & cadavereuses, qui sortent quelquefois de la Matrice, ne sont pas toûjours signes que l'enfant qui est dedans, soit mort, 277
Exemples admirables de deux femmes, dont l'une fut saignée quarante-huit fois durant une seule grossesse, l'autre quatre-vingt-dix fois, & qui n'ont pas laissé d'accoucher heureusement à terme d'enfans qui se portoient bien, 127
Exemple d'une femme qui avoit quatre ou cinq enfans vivans, & qui avoit eu en toutes ses grossesses ses menstruës jusques au sixiéme mois, 155
Exemple d'une femme accouchée à terme d'un enfant qui se portoit assez bien, quoyqu'elle eût eu un continuel flux de ventre durant tout le temps de sa grossesse, 151
Exemples de plusieurs femmes grosses qui sont mortes de perte de sang, avec leur enfant, pour n'avoir pas été accouchées, 162
Exemples de plusieurs femmes grosses qui avoient des descentes de Matrice, 174
Exemples de plusieurs femmes, qui ayant avorté dans le temps qu'elles avoient la fiévre, sont mortes trespeu de temps aprés, 196
Exemple de plusieurs femmes qui sont devenuës grosses, quoyqu'elles portassent dans ce temps un pessaire, 395
Exemple, *voyez* Histoire.
Exercice violent cause souvent l'avortement, 122
Extraction ou expulsion du faux germe est d'autant plus difficile que le corps étrange qui est contenu dans la Matrice, est petit, 349
Extraction de l'arrierefaix resté dans la Matrice, aprés que le cordon en est rompu, comment doit être faite, 251
Extraction de l'enfant mort en la Matrice, comment doit être faite, 342
Extraction de l'enfant mort ne doit être differée, à cause de l'inflammation de la Matrice, 343
Extraction de l'enfant mort, ne doit être faite avec les crochets par le Chirurgien, que quand ses mains ne sont pas suffisantes, 346
Extraction de la mole & du faux-germe, comment doit être faite, 347

F

FAUX-GERMES, comment sont distinguez des moles, 111
Faux-germes, ont été de vrais germes dans les premiers jours de la conception, 112. 347
Faux germes sont effectivement de petits arrierefaix, 112. 347
Faux-germe, comment doit être tiré de la Matrice, 347
Faux germes causent souvent à la femme de grandes pertes de sang, 158 359
Fecondité, ses signes, 52
Fecondité miraculeuse arrivée à *Sara* femme d'*Abraham* dans une extréme vieillesse, 55
Femmes sont sujettes à toutes les indispositions des hommes. & à une infinité d'autres dont ils sont exempts 51
Femmes ne sont ordinairement en parfaite santé, que lorsqu'elles sont bien reglées en l'évacuation naturelle de leurs menstruës, 49. 426. 460
Femmes sont beaucoup plus incommodées dans le temps de leur grossesse que les autres animaux, 117
Femmes grosses ont quelquefois leurs menstruës, 72. 155

Femme grosse, comment se doit gouverner durant tout le cours de sa grossesse, 117
Femme qui a descente de Matrice ne doit être serrée dans ses habits, 175
Femmes steriles sont toûjours plus valetudinaires que les autres, 58
Femmes steriles ont l'orifice interne de la Matrice plus petit & plus grêle que les autres, 177
Femmes grosses sont tres-sujettes à faire des faux pas, à cause de l'éminence de leur ventre, qui les empêche de voir à leurs pieds, 194
Femme grosse, comment se doit gouverner quand elle est à terme, 197
Femme grosse, comment se doit gouverner quand elle est en travail, 237
Femme, comment doit être aidée en l'accouchement naturel, quand elle a un ou plusieurs enfans, 243
Femmes qui usent du coït peu de jours aprés être accouchées, ont leurs vuidanges bien plus long-temps que celles qui s'en abstiennent, 414
Femmes qui accouchent des garçons, endurent ordinairement plus de mal que celles qui font des filles, 237
Femmes qui n'ont pas reglément leurs menstruës, & celles qui ont souvent des pertes de sang, sont en danger qu'il ne leur vienne quelque *cancer* à la Matrice, 426. 428
Figure de l'enfant en la Matrice, *voyez* Situation de l'enfant,
Filet de la langue des enfans nouveaunez, le moyen de le bien couper, 491
Filet mal coupé peut causer une hémorragie mortelle à l'enfant, 492
Filles peuvent avoir des descentes de Matrice aussi-bien que les femmes, 392. 397
Filles n'ont pas ordinairement de fleurs blanches avant l'âge de puberté ; mais elles peuvent quelquefois avoir avant ce temps des gonorrhées virulentes, 460
Fleurs blanches ce que c'est: leurs causes, leurs signes, 457
Fleurs blanches, comment sont distinguées de la gonorrhée virulente & du flux d'humeurs qui vient des ulceres de la Matrice, 457
Fleurs blanches, tres-peu de femmes en sont tout à-fait exemptes, 459
Fleurs blanches inveterées, leur source, quoyqu'épuisée pour un temps, ne se peut pas toûjours entierement tarir, 463
Fleurs blanches procedent du propre corps de la Matrice, 37
Fleurs blanches sont souvent cause de la sterilité de la femme, 58. 460
Fleurs blanches requiérent pour leur curation l'usage des remedes generaux, avant l'application des particuliers à la Matrice, 61
Fleurs blanches peuvent être cause de la génération des moles, des faux-germes, & des hydropisies de Matrice, 65
Fleurs blanches sont quelquefois cause de l'avortement, 190
Flux de ventre de la femme grosse, ses causes, 149
Flux de ventre met la femme grosse en grand danger d'avorter, 150. 188
Flux de ventre dure quelquefois deux ou trois mois à la femme grosse, sans la faire avorter, & se guerit incontinent aprés l'accouchement, 151
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, ses causes, 430
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, cause suppression des vuidanges, 430
Flux de ventre des petits enfans, ses

causes, & les remedes qui y conviennent, 504
Flux menstruel arrive quelquefois à la femme grosse iusques au cinquiéme mois de sa grossesse, 155
Flux menstruel de la femme grosse, en quoy est different de la perte de sang, 156. 158
Flux menstruel, *voyez* menstruës.
Flux de sang, *voyez* sang.
Flux muliebre, *voyez* fleurs blanches.
Fœtus, quelles parties de son corps sont les premieres formées, 81
Fœtus, en quel temps est entierement formé, 81
Fœtus, en quel temps est animé, 83
Fœtus avortons, pour quelles causes ils sont quelquefois beaucoup plus petits qu'ils ne devroient être au temps que les femmes les rendent, 80
Fœtus, voyez enfant.
Foiblesse des enfans nouveau nés, ses causes, & le moyen d'y remedier, 480
Fondement clos de l'enfant nouveau-né, le moyen d'y remedier, 489
Fontaine de la tête de l'enfant nouveau-né, ce que c'est, 487
Formation de l'enfant, en quel temps est tout-à-fait achevée, 81

G

GALLES qui viennent à la tête & à la face des petits enfans, leur cause, & le moyen d'y remedier, 510
Galle de la tête des petits enfans est mauvaise comme signe, mais elle peut être bonne comme cause, 511
Generation, ce que c'est, & les conditions qui y sont requises, 75
Generation successivement réïterée, rend les animaux immortels, 75
Generation, de quelle maniere elle se fait, 77
Geniture, ce que c'est, 78
Germe, *voyez* faux-germe.
Gonorrhée virulente, les signes qui la font distinguer, 458
Grossesse, ce que c'est, ses signes, & les differences de la vraye & de la fausse, 91
Fausse Grossesse, ses differentes causes, 91
Fausses Grossesses arrivent principalement aux femmes qui ne sont pas bien reglées en l'évacuation de leurs menstruës, 95

H

HEMORRHOÏDES qui arrivent aux femmes grosses, leur cause, 147
Hemorrhoïdes qui arrivent aux femmes accouchées, leur remede, 399
Hernies du ventre, arrivent quelquefois aux femmes pour se serrer trop le corps dans leurs habits durant le temps de leur grossesse, 126
Hernies du ventre qui restent quelquefois aux femmes aprés l'accouchement, leurs causes, & les remedes qui y conviennent, 431
Hernie du ventre, la Matrice, & l'enfant y peuvent être poussez dans le temps de la grossesse, 432
Hernie comment peut être distinguée de certaines tumeurs qui viennent quelquefois aux lévres de la vulve des femmes, 180
Hernie charnuë ne se rencontre pas aux petits enfans, ni la variqueuse, 509
Hernie aqueuse des petits enfans se guerit ordinairement avec l'âge, 509
Histoire d'une femme qui porta son enfant hors de son ventre dans une hernie ventrale durant tout le temps de sa grossesse, lequel on tira

ensuite par l'operation cesarienne, 432.

Histoire d'un homme boiteux de naissance, qui n'avoit que trois enfans mâles, qui nâquirent aussi tous trois boiteux, 44

Histoire notable d'une fille de dix-sept ans, qui n'étoit aucunement perforée, à laquelle l'Auteur fit l'operation convenable à ce vice de conformation, 60

Histoire de la naissance de l'Auteur, qui est venu au monde ayant la pepetite verole, 66

Histoire de plusieurs femmes, qui aprés avoir été penduës, ont été trouvées grosses d'enfant, contre le sentiment de ceux qui les avoient visitées avant qu'elles eussent été executées à mort, 71

Histoire de plusieurs femmes qui ont été traitées comme hydropiques par des Medecins, quoy qu'elles fussent seulement grosses d'enfant, 73.

Histoire tres remarquable de la femme de Monsieur *Duvieux* Maître Chirurgien Juré à Paris, qui nonobstant qu'elle ait été hydropique pendant neuf ans entiers, n'a pas laissé de devenir grosse durant ce temps par quatre fois, & d'accoucher heureusement à terme d'enfans vivans, 73

Histoire d'une femme qui aprés avoir crû être grosse durant dix mois entiers, ne vuida seulement au bout de ce temps que des eaux, & quelques vents, qui étoient enfermez en sa Matrice,

Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés sa mort un petit *fœtus* de trois mois, qu'on prétendoit avoir été engendré dans le *tuba uteri*. 86

Histoire de Madame la Presidente de *Nesmond*, qui eut une fausse grossesse durant un an & demi, 94

Histoire d'une femme grosse de six mois, qui avoit l'orifice interne de sa Matrice dilaté à y mettre l'extrémité du doigt, & qui ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme, & d'en accoucher assez heureusement, 96

Histoire d'une autre femme grosse, qui un mois entier avant que d'accoucher, avoit l'orifice interne de sa Matrice dilaté de la largeur du pouce, 214

Histoire de plusieurs hommes, qui n'ayant que le testicule gauche, n'ont pas laissé d'engendrer des enfans mâles aussi bien que des femelles, 101

Histoire de plusieurs femmes qui ont fait plusieurs enfans à la fois, & d'une Comtesse d'Hollande qui en fit 365. en une seule fois, 103

Histoire de quelques femmes qui étant grosses de moles, ressentoient des mouvemens extraordinaires dans le ventre, 113

Histoire de plusieurs enfans monstrueux qui n'avoient point de cerveau ni de col, 114. 115

Histoire d'une femme, qui par une subite frayeur qu'elle eut de la mort inopinée de son mari, accoucha au terme de huit mois d'un enfant, auquel il est resté un continuel tremblement des deux mains, comme avoit sa mere lorsqu'elle accoucha de luy, 125

Histoire d'une femme grosse de six mois, qui eut plusieurs accidens fâcheux causez d'un violent effort que reçut un des ligamens larges de la Matrice, par un faux pas qu'elle fit, 135

Histoire de la femme d'un Avocat, qui ensuite d'une violente colique

nephretique, accoucha au septiéme mois de sa grossesse d'un enfant mort, 135
Histoire d'une femme qui ne croyant pas être grosse, à cause qu'elle avoit ses menstruës, obligea son Medecin de luy ordonner plusieurs remedes pour quelque incommodité qu'elle ressentoit, lesquels la firent avorter d'un enfant de trois mois, 155
Histoire remarquable de la sœur de l'Auteur, qui mourut d'une grande perte de sang, pour n'avoir pas été accouchée d'assez bonne heure, 162.
Histoire de plusieurs femmes qui avoient des hydropisies de Matrice, 178.
Histoire de plusieurs femmes grosses, qui ayant des hydropisies de Matrice, ont vuidé beaucoup d'eau tout d'un coup, plusieurs mois devant que d'accoucher, 178
Histoire d'une vieille Dame Lorraine qui avoit depuis vingt-cinq ans une tumeur grosse comme les deux poings à la lévre gauche de sa vulve, laquelle luy fut ouverte avec heureux succés, 181
Histoire de plusieurs femmes qui ont été heureusement traitées de la maladie venerienne durant leur grossesse, 184. 185. 185
Histoire d'une femme qui eut de tres-grands accidens, causez par la retention de l'arrierefaix dans la Matrice, ensuite d'un avortement, 256
Histoire d'une femme qui fut accouchée de deux enfans en une fois, dont l'un étoit mort, & l'autre étoit vivant; ce qui avoit donné sujet de contestation entre cette femme, qui assûroit que l'enfant qu'elle portoit en son ventre étoit vivant, à cause des mouvemens qu'elle y sentoit, & sa Sagefemme qui soûtenoit le contraire, a cause des excrétions fetides & cadavereuses qui sortoient de la Matrice de cette femme, lesquelles procedoient de l'autre enfant qui étoit mort, 277
Histoire d'une femme qui eut une extraordinaire chûte de Matrice, dans le temps de son accouchement, 291
Histoire remarquable de la mort de la femme de Monsieur *Poupar*, Maître Chirurgien Juré à Paris, arrivée pour n'avoir pas été secouruë assez à temps comme il étoit requis, dans son accouchement, où son enfant se presentoit par le côté de la tête, 299.
Histoire d'un enfant qui étoit extraordinairement hydropique dans le ventre de sa mere, & la maniere dont il en fut tiré, 304
Histoire d'une femme qui mourut en convulsion avec deux enfans dans le ventre, en la presence de son propre pere & de son mari, qui, quoy qu'ils fissent tous deux profession particuliere des accouchemens, la laisserent mourir sans la secourir par l'accouchement. 337
Histoire d'une femme qui étant reduite à l'agonie par de violentes convulsions, fut preservée de la mort par l'accouchement, 338
Histoire de Madame de *Saint Ju*, qui mourut en convulsion, pour n'avoir pas été secouruë assez à temps dans son accouchement, 338
Histoire d'une femme qui assûroit faussement qu'on luy avoit tiré son enfant du ventre par l'operation cesarienne, 355
Histoire d'Edoüard IV. Roy d'Angleterre, qui fut tiré du ventre de sa mere vivante par l'operation cesarienne, dont elle mourut ensuite, 359.
Histoire pitoyable d'une pauvre femme

me miserablement tuée par un ignorant Chirurgien en luy voulant tirer son enfant hors du ventre, 369

Histoire d'une femme nouvellement accouchée, qui pensa mourir d'une grande perte de sang, qui n'étoit entretenuë que par une grande cólique, causée de la retention de quantité d'excrémens endurcis, & de beaucoup de vents, qui étoient dans les intestins, 386

Histoire d'une femme qui mourut une heure & demie aprés être accouchée, pour n'avoir pas promptement remedié à une chûte de Matrice qui luy arriva incontinent aprés son accouchement, 392

Histoire de la femme d'un Chirurgien qui mourut par l'ignorance d'un autre Chirurgien qui luy avoit tiré fortement le corps de la Matrice, dont elle avoit une descente, pensant que ce fût un corps étrange qu'il vouloit extirper, 353

Histoire d'une femme qui eut durant quatre ans une issuë involontaire de l'urine, ensuite d'un mauvais accouchement, & qui mourut au bout de ce temps, 403

Histoire de la femme d'un Avocat, qui ensuite d'un avortement eut la Matrice scyrrheuse, & d'une grosseur prodigieuse durant plus de huit mois, laquelle ne laissa pas d'en guerir parfaitement, 424

Histoire de plusieurs femmes qui furent heureusement délivrées de faux-germes, qui les avoient mises en grand danger de la vie, 351 352.

Histoire tres-remarquable d'une fille, qui depuis l'âge de seize ans jusques à celuy de vingt-trois, a continuellement porté sa Matrice chûte d'une grosseur prodigieuse, 397

Histoire d'une Dame qui ayant un abscés au rein, souffrit presque tous les jours durant deux ans entiers de grandes suffocations, de la même maniere que si leur cause eut procedé de la Matrice, 451

Histoire d'une femme, qui quoy qu'elle fût surprise au second mois de sa grossesse, d'une si forte passion hysterique & de convulsions, qu'elle en tomba en une espece d'apoplexie qui dégenera en paralisie, porta neantmoins son enfant vivant jusques à terme, & en accoucha tres-heureusement, 452

Histoire de trois petites filles qui avoient chacune une gonorrhée virulente, que leurs meres qualifioient de fleurs blanches, 457

Histoire de plusieurs enfans qui furent étouffez par leurs nourrices, qui s'étoient endormie sur eux en leur donnant à teter. 476

Histoire d'un enfant qui mourut de flux de sang le même jour qu'un Chirurgien luy eut imprudemment coupé le filet de la langue, 492

Histoire d'un enfant qui mourut aprés l'ouverture d'un apostême de l'umbilic, 497

Hydrocelles des petits enfans se guerissent ordinairement avec l'âge, 509.

Hydrocephale, ce que c'est, 488

Hydropisie de Matrice, ce que c'est, 185. ses differences, ses causes & ses signes, 176

Hydropisie de Matrice survient quelquefois à la femme grosse d'enfant, 177.

Hydropisie de Matrice peut bien succeder à la generation de l'enfant; mais non point la generation de l'enfant à l'hydropisie de Matrice, 178.

Hydropisie du ventre de l'enfant empêche quelquefois sa sortie de la

Matrice, 303
Hymen, 38

J.

INFLAMMATION de la Matrice ne doit pas faire differer l'extraction de l'enfant mort qui la cause, 342
Inflammation des lévres externes de la vulve est souvent un effet & une communication de celle qui est au dedans de la Matrice, laquelle est tres-dangereuse, 180
Inflammation des mamelles de la femme nouvellement accouchée, ses causes & le moyen d'y remedier, 434.
Inflammation du nombril des enfans nouveau-nés, ses causes, le moyen d'y remedier, 495
Inflammation des aînes & des cuisses des petits enfans, sa cause & le moyen d'y remedier, 498
Injections d'eaux astringentes dans la Matrice sont souvent nuisibles aux femmes qui ont des fleurs blanches, si elles usent mal à propos de ces injections, 462
Instrumens propres à faire l'extraction de l'enfant mort ne doivent être mis en usage par le Chirurgien que quand ses mains ne sont pas suffisantes, 346
Instrumens propres à tirer l'enfant mort ne doivent pas être mis en la main d'un ignorant, 368
Instrument nommé *Tire tête*, inventé par l'Auteur, pour faire extraction de l'enfant mort, la maniere de se servir de cet instrument, 365
Jumeaux ne laissent pas de vivre, quoy que de different sexe, 105
Jumeaux comment peuvent être distinguez des enfans qui pourroient avoir été engendrez par superfetation, 108
Jumeaux sont separez l'un de l'autre dans la Matrice, par le moyen de leurs membranes & de leurs eaux qu'ils ont chacun en particulier, 220. 226.

L

LAIT aux mamelles de la femme n'est pas toûjours un signe certain qu'elle est grosse ou accouchée, 92
Lait des mamelles ne se peut évacuer par la Matrice, 412
Lait est fait de chyle & non de sang, 437.
Lait seul suffit pour la nourriture de l'enfant nouveau-né durant les premiers mois, 474
Lait nouveau de douze ou quinze jours est preferable à celuy de trois ou quatre mois pour nourrir l'enfant nouveau-né, 526
Lait recemment trait a en soy certains esprits subtils qui s'évaporent quand il est vieux, 475
Lait échauffé de la nourrice peut causer des pustules aux fesses & aux cuisses de l'enfant, & donner à cause de cela quelque soupçon de malignité venerienne, 518
Lait de vache convient au flux dysenterique, 154
Ligamens de la Matrice sont quatre, 25.
Ligamens ronds de la Matrice causent quelquefois les stupeurs & douleurs que les femmes sentent aux aînes & aux cuisses, durant la grossesse, 26

M

MALADIES des femmes different grandement de celles des hommes, 52
Maladie venerienne des femmes grosses, comment se communique à leur enfant, 181
Maladie venerienne de la femme gros-

se, nature ne peut pas preserver l'enfant de la malignité de ce venin, quoyqu'elle puisse corriger d'autres défauts des peres & meres, 182
Maladie venerienne est toute d'une même espece dans son essence, & n'est distinguée que par ses differens degrez, 182
Maladie venerienne, sçavoir si la femme en peut être traitée durant la grossesse, 183
Maladie venerienne des petis enfans, ses causes, & le moyen d'y remedier, 518
Maladie aiguë qui survient à la femme grosse la met en grand danger d'avorter, ou même de mourir, comme il est arivé à l'Imperatrice, 187
Mamelles, leur inflammation, 434. leurs apostêmes, 439
Mamelles dont les bouts sont écorchez ou ulcerez, ou tout-à-fait emportez, comment on y doit remedier, 443
Mamelles de la bonne nourrice, comment doivent être, 527
Maniere de secourir la femme grosse qui a une grande perte de sang, 158
Maniere de secourir la femme quand elle commence d'être en travail d'enfant, 237
Maniere de secourir la femme en son accouchement quand elle a un ou plusieurs enfans, 243
Maniere de delivrer la femme de son arrierefaix en l'accouchement naturel, 248
Maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice, aprés que le cordon est rompu, 251
Maniere de secourir la femme en l'accouchement laborieux & difficile, & en celuy qui est contre nature, 259
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente un ou deux pieds les premiers, 280
Maniere de mettre la tête de l'enfant dans une bonne situation, quand on le tire par les pieds, 283
Maniere de tirer la tête de l'enfant separée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice, 285
Maniere d'aider la femme dans son accouchement, quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le corps de la Matrice en dehors, 285
Maniere de faire extraction de l'enfant, quand venant la tête la premiere il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment, 292
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le côté de la tête, comme aussi en celuy où il vient la face la premiere, 297
Maniere d'accoucher la femme quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, aprés que la tête est entierement sortie, 302
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant presente une ou deux mains avec la tête, 307
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente une ou deux mains seules, 309
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente les pieds & les mains ensemble, 313
Maniere de tirer l'enfant, quand il presente les genoux, 316
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente l'épaule, le dos, ou le cul, 318
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente le ventre, ou la poitrine, ou le côté, 321

Maniere d'accoucher la femme, quand il y a plusieurs enfans qui se presentent en mauvaise posture, 324
Maniere d'accoucher la femme, quand le cordon de l'umbilic sort devant l'enfant, 328
Maniere d'accoucher la femme, quand l'arrierefaix se presente le premier, ou est tout à fait sorti, 331
Maniere de secourir la femme en l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang, ou de convulsion, 334
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydropique & monstrueux, 339
Maniere de faire extraction de l'enfant mort dans la matrice, 342
Maniere de faire extraction de la mole & du faux-germe, 347
Maniere de faire l'operation cesarienne aprés que la femme est morte, 360. 361
Maniere de remedier aux contusions & déchirures des parties exterieures de la matrice, causées par l'accouchement, 399
Maniere de bien couper le filet de la langue à l'enfant nouveau-né, 490
Marques rouges du visage, avec lesquelles plusieurs enfans naissent, ne procedent pas de l'envie que leurs meres ont eu de boire du vin, comme on croit ordinairement, 65
Matrice est cause de la plûpart des maladies des femmes, 1
Matrice, sa description, 17
Matrice est l'égoût de toutes les impuretez du corps de la femme, 26
Matrice est tres-mince dans les derniers mois de la grossesse, 19 20.
Matrice, sa membrane propre est la plus épaisse de toutes celles des autres parties du corps quand la femme n'est pas grosse, 24
Matrice, sa substance devient si mince dans la grossesse, qu'on a vû quelquefois des femmes à qui elle s'étoit crevée, à cause de sa trop grande distension, 23
Matrice reçoit du sang des arteres seulement, & non pas des veines, 24
Matrice, selon *Platon*, est semblable à un animal sans raison, 25
Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, 41. 102. 233
Matrice de la plûpart des autres animaux est partagée en deux parties, & en plusieurs cellules, 41. 102. 233
Matrice embrasse toûjours tres-étroitement ce qu'elle contient, & ne laisse jamais aucun vuide dans sa capacité, 107
Matrice ne peut rien souffrir de contenu dans sa capacité aprés l'accouchement, 408
Matrice a été entierement extirpée à quelques femmes sans en mourir, au rapport d'*Aëtius*, & de *Paul Æginete*, 393
Meconium, ce que c'est, 470
Membrane *allantoïde* ne se trouve jamais au *fœtus* humain, 217
Membranes de l'enfant sont seulement deux, qui sont contiguës l'une à l'autre, sçavoir le *chorion* & l'*amnios*, 216
Membranes de l'enfant, leur description, 215. 216
Membranes de l'enfant se rompent toûjours au devant de la tête en l'accouchement naturel, 203
Membranes de l'enfant ne sont rompuës en l'accouchement naturel par le pietinement de ses pieds, comme on croit ordinairement, 203
Membranes de l'enfant resistent à l'attouchement, & paroissent au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs de l'accouchement sont plus ou moins fortes, 213

Membranes de l'enfant se presentent les premiers au passage dans le temps de l'accouchement, 216
Menstruës ou sang menstruel, ce que c'est, 46
Menstruës, qui paroissent quelquefois à la femme grosse, viennent des vaisseaux qui se terminent à l'orifice interne de la Matrice, 24. 160
Menstruës ne paroissent qu'à la femme & non aux autres animaux, excepté certaines guenons, 46
Menstruës n'ont aucune malignité, si la femme est saine, 47. 54
Menstruës, differentes opinions touchant leur évacuation periodique, 48
Menstruës, de quels vaisseaux elles procedent, quand la femme n'est pas grosse, 47
Menstruës paroissent quelquefois aux femmes grosses, 72. 155
Menstruës sont entierement supprimées, ou coulent tres-peu, & sans regle, quand la Matrice est scyrrheuse, 424
Mois, *voyez* menstruës.
Mole ce que c'est, 109. ses signes, 112
Mole ne peut être engendrée sans l'usage du coït, 109
Moles procedent toûjours des faux-germes, 94. 347
Moles restent tres-rarement en la Matrice aprés le terme de l'accouchement, 94
Moles sont appellées faux-germes, quand la Matrice s'en décharge avant le deuxiéme ou le troisiéme mois, 94
Moles ne s'engendrent que dans la matrice de la femme, 111
Moles demeurent quelquefois durant toute la vie de la femme dans la matrice, & la font certainement mourir s'il ne s'en fait qu'une même chair avec la substance de la matrice, 117. 349
Mole, comment son extraction doit être faite, 347
Mouvement de l'enfant, en quoy est different de celuy de la mole, 92. 113
Mouvement de l'enfant se sent quelquefois dés le deuxiéme mois de la grossesse, & même encore plûtôt, 92
Mouvement de l'enfant mâle ne se sent pas plûtôt que celuy de la femelle, 93
Mouvement circulaire du sang, comment se fait aux parties inferieures du corps, 144
Mouvement violent, de telle nature qu'il soit, est capable d'exciter l'avortement à la femme grosse, 189
Moyen, *voyez* maniere.
Mules engendrent par fois, quoyque tres-rarement, 53

N

NAISSANCE de l'enfant au septiéme mois participe plus de l'avortement que de l'accouchement naturel, 205
Nature peut bien corriger quelques défauts des peres & des meres, & en preserver leurs enfans, mais non point du venin de la maladie venerienne, 182
Nature ne peut être assujettie aux loix que les hommes peuvent faire, pour limiter les differens termes de l'accouchement, 206
Nimphes de la matrice, ce que c'est, 30
Nombril, *voyez* umbilic, & cordon de l'umbilic,
Nourrice, quelles conditions luy sont necessaires, 510
Nourrice peut user du coït, pourvû que ce soit avec son mary, & tres-moderément, 529

Remedes appliquez sur les mamelles où il y a inflammation, ne doivent avoir aucune astriction 435
Renversement entier de la Matrice ne peut jamais arriver qu'incontinent aprés l'accouchement, 392
Rougeole des petits enfans, sa cause, & le moyen d'y remedier, 512

S

SAGEFEMME doit laisser percer les eaux de l'enfant d'elles-mêmes, quand l'accouchement est naturel, 241.
Sagefemmes doivent faire secourir par le Chirurgien le plûtôt qu'elles pourront la femme dans son accouchement, quand l'enfant se presente en toute autre posture que dans la naturelle, 242
Saignée, sçavoir si elle convient à la femme qui a une suffocation de Matrice, 455
Saignée est le principal remede pour l'inflammation de Matrice, 422
Saignée du bras est preferable à celle du pied pour l'inflammation de Matrice, 419
Saignée est tres-convenable aux femmes qui sont sujettes à tomber en convulsion dans le temps de leur accouchement, & doit être faite aussi-tôt qu'elles commencent d'être en travail, 339
Saignée seroit souvent plus utile aux femmes dans les premiers mois de la grossesse, que d'être differée, comme on fait ordinairement, jusqu'aprés le quatriéme mois, 126
Saignée est souvent tres-utile à la femme qui est en travail d'enfant, 239
Saignée est tres-utile à la femme grosse qui s'est blessée, 295
Saignée du pied n'est pas convenable dans le commencement de la curation du scyrrhe de la Matrice, 425
Sang menstruel, ce que c'est, 46
Sang menstruel n'a aucune qualité maligne, & ne differe point de celuy qui est au reste du corps de la femme, si elle est saine, 47. 54
Sang menstruel, la cause de son évacuation periodique, 48
Sang menstrueul, quels vaisseaux servent à son évacuation, quand la femme n'est pas grosse, 47
Sang menstruel qui paroît quelquefois à la femme grosse, de quels vaisseaux il sort, 24. 158
Perte de sang qui arrive à la femme grosse, en quoy differe du flux menstruel, 156. 158
Perte de sang qui arrive à la femme grosse, ses causes, & le moyen d'y remedier, 158
Perte de sang de la femme grosse la fait souvent avorter, 189
Perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée, ses causes, & les remedes qui y conviennent, 384
Caillots de sang venant à être expulsez de la Matrice aprés y avoir fait quelque séjour, sont souvent pris par les gardes ignorantes pour des faux-germes ou pour des portions de l'arrierefaix, 408
Sang des vaisseaux umbilicaux ne doit jamais être repoussé dans le ventre de l'enfant nouveau né, 467. 483
Sang superflu est journellement déchargé dans l'intestin *duodenum* par le canal hepatique, 470
Sang menstruel, son residu n'est pas cause de la petite verole des petits enfans comme quelques-uns croyent, 515.
Sang des femmes est plus sujet à se fermenter de temps en temps que celuy des hommes, 451
Scyrrhe de la Matrice degenere souvent

vent en *cancer*, ses causes, ses signes, 423
Section cesarienne ne doit jamais être faite qu'aprés la mort de la femme, 352. 359.
Semence, ce que c'est, 42
Semence est cause par sa qualité de la generation des differens sexes, 41
Semence masculine & feminine se rencontre en l'homme & en la femme, 42.
Semence & sang menstruel, comment sont principes de la generation, 42
Semence est engendrée du seul sang des arteres, & non de celuy des veines, 43. 100
Semence procede de toutes les parties du corps selon Hypocrate, 43
Semence contient en elle par puissance la forme & l'idée de toutes les parties du corps, 43. 65
Semence est plus abondante en l'homme, à proportion de son corps, qu'en tous les autres animaux, 45
Semence n'est pas un excrement, 45
Semences sont souvent corrompuës par une trop grande abondance de sang menstruel, qui en cause l'effluxion ou la generation d'un faux-germe, 79
Sexe de l'enfant n'est point déterminé dans le temps de la conception par l'influence de la Lune, 100
Sexe de l'enfant ne peut pas être connu lorsqu'il est au ventre de la mere, 101.
Sexes, leur diversité est requise en toute generation parfaite, 76
Signes de la fecondité & de la sterilité des femmes, 52
Signes de la conception, 67
Signes pour connoître les differens temps de la grossesse, 95
Signes pour connoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, ou qu'elle a plusieurs enfans, 98
Signes pour connoître & distinguer les enfans jumeaux d'avec ceux qui pourroient avoir été engendrez par superfetation, 108
Signes de la mole, 109. 112
Signes pour connoître si le sang qui sort quelquefois de la Matrice de la femme grosse, vient de quelque évacuation menstruelle, ou si c'est une veritable perte de sang, 155. 158.
Signes pour connoître l'hydropisie de Matrice, 177
Signes pour connoître l'avortement prochain, 192
Signes qui precedent, & qui accompagnent l'accouchement naturel, 211.
Signes de l'accouchement contre nature, 280
Signes qui font distinguer le corps de l'arrierefaix d'avec celuy de la Matrice, quand il arrive qu'il y est resté aprés l'accouchement, à cause que le cordon en est rompu, 252
Signes qui font connoître que l'enfant est vivant, ou mort dans la Matrice, 273
Signes qui font connoître que l'enfant se doit certainement presenter en quelque mauvaise posture dans le temps de l'accouchement, 280
Signes de bonnes & loüables vuidanges de la Matrice, 415
Signes du scyrrhe de la Matrice, 423
Signes du *cancer* de la Matrice, 427
Signes de la suffocation de Matrice, 452.
Signes qui font connoître que les dents des petits enfans sont prêtes à percer, 502
Signes de la petite verole, 513
Signes qui font connoître si l'enfant qui a la maladie venerienne, l'a apportée en naissant, ou si c'est sa nour

Dddd

rice qui la luy a communiquée, 58.
Situation de l'enfant dans la Matrice, selon les differens temps de la grossesse, 123. 232
Situation naturelle en laquelle l'enfant doit venir au monde, 206
Situation mauvaise de l'enfant est la cause la plus frequente de la difficulté de l'accouchement, 280
Situation premiere de l'enfant est ordinairement changée vers le huitiéme mois de la grossesse, 123 234
Situation que doit avoir la femme, lorsqu'elle est prête d'accoucher, 244.
Situation en laquelle le Chirurgien doit mettre la femme, quand il veut faire extraction de l'enfant par l'operation de la main, 272
Sortie de l'enfant doit être laissée à l'œuvre de nature bien reglée, 122
Sortie du cordon de l'umbilic avant l'enfant le met en grand danger de la vie, 328
Sortie de l'arrierefaix avant l'enfant est souvent cause de sa mort, 331
Sterilité de la femme, ses signes & ses causes, 52
Sterilité de la femme est beaucoup plus frequente que l'impuissance de l'homme, 52
Sterilité rend la femme tres-souvent valetudinaire, 58
Sterilité est quelquefois guerie par le moyen de l'âge, qui change le temperament de la femme, 58
Sterilité naturelle est incurable, si le défaut est grand, 59
Suffocation de Matrice, ce que c'est, 447. ses veritables causes, 448
Suffocation de Matrice a coûtume de revenir par accés, 448
Suffocation de Matrice cause plus de peur qu'elle n'est dangereuse, 452
Suffocation de Matrice se peut tres-bien comparer à la puissance que *Prothée* avoit de se changer en plusieurs differentes formes, 447
Superfetation, ce que c'est, 105. ses signes, 108
Superfetation peut bien être évitée, mais non pas la generation des jumeaux, 109
Suppression d'urine qui arrive à la femme grosse, sa cause, 138
Suppression des menstruës ne peut pas souvent faire reconnoître precisément le temps de la grossesse de la femme, 205
Suppression des vuidanges, quels accidens elle cause à la femme nouvellement accouchée, 416
Suppression des vuidanges qui doivent être évacuées aprés l'accouchement, est beaucoup plus préjudiciable à la femme que la suppression des menstruës ordinaires, 417
Suppression des vuidanges, quelles sont ses causes, 417
Substance de la Matrice devient d'autant plus mince qu'elle s'étend dans la grossesse, 19

T

TEMPS de la grossesse de la femme n'est pas toûjours connu par le grande tumeur de son ventre, 97
Temps de la grossesse de la femme ne peut pas être certainement connu par la seule suppression de ses menstruës, 205
Temps de l'accouchement, ses differences, 204. 205
Tête de l'enfant nouveau-né dont les sutures sont trop ouvertes, ne doit pas être trop comprimée, 487
Tête de l'enfant mort doit être tirée toute entiere, sans la dépecer, autant qu'il est possible, 294
Tête de l'enfant mort ne fait pas si bien le passage des autres parties de

son corps, à cause de sa mollesse, que quand l'enfant est vivant, 302
Testicules des femmes, leur composition differentes de ceux des hommes, 9.
Testicule gauche est aussi disposé à la production d'un enfant mâle, qu'à celle d'une femelle, 100
Testicule droit d'une femme morte ensuite d'une hydropisie de Matrice, trouvé d'une grosseur prodigieuse, 11
Testicules des femmes sont pleines de petits œufs, dont l'enfant est engendré (à ce que s'imaginent quelques modernes) comme le poulet l'est de l'œuf d'une poule, 10
Testicules des femmes ont souvent quelque vice de conformation, 11
Toux qui arrive à la femme grosse, ses differentes causes, 141
Toux violente fait souvent avorter la femme grosse, 141
Tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, leurs differentes causes, & les remedes qui y conviennent, 404
Tranchées & douleurs de ventre qui viennent aux enfans nouveau-nés, leurs causes & les moyens d'y remedier, 493
Tumeur du nombril de l'enfant nouveau-né, apppellée *exomphale*, sa cause, & le moyen d'y remedier, 495.
Tumeur qui est quelquefois audessus de la tête de l'enfant qui vient de naître, sa cause, & le moyen d'y remedier, 484

V

VAGINA, *voyez* col de la Matrice,
Vaisseaux spermatiques, appellez préparens, leur description, 7
Vaisseaux déferens, autrement dits éjaculatoires, leur description, 11
Vaisseaux de la Matrice sont beaucoup plus amples qu'à l'ordinaire, dans le temps de la grossesse, 9. 384
Vaisseaux de la Matrice qui sont ouverts dans le temps de l'accouchement, ne se renferment point qu'aprés qu'elle a été vuidée de tout ce qu'elle contenoit, 159. 327. 332
Vaisseaux umbilicaux, leur nombre, 227.
Varices qui arrivent aux jambes & aux cuisses des femmes grosses, quelle en est la cause, 144
Veine umbilicale est unique au cordon de l'enfant, 227
Veine umbilicale n'a point de valvules, 230
Ventre des femmes devient plus ridé aprés leur accouchement qu'il ne feroit, quand elle se serre trop le corps dans leurs habits durant la grossesse, 125
Ventre de la femme ne doit être aucunement serré par ses vêtemens, dans le temps de l'accouchement, 238.
Ventre de la femme qui a une descente de Matrice, ne doit être comprimé par aucun bandage, 398
Ventositez contenuës dans l'estomac augmentent beaucoup la difficulté de respirer en la suffocation de Matrice, 449
Verole grosse, *voyez* maladie venerienne.
Petite verole des enfans, ses causes, & le moyen d'y remedier, 512
Vers s'engendrent quelquefois dans la Matrice, où il y a ulcere chancreux, 427
Vessie de l'urine devient épaisse à mesure qu'elle se contracte en se vuidant, comme fait la Matrice, 20
Vuidanges qui coulent de la Matrice aprés l'accouchement, ce que c'est,

d'où elles viennent, & les signes des bonnes & des mauvaises, 410
Vuidanges coulent toûjours tres-peu quand la Matrice souffre inflammation, 421
Vie de la mere est preferable à celle de l'enfant, 296. 357
Vin est le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques, 255
Vin émetique est pernicieux aux femmes qui sont en convulsion dans le temps de l'accouchement, 336
Virginité de la femme ne peut être connuë que par conjecture, 38
Ulceres de la bouche des petits enfans, leurs causes, leurs differences, & le moyen d'y remedier, 499
Ulceres chancreux de la Matrice sont toûjours inégaux, sordides & puants, 427
Umbilic, *voyez* cordon de l'umbilic.
Vomissement qui arrive à la femme grosse, ses causes, 128
Vomissement qui vient à la femme sur les derniers mois de sa grossesse, ne cesse pas pour l'ordinaire qu'elle ne soit accouchée, 130
Vomissement violent & frequent est cause d'avortement, 188
Vomissement qui arrive à la femme qui est en travail, aide à redoubler les douleurs de l'accouchement, 212.
Vomissement des petits enfans, ses causes & le moyen d'y remedier, 506.
Urine n'est aucunement la matiere des eaux qui sont avec l'enfant dans la Matrice, 218

FIN.

